LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Et ſe vend A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quay des Auguſtins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chryſoſtôme.

M DCC LXII.

60

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR ANGLOIS.

LE Lecteur s'attend ſans doute de trouver à la tête de cet Ouvrage, plus amplement que dans le Livre même, le détail des motifs que l'on a eus de le publier, & que nous l'entretiendrons auſſi de pluſieurs autres matieres qui font ordinairement le ſujet d'une Préface. Je connois la curioſité naturelle de mes compatriotes ; je ſçais qu'ils cherchent toujours à pénétrer

juſque dans les raiſons les plus intimes des choſes, & qu'ils ne ſont jamais contens qu'ils n'ayent diſcuté une affaire juſqu'où elle peut aller le plus loin. Pour ſatisfaire cette curioſité de mes Lecteurs, je leur dirai que, quoique M. Thompſon eût déja paſſé pluſieurs années en Angleterre depuis ſon retour, le déſir empreſſé que le grand nombre de ſes parens & de ſes amis marquoient toujours de lui entendre raconter ſes aventures, lui devint à la fin incommode & ennuyeux. Pour s'en débarraſſer, il ſe rendit aux ſollicitations preſſantes que je lui fis de coucher par écrit les acci-

dens divers & les moins communs, dont ſa vie a été traverſée, & d'en faire une hiſtoire ſuivie, qui pût, une fois pour toutes, lui ſauver l'embarras de répondre à tant de queſtions, dont on l'accabloit tous les jours. Mais en même tems que je faiſois valoir la raiſon qu'on vient de voir, pour le déterminer à écrire, je m'efforçai de lui perſuader qu'il ſeroit fort avantageux à ſes compatriotes de voir le portrait du genre humain tel qu'il eſt réellement, luttant contre les différentes paſſions qui agitent le cœur, ſur-tout lorſqu'après avoir éprouvé une longue ſuite de tentations, il parvient à

ſurmonter les vices, & à ajouter de nouveaux triomphes à la vertu & à la probité. En effet, après un pareil diſcours, il commença à croire qu'il étoit de ſon devoir de publier ſes aventures; & il nous a indiqué au commencement de ſon hiſtoire les autres raiſons qu'il eut pour le faire. Si mon auteur étoit auſſi bien connu du public en général, qu'il l'eſt de ſes amis particuliers, on ne pourroit jamais revoquer en doute la vérité de tout ce qu'il a raconté de lui-même. Je ne crois pas que la grande Bretagne puiſſe fournir un homme qui ait plus de mérite & d'honneur : il emporte les ſuffrages

de tout le monde, & fait la joie & la conſolation de ſa famille & de ſes amis. Mais qu'ai-je beſoin de m'étendre ici ſur ſon caractère, quand il s'eſt ſi bien peint dans le livre que je donne au public, où il nous a fait le portrait au naturel d'un cœur véritablement droit & honnête ? Je connois ſon pere, & j'ai la plus grande vénération pour le fils. Ce Gentilhomme poſſéde les plus excellentes qualités, & il a joint à une éducation parfaite toute l'expérience que peut avoir un homme qui a fréquenté le monde, & étudié dans une grande quantité de circonſtances les vrais principes qui le font agir.

Je lui ai promis de revoir & de publier ſon ouvrage ; & il m'a fait donner parole que je le rédigerois de la façon qui me paroîtroit la plus convénable ; mais j'avoue que je l'ai trouvé ſupérieur à toute correction : M. Thompſon, quelque bonne idée que j'euſſe de ſon eſprit, a ſurpaſſé de beaucoup mon attente, & je ne me ſuis permis d'y faire que deux changemens. Il avoit écrit ſes aventures comme une narration ſuivie ; mais pour faire plus de plaiſir au lecteur, & ſoulager ſa mémoire, je l'ai diviſé par Chapitres, à chacun deſquels j'ai ajouté un ſommaire. Cette méthode, quoique mo-

derne, me paroît utile & agréable : c'eſt, pour me ſervir des termes d'un Auteur célébre, élever autant d'entrepôts & de haltes, pour raffraichir le voyageur dans tous les cantons de l'hiſtoire qu'il parcourt. La ſeconde liberté que j'ai priſe, eſt que M. Thompſon ayant écrit les véritables noms de toutes les perſonnes qui figurent dans ſon hiſtoire, & la plûpart de ces perſonnes étant de ma connoiſſance, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas à propos de les faire paroître ainſi en public : j'ai donc changé beaucoup de noms des perſonnages les plus remarquables & les plus connus ; j'en ai ſubſtitué de fictifs,

que j'ai rendus le plus qu'il m'a été poſſible, propres à exprimer le caractère des perſonnages qu'ils déſignent. J'ai pris la même liberté par rapport aux noms des villes en Angleterre, voulant empêcher, autant que faire ſe pourra, tous les mauvais effets qui auroient pu réſulter de la franchiſe & de la ſincérité de mon auteur. J'ai eu la conſolation d'en recevoir une lettre, par laquelle il me remercie d'avoir uſé d'une précaution ſi prudente. Les noms ne ſignifient rien par eux-mêmes; ce ſont des faits que le Lecteur demande, & des réflexions qui naiſſent tout naturellement de certaines com-

binaiſons d'accidens de la fortune favorable ou contraire, réflexions capables de porter l'inſtruction dans le cœur, & de le rendre meilleur.

Me voici tout ſimplement arrivé au point de dire quelque choſe de la compoſition & de la morale de l'ouvrage. La vie & les aventures de Joſeph Thompſon préſentent un tableau de la condition des mortels malheureux qui ſont expoſés aux infortunes & aux aſſauts du vice; & qui, pour arriver à quelque but déſirable, ſont obligés de franchir un océan de troubles, qui lui ſont ſuſcités du déhors, & réſiſter à une infinité de com-

bats au dedans. Mon Auteur, non content de rapporter les choſes ſimplement, les a déduites des premiers principes, & il a tâché de démontrer que l'homme n'apporte, en entrant dans ce monde, aucune turpitude inhérente à ſa nature; qu'il faut une longue habitude du vice & de la mauvaiſe compagnie, pour déraciner entierement les idées de religion & de vertu, qu'il a reçues de la nature & d'une éducation bonne & ſoignée : que même quand il en eſt venu à ce point, un eſprit bien meublé d'abord n'en eſt jamais entierement degradé, mais qu'il peut encore un jour ſor-

tir de ce bourbier qui l'environne de toutes parts, pour redevenir juſte & raiſonnable. Les différentes épiſodes qui ſont parſemées çà & là, telles que les aventures de Me. Goodwill, de M. Prim, de M. Saris, &c. ont toutes un but ſi viſible & ſi marqué, qu'il n'eſt pas beſoin d'en expliquer la morale : en un mot tout l'ouvrage tend à aſſurer le triomphe de la vertu toujours pure, ſereine & aimable, & la défaite du vice dangereux & pernicieux pour le genre humain, dont il ruine en même tems l'ame & le corps.

Je dois encore conſidérer un moment mon Auteur ſous

un autre point de vue, je veux dire par rapport aux réflexions, aux maximes & aux leçons inſtructives qu'il a diſperſées preſque à chaque page de ſes aventures. A cet égard, je ne puis m'empêcher d'avouer que ſa méthode & ſon eſprit me charment ; indépendamment de la grande affection que je lui porte, j'ai conçu une idée ſi haute de ſa ſagacité & de ſon ſens exquis, que chaque fois que je rencontre, en le liſant, de ces épanchemens d'une ame noble & généreuſe, mon affection augmente à un degré prodigieux, & devient plus forte que jamais. Je crois que le lecteur conviendra avec moi,

moi, qu'ils font de cet ouvrage un ſyſtême de morale & de vertu, comme il eſt une hiſtoire ou une ſuite d'aventures.

Les François qui ſe ſont fait renommer par une grande quantité de Mémoires & de vies particulieres, y ont ſouvent introduit des bagatelles & des évenemens indifférens & ſecs, qui ont expoſé cette eſpéce de travail au ridicule & à la ſatire; mais il eſt certain que les évenemens d'une vie traverſée, s'ils ſont racontés avec la décence & la dignité convenables, deviennent auſſi utiles & même plus, que les exemples les plus frappans of-

ferts par des perſonnes vivantes, parce qu'ils font une impreſſion plus forte ſur le cœur, & ſe gravent plus avant dans l'ame. Nous devons à nos compatriotes la juſtice de dire qu'ils ont publié des ouvrages de ce genre, qui ſurpaſſent de beaucoup les productions de nos voiſins, & qu'ils y ont réuni toute l'aiſance & la politeſſe des François, avec le feu, la force & le ſtyle nerveux des Anglois. Je m'imagine qu'on ne diſconviendra pas que cette brave nation ne montre dans ſes Hiſtoires générales & particulieres une maniere & des ſentimens qui ſont particuliers à une nation libre, &

qui ne peuvent jamais être imités que foiblement par des peuples ſoumis à un gouvernement purement deſpotique.

Le ſtyle de mon Auteur eſt beau, & proportionné au ſujet qu'il traite ; les aventures ordinaires y ſont racontées dans des termes familiers ; mais quand il le faut, perſonne n'éleve mieux que lui ſon ſtyle, & ne ſe ſert d'expreſſions plus propres & plus élégantes : c'eſt en cela qu'on connoît l'homme, la tournure de ſon eſprit & le caractère de ſon ame : vous n'y trouverez pas de ces tirades forcées & peu naturelles de faux ſublime ; il n'a point employé d'images eſtro-

piées ; ſon imagination n'eſt point ſurchargée de ces figures tirées, & de ces idées mal digerées, qui n'ont jamais exiſté ailleurs que dans le cerveau de l'écrivain. Tout ſon ouvrage eſt une campagne unie & découverte ; les collines & les boſquets décorés de verdure qui y ſont parſemés çà & là, ſont autant de beautés qui ajoutent à l'agrément du payſage de cette plaine fertile, ſans ennuyer ni choquer la vûe. L'amour même y eſt traité avec une délicateſſe & une décence qui doivent plaire & charmer ; & quoiqu'il ait rendu au ſexe tout ce qui lui eſt dû, il ne s'eſt pas permis, mê-

me dans le plus fort de ſa paſſion, de rien dire ou inſinuer qui ſoit capable de choquer l'oreille la plus délicate, ni d'exciter la rougeur ſur le viſage de l'innocence même.

En un mot je regarde ce livre comme une production du premier mérite, je dirois preſque de la derniere importance, ſur-tout pour les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, en ce qu'il inculque des idées juſtes des choſes, efface de l'eſprit les préjugés faux de l'éducation, inſpire des ſentimens nobles & généreux, encourage à la bienveillance, à l'amour du prochain, & à la pratique de toutes les vertus,

& des devoirs de la ſociété, qui doivent réſider dans le cœur des créatures raiſonnables. Je puis dire auſſi, pour me ſervir des termes de Pope, qu'il ſert *à reveiller l'ame par les touches délicates de l'art, à élever le génie, & à améliorer le cœur.*

On eſt convenu par-tout, & dans tous les tems, que l'hiſtoire & les vies particulieres ſont de la plus grande utilité dans le monde, quand elles racontent les actions de l'écrivain ou du héros d'une maniere fidéle & impartiale. On peut dire que l'hiſtoire eſt la ſource générale, & la biographie le ruiſſeau qui en dé-

coule ; mais comme la plûpart des gens ne peuvent pas atteindre à la ſource, elle ne ſçauroit être d'un uſage auſſi univerſel que le ruiſſeau, auquel chacun peut aborder pour étancher la ſoif qu'il a des connoiſſances ; c'eſt là que comme dans un miroir tranſparent il peut ſe regarder lui-même, & apprendre à ſe former, pour la ſuite de la vie, une conduite réguliere & louable. D'ailleurs l'hiſtoire traite ordinairement des actions de perſonnes au deſſus de la condition ordinaire, des grands hommes, des Princes : or ces gens-là ne ſuivant quelquefois aucunes régles eux-mêmes, ne

ſont guères propres à ſervir de modéles aux autres hommes qui ſont au deſſous d'eux.

La vie d'un particulier rapportée fidélement, ſur-tout lorſque, comme celle de M. Thompſon, elle eſt remplie d'une variété d'événemens intéreſſans, captive l'eſprit par le plaiſir qu'elle cauſe néceſſairement, & ſe fait lire malgré qu'on en ait. Attirés par ces morceaux qui nous ſubjuguent, nous ſuivons avec plaiſir le fil des vérités les plus dures. Nous nous familiariſons avec les penſées les plus ſublimes, qui peut-être ſans cela ne nous ſeroient jamais venues dans l'eſprit. La vertu, telle

que

que certains Philoſophes & Théologiens auſtéres nous la repréſentent, a un air ſi propre à décourager, que l'ame d'un jeune homme ſuſceptible des attraits du plaiſir, la voit avec répugnance, & réfuſe d'admettre un hôte incommode, qui ſemble par trop d'auſtérité ne jamais dérider ſon front. C'eſt delà qu'eſt venue l'ancienne méthode d'inſtruire par le moyen des fables. Les hommes prudents, & ceux qui ſont chargés de l'éducation de nos jeunes gens actuels, commencent à voir l'erreur qu'il y a de dire des vérités nues, & de débiter des maximes dogmatiques à leurs éleves ; auſ-

ſi leur dorent-ils la pillule, & ſous l'enveloppe de petits contes, ils ont perfectionné par degrés ce que trop de précipitation & de ſévérité auroit rendu pour toujours déſagréable.

Si des Auteurs ont employé leurs veilles à des ouvrages du genre biographique, ils en ont été dédommagés par les applaudiſſemens du public. Quelques génies engagés par la vûe de l'utilité de ces livres, & par les avantages qui en réſultent, ont tâché d'étendre cette matiere, & ont publié un grand nombre de mémoires de leur invention, & de vies de perſonnes qui n'ont jamais

exiſté : on a vu éclorre un eſſain de Romans, qui ſe ſont répandus dans le monde comme un déluge. Dans ce nombre, on en trouve dont le plan eſt miſérable, & qui ſont capables de corrompre la jeuneſſe, en tournant en ridicule les actions les plus ſages & les plus régulieres, & en expoſant au mépris les caractères les plus reſpectables. Sans doute il ſe rencontre des méchants dans tous les états ; mais il y a certains ordres de gens en particulier, dont il eſt plus convenable de cacher les vices que de les expoſer aux yeux du public, parce que les ignorans ſont ſujets à ſaiſir les mauvais côtés,

& en faiſant abſtraction des perſonnes, à rejetter ſur la profeſſion, ce dont l'homme ſeul s'eſt rendu coupable. D'autres, pour apprêter à rire & flatter le goût vicieux des lecteurs, ont mis ſur la ſcene des caractères ſinguliers & groteſques, qui n'ont jamais eu d'exiſtence que dans leur imagination, & qu'on pourroit comparer à ces répréſentations vaines, qui nous occupent dans les bras du ſommeil. D'autres ont à la vérité de grandes beautés, qui annoncent beaucoup de mérite dans leurs auteurs; mais étant préſentés comme des romans, les lecteurs ne ſe donnent pas la peine d'en ſai-

ſir la morale ; ou s'ils y ſont attention, ils ſe la repréſentent comme le fruit d'une pure imagination, elle gliſſe, ainſi qu'un joli conte, & ne fait pas une impreſſion profonde ni durable : il n'en eſt pas de même d'une vie réelle, qui, comme celle-ci, eſt fondée ſur des faits d'une perſonne actuellement vivante; dans laquelle on peut compter ſur tout ; qui porte avec elle des caractères frappans d'une fidélité qui la diſtingue de toute fiction ; où les faits & les circonſtances naiſſent naturellement les uns des autres ; & où on n'apperçoit rien qui choque la poſſibilité ni la vraiſemblance : c'eſt rendre un ſer-

vice réel au genre humain que de la publier. On ne peut pas s'empêcher de comparer le caractère de l'Auteur avec le ſien propre ; on tâche d'imiter ce qu'il y a de beau & de louable dans toute ſa conduite, & d'éviter tout ce qui y paroit de mauvais, d'abſurde ou de ridicule. Pour moi je penſe que, quand des mémoires écrits de cette maniere partent de la plume du héros lui même, tout s'y trouve décrit ſi parfaitement, les mouvemens de ſon cœur y ſont tellement anatomiſés & développés, il rapporte ce qu'il ſent, ou a ſenti, d'une maniere ſi perſuaſive, qu'il ajoute une nouvelle for-

ce à tout ce qu'un autre Ecrivain que lui auroit pu tâcher d'inculquer à ſes lecteurs : en un mot nous ſentons tour à tour avec lui dans chaque occurrence heureuſe ou malheureuſe qui lui arrive.

Je penſe que mon Auteur paroîtra abſolument original ; il n'a marché ſur les traces d'aucun Ecrivain précédent ; ſon ſtyle, ſa maniere lui eſt toute particuliere, & il n'a rien emprunté des autres que quelques beaux paſſages tirés de nos meilleurs Poëtes, que ſa mémoire lui a rappellés tout en écrivant. J'oſe dire que loin de l'en blâmer, le lecteur doit plutôt regarder cette attention

comme une perfection dans l'ouvrage, & ſçavoir bon gré à l'Auteur de les avoir ſi judicieuſement appliqués.

Ainſi je recommande la lecture de Joſeph Thompſon à toute ſorte de perſonnes. Le beau ſexe y trouvera de quoi ſe perfectionner, de même que les jeunes gens qui déſirent ſincérement de s'inſtruire. Cet ouvrage devroit, à mon avis, devenir comme un *Moniteur* dans les familles, & comme un *Vade mecum* dans les penſions. En un mot, mon plus ardent déſir eſt que les autres l'admirent ainſi que moi, & qu'il ſoit d'une utilité univerſelle pour le genre humain.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Motif de l'Auteur pour écrire ſes aventures. Sa naiſſance. Portrait de ſes parens. Comment il fut gouverné dans ſon bas âge. Il eſt mis en penſion chez M. Proſody.*

CHAP. II. *Digreſſion ſur les maîtres d'école. Portrait de M. Proſody & de ſa femme, & de Miſſ Urſule leur fille. Caractère mépriſable de ſon maître & de ſa maîtreſſe. L'avarice eſt un vice de tempérament. Thompſon fait de grands progrès dans les ſciences. On le laiſſe mourir de faim. Il va voler des fruits dans les vergers. Il eſt châtié pluſieurs fois.*

CHAP. III. *Il dépouille le poirier favori de ſon maître : il eſt découvert & puni ſévérement. Son maître & ſa maîtreſſe viennent le radoucir. Il forme la réſolution de ſe venger. Cataſtrophe d'un Gentilhomme extravagant, dont l'eſprit venoit roder dans la maiſon de Proſody. Thompſon fait peur à ſon maître & à toute ſa famille. Confuſion que cette frayeur jetta par-tout.*

CHAP. IV. *Miſſ. Urſule s'enfuit avec ſon amant. On viſite la maiſon : la fille revient : elle découvre la ſupercherie, & en déclare les auteurs. Proſody les ſaiſit & les enferme : ils s'échappent. Thompſon va chez ſon pere avec ſes camarades.*

CHAP. V. *Comment il fut reçu chez ſon pere avec ſes camarades. Remontrance de ſon pere..... Obſervations excellentes.....Son pere va voir M. Proſody avec les peres de ſes compagnons.....Ce qu'ils y font.*

CHAP. VI. *Son éducation chez ſon pere. Sharpley eſt envoyé ſur mer, & Archer à Oporto. Réflexions à ce ſujet. Il prend beaucoup de plaiſir à la chaſſe, & acquiert l'amitié du Chevalier Walter Rich, par une action généreuſe. Son pere ſe détermine à l'envoyer à Londres.*

CHAP. VII. *Excellent diſcours de ſon pere..... Il reçoit des lettres de Sharpley & Archer.....Il part pour Londres avec ſon pere & ſa mere.....Son arrivée.....Son étonnement en voyant cette ville pour la premiere fois.....Il eſt mis en apprentiſſage chez M. Diaper, marchand de toile en gros.*

CHAP. VIII. *Portrait de M. Diaper, de ſa femme & de ſon fils. Thompſon eſt fort aſſidu à ſon devoir. Il contracte amitié avec le jeune Diaper : gagne l'eſtime de ſon maître. Maniere d'employer leurs momens perdus. Réflexions ſur le commerce.*

CHAP. IX. *Il eſt ſurpris de la conduite d'une ſervante de la maiſon. Son aſſiduité à le ſervir. Elle lui déclare ſon amour. Ses efforts pour la guérir. Il ſe laiſſe gagner. Ses inquiétudes à cette occaſion. Elle devient fâcheuſe & jalouſe. Avis à la jeuneſſe. Il ſe refroidit pour ſon ami, cherche les compagnies, & fait connoiſſance avec Prim & Prig.*

CHAP. X. *Caractère de ſes nouveaux amis. Il n'eſt pas ſatisfait de leurs mœurs & de leur conduite : fait connoiſſance avec M. Spéculiſte ; adopte ſes principes : devient débauché : fait ſortir ſa maîtreſſe de la maiſon, & la place dans une chambre garnie, pour y accoucher.*

CHAP. XI. *L'ami de ſon pere s'apperçoit de ſon dérangement & lui donne des avis. Thompſon néglige ſes devoirs. Converſation tendre avec le jeune Diaper. Extravagance de ſa maîtreſſe ; il la querelle ; découvre ſes infidélités ; l'abandonne : reçoit une lettre de ſon pere.*

CHAP. XII. *Il va à la Comédie ; motifs qui l'y conduiſent ; il converſe avec des femmes débauchées. Aventure en ſortant d'une maiſon de plaiſir. Il ſe bat contre le guet : eſt emmené avec Prim au corps de garde du guet. On les relâche. Il paye une dette pour Prig. Commencement de ſa connoiſſance avec Miſtreſſ Modish.*

CHAP. XIII. *Suites fâcheuſes de ſon amour. Il ſe déguiſe en maſque. Il eſt accroché dans le jardin de Vauxhall. Il eſt battu & volé : va chez M. Spéculiſte. Cataſtrophe de Prim. Il gagne une maladie honteuſe : eſt tout-à-fait ruiné : met ſa montre en gage : va au jeu : eſt jetté en bas des dégrés : rencontre Prig à Tom Kings : revient au logis, & y eſt bien reçu.*

CHAP. XIV. *Packer vole ſon maître & eſt chaſſé. Il découvre à M. Diaper les pratiques de Thompſon. Conduite généreuſe du jeune Diaper. Il le délivre des voleurs. Bravoure*

de Prig. Il eſt fort careſſé par ſon maître & ſa maîtreſſe.

CHAP. XV. Diſcours entre le jeune Diaper & lui. Ils ſont ſubtiliſés par des filoux. Il emprunte de l'argent. Spéculiſte le traite fort mal. Découverte qui le ſurprend fort.

CHAP. XVI. Spéculiſte va trouver M. Diaper, qui reprimande Thompſon. Il confeſſe ſes folies, en reçoit le pardon. Excellente conduite de ſon maître, qui lui permet d'aller avec ſon ami voir ſon pere & ſa mere. Leur départ.

CHAP. XVII. Digreſſion ſur les beautés du payſage. Ils rencontrent une compagnie de connoiſſance: ſont reçus chez M. Bellair. Diaper devient amoureux de Miſſ Suſanne Bellair. Il la ſauve d'un grand danger. Sa paſſion eſt approuvée par ſon frere. Il promet d'y paſſer à ſon retour. Continuation de leur voyage.

CHAP. XVIII. Hiſtoire de la bride enchantée. Aventures qui ſe

paſſerent la nuit dans l'auberge. Diſcours entre le Docteur Taliſman, Zelot le Miniſtre & Gage le Commis. Suites fatales de leurs diſputes. Arrivée de Thompſon chez ſon pere : joie que cauſa leur arrivée.

CHAP. XIX. *Il rend compte à ſon pere des bontés de ſon maître : obtient le pardon de ſes folies paſſées : reçoit un préſent de ſa mere. Portrait de Thompſon. Il va viſiter Sir Walter Rich. Comment il y fut reçu. Portrait de Miſſ Louiſe Rich. M. Diaper reçoit une lettre qui l'oblige à partir.*

CHAP. XX. *Thompſon eſt épris de Miſſ Louiſe. Il combat ſa paſſion, & tâche de la ſurmonter. Les avis de M. Diaper le détournent de ſa réſolution, Sir Walter les amene chez lui.*

CHAP. XXI. *Ils ſont reçus avec bien du plaiſir par Miſſ Louiſe. Thompſon danſe avec elle au bal. Un accident lui découvre ſon amour. Com-*

ment il eſt reçu. Thompſon eſt attaqué & bleſſé par des inconnus, & porté chez Sir Walter. Chagrin de Miſſ Louiſe à cette occaſion. Elle lui déclare auſſi qu'elle l'aime.

CHAP. XXII. *Miſſ Louiſe lui avoue ſes ſentimens. Son aimable ſincérité & ſa prudence. Il eſt enchanté de ſes bontés. Ils ſe jurent une conſtance éternelle. Réflexions naturelles ſur l'amour. Conjectures ſur l'accident de Thompſon.*

LA VIE

LA VIE
ET LES
AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

CHAPITRE I.

Motifs de l'Auteur pour écrire ſes aventures. Sa naiſſance. Portrait de ſes parents. Comment il fut gouverné dans ſon bas âge. Il eſt mis en penſion chez M. Proſody.

QUAND la vie d'un homme a été une ſuite non interrompue de calamités & d'infortunes ; & que c'eſt par ſa

mauvaise conduite, par ses passions & par des fautes réitérées qu'il s'est attiré ses malheurs, on ne peut pas soupçonner que la vanité, ou le désir d'être applaudi, le détermine à conter ses aventures. Quelle satisfaction auroit-il à faire l'aveu humiliant d'actions qui ne peuvent qu'attirer la censure & le mépris de tous les gens de bien, sans jamais trouver d'approbateurs ?

Quiconque donne au public le détail de ses actions, sa vie fût-elle remplie d'évenemens les plus brillans, doit se proposer un autre motif que l'amour des louanges, ou même l'envie de se faire connoître. Pour moi, Lecteur, si je n'étois bien convaincu par la raison, & par une autre autorité encore plus forte, que toutes les actions de notre vie doivent tendre au bien de toutes les créatures, autant qu'au nôtre propre, & si la conscience ne me reprochoit en secret de n'avoir

pas été utile aux autres, en leur donnant bon exemple, comme je ſuis sûr que c'eſt le deſſein de la Providence; mais au contraire d'avoir abuſé de la dignité de mon être dans la premiere partie de ma vie, je n'aurois jamais ſongé à vous faire confidence de mes folies. C'eſt donc pour expier, autant qu'il eſt poſſible, mes extravagances, que j'oſe paroître encore ſur la ſcene, & rappeller des actions qui m'ont plongé dans la plus affreuſe miſére. Si mes efforts répondent au but que je me propoſe; ſi, en amuſant mes Lecteurs, je puis parvenir à détourner les jeunes gens inconſiderés de la route du libertinage, en leur préſentant un tableau fidéle des malheurs qu'il traîne d'ordinaire à ſa ſuite; ſi en peignant la vertu avec tous ſes charmes, je puis inſpirer dans les cœurs, de l'amour pour ſes préceptes; enfin ſi en dévoilant ce que le vice a d'odieux

& de mépriſable, dépouillé de ces dehors trompeurs, qui ſavent ſi bien flatter nos appétits déréglés, j'en fais appercevoir la difformité, & que je ſois aſſez heureux pour anéantir les triomphes inſolens qu'il exerce ſur le bon ſens & la raiſon; je me croirai récompenſé avec uſure, & j'aurai lieu de m'applaudir de mon travail.

Je ſuis né dans un village agréable, ſitué à l'oueſt de la Province d'Yorck; mon pere eſt deſcendu d'une famille fort eſtimée dans le pays. Il y avoit dix ans qu'il étoit pourvû de cette cure, & il avoit épouſé ma mere par pure amitié, & ſans aucune vue d'augmenter ſa fortune; mais quoiqu'ils fuſſent enſemble depuis cinq ans, ils n'avoient point eu d'enfans, ce qui les chagrinoit beaucoup. L'on peut juger que j'en fus reçu avec joie, & que ma naiſſance fut regardée comme une faveur de la Providence. Il

y avoit dans le voiſinage pluſieurs perſonnes de conſidération, dont mon pere étoit généralement aimé : il étoit alors dans la fleur de ſon âge : la plus belle & la meilleure éducation avoit orné ſon eſprit, ſans lui donner cet air ſauvage & cette dureté de caractère, que contractent ſouvent ceux qui s'appliquent aux ſciences & à l'étude : il joignoit à la littérature une grande connoiſſance du cœur humain, & beaucoup de politeſſe dans les manieres ; ſes diſcours, auſſi bien que ſes actions, ſans déroger à la dignité de ſes fonctions, annonçoient un homme bien né. Quoiqu'attaché à l'Egliſe Anglicane, on ne remarquoit jamais dans ſes diſcours la moindre prévention contre les autres créances : au contraire il vouloit du bien à tous les honnêtes gens, quelle que fût leur maniere de penſer par rapport à la Réligion. Il étoit tout à la fois le paſteur,

le médecin, & l'arbitre de tous les différends qui s'élevoient entre ſes paroiſſiens ; & comme ſon revenu étoit aſſez fort, bien loin d'exiger à la rigueur ce qui lui étoit du, il exerçoit en toute occaſion la charité & l'hoſpitalité. Il étoit encore à l'Univerſité, quand il avoit épouſé ma mere ; il avoit toujours conſervé pour elle l'affection la plus tendre ; elle étoit l'unique objet de ſes déſirs : auſſi la nature ſembloit l'avoir formée pour être la récompenſe des vertus de mon pere. Elle étoit d'une figure fort engageante ; mais ſon eſprit relevoit encore toutes ſes actions : elle ne connoiſſoit point les petites foibleſſes & les légéretés de ſon ſexe : ſon amour même pour ſon mari étoit réglé avec tant de ſens & de diſcrétion, que tous ceux qui l'approchoient, en étoient enchantés : elle avoit meublé ſon ame de toutes les connoiſſances utiles, qui contribuent à rendre une femme ai-

mable. Toutes ces qualités étoient couronnées par beaucoup de prudence & de conduite dans les affaires de ſa maiſon, auxquelles elle s'attachoit avec plaiſir. Ils vivoient enſemble dans une union & une amitié qui n'avoient jamais été troublées par la moindre tracaſſerie.

Tels ſont les parents à qui je dois la naiſſance. Si je me ſuis un peu étendu en faiſant leur portrait, c'eſt afin que tout le monde ſçache que mes folies ſont à moi ſeul, & que je ne puis pas les rejetter ſur les mauvaiſes qualités, ou les exemples de mes parents, qui, comme on ſçait, n'influent que trop pour l'ordinaire ſur les actions de leurs enfans.

Dès l'âge de trois ans, mon pere qui m'aimoit paſſionnément, commença mon inſtruction, & ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même. Graces à ſes ſoins, je liſois paſſablement à cinq ans, & il m'avoit

déja inſpiré les maximes de morale qui pouvoient convenir à mon âge. A ſix j'écrivois aſſez bien, & on me regardoit dès lors comme un enfant qui promettoit beaucoup. Mon avancement ſurprénoit tout le monde, & faiſoit dire aux bonnes femmes du village, que je ne pouvois pas vivre avec tant d'eſprit.

Mon pere approuvoit fort la méthode d'envoyer les enfans dans les claſſes publiques : arrivé à ma neuviéme année, j'avois déja quelque teinture de la langue latine : il réſolut de me faire ſortir de la maiſon paternelle : il avoit coutume de dire que pluſieurs enfans enſemble ſe donnent de l'émulation, & s'excitent mutuellement à apprendre ; que d'ailleurs ils commencent à acquerir un peu de connoiſſance du monde, & que ſouvent ils forment à cet âge des liaiſons qui leur ſont d'une très-grande utilité dans la ſuite de leur vie.

J'avois toujours été traité ſi doucement dans la maiſon, que l'idée d'être ſéparé de mes parents me donna quelque chagrin ; mais il fut bientôt diſſipé, lorſqu'on m'eut fait entendre que j'allois avoir des camarades avec qui je pourrois me divertir : car juſqu'alors je n'avois eu d'autre compagnie que les gens de la maiſon ; & mon pere lui-même, qui avoit aſſez de bonté, pour ſe joindre à tous mes amuſemens.

Après quelque difficulté pour me choiſir une penſion, mon pere jetta les yeux ſur un homme de ſon état, qui tenoit une penſion à environ vingt milles de chez nous, auprès d'une ville : c'étoit un homme ſçavant, & qui avoit la réputation de traiter ſes écoliers avec aſſez de douceur. On fit donc mon équipage : & mon pere & ma mere me conduiſirent tous les deux chez M. Proſody : c'eſt ainſi qu'on nommoit le maître qu'on m'avoit deſtiné.

A notre arrivée tout fut arrangé en peu de tems, & après le diner ils me quitterent. Je versai des larmes en abondance à cette premiere séparation: ma mere n'oublia pas de me laisser des marques de son amitié, en me mettant dans la main quelque argent, qui me fut d'un grand secours, pour gagner l'amitié de mes camarades.

CHAPITRE II.

Digreſſion ſur les maîtres d'école. Portrait de M. Proſody & de ſa femme, & de Miſſ Urſule leur fille. Caractère mépriſable de ſon maître & de ſa maîtreſſe. L'avarice eſt un vice de tempérament. Thompſon fait de grands progrès dans les ſciences. On le laiſſe mourir de faim. Il va voler des fruits dans les vergers. Il eſt châtié pluſieurs fois.

DEpuis que je ſuis capable de réflexion, je me ſuis ſouvent demandé à moi-même, pourquoi on réuſſit ſi mal dans le choix des précepteurs, & pourquoi l'on trouve tant de gens incapables dans une profeſſion auſſi importante que celle d'élever la jeuneſſe. La premiere queſtion eſt aſſez difficile à réſou-

dre ; je crois pourtant qu'on peut en donner plusieurs raisons ; les principales, à mon avis, viennent d'un défaut d'attention des parents & de ce que désirant ardemment le but qu'ils se proposent, ils ne songent pas assez aux moyens qui peuvent y conduire. En effet presque tous les hommes en sont logés là : en général leurs vûes sont louables dans tout ce qu'ils entreprennent ; mais malheureusement, ils ne prennent pas le véritable chemin pour y parvenir. Ainsi faute de prévoyance & d'une délibération assez mure, ce qui devroit nous procurer le plus grand avantage, produit quelquefois un effet tout contraire. Il n'est pas si difficile d'expliquer pourquoi l'on voit tant de précepteurs incapables, quoique habiles d'ailleurs. Bien des gens se destinent aux sciences, sans y apporter aucune aptitude. Après avoir passé un nombre d'an-

nées à apprendre les langues mortes, ils entrent dans le monde ; mais leur peu de capacité ne leur fourniſſant pas les moyens de ſe diſtinguer, ils ſont forcés, pour éviter la miſére, de rabattre ſur le métier de précepteur, le ſeul qu'ils ſoient en état de faire ; ainſi ils font retomber ſur nos enfans les effets de la mauvaiſe conduite de leurs parents.

Je ne fus pas longtems à faire la différence des ſoins tendres & attentifs de mon pere, aux préceptes durs & ſeveres de mon maître & de ſa famille, dont il falloit ſouffrir les humeurs. M. Proſody étoit alors ſur le déclin d'une vie, dont les commencemens avoient été traverſés de ſoins & d'inquiétudes, tant par le peu d'aiſance qu'il trouvoit dans un pauvre bénéfice, que par ſon peu de génie, & par ſon penchant à l'avarice. Auſſi avoit-il contracté un air chagrin & de mau-

vaise humeur ; de sorte qu'en le regardant on ne pouvoit s'empêcher d'en concevoir une idée défavorable, & de lire les traits de son mauvais caractère sur la phisionomie. A la vérité il ne manquoit pas du côté de la science. Voilà tout le bien qu'on pouvoit en dire. Tyran de ses écoliers & de sa famille, il ne le cédoit pas au cuistre le plus redoutable dans l'art de fustiger. Pénétré du respect le plus profond pour l'orthodoxie de ses propres opinions, il ne se faisoit pas de scrupule de damner quiconque n'étoit pas de même avis que lui en matiere de religion ou de politique. Quoi qu'il en soit, on avoit la complaisance de le prôner comme un bon maître ; il s'étoit attaché à ce metier dans les derniers tems de sa vie, & y avoit amassé une somme d'argent assez considérable. Mr Debora Profody sa femme, étoit la plus singuliere figure qu'on peut imagi-

ner ; elle avoit une boſſe par derriere, qui ſembloit être faite aux dépens du devant. Son viſage étoit un aſſortiment bizarre des traits les plus incompatibles. Elle avoit de petits yeux éteints & renfoncés, qu'on pouvoit comparer à ceux d'une chouette, & dont le mouvement reſſembloit un peu à celui de la membrane qu'ont des oiſeaux. Sa bouche rentrante annonçoit qu'elle n'avoit plus de dents. Son né & ſon menton, tous les deux fort pointus, étoient ſi voiſins, qu'elle ne pouvoit preſque manger que par les côtés : la peau reſſembloit à un parchemin retiré au feu ; & ce digne perſonnage, pour ſeconder l'avarice de ſon mari, rétreciſſoit les inteſtins de ſes penſionnaires par le peu de nourriture qu'elle leur donnoit. Sa léſine étoit ſans bornes ; elle ne ceſſoit point de diſſerter ſur la nature ſalutaire des potages, & ſur les propriétés

de la graiſſe de mouton, qu'elle nous donnoit au lieu de beurre ; quant à l'eau elle avoit découvert dans ſon uſage mille vertus. Sa taille étoit petite, & l'habitude conſtante de la mauvaiſe humeur la rendoit auſſi maigre, qu'on a coûtume de peindre la famine. Je ne ſçaurois m'empêcher d'obſerver en paſſant que les avares ſont preſque tous à peu près ſemblables ; & je doute fort ſi cette paſſion n'eſt pas un vice de tempérament ; car partout où la nature refuſe cet écoulemens des ſucs ſalutaires, qui échauffent & fortifient la machine, ou ne les diſtribue qu'en petite quantité, le cœur n'admet pas de ſentimens généreux & doux, & n'éprouve point cette chaleur aimable de la bienveillance : au contraire renfermé comme il eſt dans une poitrine brulée ou froide, il eſt dévoré par des idées de jalouſie, de ſoupçon & d'avarice. Auſſi voit-

on

on à tous les gens de cette ſorte un corps maigre & une conſtitution ſéche.

Miſſ Urſule, unique héritiere de ce fameux couple, étoit une fille de trente ans paſſés, qui avoit eu fort à ſouffrir depuis ſon enfance de la mauvaiſe humeur de ſes parents: mais l'amour lui en avoit fait ſécouer le joug, & elle avoit pris du goût pour le fils d'un fermier du voiſinage, nommé Harrow. Sa figure n'étoit pas déſagréable, quoiqu'un peu trop épaiſſe; & ſes traits étoient aſſez réguliers. Enfin ſi Miſſ n'eût pas été trop vaine, elle auroit pu faire une femme ſupportable, & bonne pour Harrow, ou tout autre fermier de la Province Le jeune Harrow étoit un des plus francs volontaires du pays d'Yorck; & on le croyoit plus amoureux de l'argent du bon homme que de la fille: mais Proſody n'étoit pas d'avis que ſa fille diſpoſât d'elle-même; il ſen-

toit bien qu'il faudroit délier ſes ſacs, & cette réflexion étoit affligeante : auſſi déclamoit-il perpétuellement contre les filles qui quittent leurs parents pour ſe marier ; & il prétendoit qu'il étoit de leur devoir de leur fermer les yeux, avant de penſer à faire un établiſſement. Urſule ne goûtoit pas cette morale ; & ſon amour pour Harrow occaſionnoit ſouvent des conteſtations entre elle & ſes pere & mere.

Comme j'avois fait quelques progrès chez mon pere, en un an de tems je me trouvai des plus avancés de notre penſion : je commençois déja à ſentir les beautés des meilleurs auteurs latins : mais ſi j'avançois du côté du ſçavoir, ma taille devenoit auſſi maigre & élancée qu'un cheval de poſte. Nous étions aux environs de trente penſionnaires ; mais Madame de Proſody ſçavoit ſi bien ménager ſes denrées, que ce qui auroit à peine ſuffi pour

en empêcher la moitié de mourir de faim, servoit abondamment pour tous.

Elle avoit un talent merveilleux pour faire beaucoup avec peu de chose: une petite quantité de viande étoit ordinairement noyée dans un plat énorme plein de bouillon, qui n'avoit guère d'autre goût que celui des herbes ou des racines qu'on y avoit mises: quant au pain & au fromage, elle avoit imaginé le moyen de nous les donner si rassis & si durs, que nos machoires étoient lasses, avant que notre faim fût appaisée. A la vérité j'étois dans une situation moins fâcheuse que le reste de mes camarades; mon pere me laissoit rarement manquer d'argent, & mes autres parents m'envoyoient de tems en tems de petits présents. Comme j'étois naturellement fort généreux, mes amis particuliers s'en ressentoient, & je les partageois avec eux. On ne doit

donc pas être surpris, si nous mettions les vergers & les jardins du voisinage à contribution aussi fréquemment, que l'inclination pour le fruit, qui est commune à tous les enfans, se trouvoit encore irritée par la faim. Nos pillages étoient si connus, que souvent on nous prénoit sur le fait; & pour l'ordinaire on s'en vengeoit sur notre peau. La sévérité avec laquelle notre maître nous châtioit, nous inspira à la plûpart une haine & un mépris parfait pour sa personne; mais nous n'osions nous en plaindre à nos parents: la longue habitude des châtimens nous avoit ôté la crainte & le sentiment même de la douleur. Pour moi qui étois d'un tempérament fort vif, & qui m'étois accoutumé à faire toutes sortes de malices & d'espiégleries, je devins bientôt conducteur de la bande dans toutes nos excursions; aussi la plus grande partie des châtimens

retomboit toujours ſur moi : je les ſupportois avec une conſtance de martyr. Cependant l'ambition étoit la plus forte de mes paſſions : je m'appliquois ſi aſſiduement à l'étude, qu'au bout de trois ans je devins l'admiration de mon maître, & le ſujet de l'envie de tous mes camarades.

CHAPITRE III.

Il dépouille le poirier favori de son maître : il eſt découvert & puni ſéverement. Son maître & ſa maîtreſſe viennent le radoucir. Il forme la réſolution de ſe venger. Cataſtrophe d'un Gentilhomme extravagant, dont l'eſprit venoit roder dans la maiſon de Proſody. Thompſon fait peur à ſon maître & à toute ſa famille. Confuſion que cette frayeur jette par-tout.

JUſque-là nous avions exercé nos maraudes un peu au loin ; mais mon maître ayant un fort beau poirier chargé de fruits, dans un jardin qu'il tenoit toujours fermé à la clef, je propoſai à deux ou trois de notre bande d'aller faire main baſſe ſur ce fruit défendu. Je leur repréſentai qu'il y avoit de la ſot-

tise à nous priver d'une pareille douceur ; que formant une même famille, nous devions avoir la liberté indistinctement de nous promener dans ce jardin, comme dans tout le reste de la maison ; qu'enfin il étoit bien dur pour nous que Mr Prosody fit de l'argent de ces poires, elle qui avoit dit à nos parents que tout le fruit que produisoit son jardin étoit destiné à notre usage & pour nos collations : le projet fut goûté, & nous travaillames aussitôt à l'exécution. Cet arbre étoit si proche d'une muraille, que plusieurs de ses branches avançoient par dessus ; je proposai donc à mes amis de m'élever sur leurs épaules, & de rester ensuite au pied du mur pour recevoir les poires dans leurs chapeaux à mesure que je les cueillerois. Aussitôt dit aussitôt fait, je montai sur le mur, & j'étois occupé à ceuillir les poires, lorsque j'apperçus à quelque

distance mon maître qui arrachoit des herbes & nettoyoit un pot de fleurs. Tout le terrein étant garni d'arbres, ma situation élevée l'empêchoit de m'appercevoir, au lieu que je le voyois tout à découvert. Une occasion si favorable me tenta, je voulus me venger un peu des coups de fouet que j'en avois reçus; je pris une poire, & ayant visé droit à lui, je l'atteignis à la corne de son chapeau, qui tomba par terre avec sa perruque; je me préparois à redoubler, quand malheureusement la secousse que je pris fit casser la branche où j'étois: je tombai en dedans du jardin, emportant avec moi & les débris de l'arbre & une grande quantité de ces précieuses poires. Le bruit de ma chute attira le vieux pédant de mon côté; il me joignit avant que j'eusse le tems de me débarrasser; la fureur étoit peinte sur son visage; il me saisit & dans les premiers mouvemens

mouvemens de ſa rage, il me jetta par terre d'un coup de pied. Quelques minutes après, lorſque je me fus relevé, il me prit au collet & me traîna dans la claſſe, où m'ayant attaché aux pieds d'une table, il m'étrilla plus cruellement que n'auroit fait un bourreau. Sa colere étoit ſi violente, qu'elle l'empêchoit de prononcer un ſeul mot; il ne me délia que quand il fut hors d'haleine; alors il dit d'une voix inſolente: Pour cette fois je crois que vous vous en reſſouviendrez. J'étois tout en ſang, & je reſtai plus de deux heures ſans pouvoir me tenir debout: enfin je me traînai juſqu'à mon lit tout moulu & dans un état pitoyable. Quelque tems après, ſa femme arriva, & ſous prétexte de me donner des avis contre de pareilles friponneries, elle m'apporta d'un onguent qui m'appaiſa les douleurs que je ſentois par tout le dos. Après avoir fait quelques ré-

primandes, elle me radoucit (en effet, son mari sentant qu'il avoit porté les choses trop loin, l'avoit envoyée pour cela,) & elle me dit qu'elle alloit prier mon maître de me pardonner. Effectivement Prosody vint une heure après dans ma chambre; & après plusieurs reproches, il me dit qu'il ne pousseroit pas plus loin le châtiment pour cette fois, & qu'il vouloit essayer encore si je ne me corrigerois pas: en même tems il me mit dans la main une petite piéce d'argent, & m'ordonna de rester au lit jusqu'au lendemain, où on eut grand soin de moi. Pour un homme de son humeur, c'étoit un trait de générosité fort grand; mais tout cela n'éteignit pas en moi le dessein de me vanger, & n'empêcha pas que je ne prisse la résolution d'y travailler à la premiere occasion.

La maison de M. Prosody étoit un vieux bâtiment gothique, qui

par l'épaisseur & la force de ses murs étoit un monument de l'attention que nos ancêtres avoient pour la postérité, jusques dans leurs bâtimens. Il y avoit bien des années que, suivant les bruits populaires, il y revenoit un jeune Gentilhomme, à qui elle avoit servi de demeure, & qui, après avoir mangé tout son bien, avoit terminé tout à la fois sa vie & ses extravagances, en se brulant la cervelle Dans ces cantons, un meurtre est l'avant-coureur d'une apparition; & on ne manquoit pas de témoins, qui déposoient l'avoir vu plusieurs fois se promener sans tête dans le jardin à minuit. Tout le peuple est crédule & superstitieux. Une vieille Dame qui demeuroit à quelque distance de là, avoit vu fréquemment des lumieres aux fenêtres qui passoient avec vîtesse de chambre en chambre, & disparoissoient subitement: un tel, disoit-on bien sérieusement,

qui a demeuré dans cette maiſon, a été contraint de l'abandonner par le bruit que faiſoient les fenêtres & les portes ; deſorte qu'il n'étoit pas poſſible d'y jouir un moment de tranquillité. D'autres fois on avoit vu de grandes flammes ſortir du haut des cheminées, quoiqu'il y eût pluſieurs années qu'on n'y eût allumé du feu. La frayeur que cauſoient de pareilles hiſtoires étoit telle, que qui que ce ſoit des environs n'en oſoit approcher d'un quart de mille pendant la nuit. Le fermier Barley en avoit pris une telle épouvante, qu'il avoit jetté ſon maître par terre : un chaſſeur nommé Wilſon, avoit été renverſé dans un foſſé par une main inviſible, & ne pouvoit pas dire comment il étoit retourné chez lui. Notre maître ne ſçavoit que penſer de toutes ces hiſtoires ; mais le loyer modique qui flattoit ſon avarice, & la commodité de cette maiſon pour

sa pension, l'avoient déterminé à la prendre à bail, quoique de tems à autre, lui, sa femme & sa famille avoient entendu un étrange vacarme dans la chambre où ce Gentilhomme s'étoit tué: aussi avoit-il eu la précaution de la tenir fermée, ainsi que trois ou quatre autres des plus voisines, où on ne laissoit entrer personne. Depuis un certain tems, la maison avoit été assez tranquille, ce qui avoit donné dans tous les villages voisins une haute idée de la sainteté de notre pedant. Pour moi, l'éducation que j'avois reçue chez mon pere, jointe à mon tempérament naturel, me mettoit au dessus de ces craintes; mais le reste de mes camarades s'étoit formé des idées effrayantes de cet esprit ou phantôme qui faisoit un tel charivari. Je résolus, à l'aide de cette apparition, de me venger sur mon maître même de ses derniers châtimens, & après avoir com-

muniqué mon projet à mes deux principaux camarades, qui étoient à peu près de mon âge, je m'appliquai sérieusement à le mettre en exécution.

Nous nous munîmes de deux gros chats; & après avoir fait provision de vieux haillons rouges, nous leur en fîmes deux habits: ensuite leur ayant rogné les griffes, nous leur mîmes aux pattes des coquilles de noix remplies de poix. Nous avions la facilité de faire tout ce manége dans un grenier, où personne n'entroit jamais, & qui étoit situé à l'endroit le plus reculé de la maison: nous y tînmes nos amis renfermés jusqu'au moment qu'il fallut agir. Ce fut un Dimanche au soir: tout le monde étoit rassemblé dans une grande salle, & notre maître nous faisoit quelques leçons: nous sortîmes sous différens prétextes, & nous nous rendîmes dans notre chambre du conseil: nous prépara-

mes tous nos inſtrumens ; & ouvrant les portes de toutes les chambres où nous pouvions pénétrer, l'un de nous tira un coup de piſtolet : à ce ſignal nous lâchames les chats avec tout leur groteſque attirail, après leur avoir mis de la moutarde ſous la queue : pour lors nous deſcendimes tous avec précipitation, & avec une frayeur apparente ; nous dimes à notre pedant, qu'il ſe paſſoit des choſes étranges dans l'eſcalier, & qu'on entendoit un grand vacarme dans toute la maiſon. Chacun avoit été déja allarmé du coup de piſtolet, & on entendoit pour lors un violent remu-ménage dans l'eſcalier, dans les chambres, au deſſus de nos têtes, & auprès de l'endroit où nous étions : en un mot, les chats peu accoutumés à ſe ſentir ainſi habillés, effrayés eux-mêmes du bruit qu'ils faiſoient en marchant, & picotés par cette moutarde qu'ils avoient ſous la queue,

faiſoient un tapage diabolique, & couroient de chambre en chambre avec des cris & des miaulemens affreux: on crut que toute la milice de l'enfer étoit dechaînée. La vieille femme ſe mit en prieres; Miſſ Urſule s'évanouit, & le pedant tout ému, après avoir fait bien des exclamations, ſuivit l'exemple de ſa femme. Les cris terribles des écoliers, les hurlemens de deux ou trois chiens, & avec tout cela du ſoufre que j'avois jetté adroitement dans le feu, tandis que mes camarades avoient profité de la confuſion générale pour éteindre les chandelles, tout préſentoit une ſcene de frayeur & de conſternation qu'il n'eſt guère poſſible de décrire: mais combien ne redoubla-t-elle pas lorſque les deux ſpectres entrerent dans la cuiſine, & après y avoir renverſé toute la vaiſſelle d'étain & briſé quantité de plats de terre, vinrent dans la ſalle où nous

étions en jettant de grands cris. L'un d'eux ſe cramponna ſur les épaules de mon maître, qui pouſſa un cri horrible & tomba par terre ſans connoiſſance. Notre ſatisfaction fut entiere : profitant du moment favorable, nous picquames ce vieux Reiſtre avec des épingles, & le tirâmes par les oreilles, de façon qu'il pouſſoit des hurlemens lamentables ; nous feignions de reſſentir la même frayeur, & nous criyons encore plus fort que les autres : nous n'oubliâmes pourtant pas de rattraper nos chats quand il en fut tems, & ſans être apperçus de qui que ce ſoit, nous les deshabillames, les mimes à la porte, & jettames en même tems dans le feu une quantité de groſſes chataignes qui creverent avec beaucoup de bruit & ſauterent par toute la chambre.

CHAPITRE IV.

Miſſ Urſule s'enfuit avec ſon amant. On viſite la maiſon : la fille revient : elle découvre tout le tour, & en déclare les auteurs. Proſody les ſaiſit & les enferme : ils s'échappent. Thompſon va chez ſon pere avec ſes camarades.

LE jeune fermier Harrow dont nous avions gagné l'amitié en nous chargeant de ſes lettres, & le favoriſant dans ſes amours, avoit été inſtruit de notre deſſein ; il nous avoit même fourni une partie des choſes qui nous manquoient : le vieux Proſody lui avoit défendu de voir ſa fille depuis quelque tems : il avoit cru l'occaſion favorable pour la lui enlever, & s'étoit tenu dans les environs, pour en attendre la réuſſité. Perſonne n'oſa de long-

tems lever les yeux : enfin je m'écriai d'une voix tremblante : *Je crois qu'ils sont tous en allés*..... Alors le Pédagogue voyant que tout étoit calme, fit beaucoup d'exclamations, & il courut au secours de sa femme, qu'il eut assez de peine à rélever. Quant à Miss Ursule, sitôt qu'elle avoit été remise de la frayeur, elle étoit sortie à la hâte ; & son amant l'ayant jointe, elle s'étoit jettée dans ses bras. Harrow tâcha d'appaiser ses craintes, & lui proposa d'aller avec lui, & de ne plus retourner dans une maison que le diable avoit rendue si terrible. Elle se laissa persuader ; & montant en croupe derriere lui, elle s'éloigna, non sans éprouver mille frayeurs à chaque buisson qu'elle appercevoit. Chacun pensoit différemment de cette aventure. Madame Prosody qui n'avoit osé lever les yeux, assuroit avoir vu des spectres qui jettoient des flammes par la bouche

& les narines : un des écoliers avoit apperçu quelque chose d'aussi grand que toute la chambre, & tout couvert de soufre & de feu : pour notre maître, il ne faisoit pas le moindre doute que tout cela ne fut un prestige de l'esprit malin ; & pour fortifier son opinion, il nous faisoit remarquer l'odeur du soufre que ces diables avoient laissée après eux. Quand tout le monde fut un peu rassuré, nous allames visiter toutes les chambres, & chacun vouloit marcher le dernier. On fit des commentaires sur tout ce qu'on y trouvoit, & principalement sur ce que les portes étoient ouvertes. Prosody remarqua judicieusement que cela n'étoit pas nécessaire à des esprits aëriens, & que le trou de la serrure leur auroit aussi bien servi pour passer : il se plaignoit fort des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus ; & son imagination lui grossissant les objets, il prenoit les pi-

quures d'épingles pour des griffes & des ongles qu'on lui avoit enfoncées par tout le corps. L'abſence de ſa fille, qui ne ſe trouvoit nulle part, lui donna de grandes appréhenſions: comme il ne l'avoit pas vu ſortir, il crut que les diables l'avoient enlevée lorſqu'ils avoient diſparu: il finit ſon diſcours, en répétant d'un ton lamentable, accompagné d'un profond ſoupir, ce paſſage de Milton : » Quelque taille » que les eſprits choiſiſſent, dilatés » ou condenſés, brillants ou obſcurs, » ils exécutent leurs volontés en un » clin d'œil, & ſatisfont également » leur amour ou leur haine.

Il nous défendit expreſſément de rien dire aux voiſins de ce qui s'étoit paſſé, craignant ſans doute que ſi cette aventure étoit ſçue, elle ne préjudiciât à ſes intérêts dans l'eſprit des peres de ſes écoliers.

Mes complices & moi nous nous raſſemblames ſecretement, pour

donner l'essor à notre joie : nous nous applaudimes de la conduite & de l'exécution, & nous nous promimes solemnellement de ne pas trahir notre secret.

Le lendemain matin, mon maître fut délivré d'une partie de ses inquiétudes ; Harrow le pere lui vint annoncer que Miss Ursule étoit mariée avec son fils ; il eut d'autant moins de difficulté à l'appaiser, qu'il le trouva encore étourdi de l'aventure de la veille. Les nouveaux époux furent introduits, & rentrerent aussitôt en grace. Mais le marié avoit indiscrétement confié le secret de notre affaire à sa femme pendant la nuit. Comme elle étoit fâchée de ce que son pere, sa mere & elle-même eussent été ainsi dupés par trois enfans, elle découvrit tout dès le soir même. Il n'est pas possible d'exprimer la rage de notre vieux pedant : figurez-vous un mâtin affamé qui se voit em-

porter un os favori par un petit roquet : il le ſaiſit par le col ; & ſans égard pour ſes cris, il le houſpille & le met en piéces. Telle fut la colere de Proſody ; il nous ſaiſit tous les trois, nous traîna inhumainement dans la claſſe où il nous enferma, en nous diſant d'un ton brutal que nous aurions affaire à lui ſitôt qu'il auroit imaginé quelque châtiment aſſez ſévere pour punir nos ſottiſes. Revenus de notre épouvante, nous tinmes conſeil, pour tâcher d'éviter la tempête qui nous ménaçoit ; & nous conclumes qu'il falloit tenter de nous ſauver, retourner chacun chez nous, déclarer bonnement toute l'affaire à nos parents & leur demander grace. Nous avions bien des choſes à dire contre notre maître & ſa femme : d'ailleurs M. Proſody n'étoit plus en état de nous rien enſeigner ; nous avions bien employé notre tems, & profité de la dépenſe qu'on avoit faite

pour nous : tout cela nous enhardit, & nous fit espérer de nous tirer d'affaire auprès de nos parents. Il n'étoit question que d'exécuter le projet.

La classe étoit au premier étage : il y avoit au dessous d'une des fenêtres qui donnoient sur le derriere, un appentis servant de brasserie, & immédiatement appuyé contre le mur, desorte qu'il y avoit fort peu à descendre. Nous ne vîmes rien de mieux, pour sortir de cette prison, que de nous glisser de la fenêtre sur les tuiles : agiles comme nous l'étions, il étoit aisé de sauter delà par terre. Mes deux compagnons, nommés Sharpley & Archer, étoient à peu près de mon âge : Sharpley s'offrit à en faire l'expérience le premier ; il n'y avoit pas un moment à perdre, car nous avions passé au moins une heure & demie à déliberer. Il fit donc son essai, & s'en tira fort heureuse-

ment ;

ment ; Archer le suivit : pour moi, soit que je ne m'y prisse pas aussi bien qu'eux, soit que je fusse plus lourd, je manquai mon coup ; le toit creva sous moi, & je tombai à travers les chevrons dans la brasserie. Je fus étourdi de ma chute ; après avoir repris mes sens, au bout de quelques minutes, je voulus gagner la porte ; malheureusement elle étoit fermée à clef, & je me trouvai pris comme dans un piége ; je rêvois aux moyens de sortir de cette prison, lorsque j'entendis mettre la clef dans la serrure ; je me blottis derriere un tonneau, tremblant de la tête aux pieds ; dès que la porte fut ouverte, je vis entrer mon maître, qui appercevant le dommage fait à la couverture, devina l'affaire & s'écria : Ho ho ! mes droles cherchoient à s'échapper à ce que je vois ; mais l'un d'eux est tombé dans cette trappe, s'ils n'y sont tous les trois. Alors

appellant sa femme, il l'envoya chercher une chandelle : jamais de ma vie je ne me suis vû si embarrassé ; la peur m'avoit tellement saisi, que je ne trouvois dans mon esprit aucun moyen de m'échapper, & je crus qu'infailliblement j'allois tomber entre les mains de ce brutal. Quand on eut apporté de la lumiere, il plaça un escabeau & monta dessus pour visiter une grande chaudiere, qui étoit immédiatement au-dessous du trou, mais dont je m'étois heureusement garenti dans ma chute. Comme il avoit la vûe un peu courte, il s'appuya dessus pour voir plus commodément ; & pour atteindre plus loin, il s'éleva sur une jambe. Voici, me dis-je à moi même, le moment de m'échapper ou jamais : alors sortant de ma cachette, je le pris par la jambe, sur laquelle il étoit appuyé, & d'une secousse je le jettai la tête devant dans la chaudiere, où le bruit de

ſa chute me fit juger qu'il devoit y avoir de l'eau. Je ne fis qu'un ſaut juſqu'à la porte, & ſans me retourner, auſſi prompt qu'un lievre pourſuivi par des chiens, je gagnai le bout du jardin, & j'arpentai la prairie voiſine, où je trouvai mes deux amis, inquiets de mon ſort. Ils eurent peine à en croire leurs yeux; mais il n'étoit pas tems de raiſonner; je leur criai de me ſuivre, & nous courûmes ſans nous arrêter pendant deux bons milles. Nous ralentimes alors notre marche, & nous nous félicitames d'avoir ſi heureuſement ſauvé notre peau. En viſitant nos bourſes nous y trouvâmes en tout trois ou quatre ſchélings; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour nous rendre juſques chez mon pere, où je leur propoſai de m'accompagner, avant que de retourner chez eux; d'autant qu'ils avoient encore cinq ou ſix milles à faire, & que je leur

promis d'engager mon pere à négocier leur pardon. Nous n'arrivames que le lendemain au ſoir chez mon pere. Je ne jugeai pas à propos d'entrer bruſquement ; mais j'allai chez Solfa, le clerc de la paroiſſe, qui ſe chargea de lui annoncer mon arrivée & les raiſons que j'avois eues de m'enfuir, & d'en obtenir la permiſſion de lui rendre mes devoirs. Solfa qui m'avoit toujours aimé, ſe chargea volontiers de la commiſſion. Mon pere n'étoit pas à la maiſon ; mais ma mere n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'elle nous fit dire de venir. J'en fus reçu avec toute la tendreſſe poſſible, & mes camarades avec bonté. Elle voulut nous faire rafraîchir avant que d'entendre notre hiſtoire.

CHAPITRE V.

Comment il fut reçu chez ſon pere avec ſes camarades. Remontrance de ſon pere..... Obſervations excellentes.... Son pere va voir M. Proſody avec les peres de ſes compagnons..... Ce qu'ils y font.

UN forcat qui a été longtems attaché à la rame, expoſé aux traitemens cruels d'un Comite impitoyable, ne reſſent pas plus de joie, en recouvrant la liberté, que nous en éprouvames en nous voyant délivrés de la brutalité de notre maître. Ma mere qui ne m'avoit vu qu'une ſeule fois depuis que j'étois en penſion, me reçut avec amitié: lorſqu'elle apprit la maniere dure dont on nous avoit traité, elle fut indignée au dernier point; & elle me promit de prévenir à ſon retour

mon pere, & de faire ma paix. Il étoit allé rendre visite à un Gentilhomme du voisinage, & ne revint que fort tard. Ma mere l'alla trouver dans son appartement : il fut surpris de mon arrivée, & me fit dire de monter. Je courus à lui dès que je l'apperçus. Mon pauvre Joseph, mon ami, me dit-il, j'apprends que vous avez pris la fuite, pour éviter le châtiment : rapportez-moi de point en point votre aventure, afin que je puisse juger si je dois vous garder ici, ou vous renvoyer. Je pris la parole, & lui fis le recit de l'avarice, de la conduite tyrannique & des châtimens terribles qu'exerçoit sur nous M. Prosody : je lui racontai l'histoire du poirier, l'aventure des chats, & généralement tout ce qui nous étoit arrivé, sans rien déguiser : je finis par lui dire que, loin d'avoir négligé l'étude, je sçavois tout ce que mon maître étoit en état de

m'enseigner ; qu'ainsi j'espérois que sans me donner la mortification de m'y renvoyer, il se chargeroit desormais de m'instruire lui-même, ou me donneroit un autre maître ; je le priai en même tems de prendre mes amis sous sa protection, & d'intercéder pour eux auprès de leurs parents. Il fut outré de colere du traitement qu'on nous avoit fait ; mais il eut peine à s'empêcher de rire des tours que nous avions joués à notre pedant ; cependant il nous fit la leçon suivante.

Je suis charmé, mon ami, que vous n'ayez pas mal employé le tems de vos études, & que vous ayez fait quelques progrès dans la connoissance des langues ; votre maître m'en a rendu témoignage la derniere fois que je l'ai vû ; puis s'adressant à mes deux amis il leur dit : M. Prosody m'a parlé aussi de vous sur le même ton, Messieurs, j'en ai instruit vos parents, & ils

en ſont fort ſatisfaits : nous avions réſolu de vous rappeller à la fin du quartier prochain ; mais je vois que vous nous avez prévenu. Je me reproche de ne m'être pas informé plus exactement d'une choſe auſſi eſſentielle que l'humeur & le caractère d'un homme à qui je confiois votre éducation dans une circonſtance de la vie auſſi eſſentielle ; d'autant plus que c'eſt de-là que dépend tout le bonheur à venir, & les malheurs dans leſquels les jeunes gens ſe précipitent par la ſuite. J'avoue que j'ai été trompé dans le compte qu'on m'a rendu de Proſody & de ſa famille ; tant il eſt vrai qu'on eſt trop indulgent & qu'on déguiſe mal-à-propos le véritable caractère des gens qui ſe chargent d'un tel emploi. La connoiſſance que j'ai du vôtre me fait croire que vous n'auriez jamais été capables des choſes dont vous vous accuſez, ſi la conduite mépriſable de

de votre maître & le peu de soin qu'il avoit de former vos ames, qui étoit pourtant le point le plus important de son emploi, ne vous eussent portés à ce que vous avez fait. Je vous pardonne; mais dans la persuasion que vous avez regret du tort, quoique peu considérable, que vous lui avez fait; & que vous détestez les principes de vengeance basse & vile, auxquels vous vous êtes livrés contre votre maître, quoiqu'il vous en ait donné lui-même l'exemple. On peut bien à votre âge les imputer à jeunesse & défaut de réflexion; mais si on n'y mettoit ordre de bonne heure, ces écarts se fortifieroient, & malgré tout votre bon sens vous auriez peine à les déraciner. Pour vous, Joseph, je ne me fierai dorenavant qu'à moi-même du soin de votre éducation; je commence à connoître l'abus des écoles publiques, par la seule raison qu'on ne peut

jamais être sûr des gens à qui on confie les enfans. Pour vous, Messieurs, vous resterez avec mon fils jusqu'à ce que j'aye vû vos parents, & que je leur aie fait goûter ma façon de penser.

Quand mon pere eut fini ce discours sage & prudent, il m'embrassa avec tendresse & fit accueil à mes compagnons: ensuite il nous examina sur les Auteurs que nous avions lûs, & fut très-charmé de voir que nous en sentions déja les beautés. J'étois alors dans ma quatorziéme année; & je puis dire, sans vanité, que la nature avoit mis dans mon ame des inclinations vertueuses & nobles; on ne sera donc pas surpris que la bonne réception & la maniere prudente & raisonnable, dont mon pere me traita, m'ayent inspiré de hauts sentimens de respect & de vénération pour lui. Un traitement contraire auroit produit les plus mauvais effets

sur un tempérament tel que le mien, en qui le raisonnement & la persuasion agissoient tout naturellement, au lieu que l'aigreur, la dureté & la rigueur, m'eussent poussé aux dernieres extrémités. Plus on traite les enfants avec douceur, & en êtres pensants & raisonnables, mieux ils se conduisent; & je suis persuadé que c'est à des maximes contraires qu'il faut en grande partie s'en prendre, si les enfans dégenerent de jour en jour, comme on en fait malheureusement l'expérience. En les traitant ainsi, ils prennent l'habitude de raisonner, & se l'inculquent à eux-mêmes si fortement, qu'ils ne s'en écartent jamais de tout le reste de leur vie; si les saillies de leurs passions les jettent de tems en tems dans des écarts, vous placez dans leur cœur un conseiller qui les en tire tôt ou tard, & qui corrige leurs extravagances.

Mon pere alla voir le lendemain M^rs. Sharpley & Archer: c'étoient des gens de ſens; ils entrerent facilement dans ſes raiſons, & réſolurent de mettre leurs fils dans une autre penſion au pays d'York; mais mon pere ayant penſé qu'il n'y avoit dans le voiſinage aucune compagnie pour moi, leur offrit généreuſement d'en avoir ſoin. Ils y conſentirent de bon cœur, & lui firent mille remercimens; comme ils devoient encore quelque choſe à M. Proſody, ils firent la partie d'y aller enſemble, & de s'acquitter entierement avec lui.

Quand ils y arriverent, le vieux pedant leur débita mille fauſſetés ſur notre compte, & déclama contre nous avec une paſſion & une haine ſi apparentes, que ſi nous n'euſſions pris les devant, il leur eût inſpiré de nous les idées qu'il feignoit d'avoir; mais quand il apprit le motif de leur venue, & qu

nous étions retournés à la maison paternelle, il en fut frappé comme d'un coup de tonnerre, commença à adoucir ses termes, & à rejetter sur la légereté de notre jeunesse toutes les fautes dont nous nous étions rendus coupables, & qu'il avoit attribuées d'abord à un caractère méchant. Tout ce qu'il put faire pour nous ravoir, fut inutile: nos peres le quitterent fort mal satisfaits, & lui firent une leçon très-serieuse sur la bonne façon de se conduire dans son metier, & sur la bassesse de l'avarice & de la vengeance. Un domestique qui les accompagnoit, rapporta nos livres & nos équipages, que la précipitation de notre départ ne nous avoit pas permis de prendre avec nous.

CHAPITRE VI.

Son éducation chez ſon pere. Sharpley eſt envoyé ſur mer, & Archer à Oporto. Réflexions à ce ſujet. Il prend beaucoup de plaiſir à la chaſſe, & acquiert l'amitié du Chevalier Walter Rich, par une action généreuſe. Son pere ſe détermine à l'envoyer à Londres.

QUand nous eumes paſſé quelques jours à des amuſemens conformes à notre âge, mon pere s'appliqua à cultiver nos diſpoſitions & nos talents. Nous avions fait tous les trois à peu près les mêmes progrès; &, quoique dans un âge aſſez tendre, nous entendions aſſez bien le grec & le latin. Deſtinés à vivre dans le monde, il tâcha de nous inſpirer les idées les plus ſaines de la Religion & de la

morale : ſes inſtructions ſe graverent profondément dans nos ames, & s'y fortifierent tous les jours par les excellens modéles que nous avions devant les yeux dans la perſonne de mon pere & de ma mere, qui traitoient mes compagnons auſſi bien que moi-même, & les regardoient comme leurs propres enfans. Nous étudiames bientôt les Mathématiques ; & la Phyſique eut pour nous tant d'attraits, nous y trouvames une ſource de merveilles ſi ſurprénantes, que nous abandonnions les jeux ordinaires pour en faire notre unique amuſement. Il nous enſeigna auſſi la langue françoiſe, que l'on cultive aujourd'hui dans tout le monde : ma mere la parloit fort bien ; ainſi nous converſions rarement dans un autre langage. On nous permettoit, pour nous tenir en haleine, d'avoir deux fois par ſemaine un maître d'armes, qui avoit ordre auſſi de nous ap-

prendre la maniere de ſe bien tenir. Nous réuſſiſſions à tout ce qu'on nous faiſoit entreprendre ; & mon pere en étoit ſi content, qu'il ſe privoit de preſque toutes ſes connoiſſances pour être avec nous : auſſi nous recevions ſes préceptes avec tant de plaiſir, que nous faiſions l'admiration, & en même tems l'étonnement de tout le voiſinage. Heureux âge de la vie ! où les paſſions bouillantes ſont ſubordonnées à la raiſon & à l'autorité ! où on ne connoît point encore les ſoins & les inquiétudes, & où l'enjouement naturel n'eſt point encore détruit par les embarras des affaires & les viciſſitudes tourmentantes de la vie ! De quels regrets ne ſuis-je point accablé, quand me rappellant ce tems heureux, je jette les yeux ſur ces momens délicieux, dont les richeſſes & les honneurs ne peuvent jamais balancer la perte ? O tems précieux de mon édu-

cation ! heures de ſatisfaction pure & de plaiſir ſans mélange ! qu'on devroit bien vous cherir ! & que l'on connoît peu ce que vous valez ! Emporté dans l'océan orageux des affaires & de l'âge mur, on ſe voit bientôt privé de vos douceurs ineffables ; les déréglemens & les vices empoiſonnent la paix de notre ame.

Il y avoit deux ans que cet état heureux duroit, lorſque je me vis en même tems ſéparé de mes deux compagnons. M. Sharpley, qui avoit d'autres enfans, & en même tems une fortune aſſez médiocre, ſe détermina à envoyer ſon fils en mer, ſous la conduite d'un frere, commandant d'un vaiſſeau de guerre : en conſéquence il obtint pour lui une commiſſion du Roi : dans le même tems, M. Archer envoya le ſien à Oporto, chez un parent qui faiſoit un commerce conſidérable, afin d'y tenir ſon comptoir.

Comme nous avions vécu avec beaucoup d'intimité, nous ne pumes pas nous quitter ſans le plus violent chagrin; & nous primes congé les uns des autres après nous être juré une amitié éternelle, & promis de nous écrire toutes les fois que nous en aurions la commodité. Mon pere & ma mere reſſentirent vivement leur perte; mais ils ne voulurent jamais accepter la moindre réconnoiſſance pour tous les ſoins qu'ils en avoient pris, & dont il étoit aiſé de s'appercevoir à leur converſation & à leur conduite, à la grande ſatisfaction de leurs parents. Pour marquer leur gratitude, ceux-ci prierent mon pere de me laiſſer aller chez eux paſſer quelques mois; & ils le firent avec tant d'inſtances, qu'il ne put les refuſer. Ils m'emmenerent donc à leur campagne, qui n'étoit qu'à cinq ou ſix milles de chez mon pere. J'étois dans ma ſeiziéme année,

& on me régardoit comme un jeune homme poli & de bon ſens : j'étois d'une taille avantageuſe, & la nature m'avoit donné un embonpoint raiſonnable, & d'aſſez beaux traits. Les peres de mes amis aimoient fort la chaſſe tous les deux : j'y allois ſouvent, & en fort peu de tems j'en devins paſſionné moi-même. Je bravois les fatigues de cet exercice ; cela me valut les ſuffrages d'un Baronet du voiſinage, qui ne croyoit pas qu'un homme pût rien valoir, s'il n'étoit capable de ſurmonter tous les obſtacles à la pourſuite d'un renard ou d'un lievre. Il jouiſſoit d'un bien conſidérable : comme il étoit veuf, & ne montroit pas d'inclination pour un ſecond mariage, ce bien devoit tomber à une fille unique qui avoit alors treize ans; auſſi Miſſ Louiſe Rich paſſoit-elle pour la plus opulente héritiere de tout le canton. Le Chevalier Walter étoit de

ces Gentilshommes attachés à la Communion Romaine, uniquement parce que c'étoit la créance de ſes peres; mais ſans que la différence de religion lui fit adopter des maximes oppoſées au Gouvernement: en un mot il étoit généralement eſtimé de ſes voiſins, & fort aimé de tous ſes vaſſaux.

Ce Gentilhomme vouloit toujours m'avoir avec lui, & me marquoit en toute occaſion beaucoup d'amitié. Il me préſenta à ſa fille, & à un ſien neveu de mon âge qui demeuroit chez lui, & dont il avoit deſſein de faire ſon gendre; du moins c'étoit le bruit de tout le canton. Si je fus enchanté de la converſation de cette jeune Demoiſelle, qui joignoit un eſprit d'ange à un corps charmant, je fus révolté de l'air orgueilleux & brutal de ſon couſin, qui étoit un vrai payſan. Je paſſois délicieuſement mon tems parmi toutes ces connoiſſances; &

je ne m'en ſéparois que pour faire de petits voyages chez nous : ſans cela la tendreſſe de ma mere ne lui auroit pas permis de me laiſſer repartir. Un ſoir que nous étions à cauſer chez M. Archer, un domeſtique vint nous annoncer que le feu avoit pris à la maiſon du Chevalier Walter. Cette fâcheuſe nouvelle nous allarma beaucoup. La converſation ceſſa, & nous courumes tous pour voir ſi nous pourrions être de quelque utilité dans une occaſion auſſi fâcheuſe. Le rés de chauſſée étoit déja embraſé, & la flamme gagnoit avec violence & s'étendoit par-tout. Nous trouvames le Chevalier Walter étendu par terre : il s'étoit foulé le pied en ſautant par la fenêtre de ſa chambre ; les domeſtiques troublés étoient occupés à ſauver des meubles, autant que la ſurpriſe leur avoit pu permettre d'en emporter à la premiere allarme. Mais ce qu'il

y avoit de plus déplorable étoit de voir la jeune demoiſelle vêtue d'un ſimple jupon, qui appelloit à ſon ſecours par la fenêtre de ſon appartement. Le pere étoit hors d'état de ſe remuer : tous ceux qui étoient autour de lui n'avoient pas aſſez de fermeté & de courage pour riſquer de l'aller ſauver; pour le neveu il étoit réfugié dans une taverne voiſine où il racontoit la peine qu'il avoit eue pour s'échapper des flammes. Dans une telle confuſion, cette pauvre demoiſelle eût, ſans doute, éprouvé le même ſort que la maiſon, ſi M. Archer & moi n'euſſions penſé à une longue échelle qui étoit chez un fermier voiſin; nous primes du monde & avec leur aide nous la dreſſames contre le mur de la maiſon : j'y montai courageuſement; la conſidération du danger de Miſſ, m'avoit fait oublier tout-à-fait ma propre ſûreté. Après m'être un peu

grillé, je gagnai la fenêtre & je sautai dans la chambre ; puis prenant cette jeune demoiselle dans mes bras, je descendis résolument par le même chemin & je la remis entre les mains de son pere où elle s'évanouit aussitôt. Le trouble de mes esprits, & ma propre frayeur m'avoient affoibli aussi, de maniere que je tombai à ses pieds sans connoissance. Quand je fus revenu à moi, je demandai des nouvelles de Miss Louise, on me répondit qu'elle étoit fort mal & qu'on l'avoit emportée chez M. Sharpley. Le Baronet me prit dans ses bras, m'appella son libérateur, son sauveur & jura que jamais il n'oublieroit ce service. En un mot je reçus de toutes parts, tant de complimens, que je ne pus cacher la confusion qu'ils me causoient. J'allai ensuite visiter Miss, que je trouvai beaucoup mieux, & quoiqu'encore trop jeune, pour connoître ou

avoir ſenti les douces impreſſions de l'amour ; j'apperçus dans ſes remercimens une ſatisfaction qui m'étonna ; & je m'eſtimai fort heureux d'avoir pû lui rendre ce ſervice important. La maiſon fut réduite en cendres : le feu y avoit pris par la négligence d'un cuiſinier yvre, qui en s'allant coucher, avoit laiſſé une chandelle allumée ; le feu ayant pris à du bois, gagna à quelques linges & de-là s'étendit ſi conſidérablement, que quand on s'en apperçut, il ne fut plus poſſible d'y apporter remede. Depuis cet accident, le Chevalier Walter prit pour moi une amitié ſans bornes, & je reçus de ſa fille des civilités continuelles. Il ne pouvoit reſter une minute ſans m'avoir en ſa compagnie : & Miſſ Louiſe voulant me marquer ſa reconnoiſſance, par les ordres de ſon pere, me preſſa d'accepter un diamant qu'elle tira de ſon doigt. Il ne me fut pas poſſible de

de refuſer un préſent auſſi beau & auſſi précieux, & dans un tranſport involontaire, dont j'ignorois alors les motifs, je fis ſerment de ne jamais m'en ſéparer.

Deux mois après cette aventure je reçus un ordre de mon pere de revenir : il m'écrivit qu'il avoit deſſein de m'envoyer à Londres, pourvu que mon inclination n'y fût pas contraire, & qu'il falloit qu'il me parlât à ce ſujet. Je pris congé de tous mes amis, après les avoir remerciés de leurs amitiés, & M. Archer m'accompagna juſque chez mon pere.

CHAPITRE VII.

Excellent diſcours de ſon pere..... Il reçoit des lettres de Sharpley & Archer..... Il part pour Londres avec ſon pere & ſa mere.... Son arrivée. .. Son étonnement en voyant cette ville pour la premiere fois. ... Il eſt mis en apprentiſſage chez M. Diaper, marchand de toile en gros.

QUand la compagnie fut partie, & que j'eus reſté deux ou trois jours à la maiſon, mon pere me mena avec lui dans le jardin, & me déclara ſes intentions de la maniere ſuivante. „ Je vous ai man-„ dé, mon fils, pour vous com-„ muniquer un projet que j'ai ima-„ giné pour votre bien. Vous êtes „ maintenant dans l'âge de ſonger „ à un état qui puiſſe dans la ſuite „ vous mettre à portée de vivre

„ heureux, & de rendre ſervice à
„ la patrie. Je n'ai pas jugé à pro-
„ pos de vous envoyer à l'Univer-
„ ſité ; vous avez dû ſentir par là
„ que je n'ai pas deſſein que vous
„ preniez le parti de l'Egliſe. Non,
„ mon fils, croyez-moi, les déſa-
„ grémens indiſpenſables de cet
„ état, & le mépris général & trop
„ bien fondé qu'éprouvent ceux
„ qui l'ont embraſſé, ſont des rai-
„ ſons ſuffiſantes pour vous en dé-
„ tourner. Vos diſpoſitions perſon-
„ nels m'auroient engagé à vous
„ propoſer le ſervice préférable-
„ ment à toute autre choſe ; mais
„ il faut avoir des amis en place,
„ & une fortune à l'abri des re-
„ vers ; ſans cela le mérite le plus
„ ſolide n'y fait pas grande fortu-
„ ne, & je crois qu'on ne peut guè-
„ res y trouver le bonheur, pour
„ peu qu'un Officier ſe ſente de
„ penchant pour le mariage. Je ne
„ vous conſeillerai pas non plus le

„ parti du barreau, ſur le pied où
„ il eſt maintenant, par la faute de
„ ceux qui en font profeſſion. A
„ l'égard de la médécine, j'y trou-
„ ve autant & même plus d'incon-
„ véniens encore que dans les pré-
„ cédens. Vous ſçavez que j'aime
„ ma patrie, & que je déſirerois
„ pouvoir la ſervir, en vous procu-
„ rant un ſort heureux ; ainſi ne
„ ſoyez pas ſurpris, ſi j'ai la plus
„ haute eſtime pour les Négocians:
„ ce ſont eux, qui en répandant
„ dans le public tous les avantages
„ du commerce, ſoutiennent les
„ richeſſes de l'Etat, & l'indépen-
„ dance de la nation. Dans les au-
„ tres profeſſions dont je viens de
„ parler, un homme qui veut réuſ-
„ ſir, doit néceſſairement ſe prêter
„ à une eſpéce de ſervitude & de
„ baſſeſſe ; & je ne voudrois pas
„ pour tout au monde vous y con-
„ traindre : aulieu que vous pou-
„ vez porter dans le commerce une

„ généreuſe indépendance, pour-
„ vu que vous vous y conduiſiez
„ avec ſageſſe & probité : vous de-
„ viendrez un membre néceſſaire
„ & conſidérable dans l'Etat, & à
„ portée de rendre ſervice à vos
„ parents & à vos amis. Vous pour-
„ rez entretenir votre famille ho-
„ norablement, & de maniere à
„ remplir cette noble ambition, &
„ la tendreſſe qui doit animer le
„ cœur d'un bon mari & d'un pere.
„ La branche de commerce que
„ j'ai à vous propoſer, n'eſt point
„ contraire aux connoiſſances que
„ vous avez acquiſes ; vous y pour-
„ rez allier l'homme de talens avec
„ l'homme d'affaires : vous connoiſ-
„ ſez M. Diaper de Londres, mar-
„ chand de toile en gros ; il eſt un
„ peu allié de votre mere ; c'eſt
„ un homme d'honneur, plein de
„ probité ; il jouit d'une fortune
„ conſidérable, qu'il a acquiſe
„ principalement par ſon travail &

„ ſon exactitude dans ce commer-
„ ce. C'eſt chez lui que je me pro-
„ poſe de vous placer en appren-
„ tiſſage ; pourvû cependant que
„ vous n'y ſentiez point de répu-
„ gnance ; car je ne forcerai jamais
„ vos inclinations, de quelque cô-
„ té qu'elles vous portent : ainſi
„ conſultez-vous d'ici à demain,
„ afin que je puiſſe lui marquer
„ ma réſolution. Il a paſſé ici, il y
„ a quelques jours, au retour d'un
„ voyage en Ecoſſe ; je lui en ai
„ fait la propoſition qu'il a acceptée
„ de bon cœur. " Ma mere m'a-
voit déja fait quelques ouvertures
ſur cet arrangement ; je remerciai
mon pere en lui diſant que je lui
obéirois avec plaiſir, & que j'étois
prêt à aller chez M. Diaper, dé-
terminé, tant par les avantages de
cette deſtination, que par la per-
ſuaſion que je ſuivrois en cela ſes
intentions. Mon pere parut content
de me trouver ſi bien diſpoſé, &

il écrivit à ce parent que nous partirions au bout de quinze jours. M. Sharpley vint me voir le lendemain; & me remit deux lettres, l'une de ſon fils, datée de la Virginie, l'autre de M. Archer le jeune, écrite d'Oporto en Portugal.

Les paroles ne peuvent exprimer que foiblement la chaleur & le zele d'amitié que ces lettres exciterent en moi; en effet notre ſéparation, bien loin d'apporter du refroidiſſement à notre amitié, ſembloit lui avoir donné de nouvelles forces: on devoit inceſſamment expédier à Londres des dépêches, pour envoyer à la Virginie & en Portugal: je me preſſai de faire réponſe à mes amis, & on joignit mes lettres dans le paquet de leurs peres.

Les quinze jours que mon pere & ma mere avoient fixés pour notre voyage de Londres, étant prêt d'expirer, je pris congé de mes amis,

& sur-tout de Sir Walter & de son aimable fille, qui m'exprimerent le regret qu'ils avoient de me perdre: après quoi nous nous mimes en chemin, & arrivames dans cette grande capitale. Le voyage fut gracieux & commode. Mon pere alla voir plusieurs amis qu'il avoit sur sa route, & fit tout ce qu'il put pour rendre ce trajet amusant pour ma mere & pour moi, en nous faisant voir tout ce qu'il y avoit de remarquable sur la route, ce qui nous employa près de quinze jours.

Si je fus étonné de l'affluence de voitures & de la multitude de voyageurs & de passants que je vis sur la route aux environs de Londres; combien ne fus-je pas surpris du concours prodigieux de monde que je découvris en entrant dans la ville! Toutes les idées que je m'en étois formé d'après Yorck & les autres villes de cette province que je connoissois, étoient trop foi-

bles

bles ; mon étonnement s'accrut à meſure que j'avançois dans le cœur de la ville, où je voyois des eſſains de gens circuler continuellement dans les rues, & ſur le viſage deſquels on remarquoit un air affairé. Cet aſpect me donna une grande idée de l'importance du Commerce, qui oblige chacun dans ſa profeſſion à être vigilant, & ſoigneux de mettre ſon tems à profit, de façon ou d'autre, pour l'intérêt de chaque membre en particulier, & pour le bien de l'Etat en général. Je n'appercevois point de ces gens oiſifs & indolents, dont les provinces fourmillent ; & je commençai à ſentir du mépris & de l'éloignemet pour l'oiſiveté, les divertiſſemens & les plaiſirs, où nos ſoins & nos ſeules inquiétudes ne s'étendent pas au de-là de nous : c'eſt ainſi, me dis-je à moi-même, que doit ſe conduire un citoyen induſtrieux. Les peines qu'il prend pour

augmenter ſon bien, lui donnent néceſſairement de l'occupation, & par conſéquent contribuent à l'avantage des ouvriers de toutes les ſortes : on peut dire de lui, avec raiſon, qu'il contribue à en faire vivre un million d'autres. Ces réflexions m'encouragerent de plus en plus dans le parti que j'allois embraſſer.

M. Diaper, qui, comme je l'ai déja dit, étoit un peu parent de ma mere, avoit engagé mon pere à ne point prendre d'autre logement que ſa maiſon, tant qu'il reſteroit à Londres; ce fut donc chez lui que nous allames deſcendre, & tout le monde s'empreſſa pour nous y bien recevoir.

Avant que de terminer l'affaire, qui faiſoit le ſujet de notre voyage, mon pere nous fit voir tout ce qu'il y avoit de curieux dans Londres & aux environs. Il ne voulut rien laiſſer à déſirer à ma curioſité, de

crainte qu'après ſon départ je ne m'accoſtaſſe de quelques compagnons de mon âge, & que ſous prétexte d'aller voir ces nouveautés, je ne négligeaſſe mes devoirs.

Mes parents étant convenus de tout avec M. Diaper, que j'appellerai déſormais mon maître, je fus engagé chez lui en qualité d'apprenti, moyennant trois cens guinées, il avoit déja cinq ſemaines que mon pere étoit abſent de chez lui; il réſolut de s'en retourner; mais avant que de partir, il chargea un ami de me remettre tous les ans trente guinées pour mes menus plaiſirs, afin, diſoit-il, que je ne fuſſe pas tenté de faire quelque action baſſe & deshonorante. Il lui recommanda auſſi très-fort de me donner des avis & des inſtructions ſur tout ce qui pourroit m'arriver pendant le tems de mon apprentiſſage; & après m'avoir laiſſé par écrit d'excellentes leçons, qui re-

gardoient ma conduite, il me donna sa bénédiction, & reprit le chemin de la province d'York. Son départ me laissa dans une grande affliction ; c'est le premier chagrin, mais un des plus sensibles que j'aye ressenti dans tout le cours de ma vie.

CHAPITRE VIII.

Portrait de M. Diaper, de sa femme & de son fils. Thompson est fort assidu à son devoir. Il contracte amitié avec le jeune Diaper : gagne l'estime de son maître. Maniere d'employer leurs momens perdus. Réflexions sur le commerce.

SItôt que l'on m'eut instruit de la nature de mes devoirs, je formai la résolution de n'être point un apprenti inutile ; je m'appliquai avec la plus sérieuse attention à ac-

quérir les connoissances de ce que je comptois devoir être un jour ma profession, & M. Diaper me donna les instructions les plus douces que je pouvois jamais espérer. C'étoit un homme de quarante ans, qui avoit passé toute sa vie dans le commerce, où il avoit remplacé son pere, & qui par un travail, une application & des soins infatiguables, se trouvoit, comme on dit ordinairement, au dessus de ses affaires. Outre les fonds qu'il avoit dans le commerce, & son argent comptant, il possédoit un très-joli bien du chef de sa femme: sa table étoit bien servie, quoique sans prodigalité, & un ami étoit toujours sûr d'être bien reçu chez lui. Il regnoit dans les dépenses de sa maison une grande œconomie, mais qui n'excédoit point cette frugalité louable si nécessaire, mais qui est si rarement approuvée des domestiques. Son caractère étoit doux &

ſociable, & ſon eſprit net & ferme: plein d'égards reſpectueux pour ſes ſupérieurs, de franchiſe & de généroſité avec ſes égaux, & d'humanité, de conſidération & de bonté pour ſes inférieurs & ſes domeſtiques; ſa probité, ſon honneur & ſa droiture dans le commerce, lui attiroient la confiance de tous ceux avec qui il avoit affaire; & ſon bon ſens, & les qualités de ſon eſprit faiſoient regarder ſa compagnie comme utile & déſirable. Mᵉ Diaper étoit une femme prudente, vertueuſe & très-entendue: ils vivoient enſemble dans l'union la plus parfaite: une ſanté très-foible l'obligeoit à demeurer preſque toujours à la campagne, où M. Diaper lui-même paſſoit communément la moitié de la ſemaine. Ils n'avoient qu'un fils, qui avoit déja fait trois ans d'apprentiſſage chez ſon pere; c'étoit un jeune homme rangé, ſage & exact, ſur qui rouloit déja

tout le poids des affaires. Quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans, & qu'il eût été employé de ſi bonne heure à des affaires très-importantes, il n'avoit pas laiſſé de faire quelques progrès dans les lettres : il avoit lu & médité les meilleurs auteurs, & ſon eſprit étoit plus orné que ne l'ont d'ordinaire bien des gens de ſon âge : on ne remarquoit point en lui de ces ſaillies vives & brillantes de la jeuneſſe ; toute ſon ame ſembloit concentrée dans les devoirs eſſentiels de ſon état, en quoi il réuſſiſſoit fort bien : cependant il étoit poli & agréable en converſation, & la grande régularité de ſa conduite ne lui ôtoit point le goût pour les amuſemens louables & innocens : ſon cœur bon & généreux étoit capable d'une amitié vive & déſintéreſſée : ſa bonne conduite & ſes qualités le faiſoient rechercher dans toutes les ſociétés. L'éducation que j'avois reçue, &

ma façon de penſer, me donnerent de l'eſtime pour cette famille, & j'avois tout lieu d'être content de ma ſituation : mon maître me traitoit comme un ſecond fils. Nous couchions dans la même chambre, le jeune Diaper & moi, & nous liames enſemble une amitié très-étroite, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour par la conformité de nos ſentimens & de nos actions.

Nous agiſſions tous les deux de concert : il tâchoit à me dérober autant qu'il pouvoit ſa ſupériorité, & je ne cherchois qu'à me rendre agréable par mes déferences & mon exactitude. Nous ne prenions aucuns plaiſirs l'un ſans l'autre : en un mot jamais deux jeunes gens n'avoient été ſi bien unis.

Notre commerce étoit très-conſidérable : M. Diaper avoit un garçon de magaſin fidéle ; ainſi ſon fils & moi étions principalement employés dans les comptoirs. Cepen-

dant comme toute mon étude étoit de plaire à mon maître, je ne voulois pas être exempt des peines & de la fatigue qu'il y avoit à prendre dans les autres parties de ſes affaires, ſçachant très-bien que dans le poſte où j'étois, je devois regarder comme un devoir tout ce qui pouvoit contribuer à ſes intérêts, & à mon inſtruction : ainſi toutes les fois que je croyois pouvoir être utile, je n'attendois pas qu'on me donnât des ordres, ou qu'on m'appellât ; mais je tâchois en toute choſe d'aller au devant de ce qu'on pouvoit ſouhaiter ou exiger de moi. Par cette façon d'agir, & en marquant des égards pour tous les gens de la maiſon, je gagnai ſi bien l'eſtime & la confiance de mon maître, qu'il étoit toujours prêt à me découvrir ſes ſecrets de ſon commerce & de ſes affaires, pour m'apprendre bientôt tout ce que j'avois à ſçavoir, & même il prévenoit

tous mes désirs dans tous les cas où j'avois besoin d'indulgence. Quand les embarras du jour étoient passés, nous passions la soirée au logis à lire ou à converser ; & de tems à autre nous avions avec nous un petit nombre d'amis choisis, ou bien nous allions chercher au dehors quelque amusement, propre à nous divertir & à nous instruire en même tems ; enfin le jeune Diaper & moi nous étions inséparables.

Sur la fin de la semaine nous allions toujours à la maison de campagne jusqu'au Lundi matin. Mr Diaper ne faisoit aucune distinction entre nous ; elle saisissoit toutes les occasions de me marquer son amitié & la satisfaction qu'elle avoit de nous voir si bien unis, son fils & moi. Mon maître avoit un carosse & des chevaux de main ; il y en avoit toujours à mon service ; de maniere que je trouvois peu de différence entre mon état actuel &

les bontés que j'avois reçues chez mon pere.

Nos diverſes correſpondances & nos grandes affaires, me faiſoient ſentir de plus en plus l'importance & la dignité du commerce, qui non-ſeulement réunit les intérêts des hommes, comme particuliers; mais devient encore le lien de toutes les nations de l'Univers, par les principes d'honneur, de juſtice, de droiture & de ponctualité, qui ſont le fondement de toutes les correſpondances, & ſans leſquels il n'eſt pas poſſible de réuſſir dans aucune eſpéce de trafic. Les Princes ſages, qui ont eu à cœur le bien de leurs ſujets, ont toujours eu ſoin de favoriſer les arts & le commerce. Non-ſeulement ils les ont conſidérés comme des moyens sûrs pour augmenter les richeſſes de leurs ſujets & leurs propres revenus; mais encore comme une école où les hommes deviennent

plus ſages, meilleurs & par conſéquent plus fidéles à leurs maîtres. Un peuple indolent & pareſſeux ſera toujours l'objet de la haine, & le fleau d'un Prince doux, généreux & bon.

Je paſſai les deux premieres années de mon tems avec beaucoup de ſatisfaction & d'une maniere bien avantageuſe pour moi : j'eus le bonheur de m'attirer l'approbation de mon maître, qui eut ſoin d'en donner avis à mon pere pour lui faire plaiſir. Je gagnai auſſi l'amitié de mon ami & de tous les domeſtiques. Heureux ſi j'avois conſervé dans le reſte de ma vie autant d'innocence, de vertu & de prudence ! je n'aurois pas eu à eſſuyer les malheurs & la miſere que j'ai éprouvés dans la ſuite.

CHAPITRE IX.

Il eſt ſurpris de la conduite d'une ſervante de la maiſon. Son aſſiduité à le ſervir. Elle lui déclare ſon amour. Ses efforts pour la guérir. Il ſe laiſſe gagner. Ses inquiétudes à cette occaſion. Elle devient fâcheuſe & jalouſe. Avis à la jeuneſſe. Il ſe refroidit pour ſon ami, cherche les compagnons, & fait connoiſſance avec Prim & Prig.

TAnt que je fus attentif à mettre en pratique les excellens préceptes de mon pere, ſans jamais m'écarter des principes de la vertu & de l'honneur, je fus tranquille & content, careſſé & eſtimé de tout le monde. J'écrivois régulièrement tous les mois à mes parents; j'avois entretenu correſpondance avec mes deux anciens amis, Shar-

pley & Archer : le premier avoit déja été aſſocié par ſon oncle dans la cargaiſon d'un vaiſſeau.

M. Diaper avoit à ſa maiſon de Londres une ſervante, fille d'un fermier de la Province de Cambrigde, jeune, jolie, & qui ne manquoit pas d'eſprit. J'étois ſi bien regardé dans la famille, que les domeſtiques cherchoient en toutes choſes à m'obliger. Je m'apperçus que depuis un certain tems cette fille étoit plus ſoigneuſe que de coutume à me rendre des ſervices aſſidus : auſſi j'avois ſoin de reconnoître ſes attentions par de petits préſens : je n'imaginois pas qu'elle eût d'autre motif que ſon inclination naturelle, & le traitement que je faiſois aux gens de la maiſon. Je fus bientôt obligé de changer d'avis : je l'avois ſouvent ſurpriſe à me regarder avec beaucoup d'attention; ſi par hazard je jettois les yeux de ſon côté, elle baiſſoit les ſiens,

rougiſſoit, & de tems en tems laiſſoit échapper quelques ſoupirs. Si je montois à ma chambre pour quelque affaire, je l'y trouvois, & à mon arrivée elle en ſortoit, en me faiſant une grande révérence : je crus même l'avoir vu quelquefois pleurer : toute la maiſon s'appercevoit qu'elle n'avoit plus la même vivacité, & qu'elle étoit devenue triſte & mélancholique. Moi qui avois eu juſqu'alors fort peu de liaiſon avec les femmes, je ne ſoupçonnois point les véritables motifs de ce changement ; ainſi touché de compaſſion, & penſant qu'il étoit ſans doute arrivé quelque accident dans ſa famille, je tâchai de la conſoler de mon mieux. Mᵉ Diaper qui l'affectionnoit, prit les mêmes peines, & la railloit ſouvent des petites abſences d'eſprit dans leſquelles elle tomboit. Un jour l'ayant trouvée toute en larmes dans ma chambre, je lui demandai ce qu'el-

le avoit, & ſi je pouvois lui être utile ; peut-être, lui dis-je enſuite en badinant, que vous aurez reçu quelque mauvaiſe nouvelle de votre amant : mais, Nanny, il ne faut pas ſe laiſſer mourir pour cela ; il vous a fait des infidélités, n'eſt-ce pas ? Elle ſe leva auſſitôt, & jettant ſur moi un regard tendre, elle ſortit, en diſant : Ah ! M. Thompſon, ſi j'ai un amant, il n'eſt pas loin d'ici, & c'eſt bien mon malheur. Ce diſcours me mit au fait ; & quoique novice ſur cette matiere, je vis bien que c'étoit moi qui avois cauſé tout ce changement. Il faut l'avouer, dans les premiers momens, l'idée de cette conquête me fit quelque plaiſir : cette fille étoit jeune & belle ; c'eſt une tentation dangéreuſe pour un jeune homme d'un tempérament auſſi vif que le mien : cependant la raiſon & les principes de morale prirent le deſſus, & je réſolus de me conduire avec

avec elle à l'avenir avec plus de circonſpection. Mon ambition, la prudence & mon devoir ne me permettoient pas d'entretenir ſon amour dans des vues louables ; d'un autre côté, l'idée de m'expoſer à des diſgraces, & de la deshonorer, ne pouvoit point trouver place dans un cœur accoutumé à des ſentimens délicats & relevés : depuis ce moment, je n'entrois plus dans la maiſon qu'aux heures des repas avec mon ami, & même alors je m'abſtenois de lui parler, & de la regarder, dans l'eſpoir que cette conduite la feroit rentrer en elle-même ; mais j'éprouvai bientôt que l'amour eſt un mal qui n'eſt pas ſi facile à guérir. Plus je m'éloignois d'elle, plus elle s'enflammoit : je ne pouvois faire un pas ſans la rencontrer en mon chemin ; vingt fois le jour elle venoit au magaſin ſous différens prétextes. Tel eſt l'effet des ruſes dangéreuſes des femmes :

je me sentis moi-même inquiet, rêveur; des désirs nouveaux se faisoient sentir dans mon cœur; je commençois à éprouver une ardeur inconnue jusqu'alors, & j'avois eu toutes les peines du monde à me remettre; lorsqu'une circonstance malheureuse vint détruire toutes mes résolutions. L'autre servante ayant été envoyée à la maison de campagne en commission, & malheureusement mon ami étant engagé à diner en ville, ce qui lui arrivoit rarement, je fus contraint de manger seul, & il n'y avoit que Miss Anne pour me servir. Le garçon de boutique étoit à la campagne où M. Diaper l'avoit invité d'aller passer un ou deux jours. En allant à table je vis qu'elle avoit pris soin de se parer plus qu'à l'ordinaire, & me servit à table d'une façon si obligeante que je ne pus m'empêcher de lier conversation avec elle. En un mot, la tentation & l'occa-

ſion favorable, renverſerent le plan de ſageſſe que je m'étois formé ; elle s'apperçut de ma ſituation, & ſçut en profiter avec toute l'adreſſe dont elle fut capable. En un mot la nature, plus forte que ma raiſon, triompha de mon innocence ; enhardi par cette premiere action, je retombai pluſieurs fois dans la même faute, avant que de la quitter. Quand je fus livré à moi-même, je fus tenté de déplorer le changement de ma ſituation, je me reprochai avec confuſion le crime que je venois de commettre : je me trouvai inquiet, mécontent, mal à mon aiſe : la bonté de mon cœur ſe montroit auparavant dans toutes mes actions ; à préſent accablé par mes propres réflexions, je n'oſois plus regarder en face mon vertueux ami. Mon crime, l'appréhenſion de ſes ſuites & de la perte de ma réputation, l'injure que j'avois faite à une innocente créature, (car

je la croyois telle,) en profitant de ſa foibleſſe, tout cela formoit un enfer audedans de mon cœur. Je commençai à chercher les moyens de cacher ce fatal commerce. Helas ! pour la premiere fois il fallut me réſoudre à devenir un hypocrite, & à affecter une innocence que je n'avois plus. L'idée d'être toujours dans la néceſſité de feindre, étoit pour moi un tourment inexprimable : je réſolus de ſortir de cet état fâcheux ; mais ma réſolution ne dura pas long-tems : mes inquiétudes n'étoient pas bornées à mes ſeules réflexions : j'avois des réproches à eſſuyer, & des inquiétudes ſur ſon ſort futur : je fus obligé de me ployer à ſon humeur, pour vivre tranquille. Elle s'apperçut qu'elle étoit groſſe, & renouvella ſes plaintes. Je lui promis de ne point l'abandonner. Elle devint jalouſe, épia mes actions, me fit des réproches, pleura & s'éva-

nouit même. Je lui donnai de l'argent pour l'adoucir ; en un mot je devins bientôt un malheureux & vil eſclave.

Que les jeunes gens apprennent par mon exemple à ne point céder aux premieres atteintes du vice : ſous quelque forme qu'il les attaque, il eſt également pernicieux, détruit tout le bonheur de la vie, & déracine toutes les ſéntences de vertus ; mais ſur-tout il faut s'en défier, lorſqu'il ſe préſente ſous les attraits doux & trompeurs d'un ſexe artificieux & enchanteur : c'eſt alors que l'on doit tout employer pour réſiſter à cet ennemi, qui cherche adroitement à nous ſubjuguer : la tranquillité de l'ame une fois détruite, les ſuites en ſont terribles ; il eſt rare qu'on ait le pouvoir de faire retraite ; on cherche au contraire à étouffer dans un abyſme de folies & d'extravagances, le peu de réflexions qui ſe préſentent, & les

regrets qui ne ceſſent de tourmenter notre ame.

Le plaiſir que je goutois en la compagnie de M. Diaper s'émouſſoit, je portois ſécretement envie de ſes vertus : quand il s'appercevoit de ces changemens, j'avois toujours quelque mauvaiſe excuſe ou quelque indiſpoſition de commande. Je devenois nonchalant à remplir mes devoirs : la maiſon me gênoit, je n'y rencontrois que des remords de ma part & des plaintes de celle qui étoit l'auteur de ma miſere. Les ſentimens vertueux & délicats, qu'on m'avoit inſpirés dans ma jeuneſſe, & la tournure de mon eſprit, qui étoit naturellement vrai & ſincere, ne faiſoient que me tourmenter à chaque inſtant & à me cauſer des remords ſans fin. Je cherchois à tromper mes inquiétudes dans les compagnies ; ſitôt que l'heure de mes occupations étoit paſſée, je diſparoiſſois, & m'aſſo-

ciant avec des gens de mon âge, que j'avois mépriſés auparavant, je me plongeois dans le vin & les plaiſirs pour impoſer ſilence à mes remords : les deux perſonnes avec qui je liai une ſociété intime, furent Guillaume Prim, apprenti mercier, & Dick Prig, clerc de Procureur. Ces deux jeunes gens étoient d'un eſprit vif, enjoué, & leur converſation étoit amuſante. J'allois paſſer avec eux des ſoirées entieres dans une eſpéce de cotterie, qui s'aſſembloit alors pour ſe délaſſer du travail de la journée.

CHAPITRE X.

Caractère de ſes nouveaux amis. Il n'eſt pas ſatisfait de leurs mœurs & de leur conduite : fait connoiſſance avec M. Spéculiſte, adopte ſes principes : devient un débauché : fait ſortir ſa maîtreſſe de la maiſon, & la place dans une chambre garnie, pour y accoucher.

PRim étoit un jeune homme plein de ſens, & fort bien élevé, mais il avoit terni ces qualités, en donnant à corps perdu dans tous les travers à la mode : il lui reſtoit pourtant encore une façon de s'énoncer ſinguliere qui le faiſoit rechercher. Prig étoit plus réſervé, il s'étoit conſervé une réputation par l'hypocriſie & la diſſimulation la plus profonde : deſtiné aux ſciences, il y avoit fait aſſez de

de progrès ; ſes talents brilloient ſur-tout dans la diſpute, où il étoit sûr de ſe faire applaudir.

Le reſte de notre ſociété étoit compoſé de garçons de boutique du voiſinage, dont le caractère & les talents étoient auſſi différens que leurs profeſſions. Rien ne prouvoit mieux le commencement de ma dépravation que le plaiſir que je goutois dans ces aſſemblées : ce que je n'avois regardé d'abord que comme un moyen pour bannir mes réflexions triſtes, me devint tellement habituel, que je déſirois toujours la fin de la journée, pour pouvoir aller joindre mes compagnons : cependant leur converſation me déplut bientôt : elle ne rouloit que ſur les ſecrets de leurs maîtres, & ſur les tromperies qui ſe pratiquent dans le commerce : on n'y entendoit que des propos contre la conduite des gens avec qui ils vivoient, & des deſcriptions de leurs parties

de débauche : accoutumé à entendre des converſations utiles, & propres à ſatisfaire l'eſprit, je n'étois pas encore aſſez corrompu pour ne pas ſentir l'abſurdité qu'il y avoit à paſſer ſon tems d'une maniere ſi futile : d'ailleurs je reconnus par leurs entretiens que la plupart de mes compagnons étoient les plus méchans de tous les hommes, qui ſe vantoient effrontément de bien des actions, que je ne puis me rappeller encore à préſent qu'avec horreur. Je devins ſérieux & rêveur, & on s'en apperçut bientôt. Prig qui en devina la cauſe, propoſoit ſouvent de mettre ſur le tapis quelque matiere plus ſérieuſe ; & blâmoit les autres de perdre ainſi le tems à parler de bagatelles, ou, ce qu'il trouvoit encore pis, à raconter des méchancetés ; j'étois trop bonne dupe pour me laiſſer ſitôt échapper. Je ne manquois pas d'argent ; j'étois généreux : mes deux nouveaux amis

m'avoient trouvé deux ou trois fois fort à propos dans le beſoin : ils diſpoſoient de ma bourſe, de l'air du monde le plus aiſé, me promettant toujours de me le rendre inceſſamment, quoiqu'ils n'y ayent jamais penſé depuis. Je formois un jour la réſolution de ne plus me retrouver avec eux, lorſqu'il entra dans la ſalle un jeune homme, dont l'arrivée cauſa beaucoup de joie à tout le monde & qu'on ſalua familierement. Sa façon de ſe préſenter annonçoit tant de modeſtie que je me contraignis & me remis à ma place. Après les complimens ordinaires on me préſenta à lui, comme un jeune homme d'eſprit & de ſçavoir, qui méritoit d'être connu de lui. La converſation devint générale, juſqu'à ce que Spéculiſte, (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce nouveau venu) reprit un homme de la compagnie pour avoir juré. Cela me fit plaiſir; enſuite il nous fit ſur

la baſſeſſe de ce vice odieux un diſcours ſi fort & cependant ſi poli, qu'il fit abſolument ma conquête, & nous ne nous ſéparames qu'après nous être promis de nous rejoindre le lendemain au ſoir. Arrivé au rendez-vous, près d'une demi-heure avant les autres, il me dit, après les complimens ordinaires, qu'il avoit remarqué la veille que la compagnie ne me plaiſoit pas beaucoup; en effet, continua-t-il, leurs propos ſont indignes d'un homme de ſens & même d'un être raiſonnable. Je me ſuis ſouvent diſpenſé d'y venir par cette raiſon; mais comme je ſçais qu'ils font cas de ma compagnie, je n'ai pas voulu ceſſer entiérement, j'y viens de tems en tems dans l'eſpoir de trouver jour à placer dans la converſation quelques diſcours utiles, & les faire renoncer à des écarts où je crains que quelques-uns d'eux ne ſe plongent. Son intention me parut loua

ble, & nous entamions une converſation fort ſenſée, quand Prig & deux ou trois autres entrerent. La converſation devint générale, & produiſit enfin une diſpute entre Spéculiſte & Prig ſur la propriété morale des choſes: j'eus lieu d'appercevoir qu'il s'en falloit beaucoup que ni l'un ni l'autre eût beaucoup de religion. Cependant Spéculiſte parla avec beaucoup de modération & de candeur, du moins en apparence. Je liai bientôt une amitié étroite avec un homme que je crus d'une conduite irréprochable: j'appris qu'il avoit été deſtiné d'abord pour l'état eccléſiaſtique; mais qu'ayant hérité deux cens livres ſterlings de rente, à la mort d'un oncle, il avoit préféré une vie tranquille ſans s'attacher à aucune profeſſion particuliere. A meſure que cette liaiſon ſe formoit, je trouvois de nouveaux motifs d'eſtimer mon nouvel ami; & j'apperçus que ſa ſo-

ciété me prenoit plus de tems que je n'en avois à ma disposition. Je lui trouvois beaucoup de connoissances, & je n'avois jamais vû à personne une façon de s'exprimer & de converser si attrayante. J'aurois pourtant été fort heureux de ne l'avoir jamais connu ; car ses principes étoient détestables ; & quoiqu'il eût le secret de cacher ses défauts avec art, je découvris quelque tems après qu'il se livroit sans aucun scrupule aux plaisirs des sens, & à l'amour des femmes. En un mot, dans l'état incertain & chancelant de mon ame, déja coupable, j'adoptai aveuglément ses maximes. Ses principes sapperent ma foi par les fondemens ; j'en vins au point de croire que les passions ne nous avoient été données que pour les satisfaire, & que pourvû qu'on évitât le scandale, en quoi consistoit tout le crime, on pouvoit se livrer aux excès les plus condam-

nables ; que les actions n'étoient bonnes ou mauvaiſes , qu'autant qu'elles contribuoient au bien public ou lui étoient oppoſées ; que les cérémonies de religion , & le culte extérieur étoient des choſes tout-à-fait indifférentes. Ainſi je donnai en peu de mois dans de grandes abſurdités , & il ne fallut que quelques argumens captieux , qui flattoient mon tempérament , pour renverſer l'édifice , que la bonté & la ſageſſe de mon pere , avoit pris bien de la peine à élever dans mon ame , par un travail aſſidu de pluſieurs années. Il eſt cependant certain que toute l'adreſſe de Spéculiſte , dont les raiſonnemens me paroiſſoient très-foibles , quand j'étois dans une ſituation d'eſprit plus tranquille , n'auroit fait que gliſſer ſur moi , ſi je ne m'étois pas auparavant rendu coupable d'un excès qui avoit déja détruit en partie les bonnes inſtructions de mon pere.

La groſſeſſe de Nanny commençoit à paroître ; & comme elle s'étoit aſſez bien conduite avec moi, depuis quelque tems, je conſentis, ſuivant ſon déſir, à lui chercher un logement & à lui fournir ſon entretien, afin de pouvoir la voir plus à mon aiſe : en conſéquence elle feignit d'avoir reçu une lettre, par laquelle on lui marquoit que ſon pere étoit fort malade & on lui mandoit de revenir à la campagne. Elle obtint ſon congé de notre bonne maîtreſſe, qui la vit partir, auſſi bien que tout le reſte de la maiſon, ſans rien ſoupçonner de ce qui étoit arrivé. Je l'inſtalai dans un appartement que je lui avois choiſi dans les fauxbourgs de Londres où je la dépoſai, après lui avoir donné tout l'argent qui lui étoit néceſſaire dans ſa ſituation. J'allois la voir preſque tous les ſoirs, & je continuois ſans aucuns remords ce commerce qui m'avoit plongé dans

un état ſi déplorable. Trois mois après que je l'eus éloignée de chez M. Diaper, elle accoucha d'un fils qui heureuſement mourut au bout de quelques jours. Ce fut alors que je m'adonnai plus que jamais à la ſociété de Prim & de ſes camarades, avec qui je paſſois les ſoirées & quelquefois des nuits entieres: ces folies, jointes aux frais de l'entretien de ma maîtreſſe, me réduiſirent à de grandes extrémités. M. Diaper le fils avoit avec moi un air plus grave & plus embarraſſé qu'à l'ordinaire : cependant il ne me parla point de mon changement de conduite ; mais il en agiſſoit avec moi avec autant d'amitié & de douceur ; il s'en falloit bien pourtant que je méritaſſe un pareil traitement, puiſque j'étois devenu un homme completement dérangé.

CHAPITRE XI.

L'ami de ſon pere s'apperçoit de ſon dérangement & lui donne des avis. Thompſon néglige ſes devoirs. Converſation tendre avec le jeune Diaper. Extravagance de ſa maîtreſſe; il la querelle ; découvre ſes infidélités , l'abandonne ; reçoit une lettre de ſon pere.

M. Deacon, l'ami que mon pere avoit chargé de veiller à ma conduite, & de me payer mes menus plaiſirs, avoit toujours eu beaucoup de conſidération pour moi. Les demandes fréquentes que je lui faiſois, lui firent ſoupçonner que ma conduite n'étoit plus ſi réguliere que dans les commencemens. Je n'avois pas tiré pendant les deux premieres années plus du tiers de mon argent ; & mainte-

nant non content d'avoir exigé preſque tout d'un coup le reſte, je lui faiſois des inſtances de jour en jour pour en avoir davantage : ainſi il étoit tout ſimple qu'il en eût des inquiétudes. Il en parla à M. Diaper & à ſon fils, & s'informa de ma conduite. Mon maître ne put lui répondre autre choſe, ſinon que je me comportois comme à l'ordinaire : à l'égard du fils, il m'aimoit trop pour dire les changemens qu'il avoit remarqués en moi. M. Deacon imagina que ſans doute j'avois placé avantageuſement mon argent dans quelque entrepriſe, d'autant plus qu'il m'avoit trouvé une grande diſpoſition à l'œconomie & à la frugalité : il ne laiſſa pas néanmoins de me donner les avis qu'il jugea néceſſaires dans des circonſtances où je n'avois perſonne pour veiller ſur mes actions. Il me fit un tableau vif & frappant des débauches de la ville, & me fit tou-

cher au doigt tous les écueils où tant de jeunes gens vont malheureuſement échouer. J'avois beaucoup de reſpect pour lui, & j'écoutois toujours patiemment ce qu'il me diſoit : je n'avois pas encore appris à mépriſer les inſtructions, ni à recevoir mal les rémontrances. Je lui répondis de maniere à diſſiper ſes craintes pour le préſent, & il n'en écrivit rien à mon pere.

Pendant tout ce tems, le jeune Diaper mon ami étoit fort inquiet ſur mon compte : il ſçavoit que ſi j'euſſe contracté quelque habitude louable, je n'aurois pas manqué de lui en faire part avec la même liberté qu'auparavant, & de lui demander conſeil, comme j'avois fait juſqu'alors : ma conduite embarraſſée & ma contenance gênée lui firent craindre d'abord quelque choſe d'extraordinaire ; mais en me voyant découcher, il fut convain-

eu que ce n'étoit pas pour bien faire que je m'abſentois. Je le ſurprénois quelquefois à ſoupirer ; & comme il m'aimoit beaucoup, & que juſqu'au moment où mes mœurs ceſſerent d'être pures, j'avois payé ſon amitié par le retour le plus tendre, & par une confiance ſans réſerve, il ne put me cacher plus longtems ſon chagrin. Un ſoir que j'étois prêt à aller à mon rendez-vous, il me pria ſi inſtamment de lui tenir compagnie, qu'il ne me fut pas poſſible de le refuſer.

Nous paſſames le commencement de la ſoirée ſuivant notre coutume, à cauſer ſur différentes matieres, & à lire l'un après l'autre : pour me rendre ma complaiſance moins ennuyeuſe, il commanda un bon ſouper, & nous bumes plus largement qu'à l'ordinaire : enfin il prit la Tragédie de la Belle Pénitente, qui ſe trouva par hazard ſur la table. En l'ouvrant, il me lut la

ſcene tendre d'Altamont & de ſon ami Horatio, après qu'il eût découvert la fauſſeté de Caliſte, & me demanda ce que j'en penſois? J'avouai ingénument que je regardois cette ſcene comme un chef-d'œuvre, & que, vû la querelle qu'Altamont avoit eue avec ſon ami auparavant, il y avoit eu bien de l'adreſſe à faire venir Lavinie, ſans laquelle il n'auroit pas été poſſible d'opérer cette réconciliation. La converſation tomba enſuite ſur la nature de l'amitié, & nous nous trouvames préciſément du meme avis. Mon cher Joſeph, me dit-il, ne puis-je pas vous accuſer d'en avoir manqué pour moi? je remarque depuis pluſieurs mois dans votre conduite un changement que je ne conçois pas: je ſuis pourtant bien sûr de n'avoir rien fait ni rien dit qui puiſſe vous offenſer, ni juſtifier votre froideur; je vous eſtime trop, pour penſer à vous don-

ner la moindre inquiétude : pourquoi donc vous ſuis-je devenu ſi indifférent ? Vous fuyez ma compagnie ; vous ſeroit-elle déſagréable ? Si un ami ſincére eſt le plus grand bonheur de la vie, je ne vois point de mortification plus ſenſible que de perdre ce tréſor après l'avoir poſſédé. Notre amitié fondée ſur la vertu, étoit de telle nature, que l'abandon ſeul de ſes divins principes peut avoir altéré notre union. Mon affection pour vous eſt plus forte ſans doute que vous ne pouvez l'imaginer : de quel œil voulez-vous donc que j'enviſage cette altération viſible, & ce nuage épais que j'apperçois ſur vous, qui étiez un modéle de régularité ? Puis-je ne pas en reſſentir le plus violent chagrin ? Pour Dieu, mon cher, découvrez-moi votre cœur ; quoi qu'il vous ſoit arrivé, vous me trouverez diſpoſé à vous conſoler, & prêt à tout faire, pour vous rendre

la tranquillité. Je ſçais que vous avez lié depuis peu avec Prim : croyez-moi, ſa ſociété ne vous convient pas ; & quoique vous ne m'ayez jamais demandé mon avis ſur le compte de M. Spéculiſte, je vous déclarerai franchement que ſa campagnie détruiroit à la longue vos mœurs. Il n'y a peut-être pas un homme plus vicieux que lui, & il eſt d'autant plus à craindre, qu'il a le ſecret de couvrir ſes vices, ſous les dehors de la raiſon & de la philoſophie. Que diroient nos peres ? Que penſeroient-ils de vous, s'ils venoient à ſçavoir que vous recherchez ſa converſation & ſa ſociété ? Un reproche auſſi juſte & auſſi poſitif me fit peine. Je rougis, je demeurai confus, & je m'en voulus ſincérement à moi-même, d'avoir trompé un ami ſi généreux. Dans cet inſtant je formai en ſecret la réſolution de quitter mes folies : cette penſée me ren-

dit

dit à moi-même : je repris un air libre, & ſans me contraindre, j'avouai à ce cher ami que je ſentois toute l'irrégularité de ma conduite. Non, me répondit-il, je ne vous reproche rien ; je ne veux rien ſçavoir que ce que vous voudrez bien me confier : rendez-moi ſeulement cette amitié chaude que vous m'avez toujours marquée, & épargnez-moi la douleur de penſer que vous menez une vie qui vous perdroit entierement. Ces dernieres mots, accompagnés de quelques larmes, exciterent en moi les mêmes mouvemens. Je promis de lui montrer mon ame à découvert, & le priai de ceſſer pour le moment une converſation qui devenoit trop attendriſſante pour moi. Il y conſentit ; nous parlames de choſes indifférentes, & il me ſembla que pendant la nuit toutes mes inquiétudes s'étoient diſſipées par la réſolution que j'avois priſe. J'a-

vois compris, à quelques mots de sa conversation, qu'il avoit deviné une partie de ma situation : cette idée fut pour moi un supplice inexprimable. Je résolus de plus en plus d'abandonner mes camarades vicieux & de rentrer dans cet état de bonheur, dont j'avois presque entierement perdu le goût ; mais hélas ! que toutes nos résolutions sont fragiles ! Je crois que j'étois ensorcelé : car la soirée suivante détruisit tout ce que j'avois projetté pendant celle-ci. Mon ame accoutumée à la fainéantise & à l'extravagance, ne pouvoit pas sitôt rentrer en elle-même, & devenir capable de réflexions plus sensées. On but à la ronde ; on dit à table bien des folies ; Spéculiste nous harangua, & j'oubliai parfaitement moi-même & mon ami ? Ah qu'il est difficile de dégager son cœur quand les plaisirs l'ont une fois amoli & énervé ! Les retours du vi-

ce reſſemblent à ceux d'une fiévre intermittente ; on ne peut pas y réſiſter ; il l'emporte ſur tout & détruit les conſeils les plus raiſonnables & les plus ſenſés.

On s'apperçut au logis de mes écarts : je paſſois les jours & les nuits avec mes nouveaux compagnons, ou avec ma maîtreſſe, dans des parties de débauche : envain M. Deacon m'en avertit, & me ménaça d'en écrire à mon pere : j'avois perdu tout égard pour mes devoirs, & même le ſoin de ma réputation. Il me ſurvint alors un accident, qui me confirma encore plus dans ma mauvaiſe conduite : mon imagination déreglée me ſuggera que toutes les actions pieuſes & vertueuſes qu'on voit dans le monde, n'étoient que diſſimulation & hypocriſie.

Les faux plaiſirs que je goûtois dans mes amours, (car je ne m'en tenois pas à la ſeule Nanny) étoient entremêlés de circonſtances ſi déſa-

gréables, que si je n'eusse rénoncé à tous les sentimens du bonheur, ils n'auroient pas eu long tems des charmes pour moi. J'eus bientôt à essuyer de sa part les tours les plus sanglans : sa douceur & sa complaisance s'évanouirent, & elle contracta un ton & un air de hauteur qui me surprirent : son avidité & ses extravagances me mettoient perpétuellement à l'étroit : elle m'avoit même engagé de demander à mon pere une augmentation de ma pension, qui étoit déja très forte, & j'avois été assez dupe pour le faire. Nos entrevues commençoient d'ordinaire, & finissoient par des querelles : nous nous accusions mutuellement d'être la cause de nos malheurs présents : bref je me lassai de ces procédés : je n'allai plus la voir que rarement ; & si je n'eusse appréhendé les effets de son naturel violent, je m'en serois séparé tout-à-fait. Je crus appercevoir en elle

un air d'intérêt & de réſerve, que je ne lui connoiſſois pas auparavant. Ayant été toute une ſemaine ſans la voir, je voulus lui porter quelque argent, que je venois de recevoir de M. Deacon, qui par importunité me l'avoit avancé, quoiqu'il ne fût pas encore échu. En arrivant chez elle, l'hôteſſe me dit, en ſouriant, que le couſin de Mr Jenkin étoit avec elle; car c'étoit là le nom que nous avions pris: je paſſois pour ſon mari: je m'étois annoncé pour un commis de la douane, occupé ſur la riviere, ce qui rendoit mes viſites ſi incertaines; ce mot de couſin me rendit rêveur, car je l'aimois réellement. Après avoir queſtionné cette femme, elle me dit qu'il y venoit tous les jours, & qu'elle avoit cru que je ne l'ignorois pas. Je n'en dis pas davantage; mais montant doucement dans la chambre à coucher, je me cachai dans un cabinet, d'où je pou-

vois entendre tout ce qui se passoit dans la salle. Il n'y avoit pas long-tems que j'y étois, lorsqu'à mon grand étonnement j'entendis la voix de M. Parker notre premier garçon de boutique. Qu'on imagine quelle fut ma surprise, & les réflexions qui me tourmenterent, quand je fus pleinement instruit des raisons qui l'aménoient, par le discours suivant, qu'interrompoient de fréquentes caresses. Quoi, lui dit-il, notre jeune dupe n'est point venu de la semaine? en vérité, Nanny, vous devriez agir un peu plus politiquement; si vous le traitez si rudement, vous perdrez ce galant: vous sçavez pourtant que nous ne pouvons nous passer de lui. Cela est vrai, dit-elle; mais vous sçavez aussi que je ne me suis donnée à lui que pour couvrir notre intrigue, & il m'a inspiré une aversion si complette, que je ne puis plus la cacher: je m'étonne même que vous vouliez m'im

poser une tâche si difficile. Si ce n'étoit son argent, répliqua-t-il, on pourroit bien le congédier; mais dans l'état où je suis présentement, il m'est impossible de vous entretenir seul: il supplée à tous vos besoins; vous devriez donc vous conduire de façon à le retenir, du moins jusqu'à ce que nous puissions faire mieux. Ce discours finit par une caresse, qui, autant que je pus conjecturer, fut poussée aussi loin qu'elle pouvoit aller. Je n'ai point de termes pour exprimer mon étonnement; je fus saisi de rage & de fureur: mes génoux ployoient sous moi, & j'étois prêt à tomber sur le parquet; mais rassemblant mes forces, je descendis à la hâte, & j'allai dans le voisinage écrire une lettre, que je laissai à son hôtesse avec deux guinées. J'acquittai ce qui pouvoit être dû pour le logement, & je dis à cette femme que je ne prétendois plus rien payer à

l'avenir : après quoi je partis fort content de m'être conduit avec tant de prudence & de modération. Voici ma lettre.

Je viens, M^e^, d'avoir des preuves certaines de vos trahisons: j'ai entendu votre conversation, & je ne veux plus être votre dupe. Ne croyez pas que je vous accable de reproches ; je ne m'en prends qu'à ma sottise si j'ai été le jouet d'une femme indigne qui fait ma perte. J'ai payé ce qui étoit dû de votre logement, & j'ai remis à votre hôtesse deux guinées pour vos besoins actuels ; mais soyez sûr de ne plus entendre parler de Joseph Thompson.

Postcript. Que votre amant se conduise avec prudence ; s'il transpire la moindre chose de sa conduite, ce ne sera point de ma faute.

Si cette femme eût pris pour amant quelque personne indifférente, cette aventure m'auroit sur le champ

champ détaché, & guéri du vice qui entraîne après lui tant d'inconvéniens; mais Packer étoit regardé comme un prodige de ſageſſe: il avoit eu le ſecret de ſe conduire avec tant d'adreſſe, qu'il s'étoit fait aimer de toute la famille; il s'étoit attaché ſur-tout à m'obliger. On le voyoit tous les jours à l'Égliſe, & il affectoit un tel extérieur de piété & de réligion, que c'étoit l'homme que j'aurois ſoupçonné le moins d'une action criminelle; mais maintenant, en découvrant la noirceur de ſa conduite, j'en conclus bruſquement qu'il n'y avoit point de probité réelle dans le monde, & je me rappellai cette maxime de M. de la Rochefoucault, que Spéculiſte avoit toujours à la bouche, *le monde eſt rempli de fripons & de ſots, & les hommes ne différent entre eux que du plus au moins.* Je me perſuadois que c'étoit à l'hypocriſie & à la diſſimulation plutôt qu'à

la vraie piété ou à la vertu qu'il falloit attribuer la conduite réguliere de ceux qu'on regarde comme les plus honnêtes gens. J'étois charmé d'être sorti d'esclavage & de me voir soulagé de la dépense où cette intrigue m'avoit jetté ; & je jurai bien que dorenavant aucun objet particulier ne me feroit faire de pareilles folies. Ces résolutions furent encore fortifiées par la conversation que j'eus le soir même avec Spéculiste ; & la gayeté que m'inspira le vin & la compagnie de mes vieux camarades, ne fit que les confirmer de plus en plus.

Quand je fus de retour à la maison, j'appris que M. Deacon m'avoit apporté une lettre de mon pere pour moi ; je l'ouvris à la hâte & j'y lus ce qui suit.

Mon cher fils,

„ Je suis surpris que vous me de-

„ mandiez une augmentation de
„ vos menus plaiſirs ; j'ai peine à
„ comprendre comment vous avez
„ pu même dépenſer la ſomme que
„ vous avez déja reçue. Si j'étois
„ homme à ſoupçonner votre con-
„ duite, j'aurois lieu de le faire,
„ d'autant plus que je vois avec cha-
„ grin que vous négligez d'écrire à
„ votre mere & à moi, comme
„ vous aviez coutume. M. Deacon
„ m'a fait entrevoir ſur votre comp-
„ te, quoiqu'avec tous les ména-
„ gemens poſſibles, certaines cho-
„ ſes qui ne peuvent que m'allar-
„ mer beaucoup ; mais comme M.
„ Diaper m'a parlé avantageuſe-
„ ment de vous, la derniere fois
„ qu'il m'a donné de vos nouvelles,
„ & que je ſçais d'ailleurs qu'une
„ éducation vertueuſe, jointe à un
„ excellent naturel, vous mettent à
„ l'abri du vice & de la débauche ſi
„ commune à Londres, je ne veux
„ point me prêter à des ſoupçons

„ inquiétans. Je fais plus ; je vous
„ accorde votre demande, & je prie
„ mon ami d'augmenter votre pen-
„ sion de dix guinées par an. J'eſ-
„ pere, mon cher fils, que vous ne
„ me donnerez pas lieu de me ré-
„ pentir de mon indulgence. Je
„ ſçais les dangers que courent les
„ jeunes gens dans cette maudite
„ ville ; & je ſuis même quelque-
„ fois tenté de me reprocher de
„ vous y avoir expoſé ; mais quand
„ je ſonge aux excellens exemples
„ que vous avez devant les yeux
„ dans la perſonne de votre digne
„ maître & de ſon aimable fils, je
„ trouve de quoi me tranquilliſer.
„ Reſſouvenez-vous bien qu'une
„ dépenſe immoderée, même à des
„ choſes innocentes, a ſouvent de
„ mauvaiſes ſuites, & forme avec le
„ tems une habitude qui tend à
„ corrompre le cœur. Je ſerois fâ-
„ ché de vous voir avare & intéreſ-
„ ſé ; votre caractère me répond du

„ contraire. Tachez de bien em-
„ ployer votre argent ; que l'abon-
„ dance ne vous engage point à
„ vous livrer trop aux plaisirs, ni
„ à une générosité folle. Sir Wal-
„ ter a fait bâtir une maison dans
„ notre voisinage ; sa fille est tou-
„ jours avec votre mere : elle paroit
„ avoir beaucoup d'amitié pour moi
„ & pour toute ma famille : ils vous
„ font tous leurs complimens. Je
„ suis, &c.

Votre pere William Thompson.

CHAPITRE XII.

Il va à la Comédie ; motifs qui l'y conduisent ; il converse avec des femmes débauchées. Aventure en sortant d'une maison de plaisir. Il se bat contre le guet : est emmené avec Prim au corps de garde du guet. On les relâche. Il paye une dette pour Prig. Commencement de sa connoissance avec Mistress Modish.

CEtte lettre de mon pere me fit d'abord beaucoup de peine, & ouvrit un champ vaste à mes réflexions, que je ne tardai pas à étouffer. Le seul avantage que j'en tirai, fut d'être plus attentif à sauver les apparences au logis, afin que M. Diaper ne s'apperçût pas de mon train de vie. Je ne revins plus si tard, & ne passois plus les

nuits quand il étoit à la ville, ce qui lui arrivoit rarement, parce que ſon fils devenoit de jour en jour plus capable de tenir ſa place : pour lui il fermoit les yeux à tout ſans rien dire. Délivré des embarras de ma perfide maîtreſſe, & voyant que Packer, pour ſon propre intérêt, ſe conduiſoit avec beaucoup de circonſpection & de modeſtie ; je me plongeai plus que jamais dans les faux plaiſirs auxquels j'avois pris goût. J'allois tous les jours avec Spéculiſte, Prig ou Prim au théâtre qui étoit alors mon plaiſir favori : mais comme j'avois l'eſprit gâté, la morale ſublime de nos excellentes piéces dramatiques, ne faiſoit que gliſſer ſur mon cœur. La Comédie devenoit pour moi un lieu de débauche où je me mêlois parmi une multitude de gens ſans ſentimens. Siffler, troubler le ſpectacle, faire rougir les femmes, former des parties de

plaiſir avec des gens perdus, quoique diſtingués par leurs habits & leurs titres : voilà les motifs délicats qui nous y attiroient. Souvent nos amuſemens aboutiſſoient à des querelles & à des débauches, dans leſquelles nous faiſions les actions les plus extravagantes, & ténions les propos les plus horribles & les plus obſcènes : comme nous y allions rarement ſans être en pointe de vin, nous en ſortions ſouvent en plus mauvais état encore. Nous allions enſuite au cabaret, où nous achevions de nous enyvrer : alors nous courions les rues & commettions des excès, que je rougis même de rapporter. Les femmes galantes attirerent enſuite mon attention, & je pris pendant quelque tems le plus grand plaiſir du monde à fréquenter les mauvais lieux. Si je détaillois les mauvaiſes affaires que cette conduite m'attira, & les peines que j'eus à échapper aux

tromperies des filles de joye, & à la rage de leurs faux braves, je craindrois d'abuſer de la patience de mes lecteurs & les éloigner trop long-tems de choſes plus importantes & plus agréables pour eux. Les tours que j'ai vû jouer aux novices qui leur tomboient entre les mains, l'aſpect ſeul de ces femmes, charmantes au dehors, quand on les voit dans leur état naturel, ſeroient capables de dégoûter tout autre que des miſérables qui ont renoncé à toute délicateſſe, & à l'uſage de la raiſon & du bon ſens. Les excès de cette nature me rendirent fréquemment la victime des maladies les plus honteuſes; mais je n'en fus que peu incommodé, au moyen de l'attention que j'avois d'y remedier de bonne heure. Un garçon chirurgien, qui étoit de notre bande, étoit toujours prêt à nous rendre ſervice. Son habileté & les drogues de ſon maître

nous tiroient bientôt d'affaire, sans nous faire garder la chambre, & sans nous priver pour long-tems de l'odieuse coutume de retourner dans ces temples de Satan.

Un jour en descendant le *Strand* & *Fleet-Street*, nous attaquames tous ceux qui se trouverent à notre passage; nous cassames les lampes, battimes le guet, volant ses lanternes, & ses bâtons quand nous le trouvions endormi dans ses postes. En tournant le coin de *Fleetditch*, nous apperçumes un des gardes de nuit enseveli dans un profond sommeil, avec sa lanterne & son bâton à côté de lui; nous primes l'un & l'autre que nous jettâmes dans le fossé: mais cet homme s'étant reveillé en sursaut, nous poursuivit avec une douzaine de ses camarades, à qui ses cris avoient donné l'allarme. Nous étions bien plus agiles qu'eux, & nous nous fussions échappés, s'il n'étoit sorti de *Lud-*

gate, dans le tems que nous passions sous la porte, un archer du guet, qui du premier coup étendit Prim sur le pavé. Irrité de cette aventure, & de l'injure faite à mon ami, je courus à lui, & lui arrachant son bâton des mains, je l'envoyai bientôt tenir compagnie à Prim: pendant ce tems, il vint du renfort; j'avois bien de la peine à me soutenir; & après avoir donné & reçu plusieurs coups sur le dos & sur les épaules, deux hommes me saisirent par derriere, & me conduisirent au corps de garde avec Prim qui étoit revenu à lui. Là présidoit en cérémonie la majesté nocturne du Connêtable, qui entendant les accusations que l'on alléguoit contre nous, jugea à propos de nous mener droit en prison: pour cet effet, il envoya chercher toute sa bande; mais voyant à son air que ce Magistrat ne seroit pas intraitable, je demandai à lui parler en secret; & lui

ayant gliſſé un écu dans la main, pour appuyer mon éloquence, il engagea les parties inſultées à en venir à un accommodement, en diſant que nous avions l'air de jeunes gens bien nés, & que nous les dédommagerions de leurs peines. Son éloquence fit effet; on apporta de la bierre & du pain d'épices; nous en fumes quittes pour donner un ſchelling à chaque homme, & payer la lanterne & le bâton. Il faiſoit jour alors; mais nous étions dans un état ſi pitoyable, que nous convinmes de ne rentrer chez nous que le ſoir. Nous dirigeames nos pas vers *Iſlington*, pour tâcher, en prenant l'air de la campagne, d'appaiſer les fumées de la boiſſon, & nous délaſſer de notre mauvaiſe nuit. Nous trouvames en notre chemin le pauvre Prig, ſaiſi par des huiſſiers, qui le menoient en priſon: il fut honteux de nous rencontrer; mais ayant ſçu qu'il étoit arrêté pour trois gui

nées qu'il devoit à son cordonnier, nous nous cotisames pour payer la somme & les dépens, & avec un pot d'eau de vie par dessus le marché, nous le délivrames. Comme il avoit passé la nuit ainsi que nous, nous l'emménames, & arrivames à l'heure du diner à Halloway, où trouvant dans une maison que nous connoissions déja, une compagnie qui ne faisoit que de se mettre à table, nous nous y mimes aussi. Il y avoit entr'autres une fort jolie femme, qui paroissoit avoir environ trente ans: son mari, homme de mauvaise humeur, & d'un caractère encore pire, l'avoit amenée pour l'y faire prendre l'air. On appercevoit en elle tant d'aversion pour cet homme, & tant de complaisance pour tout autre, que je ne fus pas long-tems à juger de sa disposition, & je fis mon possible pour lier avec elle une connoissance plus étroite: quand on eut desservi, quelqu'un

de la compagnie proposa un tour de promenade dans le jardin : je lui présentai ma main qu'elle accepta volontiers, & nous laissames son époux fumer tranquillement sa pipe avec mes compagnons & deux ou trois autres, vis à vis une jatte de punch. Cette Dame n'étoit pas trop réservée ; & je jugeai par ce que j'appercevois, que si elle en trouvoit l'occasion, elle ne feroit pas languir un amant, pour peu qu'il la pressât. Elle m'avoit frappé vivement, & j'étois déterminé à tout faire, pour en jouir. Je trouvai le secret de me rendre si agréable, qu'elle me donna un rendez-vous pour le lendemain chez une connoissance qu'elle avoit à la ville, & où je devois demander Mistress Modish. Nous revinmes tous ensemble à Londres ; Prim & Prig avoient le mot du guet, & chercherent à amuser le mari.

CHAPITRE XIII.

Suites fâcheuſes de ſon amour. Il ſe déguiſe en maſque. Il eſt accroché dans le jardin de Vauxhall. Il eſt battu & volé : va chez M. Spéculiſte. Cataſtrophe de Prim. Il gagne une maladie honteuſe : eſt tout-à-fait ruiné : met ſa montre en gage : va au jeu : eſt jetté en bas des dégrés : rencontre Prig à Tom King's : revient au logis, & y eſt bien reçu.

LE lendemain je comptois les heures avec beaucoup d'impatience, en attendant le tems de mon rendez vous Je prétextai quelques affaires à la douane, & j'allai viſiter le lieu qui renfermoit ma Princeſſe. C'étoit chez une petite marchande de *Towerhill* : elle m'y attendoit avec autant d'impatience, que j'en avois eue de la

joindre. Je vis bien que cet endroit n'étoit pas destiné pour le théâtre de nos amours; car quand la bonne femme fût éloignée, elle me dit de lui proposer d'aller avec elle à Vauxhall, & me donna des instructions, pour l'appeller son cousin. Aussitôt qu'on eût pris le thé, je m'acquittai de la commission; & je fis si bien les grimaces nécessaires, qu'ayant remarqué que sa connoissance étoit fort occupée, je la pressai de nous accompagner. Elle s'en excusa poliment, comme je m'y étois attendu. Je fis venir un carosse, & je donnai la main à ma Dame; sitôt que nous fumes montés, je dis au cocher tout haut d'aller à Vauxhall, mais tout bas, de nous mener le plus vite qu'il pourroit à Chelsea. Nous nous fimes de part & d'autre en chemin beaucoup de caresses: en un mot nous devinmes si passionnés l'un pour l'autre, que le carosse alloit trop lentement à notre

notre gré. Elle m'accordoit les libertés les plus séduisantes, & paroissoit charmée & même fiére de sa conquête. Elle m'apprit que son mari étoit un riche droguiste, & qu'on l'avoit mariée sans son consentement, & malgré ses répugnances à cet homme, qui par le caractère le moins sociable, le plus soupçonneux & le plus jaloux, la contraignoit à chercher ailleurs une félicité qu'elle ne trouvoit point chez elle. Je commençai à croire que je n'avois rien à me reprocher en me livrant à cette intrigue: je la considérai comme une belle femme malheureuse, à qui c'étoit une œuvre méritoire de procurer quelque consolation. C'est ainsi qu'on raisonne faux, quand on a le cœur corrompu & absorbé sous le poids de l'iniquité: on se pallie à soi-même les crimes les plus odieux, quand la plus petite circonstance peut contribuer à les diminuer. Je

ſuis perſuadé que les gens les plus abondonnés raiſonnent ainſi en eux-mêmes, & qu'il n'y a point d'homme ſi méchant qui ne trouve dans ſon eſprit quelque excuſe à ſes fautes, avant que de goûter les faux plaiſirs qu'il s'en promet ; preuve bien claire, que le cœur de l'homme a été créé originairement ſans aucune mauvaiſe inclination, & que l'Auteur de la nature ne lui inſpire que des mouvemens louables. Je me laſſois de cette multiplicité que je me permettois dans l'uſage des femmes : ces jours miſérables & inquiets qui ſuccédent à des nuits de débauches honteuſes, & qui laiſſent après elles la laſſitude, la pâleur & les maladies, commençoient à m'inſpirer du dégoût. Je regardai cette aventure comme un moyen de me retirer de ces débauches ennuyeuſes, & je réſolus de me fixer à ce ſeul objet, & de m'enyvrer d'amour dans ſes bras.

Mistress Modish joignoit à un fort beau visage un tour d'esprit & un sens qui me charmoit: je trouvai sa conversation amusante, & je me crus le plus heureux des hommes dans ses bras. Nous passames la journée ensemble avec une satisfaction réciproque, & nous nous séparames à regret. Il faut avouer que, si on en excepte le plaisir des sens, qu'elle satisfaisoit d'une façon si peu légitime, elle n'avoit point de mauvaise qualité. Que cette pauvre femme eût passé des jours heureux & tranquilles, si le sort lui eût donné un mari sensé & humain, à qui elle eût pu accorder son affection, au lieu d'un misérable, chagrin, jaloux & brutal, qui n'avoit pas assez d'esprit, pour chercher les moyens de gagner sa tendresse! Qu'il y a de malheureuses femmes dans ce cas par l'avarice & les préjugés mal-entendus des parents!

Nos rendez-vous étoient assez fréquents : j'abandonnai mes anciens camarades, & je n'étois occupé que du soin de lui plaire & de l'obliger. Je croyois trouver dans ce commerce quelque chose de flatteur, qui rappelloit mon bon goût & ma premiere délicatesse. Je ne m'imaginois point faire de mal, parce que cette intrigue ne me donnoit point d'inquiétudes ; mais cette espéce de débauche réservée ne devoit pas durer long-tems. Un soir, en revenant de promener à la campagne, elle avoit son bras appuyé sur mon épaule, lorsque nous fumes rencontrés par un homme, dont la vûe la jetta dans la plus grande consternation : elle étoit toute tremblante, & prête à se trouver mal. Je ne fus pas long-tems à en découvrir la cause ; car j'entendis cet homme lui dire : Où avez-vous été vous promener, ma sœur ? mon frere se porte-t-il bien ? Votre

serviteur, Monsieur, me dit-il ; & aussitôt il s'éloigna fort vîte. Quand ma maîtresse fut un peu revenue, elle m'apprit que cet homme, le frere de son mari, avoit toujours été son plus grand ennemi ; qu'ayant quelques prétentions, en cas qu'il mourut sans enfans, elle ne doutoit pas qu'il ne profitât de cette rencontre, pour lui faire tout le mal qu'il pourroit. Je fus extremement fâché de cette aventure : j'avois le cœur trop bon, pour enviſager de sens froid les insultes qu'elle auroit à souffrir. J'allai jusqu'à lui proposer de quitter son mari ; mais elle reçut cette proposition avec beaucoup d'éloignement, & m'assura qu'elle ne feroit jamais rien qui pût nuire à sa réputation, ni occasionner ma ruine, qu'une pareille action ne manqueroit pas de produire. Je l'embrassai avec toute la reconnoissance que méritoit un pareil discours : nous nous séparames

en pleurant, & nous flattant en vain de l'espérance d'imposer silence au frere. Elle me promit de le tenter, & nous nous donnames parole de nous voir le lendemain. Inquiet de ce qui étoit arrivé, je me rendis au lieu du rendez-vous; mais au lieu d'elle, j'y trouvai la lettre suivante.

„ Je crains bien, mon cher „ Thompson, que ce ne soit pour „ la derniere fois que j'aurai la li- „ berté de vous écrire. Mon mari „ sçavoit notre aventure avant mon „ retour au logis; on la lui a annon- „ cée avec les circonstances les plus „ fortes que la méchanceté puisse „ inventer. Jugez de la réception „ qu'on m'a faite par ce que vous „ sçavez de la brutalité de mon ma „ ri: je vous en épargne le détail „ pour ne point vous chagriner: on „ va m'entraîner dans une heure à „ la campagne, où mon sort est d'ê „ tre enfermée peut-être pour l

„ reste de mes jours. Je n'ai que le
„ tems de vous écrire cette lettre
„ sans être remarquée. Imaginez, si
„ vous pouvez, le chagrin que me
„ cause notre cruelle séparation. Je
„ crois que vous le partagerez avec
„ moi; tâchez d'oublier l'infortu-
„ née Modish, & soyez aussi heu-
„ reux que vous le méritez.

Catherine Modish.

Je fus long tems sans pouvoir digérer cet accident fâcheux : ma compassion, ma douceur naturelle & mon caractère généreux à l'excès, me causerent dans cette occasion un chagrin inexprimable. Je m'accusois d'être la cause de ses malheurs, & je formois des projets de vengeance contre son mari; mais le peu de raison qui me restoit, servit à bannir ces idées. Je retournai avec mes anciennes connoissances, qui me reçurent comme un homme ressuscité : car j'avois été fort discret avec Prim & Prig,

& mon intrigue avec Miſtreſſ Modish avoit été dérobée à la connoiſſance de tout le monde avec un ſoin prodigieux. Je me replongeai de nouveau dans le tumulte, le bruit & les extravagances, dans la vûe de diſſiper mon chagrin. Le ſouvenir de cette femme charmante me rendit pendant quelque tems tous les plaiſirs inſipides ; mais je ne tardai pas à faire taire mes réflexions. Un jour nous marquames tous avoir envie d'aller à une maſcarade, qui étoit alors un divertiſſement fort à la mode : nous nous pourvûmes des déguiſemens convénables, Spéculiſte, Prim, Prig & moi, & nous entrames dans cette aſſemblée. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la mienne, à la vue d'un ſpectacle auſſi fou, dont je n'avois encore aucune idée. On y voyoit des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe occupées à faire mille folies ridicules, qui pourroient à peine

convenir

convenir à des singes : on n'y entendoit que chuchotemens, agaceries, discours lascifs, contraires à la modestie & aux bonnes mœurs. En un mot, à la faveur du déguisement on y bannissoit toute retenue, & on lâchoit la bride aux mouvemens déréglés de son cœur. Prim se retira bientôt à une table de jeu, où en un tour de main, il perdit tout son argent, après quoi il s'en alla en maudissant sa mauvaise fortune. Spéculiste s'engagea dans un tête à tête avec une femme, avec qui je le vis disparoître au bout de quelque tems ; mais j'appris le lendemain qu'au lieu d'une Comtesse, comme il l'avoit cru, il s'étoit trouvé avec une femme galante, qui avoit eu l'adresse de lui faire dépenser beaucoup d'argent, & qui pour récompense lui avoit accordé des faveurs cuisantes. Prig épuisa toute la malignité naturelle de son cœur

à railler toute l'assemblée ; & nous trouvant tous les deux las de ce spectacle, nous sortimes ensemble & allames à la Taverne, où Prim vint bientôt après nous joindre avec la face allongée & l'air tout-à-fait consterné : il avoit perdu vingt guinées; & ce qui le chagrinoit le plus, c'est que plus de la moitié de cet argent étoit de la caisse de son maître. Nous trouvames moyen de le tranquilliser sur cet article, en nous cotisant pour rétablir sa somme ; & ayant envoyé chercher nos habits, nous soupames & regagnames chacun notre logis, avec parole d'aller le lendemain à Vauxhall.

Le lendemain au soir je passai chez M. Spéculiste pour l'emmener. Il étoit si fâché de son aventure de la nuit derniere, qu'il résolut de garder la chambre quelque tems ; ainsi je le quittai pour aller au rendez-vous où je devois trouver les deux autres. Mais après les

avoir attendu un peu, voyant que perſonne ne venoit, & ne voulant pas perdre le plaiſir que je m'étois propoſé de goûter cette nuit, je pris une chaloupe pour me conduire à Vauxhall. Comme je n'avois point exigé du batelier de me conduire ſeul, & que je lui avois laiſſé la liberté de prendre du monde, pourvu que la compagnie me convint, en arrivant vis-à-vis de Whitehall nous reçumes à bord une jeune & belle Dame, ſuivie d'un laquais à livrée verte : je lui préſentai la main pour entrer dans la chalouppe : elle l'accepta avec politeſſe, & nous continuames notre route. A voir cette jeune Dame, on l'auroit priſe pour la Déeſſe de la mer : on ne pouvoit la regarder ſans reſſentir la plus grande ſatisfaction. Ses traits avoient une douceur ſi engageante, qu'ils auroient appaiſé les rigueurs des peines & éclairci l'air ſourcilleux du chagrin.

Sa modeſtie n'étoit point affectée, & un ſeul de ſes regards auroit humaniſé la brutalité même. Je m'eſtimai fort heureux d'avoir dans ma chaloupe une compagne ſi aimable, & je tachai avec toute la politeſſe, dont j'étois capable, de lui rendre ma compagnie & ma converſation agréables. En débarquant à Vauxhall, elle fut reçue par un jeune homme qui l'aborda d'un air ſi tendre, & elle le reçut avec tant de plaiſir, que je découvris, avant qu'ils ouvriſſent la bouche, qu'ils étoient joints par les nœuds les plus étroits. Elle me remercia poliment, & ſon heureux époux la ſeconda d'un air ſi doux que j'en reſtai confus. Comme nous étions venus tous pour prendre les mêmes divertiſſemens, il me pria d'accepter leur ſociété; je n'eus garde de les refuſer, tant ils m'avoient prévenu en leur faveur. Le diſcours du jeune homme étoit ſenſé, & nous

fumes ſi contents l'un de l'autre, que ce ne fut qu'avec peine que nous nous ſéparames, quelque tems après; quand ils ſortirent des jardins ils me donnerent leur demeure, en me priant de les aller voir & de cultiver leur connoiſſance. Je ne pus m'empêcher de porter envie au bonheur de ce couple aimable. La vertu brilloit en eux avec tant de graces & ſans avoir rien de cette dureté ordinaire aux gens à mœurs ſéveres, que je fis une comparaiſon bien mortifiante de mon état préſent au leur; ces réflexions me donnerent quelques momens de chagrin, & je n'en ſortis qu'en appercevant une femme qui me parut jetter ſur moi un regard obligeant, en ſe promenant dans une allée. Je paſſai devant elle, & en la rencontrant une ſeconde fois, je crus découvrir en elle un certain air qui me frappa, quoiqu'elle eût bien trente ans. J'étois

réſolu de tenter quelques moyens de l'accoſter, quand elle fit un faux pas à quelque diſtance de moi. Je courus à elle & la retins dans mes bras, craignant qu'elle ne ſe fût donné une entorſe. Madame, lui dis-je, ne vous êtes-vous pas fait de mal ? Non, Monſieur, répondit-elle en ſouriant, je n'ai pas d'autre peine que d'avoir cauſé de l'embarras à une perſonne ſi généreuſe. Je vous aſſure, Madame, lui dis-je, que je ſuis toujours au ſervice des belles Dames ; quant à l'embarras que vous craignez de m'avoir donné, il ne tient qu'à vous de le réparer ; je vous avoue que j'en ai eu beaucoup. Mais je crois que je ferois mieux de vous conduire ici près, afin que vous puiſſiez vous y remettre un peu de votre frayeur. Elle y conſentit par un ſigne de tête. Je m'aſſis vis-à-vis d'elle, & je fis venir du vin & des confitures. Soit à deſſein ou par haſard, elle en ré-

pandit quelques gottes ſur ma main & ſur mes manchettes, & voulut les eſſuyer avec ſon mouchoir. Je m'y oppoſai, & dans ce combat de politeſſe, ſon viſage ſe trouva ſi proche du mien que j'y appliquai un baiſer. Elle rougit & parut s'en fâcher; mais revenant à elle, elle voulut me quitter, ſous prétexte qu'elle appréhendoit que quelqu'un de ſa connoiſſance ne la ſurprît avec moi. Je lui propoſai de l'accompagner à la promenade dans les jardins; elle accepta mon bras après quelques façons. Au bout d'une des allées un jeune homme l'accoſta aſſez cavalierement en la nommant Miſtriſſ Tripley, & ſa réponſe m'étonna fort, en me faiſant connoître que c'étoit une femme de bonne volonté, c'eſt-à-dire de ces perſonnes faciles, qui ſans être publiques reçoivent volontiers chez elles des amis ſous l'ombre du ſecret. Nous devinmes bientôt familiers enſem-

ble ; & je fus assez sot pour lui proposer de la remener à *Newington* où elle m'avoit dit qu'elle demeuroit, & elle n'hésita pas à accepter ma compagnie. * Rien n'est si propre à amollir le cœur que ces spectacles de musique. Ils excitent les passions dans les personnes les plus tempérées, & les disposent insensiblement à la tendresse. Ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison, qu'un legislateur célebre banissoit les musiciens de sa république. Tous ces airs tendres préparent le cœur aux impressions du plaisir, & dégradent l'ame en augmentant la foiblesse naturelle, à laquelle la nature humaine est sujette. Le moyen de résister aux doux accords des sons touchants, aux apparences de la beauté, revêtue de son attirail le plus engageant, au pou-

* Vauxhall est un lieu où en certains tems de l'année le peuple de Londres va se réjouir : on y trouve des promenades agréables, des concerts, de la danse & tous les plaisirs.

voir & aux attraits du vin ? Les berceaux de verdure, les zéphirs rafraîchiſſans, tout conſpire à bannir cette régularité de conduite, dont rien ne peut balancer la perte. Il étoit fort tard quand nous en partîmes, & j'avois bu un peu largement auſſi bien que ma maîtreſſe. Le carroſſe que nous avions pris pour nous mener chez elle excita en moi des déſirs preſſants : je lui fis mille careſſes, auxquelles elle ſe livra de bonne grace. Nous étions fortement preſſés dans les bras l'un de l'autre, quand le carroſſe s'arrêta. J'entendis une kiriele d'injures & une voix groſſiere, comme celle d'un matelot, qui demandoit une femme, qui devoit ſurement être dans ce carroſſe, & qui étoit la ſienne : je ſçais, ajouta-t-il qu'il y a avec elle un jeune homme ; mais pardieu je le mettrai hors d'état de venir jamais chaſſer ſur mes terres ; en parlant ainſi il ou-

vrit la portiere en un clin d'œil, & je me ſentis atteint d'un grand coup de bâton ſur les épaules. Ma donzelle fut tirée du carroſſe avec violence : je ſautai en bas après elle, & je pris mon drôle au collet ; mais il m'en tomba à l'inſtant deux ou trois autres qui me donnerent encore une demi-douzaine de coups, dont je fus renverſé par terre. Je n'eus qu'autant de force qu'il en falloit pour demander la cauſe de ce traitement, & il faiſoit ſi noir que je ne pus découvrir ni le nombre, ni le viſage de mes aſſaſſins. Comment chien que vous êtes, me répondit la même voix, vous raiſonnez encore ; je vous donnerai votre affaire avant que de vous quitter : pour vous, Madame, je réſerve votre punition juſqu'à ce que nous ſoyons au logis. La femme fit alors la déſolée & jura à ſon mari, car elle l'appelloit ainſi, que c'étoit moi qui l'avoit forcée de monter a-

vec moi dans le carroſſe. Je voulus en appeller au cocher ; mais ce coquin étoit de la clique, & confirma ce qu'elle avoit dit. Ce pourparler finit par m'accabler de coups de poings, de pieds & de bâtons, tant que j'en perdis connoiſſance. Je ne puis pas bien dire ſi je fus longtems dans cet état ; mais quand je repris mes ſens, je me trouvai entre les mains de deux ou trois perſonnes, qui paſſant heureuſement par ce chemin, me releverent & eſſuyerent le ſang dont mon viſage étoit couvert. Je n'avois plus que mes culotes, mes bas & mes ſouliers ; mes aſſaſſins m'avoient volé habit, veſte, chapeau, boucles, une canne à pomme d'or & quatre guinées que j'avois dans ma poche. Ainſi voyant que j'étois tombé entre les mains de coupejarets, on ne s'informa point des cauſes de mon aventure, & je n'avois pas envie non plus de déclarer la vérité de

l'hiſtoire. Je les priai de me conduire juſqu'à quelque maiſon ; ce qu'ils firent ; c'étoit dans un petit cabaret borgne ſur le bord du chemin, dont on engagea l'hôte à me prêter une vieille Roquelaure pour aller juſqu'à Londres. Je fus obligé de lui laiſſer en gage mes bas qui étoient de ſoye : autrement il m'auroit plutôt laiſſé périr de froid que de me donner le moindre ſecours. Il étoit près d'une heure du matin quand j'arrivai à la ville, ſans force & ne pouvant plus me traîner. Je ne me ſouciois pas d'aller au logis dans cet équipage ; je me rendis chez Spéculiſte, qui ne faiſoit qu'arriver de la Taverne. Après lui avoir raconté mon hiſtoire, j'eus à eſſuyer de ſa part de bons avertiſſemens. Il envoya chercher un chirurgien pour panſer mes bleſſures. Celui-ci trouva qu'il ne me falloit que des emplâtres ordinaires ; c'étoit un honnête homme, qui ne chercha

point par un jargon inintelligible, & par la charlatannerie des gens de ſon art, à attraper mon argent. Je dormis profondément juſqu'au lendemain dix heures du matin, & je me trouvai en état d'aller à mes affaires. Mon ami Diaper fut ſurpris de me voir un autre habillement; car j'avois emprunté de Spéculiſte un juſte-au-corps & une veſte; mais voyant que j'avois le viſage ſi maltraité, & apprenant de moi que j'avois été volé & battu, il ne voulut pas ſouffrir que je reſtaſſe debout, & exigea abſolument que je me miſſe au lit. J'avois eu grand ſoin dans mon recit de ne rien dire qui pût faire connoître ce qu'il y avoit de répréhenſible dans ma conduite. Quand je fus couché, j'eus tout le tems de refléchir à mes extravagances, & aux malheurs qu'elles m'avoient attirés. Il faut l'avouer, mes actions ſe préſenterent à moi ſous un aſ-

pect ſi abſurde, que rien ne peut exprimer la confuſion & la honte que j'en conçus. Je reſolus, s'il m'étoit poſſible, d'abandonner ce dangereux train de vie à l'avenir; & j'étois encore plongé dans ces réflexions, quand Prim entra dans ma chambre, pâle, défait, & avec une contenance qui annonçoit le trouble de ſon ame: étonné de le voir en cet état, je lui demandai promptement ce qui l'amenoit, & de quoi il étoit queſtion. Helas, Joſeph, me répondit-il, je ſuis un homme ruiné à jamais. Vous vous reſſouvenez que je devois vous aller joindre la nuit derniere; ce diable de Prig m'a entraîné avec lui au jeu de hazard, où j'ai perdu plus de cinquantes guinées qui appartenoient preſque toutes à mon maître. Il me les a redemandées ce matin; ne trouvant point d'excuſe, j'ai été obligé de déclarer la vérité. On a envoy

chercher mon pere; & le réſultat eſt, qu'on m'envoie en mer pour expier mes fautes. Je m'en retourne au logis, & je n'aurai peut-être pas le tems de vous voir davantage avant mon départ Que le Ciel vous favoriſe, mon ami, que mon ſort malheureux vous ſerve d'exemple; quittez cette façon de vivre extravagante, qui ne peut manquer d'avoir les ſuites les plus lamentables. En finiſſant ces mots, il répandit un torrent de larmes. J'avois le cœur trop plein pour pouvoir lui répondre. Nous nous embraſſames & nous nous dimes adieu, vraiſemblablement pour toujours. Le malheur de ce jeune homme augmenta mon chagrin; car à l'exception de quelques folies dont il étoit coupable, il avoit toute ſorte de bonnes qualités. Je pris part ſincérement à ſa peine, & je me fortifiai dans les réſolutions que j'avois formées de me corriger.

Pendant une ſemaine, après cet accident, je vécus d'une maniere aſſez reglée ſans ſortir de la maiſon. Mon ami enchanté de cette apparence de réforme, ne ſe ſentoit pas de joie, & cherchoit à m'obliger en toutes choſes; mais je découvris bientôt que mon dernier amour avoit laiſſé dans mon ſang un poiſon caché, qui commençoit à ſe manifeſter par des ſymptômes effrayants. Je fus trouver un chirurgien qui m'annonça qu'il falloit me réſoudre aux grands remédes, ſi je voulois guérir parfaitement. Cette déciſion m'allarma beaucoup; je me maudis moi-même, & celle qui étoit cauſe de mes malheurs. J'étois preſque ſur le point de me détruire moi-même, ne pouvant imaginer de moyens de dérober au public la connoiſſance de cette affreuſe maladie, qui devoit me jetter dans la derniere diſgrace, & me ruiner de

de réputation ; mais heureusement la providence me favorisa, & mit dans la tête de mon ami de me proposer un voyage de huit jours à la campagne, pour rétablir ma santé, qui étoit visiblement altérée, quoiqu'il fût fort éloigné d'en deviner la cause. J'acceptai cette proposition avec plaisir, & je resolus d'employer ce tems à ma guérison. En effet, ayant mis le cheval, qu'il m'avoit prêté, dans une auberge, je pris un logement à Hoxton, & j'allai chez un chirurgien, qui me fournit une auberge & tout ce qui m'étoit nécessaire. Malgré le trouble continuel de mon ame, la guérison alla bon train. Au bout de trois semaines je me trouvai tout-à-fait guéri ; mais si foible que j'avois à peine la force de me mouvoir. Il m'auroit fallu encore quelque tems pour réparer mes forces ; mais mon argent étoit à sa fin, & je

ne pouvois pas m'en procurer d'autre ſans hazarder d'être découvert; en un mot, je me vis réduit à la plus grande miſére; tout ce que j'avois de meubles de quelque valeur avoient été mis en gage les uns après les autres, je finis par ma montre, ſur laquelle j'empruntai deux guinées; & ayant repris aſſez de force, quoiqu'encore pâle, je reſolus de ne pas reſter enfermé plus longtems: ainſi payant mon logement, il ne me reſta plus que cinq ſchellings; mais pour pouvoir faire ſemblant de revenir de la campagne, il falloit payer la dépenſe de mon cheval, & je me trouvai tout-à-fait embarraſſé pour cela: enfin il me vint dans la tête que la fortune me favoriſeroit, peut-être, au jeu de hazard à *Covent Gardet*, où j'avois vû des gens changer leurs ſchellings en guinées. La tentation étoit délicate, & j'y ſuccombai.

Quand j'arrivai dans cette école de la tromperie, je ne pus m'empêcher de jetter les yeux de tous côtés pendant quelques minutes, & de conſidérer les gens qui entouroient les tables, *les uns pour tromper*, *les autres pour l'être*, comme dit le poëte : cette avidité empreſſée, les grimaces & contorſions des joueurs, les treſſaillemens de joie, & les mouvemens ſubits de déſeſpoir à chaque revers de fortune : tout cela me fit entrevoir les effets pernicieux de ce vice pour l'ame & pour le corps : ici on voit un homme faiſant ſonner l'argent qu'il avoit gagné, & danſant le long de la ſalle dans les accès de ſon délire ; mais quel revers ! en un tour de main, il perd juſqu'au dernier ſchelling, il jette les dés dans le feu, frappe du pied, maudit ſon extravagance, & jure comme un forcené ; on n'entend de tous côtés que des

blaſphemes, & des exécrations à faire horreur ; il régne dans la ſalle un tumulte & un bourdonnement perpétuel ; l'envie, la haine, la méchanceté, la vengeance, & toutes les paſſions ennemies de la ſociété s'y montrent avec toute leur difformité. Je fus aſſez heureux pour gagner trois ou quatre guinées à la table à l'argent ; non content de ce profit, je paſſai à la table à l'or, où dans un clin d'œil je reperdis tout juſqu'au dernier shelling : j'étois déſeſpéré, & je portai l'imprudence juſqu'à retourner à la table à l'argent, où je pariai cinq shellings contre quatre, quoique je n'euſſe pas un liard dans ma poche, comptant abſolument ſur la fortune ; mais je fus bien trompé, & n'ayant pas de quoi payer ce que j'avois perdu ; deux ou trois hommes me ſaiſirent malgré toutes mes excuſes, & m'ayant traîné juſqu'à l'eſ-

calier, de l'avis de tous les autres, ils me jetterent en bas des degrés, & les domeſtiques me mirent à la porte : je ne me fis point de mal dans ma chutte ; ainſi je jugeai à propos de me retirer quoiqu'extrêmement mortifié. Je ne ſçavois plus où donner de la tête : comptant trouver quelqu'un de ma connoiſſance, je m'en fus à Tom-King's, le ſpectacle y étoit bien différent ; ici dans un coin deux ou trois yvrognes ronfloient ; là une bande de libertins tenant des diſcours laſcifs, étoient au milieu d'une demi-douzaine de femmes perdues ; d'autres de l'un & de l'autre ſexe partageoient leur argent après avoir joué ; on entendoit des diſputes & des querelles dans un coin, des juremens & des maledictions dans un autre ; d'un côté deux hommes ſe battoient à coups de poings en préſence d'une malheureuſe, deſ-

tinée à être le partage du vainqueur; d'un autre côté on voyoit deux ou trois harpies, animées par la jalousie, s'arracher les coeffes & les cheveux. Je fus quelque tems sans appercevoir personne de ma connoissance; enfin je découvris Prig ivre comme une soupe, donnant audience à une troupe de harangeres & de portefaix qui lui demandoient des moyens de tirer quelque misérable des mains de la Justice. Il fut charmé de me voir; alors, profitant de sa bonne humeur dans le vin, je lui empruntai trois piéces, & sans lui dire adieu, je courus à l'auberge où étoit mon cheval, & je me couchai après la journée la plus fatiguante, la plus malheureuse & la plus désagréable que j'aie passé de ma vie.

Le lendemain matin je fis un tour dans les villages voisins, & je revins à Londres comme un

homme qui a fait un voyage. Quoique mon ſéjour eût été fort long, je fus reçu de mon jeune Maître avec les plus grands témoignages d'amitié.

CHAPITRE XIV.

Packer vole ſon maître & eſt chaſſé. Il découvre à M. Diaper les pratiques de Thompſon. Conduite généreuſe du jeune Diaper. Il le délivre des mains des voleurs. Bravoure de Prig. Il eſt fort careſſé par ſon maître & ſa maîtreſſe.

SItôt après que je fus au logis, il ſurvint une affaire qui donna beaucoup de chagrin & d'inquiétude à mon maître. Packer, notre garçon de boutique, avec qui je n'avois eu que peu de liaiſon depuis la découverte de ſes

mauvais procédés ; & qui de son côté s'étoit conduit avec moi très-civilement, mais pourtant avec beaucoup de réserve, avoit été fréquemment employé pendant mon absence à recevoir l'argent de nos pratiques de la ville, ce qui étoit ordinairement mon emploi. Le lendemain de mon arrivée je fus envoyé chez un marchand en détail pour recevoir une somme d'argent qui étoit échue, & qui montoit à vingt-huit livres sterling : on me dit que M. Packer l'avoit été recevoir huit jours auparavant. Je n'eus aucun soupçon de ce qui étoit arrivé ; je m'imaginai seulement qu'il avoit oublié de décharger le livre, ce qui m'avoit fait croire que cet argent étoit encore dû. Je revins au logis, & je reprochai à Packer sa négligence : il m'en parut piqué ; il s'en alla aussitôt, & porta la somme sur l'article du crédit de son compte.

compte. Pendant le dîner, je donnai avis à mon ami de ce que j'avois fait; & entre autres choſes, je lui parlai de l'erreur que j'avois trouvée, eſpérant que le particulier n'en ſeroit point inquieté pour cela. M. Diaper me parut ſurpris, & me proteſta que Parker n'avoit point porté cet argent en compte. Il dînoit rarement avec nous, parce qu'on lui donnoit la liberté d'aller chez une de ſes ſœurs qui demeuroit dans le voiſinage; c'eſt pourquoi nous épluchames cette matiere un peu plus à fond, & nous nous rappellames que depuis quelque tems il avoit été fort triſte, & pour ainſi dire hors de lui-même. Il me vint tout d'un coup dans l'idée, qu'il n'avoit pas de bons deſſeins, & j'avois plus lieu de le ſoupçonner que perſonne: cependant je ne voulus pas fortifier les inquiétudes de M. Diaper; je lui pro-

posai d'aller chez toutes les pratiques de la ville, & de voir si on ne trouveroit pas quelqu'autre preuve d'infidélité ; mon ami y consentit, & je me mis en devoir de faire cette démarche le jour même. Tout bien examiné nous trouvames qu'il avoit reçu en tout soixante-huit livres sterling plus qu'il n'en avoit passé en compte ; cela causa à mon jeune maître bien de la peine, & à moi beaucoup d'embarras ; car d'un côté, j'aimois trop M. Diaper & sa famille pour n'être pas sensible à une pareille découverte ; d'un autre, je craignois que quand les choses seroient poussées à l'extrémité, Parker ne fût assez malhonnête homme pour déclarer ce qu'il sçavoit de ma conduite, ce qui m'auroit du faire tort dans leur esprit. Mon ami résolut de partir le soir même, quoiqu'il fût bien tard, pour déclarer le tout à son

pere, & me pria de vivre avec Parker, comme de coutume, ſans témoigner avoir aucune connoiſſance de ce qu'il alloit faire ſi tard. Imaginez-vous l'étonnement de mon maître, quand ſon fils lui découvrit la friponnerie de Parker; il eut peine à l'en croire: & ſi on ne lui eût pas fourni les preuves les plus convainquantes, il eût regardé cette accuſation comme un menſonge, tant Parker avoit pris d'aſcendant ſur lui par ſon affectation de piété & de ſobriété. Quand il fut pleinement perſuadé, il partit pour ſe rendre à la ville, où il arriva ſur les huit heures du matin, au grand étonnement de toute la maiſon: le pauvre Parker en fut ſi conſterné, que ſon état me fit pitié malgré les raiſons que j'avois de le déteſter. Une heure ou deux après ſon arrivée il le fit appeller; nous n'avons pas pu ſçavoir ce qui ſe

paſſa dans cette entrevue : il fut congédié de ſon poſte ; mais d'une maniere circonſpecte, afin de ne point le jetter dans le déſeſpoir. Je vis bien les larmes couler de ſes yeux ; je craignis que ſi je lui en parlois, il ne prît la choſe comme une inſulte ; ainſi je me retirai juſqu'à ce qu'il fût parti. Mon maître nous appella alors, ſon fils & moi, & nous parla ainſi. Je ſuis bien fâché pour ce pauvre miſérable. Certaines habitudes malheureuſes qu'il a contractées, l'ont porté à trahir ainſi ma confiance : j'eſpére que ma douceur & les avis que je lui ai donnés empêcheront ſa ruine totale. Ce qui me ſurprend, mon ami, dit-il, en s'adreſſant à moi, c'eſt qu'il m'a fait entendre que vous vous écartez des excellens principes que vous avez reçus chez votre pere, & même que vous avez négligé le ſoin de mes affaires. A la vérité,

je penſe que la part que vous avez eue à la découverte de ſa friponnerie, a bien pu déterminer ce malheureux à vous accuſer. Vous pouvez compter M. que c'eſt cela même, dit mon ami ; car M. Thompſon eſt ſi ſouvent avec moi qu'il n'eſt pas poſſible qu'il arrivât rien de ſemblable, ſans que je le ſçuſſe, & que j'y euſſe part. C'eſt auſſi la raiſon, me dit ce digne maître, qui fait que je n'en ai rien cru, & que je ne croirai rien à votre préjudice. Allez, jeune homme, méritez mon eſtime, & ne vous écartez point des régles de la vertu & de la prudence; elles vous feront cherir de tous les gens de bien, & établiront dans votre cœur une paix qu'aucun accident à l'avenir ne pourra ébranler. Enſuite il nous donna des avis excellens : & après nous avoir expédié des ordres relatifs à ſon commerce, il reprit le

chemin de ſa campagne. Quand il fut parti, je pris mon généreux ami dans mes bras ; j'étois ſi enchanté des preuves qu'il venoit de me donner de ſa bonté & de ſon affection, que je repandis des larmes de pure reconnoiſſance. Il reçut mes remercimens avec quelque peine, & m'aſſura que rien ne pourroit jamais détruire ſon amitié pour moi, & qu'il eſpéroit qu'avec le tems, cette amitié m'aideroit à quitter tout-à-fait mes ſociétés, qui ne pouvoient manquer de me faire tort.

Je mis alors plus de circonſpection dans ma conduite ; je me rendis réguliérement aux heures, & je trouvai de jour en jour plus de goût dans la ſociété de mon ami, qui de ſon côté faiſoit & diſoit tout ce qu'il pouvoit pour m'engager à mettre ma confiance en lui, & à lui déclarer ma ſituation. La reconnoiſſance, ce prin-

cipe ſi puiſſant dans un cœur vertueux, me rendit exact à mes devoirs : rien n'a jamais pu me faire perdre cette aimable qualité ; elle dirigeoit toujours mes actions, même lorſqu'elle étoit un peu obſcurcie dans le tems de mes égaremens. Ce même principe me fit ſaiſir la premiere occaſion pour aller trouver Prig, qui tenoit alors des chambres à *New-Inn*, afin de m'acquitter avec lui : il s'en étoit reſſouvenu le lendemain matin. Ainſi en comptant enſemble, je me retrouvai ſon debiteur de trente ſchellings, que je lui payai. Il me preſſa d'aller avec lui à Chelſea en partie de plaiſir, où il devoit ſe trouver deux autres de ſes amis. Nous y paſſames la ſoirée fort gayement, & ne partîmes qu'à près de minuit pour revenir à Londres : nous converſions enſemble tout en marchant, lorſque nous entendîmes à quelque diſtance de nous,

donner plusieurs coups, accompagnés de sermens & de juremens; & une voix que je crus connoître qui crioit au secours. Nos deux amis concluant aussitôt que c'étoit apparemment quelqu'un attaqué par des voleurs, s'écrierent que ce seroit bientôt notre tour, & aussitôt prirent la fuite; mais encourageant Prig, je lui dis que j'étois résolu de sçavoir ce que c'étoit. Il m'y accompagna; car son défaut n'étoit pas de manquer de courage. Ce qui me rendit si téméraire, fut le son de voix que j'entendois de tems en tems; quelque peu d'apparence qu'il y eût, je ne pouvois m'ôter de l'esprit que ce fût celle de mon ami Diaper. J'étois armé d'un gros bâton de bois de chêne, & Prig avoit une épée: comme il ne sçavoit pas s'en servir si bien que moi, je la pris, & lui donnai mon bâton. Nous fumes quelque temps à arriver à

l'endroit d'où partoit le bruit; le tems étoit fort obſcur, & nous ne pûmes le découvrir autrement que par une voix qui cria : Qui êtes-vous ? Amis, répondis-je, qu'eſt-ce qu'il y a ? Pour réponſe on me tira un coup de piſtolet qui fit long feu. La lumiere me fit appercevoir trois coquins : j'allongeai un grand coup au premier, qui jetta un cri : j'eus de la peine à retirer mon épée, & je ſentis qu'elle étoit humide. Prig donna & reçut pluſieurs coups de bâtons, après quoi nos adverſaires jugerent à propos de s'enfuir. Nous ne crûmes pas devoir les pourſuivre ; mais nous demandames s'il y avoit quelqu'un qui eût été maltraité par ces coquins ? Perſonne ne répondit ; mais en allant à tâtons, je trebuchai ſur un homme que nous crûmes aſſaſſiné ; & nous allions retourner à la ville chercher du ſecours, en cas qu'il lui reſtât en-

core quelque ſigne de vie, lorſque nous entendimes un ou deux cris entrecoupés, comme d'une perſonne qui étouffe. Nous nous déterminames alors à le porter entre nous deux, plutôt que de différer à le ſecourir juſqu'à notre retour, d'autant plus qu'il n'y avoit pas loin à aller. Effectivement, en moins d'une demi-heure, nous le portames dans un cabaret. Mais quelle fut ma douleur, lorſqu'à la lumiere, je reconnus mon cher ami M. Diaper, le viſage baigné de ſon ſang; je le confiai aux ſoins de Prig, de l'hôte & de l'hôteſſe, & je courus avec toute la viteſſe poſſible chercher un Chirurgien; heureuſement j'en trouvai un; & lorſque je l'eus amené, j'eus le plaiſir de voir que mon ami avoit repris ſes ſens. Il jetta les yeux ſur nous, & me tendit la main que j'arroſai de mes larmes; mais il ne pouvoit pas parler. Le Chirurgien

viſita ſes bleſſures, & n'en trouva aucune de dangereuſe. Il avoit perdu beaucoup de ſang de la tête où il avoit reçu en pluſieurs endroits des coups de ſabre, mais obliquement; il avoit outre cela pluſieurs contuſions ſur les épaules, la poitrine & les côtes. Nous demandames s'il étoit en état d'être tranſporté chez lui. Le Chirurgien n'y trouva point d'inconvénient; & M. Diaper nous en ayant prié, (car il avoit alors recouvré la parole,) nous empruntames une chaiſe chez un Lord du voiſinage, & l'amenames à bon port chez lui, où nous lui ſervimes d'eſcorte Prig, moi, & deux ou trois hommes que nous avions pris avec nous. Ses bleſſures avoient été panſées à Chelſea; ainſi nous le mimes tout en arrivant dans un lit bien chaud, ce qui joint au mouvement de la chaiſe, lui rendit bientôt l'uſage entier de ſes

ſens. Il eſt impoſſible de décrire les remercimens qu'il nous fit du ſecours que nous lui avions donné, & les amitiés qu'il me fit en particulier. Je regardai cet événement comme la choſe la plus heureuſe qui pût m'arriver. Il n'étoit pas douteux que ces voleurs n'euſſent eu deſſein de le tuer, irrités de la vigoureuſe réſiſtance qu'il avoit faite, juſqu'à ce qu'il fût accablé par le nombre, parce qu'il avoit beaucoup d'argent ſur lui. Il s'étoit aviſé ce ſoir-là d'aller à Chelſea chez un de ſes débiteurs qui l'avoit retenu à ſouper à force de ſollicitations, après lui avoir donné une bonne ſomme d'argent. Il ne fut pas poſſible de cacher cet accident à ſon pere & à ſa mere, qui, au déſeſpoir de cette fâcheuſe nouvelle, accoururent auſſitôt à la ville. Quand ils apprirent les moyens ſurprenans dont la providence s'étoit ſervi pour le

délivrer, ils furent remplis d'admiration ; ils m'embraſſerent, & mon maître me dit que cette circonſtance ajoutoit tant à ſon eſtime, qu'il ne m'aimoit guère moins que ſon propre fils que je lui avois conſervé ſi bravement & ſi généreuſement. Leur reconnoiſſance pour Prig fut ſans bornes, ce qui me fit bien du plaiſir; & je conçus plus d'eſtime pour lui que jamais, à cauſe du ſervice qu'il avoit rendu à cette digne famille.

Le lendemain ce vol fut mis dans la gazette, & on y dit qu'un homme avoit été trouvé mort ſur le carreau d'un coup mortel fait par le tranchant d'une épée. Sur quoi mon maître & Prig allerent voir s'ils pourroient découvrir quelque choſe de plus, mais ils revinrent ſans autre connoiſſance, ſi ce n'eſt que cet homme devoit être celui à qui j'avois donné un

coup d'épée. Mon ami n'avoit perdu que cinq guinées & quelques monnoie en argent qu'il avoit dans ſon gouſſet du côté gauche; nous étions arrivés à propos pour ſauver l'argent qu'il avoit reçu, & qui montoit à près de cent cinquante livres ſterlings. Je reſtai preſque continuellement avec lui; & ſon amitié en augmenta à tel point, qu'il n'étoit pas content quand il me ſentoit éloigné de lui.

CHAPITRE XV.

Diſcours entre le jeune Diaper & lui. Ils ſont ſubtiliſés par des filoux. Il emprunte de l'argent. Spéculiſte le traite fort mal. Découverte qui le ſurprend fort.

AUſſitôt que mon ami fut rétabli, ſon pere qui avoit envie de lui procurer un peu de repos &

d'amusement, resta quelque tems à la ville, & nous permit de prendre ensemble des plaisirs innocens. Nous faisions fréquemment des parties de promenade à la campagne à pied, sans suivre aucun chemin déterminé, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & nous admirions avec plaisir les dons que la nature avoit répandus dans les champs & les prairies avec une main libérale. Ce fut dans une de ces promenades, que j'ouvris mon cœur à cet excellent ami, & que je lui fis le détail de toutes mes folies, depuis le premier de mes écarts jusqu'alors: il m'aida à faire des réflexions utiles sur la sottise & les suites funestes d'une vie si irréguliere. Mon cher Joseph, me dit-il un jour, n'en soyez pas surpris; je sçavois la plûpart de ces aventures, il y a déja long-tems; mais je n'ai pas voulu vous en faire de réproches, dans l'espoir que tôt ou tard votre bon

ſens prendroit le deſſus, au lieu que ſi on vous eût fait des réprimandes, votre dérangement en auroit peut-être acquis de nouvelles forces. Parker a été aſſez coquin pour raconter votre commerce avec Nanny avec les couleurs les plus fortes, ſans dire un ſeul mot de lui-même, mais comme une découverte qu'il avoit faite. En mépriſant ſes diſcours méchans (car je les prenois pour tels) je n'ai pas laiſſé que d'être allarmé de votre ſituation: à l'égard des autres irrégularités de votre conduite, je les ai devinées par votre façon d'agir, par le ſoin que vous preniez de fuir ma compagnie, & par votre air embarraſſé, mais ſur tout les ſociétés que vous voyez, m'ont fait aiſément juger de l'emploi de votre tems, & de la nature de vos divertiſſemens. Parlez-moi ſincérement, mon ami, votre généreux caractère n'étoit-il pas revolté d'un genre de vie ſi contraire à votre façon

çon de penſer naturelle, & d'être obligé de cacher vos démarches, & d'agir toujours d'une maniere enveloppée ? pour moi je ſuis étonné, quand je ſonge à vos embarras & aux entorſes qu'il vous a fallu donner à la vérité, pour ſauver les apparences. Ces efforts prouvent bien que vous vous ſentiez vous-même dans le mauvais chemin, & que vous renonciez juſqu'à ces bienſeances extérieures, que les plus libertins cherchent à obſerver pour eux-mêmes, & pour éviter la cenſure publique. Monſieur, lui répondis-je, vous jugez à merveille de ma ſituation : on ne peut rien concevoir de plus miſérable ; mes appétits déréglés anéantiſſoient ma raiſon ; l'habitude de chercher les faux plaiſirs, m'avoit enſorcelé à tel point, que je n'étois pas capable d'un inſtant de réflexion. Malheureux celui qui portant avec lui la pleine conviction de ce qui eſt

bon & juſte, péche malgré cette connoiſſance, & la pente de ſa diſpoſition naturelle ! Je voyois bien qu'en tout ce que je faiſois je m'égarois ; mais la paſſion étoit ſi forte en moi, & les déſirs ſi puiſſans, qu'il ne m'étoit pas poſſible d'arrêter le cours du torrent où le vice m'entraînoit. Hélas ! cher ami, vous ne connoiſſez pas l'enfer qu'un libertin traîne avec lui : même dans le tems qu'il forme le projet d'abandonner le vice, il s'y enfonce à chaque inſtant de plus en plus. J'aurois ſouvent abjuré toutes mes extravagances, lorſque je ſentois les malheurs & les mauvaiſes affaires où elles me plongeoient, ſi un certain orgueil ne s'y étoit oppoſé. Non, m'écriois-je, ſi je retourne à la vertu, tourmenté par un pareil chagrin, quel mérite aurai-je ? c'eſt pour l'amour d'elle-même qu'il faut l'embraſſer, & non pour faire ceſſer les maux que ſon enne-

mi m'a cauſés : je dois donner tout l'honneur d'une telle conquête à la force de ſes charmes purs & naturels, ſans y être pouſſé par le chagrin, la douleur & les maux que j'ai éprouvés pour avoir violé ſes préceptes.

En raiſonnant ainſi, nous rentrames dans la ville, & mimes fin à notre converſation. Nous paſſions le long d'*Old-Street*, lorſqu'une quérelle de deux ou trois hommes fort bien mis attira notre attention : l'un d'eux avoit l'air d'un bon Commerçant à ſon aiſe, & une contenance grave & poſée ; il paroiſſoit nous regarder avec beaucoup d'attention, & jettoit les yeux ſur nous de tems en tems avec un certain air de connoiſſance : ſes adverſaires le quitterent avant que nous puſſions apprendre le ſujet de la diſpute, & s'en allerent dans un cabaret du voiſinage, tandis qu'il nous adreſſa ces mots avec une indignation très-

forte en apparence. Meſſieurs, dit-il, vous êtes des gens d'honneur; je vous connois, M. Diaper, & j'ai beaucoup d'amitié pour votre pere. Ces coquins, car je ne ſçaurois les appeller autrement, m'ont fait jouer aux cartes avec eux, & m'ont filouté ſept ou huit guinées. Je ſuis ſûr qu'ils ne les ont pas gagnées légitimement: je ne ſçais où j'avois mis mon eſprit pour m'amuſer avec ces gens-là; l'hôte de la maiſon ne veut pas aller chercher un Connêtable, ſans quoi je verrois leur friponnerie à fond, & je les ferois punir, quand ce ne ſeroit que pour le bien de ceux que le hazard fera tomber à l'avenir entre leurs mains. Je crois que ces ſortes de gens-là fourmillent dans tous les quartiers de la ville. Oſerois-je vous propoſer, Meſſieurs, dit-il à demi bas, d'aller avec eux, & de les amuſer juſqu'à ce que je revienne avec l'Officier. Voila un couple de guinées;

prenez-les, Meſſieurs ; & ſi par hazard vous en perdez davantage pour les retenir, je vous le rendrai à mon retour : j'ai envie d'acheter le bien du public à mes dépens. Il nous en preſſa ſi fort, que nous ne pumes pas le refuſer : d'ailleurs nous n'étions pas fâchés de voir les ſubtilités de ces droles, dont nous entendions raconter tous les jours différens tours. Nous entrames dans la maiſon, en le priant de ne point tarder, parce que notre tems étoit précieux. Nous les trouvames occupés à railler notre homme dans les termes les plus amers : l'un diſoit que c'étoit un Miniſtre Presbytérien. Non, dit un autre, c'eſt un marchand d'huile de *Cheapſide*, mais qui eſt fort riche. Qu'il ſoit ce qu'il voudra, dit un troiſiéme, il mériteroit d'être puni, pour accuſer des gens qui ont autant de probité que lui ; & alors il nous fit le détail des jeux qu'ils avoient

joués avec lui : après quoi ils dirent tous qu'ils vouloient s'en aller. Que voulez-vous faire, M. Bishop, dit l'un d'eux, il n'eſt pas encore tard; jouons quelques parties. Eh bien, Meſſieurs, voulez-vous en être ? Nous y conſentimes, & le ſort nous mit enſemble M. Diaper & moi. Nous jouames trois ou quatre parties que nous gagnames ; ils en parurent piqués : enfin la chance tourna peu à peu, & nous perdimes non-ſeulement les deux guinées du bon homme, mais deux de plus. Nous en fumes ſi fâchés, que nous demandames notre revanche, & nous perdimes encore une guinée & demie. Alors l'un d'eux ſe levant, prétexta une affaire qu'il avoit oubliée, & dit qu'il ne reſteroit pas long-tems, & que dans une demi-heure il ſeroit de retour : cependant il fut plus d'une heure. Le vieux Monſieur ne revenoit pas non plus ; nous commencions à

nous impatienter: ce fut encore bien pis, quand malgré nos inſtances nous les vimes défiler les uns après les autres. L'hôte nous accoſtant alors, nous demanda ſi nous connoiſſions les gens à qui nous avions eu affaire ? Nous lui répondimes qu'oui, & lui racontames ce qui nous avoit fait amuſer avec eux. Il ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire, & nous dit que ce grave perſonnage étoit de leur bande, & que ſans doute il avoit imaginé ce tour, pour nous attirer. Cette nouvelle nous irrita tellement, que nous étions prêts à tomber ſur l'hôte, pour ne pas nous avoir avertis. Hélas, Meſſieurs, dit-il, ſi ces gens-là ſçavoient que j'euſſe donné de pareils avis, à coup sûr je ſerois aſſaſſiné: ce ſont les plus impudens coquins du monde, & les plus déterminés. Il n'y avoit point de reméde: nous nous en retournames bien fâchés, & cependant nous ne pumes pas nous em-

pêcher de rire du tour qu'ils nous avoient joué. On ne ſçauroit être trop en garde contre les connoiſſances ſubites, ſur-tout de la maniere dont va le monde : car ces gens-là ſe font un ſyſtême de connoître un-chacun, témoin le prétexte que prit cet homme de connoître M. Diaper : ce fut là ce qui nous trompa ; la quérelle n'étoit qu'un moyen pour attirer quelqu'un dans leurs filets, & en nous voyant, il trouva ſur le champ cet expédient. De retour au logis, nous racontames notre aventure à M. Diaper, qui en rit beaucoup : il en prit occaſion de nous donner des avis, pour nous précautionner contre les ruſes & les tromperies qui ſe pratiquent tous les jours dans cette ville.

Entierement dégoûté de mon ancien genre de vie, je m'appliquai ſérieuſement aux affaires : je ne ſortois plus que rarement, & de tems en tems, pour aller voir Spéculiſte

culiſte & Prig, avec qui j'entretenois toujours connoiſſance ; mais j'étois continuellement accablé de créanciers : mes dernieres folies avoient épuiſé tout ce que M. Deacon avoit pour moi entre ſes mains : je l'avois auſſi tellement indiſpoſé contre moi, en négligeant de lui rendre des viſites, que je n'oſois plus lui demander de m'avancer de l'argent avant l'échéance. Le cordonnier, le tailleur, & juſqu'à mon décroteur, me perſécutoient ; ainſi je fus obligé de leur donner parole de les payer dans tel tems, ſans être en état de remplir mes engagemens : & comme ils croyoient que je ne manquois jamais d'argent, ils interpréterent cette façon d'agir à mon déſavantage. Je devois être au moins ſix mois avant que de rien recevoir de ma penſion, & je ne voulois pas expoſer mes beſoins à mon ami. Je ne ſçavois plus que faire pour me délivrer de ces im-

portunités, & je fus obligé d'emprunter à plusieurs repriſes de Spéculiſte & de Prig, qui commencerent à s'en trouver incommodés. J'avois encore emprunté de l'argent à d'autres perſonnes de ma connoiſſance ; ainſi je n'oſois preſque plus me montrer. Dans cet embarras, j'allai trouver Spéculiſte, ſur l'amitié de qui j'avois toujours compté : je ſçavois qu'il avoit reçu de l'argent ; je lui expoſai mes embarras, & le priai de me prêter de quoi ſatisfaire aux autres créanciers, en lui donnant une lettre pour tirer une année de penſion ſur M. Deacon, ſitôt qu'elle ſeroit échue. Mais quel fut mon étonnement, lorſqu'il me fit la réponſe ſuivante : M. Thompſon, je ne me ſoucie pas de vous prêter davantage : je ne conçois pas l'uſage que vous faites de votre argent ; pour moi je n'en ai que ce qu'il m'en faut pour mes beſoins ; je ne ſçaurois

plus vous en prêter, & même je vous remercie de votre ſociété. J'ai déja été blâmé aſſez de fois pour m'être amuſé avec des jeunes gens qui ne ſont pas en âge; & j'ai perdu de l'argent avec ce coquin de Prim, qui eſt maintenant écrivain dans un vaiſſeau de la Compagnie des Indes Orientales; je ne crois pas qu'il ait jamais l'honnêteté de me rendre ce qu'il me doit. Je vous conſeille de vous adreſſer à vos parens. Je l'interrompis à cet endroit de ſon diſcours, pour lui dire que j'étois fâché de l'avoir mis dans le cas de me faire ces reproches, quoique j'étois bien aiſe d'apprendre par là à le connoître: que ce procédé étoit plus capable de me dégouter des écarts où il m'avoit plongé, & qu'il avoit partagés avec moi, que toute l'éloquence poſſible n'auroit pu faire. Je lui rappellai cette bienveillance & cette amitié univerſelle qu'il nous avoit tou-

jours prêchées; quoique j'avois été un sot de lui croire de la sincérité, puisque si je n'eusse pas été tout-à-fait aveugle, j'aurois du m'apercevoir que toutes ses actions démentoient ses paroles. M. Spéculiste, ajoutai-je, vous êtes fort en état de connoître la beauté des procédés quand on en a pour vous; mais lorsqu'on vous en demande, ou qu'il est question d'exiger de vous quelque chose qui demande des soins ou de la dépense, c'est autre chose. En effet que pouvois-je attendre d'une amitié, qui n'étoit fondée que sur une société de vice & une liaison de plaisirs? Cette juste recrimination lui ferma la bouche, & je vis sur son visage, en le quittant, tous les simptomes de la fureur. Il faut avouer que je fus piqué au vif de l'insolence de cet homme, & de la maniere indigne dont il parloit du pauvre Prim, qui, soit dit en passant, ne lui de-

voit que fort peu de choſe, & me l'avoit dépeint avec les couleurs qui lui convenoient. Je réſolus d'éviter à l'avenir de pareilles ſociétés ; & je m'en retournois au logis, enſéveli dans mes méditations, lorſqu'un tumulte m'arrêta au coin d'une rue. Je ſcus que c'étoit une femme qui avoit été priſe en filoutant, & qu'on avoit livrée à la populace pour la punir. Elle étoit proprement habillée, & paroiſſoit ſaiſie de la plus grande frayeur ; mais je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur elle, que je la reconnus pour cette Miſtriſſ Tripley, qui m'avoit joué un ſi vilain tour en revenant de Vauxhall. Mon reſſentiment étoit paſſé ; je la regardai comme un objet de pitié, & j'aurois bien voulu engager la populace à la mener chez le Magiſtrat ; mais on ne put pas trouver le plaignant ; ce fut envain que je demandai miſéricorde pour elle ; on la

traîna rudement dans la marre d'une auberge voiſine, & enſuite on la chaſſa ſans pitié & dans un état affreux. Je remarquai le chemin qu'elle prenoit, & je la ſuivis pendant près d'une demi-heure. Cette pauvre miſérable s'en alla dans la campagne pour faire ſécher ſes habits, & alors je l'appellai. Elle ſe retourna ; mais en m'appercevant elle pouſſa un grand cri, & fit tout ce qu'elle put pour m'éviter. Je l'atteignis & je lui dis pour la calmer, que je ne voulois lui faire aucun mal. Vous auriez eu lieu de craindre les ſuites de mon reſſentiment; mais je viens de vous voir punir pour un autre crime ; je veux bien l'étouffer aujourd'hui, pourvû que vous me diſiez où je pourrai ravoir ma canne que j'eſtimois beaucoup. Elle me remercia en pleurant & me dit que ſes complices avoient vendu ma canne avec mes autres meubles, mais qu'elle ne ſçavoit

pas à qui. Je lui repréſentai avec force ſon miſérable train de vie, & lui en fis entrevoir les ſuites fatales; elle en parut touchée: alors lui donnant quelques piéces d'argent, j'allois la quitter, lorſqu'elle me pria de reſter encore un moment, parce qu'elle avoit à me dire quelque choſe, dont je pourrois profiter. Le coquin qui paſſoit pour mon mari, & qui vous vola le jour que nous étions enſemble dans un carroſſe, eſt mort; il a été tué d'un coup d'épée par un homme qui vint au ſecours d'un autre qu'il avoit attaqué dans la campagne auprès de Chelſea. Comment, lui dis-je, eſt-il bien poſſible? Oui, Monſieur, répliqua-t-elle, un peu émue de mon étonnement; je vous aſſure que c'étoit lui-même: j'ai été malheureuſement ruinée par ce méchant homme, qui, après bien des malheurs & des infortunes, m'a déterminée à entrer de moitié dans ſes mau-

vaiſes actions. Il étoit à Vauxhall dans le tems de notre converſation, & le carroſſe que j'avois appellé, étoit conduit par un drôle de la bande, qui ſe prêtoit à nous aider dans des entrépriſes ſemblables à celle que nous fimes ſur vous. Mais ce que j'ai à vous dire, Monſieur, c'eſt que la perſonne qui fut volée à Chelſea, eſt un gros marchand de toiles de Londres, avec qui vous demeuriez alors: je m'en ſuis apperçue, parce que je vous ai vu enſemble à la porte de ſa boutique le ſoir même que le vol fut commis, & je manquai alors l'occaſion de vous découvrir le complot; car c'étoit un deſſein formé, & les voleurs avoient eu avis que le jeune homme devoit aller à Chelſea, par un homme qui s'eſt aſſocié depuis peu avec eux, & qui a été garçon de boutique chez votre maître, & vous en vouloit beaucoup à tous les

trois, je ne ſçais pas pourquoi. Depuis hier matin, j'ai été totalement abandonnée, & ce crime dont vous m'avez vu punir, je ne l'ai commis que faute d'avoir du pain. J'eſpére, M. que votre bonté & votre généroſité me remettra dans le bon chemin; & ſi le ciel me fait la grace d'accepter mon répentir, je ſuis réſolue de travailler ſans rélache pour vivre, plutôt que de m'expoſer davantage à la débauche & aux mauvaiſes actions, comme j'ai fait jadis: alors elle répandit un torrent de larmes, & me fit tant de compaſſion, que je lui donnai une demi-guinée, qui étoit tout ce que j'avois ſur moi, en lui conſeillant de ne point étouffer ces idées de retour vers le bien, & lui promettant que ſi jamais je la revoyois changée & laborieuſe, je lui ferois du bien.

Je ne pus m'empêcher d'adorer la providence, qui s'étoit ſervie de

mon bras pour exercer ſa vengeance ſur le coquin qui m'avoit ſi maltraité. Je fus outré d'indignation contre Packer, qui après avoir reçu tant de bontés de M. Diaper, avoit cherché à l'aſſaſſiner. Je me reſſouvins qu'il avoit connoiſſance de l'argent qu'on nous devoit à Chelſea, & que ſi j'y euſſe été, on m'eût fait ſans doute le même traitement qu'on fit à mon ami. Tant d'exemples de la baſſeſſe & de la corruption des hommes me rendirent tout triſte ; & je m'en retournai au logis avec un air penſif, dont mon ami s'apperçut, & dont je lui dis la cauſe. Il fut extrêmement inquiet des découvertes que je venois de faire ; & comme nous ne ſçavions pas les autres tentatives que Packer, qui connoiſſoit les ſecrets de la famille & la nature de notre commerce, ſeroit en état d'eſſayer, nous réſolumes d'être à l'avenir bien circonſpects ſur tou

ce que nous entreprendrions ; & ſur-tout de ne rien dire à mon maître de crainte de l'inquietter.

CHAPITRE. XVI.

Spéculiſte va trouver M. Diaper, qui reprimande Thompſon. Il confeſſe ſes folies, en reçoit le pardon. Excellente conduite de ſon maître, qui lui permet d'aller avec ſon ami voir ſon pere & ſa mere. Leur départ.

JE jugeai qu'il m'étoit eſſentiel de regagner la confiance & l'eſtime de M. Deacon, pour me délivrer des viſites incommodes de mes créanciers. Pour cet effet j'allai le voir plus ſouvent ; & comme c'étoit un homme d'un ſens exquis, je tirai beaucoup de fruit de ſa converſation : j'étois preſque parvenu à effacer les mauvai-

ſes idées qu'il avoit priſes ſur mon compte, quand, par malice ou par vanité, Spéculiſte alla dévoiler le malheureux état de mes affaires. Il avoit eu peine à digérer la réponſe que je lui avois faite en dernier lieu, & étoit piqué au vif de ce que je m'étois éloigné de ſa ſociété ; (car quoiqu'il eût dit ne plus vouloir de ma compagnie, c'étoit un air qu'il ſe donnoit avec ceux de ſes amis ſur qui il avoit de l'aſcendant.) Il réſolut donc de ſe vanger ; cet homme raiſonnable & philoſophe rendit à mon maître une viſite, qui le ſurprit beaucoup (car c'étoit la premiere) il ne lui en laiſſa pas ignorer long-temps le motif, & dit qu'il venoit par pure compaſſion pour M. Thompſon, l'avertir que ce jeune homme ſe dérangeoit, & qu'il voyoit des gens qui lui feroient tort : enſuite il lui détailla toutes mes extravagances, le beſoin dans

lequel il me ſçavoit, & lui remit le mémoire de ce que je lui devois, concluant par lui aſſurer que ce n'étoit que par bonne volonté pour moi qu'il faiſoit cette démarche, perſuadé que M. Diaper employeroit ſon autorité pour me faire quitter à l'avenir un pareil train de vie. Le bon homme fut d'autant plus ſurpris de ce diſcours, qu'il m'avoit oui parler de Spéculiſte comme d'un homme d'eſprit que je reſpectois beaucoup; cependant il entrevit ſous ces apparences d'amitié le reſſentiment de ſon cœur; & ſans s'émouvoir, il lui demanda gravement combien je lui devois: apprenant que ce n'étoit que douze livres ſterlings, il lui compta cette ſomme, en tira quittance, & le pria de ſortir de ſa maiſon; ce que Spéculiſte fit promptement, & avec une confuſion qui n'augmenta pas peu quand il me rencontra nés à

nés au bas de l'eſcalier. Il paſſa vîte, en m'ôtant ſon chapeau, & me laiſſa bien ſurpris de le voir au logis, & faiſant des conjectures ſur le ſujet qui l'y avoit amené.

Le lendemain matin mon maître nous fit dire, à mon ami & à moi, de monter dans ſon appartement; & après en avoir fermé la porte, il nous adreſſa ce diſcours. Mes chers enfans, car je ne puis m'empêcher de vous regarder tous les deux ſur le même pied, j'ai remarqué avec la plus grande ſatisfaction, l'étroite union qui regne entre vous. Vos caractères, vos actions, le reſpect que vous portez à mon épouſe & à moi, & l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde dans le gouvernement de mes affaires, m'ont charmé, & je m'eſtime heureux en contemplant vos vertus. Pour vous en particulier, M. Thompſon, qui ne tenez à moi que par le foi-

ble lien de l'obéiſſance, je crois vous avoir donné des preuves convainquantes, que je ſuis fort reconnoiſſant de votre fidélité & de votre attachement. Que penſez-vous donc que je puiſſe dire à un homme, qui, par pure envie d'annoncer de mauvaiſes nouvelles, a tâché de me perſuader que vous menez une conduite que je ne puis m'empêcher de blâmer; que vous avez négligé mes affaires, & que mon fils vous a ſecondé; que vous avez fréquenté des femmes perdues, & de mauvais garnemens, qui n'ont d'autre occupation que de s'abandonner au déréglement de leurs imaginations, & à leurs paſſions dépravées? Je l'ai traité avec tout le mépris qu'il mérite, parce que j'ai remarqué à travers ſes ſemblants d'amitié, qu'il n'agiſſoit que par une animoſité que ſon affectation de ſincérité n'a pu cacher: je n'aurois même

rien cru de ce qu'il disoit, s'il ne m'eût en même tems convaincu d'une chose qui me chagrine fort. Il dit que vous avez fait des folies & que vous êtes endetté; & pour preuve de cela, il m'a déclaré que vous étiez son débiteur. Bien loin de l'encourager à poursuivre son discours, je l'ai payé sur le champ. Voilà sa quittance; vous verrez par-là quel est l'auteur de ces méchancetés. En effet, si vous en êtes réduit là, comme il le dit, je ne puis guère me dispenser de croire tout le reste; car je sçais que votre pere vous fournit tout l'argent qui vous est nécessaire, & même plus que je ne voudrois en confier à un jeune homme. Ne croyez pas que je sois en colere contre vous, mon enfant: tout ce que je vous demande, c'est de me confier votre embarras, afin que j'y remédie, & que vous ne soyez point tenté de rien faire d'indigne d'un homme

qu

que j'estime, du fils de mon meilleur ami. Je sçais qu'à votre âge on est tenté de tous côtés, & j'ai toute l'indulgence possible pour les foiblesses humaines. Il s'arrêta à cet endroit. Les larmes couloient le long de mes joues, & je fus quelque tems sans répondre; enfin m'étant un peu remis, je le remerciai de ses bontés; je lui dis que je me croirois indigne du pardon qu'il m'offroit, si je ne lui faisois l'aveu sincére de mes extravagances; que je ne les croyois pas cependant assez noires pour ne pas pouvoir être effacées par un retour sincére; & que puisqu'il me marquoit tant de bonne volonté, je regardois cet aveu comme un moyen de recouvrer mon innocence & ma tranquillité. Alors je lui racontai en peu de mots tous mes écarts, non sans rougir, & marquer des mouvemens de confusion, qui interrompoient sou-

vent mon recit. Après quoi me jettant à ſes pieds, & lui baiſant les mains, je m'écriai : Voilà, Monſieur, le recit ſincére de mes crimes ; je vous conjure de ne point me haïr, & d'avoir pitié de moi. J'eſpére qu'il eſt encore tems d'abandonner des vices que je déteſte de tout mon cœur. J'ai déja quitté ces aſſemblées de débauche, & je ſens le plaiſir le plus pur à meſure que je me rapproche de cet état de paix & de bonheur dont je m'étois écarté. Ne me privez pas de la ſociété de mon cher ami, & de la douceur de votre eſtime. Je redoublerai d'exactitude, pour réparer mes négligences. Votre bonté me donne mille remords inexprimables ; veuille le Ciel me mettre en état de la mériter tout le reſte de ma vie ! Je ne pus en dire davantage, un torrent de larmes me coupa la parole. Mon ami mêla ſes prieres aux mien

nes, & dit tout ce qu'il crut propre à déſarmer ſon pere. Il reſta quelques momens à rêver; à la fin il s'attendrit; des larmes de pitié coulerent ſur ſa face vénérable, & m'ayant fait lever, il m'embraſſa tendrement, prit ſon fils dans ſes bras, & nous dit avec douceur, qu'il pardonnoit tout. La violence de ma reconnoiſſance m'ôtoit l'uſage des ſens. Je ne pus lui répondre; mais j'embraſſai ſes genoux. Il vit mon état, & nous laiſſa ſeuls. Que je me ſentis à l'aiſe après avoir fait l'aveu de mes fautes, & en avoir reçu le pardon! Mon ami me preſſa dans ſon ſein, & me félicita de mon nouvel état; je lui rendis careſſes pour careſſes, & j'étois prêt à l'étouffer dans l'excès de ma reconnoiſſance. Mon maître revint un moment après, & me dit: Vous devez vous eſtimer heureux d'avoir été forcé de faire cet aveu, & de vous ſentir débar-

raſſé des peines que vous preniez pour cacher votre ſituation. Je me félicite de vous voir retourné à la vertu preſque auſſitôt que j'ai ſçu vos égaremens. Demandez pardon à l'auteur de votre être d'avoir ſi mal employé les talens qu'il vous a confiés. C'eſt lui ſeul que vous devez remercier de l'heureux tour que prennent vos affaires; priez-le de vous ſoutenir dans la réſolution d'agir conformément à ſes loix. Reprenez votre gaieté; tâchez de plaire & de rendre ſervice à tous ceux à qui vous avez affaire. En vous attachant ſincérement à la religion & à la vertu, vous ſerez heureux, & vous comblerez de joie vos amis. Donnez-moi le mémoire de vos dettes, je les payerai, & plutôt que de chagriner votre pere, en lui apprenant ce qui s'eſt paſſé, j'attendrai que vous ſoyez en état de me rendre cet argent. Ce poids eſt trop lourd

pour une ame généreuse ; il faut vous en débarrasser, afin que rien ne puisse désormais apporter d'obstacle à votre bonheur. Mais comme vous pourriez avoir fait quelque connoissance dont vous auriez peine à vous détacher tout d'un coup, j'ai pensé à vous permettre de faire un voyage d'un mois ou deux chez vos parens. Ma femme est plus en état maintenant de supporter l'air de la ville, mon fils pourra vous accompagner. Il y a déja long-tems que votre pere me presse de le lui envoyer, il profitera de cette occasion. Ainsi, Messieurs, finissez ce que vous avez à faire : vous prendrez mes chevaux, & vous partirez quand vous voudrez. Votre pere & votre mere désirent de vous voir ; il est tems après quatre ans & demi d'absence de leur donner cette consolation. Si j'ai besoin de vous plutôt, je vous l'écrirai. En reve-

nant vous ſerez tout-à-fait étranger aux gens que vous devez éviter, & vous pourrez vous en tenir éloigné. Recevez cette petite marque d'amitié, pour fournir aux frais du voyage. A ces mots il nous mit à chacun dans la main un rouleau de vingt guinées, & me laiſſa dans l'admiration de toutes ſes bontés. Mon ami étoit enchanté de venir avec moi : de mon côté je n'avois jamais gouté un plus ſenſible plaiſir. Huit jours après nous mîmes nos livres en régle, & prenant congé de M. & Mr Diaper, qui me comblerent d'amitié auſſi bien que leur fils, nous partimes pour la province d'York.

CHAPITRE XVII.

Digreſſion ſur les beautés du payſage. Ils rencontrent une compagnie de connoiſſance : ſont reçus chez M. Bellair. Diaper devient amoureux de Miſſ Suſanne Bellair. Il la ſauve d'un grand danger. Sa paſſion eſt approuvée par ſon frere. Il promet d'y paſſer à ſon retour. Continuation de leur voyage.

QU'il eſt agréable de ſortir de la ville pour un homme continuellement enſeveli dans le tumulte & l'embarras des affaires ! La campagne rejouit l'ame, la rafraîchit, & porte dans les eſprits une nouvelle ſeve qui influe ſur la ſanté des corps. Ce fut pour nous, qui ſortions du bruit & de la confuſion du commerce, comme ſi on nous eût ſoulagé d'un poids

accablant, notre ame paroiſſoit alors jouir d'elle-même, & paſſant gaiement d'un objet à un autre, elle ſatisfaiſoit ſa curioſité ſans bornes, & n'en devenoit que plus capable d'une nouvelle application.

Avec quelle profuſion le grand Auteur de la nature ne repand-il pas ſes merveilles ſur tout le monde viſible dans cette ſaiſon de l'année! L'œil eſt enchanté du mêlange émaillé de verd, d'azur & d'or; l'oreille eſt charmée de la muſique harmonieuſe des petits oiſeaux perchés ſur tous les buiſſons; & toute la nature ſemble annoncer avec tranſport les louanges du Créateur. Les arbres à fruits plient ſous le poids des différentes productions de la ſaiſon. La terre fertile fait ſortir de ſon ſein fecond des épis jauniſſans, qu'elle rend avec uſure; les chevaux caracollent en hanniſſant dans la plaine; les

les tendres agneaux bondissent dans la prairie, & les laboureurs robustes voient avec plaisir les richesses qui leur viennent de tous côtés. Rien n'est plus capable d'exciter dans le cœur la vénération due au grand Auteur de tout, que de voir tous les objets délicieux & surprenans, que fournit de toutes parts le spectacle de la campagne; & les cœurs reconnoissans ne peuvent s'empêcher, même sans y penser, de se répandre en louanges & en actions de graces.

Il ne nous arriva rien d'important les deux premiers jours de notre voyage; nous jouissions de la compagnie l'un de l'autre avec une satisfaction inexprimable; nos conversations qui rouloient sur différens sujets utiles, charmoient la longueur du chemin. Comme nous avions tout le tems nécessaire, nous marchions à petites journées pour satisfaire notre curiosité sur tout ce

qui méritoit d'être vu : & même nous nous écartions souvent du grand chemin pour profiter de la beauté & des agrémens du payſage. M. Diaper qui n'avoit pas fait un pareil voyage depuis long-tems, étoit enchanté des nouveaux plaiſirs qu'il goutoit ; & nous avions tous les deux un fonds d'enjouement & de bonne humeur cauſé par les plaiſirs purs que nous éprouvions.

Le troiſiéme jour de notre marche, vers midi, nous rencontrames une chaiſe à deux chevaux ſuivie d'un domeſtique aſſez nombreux, avec une livrée que je crus connoître. Mais quand nous fumes paſſés, je me retournai pour regarder les perſonnes qui étoient dans la chaiſe ; je fus agréablement ſurpris d'appercevoir la même Dame & l'aimable homme dont la converſation m'avoit tant fait de plaiſir à Vauxhall. Ils me reconnurent

auſſi tous les deux, & parurent tranſportés de joie de cette heureuſe rencontre. Après les premiers complimens, ils me gronderent un peu de n'avoir pas tenu ma parole d'aller les voir; & je m'en excuſai de mon mieux. Enſuite nous ayant demandé quelle étoit notre route, il ſe trouva qu'il falloit ſuivre le même chemin qu'ils tenoient pour ſe rendre à leur maiſon de campagne; ils nous preſſerent tant de les y accompagner, & d'y paſſer un jour ou deux, qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre: nous y arrivames le ſoir même; c'étoit une maiſon belle & commode, qui par ſa ſituation & ſes ornemens faiſoit un des châteaux les plus jolis & les plus gracieux que j'aie vu de ma vie. On nous y reçut avec autant d'égards & de cordialité qu'on en auroit eu pour les amis les plus intimes; & nous en fumes

extrêmement satisfaits mon compagnon & moi. Le bon sens & l'œconomie du maître & de la Dame se lisoient aisément dans les regards contens des domestiques ; & on voyoit un ordre & une administration excellente, jusque dans les plus petites choses. La table y étoit abondante sans profusion, & tout y annonçoit la délicatesse la plus rafinée. Ils furent reçus en arrivant par une jeune Dame sœur du mari, qui ressembloit à la déesse des fleurs ; une douceur innocente regnoit sur son visage, & jamais le soleil du matin n'est orné de graces plus brillantes. Elle nous salua aussi d'un air poli & prevenant, qui nous pénétra jusqu'au fond de l'ame. Le souper se sentoit de la générosité noble de notre hôte ; & nous fimes ensuite une conversation où chacun mit du sien, & qui nous donna très-bonne idée les uns des autres. Il étoit tard

quand nous nous retirames ; on nous conduisit dans un appartement fort commode, où avant que de nous coucher nous passames quelque tems à raisonner sur notre nouvelle connoissance. M. Diaper fut curieux de sçavoir comment j'avois connu M. Bellair & son épouse ; car c'étoit là leur nom ; & je le satisfis. Ensuite il se répandit en louanges excessives sur la beauté & les perfections de Miss Suckey. J'apperçus que son cœur commençoit à sentir le pouvoir de ses charmes. Cette découverte me fit plaisir ; car j'avois remarqué en lui jusqu'alors une insensibilité pour le beau sexe, qui ne me paroissoit pas naturelle. Il ne fit toute la nuit que s'agiter, de tems en tems je l'entendois soupirer ; je l'en railai beaucoup le lendemain matin. Mon cher Joseph, me dit-il très-sérieusement, à quoi me serviroit de vous rien cacher ? Il faut vous

avouer, que ce petit ange m'a beaucoup tourmenté: je donnerois un monde, si je l'avois, pour obtenir une compagne d'un mérite aussi distingué que cette aimable fille. Il prononça ces mots d'un air & d'un ton si singuliers, que je ne pus m'empêcher encore de me réjouir à ses dépens; mais voyant que cela lui faisoit peine, je changeai de discours, & nous parlames très-sérieusement de cette famille. Nous convinmes d'observer tout, & d'examiner les dispositions de cette jeune Demoiselle, sans laquelle il me protestoit ne pouvoir vivre. Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un domestique qui vint nous avertir que le déjeuner étoit prêt. Nous descendimes aussitôt, & trouvâmes M. Bellair & les deux Dames, qui nous badinerent d'avoir dormi si long-tems par une matinée si charmante; après le déjeuner on pro-

poſa une promenade au jardin, qui étoit fort vaſte; il y avoit à une de ſes extrémités un fort beau canal avec un cabinet pour repoſer les pêcheurs, & une bordure de gazon verd tout autour. Il faut vous avouer M^rs, dit M. Bellair, que la pêche eſt notre divertiſſement favori; ma femme, ma ſœur & moi le prenons ſouvent; il ne nous empêche point de rêver, & nous nous faiſons part enſuite de nos réflexions. Mais je vous aſſure que Miſſ eſt la plus habile des trois, je ne crois pas qu'il y ait un ſeul poiſſon dans ce canal qui n'ait mordu à ſon hameçon dans un tems ou dans un autre. Mais comme la plupart des femmes, qui ne ſe ſoucient des amans que pour augmenter le nombre de leurs conquêtes, quand elle s'en eſt amuſée quelque tems, elle leur rend la liberté. M. dit mon ami, ſi Miſſ maltraitoit ainſi ſes amans, je crois

qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de leur faire autant de bien qu'aux poiſſons, & ils chériroient trop leur eſclavage pour ſouhaiter la liberté. Ce diſcours la fit rougir; & pour détourner la converſation, elle propoſa d'envoyer chercher des lignes pour éprouver notre adreſſe. Nous eumes tous du plaiſir à l'exception de mon ami. Il étoit ſi attentif aux actions de la jeune Miſſ, & ſi occupé de ſa paſſion naiſſante, qu'il ne prit rien. Elle lui dit en riant qu'elle auroit ſoin de pourvoir au dîner pour eux deux. A peine avoit-elle fini ces mots, que s'étant un peu trop avancée ſur le bord, le gazon s'écroula ſous ſes pieds, & elle tomba dans l'eau, qui étoit aſſez profonde. Nous en fumes tous effrayés: mais M. Diaper fit un grand cri, & ſe jettant auſſitôt dans le canal, il la prit dans ſes bras, & la rapporta toute mouillée, & fort affoi-

blie par la peur qu'elle avoit eue. Cet accident n'ayant duré qu'un instant, elle ne perdit pas entierement l'usage de ses sens ; le divertissement finit, & nous la remenames à la maison, où on la deshabilla, & on la mit dans son lit. Son frere & sa sœur furent si sensibles à l'action de mon ami, que leurs remercimens ne finissoient pas : pour lui, il se félicitoit d'avoir fait entrevoir son amour, & il trahissoit son secret en demandant à tous momens des nouvelles de Miss Suckey, jusqu'au point d'en être incommode. M. Bellair lui prêta un de ses habits jusqu'à ce que le sien fût seché ; & ce gentilhomme lui frappant sur l'épaule, lui dit en badinant, J'ai bien peur qu'au lieu de vous rafraîchir, l'eau n'ait allumé en vous un feu qu'il ne seroit pas facile d'éteindre. Qu'en dites-vous, M. Thompson ? Votre ami seroit-il fâché d'avoir une jolie fem-

me, & trois mille livres sterlings; pour moi, il peut être assuré de mon consentement. M. Diaper lui fit une profonde révérence, & fut si étourdi de cette ouverture & de cette bonne volonté, qu'il ne put lui répondre. On servit le dîner; la jeune Miss qui étoit tout-à-fait remise, y assista; mais elle étoit si confuse toutes les fois que ses yeux rencontroient ceux de son libérateur, à qui elle marqua beaucoup de reconnoissance, que je ne doutai pas qu'elle n'eût l'ame aussi sensible que lui. Cette remarque me fit plaisir. Nous restames huit jours entiers dans cette maison; l'amour de M. Diaper fit de grands progrès pendant ce tems-là, & Miss. Bukey ne le désapprouva point du tout. Ils étoient toujours ensemble; & M. Bellair, que j'avois instruit de son état & de ses espérances, se prêta volontiers à lui laisser toute la liberté qu'il put d'en-

tretenir sa maîtresse. Nous eûmes peine à nous séparer de cette charmante famille ; & je crois que Diaper n'eût pas été fâché que je fisse seul le reste du voyage, s'il eût osé me le proposer. Nous partimes, cependant, après avoir promis d'y repasser encore huit jours à notre retour. La séparation de ces amans fut fort tendre ; & Miss en fut si troublée, qu'elle ne put pas sortir de sa chambre pour nous voir monter à cheval.

Jamais homme ne parut si changé que M. Diaper ; il étoit toujours rêveur, & il n'avoit plus la même vivacité, à chaque instant il soupiroit ; & j'avois bien de la peine à lui arracher quatre paroles le long d'une journée, à moins que je ne le misse sur le chapitre de sa maîtresse ; pour lors il ne tarissoit pas. Que de vœux & de protestations d'un amour & d'une constance éternelle ! Il me fit confidence de

l'état de ſes amours ; & je trouvai avec bien du plaiſir, qu'il avoit réellement lieu de s'eſtimer très-heureux. Ainſi après avoir long-tems examiné enſemble toutes choſes, nous convinmes qu'auſſitôt notre retour, il demanderoit à ſon pere un conſentement pour conclure ce mariage. Nous arrivames le ſoir dans une fort bonne auberge, qui étoit ſi remplie de monde, que toutes les chambres étoient occupées, & qu'il n'y avoit de place que dans la cuiſine. Mon ami n'aimoit pas à ſe mêler avec des gens qu'il ne connoiſſoit pas, & d'ailleurs ne pouvant point avoir d'autre auberge que fort loin de là, nous nous contentames de celle-ci, & nous commandames pour notre ſouper de mettre une volaille à la broche, ce qui fut fait à l'inſtant.

CHAPITRE XVIII.

Histoire de la bride enchantée. Aventures qui se passerent la nuit dans l'auberge. Discours entre le Docteur Talisman, Zelot le Ministre & Gage le Commis. Suites fatales de leurs disputes. Arrivée de Thompson chez son pere : joie que causa leur arrivée.

LA compagnie qui étoit dans la cuisine, étoit composée principalement des domestiques de ceux qui occupoient les chambres : ils s'éloignerent du feu par respect à notre arrivée ; ainsi nous ne fumes point du tout incommodés pendant le souper : au contraire, nous eumes le plaisir d'entendre les différens portraits qu'ils firent de leurs maîtres & de leurs maîtresses, dont ils parlerent fort librement, sui-

vant la coutume de ces sortes de gens. Nous ordonnames qu'on préparât nos lits, tandis que nous buvions un coup après le souper, & nous étions prêts à monter dans notre chambre, quand un jeune garçon entra dans la cuisine, en faisant grand bruit, & avec un air effrayé: il avoit les cheveux hérissés comme les pointes d'un porc-épic, le corps agité de mouvemens convulsifs, le visage pâle & défait: ses yeux étoient renfoncés; il portoit tous les symptômes de la frayeur & de l'épouvante, & n'avoit pas la force de prononcer un seul mot. En s'approchant du feu il jetta un grand cri, & s'évanoüit. Chacun fut étonné, & accourut pour lui donner du secours: on lui jetta au visage une bonne quantité d'eau, qui le fit revenir en peu de tems: il régarda autour de lui avec une vue égarée, & s'écria d'un ton de voix mal assurée: Est-il parti? est-il parti? ensui-

reſe levant, & faiſant un ou deux tours dans la cuiſine, il ſe remit à crier : Retire-toi, ſatan ! O Dieu, ayez pitié de moi ; c'eſt lui, le voilà ! Chacun le crut fou ; & l'hôteſſe arrivant, ſuivie de ſon mari, pria les gens qui ſe trouvoient là, de le ſaiſir, afin qu'il ne fît aucun déſordre. On n'y manqua pas : on le fit aſſeoir ; pour lors il répandit des larmes en abondance, qui furent ſuivies de ſanglots & de cris réitérés. Helas, dit l'hôteſſe, je me doutois bien qu'il arriveroit quelque malheur dans la maiſon ; mon ſonge d'hier ne me le diſoit que trop : & pour le confirmer encore plus, c'eſt qu'il eſt entré ce matin dans la maiſon un veau, qui m'a fait une grande frayeur. Le pauvre garçon ! cette vieille coquine de Jenny Barnes l'a sûrement enſorcelé. Bon Dieu ! c'eſt une honte qu'on ſouffre de pareils diables dans la paroiſſe. Tais-toi, folle, lui dit ſon mari ; tu

as toujours quelque impertinence à nous chanter : ſans doute tu lui auras mis dans la tête quelques-unes de tes imaginations creuſes. Leve la tête, Jean ; qu'eſt-ce que tu as? Ce garçon alloit lui répondre, lorſqu'en ſe rémuant ſur ſa chaiſe, il toucha avec ſes talons le mors d'une bride qu'il avoit au cou, & qui pendoit juſqu'à terre : ce mors fit un cliquetis, qui le replongea dans les mêmes tranſports & les mêmes frayeurs qu'auparavant : il ſe mit à crier, Le voilà ! n'entendez-vous pas ſa chaîne ? O Dieu, ayez pitié de moi. Mon maître, envoyez chercher un Miniſtre : j'ai vu le diable. Le diable qui te poſſéde, dit le maître ; qu'a-t-il de commun avec mes écuries ? Non, non, répliqua cet homme tout en fueur ; je l'ai vu à la grange de Black Jack. Alors ſe retournant, il continua ainſi : Ne l'entendez-vous pas ? Le voilà ! Le voilà ! & il s'évanoüit encore.

Pour

Pour lors notre hôte regardant autour de lui, & appercevant la bride, fit un grand éclat de rire. Oh, oh, dit-il, voilà tout le mystère découvert: allons, hè, grand nigaud; ne vois-tu pas qu'il n'y a ici ni chaîne, ni rien de semblable; ce n'est que le mors de la bride qui fait tout ce bruit: en disant cela, il lui donna un coup sur la joue, qui le fit revenir encore une fois: puis se tournant vers la compagnie, il nous dit qu'un negre qui l'avoit servi autrefois en qualité de valet d'écurie, s'étoit pendu dans une grange derriere la maison; que depuis ce tems-là il revenoit dans la grange sur les minuits, & que bien des gens l'avoient vu traînant une grosse chaîne après lui. Ce pauvre garçon, continua-t-il, l'aura sans doute vu ou entendu; & oubliant qu'il avoit une bride au cou, son imagination frappée lui aura fait croire que ce negre le poursuivoit dans la

maiſon. Il en eſt de même de vos contes de bonne femme, Madame, de ſonge, de veau & de Jenny Barnes. Allons, ſortez, montez & allez à vos affaires. Le valet d'écurie convaincu pour lors de ſa mépriſe, voulut ſe lever; mais il étoit ſi affoibli, qu'il fallut le porter dans ſon lit: & nous nous réjoüimes beaucoup de cet effet des préjugés du peuple, & de la force de l'imagination. Peu de tems après nous allames prendre du repos, que cet accident nous avoit fait différer d'une ou deux heures. Notre chambre donnoit ſur une longue galerie, qui ſervoit de communication à toute une enfilade de chambres, & au bout d'en haut, il y avoit un cabinet d'aiſance à l'uſage de tout l'étage: mais par un grand défaut de précaution les portes des chambres ne fermoient point à clef, & il falloit ſe contenter des loquets. A peine commencions-nous

à sommeiller, que nous entendimes lever tout doucement le loquet de notre porte, & quelqu'un s'avancer vers notre ruelle, & qui disoit en s'avançant: Parbleu, Thomas, j'ai eu bien de la peine à trouver mon chemin en revenant de ces diables de commodités; il devroit y avoir toujours une lampe dans la galerie; car le tems est furieusement noir. Quoi! es-tu déja endormi? Nous ne répondimes point, & il continua: J'ai pensé à notre expédition de demain; mais je ne crois pas qu'il soit sûr d'attaquer le carrosse ni le chariot; car ils sont bien escortés: mais il y a deux jeunes hommes qui ont soupé dans la cuisine; ils paroissent bien fournis d'argent, nous ferions mieux de sortir de bonne heure, & de nous en assurer: ils vont du côté d'York, à ce que m'a dit l'hôte, & il croit qu'il y a bien à gagner avec eux. Quoi donc, tu ne me ré-

ponds pas? tu as tant bu la nuit derniere, que tu dors maintenant comme une souche. Pendant ce tems-là il alloit lever les couvertures, lorsque me retournant comme un homme qui se réveille, je criai: Laissez-moi en repos: quoi, qu'est-ce qu'il y a? Il apperçut aussitôt sa mépriſe, fit une prompte retraite, & sortit de la chambre: sur quoi je poussai mon ami; & étant trop frappé du discours que je venois d'entendre, pour ne pas tâcher d'en sçavoir davantage, je sautai en bas du lit, & marchant doucement après cet homme, je vis qu'il entroit par la seconde porte après la nôtre. Quand il l'eut fermée après lui, j'approchai mon oreille d'une fente, & je l'entendis parler ainsi: Thomas, es-tu là? Oui, dit Thomas: où as-tu été? Diable, je me suis trompé de chambre, & j'ai été parler de notre projet de demain, comptant que c'étoit toi. Voilà,

dit l'autre, de tes tours ordinaires. Dans quel chambre es-tu entré ? A deux chambres plus haut, répliqua-t-il. Bon, c'est justement celle des deux jeunes gens qui ont soupé dans la cuisine. Cela est-il possible ? j'espere pourtant qu'ils étoient endormis ; mais le plus sûr est de décamper avant qu'on soit levé, de crainte de pis. Sitôt que j'eus entendu ces paroles, je les laissai consulter ensemble, & je m'en retournai ; mais à peine avois-je fait trois ou quatre pas, que je sentis deux bras autour de mon cou, & ces mots : Mon Dieu, Guillaume, que tu as été long-tems, je suis presque morte de froid. Ce discours fut suivi d'une demi-douzaine de baisers, appliqués si drus, que je n'eus pas le tems de me débarrasser. Je n'eus pas de peine à m'appercevoir que c'étoit une femme qui avoit fait cette mépriſe ; & j'allois la détromper, quand une main

qu'on ne voyoit pas, lui appliqua sur le côté de la tête un coup qu'on auroit pu entendre de l'autre bout de la galerie, & elle tomba par terre en jettant un grand cri. J'appréhendois une pareille reception, ainsi je me tins bien sur mes gardes. Mais entendant marcher fort vîte deux pieds nuds, je me retirai aussitôt dans ma chambre sans rien dire. Je m'apperçus que c'étoit bien elle, en entendant la voix de M. Diaper, qui me demanda pourquoi j'avois resté si long-tems? J'allois lui raconter mon aventure, quand je sentis encore quelque chose qui vouloit passer devant moi: j'eus assez de courage pour m'en saisir, en demandant: Qui est là? On ne me fit aucune réponse; mais au contraire de violens efforts pour se dégager. Sur quoi je criai fortement, & je me mis à frapper du pied de toute ma force. Que faites-vous? me dit M. Diaper,

qu'y a t-il donc? Ce qu'il y a, répondis-je ? je crois que tous les diables viennent ici au sabat pendant la nuit. Cependant je crois tenir quelque chose qui est bien de chair & d'os. Tenez-le donc bien, dit-il, je vais m'assurer de la porte, jusqu'à ce que nous sçachions ce que c'est. A ces mots il sauta hors du lit, & ma capture tremblante me demanda en grace de le laisser aller; & me dit qu'il avoit pris notre chambre pour la sienne. Qui êtes-vous, lui demandai-je? Helas M. répondit-il, je suis le sommelier qui vous ai servi hier au soir. Je vous demande mille pardons de cette offense, & du trouble que je vous ai causé. Hé bien, l'ami, lui dis-je, je vous pardonne : mais dites-moi, est-ce vous qui avez frappé quelqu'un tout à l'heure dans la galerie? M. me dit il, vous me paroissez un bon cœur, je vais vous dire la

vérité. J'allois joindre Peggy, notre cuiſiniere, qui m'avoit donné rendez-vous; & je l'ai trouvée entre les bras d'un autre; c'eſt ce qui m'a excité à la frapper. Je ſouhaite ne lui avoir pas fait de mal; car je vois par ce que vous me dites, que c'eſt qu'elle vous a pris pour moi. N'êtes-vous pas un grand coquin de lui avoir donné un pareil coup? lui dis-je. Pour moi je crois que vous l'avez tuée. Dieu m'en préſerve, M. dit-il; mais vous ſçavez ce que la jalouſie fait faire; & d'ailleurs, il faut l'avouer, ce coup étoit deſtiné pour vous. Pendant ce tems on apporta de la lumiere. C'étoit notre gros ventru d'hôte, à qui le bruit que j'avois fait avoit donné l'allarme. Je laiſſai alors ſauver le valet qui s'enfuit avec toute la vîteſſe poſſible, & j'apperçus le vieil hôte qui venoit avec circonſpection de notre côté. Mais la lumiere l'éblouiſſant,

il

il trebucha ſur cette pauvre fille, qui étoit reſtée par terre ſans connoiſſance ; & il tomba comme un vieux pan de muraille ; la chandelle ſauta fort loin de là, & nous nous trouvames dans l'obſcurité. Sa frayeur fut extrême, & il s'écria, en grommelant ; Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Sur quoi il me vint en tête une eſpiéglerie que je communiquai à mon ami : nous étant approchés de lui, nous lui ſaiſimes les deux oreilles que nous tirames bien fort, & je repétai pluſieurs fois d'un ton de voix ſépulchral, *barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*. Oui, répondit-il, je n'ai été que trop barbare, Dieu le ſçait ; & j'ai maintenant bien de la frayeur ; ayez compaſſion de moi, épargnez-moi. Je continuai à lui lâcher les termes les plus inintelligibles que je pus trouver, cela lui fit croire pleinement que nous étions de mauvais eſprits ; &

nous eumes lieu de nous apperce-voir que la frayeur agiſſoit ſur lui de la maniere la plus forte. Pendant tout ce tapage, la fille étant revenue à elle, & entendant la voix terrible de ſon maître, ſe retira dans ſa chambre. Les ronflemens qui ſe faiſoient entendre de tous côtés, nous convainquirent que tout le monde avoit cédé aux charmes de Morphée. Alors affectant une voix extraordinaire, je le tirai encore plus fort, & je lui dis dans l'oreille, que s'il ne congédioit pas promptement les deux voleurs de grand chemin qu'il avoit chez lui, je le déchirerois en piéces, & jetterois ſes membres en l'air. Vous les logez continuai-je, pour voler les deux jeunes gens qui ont ſoupé dans la cuiſine; mais s'ils le ſont, vous ſerez pendu à votre porte. Penſez bien à ce que je vous dis, & ne vous aviſez plus à l'avenir de vendre du cidre pour c

vin blanc. Sitôt qu'il entendit ces mots il s'évanouit, & nous nous apperçumes que la frayeur lui avoit ôté l'uſage de ſes ſens. Nous le laiſſames en cet état revenir tout ſeul, & allames chercher notre lit, d'autant plus que le jour commençoit à pointer, fort ſatisfaits de notre vengeance, & des circonſtances comiques dont elle avoit été accompagnée. Nous ne nous levames qu'à dix heures, & nous deſcendimes droit à la cuiſine, où nous trouvames l'hôteſſe cauſant avec trois Meſſieurs des aventures de la nuit précédente. Nous avons eu ici bien des affaires, dit-elle. Pour moi, je ne ſerai pas aſſez hardie pour coucher davantage dans la maiſon. Le pauvre Jacques a vu le négre la nuit derniere; & Peggy a eu une apparition, qui ne lui donnera plus envie, je crois, de ſe lever la nuit. Mais tout celà n'eſt rien en comparaiſon de mon pau-

vre mari. Il a entendu frapper & appeller dans une des chambres de la grande gallerie, à ce qu'il croyoit; c'étoit une malice du diable, pour le faire monter; il y a été saisi par deux monstres qui vomissoient du feu, & dont les yeux étoient comme des charbons allumés. Ils l'ont balotté, déchiré, avec leur griffes, & mis en tel état, que je crois qu'ils l'auroient tué, si je ne me fusse avisée de monter pour voir ce qu'il étoit devenu. Maintenant il extravague, & dit des choses si étranges que je crois qu'il a perdu l'esprit. Il a envoyé chercher deux hommes qui dînoient, & quoique je fusse sortie de la chambre, j'ai entendu qu'il leur disoit qu'il y avoit du danger pour eux de rester dans la maison; & comme amis, il leur a conseillé de s'en aller; après leur avoir parlé de Dieu & de religion. Effectivement ils ont monté à cheval aussi

tôt, & ſont partis. Je crois pour moi, qu'il les aura envoyés chez quelque Evêque; car je ne ſçaurois tirer un mot de lui; & ſi nous ne prenons des précautions pour chaſſer les eſprits, notre maiſon ſera ruinée infailliblement. M. Zelot, voudriez-vous bien monter là haut & lui parler; car je l'ai quitté tout-à-fait fou: peut-être que pour l'amour de nous, vous pourrez envoyer ces malins eſprits dans la mer rouge. Les perſonnages à qui ce diſcours s'adreſſoit, étoit le Miniſtre du village voiſin, le Chirurgien du même lieu, & le Commis aux aides du canton. Je les entendis nommer tous par leur nom: ainſi j'appris que le paſteur s'appelloit *Zelot*, le chirurgien *Taliſman*, & le commis *Gage*. Le Miniſtre qui étoit un petit animal pétulant, ſerrant les levres & fronçant les ſourcils, repliqua avec un air de gravité ſinguliere, qu'il

pourroit bien le voir ; que cependant ſon mari étoit un vaurien, qui n'avoit fait aucun acte de religion depuis qu'il deſſervoit ſa cure. Je ne ſçais, ajouta t-il, ſi je dois proſtituer ainſi mon ſacré caractère. Cependant, Madame, par rapport à vous, on fera tout ce que l'Egliſe peut faire. Eût-il une legion de diables, je vous garantis que j'en purgerai votre maiſon. Notre ordre a aſſez de pouvoir ſur le royaume des ténébres pour chaſſer Satan & tous ſes ſuppôts raſſemblés. Il n'eut pas plutôt fini ce grave diſcours, que Taliſman, avec un ſourire malin & mépriſant, le prit par le bouton de ſon juſtaucorps, & ſecouant à chaque mot le Miniſtre qui l'écoutoit, & qui appréhendoit d'en être tout diſloqué, lui répondit : M. M. toutes vos prétentions ſont des folies & des abſurdités : il y a long-tems que le pouvoir accordé aux Apô-

tres de chaſſer les diables a ceſſé dans leurs ſucceſſeurs. Les diables ſont à l'épreuve de tous vos exorciſmes, M. & je vous aſſure que la puiſſance de vos fonctions ne va pas juſqu'à réuſſir dans des entrepriſes de cette nature. Ainſi, Madame, s'il y a des diables dans votre maiſon, ou que votre mari ſoit enſorcelé, j'entreprendrai de diſſiper le charme, ce qu'il n'eſt pas poſſible de faire en ſuivant la vieille route des Prêtres. Non non, je lui pendrai au col une préparation d'un électuaire minéral, dont ſe ſervoit le fameux Van-Helmont pour détruire les ſortiléges, en y ajoutant la fumée des bois de Salomon & d'Eleazar. Bien plus, Paracelſe dit clairement que ſi on fait uriner une perſonne enſorcelée ou poſſédée, ſur un balet de bouleau, cueilli à la roſée du matin, & lié quand le ſoleil deſcend ſous l'horiſon, cela produira ſon

effet ; mais j'ai encore d'autres moyens pour délivrer votre maiſon ; & j'entreprendrai cette cure inceſſamment. A l'égard de ce que ces Meſſieurs diſent des eſprits, ce ſont.... Ici il fut interrompu par Zelot, tout bouffi de colere, qui lui dit d'un ton furieux, qu'il étoit un viſionnaire, & que tout ce qu'il venoit de débiter étoit une pure chimere. Qu'eſt-ce que votre Paracelſe & votre Van-Helmont, dont les ouvrages ſe vendent à la beurriere à trois ſous la livre ? Je croyois que M. Taliſman liſoit de meilleurs auteurs, & qu'il mettoit ſes études à profit : il n'y a que lui certainement qui puiſſe feuilleter de pareils bouquins. Je ne doute plus que vous ne ſoyez aſſez ſuperſtitieux auſſi pour croire à la pierre philoſophale, & je gagerois que vous n'avez jamais vu de votre vie les *Principes de Newton*, quoiqu'il paſſe à juſte titre pour le prince

des Philoſophes. Prince des Philoſophes, repliqua Taliſman ? Prince des imbéciles, voulez-vous dire ! Je vous ſoutiens moi, que Newton étoit un plagiaire, & que tout ce qu'il y a de bon dans ſes ouvrages, il l'a tiré du vieux *Flamſtead*, & qu'il a fait un grand uſage des ouvrages de ces grands hommes que vous venez de noircir. Je prenois bien du plaiſir à cette ſcene plaiſante, & j'allois placer quelques mots pour encourager le Miniſtre, qui commençoit à perdre haleine, afin d'entretenir la diſpute, lorſque je fus prévenu par M. Gage, qui frappant le pavé du bout de ſa canne, après avoir avalé un grand verre de bierre, s'écria que ni l'un ni l'autre n'étoit au fait de ce dont ils parloient; que pour lui il n'avoit jamais entendu dire de mal de Newton, & qu'il reſpectoit ſa mémoire, ne fût-ce que parce qu'il avoit prouvé que le

monde étoit comme un œuf quoique ſi cela eſt, ajouta-t-il, ce doit être comme un œuf ſans germe, témoin la diſpute que ces deux grands hommes avoient enſemble pour rien. Car je veux mourir ſi je crois qu'il y ait ni ſortilege ni apparition dans le monde, & je ſuis ſur que tout eſt une pure fourberie, & une imagination creuſe. Ce beau & ſpirituel diſcours fut interrompu par un éclat de rire de quelques momens, à la fin duquel un animal tout ordinaire, qu'on appelle un chat, & qui étoit ſur les tablettes à vaiſſelle immédiatement derriere notre orateur, ayant apperçu le mouvement du ruban qui pendoit à la queue de ſa perruque & que l'air agitoit de côté & d'autre à meſure que l'orateur geſticuloit, s'élança tout d'un coup de ſon poſte, & lui découvrit adroitement la tête en faiſant tomber ſa perruque, & lui imprimant ſes grif-

ſes à trois ou quatre endroits ſur la nuque du col. Gage y porta à l'inſtant la main, & ſentant quelque choſe de velu, dans le tems même que le danger où étoit l'hôte fit jetter un grand cri à ſa femme, ſortit de la cuiſine tout épouvanté, & fit en ſortant certaines exclamations qu'on prit aiſément pour des effets de la peur: véritablement il étoit effrayé; car ſoit que le diſcours qu'il venoit d'entendre, ou que l'état actuel de la maiſon eût encore augmenté ſes préjugés naturels, il courut ſans s'arrêter juſqu'au village, d'où on vint chercher M. Taliſman pour l'aller ſaigner. Et cet incident mit fin à leur ſçavante diſpute.

Nous nous mimes alors à déjeuner; après quoi ayant compris par les premiers diſcours de l'hôteſſe que les deux voleurs avoient probablement changé de deſſein, nous montames à cheval & con-

tinuames notre voyage en reflé-chiſſant ſur les caractères ſingulier & les préjugés habituels des gens de village, ſur les diſcours abſurdes & ſans ſuite que nous avions entendus, & ſur le moyen heureux que nous avions trouvé de jetter de la terreur parmi une foule de gens crédules & ſots.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable dans tout le reſte de notre voyage. Mon ami s'occupoit preſque toujours à contempler le bonheur qui l'attendoit dans la poſſeſſion de la charmante Miſſ Suckey ; & je remarquai alors pour la premiere fois les changemens que l'amour produit dans un cœur bien épris. Un amant ne penſe abſolument à rien qu'à ce qui a rapport à ſa paſſion, dont l'objet occupant ſans ceſſe ſon imagination, lui rend tout autre objet inſipide & ennuyeux. Sa tête travaille avec tant de violence, que par une anticipation

conſtante de ce qu'il déſire, il jouit à chaque inſtant en idée du bonheur qu'il doit poſſéder un jour. Il converſe avec ſa maîtreſſe, & cet enchantement eſt ſi fort, que ſi un ami le trouble dans ſes méditations, il l'accuſe de défaut d'égards. Toutes les fois que pareille choſe m'arrivoit avec M. Diaper, il m'en grondoit avec tant de mauvaiſe humeur & d'un air ſi chagrin, que le ſeul moyen de lui rendre ſa gaieté, étoit de partager avec lui ſes tranſports imaginaires, & de me ſuppoſer comme lui témoin de quelque événement heureux. Cette feinte ne manquoit jamais de réuſſir.

Sitôt que je découvris cet ancien ſéjour de la paix & de l'innocence, que j'avois perdu de vue depuis ſi long-tems, ma joie ſe fit connoître par mille expreſſions tumultueuſes de cette ſatisfaction qui agiſſoit ſi viſiblement ſur mon

viſage. Mon ami prit part à ma joie ; mon plus grand plaiſir étoit l'idée de celui que mon pere & ma mere alloient gouter en nous voyant ; & pour l'augmenter encore, je n'avois pas voulu leur marquer préciſément le tems auquel nous partirions ; ainſi on ne s'attendoit point à nous voir ſitôt. Nous laiſſames nos chevaux chez un fermier à un mille de la maiſon de mon pere, où je fus reconnu avec joie ; & nous nous rendimes à pied. Nous arrivames préciſément au moment qu'on ſe mettoit à table. M. Diaper qui entra le premier, & que mon pere & ma mere ne pouvoient pas facilement reconnoître, me préſenta à ma mere, qui en jettant les yeux ſur moi s'écria : Mon cher Joſeph ! Sa ſurpriſe penſa la ſuffoquer. Je l'embraſſai, & lui demandai pardon de ma témérité, nos careſſes furent trop tendres & trop délicates

pour pouvoir être décrites. Mon pere vint à nous, & nous preſſoit dans ſes bras. Les domeſtiques étoient charmés, toute la maiſon retentiſſoit de nos carreſſes mutuelles. Le voiſinage fut informé de mon arrivée, & il nous vint une foule de viſites. M. Solfa ſe diſtingua, & fit mettre toutes les cloches en branle. Mes chers parens voulurent en faire une eſpéce de fête, & ouvrirent leur maiſon à toute la paroiſſe : en un mot, il n'y avoit point de fin aux marques d'amitié dont on nous combloit de tous côtés.

Le lendemain de notre arrivée au matin, M. Sharpley & M. Archer, qui avoient été avertis la veille au ſoir de notre arrivée, vinrent nous voir ; & leur vue ne fit que fortifier de plus en plus l'amitié que je conſervois toujours pour leurs fils.

CHAPITRE XIX.

Il rend compte à ſon pere des bontés de ſon maître : obtient le pardon de ſes folies paſſées : reçoit un préſent de ſa mere. Portrait de Thompſon. Il va viſiter Sir Walter Rich. Comment il y fut reçu. Portrait de Miſſ Louiſe Rich. M. Diaper reçoit une lettre qui l'oblige à partir.

A La premiere occaſion que je pus rencontrer, je priai mon pere de m'accorder quelques momens d'entretien : il s'y prêta volontiers ; & me menant dans ſon cabinet, il me demanda avec beaucoup de tendreſſe, ſi j'avois quelque choſe de particulier à lui demander ; que ma conduite lui avoit été ſi agréable, que je pouvois compter l'obtenir dans la minute. Un prélude ſi indulgent penſa

ſa me déconcerter tout-à-fait ; je reſtai preſque ſans mouvement & avec les yeux fixés vers la terre. Il me prit dans ſes bras ; & me ſerrant tendrement, il me dit qu'il appréhendoit que je ne me trouvaſſe incommodé, ou que je n'euſſe ſur le cœur quelque choſe, qu'il me conjuroit de lui découvrir. Mon cher fils, me dit le meilleur de tous les hommes, regardez-moi comme un véritable ami de cœur, & écartez ce reſte de réſerve que pourroit vous inſpirer la préſence d'un pere. Je lui ſaiſis la main ; & après un moment de ſilence, je lui racontai toutes les extravagances que j'avois commiſes ; je lui fis un détail ſincére de toutes mes malheureuſes aventures, ſans lui rien cacher que quelques circonſtances, qui auroient pu bleſſer la pureté de ſes oreilles. Sa ſurpriſe fut ſi grande, que j'eus tout le tems, ſans être interrompu, de lui apprendre

la conduite généreuſe de mon cher maître & de ſon fils ; & je le fis dans les termes les plus forts que la reconnoiſſance put me dicter : je n'oubliai point la circonſtance de mes dettes que M. Diaper s'étoit chargé de payer, & enfin tout ce que je crus ne pouvoir me diſpenſer de lui dire ; & je finis par les obſervations que devoit naturellement occaſionner la vue de ma mauvaiſe conduite. Quand j'eus fini, je m'apperçus qu'il étoit étrangement touché : il me dit de reſter là juſqu'à ſon retour, & me laiſſa partagé entre le chagrin de l'avoir contriſté, & la joie de me ſentir ſoulagé d'un poids qui m'accabloit. Il revint au bout d'un petit quart-d'heure, & avec un ſourire de ſatisfaction il me tira de peine, en diſant que, quoique le récit de mes fautes l'eût extrêmement affligé, mon répentir lui paroiſſant ſi ſincére, & mes réflexions ſi juſtes ;

& d'ailleurs que n'y ayant qu'un principe de juſtice envers lui, & de reconnoiſſance pour mon maître qui eût pu me déterminer à lui faire cet aveu, il ne pouvoit s'empêcher de me pardonner. Venez donc, mon fils, venez dans mes bras, je ne veux le céder en rien à votre maître & à cet excellent ami. Je lui écrirai dès demain, pour le remercier, & lui faire remettre la ſomme qu'il a bien voulu vous prêter ſi généreuſement. Vous me dédommagez, mon cher fils, de la peine & des dépenſes que vous m'avez cauſées, en me comprenant avec lui dans le nombre de vos bienfaiteurs. Plaiſe au Tout-puiſſant, dont la bonté éclatte ſi manifeſtement dans votre retour à la réligion & à la vertu, vous faire la grace de vous ſoutenir dans une ſuite d'actions conformes à ſa volonté, & qui puiſſent contribuer à votre félicité dans ce monde &

dans l'autre. Ne parlons plus de vos fautes, je ſuis réſolu de les oublier pour toujours; allons réjoindre nos amis qui nous attendent. A ces mots, ſans me donner de tems que ce qu'il m'en fallut pour lui baiſer la main, que je mouillai de mes larmes, il me laiſſa ſeul pour me remettre. Avant de pouvoir ſortir de la chambre, j'entendis monter ma mere; ſur quoi je tirai promptement d'une tablette un volume des piéces de *Rowe*, & l'ouvrant à la ſcene de *Tamerlan* où *Moneſes* eſt étranglé, je fis ſemblant de lire; elle apperçut mon trouble, & m'en demanda la cauſe, & je l'attribuai à l'intérêt que j'avois pris pour *Arpaſie*. Cela me réuſſit à merveille, & ma mere avec qui je me trouvois ſeul pour la premiere fois, m'accabla de carreſſes, que je lui rendis avec une ſatisfaction inexprimable. Rien ne peut égaler la tendreſſe dont elle me donna des preuves;

elle répandit même des pleurs du plaiſir qu'elle avoit à me revoir, & je l'aimois trop pour ne pas y mêler les miennes. Ce fut alors que cette aimable mere me mit dans la main une bourſe de cent guinées qu'elle avoit réſervées, diſoit elle, pour m'en faire préſent la premiere fois qu'elle me verroit à la campagne : & ſans me donner le loiſir de la remercier, elle me demanda ſi j'avois conſervé la bague que m'avoit donnée Miſſ Rich, quand je l'eus ſauvée du feu ? Je fus un peu ému à ce nom ; & je répondis, en rougiſſant, que je l'avois toujours, & qu'elle n'étoit jamais ſortie de mon doigt. Elle me conſeilla d'aller voir Sir Walter & ſa fille, qui avoient pluſieurs fois demandé de mes nouvelles depuis que j'étois à Londres. Sçavez-vous bien, continua-t-elle, que Miſſ m'a preſque toujours tenu compagnie, même depuis que ſon pere eſt dans la nouvelle maiſon

qu'il a fait bâtir dans notre voisinage; j'ai conçu pour elle une affection qui ne céde qu'à celle que j'ai pour vous, mon cher fils. Notre conversation fut ici interrompue par l'arrivée de M. Diaper, qui venoit nous chercher, pour nous engager à jouer: il prit ma mere par la main, & lui dit qu'il ne lui pardonnoit point de le priver de son ami; aussi, Maman, pour vous punir, j'ai résolu de jouer contre vous au Whist, & de vous traiter de Turc à Maure. Nous descendimes donc tous les trois dans la salle, où nous trouvames mon pere avec nos deux amis. Le sort voulut que M. Archer & moi ne fussions pas de la partie; & comme je ne me soucie pas beaucoup du jeu, je formai le dessein à l'instant d'aller voir Sir Walter. Le discours de ma mere m'avoit donné une envie de voir Miss Louise, dont je ne cherchai pas à pénétrer la cause pour lors; mais je me flat-

tai qu'il n'y en avoit point d'autre que l'augmentation de talents & de perfections qu'elle avoit acquiſe depuis que je ne l'avois vue. Par les mêmes motifs je m'habillai avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire ; & communiquant mon projet à M. Archer, il me dit qu'il vouloit aller avec moi rendre viſite à ſon ancien ami. Nous nous entretinmes pendant le chemin de mes aventures, ainſi que de ſon fils, & de mon ami M. Sharpley que nous marquames tous les deux avoir grande envie de voir. M. Archer me dit poliment, qu'il ſouhaitoit fort de trouver ſon fils auſſi bien façonné que moi quand il reviendroit, & fit beaucoup d'éloges de ma figure & de mon air, en diſant qu'il enverroit des lettres circulaires à tous les peres du canton, pour les avertir de renfermer leurs filles, juſqu'à ce que je fuſſe retourné à Londres. Ce diſcours, & la viſite

que nous allions faire à Miſſ Rich, me fit jetter un coup d'œil pour la premiere fois ſur mon ajuſtement; & l'envie demeſurée de plaire dans l'endroit où j'allois, me rendit fort ſatisfait de l'opinion qu'avoit de moi M. Archer. Ma taille étoit en effet des plus avantageuſes; tous mes mouvemens annonçoient une force & une ſoupleſſe de membres qui ne démentoient point mon origine. J'avois le teint aſſez beau, & mes joues étoient convertes d'un vermillon, que relevoient encore des cheveux noirs, qui tomboient en boucles ſur mes épaules, & qui étoient rattachés par derriere avec un ruban. J'avois dans les traits une douceur naturelle qui prévenoit en ma faveur ſitôt que je paroiſſois, & j'en ai ſouvent fait l'expérience à mon avantage. Joignez à tout cela des habits propres & de mode, & je devois figurer aſſez bien dans un village, d'autant plus que l'uſage nous

nous permettoit dans notre commerce de porter du galon ſur nos chapeaux & ſur nos veſtes. Nous arrivames en moins d'une demi-heure à la nouvelle demeure de Sir Walter, où on voyoit raſſemblés tous les avantages de l'air, de l'eau & de la ſituation : une allée d'ormes conduiſoit à une maiſon bâtie à la moderne, & annonçoit le bon goût de l'architecte : tout y avoit un air de ſimplicité champêtre ; le corps de logis n'étoit point chargé de ces ornemens, qui à la vérité contribuent à la magnificence d'un palais à la ville, mais qui ſont ridicules dans un bâtiment qui ne ſemble deſtiné que pour s'y délaſſer des affaires, s'acquérir de la ſanté & de la vigueur, & jouir de la tranquillité de l'ame. Une pareille retraite ne doit être formée que pour faire briller les beautés de la nature, ſans les ſurcharger trop par les touches affectées de l'art : en un

mot, Sir Walter ſembloit avoir été conduit par un rayon de ce génie qui paroît avec tant d'éclat dans les magnifiques, & cependant ſimples retraites d'un *Boyle* ou d'un *Temple*.

A peine avions-nous parcouru la moitié de l'avenue, que nous rencontrames Sir Walter, ſon neveu, & ſa charmante fille. Sir Walter qui avoit appris mon arrivée, n'eut pas bien de la peine à deviner qui j'étois, quoiqu'il me jurât que ſans cela il ne m'eût pas reconnu : il m'embraſſa en me proteſtant qu'il étoit auſſi charmé de me voir que ſi j'euſſe été ſon propre fils. Je répondis à ſon compliment dans les termes les plus polis que je pus, ainſi qu'à ceux de ſon neveu, que je trouvai le même que je l'avois laiſſé. Tandis qu'ils étoient occupés à complimenter M. Archer, je ſaluai Miſſ Louiſe, & je la vis changer pluſieurs fois de couleur : je la trouvai ſi embellie, que toute mon

aſſurance m'abandonna, & fit place à un reſpect qui convertit mes hommages en une eſpéce d'adoration. Jamais on n'a vu tant de graces & de charmes réunis que j'en apperçus dans cet inſtant; l'imagination la plus recherchée ne préſente pas à la fois tant de perfections réelles. Miſſ Louiſe étoit d'une taille médiocre; elle n'avoit de gorge, que ce qu'il en faut pour déclarer ſon ſexe: ſa figure étoit trop belle pour pouvoir être bien rendue: ſon col étoit ombragé par des cheveux noirs & bouclés, qui flottoient au gré du vent; ſon viſage, dont tous les traits étoient réguliers, étoit accompagné par deux yeux exactement de même couleur que ſes cheveux, & les plus beaux qui ayent jamais donné de l'amour. Une habitude de refléchir qui lui étoit naturelle, répandoit ſur toute ſa perſonne une douceur & une langueur inimitable qui pénétroit

juſqu'à l'ame : mais quand elle ſouriroit, on découvroit en elle mille autres beautés. Ses dents d'yvoire, & les petites foſſettes qui paroiſſoient alors au milieu de ſes belles joues, produiſoient un effet qui ſe ſent aiſément, mais que l'expreſſion ne peut rendre qu'imparfaitement. Elle avoit la main petite, plus petite même que ne l'ont ordinairement les femmes de ſa taille ; & ſes pieds qui étoient tout ce que ſa modeſtie lui permettoit de découvrir, ne paroiſſoient pas capables de ſoutenir le poids de ſon corps. Toutes ſes actions étoient accompagnées d'un air de dignité & de majeſté qui partoit du témoignage de ſon innocence & de ſa vertu ; mais on n'y entrevoyoit pas la moindre teinture d'affectation & d'orgueil ; ſon caractère y étoit trop oppoſé. Telle étoit cette charmante fille ; doit-on donc être étonné ſi toutes mes facul-

tés ſe raſſemblerent pour l'admirer. Avez-vous entendu les airs enchanteurs, & les douces cadences de l'inimitable Handel? Telle étoit ſa voix dont les accens mélodieux répandoient par-tout une joie inexprimable. Philomele n'a pas les ſons ſi doux, lorſqu'elle chante ſes peines aux échos du voiſinage, ni l'alouette quand elle célébre par ſes chants le retour du matin.

Je fus bientôt interrompu dans mon admiration par l'arrivée de Sir Walter & de M. Archer, qui s'approcherent de nous, au moment que Miſſ me félicitoit ſur mon arrivée à la campagne d'un air qui m'annonçoit qu'elle me ſçavoit bon gré de ma viſite. Eh bien, mon garçon, me dit ſon pere, que penſe-tu de Louiſe? Crois-tu qu'elle vaille la peine qu'on la ſauve du feu? Je voudrois de tout mon cœur que tu euſſes un état à lui donner, ou que ce drole-

là, à qui je la deſtine s'il ſe comporte bien, pût acquerir ton mérite; (en diſant ces mots il montroit du doigt ſon neveu, qui étoit à quelques pas de nous,) car je penſe qu'une belle fille & un joli bien doivent être conſervés dans la famille d'où ils ſortent. Ce diſcours bruſque du bon Baronet fit rougir ſa fille; & M. Archer craignant que la ſuite de la converſation ne lui fit encore plus de peine, changea de diſcours, & propoſa d'aller au château que je n'avois pas encore vu. Alors préſentant à Miſſ Louiſe ma main qu'elle accepta avec plaiſir, nous ſuivimes ſon pere qui nous introduiſit dans ſa maiſon. L'intérieur répondoit à l'opulence du maître: rien n'y manquoit de tous les meubles & les ornemens qu'on peut avoir quand on eſt riche, & qu'on ſe fait honneur de ſon bien. Il étoit tard quand nous arrivames; ainſi cette

premiere viſite ne fut pas longue : on me fit promettre en partant que j'irois tous les jours, & le Chevalier m'annonça qu'il ne me le pardonneroit jamais, ſi je ne faiſois pas une partie de chaſſe avec lui, & ſi je ne regardois ſa maiſon comme la mienne, tant que je reſterois à la campagne ; il ajouta : (ce qui à la vérité étoit plus flatteur pour moi que tout le reſte,) Je vous réponds que Miſſ trouvera bien quelque moyen de regaler ſon libérateur. Elle y conſentit par un ſigne de tête, & renchérit de la façon la plus engageante ſur l'invitation de ſon pere. Pendant notre retour, M. Archer remarqua que j'étois rêveur, & me demanda, en riant, ſi je n'avois pas oublié de rapporter mon cœur ? Ah, me dit-il plus ſérieuſement, je ſouhaiterois bien que vous puiſſiez poſſéder cette fille admirable, qui eſt deſtinée aux embraſſemens de ce ruſtre que

nous avons vu, & qui ſera peut-être malheureuſe avec lui. De retour au logis, on nous gronda de nous être éclipſés, juſqu'à ce que nous en dimes la cauſe. M. Diaper mon ami me parut plus triſte qu'à ſon ordinaire: craignant qu'il ne fût incommodé, je lui propoſai un tour de promenade au clair de la lune; il y conſentit volontiers: & quand nous fumes ſeuls, il tira de ſa poche une lettre qu'un exprès lui avoit apporté depuis que j'étois ſorti, & me dit en ſoupirant: Vous verrez la cauſe de ma peine; il faut que je parte demain. J'ouvris promptement cette lettre en tremblant; elle contenoit ce qui ſuit.

Mon cher Monſieur,

« Votre compagnie nous a fait » trop de plaiſir pour ne pas pro- » fiter de l'occaſion de vous en

„ remercier. Je le fais d'autant plus
„ volontiers, que je crois que vos
„ ſentimens pour une certaine jeu-
„ ne Dame vous détermineront à
„ nous venir voir le plutôt que
„ vous pourrez. La pauvre Miſſ
„ Suckey a eu une fiévre violente
„ qui lui a donné le tranſport pen-
„ dant quelque tems. Quoique la
„ force de la maladie ſoit paſſée,
„ & qu'elle ſoit maintenant conva-
„ leſcente, il lui eſt reſté une foi-
„ bleſſe qui la rend un objet digne
„ de pitié. Et pour ne vous rien
„ cacher, je crois que votre abſen-
„ ce influe autant ſur ſon eſprit,
„ que la maladie a fait ſur ſon
„ corps. L'éducation de ma ſœur
„ & ſon caractère incapable d'af-
„ fectation & de diſſimulation, ne
„ lui ont pas permis de me cacher
„ ſes ſentimens. Vous êtes trop
„ généreux pour en eſtimer moins
„ une femme de mérite pour cela.
„ En un mot, mon cher, ſi vous

„ venez nous voir, je ſuis ſur que
„ vous aurez beaucoup de part
„ au rétabliſſement de cette pau-
„ vre fille. Je vous crois trop d'hon-
„ neur pour reſter les bras croiſés,
„ & ne pas vous rendre à un défi
„ de cette nature. Je préſente mes
„ reſpects ſincéres à mon ami
„ Thompſon; mais je n'aurai pas
„ la cruauté d'exiger qu'il vous
„ tienne compagnie. Quelque de-
„ ſir que j'aie de le voir, ce ſeroit
„ l'arracher trop tôt aux empreſ-
„ ſemens de ſa famille. S'il vou-
„ loit s'oppoſer à votre voyage,
„ aſſurez-le de ma part que vous
„ retournerez dans huit jours au
„ plus tard. Mon épouſe vous fait
„ ſes complimens à tous les deux.
„ Je ſuis votre ſincére ami & très-
„ humble ſerviteur. *A. Bellair.*

„ *P. S.* Songez bien que ce voya-
„ ge ne vous diſpenſera pas de te-
„ nir la parole que vous m'avez
„ donnée l'un & l'autre de paſſer

„ ici quelques jours, en retournant „ à Londres. Quand vous verrez „ ma ſœur, ne lui parlez pas de „ cette lettre, votre arrivée ne „ lui en fera que plus de plai- „ ſir. „

Je ne pus pas m'oppoſer au deſir qu'avoit mon ami de partir; ſon impatience juſqu'au matin fut telle qu'il ne dormit point de toute la nuit. Je me chargeai de faire ſes excuſes à mon pere & à ma mere, qui n'étoient pas encore éveillés quand il partit. J'écrivis une lettre polie à M. Bellair; & montant à cheval tous les deux, je le conduiſis l'eſpace de quelques milles, & le laiſſant pourſuivre ſon voyage, je revins au logis.

CHAPITRE XX.

Thompſon eſt épris de Miſſ Louiſe. Il combat ſa paſſion, & tâche de la ſurmonter. Les avis de M. Diaper le détournent de ſa réſolution. Sir Walter les amene chez lui.

JE ne tardai pas à inſtruire mon pere & ma mere, du départ de M. Diaper, & je ſentis en moi-même un changement ſubit & très-conſidérable. La converſation me devenoit inſipide même avec les perſonnes que j'aimois le plus; je cherchois la ſolitude, & n'étois jamais plus fâché que quand on venoit m'y troubler. Je paſſois des jours entiers, en l'abſence de mon ami, dans des promenade écartées pour y pouvoir rêver en liberté. Hélas! je portois au dedans de moi, ce qui détruiſoit mon repos & ma

tranquillité. Toutes les fois que j'allois voir Miſſ Rich, j'en revenois toujours plus rempli du poiſon ſubtil qui détruiſoit le pouvoir de ma raiſon; & c'étoit envain que je l'appellois à mon ſecours. Je craignois même de voir cette aimable fille, dans l'appréhenſion que les mouvemens tumultueux de mon ame ne me trahiſſent. Je ne goutois de plaiſir qu'à penſer à elle ou à lui parler; mille ſentimens tendres s'emparoient de mon cœur, & m'arrachoient des larmes. Je ne ſentois que trop que l'amour s'étoit fixé dans mon ame & la tyranniſoit ſans pitié. Cette paſſion avoit fait en peu de jours tant de progrès, que j'étois incapable de toute autre penſée; cependant c'étoit des ſentimens purs & innocens que j'éprouvois, & non pas comme autrefois des deſirs impétueux & déſordonnés. Non, ma paſſion étoit fondée ſur la vertu, le mérite &

l'excellent caractère de celle qui la faiſoit naître; & la raiſon même me diſoit que c'étoit la perſonne la plus digne & la plus eſtimable qu'on eût jamais vue. Il me ſembloit que je ne deſirois de poſſéder que ſa beauté, ſon eſprit & ſa confiance. C'eſt ainſi que je cherchois tous les moyens de me juſtifier mon état. Mais d'un autre côté, quand j'enviſageois la différence de nos conditions & de nos fortunes, l'ingratitude dont je me rendois coupable envers ſon pere qui m'aimoit, & qui m'avoit inſtruit lui-même qu'il la deſtinoit à un autre, & que la poſſeſſion d'une ſi digne femme étoit une récompenſe plus que ſuffiſante pour toute une vie employée aux ſoins & aux travaux de la profeſſion à laquelle j'étois deſtiné; l'idée des malheurs où j'allois me plonger, moi & l'objet de mes deſirs, me déſeſpéroit: cependant à en juger par la con-

noiſſance que j'avois de ſa prudence, des égards, & de l'obéiſſance conſtante qu'elle avoit pour ſon pere, j'avois tout lieu de douter qu'elle me fût favorable, quoiqu'en toute occaſion elle m'eût traité avec une diſtinction qui approchoit de l'amitié due à un frere ; (car c'étoit ainſi qu'elle m'appelloit, & nommoit ma mere la ſienne, & Sir Walter même le lui avoit ſouvent entendu répéter avec plaiſir.) Elle parut charmée du cas que je faiſois de la bague dont elle m'avoit fait préſent il y avoit pluſieurs années ; elle prenoit goût à ma compagnie, & au contraire elle avoit conçu pour ſon brutal de couſin une averſion qu'elle ne pouvoit pas même s'empêcher de me faire voir quand nous étions ſeuls. Etoit-elle à ſon clavecin ? elle prenoit plaiſir à jouer les piéces les plus tendres : & comme j'étois enchanté de l'entendre, elle

cherchoit les occaſions de m'obliger, en me diſant de l'accompagner de ma voix que j'avois aſſez belle, ou avec la flute traverſiere. Souvent pour me flatter, elle louoit la vie des bourgeois, racontoit ce qu'elle avoit entendu dire des fortunes ſubites des commerçans, & des mariages avantageux qu'ils font quelquefois. Mon état actuel d'apprentif étoit encore une autre circonſtance déſeſpérante pour moi, & je maudiſſois le ſort, qui, en me donnant en partage un cœur ſuſceptible, vaſte & ambitieux, m'avoit refuſé une naiſſance & une fortune ſuffiſantes pour me livrer à des eſpérances ſi louables. A la vérité ma famille étoit une des meilleures du canton; mais le bien de Sir Walter, qui étoit conſidérable, & ſon titre, éloignoit toute idée d'alliance. Ce que je pouvois eſpérer du bien & des épargnes de mon pere, ſe réduiſoit à quelques milliers

milliers de livres ſterlings, qui ſuffiſoient au plus pour me mettre en état de commencer mon commerce d'une façon aſſez avantageuſe. Au contraire elle avoit indépendamment du bien de ſon pere, douze mille livres ſterlings de bien acquis, qu'un oncle lui avoit laiſſé: & comme ſon pere ne paroiſſoit pas diſpoſé à ſe remarier, il y avoit apparence, que tout ſon bien ſeroit pour elle & ſes enfans: enfin tout contribuoit à détruire les tentatives que je pouvois faire de ce côté-là. Après les efforts les plus cruels, je pris la ferme réſolution d'étouffer ma paſſion, & de chercher de la guérir par l'abſence. Il faut s'être trouvé dans d'auſſi fâcheuſes circonſtances pour imaginer les violens combats que j'eus à ſoutenir, & les ſupplices que j'endurai. J'eus recours aux livres, & à la converſation de mes amis; mais tout cela fut inutile. Jallai me pro-

mener dans tous les villages voiſins, & je viſitai toute la paroiſſe, où j'étois adoré à cauſe de mon pere ; mais chaque pas que je faiſois, chaque maiſon où j'entrois, m'offroit quelque choſe qui me rappelloit l'idée de ma chere Louiſe. Toutes les familles retentiſſoient de ſes louanges, & des témoignages de ſa douceur & de ſa bonté. Les pauvres du canton ſe reſſentoient tous de ſes bienfaits ; jamais aucune perſonne de ſon âge n'avoit fait voir tant de bonté, de piété, & de charité. J'appris que ç'avoit été ſon occupation conſtante avec ma mere, dans leurs momens perdus ; & tout retentiſſoit des prieres & des ſouhaits que l'on faiſoit pour elle. Je m'addonnai alors à la chaſſe & aux autres amuſemens de la campagne : mais ces plaiſirs m'attiroient ſi ſouvent du côté de Sir Walter & de ſon parent, que je ne pus pas y réſiſter plus long-

tems. L'un me forçoit toujours d'aller chez lui, où j'étois certain de rencontrer la cauſe de mes inquiétudes; l'autre me choquoit tout-à-fait la vue, par l'idée que je me formois de ſon bonheur prochain. Pour lui, il regardoit les amitiés que je recevois comme autant d'inſultes pour lui; & ſuivant la coutume des ames mépriſables & ſoupçonneuſes, il crut voir quelque choſe de plus particulier qu'à l'ordinaire entre Miſſ Louiſe & moi. Il en parla pluſieurs fois à ſon oncle d'un air d'envie; celui-ci ſe mocquoit de lui, & rioit de ſes frayeurs. Sot que vous êtes, lui diſoit-il ſouvent, vous n'avez pas l'ombre de mérite, & vous êtes jaloux de ceux qui en ont! Il ſera tems de la reſtreindre à votre compagnie & à votre humeur quand elle ſera votre femme. Malgré cette franchiſe, Sir Walter étoit pourtant déterminé à ſacrifier ſa fille à

un miſérable qu'il mépriſoit. Après le retour de mon ami, dont la préſence avoit entierement diſſipé la maladie de Miſſ Bellair, & qui étoit épris de plus en plus de cette aimable fille, je propoſai à mon pere d'accepter l'invitation que nous avoient faite M. Archer & M. Sharpley, d'aller paſſer une ou deux ſemaines chez eux; il y conſentit volontiers, & même il nous y accompagna pendant quelques jours. Je m'imaginois pouvoir y jouir à mon aiſe de leur converſation & des amuſemens qui nous étoient préparés. Mais helas, c'étoit me fuir moi-même; & je changeois ſi viſiblement, qu'un homme de moins de diſcernement que M. Diaper en eût aiſément ſoupçonné la cauſe. Il avoit déja vu pluſieurs fois Miſſ Rich, & la louoit à tous propos; & en remarquant ma façon d'agir quand j'étois avec elle, il avoit deviné à-peu-près

l'état de mon cœur. Ainſi il ne parut point ſurpris quand je lui découvris la ſituation de mon ame. Mais figurez-vous ma ſurpriſe, quand au lieu de m'aider à vaincre ma paſſion, il me parla de la maniere ſuivante. Je ſuis fâché, mon cher ami, de vous voir embarraſſé. Conſiderez que Sir Walter fait une choſe que Dieu, & la nature doivent également déſapprouver, & que c'eſt une entrepriſe ridicule que de vouloir ſurmonter des antipathies. Non, non, je vous aiderai en toute choſe pour délivrer cette jeune Demoiſelle du ſort malheureux qui la menace, ſi elle épouſoit ce brutal que ſon pere paroît déterminé à lui donner. Pour vous, mon cher Joſeph, vous me paroiſſez un parti ſortable pour elle, & pour toute autre femme. Sitôt que nous ſerons de retour, je propoſerai à mon pere de vous aſſocier avec lui; & au bout de quel-

ques années Sir Walter ne rougira plus de votre alliance. S'il le fait encore, ſa fille a une fortune acquiſe qui ne dépend pas de lui; je crois qu'on eſt diſpenſé d'obéir aux parens quand leur volonté tend à faire notre malheur; je ſuis ſur au contraire que ce ſeroit une des plus grandes fautes que l'on pût commettre, & une offenſe contre le ciel. Tâchez donc par toute ſorte de moyens honnêtes de gagner ſon affection. Quant au tems qui reſte encore à paſſer de votre apprentiſſage, ne vous en mettez pas en peine; je ſçais les conſidérations que mon pere a pour vous. Qu'il eſt aiſé de nous perſuader, quand on flatte nos deſirs & nos inclinations! L'amitié & la tendreſſe de ce cher compagnon me tirerent des larmes, & je demeurai quelque tems dans ſes bras ſans parler, tant ſa généroſité m'avoit touché. Quand je fus un peu remis, ma

reconnoiſſance fut extrême ; & je n'eus point d'objection à lui faire, tant ſon avis cadroit exactement avec mes deſirs. Je repris ma tranquillité ordinaire, & je me ſentis autant d'envie de retourner chez mon pere, que j'en avois eu auparavant de m'en éloigner.

Telle étoit la ſituation de mon ame, quand un matin Sir Walter vint à grand bruit à la porte de M. Archer, & mettant pied à terre, il monta dans notre appartement où nous ne faiſions que commencer à nous habiller. Allons, allons, mes amis, on ne peut plus ſe paſſer de vous au logis. Ma fille m'oblige de donner un bal cette nuit à tous les gens du voiſinage, afin que vous y veniez tous les deux. Ainſi point de repliques, montez à cheval, & venez tout de ſuite avec moi : peut être rencontrerons-nous en chemin du gibier qui nous aidera à vous donner à

dîner. Il n'attendit pas notre réponſe, & continua ſa converſation d'un air gai, juſqu'à ce que nous fumes prêts à partir; pour lors nous primes congé de nos bons amis, qui promirent de nous joindre dans un ou deux jours. Nous ſuivimes Sir Walter, qui fut extrêmement picqué de ne rien trouver dans la route qui valût la peine d'être tué. Nous arrivames à ſa maiſon à l'heure de midi après un voyage agréable, pendant lequel nous l'entretinmes des diverſes aventures de la ville; il ouvroit de grands yeux, & repetoit à chaque inſtant: C'eſt le diable que cette ville de Londres.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Ils ſont reçus avec bien du plaiſir par Miſſ Louiſe. Thompſon danſe avec elle au bal. Un accident lui découvre ſon amour. Comment il eſt reçu. Thompſon eſt attaqué & bleſſé par des inconnus, & porté chez Sir Walter. Chagrin de Miſſ Louiſe à cette occaſion. Elle lui déclare auſſi qu'elle l'aime.

SIr Walter ne voulut pas nous permettre d'aller au logis prendre du linge; mais il envoya un domeſtique chercher nos habits les plus propres chez mon pere, & en même tems il le fit inviter, lui & ma mere, à ſe trouver au divertiſſement que ſa fille donnoit le ſoir. Quand nous fumes habillés, il nous introduiſit dans l'appartement de cette aimable fille que

nous trouvames avec une robbe traînante de damas blanc, qui faisoit un déshabiller charmant : ses parures étoient si chargées de diamans que je n'avois jamais rien vu de si riche. Mais ces ornemens au lieu d'augmenter ses charmes empruntoient encore de l'éclat de sa beauté, & ne servoient qu'à faire briller ses graces naissantes. Après les premiers complimens elle se joignit à son pere pour me railler de ma longue absence. Je laissai échapper un soupir qu'il ne me fut pas possible de retenir; elle s'en apperçut, & me demanda si j'avois été malade: à quoi je lui repondis, que rien n'auroit pu m'empêcher de profiter de la seule société où je me plaisois, sans une certaine mélancolie que j'éprouvois depuis quelque tems. Elle parut embarrassée de ma réponse, & alloit me repliquer, lorsqu'on vint avertir que le dîner étoit servi.

Nous nous mimes à table : il y avoit entre autres choſes un pâté de poulets. Je vous ai entendu dire, M. Thompſon, me dit cette belle fille, que c'étoit votre mets favori : je l'ai fait faire exprès pour vous ; ainſi vous m'obligerez beaucoup d'en bien manger. Une pareille attention me tranſporta : je lui répondis d'un air & d'un ton qui lui firent aiſément concevoir combien j'étois reconnoiſſant. La converſation s'anima ; mon ange fit & dit tant de choſes agréables, que nous en fumes ravis d'admiration, mon ami & moi. Le vieux gentilhomme étoit près de crever dans ſa peau de joie, & proteſta que c'étoit ma compagnie qui la lui inſpiroit. Vois-tu, mon garçon, elle a toujours été triſte depuis que tu es parti : mais ſi jamais tu lui joues un pareil tour, tant que tu ſeras à la campagne, je ne te le pardonnerai de ma vie : ni moi non plus,

je vous en assure, mon papa, dit Miss, avec un sourire gracieux & inimitable. Oui da, repliqua Sir Walter, ni moi ni ce drole-là, en montrant son neveu, ne sommes rien pour elle : elle aime votre compagnie, parce que vous lisez beaucoup, & que vous sçavez bien des choses que nous ne connoissons pas. La nuit approchoit, & la compagnie étant arrivée de bonne heure, nous fumes obligés de passer dans la salle du bal qui étoit ornée avec beaucoup de magnificence & de goût. Tant que le bal dura, j'eus le plaisir de tenir compagnie à ma charmante maîtresse ; & à lui toucher seulement la main, je me sentois enflammé de nouveaux feux. Son cousin s'amusoit pendant tout ce tems-là à boire & manger avec ses compagnons dans la salle, notre façon de passer le tems n'étant conforme, ni à son goût, ni à son inclination.

Sir Walter danſa avec ma mere, & M. Diaper trouva une aimable compagnie dans une jeune Dame du voiſinage. Le tout fut terminé par un bon repas froid, qui fit connoître le bon goût & l'arrangement de la maîtreſſe de la maiſon. Sir Walter ne voulut pas nous permettre de partir le ſoir même ; & après que ſa fille ſe fut retirée, il voulut que nous fiſſions la débauche avec lui. En effet nous bumes tant, contre notre ordinaire, que nous eûmes bien de la peine à gagner nos appartemens. Sir Walter jura qu'il nous trouvoit beaucoup plus vigoureux qu'il n'avoit cru, & non de ces lâches buveurs, comme il en avoit tant vu parmi ceux qui viennent de Londres.

Le lendemain Sir Walter propoſa d'aller prendre l'air à cheval dans les plaines voiſines ; ſa fille conſentit à venir avec nous. Ja-

mais je n'ai vu de femme monter à cheval avec tant de grace ; elle avoit l'air de Diane, avec un habit de chaſſe le plus magnifique que ſon pere avoit pu l'imaginer. Elle montoit un beau cheval bay à longue queue, qui paroiſſoit fier du fardeau qu'il portoit ; il mordoit ſon frein, & frappoit du pied, comme s'il eût ſenti l'honneur d'être monté par un tel cavalier. A peine étions-nous arrivés dans la plaine, que cet animal naturellement peureux, appercevant quelque objet qui l'épouvanta, fit une caracolle de côté, & ſe mit à courir avec tant de violence, que la bride ne ſuffiſoit pas pour l'arrêter. Sir Walter, & mon ami étoient reſtés aſſez loin derriere : pour moi j'étois à ſes côtés. Elle fit un grand cri ; l'animal vitieux couroit à toute bride. Effrayé du danger qui menaçoit Miſſ Louiſe, & appréhendant pour ſes jours, je pouſ-

ſai mon cheval pour tâcher d'atteindre le ſien, & de l'arrêter. Mais avant que j'euſſe le tems de le joindre, ſon cheval rencontra un trou au milieu de ſa courſe, tomba & jetta cette aimable fille à pluſieurs pas delà; je la trouvai évanouie, lorſque j'eus mis pied-à-terre: je la pris entre mes bras & dans les premiers inſtans de mon déſeſpoir, j'arroſai d'un torrent de larmes ſon beau viſage, qui pâle & défait étoit panché ſur mon ſein. O ciel! que je ſuis malheureux, m'écriai-je! Dieu, rendez-moi ma charmante maîtreſſe, ou laiſſez-moi mourir avec elle. Mais helas, elle ne m'entend pas, & déja elle n'eſt plus! Je ne ſçais ſi mes larmes, ou mes exclamations entrecoupées la rappellerent à la vie; mais un ſoupir qui ſe fit paſſage, me combla de ſatisfaction en m'apprenant qu'elle vivoit encore. Oh Dieu, continuai-je, ſauvez cette

charmante fille, le modéle de vos perfections! Puis jettant les yeux ſur elle, j'apperçus les ſiens ouverts. Dans le tranſport de ma joie, j'imprimai un baiſer ardent ſur ſon front: mais rentrant en moi-même, je rougis, & j'étois prêt à me laiſſer tomber par terre, à la vûe de ma préſomption. Elle s'arracha de mes bras, & me dit doucement: M. Thompſon, je vous incommode; je ſuis maintenant en état de marcher. Ma chere Dame, lui dis-je en bégayant, permettez-moi de vous ſoutenir, vous êtes ſurement bleſſée. Dans ce moment nos deux amis arriverent. Ils avoient rejoint le cheval, qui, après cet accident, avoit pris, en galoppant, le chemin de la maiſon, & leur avoit donné les premiers ſoupçons de cet accident. Je m'eſſuyai le viſage, & tâchai de cacher mes pleurs. Sir Walter fut tranſporté de joie de ce que ſa fille n'étoit point bleſ-

ſée, & mon ami prit part à la ſatisfaction générale. Pour moi j'étois tout-à-fait confus par la crainte d'avoir encouru ſon indignation par ma témérité, & en lui découvrant mes ſentimens. Je mis ſur mon cheval la ſelle de femme qui étoit ſur le ſien, & je l'aidai à remonter, ſans oſer la regarder. Sir Walter m'embraſſa cent fois; il étoit ſi ſenſible au ſervice que j'avois rendu à ſa fille, que pendant tout le reſte du chemin, il ne ceſſa de m'accabler de louanges, & de remercimens. Miſſ Louiſe parla peu, & parut fort reſervée. Chacun attribua ſon ſilence à l'accident qui venoit de lui arriver: pour moi je le regardai comme une marque de ſon reſſentiment; cette idée me mettoit au ſupplice. Sitôt que nous fumes arrivés, elle demanda permiſſion de ſe retirer; elle alla ſe mettre au lit, & ſa femme de chambre nous vint dire qu'elle

étoit fort mal. On envoya auſſitôt chercher du ſecours ; ſon état nous jetta tous dans des allarmes & des inquiétudes inexprimables. Je reſolus de ne pas ſortir qu'elle ne fût mieux : & Sir Walter fut fort touché de nos allarmes. Helas ! mon déſeſpoir étoit complet ; & mon ami eut bien de la peine à m'empêcher de prendre des réſolutions téméraires contre moi-même, juſqu'à ce qu'on vint nous dire, qu'elle venoit de s'endormir, après qu'on lui eût donné quelque reméde pour la tranquilliſer. Le lendemain matin j'eus la ſatisfaction d'apprendre qu'elle étoit totalement remiſe ; & elle parut au déjeuner avec un viſage plus charmant que jamais, s'il eſt poſſible : je fus le ſeul à qui il reſta de la peine ; car elle me traita avec tant d'indifférence, quoique très poliment, que je maudis mille fois l'imprudence qui m'avoit privé en un

inſtant de la douce familiarité avec laquelle elle me traitoit auparavant. Cependant elle me remercia d'un air ſi ſincére, que j'eus lieu de m'applaudir du petit ſervice que j'avois eu le bonheur de lui rendre; mais je ne pus pas ſurmonter ma timidité; & ma confuſion me permit à peine de dire trois paroles pendant tout le déjeuner: je pris congé avec un accablement d'eſprit qui faiſoit pitié. En arrivant chez mon pere, je me retirai dans ma chambre ſitôt que la décence put me le permettre, pour rêver en ſecret à mes peines. Je fus quelques jours dans un état de langueur & de mélancolie, qui inquietta beaucoup ma mere; on me croyoit malade, lorſqu'il me vint de la part de Miſſ Louiſe une invitation d'aller lui tenir compagnie. La joie diſſipa mes chagrins dans la minute; je partis ſur le champ pour aller jouir de ſon aimable préſen-

ce. Il y avoit à l'entrée de l'allée ouverte qui conduiſoit à la maiſon de Sir Walter, une eſpéce de boſquet que l'art & la nature avoient à l'envie contribué à rendre fort deſert, & éloigné de la vue. Je voulus y paſſer pour abreger le chemin; à peine y étois-je entré qu'un coup de piſtolet me ſiffla aux oreilles, & m'étourdit à l'inſtant; je n'eus pas le tems de me retourner pour voir d'où le coup partoit, que je reçus un coup de bâton ſur le bras, & un ſecond ſur la tête qui me renverſa par terre ſans ſentiment. Je ne ſçaurois dire ſi ces aſſaſſins redoublerent leurs mauvais traitemens, ni ce qui ſuivit. La premiere choſe que j'apperçus, après avoir repris mes ſens, fut mon pere, & mon ami, pleurant à côté de mon lit; je me trouvai dans un appartement que je ne connoiſſois point, ſi foible & ſi languiſſant que je pouvois à peine

parler ; je leur demandai d'une voix éteinte où j'étois, & qui m'avoit apporté là ? Ils furent charmés de voir que j'avois repris connoiſſance ; mais ils me prierent tendrement de me tranquilliſer, & me promirent de m'informer de tout, quand il en ſeroit tems. Ils n'en dirent pas davantage ; & j'eus lieu d'appercevoir, par le chagrin qui paroiſſoit ſur leur viſage, que j'avois été bien dangéreuſement malade. Je me tins tranquille pendant quelques heures ſuivant leurs deſirs ; mais quoiqu'extrêmement foible, j'entendois tout ce qu'on diſoit ; je vis ma mere fort affairée autour de moi, & je fus ſurpris de voir Sir Walter, M. Archer, & M. Sharpley, entrer ſouvent dans ma chambre & demander de mes nouvelles. On me laiſſa ſeul tout le reſte du jour ; M. Diaper fut aſſidu auprès de mon lit : je lui demandai ce qui étoit arrivé ; mais

il refusa toujours de me satisfaire, & me pria instamment de ne point le questionner là-dessus, que je ne fusse plus en état d'en entendre le recit. Forcé d'y consentir, je restai encore trois jours dans cette incertitude; enfin ma jeunesse prit le dessus; je me retablis assez vite. Je commençai d'abord à marcher dans la chambre en me tenant aux chaises & aux tables; & deux jours après j'allois sans aucun soutien, quoique mon bras me fit encore alors une douleur violente. Ce fut alors que mon ami, qui ne me quittoit point, crut pouvoir répondre sans danger à mes questions, & il me parla ainsi. Dieu soit béni, mon cher Joseph, de ce que vous êtes en si bon état: vous avez eu pendant dix jours une fiévre violente & un délire continuel, qui nous ont fait désesperer de votre vie. Jugez du chagrin & de la peine que nous en avons tous ressentis;

l'on ne connoît point les auteurs de l'horrible traitement que vous avez reçu ; on n'a pu les découvrir malgré les perquiſitions les plus exactes. Car on vous a trouvé dans le boſquet de Sir Walter, baigné dans votre ſang ; & quelques-uns de ſes domeſtiques vous ont apporté chez lui comme un homme mort ; vous y avez toujours été depuis, & encore à préſent vous êtes dans ſa chambre à coucher. Je puis bien vous dire que Miſſ Louiſe a été auſſi malade que vous, puiſque votre convaleſcence a produit le même effet ſur elle. Quand on vous eut apporté chez ſon pere en cet état, elle s'évanouit, & l'on eut peine à la faire revenir ; mais quand les chirurgiens eurent prononcé que votre guériſon étoit déſeſpérée, ou du moins très-douteuſe, il ne lui fut plus poſſible de cacher ſon chagrin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & fit paroî-

tre tant de douleur, que tout le monde en fut ſurpris. Il lui vint enſuite une fiévre qui la mit à deux doigts de la mort. Sir Walter croit encore à préſent que c'eſt l'effet de l'amitié; mais votre mere & ſa femme de chambre ſont témoins du véritable motif; elle diſoit qu'elle ne pouvoit vivre ſans vous, & témoigna une tendreſſe ſi particuliere, que chacun put aiſément en deviner la cauſe. A meſure que vous guériſſiez, elle a repris des forces, & maintenant elle ſe porte mieux que vous : elle demande toujours de vos nouvelles; mais elle a prié votre mere, & ordonné à ſa femme de chambre de ne point parler des diſcours qui lui ſont échappés pendant ſon délire. Je vous fais mon compliment de cette découverte, & je me félicite de vous l'avoir dite, dans l'eſpérance que cette penſée accélérera votre entiere guériſon. Il n'eſt pas poſſible,

poſſible, mon cher Joſeph, d'exprimer la douleur & la peine que vous avez cauſées à votre pere & à votre mere; ni combien j'ai été affecté du danger de perdre un ami auſſi eſtimable. Sir Walter, malgré la diſtraction que lui cauſoit la maladie de ſa fille, a eu autant de ſoin de vous que ſi vous euſſiez été ſon propre fils. Dites-moi préſentement, cher ami, comment vous avez reçu cette bleſſure à la tête, & cette fracture au bras, qui a tant embarraſſé les plus habiles chirurgiens des environs. Je fis à M. Diaper le recit qu'on a déja vu; il en fut fort ſurpris; mais quoique nous conjecturames qu'on avoit eu intention de me tuer, nous ne pumes deviner les auteurs de cette entrepriſe, d'autant que je n'avois jamais déſobligé perſonne dans tout le pays, & qu'au contraire j'y étois univerſellement aimé. L'idée de la maladie de ma chere Louiſe

m'affligea beaucoup : néanmoins ce que je venois d'apprendre me causa tant de plaisir, que j'en oubliai & sa maladie & la mienne, pour m'abandonner à mille transports de joie. La connoissance des sentimens de son cœur me fit presque benir la main cruelle, qui, en me traitant si mal, avoit occasionné cette découverte. J'étois aussi transporté de mon bonheur, que si ma chere Louise eût été déja en ma possession ; & la joie que cette idée me donna, me rendit bientôt mes forces & ma premiere santé. Cette aimable fille se rétablit aussi, & fut bientôt en état de quitter la chambre. Nous demandions à chaque instant des nouvelles l'un de l'autre, maintenant que je me portois bien, je brulois du desir de la voir ; je resolus pourtant de suivre le conseil de mon ami, & de feindre d'ignorer ses sentimens. Sir Walter voulut me garder encore

une ſemaine après ma guériſon : alors mon pere, ma mere, M. Diaper, M. Archer, & Sharpley s'en retournerent, après avoir remercié Sir Walter des attentions qu'il avoit eues pour moi. Meſſieurs Archer & Sharpley avoient auſſi reſté pendant toute ma maladie, leur amitié ne leur ayant pas permis de partir qu'ils ne m'euſſent vu hors de danger.

CHAPITRE XXII.

Miſſ Louiſe lui avoue ſes ſentimens. Son aimable ſincérité & ſa prudence. Il eſt enchanté de ſes boutés. Ils ſe jurent une conſtance éternelle. Réflexions naturelles ſur l'amour. Conjectures ſur l'accident de Thompſon.

LA premiere fois que je vis Miſſ Louiſe depuis ſa maladie, le

vermillon de ſes joues avoit entierement diſparu, & elle étoit ſi maigre & ſi pâle, qu'on avoit peine à la reconnoître. Je m'approchai d'elle, & d'une voix mal raſſurée, je lui fis compliment ſur ſon heureuſe convaleſcence. Elle le reçut d'une maniere ſi affectueuſe, & parut ſi charmée de ma guériſon, qu'il lui monta au viſage une rougeur aimable, témoin ſincére du plaiſir qu'elle en reſſentoit. Sir Walter nous donna dans ce moment bien de la joie à tous les deux: il lui échappa dans la converſation mille choſes qui prouvoient la tendreſſe qu'il avoit pour ſa fille, & ſon amitié pour moi; & après avoir reſté quelque tems à cauſer avec nous, il nous laiſſa ſeuls. Jamais je ne me ſuis trouvé dans un tel embarras; je n'oſois lever les yeux ſur elle; un tranſport de joie mêlé de confuſion s'empara de mes ſens, & je reſtai

quelques momens immobile & sans voix : à la fin, prenant courage, je me jettai à ses pieds, & rompis le silence en ces termes. O la plus aimable des femmes ! c'est avec justice que j'ai été puni de ma témérité d'avoir osé vous déclarer les sentimens de mon cœur, lors de votre dernier accident. Mais vous êtes bonne, & j'espére que vous me le pardonnerez. Rien au monde n'auroit été capable de m'arracher ce secret ; il m'est échappé involontairement, quand j'ai cru que j'allois vous perdre. Ayez donc pitié de moi ; ne me bannissez pas pour toujours de votre chere présence. Mon action la surprit tellement qu'elle n'eut pas la force de m'interrompre, & je continuai. Je vous avoue que je vous aime. Suis-je coupable pour cela ? Tous ceux qui connoissent vos perfections, en font autant. Recevez donc mes adorations & mes hom-

mages, ils ne troubleront jamais votre bonheur; & quoique je ne puisse vaincre un amour téméraire, je lui prescrirai des limites si étroites, que vous ne pourrez jamais en être offensée. Helas, Madame, puis-je vous cacher plus long-tems les effets surprenants de vos charmes, & l'empire que vous avez sur toutes mes pensées & mes actions; empire que votre vertu, votre esprit, & les qualités de l'ame vous ont acquis encore plus que les graces de votre personne. Ayez pitié de ma situation misérable. Avec un cœur capable des mouvemens les plus sublimes & les plus délicats de l'amour, & épris d'un objet qui feroit à jamais mon bonheur, la raison m'interdit jusqu'à l'espérance de la posséder jamais, en me faisant envisager la distance infinie que la fortune a mise entre nous. Non, je ne porte pas si haut mes vues ambitieuses; du moins laissez-

moi dans mon malheur la conſolation de croire que vous ne me mépriſez pas abſolument. Ici ma déeſſe me fit relever en me tendant une main ſur laquelle j'imprimai cent baiſers ardents, avant qu'elle pût la retirer; & tâchant de cacher un trouble qui la rendoit encore plus aimable, M Thompſon, me répondit-elle, ſi je ne conſultois que les régles de la prudence, & la politique de mon ſexe, vous ne tireriez d'autre fruit de vos déclarations, que le mépris que vous convenez vous-même avoir mérité. Mais quoique femme, je veux vous prouver que mon ſexe eſt quelquefois ſincére. Il n'eſt plus tems de déguiſer mes ſentimens; vos amis ont pénétré la véritable cauſe de ma maladie; (à cet endroit ſes joues ſe peignirent d'un coloris ſemblable, à celui des cieux, quand le ſoleil commence à paroître ſur l'horiſon.)

Mon cœur, continua-t-elle, aime la ſincérité & je croirois en manquer, ſi je ne convenois que je ſens toute l'étendue de votre mérite; que j'eſtime beaucoup votre perſonne, & que je crois devoir toute ma reconnoiſſance aux preuves d'amitié qui me parlent en votre faveur; un cœur tel que le mien ne peut affecter de l'indifférence quand on l'a obligé. Je vous connois ſi bien pour un homme d'honneur, que malgré la fierté ordinaire à mon ſexe, je ne puis vous refuſer l'eſtime la plus complette; (ici cette généreuſe fille laiſſa échapper un ſoupir ſans s'en appercevoir, & continua ainſi:) mais j'ai réſolu de ne jamais déſobéir à mon pere. Je me perſuade qu'il aura aſſez de tendreſſe pour moi, pour ne point me forcer à faire un mariage dont il m'a ſouvent parlé, & qui me rendroit la plus malheureuſe de toutes les femmes.

mes. Pour moi j'avoue que, quelque différence qu'il y ait dans nos fortunes, une personne qui a le cœur aussi droit, & les sentimens aussi purs que M. Thompson, me détermineroit aisément à suivre mes inclinations.... Mais M. changeons de conversation, & ne poussons pas plus loin un discours qui nous affecte trop tous les deux. Que dites-vous, Madame, m'écriai-je, transporté de cette heureuse découverte? Vous arrêteriez plutôt les actions de graces d'un marin, qui, après un naufrage, débarque inopinément sur une terre amie, que d'étouffer une reconnoissance, que mon cœur ne doit, ni ne peut supprimer. Vous me rendez véritablement à la vie; je commence à sentir l'importance de mon être, puisque vous daignez vous intéresser à mon sort. Pardonnez, charmante consolatrice, si la violence de mes transports m'empêche de

m'exprimer d'une maniere plus modérée ! Zephirs, portez dans tous les bois voiſins les doux accens de ma chere Louiſe ? Echos, repétez ſes divines paroles, & perpétuez les ſons que je viens d'entendre. Quel bonheur pourrois-je envier déſormais ! Que les peines, les ſoucis cuiſants viennent me tourmenter à leur gré ; je les ſupporterai avec conſtance, puiſque mon ange eſt ſenſible, & déſire la ſeule félicité où j'aſpire. Ici les efforts de mon imagination m'affecterent avec tant de violence, que toutes mes facultés affoiblies ne furent plus capables de les ſupporter ; & je tombai ſans ſentimens à ſes pieds. Elle jetta un grand cri ; les domeſtiques accoururent, & on me mit au lit. Quand j'eus repris mes ſens, je regardai autour de moi, & je vis Miſſ Louiſe auprès du lit, & empreſſée à me ſécourir. Je lui demandai pardon de la peine que

je lui avois cauſée ; elle me conjura avec tendreſſe de me tranquilliſer, de peur d'occaſionner le retour de ma fiévre par l'agitation de mon ame. Elle me fit comprendre que pour jouir ſurement à l'avenir de la converſation l'un de l'autre, il falloit nous obſerver, & ne point donner de ſoupçons à ſon pere, & à ſon couſin, qui depuis quelque tems parloient plus qu'à l'ordinaire de ce qui s'étoit paſſé entre nous, & commençoient à nous épier toutes les fois que nous étions enſemble. Pour moi, M. Thompſon, me dit cette aimable fille, je ne puis vous cacher plus long-tems la tendreſſe que j'ai pour vous ; je ne crois pas pouvoir être heureuſe avec un autre ; & malgré tout le reſpect que j'ai pour mon pere, je vous avoue franchement que je lui déſobéirois, s'il m'ordonnoit d'accepter ce miſérable parent qu'il paroît me deſtiner.

Quand il auroit d'ailleurs toutes les qualités qu'on peut désirer dans un homme avec qui l'on se propose de vivre, sa brutalité naturelle, & la bassesse de ses inclinations, le rendroient à mes yeux un objet d'aversion. Non, Monsieur, il n'y a que l'union des ames, le rapport dans les sentimens, & une grande sympathie d'humeurs, qui fassent embrasser avec joie l'état du mariage. Ne me donnez pas lieu, M. Thompson, de me repentir de la foiblesse d'un aveu si contraire aux maximes générales de mon sexe. L'hipocrisie & la fierté prescrivent en cette occasion de cacher les mouvemens du cœur, & de prendre plaisir aux petites complaisances que l'on exige des amans; je suis au-dessus de ces petitesses & de ces artifices & je vous crois assez généreux pour penser comme vous le devez, de ce que j'ai été tenté de dire en votre faveur. Nous sommes

jeunes tous les deux : le tems & votre application au travail, pourront vous rendre auſſi agréable à mon pere, pour gendre, que vous l'êtes maintenant pour ami : jamais je ne me marierai ſans ſon aveu ; mais auſſi, je ne me rendrai pas malheureuſe pour ſatisfaire ſes goûts. Quand elle eut ceſſé, je m'aſſis dans mon lit, & je l'aſſurai que mes ſentimens ſeroient toujours conformes aux ſiens. Madame, pourſuivis-je, je vous proteſte ici devant Dieu, que je rejetterai toute penſée qui pourroit être contraire à l'affection que je vous ai vouée ; quelque ſort que la fortune me prépare, vous ſerez toujours l'unique maîtreſſe de mon cœur. Et moi, me répondit-elle avec la même vivacité, je vous jure, en la préſence du même Dieu, que ſi je ne puis pas être à vous, je porterai le nom de fille dans le tombeau. Je ne pus m'empêcher de

saisir sa main, & de la baiser avec une ardeur inexprimable ; elle me l'abandonna après quelques efforts pour la retirer. Que les amans, qui ont éprouvé de semblables douceurs, jugent du bonheur de ma situation ; & de la violence que je fus obligé de me faire pour n'en pas laisser éclater les transports. Le calme & la sérénité rentrerent dans mon ame ; il me sembla que je jouissois d'un être nouveau, & que je m'élevois au-dessus de la sphere de la mortalité.

Douce & délicieuse passion, qui échauffes le cœur humain ! quel plaisir solide & réel ne procures-tu pas, quand la vertu & le mérite relevent tes triomphes ! Ressource sublime, pure & aimable, que la Providence a destinée à adoucir les maux de la vie, & à nous dédommager des peines qui en sont inséparables ; c'est toi, qui, bannissant de nos cœurs toutes idées bas-

ſes, y fais naître les ſentimens les plus délicats. Enchanté de l'amour de ma chere Louiſe, je reſpirois un élément plus pur, & il me ſembloit que j'étois inſpiré : que dis-je ? il me ſembloit ; je l'étois réellement. Les déſirs auxquels je m'étois livré autrefois, ſe préſentoient bien à mon imagination ; mais qu'ils me paroiſſoient vils & mépriſables !

Qui pourroit aſpirer à des plaiſirs criminels,
Quand il connoît les douceurs d'un amour vertueux ? *Addiſſon.*

La ſituation préſente mon ame produiſit un tel effet ſur mon corps, que je recouvrai bientôt ma premiere ſanté ; j'eus en même tems la conſolation de voir ma chere Louiſe reprendre ſon embonpoint. Le vermillon charmant qui avoit quitté ſes belles joues depuis ſi long-tems, y reprit ſa place, & ajoutoit un nouveau luſtre à ſes graces. Elle avoit oublié juſqu'a-

lors de me questionner sur la maniere dont j'avois reçu mes blessures ; & cet accident avoit eu pour moi des suites si favorables, que je l'envisageois plutôt comme un bonheur. Quand je lui dis que ç'avoit été en venant lui rendre visite, suivant les ordres que j'avois reçus d'elle, elle en fut surprise, & protesta qu'elle ne m'avoit point écrit ; qu'au contraire elle avoit formé, dans ce tems-là, la résolution de se priver, s'il étoit possible, de ma société, pour détourner les effets de son amour naissant. Cela nous jetta dans un abysme de conjectures sur l'auteur des cruautés qu'on avoit exercées sur moi ; le résultat de notre examen fut que personne n'avoit pu former une si horrible entreprise, que son cousin, qui quoique peu touché de ses charmes, avoit un intérêt sensible à ne pas souffrir patiemment les égards qu'elle avoit pour moi.

Fin du Tome I.

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.

A LONDRES,
Et ſe vend A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quay des Auguſtins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chryſoſtôme.

MDCCLXII.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE XLIV. *Aventures de M. William Prim.*

CHAP. XLV. *Thompſon contente la curioſité de Prim. Les amitiés qu'ils ſe font réciproquement. Ils touchent à une des Iſles du Cap Verd. Il y arrive un Vaiſſeau chargé pour Glaſcow en Ecoſſe, qui ſe trouve frété pour l'Agent de Prim. Il paſſe ſur ſon bord, régale tout l'équipage du Haſtings. Ils ſe quittent pour continuer chacun leur voyage.*

CHAP. XLVI. *Ils ſont en danger de périr par une colonne d'eau. Il eſt délivré d'un grand péril par ſon domeſtique. Mort du Capitaine Social. Une tempête les jette hors*

de leur route vers le Sud. Ils ſe trouvent dans un grand beſoin. Ils prennent terre, & abordent au Cap de Bonne-Eſperance. Ils y radoubent leur vaiſſeau, & continuent leur voyage.

CHAP. XLVII. *Ils ſont obligés de relâcher dans l'Iſle de Java. Ils remettent à la voile, & arrivent au Fort Saint-George ſur la côte de Coromandel. Thompſon y eſt fort bien reçu. Il tombe malade, ſe rétablit, & s'applique fortement aux devoirs de ſon emploi. Il reçoit des lettres d'Angleterre.*

CHAP. XLVIII. *Il envoye Truman en campagne pour trafiquer, & en tire de grands avantages. Il l'envoye aux mines de diamans. Il reçoit ordre d'aller à Surate pour les affaires de la Compagnie. Remplit ſa commiſſion avec ſuccès. Eſt envoyé à Hughly. Se trouve dans un grand danger dans l'Iſle de Sagar; s'en échape heureuſement, & retourne au Fort Saint-George.*

CHAP. XLIX. *Ils reçoivent des nouvelles de Truman, qui demande ſon rappel. Il revient des Mines avec de grands profits. Donne à ſon Maître un diamant de grand prix. Thompſon reçoit pluſieurs lettres d'Angleterre. Ce qu'elles contiennent. Il écrit en particulier à M. Goodwill.*

CHAP. L. *Surcroît de bonne fortune. Il remarque la profonde mélancolie de M. Saris : tâche d'adoucir ſon inquiétude : découvre en partie la cauſe de ſon affliction, & l'engage à lui raconter ſon hiſtoire.*

CHAP. LI. *Il reçoit la permiſſion de retourner en Angleterre. Réflexions ſur le Gouvernement. M. Saris ſe trouve auſſi en liberté de partir. Ils envoyent Truman avant eux avec la plus grande partie de leurs effets. Ils prennent congé de leurs amis. Arrivent à Batavia. S'embarquent pour l'Europe dans un Vaiſſeau Hollandois de la Compagnie des Indes Orientales, &*

relâchent au Cap de Bonne-Espérance.

CHAP. LII. *Thompson est agréablement surpris de rencontrer le plus cher de ses amis. Ils se racontent l'un à l'autre leurs aventures. M. Diaper lui fait le détail de son naufrage, & de la maniere dont il s'est sauvé. Les Vaisseaux partent de conserve, & sont dispersés par une violente tempête.*

CHAP. LIII. *Ils arrivent à Madere. Aventure extraordinaire. Il sauve un ancien ami d'une troupe de brigands. Ils sont blessés tous les deux dans l'action. Leur joie mutuelle à la vue l'un de l'autre. M. Archer lui apprend la cause de cet accident. Il s'embarque avec le Capitaine Beeckman, & ils arrivent à Amsterdam.*

CHAP. LIV. *M. Saris part pour l'Irlande. Archer quitte Thompson, & s'embarque pour Oporto. Thompson se défait avantageusement de son diamant. Il va voir Roterdam.*

& autres Places de Hollande. Il s'embarque pour Londres ſur un Vaiſſeau qui eſt pris par les François.

CHAP. LV. *Il part pour Paris. Rend ſervice à un Officier Anglois qui etoit dans le beſoin, & le reconnoît pour un ancien ami. Ils ſe racontent l'un à l'autre leurs aventures, & vont enſemble à Verſailles, où l'Officier devient amoureux d'une Dame qu'il rencontre dans les jardins.*

CHAP. LVI. *Sharpley fait de grands progrès dans ſes amours. Il préſente un Page à Thompſon, à la priere de Serene. Il part pour ſe rendre en Normandie chez le Marquis de Houdancourt. Ils ſont attaqués en chemin par des voleurs. Son Page lui ſauve la vie. Hiſtoire du Marquis & de la belle Marguerite Daulnay. Ils la tirent de ſa priſon, & elle épouſe le Marquis.*

CHAP. LVII. *Il revient à Paris. On propoſe un mariage à*

Thompſon. Conduite d'Eſtampe dans cette occaſion. Il lui demande une grace. Incendie terrible dans la maiſon de M. Dupleſſis. Il va trouver Serene. Voit chez elle la ſœur d'Eſtampe. Reconnoiſſance tendre. Joie de Sharpley & de toute la compagnie.

CHAP. LVIII. *Aventure de Miſſ Louiſe Rich.*

CHAP. LIX. *Ils arrangent leurs affaires en France. Madame Rich diſpoſe de ſa maiſon & de ſes biens. Ils vont paſſer quelque temps à Paris. Ils y trouvent une perſonne digne de leur charité. Thompſon lui fait du bien, quoiqu'il en eût été maltraité précédemment. Ils prennent congé de leurs amis. Obtiennent des paſſeports pour la Flandre; arrivent à Willemſtadt; s'embarquent pour l'Angleterre, & vont debarquer au port de Harwich.*

CHAP. LX. *Il eſt joint par une perſonne de connoiſſance, à qui il fait un préſent. Ils partent pour*

Londres ; ſont reconnus à Colcheſter, & par qui. Ils arrivent à Londres ; envoyent chercher Prig. Entrevue tendre entre Thompſon & Miſſ Rich.

CHAP. LXI. *Il arrive chez M. Diaper. Joie qu'y cauſe ſon arrivée. Il les mene chez Miſſ Louiſe. Il reçoit des Lettres de M. Saris. Généroſité de ce Gentilhomme. Bonté exceſſive de M. Goodwill. Il va voir M. Prim. Acheve d'arranger ſes affaires, après quoi ils partent pour le Comté d'York.*

CHAP. LXII. *Ils arrivent chez M. Bellair. Thompſon & Sharpley partent ſeuls avec Truman pour ſe rendre chez M. Thompſon. Leur arrivée. Leur entrevue avec ſon pere & ſa mere. Ils vont chez M. Archer & chez M. Sharpley. Rendent viſite à leurs amis. Thompſon reçoit un Exprès de la part de Sir Walter. Il va le voir. Ce qui ſe paſſe dans leur entrevue.*

CHAP. LXIII. *Ils retournent*

chez M. Bellair. Toute la compagnie part pour ſe rendre chez M. Thompſon. Leur arrivée. Comment ils s'arrangent tous. Thompſon fait à Sir Walter une propoſition à laquelle il conſent. Fidelle eſt introduite auprès de ſa Maîtreſſe. Truman en devient amoureux. Il s'adreſſe à Thompſon qui conſent à ſes deſirs, & prie Miſſ Louiſe de déterminer Fidelle. Fidelle agrée ſa recherche, & demande à Sir Walter la permiſſion de ſe marier.

CHAP. LXIV. *M. Archer le fils arrive au pays d'York. Autre viſite qui ſurvient. Célébration des quatre mariages. Surpriſe de joie de Sir Walter en reconnoiſſant ſa fille. Il lui rend ſon bien, & lui fait préſent d'une Terre. Départ des Hôtes. Suites heureuſes du mariage de Thompſon. Concluſion de l'Hiſtoire.*

Fin de la Table.

LA VIE

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

CHAPITRE XLIV.

Aventure de M. William Prim.

VOus vous reſſouvenez, ſans doute, du triſte état où j'étois le jour fatal que je vous quittai, après que mon Maître eut découvert que j'avois diſſipé la caiſſe qu'il m'avoit confiée. Il en fut ſi irrité, qu'il ne

voulut pas me garder plus longtemps chez lui. Mon pere, qui n'étoit pas moins en colere contre moi, me fit embarquer sur un vaisseau des Indes Orientales, qui partoit le lendemain, & dont le Capitaine, qu'il connoissoit un peu, me prit en qualité d'Ecrivain. Tout cela se fit si brusquement, que je me trouvai fort mal équipé pour un tel voyage. Mon pere m'a écrit depuis, qu'il avoit beaucoup de regret d'avoir ainsi précipité mon départ, & que ce souvenir lui avoit bien coûté des larmes; mais comme c'est un homme d'un tempérament vif & bilieux, je lui pardonne d'autant plus volontiers, que cette précipitation a été cause de la fortune que j'ai faite depuis.

Le Capitaine Surly mon Commandant, qui depuis son enfance étoit accoutumé à la mer, étoit un vrai brutal, sans humanité. Mon pere lui avoit indiscrettement con-

fié les raiſons qu'il avoit de m'envoyer en mer. Au lieu de tâcher de me rendre ma captivité plus douce, & de me faire rentrer en moi-même, ſuppoſé que j'euſſe de mauvaiſes inclinations, il ne manquoit pas de me reprocher à chaque inſtant ma faute ; il me menaçoit à tout propos de me maltraiter, ſi jamais je lui faiſois le même tour qu'à mon ancien Maître.

Vous pouvez penſer combien ce traitement étoit inſupportable pour un homme qui a quelques principes d'honneur, & qui ſait vivre. Il faut convenir que ce cas n'arrive que trop ſouvent. Bien des gens qui ont donné dans un travers, ſeroient capables de ſe corriger, s'ils étoient bien conduits ; mais ſe voyant maltraités, ils ſe livrent au déſeſpoir, ſans penſer à ce qui peut leur arriver ; & regardant tous les hommes comme leurs ennemis, ils les traitent com-

me tels, & deviennent completement méchans, par l'impoſſibilité où ils ſe trouvent de rétablir leur réputation. Je n'ai point été heureuſement dans ce cas, & je ſai que la plupart des gens qui penſent, ſont diſpoſés à pardonner un crime à la jeuneſſe, quand ils apperçoivent quelques marques de repentir, & l'eſpérance de pouvoir la faire rentrer en elle-même.

Je fus traité indignement pendant la plus grande partie de ce cruel voyage. Lorſque je m'en plaignois, il m'accabloit d'injures, & porta même pluſieurs fois la barbarie juſqu'à me jetter à coups de pied hors de ſa chambre, où il paſſoit ordinairement à s'enivrer la plus grande partie du jour. Une pareille tyrannie me rendit la vie inſupportable. Je commençai à être indifférent pour tout, ſur tout quand je m'apperçus que tout l'équipage ſuivoit l'exemple du Ca-

pitaine, & me traitoit avec le plus grand mépris. Un jour, un neveu de Surly, ſans que je lui euſſe rien fait, me prit par le nez, & me traîna en cet état, l'eſpace de plus de vingt pas, au grand amuſement de tous les matelots. Je ne pus y tenir plus long-temps ; la colere me tranſporta, & le ſaiſiſſant au collet, malgré tous ſes efforts, je le jettai à la mer, où il auroit péri infailliblement, ſi on n'eût baiſſé toutes les voiles, & lancé la chaloupe à l'eau pour le ſauver. Quand le Capitaine apprit cette action, il me fit venir devant lui, & avec la fureur d'un tigre, il tomba ſur moi à grands coups de canne. C'étoit un homme fort & vigoureux, & je n'avois rien pour me défendre ; ainſi il me battit ſans miſéricorde, & enſuite me fit lier au grand mât. J'avouerai à la louange de tous les Officiers & des matelots, qu'ils trouverent ce traitement trop ru-

de, & n'y virent aucune ombre de juſtice. Un Supercargo que nous avions à bord, en fut ſi irrité, qu'il dit en face au Capitaine, qu'il étoit un coquin. Ce brutal l'envoya pour cela aux arrêts dans ſa chambre, & pendant pluſieurs jours il n'eut pas la permiſſion de paroître ſur le tillac. Depuis ce temps le jeune Surly me traita plus mal qu'un forçat. Je maudiſſois l'inſtant de ma naiſſance ; & je crois que ſi nous n'euſſions relâché à Madagaſcar, où le mauvais temps nous obligea d'aborder, j'aurois exécuté la réſolution violente que j'avois formée depuis quelques jours, de le ſaiſir à la premiere occaſion, de me jetter à la mer avec lui, & de nous noyer tous les deux ; mais la vue de la terre me donna d'autres idées, que j'exécutai de la maniere ſuivante. Nous étions dans une bonne baye à l'oueſt de l'Iſle, qu'on appelle, à ce que je crois, la baye

de Saint Auguſtin, & nous travaillions à réparer nos agrès, & à faire de l'eau & du bois pour pourſuivre notre voyage. Je fus envoyé dans la chaloupe pour faire de fréquens voyages de la côte au vaiſſeau, & porter à bord le bois, à meſure qu'on le coupoit. Je réſolus de m'échapper à la premiere occaſion, & de me livrer, s'il le falloit, à la merci des nations barbares dont j'avois entendu faire d'étranges contes, ou d'attendre à ſortir de l'Iſle, que quelqu'autre vaiſſeau vînt aborder, plutôt que de reſter davantage dans un eſclavage ſi horrible. Il y avoit à deux lieues de l'endroit où nous avions débarqué, un bois fort épais, où je pouvois reſter caché juſqu'au départ du vaiſſeau. Dans cette réſolution, j'attendis que l'on tranſportât à bord le dernier muid d'eau; & en attendant je portai ſecrettement à terre, en différentes fois,

une boëte à fusil, quelques biscuits, & une ou deux bouteilles d'eau-de-vie, que je cachai dans le sable, sans être apperçu de mes camarades ; & prenant le temps qu'ils étoient tous endormis, en attendant la basse marée, je m'emparai d'un mousquet & d'un cornet de poudre, & je gagnai à toutes jambes, le bois dont je viens de parler, où je me cachai dans des broussailles, jusqu'à ce que la chaloupe fût retournée à bord ; ce qu'ils firent, après m'avoir cherché & appellé pendant plus d'une demi-heure pour m'avertir du départ. Je m'étois glissé jusques sur un monticule d'où je pouvois aisément appercevoir le vaisseau, sans courir risque d'en être vu moi-même. Je ne saurois vous dire si le brutal de Capitaine fut bien aise ou non d'être défait de moi ; mais on leva l'ancre sans s'embarrasser de me venir chercher, & je les vis ga-

gner la pleine mer avec un bon vent de nord-oueſt quart à l'oueſt, qui bientôt me les fit perdre de vue.

Ce fut alors que je ſentis toutes les frayeurs qu'éprouve néceſſairement un homme abandonné ſeul ſur une terre inconnue, dont il a entendu raconter des hiſtoires effrayantes. Je ne voyois aucune apparence d'y rencontrer les beſoins de la vie, à moins que de me livrer moi-même à des ſauvages barbares qui me traiteroient peut-être avec encore plus de cruauté que je n'en avois éprouvé auparavant, & je commençois à me repentir de ma témérité & de ma folie; mais je fus bientôt délivré de ce trouble. J'allai ſur le rivage pour chercher mon biſcuit, mon eau-de-vie & les autres choſes que j'y avois laiſſées; je trouvai le tout en bon état, & enſuite je m'enfonçai dans le plus épais du bois. Je n'y fus pas

plutôt entré, que je remarquai sur un arbre, dont le bois ressembloit assez au bois de Brésil, un oiseau dont les plumes étoient noires, tachetées de blanc, & qui ressembloit assez à nos poulets-d'inde. Je tirai dessus & le tuai ; après quoi coupant des branches avec mon couteau, j'allumai du feu, accommodai ma chasse, & fis le meilleur repas de ma vie, & d'autant meilleur, que j'avois apporté à terre dans ma poche du sel pour assaisonner ce que je pourrois tuer. J'avois grand besoin d'eau, & d'un vase pour boire ; je trouvai l'une au pied d'un rocher où nous en avions puisé pour le vaisseau, & mon chapeau me tint lieu de l'autre. En peu de jours ma situation me parut assez passable, & je résolus de me tenir le plus près de la baye que je pourrois, afin de découvrir quelques vaisseaux, si par hasard il en venoit, & de sor-

tir ainſi de l'Iſle. Je trouvai des dattes dans les bois, & ſur les montagnes des oranges & des citrons. Il y a dans cette Iſle beaucoup de ſinges, & bien des oiſeaux dont la chair eſt bonne à manger; mais ſurtout celui dont je viens de parler, qui eſt remarquable en ce qu'il a des cornes jaunâtres ſur la tête, & qui eſt d'une couleur mêlée de bleu & de rouge. Ces oiſeaux ſe trouvent par bandes dans les bois, & ne ſont point farouches; de ſorte que j'en attrapai ſans difficulté. Je trouvai près de l'extrémité de ce bois un rocher naturellement creux, qui me ſervit de logement. Mon eau-de-vie que je ménageai, me fut d'une grande reſſource; & j'appris bientôt à vivre ſans pain; les dattes m'en tenoient lieu. Ce que j'appréhendois le plus, étoit la fin de ma poudre, dont il ne me reſtoit plus que quelques charges. Pour y remédier, comme j'avois

un bon couteau, je coupai de longues baguettes du bois dur, dont j'ai fait mention; j'en fis des espéces de javelots, & je m'exerçai à les lancer. Je devins en peu de temps assez adroit à cet exercice pour percer un oiseau à une distance raisonnable, pourvu qu'il fût posé. J'avois avec moi une carte des Indes Orientales & plusieurs autres, avec un Traité de Navigation & deux compas, qui me servoient d'amusement la plus grande partie du jour : dans d'autres temps, je gravois mon nom sur les arbres, & la date du jour & de l'année que je me sequestrai volontairement de tout le genre humain. J'en gravai avec soin l'inscription suivante sur un gros arbre dont l'écorce étoit fort unie.

MARINS,

Cette Inscription vous apprendra
Qu'un jeune homme malheureux
Nommé William Prim, Anglois

Et Citoyen de Londres,
Aima mieux s'exposer à toutes sortes de dangers
Dans un pays inconnu,
Que de gémir plus long-temps sous la persécution
Et les maux que lui faisoit souffrir
Jean Surly, Commandant du *Douvre*, vaisseau
de la Compagnie des Indes,
En l'année 17—
Si ma douleur & mon désespoir vous étoient
connus,
Vous ne pourriez assurément lui refuser des
larmes.
O mon Pays! je ne vous reverrai plus.
Je suis condamné à pleurer dans cet exil, sans
espérance d'en sortir.
Ens Entium, miserere mei.

J'avois déja passé près de cinq mois dans l'Isle sans être découvert par aucun des habitans. Pour éviter cet inconvénient, j'avois grand soin de ne pas m'écarter du bois où je faisois depuis si long-temps ma résidence; & je jettois souvent du haut de ma gueritte, des regards avides vers la mer, dans l'espérance qu'il arriveroit quelques vaisseaux pour me tirer de

ma triſte ſolitude. Mes habits étoient fort uſés, & pendoient en lambeaux autour de moi. Il y avoit déja long-temps que je n'avois plus de ſouliers ; mais les pieds m'étoient devenus ſi durs & ſi calleux, que je ne ſentois aucune incommodité à aller nuds pieds. Un jour je découvris de mon petit monticule deux naturels du pays qui marchoient vers la baye. Heureuſement ils ne m'apperçurent pas, quoiqu'ils paſſaſſent par mon boi- Je ne ſaurois vous exprimer la frayeur que j'en eus ; car s'ils m'euſſent vu, je devois m'attendre à être mené dans l'intérieur de l'Iſle, & conſéquemment à perdre toute eſpérance d'en ſortir ; ce qui ſeul ſoutenoit alors mes eſprits. Ils étoient de bonne taille, & avoient ſur les épaules des morceaux de toile peinte, ſemblable à de l'indienne ; ce qui me fit juger qu'ils trafiquoient de temps en temps

avec les vaiſſeaux Européens qui abordoient dans cette Iſle. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, & portoient à la main un long javelot de bois. Je ne ſaurois dire pourtant que je fuſſe tout-à-fait ſeul ; car j'avois pris un ſinge dans une eſpéce de filet que j'avois imaginé pour cela, & qui étoit fait de petites baguettes placées au-deſſus d'une foſſe profonde que j'avois creuſée dans le ſable. Quoique ces animaux ſoient fort gros, je trouvai le moyen, à force de careſſes, d'apprivoiſer celui-ci, de maniere qu'il me ſuivoit par-tout comme un chien. Ses grimaces & ſes tours de ſoupleſſe me faiſoient ſouvent rire malgré moi ; & il tâchoit d'imiter tout ce que je faiſois. Ainſi je l'envoyois ſouvent chercher de l'eau, & cueillir des oranges & des limons, commiſſions dont il s'acquittoit avec beaucoup d'adreſſe. Enfin, le temps de

ma délivrance arriva, & me causa une joie inexprimable. Je finissois mon septiéme mois de captivité, selon mon calcul, lorsqu'un jour fixant mes regards sur le vaste océan, & repassant en moi-même les divers accidens de ma vie, j'apperçus une voile à quelques lieues au large. Cette vue me fit presque perdre connoissance ; mais quelle fut ma satisfaction, lorsque je vis ce vaisseau entrer directement dans la baye, y jetter l'ancre, & envoyer à terre sa chaloupe pour y prendre de l'eau fraîche. Je me présentai à l'endroit où ils débarquerent. Ma figure rude & sauvage les intimida : d'abord ils s'arrêterent tout court ; mais notre joie fut bien réciproque, lorsque nous nous reconnumes pour compatriotes. Quand je leur eus fait part de mon histoire, ils m'amenerent à bord, & me présenterent à leur Capitaine, qui me parut être plein

plein de douceur & d'humanité : cependant il me queſtionna avec ſoin, dans la crainte que je n'euſſe appartenu à quelques-uns des Pirates dont ces mers fourmillent. Quand il fut bien convaincu du contraire, il me reçut ſur ſon bord, me donna des habits, & tout ce dont j'avois beſoin. Ce fut alors que je commençai à vivre ; mais comme j'avois depuis long-temps perdu l'habitude de porter des culotes & des ſouliers, les premieres me gênerent beaucoup, & les ſouliers me firent enfler les pieds, & me cauſoient des douleurs inſupportables. Le nom du Capitaine étoit *Nelſon*, & celui du vaiſſeau, la *Charmante Suſanne*. C'étoit un particulier fort riche, & un des plus conſidérables Planteurs de la Virginie, à qui le vaiſſeau appartenoit en propre ; il l'avoit conduit à Londres chargé de tabac de ſon cru, & il en avoit rapporté une

cargaiſon propre à aller trafiquer d'Eſclaves ſur la côte d'Afrique. Son Equipage s'étoit révolté contre lui, & après s'être ſaiſi du vaiſſeau, il tâchoit d'aborder à cette Iſle. Mais s'étant trouvé dans le plus grand danger, vers les 40 dég. & 10 min. de latitude, & à 10 dég. de longitude à l'oueſt de Londres, par une tempête qui s'étoit élevée, ils avoient jugé à propos de le relâcher pour conduire le vaiſſeau qu'il mena au Cap. Quoiqu'il les tint alors ſous ſa puiſſance, il avoit été aſſez généreux pour ne pas les livrer aux Hollandois; ainſi ſans employer autre choſe que la force de ſes raiſons & de la perſuaſion, il les avoit remis dans le devoir, & leur avoit tout pardonné, après avoir laiſſé à terre deux des principaux mutins, & leur avoit payé exactement leurs gages. J'appris qu'un autre gros temps les avoit jettés ſi loin à l'eſt, que le

beſoin d'eau les avoit contraint de gagner Madagaſcar, où ils m'avoient ſi heureuſement délivré. Il y avoit à bord cent cinquante Negres, ſans compter quatre-vingt autres qu'il avoit perdus dans ces mers par maladie.

Quand M. Nelſon eut entendu mon hiſtoire, ſur laquelle il me fit des repréſentations avec beaucoup de douceur, & qu'il eut découvert que je n'étois point Marin, mais un homme élevé dans le commerce, il me donna le ſoin de ſes livres, & me choiſit pour ſon Intendant & ſon Secrétaire, le ſien étant mort dans le voyage. Jamais je ne me ſuis trouvé ſi ſatisfait; j'avois affaire à un homme doux, ſociable & humain, qui ne ſe ſentoit guére de la rudeſſe des gens de mer, & dont l'éducation, à ce que j'éprouvai, avoit été cultivée par l'étude & la lecture des meilleurs Auteurs. En un mot, je m'attachai à lui, & le

ſervis avec tant de cœur & d'affection, que j'eus lieu de m'appercevoir auſſi que je ne lui avois point déplu. Vous ſerez ſurpris que j'aie pu gagner ſon eſtime en ſi peu de temps. Il ne vouloit jamais boire ni manger ſans moi. J'étois toujours en ſa compagnie ; & par les attentions que ma ſituation me mettoit à portée d'avoir pour tous les gens du vaiſſeau, je gagnai pareillement l'eſtime & l'amitié de tout l'Equipage. J'appris que mon Capitaine avoit à la Virginie une femme & une fille dont il me parloit ſouvent avec beaucoup de tendreſſe. Il me dit que ſi je voulois m'y établir avec lui, & prendre ſoin de ſes affaires, il me donneroit des appointemens conſidérables. Je conſentis de bon cœur à ſa propoſition ; & à vous dire le vrai, ce qui m'y engageoit le plus étoit le caractere de *Miſs Fanny*, dont j'étois devenu amoureux, ſur le récit que m'en avoit

fait son pere. J'avois déja conçu l'espérance de la posséder, & de faire ma fortune.

Nous avions fait un bon voyage jusqu'aux Isles du Cap Verd, où nous avions relâché à celle de S. Vincent ; mais nous n'en fumes pas si-tôt partis, qu'il s'éleva une grande tempête, contre laquelle l'adresse de nos Matelots échoua ; nous ne nous en tirames qu'après avoir perdu notre grand mât, qui fut fendu depuis le haut jusqu'en bas d'un coup de tonnerre ; & nous pensames perdre le vaisseau que l'on eut beaucoup de peine à conserver : ensuite ayant gagné les Isles sous le Vent avec un mât de rechange, nous y restames près d'un mois pour nous radouber ; en même temps nous nous défimes fort avantageusement d'une centaine de nos Négres. Ma santé ne fut point du tout endommagée dans ces voyages & ces aventures

ennuyeuſes ; l'exercice continuel que je faiſois, me fortifioit de plus en plus : le Capitaine étant tombé malade à *Bridgetown* aux Barbades, il me confia ſans réſerve l'adminiſtration de toutes ſes affaires, & je m'en acquittai avec tant d'exactitude & de fidélité, que quand je lui rendis mes comptes, il m'embraſſa, & outre mes gages, il me fit préſent de vingt guinées. En même temps il parla ſi avantageuſement de moi aux Habitans de cette Iſle, que j'aurois pu y faire un établiſſement conſidérable, ſi ma reconnoiſſance m'eût permis de me ſéparer de lui.

Dix jours après être parti des Barbades, nous arrivames à *Glouceſter* en Virginie ; mais nous penſames tous périr dans la traverſée par un accident terrible qui nous arriva. La conduite que je tins dans cette occaſion, me rendit encore plus cher à M. *Nelſon*. Un

de nos gens ayant eu ordre d'aller chercher quelques cartouches dans la ſoute aux poudres, porta ſans y penſer un bout de chandelle, ſans avoir la précaution de la mettre dans une lanterne, comme il eſt d'uſage ; & ne pouvant atteindre que difficilement à ce dont il avoit beſoin, il poſa doucement ſa chandelle ſur un baril de poudre à moitié défoncé, & ayant oublié de la reprendre, il ſortit ſans cela & ferma la porte après lui. Je me rappellai auſſi-tôt que cet homme avoit porté une chandelle, & l'ayant fait venir ſur le tillac, où le Capitaine, un autre Officier & moi étions à nous promener, je lui demandai bruſquement ce qu'il avoit fait de la chandelle : cet homme reſta tout étourdi, ſans pouvoir parler. Monſieur *Nelſon* ainſi que nous tous devinmes pâles comme la mort, & il donnoit déja ſes ordres pour

mettre la chaloupe en mer ; s'attendant à chaque instant que le vaisseau alloit sauter. Dans cette confusion je conservai assez de présence d'esprit ; j'ouvris la porte, & descendant promptement, je trouvai la chandelle qui n'étoit plus qu'à deux lignes tout au plus de la poudre. Je glissai doucement ma main par-dessous, & je la jettai hors du baril avec une poignée de poudre, & tâchai en la jettant de l'écarter fort au loin, mais elle prit feu dans mamain, & me brûla cruellement. Cependant cette précaution fauva nos vies & le vaisseau. Tout le monde fut fort reconnoissant du danger que j'avois couru, & du service que je venois de leur rendre. Le Capitaine me prit entre ses bras, & me jura que désormais il auroit autant d'amitié pour moi que s'étois son fils. Tout l'Equipage fit retentir mes louanges depuis la

poup

poupe juſqu'à la proue. La plantation de M. *Nelſon* étoit ſituée ſur la Riviere *James* ; ainſi quand il eut fait décharger une partie de ſa cargaiſon à *Glouceſter*, nous remontames la Riviere ; & jettant l'ancre devant ſa porte, nous ſaluames ſa famille d'une décharge générale de notre canon. M. *Nelſon* me fit mettre un habit fort riche qu'il m'avoit ordonné d'acheter à *Bridgetown*, & me fit compliment ſur la beauté & les proportions de ma taille. Nous nous rendimes à terre lui & moi dans une barge, & à notre arrivée il fut reçu de ſa femme & de ſa fille avec une tendreſſe qui marquoit bien les reſpects qu'elles avoient pour un ſi digne homme. Meſdames, leur dit-il, en me préſentant à elles, vous voyez un homme à qui je dois mon vaiſſeau, ſa cargaiſon, ma vie & celle de tout mon équipage : je vous prie de le

regarder comme un de mes meilleurs amis, qui va faire partie de ma famille. Je saluai Madame *Nelson* & son aimable fille, dont les charmes enleverent mon cœur dès le premier instant. Elles me reçurent avec beaucoup de politesse & d'amitié. Je trouvai que le caractere de Madame *Nelson* approchoit beaucoup de celui de son mari : mais, mon cher ami, *Miss Fanny* surpassa tout ce que je m'en étois figuré. La beauté de son ame l'emporte encore sur celle de toute sa personne. Vous savez, mon cher *Thompson*, que je sais assez bien me présenter, & que j'ai assez la parole en main; je m'appliquai à chercher tout ce qui pouvoit être agréable à mon ami & à ces Dames; de sorte que *Fanny* n'eut pas de peine à s'appercevoir que j'étois un autre homme que les *Buckskins*) c'est ainsi que l'on appelle en badinant les

Planteurs du Pays) qui lui avoient fait la cour. J'eus lieu de me flatter que cette premiere entrevue lui avoit donné de moi quelques idées avantageuſes. Elle étoit grande & de belle taille; ſes traits étoient réguliers, & ſa peau délicate étoit du plus beau blanc que j'aye jamais vu. Elle avoit environ dix-neuf ans; & ſi l'on pouvoit lui reprocher quelques défauts, c'étoit d'être un peu fiere, & de connoître trop bien les charmes qu'elle avoit reçus de la nature. M. *Nelſon* étoit Juge de Paix, & ſi reſpecté de ſes voiſins, que nous eumes tous les jours, pendant quelque temps, une foule de gens qui vinrent le complimenter ſur ſon retour. Comme il n'avoit point envie de retourner en mer, il mit un de ſes Officiers dans le Vaiſſeau pour ſervir de Capitaine, & l'envoya à Londres auſſi-tôt après avec une bon-

ne cargaiſon. On nous régala à bord immédiatement avant que le Vaiſſeau mît à la voile, & il m'y arriva une aventure dont *Miſs Fanny* fut très-ſatisfaite. Je demandai à M. *Nelſon* pourquoi ſon Vaiſſeau ſe nommoit *la charmante Suſanne?* A quoi il me répondit, ſurpris de ma queſtion, que c'étoit le nom qu'il lui avoit donné en le faiſant conſtruire, & qu'il n'avoit jamais ſongé à le changer. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, je vous demande en grace de le rebatiſer; & ſi vous avez quelque eſtime pour moi, permettez-moi de le nommer moi-même. Volontiers, me dit-il, quel nom lui donnerez-vous? Je ſaluai la compagnie, & les priant de venir promener ſur le tillac, je pris une bouteille de vin, & la lançant contre le grand mât, je criai: » Déſormais ce Vaiſſeau ſera appellé *l'aimable Fanny*, en l'honneur de la

» plus belle femme de la Virginie.« *Miſs* devint rouge comme de l'écarlate: ſon pere & ſa mere furent enchantés auſſi-bien qu'elle, & nous tirames une ſalve de canons pour terminer la cérémonie. De retour au logis, ſoit que j'euſſe un peu trop bu, ou que la chaleur m'eût fait mal, je me trouvai incommodé, & je tombai ſans mouvement. Monſieur & Madame *Nelſon* en furent effrayés: quant à *Miſs*, elle fit des folies, & parla de moi avec une tendreſſe ſi viſible, avant que je fuſſe revenu à moi, que ſon pere & ſa mere en furent tout étonnés, & s'apperçurent que j'avois fait une vive impreſſion ſur ſon cœur: en un mot, mon ami, je ne vous ennuyerai point du récit de nos amours; quelque plaiſir que j'y trouve, la choſe ne ſeroit pas trop intéreſſante pour vous; je me contenterai de vous rapporter une

circonſtance qui avança beaucoup mes affaires, & hâta le moment de notre union.

Nous étions allés avec ſon pere & ſa mere dans une campagne fort éloignée, à l'extrémité de la Colonie, pour rendre viſite à M. Hoé qui y avoit une Plantation, & dont le fils, homme grand, bien bâti, mais ſans eſprit, étoit extrêmement amoureux de *Miſs Fanny*. Elle ne l'aimoit point, je le ſavois; cependant elle recevoit ſes hommages pour m'inſpirer de la jalouſie. Un ſoir nous promenant dans une campagne voiſine, elle ſe plaiſoit à augmenter & diminuer tour à tour nos eſpérances; car nous étions tous les deux avec elle, & elle venoit de nous dire en badinant: Meſſieurs, je n'ai point bonne opinion d'un homme capable de vivre ſi tranquillement avec ſon rival; j'aimerois mieux que ſe li-

vrant à la rage & au déſeſpoir, ils ſe diſputaſſent en combattant la poſſeſſion de l'objet de leurs déſirs ; & je ne ſerois pas fâchée d'être la premiere Virginienne qui eût été la cauſe d'un duel. A peine avoit-elle fini ces mots, que nous vimes ſortir du bois un gros & terrible ſanglier, qui vint à travers champ droit à nous. La pauvre *Miſs* étoit tremblante, & dans cet embarras elle courut ſe mettre à l'abri auprès du jeune Hoé, qui portoit une hache à ſa ceinture ; mais il s'enfuit à l'inſtant, tandis que tout en riant j'eus la préſence d'eſprit de lui crier de venir défendre ſa Maîtreſſe, qui étoit tombée évanouie. Enfin je n'avois plus de temps à perdre, car l'animal s'avançoit en grognant, & montrant ſes défenſes terribles & chargées d'écume. Je tirai mon couteau de chaſſe, & lui en portai un coup qui ne fit

qu'effleurer ſa peau & l'irriter davantage. L'animal grattant la terre de rage, vint à moi, & d'un coup de ſes défenſes me déchira la culotte, & me fit une légere bleſſure à la cuiſſe. Je lui portai à l'inſtant un autre coup ſur la tête avec toute la force dont j'étois capable; & ayant encore redoublé, je le renverſai mort à mes pieds. *Fanny* venoit de reprendre ſes ſens, & n'avoit vu que la fin du combat. Alors comme un Héros, je coupai la tête de l'animal, & la portai toute ſanglante aux pieds de ma Maîtreſſe. La premiere choſe qu'elle fit, fut de me donner ſon mouchoir pour bander mes bleſſures: en même temps ayant fait l'obſervation que ſon autre Amant étoit un lâche, elle me donna la main, & me dit: vous m'avez généreuſement ſauvé la vie, il eſt juſte qu'à l'avenir je vous la conſerve, & que je l'employe à faire

votre bonheur. J'embraſſai cette belle avec tranſport, & la remenai à la maiſon, où Hoé fut raillé de tout le monde, & tous les applaudiſſemens furent pour moi. Six mois après cette aventure, j'épouſai mon aimable *Fanny*, du conſentement de ſon pere & de ſa mere; & je goûtai dans cette tendre union des plaiſirs inexprimables. Mon beau-pere & ma belle-mere me donnerent une grande Plantation à faire valoir, & j'ai eu le malheur de les perdre il y a environ ſix mois. Leur mort nous laiſſe en poſſeſſion de près de trente mille liv. ſterling. Mon amour pour mon épouſe n'a fait qu'augmenter, & j'en ai un aimable fils qui eſt le véritable portrait de ſa mere. Si j'ai eu d'abord quelque ſujet de me plaindre, c'étoit de remarquer dans le tempérament de ma femme une froideur qui ne s'accordoit point avec la violence

du mien, & dont je lui ai fait ſouvent des reproches; mais j'ai tout lieu maintenant d'être complettement ſatisfait.

C'eſt avec les plus grands regrets que je m'en ſuis ſéparé pour aller arranger quelques affaires en Angleterre; je l'euſſe même amenée avec moi, ſi ſa groſſeſſe m'eût permis de l'expoſer aux dangers incertains de la mer: l'événement n'a que trop bien juſtifié mes précautions; quoique l'accident qui m'eſt arrivé ne me fait plus de peine, puiſqu'il m'a procuré le plaiſir de voir M. *Thompſon*; ſeulement mon voyage aura été un peu plus long, & m'aura retenu plus que je ne m'étois propoſé. J'ai promis expreſſément à ma chere femme, d'être de retour pour le temps de ſes couches, ſi la Providence me le permet. J'eſpere que les amis à qui j'ai écrit, auront fait aſſurer ma cargaiſon; au

reſte la perte ne peut pas être bien conſidérable, & j'ai ſur moi pour plus de 2000 liv. ſterling de billets ſur les meilleurs Marchands de Londres. Vous voyez, mon ami, que je ſuis dans une ſituation fort heureuſe. Je tâche, en faiſant tout le bien que je puis, de rendre graces à la Providence de ſes faveurs, & de réparer toutes les irrégularités de mon ancienne conduite. Mais je ſerois charmé d'apprendre de vous des nouvelles de Spéculiſte, de Prig, & de tous nos autres amis, & de ſavoir ſi je ſerois en état de leur être utile, & ſur-tout de leur prouver que je ſuis toujours auſſi déſintéreſſé qu'ils m'ont connu autrefois.

CHAPITRE XLV.

Thompſon contente la curioſité de Prim. Les amitiés qu'ils ſe font réciproquement. Ils touchent à une des Iſles du Cap verd. Il y arrive un vaiſſeau chargé pour Glaſcow en Ecoſſe, qui ſe trouve frété pour l'Agent de Prim. Il paſſe ſur ſon bord, régale tout l'équipage du Haſtings. Ils ſe quittent pour continuer chacun leur voyage.

JE fus enchanté de l'air franc & ouvert avec lequel Prim m'avoit raconté ſes aventures, & d'apprendre les peines & les embarras dans leſquels il s'étoit trouvé, avant que d'avoir fait un ſi heureux établiſſement; je l'en félicitai de tout mon cœur : nous

conclumes enſemble que des jeunes gens qui ont le cœur bien placé, & les inclinations naturellement bonnes, peuvent bien faire des folies, & mener une conduite irréguliere ; mais que tôt ou tard leurs ſentimens reprennent le deſſus, & qu'ils embraſſent de nouveau l'honneur & la vertu dont ils s'étoient écartés. Il fut fort ſenſible aux malheurs de mon digne Maître, & ſurpris d'apprendre que mon ami Diaper étoit allé aux Indes. Je crois, me dit-il, que nous étions deſtinés tous à courir les aventures. Il n'y a que Prig qui reſte dans ſon pays natal. Je ſuis bien aiſe qu'il y réuſſiſſe, & je me ferai un véritable plaiſir de le voir. Je lui dis que s'il faiſoit un heureux voyage, il trouveroit Prig dans le Pays d'York. Eh bien, me répondit Prim, donnez-moi ſon adreſſe, je vous promets de l'y aller voir. Je lui répondis que je le ferois

avec plaiſir, & que je le recommanderois à mon pere, & à quelques bons amis à qui j'écrirois par la même occaſion, s'il vouloit bien ſe charger de mes lettres. Il me le promit, & ajouta que ſi ſa femme y vouloit conſentir, il avoit deſſein dans quelques années de retourner en Angleterre paſſer le reſte de ſes jours, & qu'il eſpéroit m'y voir alors. Il fut fort ſenſible à la perte du pauvre Spéculiſte, quoiqu'il en eût mal agi avec lui. Comme il étoit curieux de ſavoir les motifs qui me faiſoient aller aux Indes Orientales, je lui racontai toutes mes infortunes. Il y prit beaucoup de part; & pour m'encourager, il me dit: ſi vous avez quelques beſoins, mon cher ami, vous pouvez tirer des lettres de change ſur moi; ſoyez sûr que je les payerai à vue, à quelques ſommes qu'elles puiſſent monter: mon adreſſe eſt au Colonel Prim ſur la

Riviere James à la Virginie. Car il faut que vous ſachiez que je ſuis un Militaire ; je ſuis à la tête de la Milice de Virginie, & j'ai la commiſſion de Juge de Paix pour les Pays de James, d'York & de Glouceſter. Je le remerciai de ſa politeſſe ; & lui ayant ouvert ma garde-robe, je le priai d'accepter les meilleurs habits qu'il y trouveroit. Il prit un habit bleu galonné d'or, trois chemiſes & quelques autres hardes ſemblables, parce qu'il avoit tout perdu dans l'incendie de ſon vaiſſeau, à l'exception de ce qu'il portoit ſur lui. Il m'offrit un billet pour le montant de ces hardes ; je le refuſai avec colere, & lui dis que je les lui confiois juſqu'à ce que nous nous reviſſions en Angleterre. Les vents ne nous étant pas favorables, le Capitaine Social réſolut de relâcher à S. Vincent, l'une des Iſles du Cap Verd, où nous

arrivâmes heureuſement, & ancrâmes dans une Baye fort commode : notre deſſein étoit d'y acheter des vivres, & de faire proviſion d'eau fraîche. J'y profitai de l'occaſion d'écrire à mon pere, à ma mere, à tous mes bons amis du pays d'York, ainſi qu'à M. Bellair & à Miſs Sukey, & je remis ces lettres avec les inſtructions néceſſaires à M. Prim. Nous y paſſâmes le temps fort agréablement ; nous faiſions ſouvent des parties de plaiſir à terre, & nos nouveaux camarades étant d'auſſi bonne humeur que nous, nous y menions une vie réellement digne d'envie. Je ne m'amuſerai point à faire au Lecteur la deſcription de ces Iſles, on les connoit aſſez ; & d'ailleurs on en trouve des relations dans tous les livres de Voyage, qui pourront ſuppléer aux omiſſions de cette nature que je ferai dans tout le cours de mes Aventures.

Deux

Deux jours après notre arrivée dans cette Isle, il y vint un gros Vaisseau que le Capitaine Clément reconnut pour un bâtiment commandé par le Capitaine Cable, qu'il avoit vu à la Virginie. Prim, lui & moi, & deux ou trois autres personnes de notre compagnie, nous rendimes sur son bord, & il se trouva que la plus grande partie de la cargaison avoit été frétée par l'Agent de M. Prim, & adressée pour son compte à M. Ferguson, Marchand de Glascow. Le Capitaine fut charmé de voir son Propriétaire, & consentit à prendre sur son bord, lui, le Capitaine Clément, & l'équipage de son vaisseau, & de les conduire dans le Port; & M. Prim s'engagea à payer un prix convenable au-delà de leur passage. Nous fumes parfaitement bien régalés à bord; & bientôt après Prim avec l'équipage de son vaisseau passa sur

celui du Capitaine Cable, & dédommagea le Capitaine Social de son séjour sur son navire. Il y eut deux hommes qui voulurent rester à bord du Hastings, & qui consentirent de passer aux Indes avec le Capitaine Social.

Je restai avec Prim dans le vaisseau où il étoit, & deux jours après tous les gens du Hastings furent invités à un repas à bord de l'York, où nous fumes régalés de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le vaisseau. Prim & le Capitaine Clément ne pouvoient se lasser de nous marquer leur reconnoissance. Nous avions mené avec nous notre Musique, & nous passâmes le jour de la façon du monde la plus gracieuse. Il y eut le lendemain une fête semblable pour eux sur le Hastings. Prim amena avec lui une pipe de vin de Madere, & quelques autres rafraîchissemens, dont il fit présent

à l'équipage de notre vaisseau, pour reconnoître les amitiés qu'il en avoit reçues. Il insista aussi à nous faire recevoir des provisions de l'York, qui en étoit extrêmement bien fourni pour son voyage d'Ecosse. Les deux vaisseaux ayant pris à S. Vincent tout ce dont ils avoient besoin, & le vent se trouvant favorable pour sortir de la Baye, nous levâmes l'ancre, après avoir pris congé les uns des autres. Prim & moi fondimes en larmes lorsqu'il fallut nous séparer. Il m'obligea de recevoir une bague de diamans, comme une marque de son amitié, que je reconnus par un présent de la même espéce. Il voulut aussi donner au Capitaine Social une belle montre d'or à répétition, & fit encore quelques beaux présens aux autres Officiers du Hastings.

Arrivés en pleine mer, nous nous saluâmes réciproquement de

tous nos canons, & bientôt nous perdimes leur vaiſſeau de vue.

Je fus extrêmement ſatisfait d'avoir trouvé l'occaſion d'écrire en Angleterre à mes chers amis, que je ſavois devoir être fort inquiets de ma ſanté.

CHAPITRE XLVI.

Ils ſont en danger de périr par une colonne d'eau. Il eſt délivré d'un grand péril par ſon domeſtique. Mort du Capitaine Social. Une tempête les jette hors de leur route vers le Sud. Ils ſe trouvent dans un grand beſoin. Ils prennent terre, & abordent au Cap de Bonne-Eſpérance. Ils y radoubent leur vaiſſeau, & continuent leur voyage.

CETTE rencontre de Prim répandit dans mon ame un calme qui me fut très-ſalutaire. Il n'y a que ceux qui ont eſſuyé de longs & ennuyeux voyages, qui puiſſent s'imaginer le plaiſir que l'on goûte en trouvant, ſi loin de chez ſoi, un ami ou un compatrio-

te. Il ſemble que l'on jouit pleinement de tout ce qu'on a quitté : une pareille entrevue laiſſe dans l'eſprit quantité d'idées agréables, & de ſouvenirs qui adouciſſent toutes les fatigues actuelles. Nous touchâmes à Sainte Helene, où nous ne reſtâmes que deux jours ; après quoi nous voguâmes dans la latitude du Cap. Mais un matin nous apperçûmes ce que les gens de mer appellent une Trombe de mer, & nous en fumes d'autant plus ſurpris, que ces phénomenes ſont aſſez rares du côté du Cap. Pour moi, je le regardai comme un de ces effets ſurprenans de la nature ; mais je n'en appréhendai pas moins quelque danger. Nous en étions ſi proche, que nous pouvions facilement voir monter l'eau le long de cette colonne d'air ; & nous fumes obligés de virer de bord, pour éviter les ſuites fâcheuſes qui auroient pu en arriver, ſi cette colonn

étoit venue à ſe crever. C'étoit une choſe aſſez plaiſante que d'entendre raiſonner ſur ce phénomene les Matelots ſuperſtitieux. Pour moi, je le regardai comme une choſe toute naturelle, qui ſert à éclaircir & à démontrer la vérité de la nouvelle Philoſophie. Je regardois attentivement, & j'épiai le moment où cette colonne diſparoîtroit: pour cet effet, je m'étois avancé plus qu'à l'ordinaire à une des fenêtres de ma chambre, lorſque le vaiſſeau eut une ſecouſſe violente, qui me jetta dans la mer. Je me débarraſſai comme je pus, après la premiere ſurpriſe, & je me mis à nager après le vaiſſeau qui avançoit conſidérablement. Comme je m'étois trouvé ſeul dans la chambre, j'appréhendai qu'on ne ſe fût point apperçu de mon accident. Heureuſement Truman mon domeſtique m'apperçut luttant contre les flots, & faiſant tous

les efforts poſſibles pour m'élever au-deſſus de l'eau. Il me reconnut ; & diſant à celui qui étoit auprès de lui, ce qu'il venoit de voir, il ſauta auſſi-tôt à la mer pour venir à mon ſecours. Il étoit excellent nageur, & ne tarda pas à me joindre. Il vint tout à propos, car je commençois à perdre mes forces ; & ſe gliſſant ſous moi, il me ſoutint ſur ſon dos, juſqu'à ce que le vaiſſeau ayant été ſuffiſamment inſtruit de mon accident, on ſerra les voiles, & on mit en mer la chaloupe qui vint nous prendre plus morts que vifs, & nous porta à bord. Quand nous eûmes repris nos ſens, chacun me félicita de mon heureuſe délivrance. Pour moi, je fus ſi touché de l'action de Truman, que je crus ne pouvoir jamais aſſez reconnoître ſon affection & ſon attachement : auſſi depuis ce moment j'eus pour lui beaucoup plus d'égards ; je le mis à la tête de tou-

tes

tes mes affaires ; & trouvant qu'il avoit la tête auſſi bonne que le cœur, je n'entrepris plus rien, ſans avoir auparavant pris ſes avis ; & cette confiance m'a procuré bien des avantages, comme on le verra dans la ſuite de mes aventures. Le pauvre Capitaine Social eut dans le même temps une attaque de goutte, dont il étoit tourmenté depuis bien des années ; mais pour cette fois la goutte lui remonta dans l'eſtomac avec tant de violence, que, malgré tous les ſoins de notre Chirurgien, nous le perdîmes au grand regret de tous les gens du vaiſſeau, qui perdoient en lui un excellent Marin, un Commandant vigilant, & un homme plein de bonté & d'humanité. Il fut remplacé dans le Commandement du *Haſtings* par M. Bentley, notre premier Lieutenant, dont les bonnes qualités pouvoient ſeules réparer notre perte. Nous eſſuyâmes immé-

diatement après la mort de notre Capitaine, vers les 10 dégrés de longitude occidentale, & à 30 dégrés 8 minut. de latitude méridionale, une tempête violente qui dura pendant quatorze jours sans relâche. Tous nos matelots étoient haraſſés; notre vaiſſeau en mauvais ordre, n'alloit plus qu'au gré du vent & des flots; & ſuivant notre eſtime, nous fumes jettés fort loin au ſud de notre véritable route. Ce fut alors que je commençai à concevoir & à ſentir les inconvéniens & les miſeres attachées à la vie de Marin. Faute de pouvoir allumer du feu, nous étions forcés le plus ſouvent à nous contenter de biſcuit & des proviſions froides que nous avions pour ſatisfaire notre faim. D'ailleurs nous étions obligés de reſter renfermés dans nos chambres, parce que les Matelots les plus expérimentés ne pouvoient tenir qu'avec peine ſur le

tillac. Le dixiéme jour les vagues rouloient & s'élevoient avec tant de fureur, que nous appréhendions à chaque inſtant de voir effondre le vaiſſeau. Notre mât d'avant fut renverſé, & nous eumes beaucoup de peine à le replacer aſſez à temps pour empêcher le dommage que nous en appréhendions. A peine avions-nous remédié à cet accident, qu'un de nos canons du rang le plus bas ſortit de ſon ſabord. Nous nous attendions à chaque inſtant que par la violence du roulis, il briſeroit le côté du vaiſſeau qui le retenoit. Enfin tout étoit en confuſion, ſi le Capitaine, avec une préſence d'eſprit admirable, n'eût fait placer tous les hamacs & autres uſtenſiles des lits de l'autre côté, ce qui heureuſement rompit le choc, juſqu'à ce que le danger fut tout-à-fait paſſé. Quand la tempête fut un peu appaiſée, nous fîmes nos obſervations, & nous nous

trouvâmes vers les 5 odégrés & quelques minutes de latitude méridionale, & 11 dégrés 15 minutes de longitude à l'eſt du méridien de Londres, dans la grande mer du Sud. Il ſurvint un calme qui dura pluſieurs jours ; & notre proviſion d'eau diminua ſi fort, que nous fumes réduits à une demi-pinte par jour. Pour ſurcroît de malheur, plus de la moitié de l'Equipage fut attaqué du ſcorbut, & nos proviſions fraîches étoient ſi baſſes, que tout ce que nous avions pu en épargner, n'étoit pas capable de nous ſervir beaucoup dans le cours de cette terrible maladie. Mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſqu'un matin un matelot qui étoit monté au haut du grand mât, s'écria : terre, terre ! Nous jettâmes la ſonde, & trouvâmes 50 braſſes d'eau. Nous ne pouvions nous imaginer quelle étoit la terre que nous avions à notre ſud-eſt, lorſque M. Bentley

trouva dans une de ſes cartes que ce devoit être un Cap appellé le Cap de la Circonciſion, qui faiſoit partie des nouvelles découvertes. Je m'attendois alors que notre Commandant alloit envoyer une chaloupe pour découvrir la côte ; mais profitant d'un vent de ſud qui s'éleva dans le moment, il gagna au nord-oueſt, & cette route nous conduiſit à bon port en peu de jours à la baye *Saldana*, au Cap de Bonne Eſpérance. Tout le monde en reſſentit une joie inexprimable : notre Equipage y fut bientôt remis de ſa fatigue & de la maladie. Pour moi, je viſitai avec beaucoup de plaiſir les beaux établiſſemens que les Hollandois induſtrieux ont faits au Cap, en formant une eſpéce de paradis d'une terre que les Anglois avoient mépriſée, & dont toutes les autres Nations n'avoient pas voulu ſe charger. Les naturels du pays, qui ſembloient incapa-

bles d'être policés, & de jamais ſe conduire en créatures humaines, commencent maintenant à vivre enſemble, & à former des ſociétés ſous le gouvernement Hollandois; ce qui prouve que les naturels les plus féroces ſont capables d'être apprivoiſés, pourvu qu'on y emploie les moyens les plus propres. Nous reſtâmes au Cap près de trois ſémaines; & après y avoir pris des rafraîchiſſemens, & les autres proviſions dont nous avions beſoin pour le reſte du voyage, nous levâmes l'ancre avec un vaiſſeau François & deux Hollandois; & par un bon vent, & le plus beau temps du monde, nous doublâmes ce fameux promontoire, & entrâmes dans l'océan des Indes.

CHAPITRE XLVII.

Ils ſont obligés de relâcher dans l'Iſle de Java. Ils remettent à la voile, & arrivent au Fort Saint George ſur la côte de Coromandel. Thompſon y eſt fort bien reçu. Il tombe malade; ſe rétablit, & s'applique fortement aux devoirs de ſon emploi. Il reçoit des lettres d'Angleterre.

NOUS continuâmes notre voyage pendant pluſieurs jours dans cette délicieuſe mer avec tout le ſuccès poſſible. Rien ne peut, à mon avis, égaler le plaiſir que nous goûtions alors. Des vents toujours favorables enfloient nos voiles; le vaiſſeau ſembloit gliſſer doucement ſur les vagues; & ſi la chaleur étoit preſque inſup-

portable, nous en étions bien dédommagés; car nous n'avions presque autre chose à faire que de jetter les yeux sur le plus beau ciel, & de voir la face polie de l'océan où l'on appercevoit jusqu'au sillage du vaisseau. Quantité d'oiseaux aquatiques récréoient notre vue; le poisson volant poursuivi par les *Albicores* voraces, voltigeoient autour de nous, & s'embarrassoient dans nos voiles, tandis que les Marsouins sautoient de temps en temps au-dessus de l'eau, & se jouoient sur la surface de l'onde. Mais ce temps ne dura pas beaucoup. Il s'éleva un vent de nord-est beaucoup plus violent que nous n'eussions voulu, qui nous jetta fort loin de notre route. Notre Capitaine jugea à propos de tâcher de regagner cet avantage, & d'atteindre l'Isle de Sumatra ou celle de Java. Enfin nous gagnâmes heureusement là derniere, & jettâme

l'ancre dans le port de Batavia, capitale du domaine des Hollandois, dans cette partie du monde. Nous y fumes visités par des Officiers, qui resterent sur notre bord pour empêcher de faire aucun commerce prohibé, d'autant mieux qu'il est rare de voir nos vaisseaux destinés pour les Indes, relâcher dans aucun de leurs Etablissemens de ce pays. Cependant, à en juger par la politique & l'usage ordinaire des Hollandois, nous fumes assez bien traités. On nous permit d'aller à terre, & d'y acheter les choses dont nous avions besoin. Rien ne prouve mieux l'opulence de leur Compagnie, & leur puissance dans les Indes Orientales, que cette Ville. On y trouve toutes les commodités & les agrémens dont cette partie du monde est susceptible. On ne peut envisager qu'avec surprise jusqu'à quel point de grandeur leur persévérance & leur industrie les

a fait monter depuis si peu d'années qu'ils s'appliquent à ce commerce. Le Gouverneur général des Hollandois y vit en Prince ; il s'y fait rendre plus d'hommages que les Etats Généraux eux-mêmes n'en exigent de leurs sujets en Europe. Après y avoir séjourné trois jours & demi, nous nous remîmes en mer par un vent de sud-est, qui devenant toujours plus favorable, nous porta jusques dans le port du Fort Saint George, après un voyage ennuyeux & fatiguant de près de sept mois. Nous saluâmes le Fort de tous nos canons, & il nous rendit le même salut. Nous débarquâmes le lendemain, & allâmes rendre visite au Gouverneur, qui nous reçut très-poliment. Je fus aussi visité & complimenté sur mon arrivée par le reste des Gentilshommes & des Facteurs de cette Place, dont les amitiés surpasserent de beaucoup l'idée que j'en avois conçue.

Le Fort Saint George est une Place forte & bien bâtie, mais dans une mauvaise situation; le terrain en est sec & sablonneux, & ce n'est qu'à force de soins que les racines & les herbages y viennent en maturité. La mer roule avec impétuosité ses flots sur le rivage plus qu'en aucun endroit de la côte de Coromandel. La Ville Blanche ou Européenne a deux Eglises, l'une destinée pour les Anglois, & l'autre pour les Catholiques Romains. Je louai un logement dans un quartier appellé le *Vieux Collége*, qui est un canton assez désagréable; mais je m'en consolai, parce que j'y trouvai plusieurs autres Facteurs. Cette Ville est gouvernée par un Maire & des Echevins. La Ville Noire est habitée par des Gentils, des Mahométans, des Arméniens & des Portugais, qui y ont chacun des Temples & des Eglises. La Compagnie y bat monnoye; &

il y a dans cette Place plusieurs Ecoles publiques. Le Gouverneur est le Juge suprême : il y a un Conseil composé pour l'ordinaire de Facteurs & de Marchands, avec qui il confere des affaires de la Compagnie. La Colonie ne fournit guére de marchandises de son cru ou de ses Manufactures dans les marchés voisins. Le commerce y est principalement entre les mains des Arméniens & des Juifs, & les Anglois ne s'occupent qu'à la construction des vaisseaux. On compte tant dans la Ville que dans les Villages, huit mille habitans soumis à la Jurisdiction de la Compagnie ; & il n'y a dans tout ce nombre qu'environ cinq cens Anglois, tant Bourgeois que Marchands, mariés & soldats. Le peuple y jouit d'une bonne santé; il y a le teint vif & vermeil. Les chaleurs de l'été sont le plus grand inconvénient qu'ils ayent à souffrir ; mais elles ne du-

rent qu'environ quatre ou cinq heures par jour ; & il s'éleve enſuite un vent de mer qui rafraîchit. Le Gouverneur a une maiſon de campagne fort belle, ornée de jardins vaſtes, de boulingrins, d'un étang rempli de ſarcelles & autres curioſités ſemblables. Il ne ſort jamais ſans être eſcorté par une garde de ſoldats Anglois ; il vit avec beaucoup de grandeur, & fait une figure de Prince. Qu'on me diſpenſe de m'étendre davantage ſur la deſcription du pays : ce n'eſt point là mon objet ; mais j'ai cru devoir décrire en peu de mots un lieu où j'ai paſſé quelques années de ma vie, & où j'ai jetté les fondemens de la félicité dont je jouis à préſent.

Bientôt après mon arrivée, j'eus le malheur de tomber malade d'une fievre violente particuliere à ce climat. Je la gardai long-temps, & elle me mit à deux doigts de la

mort ; mais les soins de mon Médecin, qui étoit le Chirurgien du Hastings, homme fort savant & habile dans ces deux professions, les services attentifs & affectionnés de Truman, joints à la force de mon tempérament, me tirerent d'affaire. Sitôt que je fus rétabli, je m'appliquai avec toute l'attention dont j'étois capable, à me mettre au fait du commerce de ce pays, & de la nature de l'emploi dont j'étois chargé. Je fus considérablement aidé en cela par M. William Saris, qui y avoit résidé quelque temps en qualité de Facteur. Il étoit à peu près de même âge & de même caractere que moi : je contractai avec lui une liaison intime ; de sorte qu'en peu de temps je me vis en état de remplir les vues que la fortune avoit sur moi, & je me fis aimer généralement de mes Supérieurs & de mes égaux. Un mois après mon arrivée, j'eus le plaisir de recevoir

les nouvelles de mon pere & de mes autres amis d'Angleterre par un vaisseau qui avoit mis à la voile quinze jours après nous. A la vérité, ces lettres ne m'apprirent rien d'extraordinaire ; mais c'étoit toujours une preuve très-satisfaisante pour moi de la ponctualité de mes amis à m'écrire.

CHAPITRE XLVIII.

Il envoye Truman en campagne pour trafiquer, & en tire de grands avantages. Il l'envoye aux mines de diamans. Il reçoit ordre d'aller à Surate pour les affaires de la Compagnie. Remplit sa commission avec succès. Est envoyé à Hughly. Se trouve dans un grand danger dans l'Isle de Sagar; s'en échappe heureusement, & retourne au Fort Saint George.

IL y avoit près de six mois que j'étois dans le pays sans avoir encore osé faire trafiquer l'argent que j'avois apporté avec moi, qui montoit à trois ou quatre mille livres sterlings, tant de mon propre fonds, que de celui de M. Goo

will. J'avois employé tout ce temps à acquérir de l'expérience, & à faire des observations; mais sur-tout à prendre les instructions de mon ami Saris. Comme je ne voulois pas qu'on pût m'accuser d'avoir préféré mon propre intérêt à celui de la Compagnie, & de m'attacher uniquement à un commerce particulier, je gardai Truman avec moi, comme un ami qui étoit venu pour tâcher de faire fortune. Je me déterminai enfin à lui confier une pacotille, & je l'envoyai dans un des vaisseaux du pays pour voyager sur la côte de Perse. Saris, qui avoit besoin d'augmenter sa fortune, fit aussi une pacotille; & pour mieux encourager Truman, qui étoit un homme plein de solidité & de bon sens, nous convînmes ensemble de lui fixer certains appointemens pour son droit de commission. Je lui avançai une somme de 200 livsterlings pour trafiquer à son pro-

fit ; & après lui avoir donné les inſtructions convenables, nous le fîmes partir. Il fut cinq mois à remplir ſa commiſſion & il s'en acquitta avec beaucoup d'intelligence & de fidélité. Il nous ramena des vins & autres denrées dont nous nous défîmes ſi avantageuſement, que j'eus pour moi près de mille livres ſterlings de profit ; & M. Saris gagna près de trois cens roupies de plus. Le petit fonds de Truman ſe trouva doublé : il me rendit mes deux cens liv. ſterlings ; & avec ſon droit de commiſſion, il ſe vit près de trois cens livres ſterlings en propre, ce qui me fit un plaiſir infini ; car j'étois réſolu de tout faire pour lui procurer une fortune avant que de quitter les Indes. Il avoit montré dans cette affaire tant de génie & de capacité, que par la ſuite Saris & moi nous approuvâmes tout ce qu'il nous propoſa pour notre intérêt, & jamais nos eſpérances ne furent trompées.

Bientôt après il conçut le dessein d'aller faire un tour aux mines de diamans ; nous lui fournîmes en conséquence tout ce qui étoit nécessaire ; & quinze jours après son départ, il nous écrivit qu'il avoit loué un certain espace de terrain ; & qu'après l'avoir enclos, il avoit déja commencé à fouiller, entouré, suivant l'usage, par des sentinelles du Roi de Golconde, qui s'emparent de toutes les pierres dont le poids surpasse soixante grains, au profit de ce Roi, & laissent au travailleur tout ce qu'il peut trouver d'ailleurs.

Nous fondâmes de grandes espérances sur le bonheur qui accompagnoit toujours les projets de Truman, & nous nous flattâmes que cette entreprise seroit fort avantageuse. Mais je n'en avois encore reçu aucune nouvelle certaine, lorsque je fus envoyé à Surate pour les affaires de la

Compagnie : je fus obligé de me rendre dans cette ville par terre ; j'en fus charmé, trouvant par là l'occaſion de ſatisfaire ma curioſité, & de parcourir l'intérieur du pays. Les marchandiſes que j'avois avec moi, étoient chargées ſur des bœufs, qui dans le pays portent des fardeaux de 3 à 400 liv. peſant. Pour moi, ſi-tôt que j'arrivai à Maſulipatan, je louai un palanquin ou petit carroſſe avec une baluſtrade autour ; il y avoit une couverture de ſatin qu'un eſclave faiſoit mouvoir ſelon la poſition du voyageur par rapport au ſoleil : un autre portoit une targe ou eſpéce d'éventail d'oſier couvert d'étoffe, pour le garantir de la chaleur. Un palanquin eſt porté ſur les épaules de trois ou quatre hommes, qui marchent auſſi vîte que les porteurs de chaiſes font en Angleterre, parce qu'ils s'exercent de très-bonne heure à ce métier pé-

nible. On donne pour cela à chaque homme quatre ou cinq roupies d'or par mois : si vous les faites rester passé une certaine heure, on augmente le prix. J'étois très-bien muni de provisions ; nous avions dans les villes des Banians de la fleur de farine, du riz, du lait & autres nourritures semblables ; & dans celles des Mahometans, nous trouvions du mouton, des oiseaux & des pigeons. Comme la chaleur du soleil y est excessive, je ne voyageois communément qu'après le soleil couché, & je restois au lit pendant la plus grande chaleur du jour. Par ce moyen je me garantis des maladies ; car je trouvois que la chaleur excessive du climat me fatiguoit extrêmement. On mesure les distances par lieues, ou par une mesure appellée *Gos*, qui équivaut à quatre de nos lieues. J'arrivai en quinze jours à Golconde, Ville fort vaste sous la domination de son

propre Monarque, qui néanmoins eſt Tributaire du Grand Mogol. Je vis ce Prince puiſſant, qui eſt en état de lever une Armée de 600000 hommes; & ce que j'admirai le plus, fut un diamant de plus d'un demi pied de long, enchâſſé dans ſa Couronne. De Golconde je me rendis à Viſapour, qui en eſt éloigné de 300 lieues, d'où j'allai à Bicholly, & enſuite à l'Iſle Portugaiſe de Goa, où eſt ſituée cette fameuſe Ville de ce nom, Capitale de tous les Etats des Indes, & la ſcène où firent tant d'exploits héroïques les Albuquerques, & les autres grands Hommes, qui formerent les premiers un Etabliſſement dans cette partie du Monde; mais ils ne ſe reſſentent plus guère de ce qu'ils étoient autrefois, & ils ſont maintenant le jouet & la victime des ruſes de toutes les autres Nations qui ſe ſont établies depuis dans les Indes. Après avoir vu tout ce

qu'il y a de curieux dans Goa, je me rendis à Surate tant par terre que par eau, & j'y arrivai très-satisfait après un voyage long & ennuyeux, quoiqu'il m'ait procuré l'occasion de voir quantité de choses capables de plaire à un curieux. Surate est le seul Port qu'il y ait dans les Etats du Mogol; cette Ville est habitée par un mélange confus de Mogols, de Persans, d'Arabes, de Turcs, de Gaures, & de Francs ou Chrétiens Européens, dont le nombre cependant n'est pas considérable. Je fus très-bien reçu au Comptoir des Anglois; & après y avoir arrangé les affaires qui faisoient l'objet de mon voyage, je goûtai les plaisirs & les amusemens de ce lieu; je visitai avec attention tout ce qu'il y a de considérable dans Surate & dans les environs. On peut regarder cette Ville comme la grande Foire des In-

des, où l'on trouve en abondance toutes les marchandiſes de la Chine & de l'Europe. Je paſſai de-là à Bombay, le principal Fort que nous ayons ſur cette côte; enſuite je me rendis dans une Jonque au Fort ſaint George, où j'arrivai après un voyage d'environ 2 mois & demi, & rendis au Gouverneur un compte exact de ma commiſſion. A peine étois-je arrivé, que je reçus un autre ordre pour me rendre au Comptoir de Hughly, pour une affaire importante. Je m'embarquai dans un petit vaiſſeau avec deux ou trois matelots du pays. Ce Comptoir eſt ſitué ſur une Riviere du même nom, qui eſt un bras du fameux Gange. Arrivé au Fort William, je montrai mes lettres de créance, & l'on me reçut avec amitié dans le Comptoir: j'eus pourtant bien des chicanes & des difficultés à eſſuyer de la part de quelques perſonne

sonnes en place ; mais je trouvai moyen de faire ma commission avec honneur, & en mon particulier, je commerçai assez avantageusement pour mon compte ; après quoi j'en repartis au grand regret de toutes les personnes considérables du pays. En descendant la riviere, il me prit envie de toucher à l'Isle Sagar, quoique j'eusse entendu dire qu'elle étoit remplie de Tigres qui y sont très-voraces. Les matelots firent tout ce qu'ils purent pour m'en détourner ; ce fut en vain, & nous y abordâmes. Alors prenant une hache, une arquebuse, quelques charges de poudre & des balles, je quittai le vaisseau, pleinement résolu d'affronter tous les dangers qui pouvoient m'arriver, & de satisfaire ma curiosité : ce qui m'y engageoit le plus, c'est que cette Isle passe pour sainte chez les Païens, & que quantité de leurs Prêtres s'y rendent à

la fin de chaque année pour y adorer leur Divinité. L'Iſle eſt remplie de buiſſons & de bocages. Je ne fus pas plutôt à terre, que mes gens s'éloignerent avec le canot qui m'avoit amené, & ſe retirerent dans la Riviere Rogues où je les vis jetter l'ancre. Cette circonſtance me donna quelques inquiétudes ; mais regardant leur frayeur comme une preuve de leur ſuperſtition, je m'avançai dans l'Iſle, & marchai ſans m'arrêter juſqu'à une plaine ſéche & brûlée, éloignée d'environ un demi-mille du lieu où j'avois débarqué. Je n'y fus pas plutôt, que jettant les yeux de tous côtés, je vis briller à travers des brouſſailles quatre yeux pleins de feu, tournés de mon côté : j'en conclus auſſi-tôt que ce pouvoit être de ces animaux dont on m'avoit tant parlé. Ils ne me donnerent pas le temps de la réflexion

mais jettant un cri épouvantable, ils s'avancerent avec toute la rage que pouvoit leur donner leur cruauté & leur naturel farouche. Il faut avouer que j'en fus effrayé. J'eus pourtant aſſez de préſence d'eſprit pour ſonger qu'il ne me reſtoit aucuns moyens de me ſauver, ſi monfuſil venoit à manquer, & même qu'après en avoir tué un, il faudroit me défaire de l'autre avec ma hache, parce que je n'aurois pas le temps de recharger. J'avois quelquefois entendu parler de la maniere ſinguliere dont quelques perſonnes s'étoient délivrées des bêtes ſauvages, par la frayeur naturelle que leur inſpire la voix de l'homme. C'eſt pourquoi je jettai un grand cri; & en même temps tirant mon coup de fuſil, j'eus le bonheur d'atteindre un de mes ennemis à la tête. L'autre reſta quelque temps dans une eſpéce de ſurpriſe au bruit de mon coup de fu-

ſil ; mais bientôt il s'élança ſur moi avec fureur. Si je fus capable alors de quelques réflexions, ce fut pour maudire la curioſité folle qui m'expoſoit à un danger ſi preſſant. Je me crus perdu ; cependant ne voulant rien négliger pour ma défenſe, je portai à cet animal un coup furieux de ma hache, & lui coupai une des pattes de devant. Il fit un cri ſi horrible, que l'Iſle & toute la Côte en retentit, & que les cheveux m'en dreſſerent à la tête. Il ſe jetta une ſeconde fois ſur moi ; mais plus heureux que la premiere fois, je lui fendis le crâne, & il tomba par terre roulant dans des flots de ſang. Alors ramaſſant mon fuſil, je courus à toutes jambes vers le lieu du débarquement ; & faiſant voltiger mon mouchoir pour donner le ſignal à mes gens, le canot revint me prendre préciſément aſſez à temps pour me ſauver d'une nou-

velle attaque ; car un grand nombre de Tigres nous suivirent jusques dans l'eau, & nous en tuâmes deux des plus avancés de trois coups d'armes à feu. Je regardois ce qui venoit de m'arriver comme une juste punition de ma témérité, & je me promis bien de ne point me hasarder à l'avenir d'une façon si inutile & si ridicule. Sitôt que nous fûmes à bord, où on ne s'attendoit plus de me revoir, nous gagnâmes la Baye ; & après avoir touché à *Ballasor*, à *Visagipatan*, & à quelques autres Comptoirs, où je laissai quelques dépêches dont on m'avoit chargé au Fort William, je débarquai en sureté avec mes marchandises au Fort S. George, après une absence plus longue que je n'avois compté. Mon ami Saris me conseilla de prendre un autre logement ; & après en avoir demandé la permission au Gouverneur, avec

qui j'étois très-bien, nous louâmes une maiſon dans la Ville blanche, & prîmes les domeſtiques dont nous avions beſoin, réſolus de vivre tous les deux enſemble, tant que nous reſterions dans le Pays.

CHAPITRE XLIX.

Ils reçoivent des nouvelles de Truman, qui demande ſon rappel. Il revient des Mines avec de grands profits. Donne à ſon Maître un Diamant de grand prix. Thompſon reçoit pluſieurs lettres d'Angleterre. Ce qu'elles contiennent. Il écrit en particulier à M. Goodwill.

NOus n'avions reçu qu'une fois des nouvelles de Truman depuis ſon départ: nous en

étions inquiets & appréhendions qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Nous étions même sur le point d'envoyer un exprès pour savoir ce qu'il étoit devenu, lorsqu'un de ses Esclaves arriva, & me remit la lettre suivante.

» J'ai fait tout mon possible, » Monsieur, pour répondre à vo» tre confiance; je pense avoir » travaillé pour vous assez avan» tageusement; & quoique ma san» té ait toujours été languissan» te, je crois n'avoir pas lieu de » me plaindre du gain que j'ai » fait; c'est pourquoi si vous » croyez qu'il y ait assez long» temps que je suis ici, je serois » charmé de recevoir vos ordres » pour retourner au Fort S. Geor» ge. Je vous envoye un état des » plus belles Pierres que j'ai trou» vées, toute déduction faite des » droits du Roi & de ses Officiers. » Je suis à présent à Golconde, où

» j'ai acheté auſſi quelques pier-
» res ; mais j'ai une raiſon très-
» particuliere de vous demander
» mon rappel. Je n'oſe pas vous
» l'expliquer par lettre. Faites
» mes complimens à M. Saris ,
» & en quelque lieu que votre
» intérêt m'appelle , croyez-moi
» toujours , Monſieur , votre , &c.
» WILL. TRUMAN.

Suivant l'état joint à cette lettre , nous avions à la vérité lieu d'être ſatisfaits de ſes peines. Je ſupputai qu'il avoit gagné pour mon compte la valeur de près de 4000 liv. ſterl. & plus de mille pour M. Saris. Ainſi je fus bien aiſe de voir cet honnête garçon , & je lui écrivis de partir ſitôt qu'il recevroit mon ordre. J'envoyai cette lettre par un de mes domeſtiques affidés , qui alla avec le meſſager de Truman. Trois ſemaines après je le vis arriver lui-même ,

mais ſi fatigué & ſi changé à cauſe des chaleurs qu'il avoit eſſuyées, que nous eûmes peine à le reconnoître. Je le reçus avec les careſſes les plus affectueuſes ; car je commençois réellement à le regarder plutôt comme un frere, qu'autrement. Il nous remit à chacun ce qui nous revenoit. Ma part ſe montoit à pluſieurs livres peſant de petites pierres de différentes grandeurs, dont je ſavois bien le moyen de me défaire avantageuſement, ſoit là, ſoit en Europe. Il avoit fait auſſi pour lui-même un profit conſidérable, & pouvoit alors ſe vanter de poſſéder en propre près de mille liv. ſterl. Je le forçai d'accepter un préſent de 200 liv. ſterl. & M. Saris un de 50, pour reconnoître les ſoins & les peines qu'il avoit pris pour nous. La premiere fois que je me trouvai ſeul avec lui, nous arrangeâmes nos comptes

que je trouvai très-juſtes. Après quoi il me dit en ſouriant, qu'il lui reſtoit encore quelque choſe qui m'appartenoit, & qu'il eſpéroit que cela joint à d'autres conſidérations, me détermineroit bientôt à quitter ce mauvais pays ; car à vous dire le vrai, Monſieur, je ne puis m'empêcher de déſirer ardemment de revoir mon ancien Maître & nos amis du pays d'York, qui s'impatientent déja ſans doute de votre abſence. A ces mots il tira d'une bourſe de cuir couſue à la doublure de ſa culotte, un diamant d'une groſſeur & d'un brillant qui m'étonna, de maniere que je reſtai quelque temps ſans parler. Enfin je le preſſai dans mes bras, & lui demandai par quel heureux haſard il avoit fait une priſe ſi conſidérable. Il me répondit en ces termes : Monſieur, j'étois plus attentif qu'on ne l'eſt d'ordinaire à examiner la terre que

mes travailleurs creusoient : à peine me donnois-je le temps de dormir : d'ailleurs comme j'étois d'humeur de payer généreusement, & que je faisois part de toutes mes provisions & mes rafraîchissemens, aussi-bien aux Inspecteurs du Roi, qu'à mes propres Esclaves, ils n'éclairoient pas mes actions de si près que celles des autres Entrepreneurs. Un jour je crus avoir vu briller dans le sable quelque chose de plus grand qu'à l'ordinaire ; je ne fis semblant de rien ; & lorsque tout le monde étoit occupé d'un autre côté, je me baissai, je mis dans ma poche ce que je soupçonnois être de grand prix ; & me retirant à l'écart sur le bord d'un ruisseau à l'ombre de quelques arbres, où j'avois coutume d'aller pendant la chaleur du jour, j'examinai ma trouvaille, & j'apperçus au milieu d'une grappe de petites pierres, ce diamant que

vous voyez. J'appréhendois d'être découvert, parce qu'il étoit d'une groſſeur ſupérieure de beaucoup à ceux qu'il nous étoit permis de prendre; c'eſt pourquoi je pris le parti de le coudre auſſi-tôt dans ma culotte de la maniere que vous avez vu. Graces à Dieu, le voilà arrivé en ſureté; je voudrois qu'il fût plus riche, afin de vous prouver mieux, en vous le préſentant, ma reconnoiſſance pour votre famille, auſſi-bien que mon zéle & mon affection à votre ſervice. Je lui fis un préſent conſidérable, & je pris le diamant en ma garde. Autant que nous pouvions en juger, nous crûmes qu'il valoit plus de vingt mille liv. ſterlings; de ſorte qu'en y joignant ce que j'avois gagné d'ailleurs, je pouvois me regarder comme un homme fort riche. Notre plus grand ſoin fut d'imaginer enſuite les moyens de le mettre en ſureté, & d'en déro-

ber la connoiſſance à tout le monde, juſqu'au moment que nous retournerions en Europe. Enfin j'imaginai de creuſer les talons d'une paire de ſouliers, de maniere à pouvoir le placer dans ce trou, immédiatement au-deſſous de la ſemelle intérieure. C'eſt ce que nous fîmes: par ce moyen il étoit impoſſible qu'on pût en rien découvrir; & je portai la précaution juſqu'au point d'en faire un ſecret même à M. Saris mon ami. Si l'idée de ma chere Louiſe n'étoit pas venue me troubler de temps en temps, j'aurois pu m'eſtimer fort heureux; mais toutes les fois que ſon ſouvenir ſe préſentoit à mon eſprit, ce qui arrivoit ſouvent, toutes les richeſſes que j'avois acquiſes étoient plutôt pour moi un ſujet de chagrin, par la certitude que j'avois de ne pouvoir en jouir avec cette aimable & charmante fille. Si j'avois quel-

que ſatisfaction à retourner en Angleterre avec de grandes richeſſes, elle ne venoit que de l'eſpérance d'en faire part à mes parens, de la joie qu'en auroient mes amis, & du bien que je ſerois en état de faire aux pauvres & aux malheureux.

Il y avoit déja quatre ans que j'étois établi aux Indes ; & quoique j'euſſe ſaiſi toutes les occaſions d'écrire en Angleterre, je n'en avois eu aucune réponſe ; ce qui m'affligeoit beaucoup, car je ne comptois pas les nouvelles que j'avois reçues tout en arrivant, ces lettres ayant été écrites auſſi-tôt après mon départ. Je connoiſſois trop bien la ponctualité de mes amis, pour douter qu'ils ne m'euſſent écrit toutes les fois qu'ils en auroient eu la commodité ; ainſi j'étois ſûr qu'il falloit que leurs lettres euſſent été égarées de façon ou d'autre, à moins que la mort

ou les maladies ne les euſſent empêchés d'écrire, Ces inquiétudes ne me laiſſoient aucun repos. Truman étoit preſque auſſi affligé que moi ; car il avoit autant d'amour pour mon pere & pour ma mere, que s'ils euſſent été réellement les ſiens. Telle étoit ma ſituation lorſque l'arrivée d'un vaiſſeau d'Angleterre vint remettre la tranquillité dans mon cœur, & m'apporta des lettres toutes nouvelles des perſonnes qui m'étoient ſi cheres. On m'y marquoit qu'on m'avoit ſouvent écrit ; ainſi je conclus qu'on avoit envoyé ces lettres par des vaiſſeaux deſtinés pour d'autres parties de l'Aſie, & qu'elles avoient été égarées dans les vaiſſeaux du pays, ou perdues dans les voyages par terre. Mon pere, ma mere, & tous mes amis étoient en bonne ſanté. J'y appris avec beaucoup de joie que mon ami Diaper étoit retourné en Angleterre de

deux voyages ; qu'il avoit déja fait une fortune conſidérable, & qu'il venoit de repartir pour un troiſiéme voyage. Il avoit été ſurpris au dernier point d'apprendre que j'étois allé dans la même partie du monde d'où il venoit, & très-fâché de ce que l'éloignement de nos demeures rendoit une correſpondance ou une entrevue entre nous impoſſible, à moins que le haſard ne s'en mêlât. Son aimable Maîtreſſe & toute ſa famille étoient en bonne ſanté ; & il comptoit au retour de ce troiſiéme voyage, de s'établir en Angleterre, & de former l'heureuſe union, après laquelle il avoit ſoupiré ſi long-temps. J'appris toutes ces particularités par une lettre de M. Diaper le pere ; & Prig me faiſoit un long détail de la maniere dont Prim s'étoit conduit dans le pays d'York où il étoit allé avec mes lettres pour le voir, & en même temps

leur avoit cauſé la plus grande ſatisfaction du monde, en leur donnant de mes nouvelles. Pendant ſon ſéjour en Angleterre, il avoit effacé par ſa généroſité tous les préjugés défavorables qu'on avoit eus de lui ; il avoit gagné l'amour de mon pere, & de tous ceux qui l'avoient vu ; & on s'attendoit qu'il viendroit s'établir à Londres avec toute ſa famille, & qu'il profiteroit pour ce voyage du premier vaiſſeau qui partiroit de Virginie. Quand le vaiſſeau qui m'avoit apporté ces nouvelles, fut ſur le point de repartir, je le chargeai de mes réponſes, & j'écrivis en particulier à M. Goodwill pour m'obtenir des Directeurs la permiſſion de revenir quand je voudrois en Angleterre ; car je ne doutois pas que dans l'intervalle de temps où je pourrois recevoir cet ordre, je n'euſſe un violent déſir de revoir ma Patrie.

CHAPITRE L.

Surcroît de bonne fortune. Il remarque la profonde mélancolie de M. Saris : tâche d'adoucir ſon inquiétude : découvre en partie la cauſe de ſon affliction, & l'engage à lui raconter ſon hiſtoire.

APRÈS l'aventure des mines de diamant, je fis, à l'aide de Truman, pluſieurs entrepriſes qui me réuſſirent ſi bien, qu'au bout de cinq ans je me trouvai riche de plus de trente-cinq mille livres ſterlings, en ſuppoſant que mon gros diamant n'en valût que quinze mille, qui étoit le plus bas prix auquel je pouvois le mettre. Ce ſuccès heureux ne m'attira ni en vie ni reproche, parce qu'on voyoit que je prenois tous les ſoins poſſi

bles de mériter l'eſtime de tout le monde, & de remplir fidellement les ordres de mes ſupérieurs. Truman paſſoit pour un de mes parens. La plus grande partie de mes richeſſes étoit regardée comme lui appartenant; & je tâchois d'entretenir toujours cette opinion. A l'égard de M. Saris, il n'avoit apporté que très-peu de choſe; cependant par la facilité que mon argent lui donnoit de faire de bons marchés dans l'occaſion, il avoit pouſſé ſa fortune juſqu'à onze mille livres ſterlings. Truman poſſédoit plus de deux mille cinq cens livres ſterlings, & regardoit cette ſomme, comme ſuffiſante pour lui faire paſſer heureuſement le reſte de ſes jours. En un mot, nous nous eſtimions tous heureux; &, contre la coutume de la plupart des Négocians, nous étions ſatisfaits & réſolus de ne plus tenter la fortune, & riſquer d'eſſuyer un revers

que nous penſions n'avoir plus à craindre, ſi nous pouvions une fois retourner à bon port en Angleterre. M. Saris & moi vivions enſemble dans la plus grande union ; & on ne nous appelloit que les freres Facteurs. A la vérité ſon caractere étoit ſi aimable ; il avoit des idées ſi juſtes de toutes choſes, & ſes actions étoient ſi déſintéreſſées & ſi remplies d'honneur, que je pris pour lui autant d'affection que pour perſonne au monde, excepté mon ami Diaper, à qui je m'étois figuré qu'il reſſembloit beaucoup. Mais j'avois quelque chagrin de le voir depuis long-temps livré à une mélancolie ſombre, dont je n'avois jamais pu découvrir la cauſe. Il fuyoit les compagnies & ne ſe trouvoit qu'avec répugnance dans celle des femmes. Quoiqu'il ſympatisât beaucoup avec mon humeur, je ne pouvois m'imaginer qu'il eût pour cela les mêmes motifs que moi.

fis tout mon possible pour dissiper ce chagrin; & ne pouvant y réussir, je cherchai du moins à en apprendre la cause. Pour l'engager à m'en faire confidence, je lui racontai un jour mon histoire. Il m'en parut fort touché; mais il persista toujours dans la même réserve sur ce qui le regardoit. Nous nous divertissions souvent, suivant la coutume du pays, à visiter nos voisins, & nous nous promenions à la campagne dans nos palanquins. Quelquefois nous employions nos momens de loisir à la lecture; (car, comme je l'ai déja dit, j'avois un assez bon choix de livres) quelquefois la musique servoit à chasser notre ennui. Une jeune Dame fort riche & veuve d'un Marchand Anglois, devint amoureuse de Saris. J'en fus fort surpris, aussi bien que tout le monde, attendu qu'on n'est occupé dans ce pays que du soin de faire sa fortune: je fus sur-

pris, dis-je, de voir ce jeune homme, non-seulement indifférent, mais encore refuser, quoique poliment, la proposition qu'on lui fit de l'épouser. Le parti me paroissoit si avantageux pour lui, que j'aurois cru manquer à l'amitié, si je n'eusse pas fait mon possible pour lui persuader de conclure cette affaire; mais il me dit, en soupirant, que je l'approuverois sûrement, si je savois ses raisons pour ne plus penser aux femmes: & pour se délivrer de mes importunités, il me dit un soir qu'il ne pouvoit plus refuser de satisfaire ma curiosité, en me racontant son histoire, quelque peine qu'il en dût ressentir; & sans attendre ma réponse, il commença ainsi.

Hiſtoire de M. Saris, ou le Mari infortuné, & le cruel Beau-pere.

QUAND je réfléchis aux maux que j'ai ſoufferts dans le peu d'années que j'ai joui de la vie, je ne conçois pas comment j'ai pu y réſiſter ſans mourir ou ſans en perdre l'eſprit; car je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. L'Irlande eſt ma patrie, & mon véritable nom eſt Fitzgerald, & non pas Saris. Je l'ai changé en quittant le pays, de crainte, en le répétant ſouvent, de me rappeller le ſouvenir de mes malheurs. Ma mere, qui paſſoit pour une beauté, étoit d'une famille illuſtre du Comté de Cavan; mais elle fut indignement trahie, ſous promeſſe de mariage, par un Seigneur d'un rang diſtingué, & je ſuis le fruit infortuné

d'un amour dont elle s'eſt repentie juſqu'à l'inſtant de ſa mort. Elle jouiſſoit d'une fortune indépendante ; ainſi la trahiſon de ſon amant, qui en épouſa une autre auſſitôt que je fus né, ne la mit pas dans le cas d'eſſuyer les mauvais traitemens de ſes amis & de ſes parens. Elle accoucha de moi dans une ferme éloignée ; & la choſe fut conduite ſi ſecrettement, que peu de gens en ont eu connoiſſance. Elle a toujours, depuis ce temps-là, refuſé de ſe marier, quoiqu'il ſe ſoit préſenté des partis fort avantageux pour elle : & elle diſoit ſouvent à ceux qui étoient dans ſa confidence, que quoique le malheureux qui l'avoit trompée, en eût agi ſi indignement, elle ſe croyoit toujours mariée légitimement à la face du ciel, & que jamais elle ne violeroit les engagemens qu'elle avoit contractés. Son unique occupation fut de

m'élever

m'élever elle-même ; ſon extrême tendreſſe lui attira la mienne ; & les progrès que je faiſois en tout ce qu'on me montroit, lui cauſoient un plaiſir inconcevable. Elle avoit l'ame noble & généreuſe ; elle ne voulut jamais entendre parler de celui qui l'avoit trahie, & évita toujours avec ſoin les lieux où elle auroit pu le rencontrer. Pour moi, loin de me faire un ſecret de ma naiſſance, elle me dit que je devois réparer la ſottiſe de ma mere, en me familiariſant avec des ſentimens pleins de dignité & d'honneur, & me mettre en état de rendre ſervice au genre humain, & d'effacer par ma conduite, les préjugés déſavantageux qu'on auroit pu prendre contre moi. Mon pere, qu'il ne me fut jamais permis de voir, mourut lorſque je n'avois encore que dix ans, & laiſſa à un fils de ſon mariage, ſon titre & ſes biens, à la charge de payer à ma

mere une penſion viagere de quatre cens livres ſterlings, comme une marque de ſon repentir, & pour expier ſon crime : ce ſont les propres termes de ſon teſtament. Pour moi, il me laiſſa une ſomme de deux mille livres ſterlings une fois payée. Ma mere fut ſi frappée de cette attention de ſa part, qu'elle oublia ſa faute ; & pleura ſa perte, comme ſi elle eût été ſa veuve. Elle vécut encore ſix ans ; mais avec un poids ſur le cœur ; qui la fit tomber en conſomption ; & enfin me l'enleva dans la trente-cinquiéme année de ſon âge. Elle me laiſſa ſous la tutelle du Chevalier Thomas Bourk, avec un revenu de cinq cens livres ſterlings, & les deux mille livres dont je viens de parler. Je demeurai chez ce Gentilhomme juſqu'à ce que je fuſſe en état d'aller à l'Univerſité. Pour lors il m'envoya continuer mes études à Dublin au Collége de

la Trinité, où je reſtai juſqu'à vingt ans à me perfectionner dans les Belles-Lettres. Enſuite j'allai demeurer quelque temps à Paris ; j'y appris le François, & fis mes exercices pour acquérir les talens néceſſaires à un jeune homme qui veut pouſſer ſa fortune dans le monde. Je retournai au bout d'un an en Irlande ; le Chevalier Thomas m'y reçut avec beaucoup d'amitié ; & je réſolus de demeurer avec lui, juſqu'à ce qu'il m'eût procuré de l'emploi dans les troupes : car c'étoit là l'état où mon inclination me portoit. Ce Gentilhomme étoit veuf, bien fait, âgé d'environ cinquante ans. Il avoit toujours vécu dans le beau monde ; on voyoit un air de diſtinction dans tout ce qu'il faiſoit ou qu'il diſoit. Je m'eſtimois fort heureux d'avoir ſa ſociété ; & de ſon côté, il me témoignoit une affection de pere. Nous avions pour voiſin le plus

proche, un Gentilhomme d'un caractere tout-à-fait opposé ; homme naturellement brutal, & à qui le hasard seul avoit procuré un bien considérable. Il étoit processif & envieux, la terreur de ses voisins, le tyran de ses vassaux & le bourreau de sa famille. Ses vassaux le haïssoient à mort ; & sans les vertus d'une fille aimable & charmante, qui étoit alors dans la dix-huitiéme année de son âge, sa maison eût été un désert, aucun de ses voisins ne se souciant de se lier avec lui. Cette fille réunissoit en sa personne toutes les perfections du corps & de l'esprit qui peuvent orner une femme. Elle avoit un si grand fonds de bonté & d'humanité, que tout le pays retentissoit de ses louanges. Je ne l'avois pas encore vue, quoique ce qu'on disoit de sa beauté & de son esprit, excitât beaucoup ma curiosité. Un soir, en revenant de la chasse, nous

la rencontrâmes qui s'en retournoit chez elle en chaiſe. Le Chevalier Thomas me fit ſigne que c'étoit elle. Je la regardai avec tant d'attention, que ſon image eſt reſtée trop profondément gravée dans mon cœur, pour pouvoir jamais en être effacée. Nous la ſaluâmes, & elle nous rendit le même compliment ; mais d'un air ſi bon, ſi ouvert & ſi naturel, qu'il acheva ſa conquête. Je retournai au logis abſorbé dans mes penſées. Le Chevalier Thomas me dit, en ſouriant, qu'il étoit à propos que j'allaſſe rendre viſite à Maloney, & que je trouverois en lui le contrepoiſon des charmes de ſa fille. En un mot, je n'eus plus de repos, & je cherchois continuellement des prétextes pour l'aller voir ; lorſqu'un jour le Chevalier Thomas m'apprit que Maloney avoit fait empriſonner un de ſes vaſſaux pour avoir chaſſé ſur ſes terres ; il me dit en même-

temps qu'il vouloit m'employer comme ſon agent, pour le mettre à la raiſon ; & que par là j'aurois une occaſion de voir Miſs Jenny. Je treſſaillis de joie à cette propoſition ; & après avoir reçu les inſtructions néceſſaires, je courus m'acquitter de mon ambaſſade. Cette maiſon étoit à un demi-mille de la nôtre ; & lorſque j'y arrivai, je frappai près d'un quart d'heure à la porte, ſans que perſonne répondît. Enfin un gros payſan, précédé d'un mâtin, qui n'avoit pas plus mauvaiſe mine que lui, vint demander ce que je voulois. Va dire à ton Maître, lui dis-je, que je demande à le voir, & que j'ai quelque choſe à lui dire de la part de Sir Thomas Bourk. Le drôle, ſans me répondre, rentra dans la maiſon, avec un air rechigné, & criant à ſon chien, Jei Towzer, allons-nous-en. Quelque temps après il revint ; & ouvrant la porte, il

me dit du même ton groſſier, que ſon Maître étoit dans ſa ſalle ; & que ſi j'avois affaire à lui, je pouvois aller de ce côté, en me le montrant d'un ſigne de tête. J'entrai dans la maiſon ; & trouvant une porte ouverte à droite, je paſſai dans une ſalle, où je vis mon Gentilhomme enveloppé dans des couvertures, à cauſe d'une attaque de goutte, & ſon aimable fille travaillant à l'autre coin de la ſalle. Ah ! s'écria-t-il, je ſai votre affaire : vous pouvez dire à Sir Thomas que je pourſuivrai le procès ; & que ſi j'avois été aſſez fort, j'aurois lié le coquin de payſan à un arbre, & l'aurois tué à bout portant, pour le punir de ſon inſolence. Telle fut la maniere impolie avec laquelle il me reçut, ſans me prier de m'aſſeoir, ni me laiſſer dire un mot ; juſqu'à ce que Miſſ ſe levant de ſa place, m'apporta une chaiſe, & m'invita à me

repoſer. Cette action & la vue de ſes charmes me tranſporterent tout-à-fait. Je reſtai quelque temps en ſilence, jettant ſur elle des regards qui la firent rougir. Enfin je commençai à parler à ſon pere avec tant de douceur, & cependant de fermeté, que je vainquis ce naturel farouche & ſauvage. Il promit qu'à ma conſidération, cet homme ſeroit mis en liberté, & qu'il lui pardonnoit. C'étoit avoir beaucoup gagné ; mais j'aurois voulu reſter plus long-temps. Pour cet effet, je m'aviſai d'exalter la ſituation de ſa maiſon, ou plutôt de ſon château. Il en fut flatté, & ordonna à ſa fille de me montrer ſes jardins, & tout ce qui méritoit d'être vu. Elle lui obéit volontiers. Il faut convenir qu'il n'avoit rien épargné pour rendre ce terrain délicieux ; du moins il me parut tel en y entrant : & ſi des parterres réguliers, des caſcades bien

entendues, des grottes fraîches & des berceaux de feuillages peuvent contribuer aux agrémens d'un jardin, tout cela s'y trouvoit. Je m'y promenai avec cette aimable fille; mais il régnoit un ſi grand déſordre dans mon cœur & dans toute ma perſonne, qu'elle n'eut point de peine à s'en appercevoir; & me dit, avec douceur, qu'elle appréhendoit que je ne fuſſe fatigué. Je lui répondis qu'il n'étoit pas poſſible de l'être dans une compagnie telle que la ſienne; mais que ſi elle vouloit, je me repoſerois un peu dans le berceau, à l'extrémité de l'allée où nous étions, pourvu qu'elle ne me quittât point. Elle me répliqua, en ſouriant, qu'elle m'y accompagneroit. Nous y entrâmes donc, & nous nous y aſsîmes. Quelle heureuſe ſituation! Un petit ruiſſeau couloit au pied du tertre ſur lequel étoit ſitué ce berceau, & rouloit ſes eaux tout

autour, en murmurant sur un fond de gravier. Le jasmin & le chevrefeuille mariés ensemble, garnissoient tout le berceau ; on entendoit des bosquets voisins le chant des rossignols; & de temps en temps le murmure du vent qui agitoit les feuilles, se joignoit au bruit d'un Triton, qui de ses joues enflées, lançoit dans l'air un jet d'eau qui retomboit dans un bassin, & que nous appercevions pleinement de l'endroit où nous étions. La Déesse de ces beautés champêtres étoit assise vis-à-vis de moi, & rassembloit en sa personne plus de graces que n'en a l'Aurore ou le coucher du soleil. Transporté de ma situation présente, je m'enhardis à lui dire que quoiqu'en cet instant je m'estimasse le plus heureux des hommes, j'éprouverois bientôt un revers bien triste, si elle ne me permettoit de lui déclarer une passion qui avoit pris naissance dès le pre-

mier inſtant que je l'avois vue, & qui dureroit juſqu'à ma mort. Elle rougit d'abord ; enſuite m'avoua qu'elle avoit conçu pour moi des ſentimens favorables, & que mes viſites lui feroient plaiſir, ſi ſon pere y conſentoit. O, mon ami! vous qui avez ſenti ce que c'eſt que l'amour, figurez-vous avec quel tranſport je reçus cette généreuſe déclaration. Ma reconnoiſſance fut ſans bornes, & j'étois tranſporté de plaiſir. Nous rentrâmes dans la maiſon. Son pere la gronda d'avoir reſté ſi long-temps ; mais je jugeai à propos de flatter ſon humeur, & l'amener au point de m'inviter une fois pour toutes, de venir quand je voudrois fumer une pipe avec lui : ce furent ſes propres termes. A mon retour, Sir Thomas fut ſurpris, lorſque je lui rendis compte du ſuccès de ma négociation ; & il le fut encore davantage, quand le retour de ſon vaſſal le convainquit entierement

de la vérité de ce que je lui avois dit. Il m'en félicita ; mais en même temps il m'annonça que Maloney, à coup sûr, ne voudroit jamais consentir à me donner sa fille, parce qu'étant Catholique Romain très-zélé, il la destinoit à un neveu, Officier au service de France, dans un des Régimens Irlandois, & qu'il étoit déterminé à lui faire épouser sa fille, & à lui laisser son bien. Cette nouvelle étoit désespérante pour moi ; cependant j'étois résolu de suivre les mouvemens de ma passion. Nous prîmes soin de tenir nos entrevues si secrettes, que j'avois un libre accès dans la maison de Maloney, sans qu'il soupçonnât la cause de mes fréquentes visites. Je ne vous amuserai pas plus long-temps du récit des momens heureux que je passois alors, & des progrès que je faisois dans le cœur de Miss Jenny. Au bout de six mois, j'en obtins la

permiſſion de la demander à ſon pere ; & j'employai Sir Thomas Bourk à cette négociation. Rien ne peut égaler la rage dans laquelle Maloney entra à cette propoſition. Il ſe laiſſa aller aux invectives les plus baſſes & les plus indignes ; enfin il dit groſſiérement à ce Gentilhomme de ſortir de chez lui ; & qu'il empêcheroit bien que ſa fille n'eût jamais le pouvoir d'épouſer un bâtard. Vivement choqué du mauvais traitement qu'il avoit fait à mon ami & à moi, d'abord je voulois me battre avec lui ; mais l'amour l'emporta ſur ma colere, & je m'appliquai à chercher tous les moyens poſſibles pour voir ma Maîtreſſe. J'y réuſſis enfin en me déguiſant & eſcaladant la muraille du jardin ; & je la déterminai à conſentir que je l'enleverois dans quelques jours, & à m'épouſer, malgré ſon tyran. Ce qui m'engagea à précipiter ainſi les choſes,

c'eſt que l'on attendoit de jour en jour le Colonel Maloney en Irlande. J'appréhendois que Miſſ Jenny ne pût pas réſiſter aux violences de ſon pere pour la faire conſentir à ce mariage : d'ailleurs il lui étoit plus aiſé de s'échapper à préſent, parce que ſon pere n'ayant point encore découvert qu'elle eût plus d'amitié pour moi que pour un autre, lui laiſſoit toujours la liberté d'aller & de venir dans la maiſon & les jardins. Car, pour ne point expoſer cette aimable fille à la brutalité de ſon pere, j'avois prié Sir Thomas de ne point parler de l'inclination qu'elle avoit pour moi ; ainſi la démarche que j'avois faite ne lui paroiſſoit qu'une ſimple propoſition, ſans autre motif que l'eſpérance de trouver un bon parti.

Nous convînmes que je me trouverois au lieu indiqué avec deux ou trois amis de confiance, & une

échelle de corde pour monter par-deſſus la muraille. Nous devions enſuite aller à Dublin pour y être mariés, & attendre pour notre réconciliation avec ſon pere, ce que le temps pourroit opérer en notre faveur.

Le ſecond jour après cet arrangement projetté, j'engageai dans mon parti trois jeunes gens du voiſinage; & nous étant pourvus de chevaux & d'armes à feu, nous partîmes pour cette expédition. La nuit étoit ſombre; ma Maîtreſſe m'attendoit déja à ſon poſte; je la fis monter ſur le mur & je la mis à cheval. Déjà mes amis étoient auſſi à cheval; & je me préparois à en faire autant, lorſque j'entendis une voix rude me demander: que venez-vous faire ici? Sans doute vous venez voler M. Maloney. A l'inſtant, ſans avoir le temps de répondre, je reçus un coup ſur la tête qui me fit chanceler: je lâchai

les rênes de mon cheval, & me tournant vers mon ennemi, je tirai l'épée ; je le vis tirer auſſi la ſienne, & nous nous approchâmes : mais je fus aſſez heureux à la troiſiéme ou quatriéme botte pour lui paſſer mon épée au travers du corps, & le renverſer par terre. En même temps je me ſentis attaqué par un autre, qui s'écria en François, que j'avois tué ſon pauvre Maître. Un de mes amis qui étoit deſcendu de cheval, me délivra bientôt de celui-ci, comme j'avois fait de l'autre. Alors nous remontâmes à cheval ; & encourageant Miſſ Jenny, que le danger avoit preſque fait évanouir, nous continuâmes notre route, & en trois jours nous arrivâmes, ſans aucun inconvénient à Dublin, où je fus bientôt en poſſeſſion de tout ce que mon cœur déſiroit. Sir Thomas n'avoit pas voulu me ſeconder, parce que la prudence demandoit qu'il reſtât ſu

les lieux, où il ſeroit vraiſemblablement plus en état de nous ſervir, qu'à l'endroit où nous étions. Je fus ſurpris d'apprendre par une de ſes lettres que Maloney faiſoit chercher ſa fille & moi dans tout le pays ; qu'il avoit juré de ſe venger ; & que les deux hommes à qui leur témérité avoit cauſé la mort, étoient le neveu & ſon valet-de-chambre qui ne faiſoient que d'arriver, lorſqu'ils nous virent monter ſur le mur. Il n'y avoit point de temps à perdre ; nous prîmes ſoin de nous cacher de notre mieux, & nous fîmes agir en notre faveur tout ce que nous avions de Protecteurs. Après avoir obtenu du Lord Chancelier la promeſſe d'une lettre de grace, ſi cela étoit néceſſaire, je laiſſai ma femme à Dublin, & j'allai paroître aux Aſſiſes pour faire juger le procès. Le Juge, quoique ſollicité fortement par Maloney, décida par ſa Sentence

que l'affaire étoit une rencontre ; & en conſéquence nous fumes abſous de ce meurtre. Ce miſérable n'oublia rien, & n'épargna ni amis ni argent pour obtenir une condamnation contre nous ; mais le cas étoit ſi clair, que ſes projets indignes n'aboutirent à rien. Je fus pourtant obligé de faire venir ſa fille devant la Juſtice, parce que Maloney avoit intenté contre moi une ſeconde accuſation, fondée ſur ce que j'avois enlevé une fille en puiſſance de ſon pere ; mais au moyen du généreux témoignage qu'elle rendit en ma faveur, il en eut le démenti, & ne réuſſit pas mieux que dans la précédente. Tout le Canton fut charmé de cette aventure. Son reſſentiment en augmenta. Il engagea, à force d'argent, pluſieurs coquins à m'aſſaſſiner. J'en fus inſtruit heureuſement ; & ne trouvant point d'autres moyens de faire ceſſer de pa-

reilles entrepriſes, je lui fis un procès à mon tour, & obtins un Jugement conformément à ſon crime. Mais comme ſes émiſſaires étoient ſes vaſſaux, & qu'il les avoit forcés à cette action, en les menaçant de tout ſon reſſentiment, s'ils refuſoient de ſe prêter à ſes volontés, ils furent renvoyés abſous.

Voyant donc qu'il n'y avoit point d'eſpérance de l'amener à la raiſon, je reſtai tranquille. J'avois dans le pays un bien dans lequel j'allai vivre avec ma femme, & y jouir de tous les plaiſirs qu'une pareille union pouvoit me procurer. J'oſe bien dire qu'il n'y avoit point dans le monde un couple plus heureux, ni qui ſe fît tant aimer des autres. Ici le pauvre Saris fondit en larmes, & s'abandonna aux réflexions les plus ameres. Je fis tout mon poſſible pour le tranquilliſer, & il reprit ſon hiſtoire de la maniere ſuivante.

Après un an de mariage, mon épouſe me donna un fils, qui, je crois, eſt encore vivant, & qui ſera ſans doute plus heureux que ne l'a été ſon pauvre pere. Quelques moyens que nous puiſſions employer pendant tout ce temps-là, ſon brutal de pere ne vouloit nous voir, ni nous parler, quoique ſouvent nos carroſſes ſe rencontraſſent ſur la même route. Il ſe conſola de la perte de ma femme, en prenant chez lui une eſpéce de concierge, qui étoit une femme rouſſe & méchante, qui lui perſuada qu'elle avoit eu de lui, quelques années auparavant, un fils dont il prend à préſent un ſoin extraordinaire, à deſſein de nous faire peine. Après la naiſſance de mon fils, je réſolus de faire rendre juſtice à ma femme dans une affaire dont je n'avois point parlé juſqu'alors. Un frere de ma mere avoit nommé Maloney pour ſon

héritier quelques années auparavant ; & entr'autres choſes, il lui avoit laiſſé 8000 l. ſterl. pour ſa fille. J'envoyai lui demander cette ſomme ; mais je m'étois bien attendu, qu'il refuſeroit abſolument de la payer. Il dit à la perſonne que j'avois chargée de lui faire cette demande, que nous étions des coquins ; qu'il avoit plus d'argent que moi pour plaider, & qu'il aimoit mieux dépenſer juſqu'au dernier sheling que de nous en donner un ſol. Sur cette réponſe je formai mon action contre lui, & l'affaire alloit ſon train, lorſque ſous différens prétextes il la fit évoquer à une autre Juriſdiction. Enfin j'obtins contre lui des Lettres de Chancellerie ; & après avoir dépenſé de part & d'autre près de 2000 l. ſterl., je me vis aſſuré d'un Jugement favorable, après avoir fait connoître au Lord Chancelier l'indignité des procédés de Ma-

loney. Ce fut alors que ce démon (car je ne ſaurois lui donner un nom plus doux), nous fit propoſer un accommodement, & nous envoya pour cela des gens qui nous aſſurerent qu'il avoit beaucoup de regret de nos différends; qu'il déſiroit ſincérement d'arranger nos affaires, & qu'il falloit fixer un jour pour aller dîner chez lui, & ſceller notre réconciliation. Grand Dieu! de quelle méchanceté l'homme n'eſt-il pas capable! J'acceptai la propoſition pour le bien de ma femme & de celui de mon fils, & je déſirai que Sir Thomas nous y accompagnât. J'étois bien éloigné de ſoupçonner aucune trahiſon. Le jour vint; nous nous y rendîmes avec ma femme & mon fils, & il nous reçut avec tous les ſemblans d'amitié que demandoit l'exécution de ſon noir deſſein. Nous paſſâmes le temps fort agréablement: il nous embraſſa tous, &

fit préſent à ma femme de quelques bijoux qui avoient appartenu à ſa mere. Après le dîner nous bûmes quelques bouteilles de vin à notre heureux raccommodement, & nous convînmes de ſuſpendre de part & d'autre toutes procédures. La Concierge que je ne voyois qu'avec peine, étoit à table avec nous : ma femme ſe plaignit tout d'un coup qu'elle étoit malade : Sir Thomas & moi, nous nous ſentîmes foibles & étourdis. L'incommodité de ma femme augmenta ; ſon viſage devint noir, & avant qu'on pût avoir du ſecours, elle expira dans mes bras. Quel inſtant cruel ! Tandis que je déplorois ce malheur terrible, j'entendis la Concierge dire tout bas à Maloney : vous voyez, Monſieur, que la choſe nous a réuſſi à la fin. Ces mots me tirerent de la ſituation déplorable où j'étois ; ma tête commençoit à vaciller : cependant je ſaiſis

cette femme au collet, & tirant mon épée, je lui demandai d'une voix terrible ce qu'elle disoit à son Maître ? Elle devint pâle comme la mort, & alloit me répondre, lorsqu'un domestique entrant avec précipitation dans la salle, se jetta à genoux, & nous dit, qu'assurément mon épouse & nous tous étions empoisonnés ; qu'il avoit acheté la veille, par ordre de son Maître, de quoi faire mourir des rats, & qu'il ne doutoit pas qu'on ne s'en fût servi contre nous. Grand Dieu ! Quel spectacle ! Ma chere épouse morte à mes yeux ; Sir Thomas sans connoissance ; & moi qui ne pouvois me soutenir, tandis que les infâmes auteurs de mes malheurs étoient plongés dans l'horreur de se voir découverts. Que pouvois-je faire, mon cher ami ? qu'auriez-vous fait à ma place ? La rage arrêta le cours de mes larmes, & m'ôta la parole : je

ſaiſis mon malheureux pere, je lui enfonçai mon épée dans le cœur juſqu'à la garde; & le laiſſant vomir ſon ame criminelle, j'exécutai la même vengeance ſur ſa coquine de Concierge: alors ayant perdu toutes mes forces, je tombai ſans vie ſur le corps de ma chere Jenny. Le Chirurgien & le Médecin que j'avois envoyé chercher, auſſi-tôt après m'être apperçu de la maladie de ma femme, arriverent un moment après. Ils furent frappés de ce triſte ſpectacle; mais me trouvant encore quelques ſignes de vie, & à Sir Thomas, & ayant appris par les domeſtiques que nous étions empoiſonnés, ils nous firent mettre au lit, nous donnerent des remedes convenables qui nous firent rejetter une grande partie du poiſon, & nous reprîmes nos ſens. Mais il nous reſta beaucoup de foibleſſe; & quoique la force de

notre tempérament l'emportât sur la violence que la nature avoit soufferte, le désordre de mes esprits me causa une fiévre violente qui me retint dans cette maudite maison près de six semaines, durant lesquelles Sir Thomas se chargea du soin de mon fils & de toute ma maison, & fit faire devant le Juge les informations convenables qui nous sauverent bien des embarras. J'avois pris tellement à cœur la mort de mon épouse, que je fus près de six mois sans recouvrer ma raison. Sir Thomas l'avoit fait emporter sitôt qu'il fut guéri, & en avoit célébré les obséques d'une maniere convenable. Quand je fus un peu revenu, je lui fis dresser un monument avec une inscription; mais sa mémoire est encore mieux gravée dans mon cœur, & son image n'en sortira jamais. A cet endroit de son Histoire ses chagrins se renouvellerent avec tant de violence, qu'il

s'évanouit. Ce ne fut qu'après bien du temps qu'il reprit ſes ſens. Je m'en voulus à moi-même d'avoir renouvellé ſes cruels chagrins par ma curioſité. Je le priai de ceſſer & de ne pas en dire davantage ; mais eſſuyant ſes larmes qui ſe faiſoient paſſage malgré lui, il acheva ſon Hiſtoire de la maniere ſuivante. J'étois dans un état ſi déplorable, que ſans la conſidération de mon fils, encore enfant, j'aurois certainement fait quelque coup de déſeſpoir ; mais la raiſon vint à mon ſecours, & modéra ma violence. Je réſolus cependant de quitter un pays qui avoit été pour moi le théâtre de tant de malheurs ; & après avoir arrangé mes affaires, qui étoient alors plus embarraſſées que jamais, par la ſucceſſion du monſtre qui m'avoit privé avec tant de barbarie de ce que j'avois de plus cher, je chargeai Sir Thomas d'accepter la tu-

telle de mon fils ; & lui donnant les inſtructions néceſſaires pour ſon éducation, je pris avec moi une ſomme de 2000 liv. ſterl. & je quittai l'Irlande, réſolu d'aller finir mes jours dans quelque climat éloigné. Le haſard m'adreſſa à Londres chez un ami, qui me propoſa un Voyage aux Indes Orientales. J'y conſentis, & j'arrivai ici environ ſix mois avant vous. J'ai appris par des lettres qui me ſont arrivées nouvellement d'Irlande, que mon fils ſe porte bien ; on me preſſe ſi fortement d'y retourner, que je crois qu'il faut encore prendre ce parti. Je n'ai trafiqué dans ce pays-ci que pour m'occuper, & point du tout dans le déſir d'y amaſſer des richeſſes. Maintenant que vous avez entendu ma déplorable Hiſtoire, vous ne devez plus être ſurpris de ma triſteſſe, & de ce que je ne penſe à rien qu'à la mort qui vient

dra bientôt, du moins je l'eſpere, finir mes malheurs & mes peines.

CHAPITRE LI.

Il reçoit la permiſſion de retourner en Angleterre. Réflexions ſur le Gouvernement. M. Saris ſe trouve auſſi en liberté de partir. Ils envoyent Truman avant eux avec la plus grande partie de leurs effets. Ils prennent congé de leurs amis. Arrivent à Batavia. S'embarquent pour l'Europe dans un Vaiſſeau Hollandois de la Compagnie des Indes Orientales, & relâchent au Cap de Bonne Eſpérance.

IL ſe paſſa plus d'un an juſqu'à ce que je reçus des nouvelles de M. Goodwill & de mes autres amis; je rendis graces à Dieu de

ce qu'il ne m'étoit arrivé aucun accident pendant tout ce temps-là. M. Goodwill m'envoya l'ordre que je lui avois demandé. Son oncle l'avoit obtenu à sa sollicitation, & il étoit daté du temps que la lettre avoit été écrite. Il contenoit un congé de quitter le Pays & mon Comptoir six mois après que j'aurois reçu cet ordre. J'allai trouver le Gouverneur, & lui montrai ce congé. Il me reçut de la façon du monde la plus polie ; je n'en fus pas surpris, car depuis l'instant de mon arrivée, il avoit toujours eu beaucoup d'égards pour moi, & j'avois tâché de les mériter par la déférence & les attentions que l'on doit toujours avoir pour ses Supérieurs. Il y a de certaines gens qui sont toujours mécontens sous quelques Gouvernemens qu'ils se trouvent. L'homme né libre, cherche naturellement à jouir de tous les pri-

viléges qui font ſon partage ; mais quelquefois il porte trop loin ſes prétentions, & oſe faire une comparaiſon entre celui qui le gouverne & lui. Il s'imagine fauſſement qu'un tel homme devroit avoir des talens & des qualités beaucoup plus étendues qu'il n'appartient à des êtres finis. Il le voit ſujet aux mêmes foibleſſes que lui, & murmure contre les Puiſſances qu'il accuſe de peu de diſcernement, pour avoir établi un ſujet auſſi borné pour le conduire. Le Juge de la Nature humaine, à qui nous ſommes redevables de ces régles & de ces préceptes ſublimes, qui ſous différentes formes régiſſent la partie civiliſée du Monde, n'a jamais voulu examiner les bonnes ou mauvaiſes qualités d'un Prince. Il ſuppoſe même, ou ſemble ſuppoſer, que la Providence a le droit d'établir des Magiſtrats, lorſque répondant

à la queſtion embarraſſante des Juifs, il ne voulut point traiter Céſar d'Uſurpateur & de Tyran, quoiqu'il le fût réellement; mais il ſe contenta de leur dire: donnez à Céſar ce qui appartient à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu. Il eſt certain que le Ciel dans la ſage diſpoſition qu'il a faite des choſes, deſtine les hommes à différens emplois; les uns pour gouverner, & les autres pour obéir. Mais leurs obligations étant réciproques, ſi les uns ou les autres violent le contrat fait par le Ciel, ce contrat devient nul; & il faut pour y remédier, embraſſer les moyens les plus convenables, pourvu qu'ils n'attaquent point les Loix générales de la Nature, ni les régles & la conduite de la Providence. C'eſt aſſez que les biens & la perſonne des particuliers ſoient en ſureté; on doit laiſſer aux gens en place les mou-

vemens & les reſſorts ſecrets du Gouvernement. Croyons toujours qu'ils ont des raiſons pour agir comme ils font ; & n'allons pas par des examens inutiles pénétrer dans les actions des Supérieurs : ne riſquons point de bleſſer nos ames par des jugemens que le mécontentement & la mauvaiſe humeur produiſent. Tout Gouverneur, ſans doute, eſt obligé de conſulter le bien de ceux qu'il gouverne, & il n'y a point d'obligation pour ceux-ci de ſe ſoumettre à l'oppreſſion & aux injuſtices produites par une mauvaiſe adminiſtration ; mais il ne faut point groſſir nos maux & augmenter nos chagrins, en les enviſageant à travers un milieu faux & trompeur. Nous ſommes heureux ici ; George regne ſur les cœurs, comme ſur les perſonnes de ſes ſujets, avec douceur & bonté. Nomme-t-il des Miniſtres ? il les

croit capables de remplir ſa confiance, & de le diriger quand il eſt queſtion du bonheur de ſon Peuple. Semblables aux petits ruiſſeaux qui coulent de leur ſource, tous nos Magiſtrats ont auſſi la leur; tâchons de cacher leurs fautes, plutôt que de les divulguer, ſi elles n'ont pas d'autres mauvaiſes ſuites que celles qui en réſultent naturellement. Chaque département ne ſauroit avoir un Halifax ou un Montague. O Montague! que nous venons de perdre, & dont nous avons été privés trop tôt pour le bonheur du Monde! tant que la vertu ſera reſpectée du genre humain; tant que le mérite ſera eſtimé des gens de bien; tant que le Commerce fleurira dans cette Iſle; tant que la franchiſe & la bonté de cœur pourra contribuer au ſoulagement des malheureux; tous ceux qui ont entendu parler de toi & de ton caractere, pleureront ta perte.

Tu illuſtrois ton rang ; ta Naiſſance & tes hauts Emplois n'ont ſervi qu'à faire briller de plus en plus la nobleſſe de ton ame. Il me ſemble te voir avec cette humanité qui t'appartenoit ſi bien, écouter avec attention le récit de quelques malheurs, & nous tendre une main toujours prête à réparer nos maux. Qu'on me pardonne une digreſſion à laquelle le ſouvenir d'un des plus grands Hommes m'a entraîné malgré moi.

J'avois quelques inquiétudes à l'occaſion du pauvre Saris ; je ne ſavois s'il avoit pris des précautions vis-à-vis de la Compagnie, & s'il pourroit auſſi quitter le Fort S. George en même temps que moi, comme je le déſirois : mais lorſque je lui communiquai ma penſée, il me dit qu'il avoit la liberté de partir quand il voudroit ; qu'il en avoit obtenu la permiſſion de même que moi par le moyen d'un

ami ; & que quand je partirois, il profiteroit de ma compagnie pour retourner en Angleterre. Nous commençâmes auſſi-tôt à arranger nos affaires, & ſur-tout à diſpoſer nos comptes pour la Compagnie avec le Gouverneur qui fut fort ſatisfait de notre exactitude. Quand Truman vit que nous diſpoſions tout pour notre départ, il fit des ſauts & des gambades de joie, & ne put modérer ſes tranſports. On auroit cru qu'il avoit perdu l'eſprit. Devenu un peu plus tranquille, il nous conſeilla d'aller à Batavia, & de nous y embarquer dans un Vaiſſeau Hollandois pour paſſer en Europe ; car nous avions appris que la guerre étoit déclarée entre les Anglois & les François, quoique les hoſtilités ne fuſſent pas encore commencées dans les mers des Indes. Truman, lui dit Monſieur Saris, avec la permiſſion de M. Thompſon,

nous vous enverrons en Angleterre avec la meilleure partie de nos effets sur la Flotte Hollandoise, & vous partirez la semaine prochaine pour vous rendre à Batavia: pour nous, nous profiterons de quelques vaisseaux particuliers qui partiront d'ici à six mois. Truman eut peine à goûter cet arrangement; son affection ne lui permettoit pas de me quitter; mais voyant que nous le désirions tous les deux, il travailla, quoiqu'avec peine, aux préparatifs de son départ; & un mois après, l'ayant équipé proprement, nous l'envoyâmes à Batavia dans un petit vaisseau, qui, à son retour, nous rapporta la nouvelle qu'il étoit embarqué en bonne santé, & qu'il avoit pris la route du Cap de Bonne Espérance. Je gardai mon gros diamant & une certaine somme d'argent. A l'égard de mes autres effets, je les adressai à

mon pere, à M. Diaper & à Truman, pour les garder juſqu'à mon arrivée. A notre ſéparation, Truman me toucha beaucoup, & me ſerrant reſpectueuſement dans ſes bras, il me pria de me conſerver, & me ſouhaita un prompt & heureux retour. En un mot, nous répandîmes tous les deux des larmes, & je payai ce tribut avec plaiſir à un homme ſi fidelle, ſi juſte, ſi déſintéreſſé, & qui avoit ſi bien mérité mon eſtime & mon amitié. Nous lui ſouhaitâmes un bon voyage, & nous nous ſéparâmes. Il faut avoir goûté le plaiſir de connoître un agent & un domeſtique fidéle, pour pouvoir ſentir combien cela influe ſur la ſatisfaction de la vie. Le véritable ſecret de ſe procurer cet avantage, eſt de bien convaincre un domeſtique que l'on cherche ſincérement ſon intérêt; pour lors il lui eſt tout naturel de chercher

le vôtre, parce qu'il sent que son bien-être en dépend. Les gens de la plus basse espéce sont capables de goûter & de pratiquer les principes les plus nobles, & conséquemment ils le feront, à moins qu'ils n'en soient détournés par les mauvais traitemens & la hauteur de ceux à qui ils ont affaire. Voulons-nous avoir des domestiques bons & fidéles? tâchons par nos actions de paroître bons à leurs yeux, ils appréhenderont à coup sûr de suivre d'autres maximes. Le temps de notre départ arrivé, nous prîmes congé de tous nos amis, & fûmes fêtés par tous les honnêtes gens de la Ville, qui marquerent beaucoup de regret de notre séparation. Le Gouverneur & les Facteurs nos Confreres s'empressoient à l'envi à nous faire des présens de ce qu'ils croyoient capable de rendre notre voyage plus gracieux. Comme il

ne se trouva point de flotte ni de vaisseau particulier qui allât en droiture en Europe, nous résolumes de prendre la même voie que Truman ; nous arrivâmes à bon port à Batavia, où nous ne tardâmes pas à trouver une commodité pour passer en Hollande dans le *Yfrow Christiana*, vaisseau commandé par le Capitaine Van der Speigel. Ce vaisseau étoit fort, monté de 40 canons, & de 170 hommes d'Equipage. Nous eûmes peine à obtenir du Gouverneur Van Bluck la permission de nous y rendre en qualité de Passagers. Enfin l'ayant obtenue, nous fîmes enregistrer nos effets, & nous embarquâmes. Avant que de passer la Ligne, nous perdîmes nôtre Capitaine, qui étoit un des plus grands brutaux qu'il y eût au monde. Il étoit presque toujours ivre, & mourut à force de boire des liqueurs fortes qui lui avoient brû-
lé

lé les entrailles. Il fut remplacé par un fort aimable homme, appellé le Capitaine Beeckman. Comme ſi la vie de ſon prédéceſſeur eût été un obſtacle à notre voyage, le vent qui juſqu'alors nous avoit été contraire, changea entierement, & nous porta en peu de temps au Cap, où nous ancrâmes ſur la même ligne que deux Vaiſſeaux Hollandois & trois Anglois de la Compagnie des Indes Orientales. Nous tirâmes nos canons pour ſaluer les Forts & les Vaiſſeaux, qui nous rendirent les mêmes ſaluts coup pour coup.

CHAPITRE LII.

Thompſon eſt agréablement ſurpris de rencontrer le plus cher de ſes amis. Ils ſe racontent l'un à l'autre leurs Aventures. M. Diaper lui fait le détail de ſon naufrage, & de la maniere dont il s'eſt ſauvé. Les vaiſſeaux partent de conſerve, & ſont diſperſés par une violente tempête.

QUAND nous eûmes jetté l'ancre, nous nous mîmes M. Saris & moi, le Capitaine & quelques autres perſonnes dans notre chaloupe, & nous rendîmes à terre. En paſſant le long d'un gros Vaiſſeau Anglois, nous en demandâmes le nom, & mon cœur ſauta de joie, quand on nous ré-

pondit que ce Vaiſſeau étoit commandé par le Capitaine Friendly. Cette réponſe me rappella mille idées cheres ; je fis demander au Capitaine la permiſſion d'aller ſur ſon bord. Si-tôt que j'eus mis le pied ſur le tillac, je m'informai avec précipitation ſi M. Diaper y étoit. Le Capitaine me dit que ſi j'avois affaire à ce Gentilhomme, j'étois fort heureux, puiſqu'il étoit Supercargo du Vaiſſeau voiſin, où il auroit le plaiſir de m'accompagner lui-même, parce qu'il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vu, & que ſon voyage avoit été dérangé, lorſqu'il partit d'Angleterre. J'entendis en arrivant dans le Vaiſſeau la voix de mon ami qui parloit à quelqu'un ; j'enfonçai exprès mon chapeau pour mieux le ſurprendre, lorſque je paroîtrois devant lui. On nous invita d'entrer dans la grande ſalle, où nous nous aſſi-

mes ; bientôt après M. Diaper entra lui-même & nous salua. Il étoit si changé, que sans sa voix & une certaine sympathie qui se fait sentir dans le cœur, malgré qu'on en ait, j'aurois eu peine à le reconnoître. J'étois fort changé moi-même ; mais dès qu'il m'entendit parler, il jetta vers moi des regards étonnés, sans dire un seul mot ; ses genoux trembloient sous lui ; enfin il s'écria : grand Dieu ! que j'ai de graces à te rendre ! Il étoit prêt à tomber ; mais je courus à lui, & l'ayant serré dans mes bras, je ne pus m'empêcher de répandre des larmes. O Ciel ! m'écriai-je, mon bonheur est au-delà de toutes expressions, & me dédommage bien de toutes mes fatigues. Quoi, me dit-il, te retrouver ainsi ? Qui auroit pu s'y attendre ? Pendant près d'un quart d'heure nous ne fimes que nous embrasser, & tenir des discours sans suite, tels que la surprise & les sentimens de

notre cœur nous les dictoient. Le Lecteur a-t-il reſſenti quelquefois les ſentimens ſublimes d'une amitié ſincere ? A-t-il éprouvé cet épanchement de joie dont l'ame eſt pénétrée, lorſqu'elle oblige ou qu'elle eſt obligée par une vertu déſintéreſſée ? A-t-il été ſéparé long-temps d'un véritable ami ? L'a-t-il trouvé à ſon retour, conſtant, ſincere, fidéle, & digne des regrets que lui avoit cauſés ſon abſence ? Si cela eſt, il peut ſe former une idée des tranſports & des ſentimens vifs, avec leſquels nous nous revîmes après une abſence de 7 ans, & après toutes les inquiétudes que nos cœurs avoient ſenti réciproquement ſur la ſanté l'un de l'autre. Long-temps notre converſation ne fut qu'un mélange confus de queſtions auxquelles nous n'avions pas encore aſſez de préſence d'eſprit pour répondre. Je lui préſentai M. Saris ;

comme un ami eſtimable, qui m'avoit procuré depuis l'inſtant que nous nous étions rencontrés, la plus grande ſatisfaction. Nous fûmes obligés de céder à l'envie que le Capitaine Beeckman avoit de ſe rendre à terre au plutôt, & M. Diaper demanda au Capitaine la permiſſion de nous y accompagner. Car quoique les Supercargues ſoient au-deſſus des Commandans des Vaiſſeaux des Indes, lorſqu'ils ſont à terre & dans leurs Comptoirs, à bord ils ſont ſubordonnés au Capitaine. Arrivés à terre, après nous être rafraîchis, tandis que le Capitaine vaquoit à ſes affaires, nous allâmes faire un tour de promenade, M. Diaper, M. Saris & moi, dans un de ces magnifiques jardins de la Compagnie Hollandoiſe, où l'on trouve toutes les productions différentes de la Nature; & nous étant mis à l'ombre ſous un berceau déli-

cieux, je racontai à mon ami mes Aventures & le ſuccès que j'avois eu dans le Commerce. Il me fit auſſi le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre ſéparation, & j'eus la joie d'apprendre qu'il ne comptoit plus retourner aux Indes, & qu'il ſe contentoit d'avoir acquis une fortune de près de trente mille liv. ſterl. après avoir eſſuyé mille dangers, & s'en être tiré d'une façon honorable pour lui-même, & avantageuſe à ſes Propriétaires. Il eſpéra ainſi que moi, que nous trouverions tous nos amis en bonne ſanté, & ſur-tout ſon adorable Bellair, qu'il comptoit épouſer après ſon précédent voyage avec le Capitaine Friendly, s'il n'eût pas fait naufrage, & eſſuyé de grands périls, ſur une Côte Barbare, où il avoit perdu conſidérablement. Comme cette aventure eſt curieuſe & extraordinaire, je vais l'inſerrer ici telle qu'il me l'a racontée.

Naufrage de M. Diaper, avec la façon heureuse dont il s'en tira.

DÈs le jour que nous quittâmes le Cap de Bonne Espérance, nous eûmes un mauvais temps qui dura sans relâche jusqu'à la hauteur des Isles Philippines, d'où, suivant notre estime, nous avions été écartés à l'oueſt, lorsqu'il s'éleva du sud-eſt une autre tempête violente. Nous fûmes pendant trois semaines le jouet des vents & des flots, & ne pûmes tenir un état régulier de notre route. Notre Equipage avoit été tellement affoibli par les maladies, que nous n'avions pas assez de monde pour manœuvrer ; de sorte que les Supercargues & les autres Passagers étoient obligés de travailler, & de remplir les fonctions les plus pénibles. Nos provisions étoient fort diminuées ;

diminuées ; les rations étoient courtes, & nous n'avions qu'une demi-pinte d'eau par jour pour chaque homme: enfin on avoit été obligé de jetter à la mer les canons, & une partie de notre cargaiſon. On ne peut rien concevoir de plus terrible que la ſituation triſte où nous étions alors. Nous commencions à nous livrer au déſeſpoir ; & accablés par les maladies & les fatigues, nous n'attendions plus que l'inſtant fatal qui devoit mettre fin à nos malheurs. J'étois un ſoir au gouvernail, & j'éprouvai un grand exemple de la prptection de la Providence. Le vent augmenta tout d'un coup, & jetta par-deſſus nous une vague qui nous fit tomber à la mer, un Officier, trois Matelots & moi, qui étions alors ſur le tillac. Quoique ce fût l'affaire d'un inſtant, j'eus néanmoins aſſez de temps pour ſonger que j'étois perdu, & pour recom-

mander mon ame à Dieu, quand une autre vague me rejetta sur le tillac, & m'y laissa presque sans vie. Je fus quelque temps à reprendre mes sens. Le Capitaine Friendly me fit porter dans ma chambre, & mettre au lit. L'Officier & les trois Matelots périrent. Je remerciai Dieu de m'avoir ainsi sauvé des eaux contre toute espérance. Nous éprouvâmes bientôt toutes les miseres de la famine qui paroissoit dans notre vaisseau, sous la forme la plus terrible. Six hommes de notre équipage moururent faute de subsistance ; & nous étions tous si exténués d'avoir jeûné, que l'équipage commençoit à agiter la question, s'il ne seroit pas à propos de tirer au sort pour conserver la vie aux autres, aux dépens d'un de nous. Nous fumes obligés de boire notre urine pendant plusieurs jours ; car il n'étoit pas tombé une goutte d'eau depuis le commencement de la tempête, sans quoi nou

l'euſſions conſervée. Notre grand mât fut renverſé ; nous en débarraſsâmes heureuſement le vaiſſeau ; & notre mât de miſaine, auſſi-bien qu'une partie de nos cordages furent emportés par les vagues. Quel ſpectacle plus terrible que de voir un vaiſſeau en ſi mauvais état, & de n'appercevoir autour de ſoi qu'une horrible quantité d'eau qui s'éleve de tous côtés, comme des montagnes que l'on voit enſuite ſe fondre en écume ! Les bouffées de vent ſiffloient dans les cordages avec impétuoſité ; & comme un tonnerre continuel, ſembloient étourdir les oreilles & nous faire perdre la tête.

Au bout de trois ſemaines, jettant les yeux devant le vaiſſeau, je crus voir un objet qui me parut obſerver toujours la même poſition. J'allai voir la bouſſole, & je m'apperçus qu'il étoit préciſément vers le ſud ; ainſi j'appellai avec

joie le Capitaine Friendly qui étoit fort malade, & lui dis que je venois d'appercevoir la terre. Quoiqu'il pût à peine se remuer, cette nouvelle ranima tellement ses esprits, qu'il se leva à l'instant. Le bruit s'en étant répandu, le tillac fut bientôt couvert de gens dont la mine faisoit horreur. Ils étoient tous pâles & défaits de faim & de fatigue. Leurs regards se rassurerent un peu, & avec des mains décharnées & des yeux enfoncés, ils se mirent à rendre graces à Dieu de la miséricorde qu'il nous faisoit entrevoir. Le lendemain la tempête cessa pour peu de temps; & le ciel s'étant un peu éclairci, nous apperçûmes clairement que ce que l'on voyoit étoit certainement la terre qui s'élevoit vers le milieu, & se terminoit en pointe des deux côtés. Nous ne pouvions nous imaginer quelle terre c'étoit; mais nous y dirigeâmes notre route; &

nous comptions n'en être plus qu'à ſept lieues, lorſque le vent s'éleva de nouveau, avec la même fureur qu'auparavant, & nous y pouſſa directement. Nous entrevîmes alors un nouveau danger. Nous ne ſavions comment empêcher le vaiſſeau de ſe briſer contre les rochers. Après avoir viré de bord, nous trouvâmes qu'il n'étoit pas poſſible de réſiſter au vent ; & preſque morts de fatigue, nous laiſsâmes aller le vaiſſeau, en invoquant le grand Pilote du monde de venir à notre ſecours. Nous nous trouvâmes en trois ou quatre heures au milieu des briſans. La quille fut endommagée, & quelques planches déchirées ; de ſorte que l'eau nous gagnant de tous côtés, nous fumes obligés de mettre en mer la barque longue & la pinaſſe ; & déchargeant dans cette derniere l'argent de la Compagnie, nous fîmes proviſion de poudre, d'armes à feu, &

d'inſtrumens de Mathématique avec tous nos livres & nos papiers. Après quoi nous y deſcendimes au nombre de quarante-trois perſonnes ; & nous nous abandonnâmes à la Providence dont nous éprouvâmes encore les ſecours ; car nous arrivâmes heureuſement à terre, & vîmes de loin notre pauvre vaiſſeau ſe briſer en piéces.

Notre premier ſoin fut de mettre nos bateaux en sûreté ; & tandis qu'une partie de nous étoit occupée à conſtruire des barraques pour ceux de nos gens qui étoient malades, & hors d'état de s'aider eux-mêmes, & que nous avions eu beaucoup de peine à ſauver avec nous, le Capitaine, deux autres & moi bien armés, nous avançâmes dans les terres pour découvrir ſi le pays étoit habité, & ſi nous pourrions y trouver les néceſſités de la vie. Le terrain étoit ſablonneux ; nous vîmes pluſieurs eſpé-

ces d'arbres & de buissons, parmi lesquels nous trouvâmes avec satisfaction quelques palmiers qui nous firent espérer qu'il y en avoit beaucoup d'autres. Nous rencontrâmes aussi des cerfs, des sangliers & plusieurs autres espéces d'animaux propres à la nourriture de l'homme, avec une sorte particuliere d'herbes à peu près semblable aux épinards. Nous fumes bientôt rétablis au moyen de ces rafraîchissemens, à l'exception de six qui moururent aussi-tôt après le débarquement. Nous commençâmes à former une espéce de gouvernement domestique : les uns furent nommés pour aller à la chasse; d'autres pour couper du bois, & le reste s'occupa à allonger notre bateau dont nous espérions nous servir pour quitter cet endroit. Nous fumes long-temps à examiner quelle pouvoit être la terre où nous étions. Quelques-uns des plus an-

ciens voyageurs assuroient positivement que c'étoit l'une des plus septentrionales des Isles Marianes, qui sont situées depuis le treiziéme jusqu'au vingt-deuxiéme dégré de latitude septentrionale, & au cent quarante-huitiéme dégré de longitude à l'est du méridien de Londres. Nos observations confirmerent cet avis ; & quelques-uns de nos gens désirant d'aller dans la Pinasse, pour découvrir si nous étions réellement dans une de ces Isles ou non, & pour chercher les habitans (car jusqu'alors nous n'en avions vu aucuns) nous permîmes à dix de faire ce voyage avec M. Midgley Supercargue, & un Officier à leur tête. Nous les avitaillâmes de notre mieux ; & leur ayant donné des instrumens & quelques bagatelles sauvées du vaisseau pour trafiquer avec les naturels du pays, ils partirent pour leur voyage mais soit qu'ils ayent été

engloutis dans la mer, ou détruits par les Barbares, nous ne les revîmes plus. La perte de tant de nos camarades nous donna beaucoup de chagrin, & nous découragea. Nous étions alors réduits au nombre de vingt-sept; outre qu'en perdant la Pinasse, nous ne pouvions plus aller à la pêche, qui faisoit pourtant la plus grande partie de notre nourriture. L'intérieur de l'Isle étoit comme un jardin; l'air en étoit si tempéré, que tout bien considéré, nous pouvions nous estimer aussi heureux qu'il étoit possible de l'être en pareilles circonstances. Nous ne doutions pas que, si nous pouvions une fois gagner quelqu'un de nos Comptoirs, & retourner de là en Europe, la Compagnie n'approuvât notre conduite; & nous espérions qu'en ce cas elle ne feroit point de difficulté de nous employer encore à son service. Nous prenions sur le soir

tous les divertiſſemens que nous pouvions, comme de lutter, de ſauter, &c. Je fis une eſpéce de trictrac groſſierement travaillé; & comme nous avions des dés, les plus diſtingués d'entre nous s'amuſoient à ce jeu. Je liſois tous les jours matin & ſoir l'Office de l'Egliſe, à la priere du Capitaine; & nous aſſiſtions les Dimanches au Service avec toute la ponctualité & le recueillement imaginable. Nous deſtinions cette ſeptiéme portion de notre temps à élever notre cœur vers la grande & la premiere ſource de tous les êtres créés. Il n'y avoit point de peuple en apparence qui vécût avec plus d'union que nous, à examiner les égards & l'affection que nous nous portions les uns aux autres; mais on peut bien dire avec Waller que *les hommes ont plus à craindre des autres hommes, que des rochers & des vents.* Nous ne tar

dâmes pas à nous trouver malheureuſement dans ce cas. N'eſt-il pas ſurprenant que l'eſprit de diſcorde regne tant parmi les hommes, lors même que leur exiſtence dépend de l'union & de l'amitié avec laquelle ils vivent ? Peut-on imaginer une ſituation plus cruelle que la nôtre, ſéparés comme nous étions en quelque maniere de tout le reſte du monde, & livrés à un malheur inſurmontable, à moins que nous n'employaſſions nos efforts réunis pour nous en tirer ? Cependant il s'éleva parmi nous des diſſentions qui cauſerent la mort à pluſieurs, & qui penſerent envelopper les innocens avec les coupables, & nous détruire tous. Juſques-là chacun avoit rempli de bonne volonté la tâche qui lui avoit été impoſée ; on obéiſſoit au commandement des Officiers avec autant de ſoumiſſion qu'auparavant notre naufrage. Par ce moyen no-

tre chaloupe longue étoit prête à mettre à la mer ; on y avoit fait des ponts, & on l'avoit fortifiée de maniere qu'elle pouvoit passer pour un assez bon bâtiment : les agrès, dont nous étions redevables aux palmiers, étoient près d'être finis, lorsque l'on découvrit la conspiration la plus horrible, machinée par douze de nos meilleurs hommes qui avoient comploté d'emporter le trésor de la Compagnie, de se sauver dans notre petit vaisseau ; & nous laissant dans cet état déplorable, de se retirer dans quelques-unes des Colonies Portugaises, pour y partager entr'eux l'argent, & travailler ensuite chacun pour son compte. Tel étoit leur premier plan ; mais ils le chagerent ensuite, & convinrent de côtoyer les Isles Philippines, ou de diriger leur course vers les détroits de Manille, de tâcher d'y surprendre quelques gros vaisseaux, & d'exercer la

piraterie. Le principal conspirateur étoit le Bosman, Ecossois, en qui j'avois toujours remarqué un esprit mutin & beaucoup de sévérité pour l'Equipage dans l'exercice de ses fonctions. En un mot, je ne l'avois jamais aimé ; mais depuis que nous étions à terre, il s'étoit conduit avec tant de circonspection, que nous étions en quelque sorte, le Capitaine Friendly & moi, revenus de nos préjugés. Ils étoient tous armés de fusils & de sabres, aussi-bien que nous, ce qui les rendoit plus dangereux ; & ils étoient sur le point d'exécuter leur dessein, lorsque j'eus le bonheur de le découvrir & d'y remédier. Un jour, étant sorti avec mon fusil & un chien favori, qui avoit déja fait le voyage des Indes avec moi, fatigué de chasser, je m'étois mis à l'affut dans un taillis, dans le dessein de tuer quelque chose avant que de retourner. J'entendis une voix que

je reconnus pour celle de l'Ecoſſois, qui crioit à un autre : comment ce diable de chien eſt-il venu ici ; il reſſemble à ſon maître, on le trouve par-tout. Je voudrois pouvoir m'en débarraſſer auſſi aiſément que de ſon chien, nous n'aurions plus rien à craindre ; mais de façon ou d'autre je m'en déferai. A ces mots, il donna un coup de pied à mon chien, qui s'enfuit en aboyant, & heureuſement fort loin de l'endroit où j'étois. Ma foi, répliqua un autre, que je reconnus pour Will Jones, aide du Charpentier, il eſt trop bon garçon pour cela. Je voudrois qu'on ne répandît point de ſang, ſi cela étoit poſſible ; mais pour la Compagnie, qui n'eſt qu'une troupe de riches coquins, je penſe qu'il n'y a point de mal à la voler, y eût-il le double à prendre. Je me tins caché pendant tout ce temps-là, & je les entendis parler de tous leurs projets.

Heureusement je quittai l'endroit où j'étois sans en être apperçu. Je leur avois entendu nommer tous les conjurés. Je fus surpris au dernier point d'un complot aussi affreux ; mais comme je vis qu'ils étoient forts, je résolus d'agir avec beaucoup de précaution. Le lendemain, je pris avec moi le Capitaine Friendly & M. Benson, l'un de nos Officiers, & le seul qui nous restât, sous prétexte de leur montrer un beau payſage que j'avois découvert dans ma promenade de la veille. Mais quand nous fûmes un peu éloignés, je leur détaillai ce que j'avois entendu, & mon importante découverte. Le danger les fit trembler, & quoiqu'ils fussent tous les deux très-braves, l'étonnement les fit rester quelques momens sans parler. Enfin quand leur surprise fut un peu cessée, nous commençâmes à consulter ensemble, & à chercher les moyens d'ar-

rêter la conſpiration avant qu'elle fût plus avancée. Pour cet effet, nous jugeâmes à propos que l'on mettroit le tréſor de la Compagnie ſous la garde de deux des plus fidéles de nos compagnons que l'on releveroit toutes les quatre heures, & que je coucherois dans la cabanne où le tréſor ſeroit dépoſé : que le Capitaine raſſembleroit le lendemain nos forces ; & que par le moyen de ceux qui nous reſtoient attachés, & à qui nous devions faire part de toute l'affaire dès le ſoir même, on tâcheroit de ſurprendre les conſpirateurs déſarmés. En effet, nous les envoyâmes chercher ſéparément les uns après les autres, pour éviter les ſoupçons ; & ils nous promirent tous de reſter attachés à notre Commandant, & de ne pas ſouffrir qu'on fît tort à la Compagnie. La plupart furent ſi irrités d'apprendre ce complot, qu'ils eurent peine à modérer leur rage ;

rage ; mais ce qui nous inquiétoit le plus, étoit l'impossibilité de nous emparer de leurs armes, ou de les attirer sans cela : car, par une précaution ordinaire aux méchans & aux traîtres, qui sont toujours soupçonneux & sur leurs gardes, ils ne marchoient jamais sans armes, & même ils ne se couchoient pas sans avoir leurs mousquets à côté d'eux, à ce qu'on nous avoit dit ; ce qui avoit extrêmement étonné le reste de nos compagnons. On crut alors qu'il étoit nécessaire de faire quelques changemens dans notre plan. On résolut, la premiere fois qu'ils partiroient trois ou quatre ensemble pour aller à la chasse ou à la pêche, de les environner & de les prendre à force ouverte ; ensuite quand leur nombre seroit affoibli, d'attaquer les autres, & même de les passer au fil de l'épée, s'ils ne vouloient pas se rendre. L'occasion ne tarda pas

à s'en préſenter. L'Ecoſſois & quatre autres étant allés à l'autre extrémité de l'Iſle, ſous prétexte de chaſſer, mais réellement pour conſulter enſemble ſur les moyens d'exécuter leur complot, je demandai au Capitaine la permiſſion d'aller après lui avec ſept hommes d'élite. Il me le permit, & je pris une route différente de la leur ; bien certain néanmoins de les rencontrer bientôt. Au bout d'une heure, nous les entendîmes venir de loin. Alors je fis placer trois de mes gens dans une eſpéce de boſquet, où ils pouvoient reſter ſans être découverts ; & j'avançai quelques pas avec les autres : j'apperçus bientôt mes drôles qui firent une pauſe, & me demanderent d'un ton familier comment nous étions venus ſi loin ? Je les attirai peu à peu juſqu'au lieu de mon embuſcade, en parlant de choſes indifférentes ; & alors les arrêtant ſur le

champ, je leur criai : Messieurs, je vous ordonne de mettre bas les armes, & de vous rendre prisonniers, jusqu'à ce que vous vous soyez lavés d'une accusation grave. On vous soupçonne d'avoir formé le noir dessein d'ôter la vie à vos compagnons, afin de vous sauver avec le vaisseau à la construction duquel nous avons tous travaillé pour nous tirer de cette terre déserte. Il faudra vous justifier, ou bien vous recevrez la punition dûe à votre crime. L'Ecossois & les autres pâlirent en m'entendant parler ainsi ; mais comme c'étoit une troupe de cõquins endurcis dans le crime, il se remit bientôt, & me dit qu'il ne savoit pas de quelle autorité je prétendois exiger un compte de leurs actions ; que ni moi, ni qui que ce soit n'avoit droit de les commander ; & que si je persistois dans mon dessein, nous verrions qui seroient les plus forts. Allons, morbleu,

mes enfans, continua-t-il, tombons sur eux tout d'un coup. A l'instant il me tira un coup de fusil. Je fis sortir mes gens du bois; ils tuerent deux des conspirateurs, qui dans le même instant firent leur décharge, & tuerent aussi un de mes compagnons. Cependant ils se battoient comme des bêtes féroces. Le sort de leurs amis, bien loin de les intimider, ne fit que redoubler leur furie; & l'Ecossois s'avançant devant les deux autres, pour m'assommer d'un coup de crosse, je lui tirai dans la poitrine à bout portant, & le jettai mort sur la place. Alors ses compagnons se rendirent à discrétion. Nous leur liâmes les mains, & les fîmes marcher devant nous jusqu'à notre habitation. Puis les laissant à la garde de deux hommes, les autres entrerent dans notre petite plantation, où le Capitaine étoit dans une crainte continuelle que nous

projet n'eût échoué. Mais lorsque par la déposition de nos prisonniers, je fus en état de lui rendre un compte exact du nombre & des projets de ces misérables, il se sentit bien soulagé, & nous nous préparâmes à exécuter la seconde partie de notre dessein. Le Capitaine & M. Benson prenant chacun six hommes bien armés, s'avancerent devant leur hutte, & les sommerent de se rendre ; sans quoi ils seroient traités sans miséricorde, comme l'avoient été l'Ecossois & le reste de ses compagnons ; mais s'écriant tous à la fois, ils sortirent de la hutte comme des désespérés ; ils firent une décharge générale sur les deux détachemens, & nous tuerent deux hommes. Nous répondîmes à leur feu, & jettâmes aussi deux d'entr'eux sur le carreau. Alors ils allerent se retrancher derrigre un gros arbre que nous avions coupé quelque temps

auparavant, & s'en firent une espéce de parapet. Avant que nos gens puſſent les entourer, ils eurent le temps de recharger, & ils tirerent une ſecone fois, noûs tuerent encore un homme, & bleſſerent le Capitaine Friendly à l'épaule. Nos détachemens firent feu auſſi, & en tuérent trois. Les deux autres mirent bas les armes, & ſe rendirent. Comme il y avoit eu tant de ſang répandu, & que nos quatre priſonniers étoient les moins coupables de tous, le Capitaine Friendly différa de procéder contr'eux, & propoſa de les tenir aux fers, juſqu'à ce que nous miſſions à la voile, & de les dépoſer au premier Comptoir où nous toucherions, afin que la Compagnie pût en diſpoſer comme elle le jugeroit à propos. Mais tandis que nous étions occupés à éteindre cette conſpiration, cinq de nos gens qui étoient à bord de l'*Eſcape*, (c'eſt

c'est ainsi que nous avions nommé notre nouveau vaisseau) comploterent de se sauver ; & s'étant pourvus en cachette d'eau & de quelques provisions, ils mirent à la voile. Nous étions tous si occupés à l'expédition que je viens de rapporter, qu'aucun de nous ne s'apperçut de leur évasion. Ainsi, tandis que nous combattions pour conserver ce vaisseau, un autre complot nous en priva. Jugez quelle fut notre consternation, quand nous découvrimes cette perfidie, & que nous vîmes de loin notre bâtiment à la voile & fendant les flots. Nous ne savions que dire ni que penser, & nous nous livrâmes au plus cruel désespoir, voyant tous nos projets évanouis, & qu'il ne nous restoit plus d'espérance de sortir de là, à moins que la Providence ne fit venir quelques vaisseaux de ce côté ; chose que nous ne pouvions supposer avec fondement.

Nous n'étions plus alors que dix, y compris nos prisonniers, dont le repentir nous parut si sincere, que nous leur donnâmes la liberté d'aller & venir, mais néanmoins sans armes. Rien ne peut approcher de l'état triste où nous étions réduits; nous commencions à croire que le ciel nous avoit abandonnés, & qu'il nous faudroit passer le reste de nos jours éloignés de nos amis & du lieu de notre naissance, & privés à jamais de ce qui faisoit l'objet de nos plus chers désirs, lorsqu'un matin, par un temps calme, nous eûmes le plaisir de découvrir un vaisseau à quelques lieues de distance. Alors nous fîmes un grand feu sur une petite éminence; & passant sur une autre colline, nous dressâmes une grande perche, au haut de laquelle on avoit attaché une chemise, & nous continuâmes de tirer sans cesse des coups de fusil, dans l'espérance que quelqu'un

quelqu'un à bord de ce vaisseau, découvriroit nos signaux. Quelle fut notre joie, lorsque nous apperçûmes une chaloupe remplie d'hommes qui ramoient vers l'Isle de toutes leurs forces, & furent bientôt à notre portée ! Ils s'arrêterent alors, & nous demanderent en Portugais qui nous étions. Je pris la parole pour les autres, & répondis dans la même langue que nous étions les restes de l'Equipage d'un vaisseau Anglois qui avoit fait naufrage sur cette côte, il y avoit déja long-temps. Je les priai pour l'amour de Dieu de nous prendre à bord. Ils y consentirent sur le champ ; mais ne voulurent point se charger de l'argent de la Compagnie, qu'ils n'en eussent auparavant obtenu la permission de leur Capitaine. Ce changement dans notre état nous causa des transports de joie inexprimables. Nous rendîmes graces à Dieu de notre déli-

vrance, & de ce que nous étions tombés entre les mains de gens amis & alliés de notre nation. En effet, nous fûmes très-bien traités du Capitaine Dom Francisco de Zuniga, qui, à ma priere, envoya encore sa chaloupe à terre pour y prendre le trésor que je fus charmé de pouvoir conserver à la Compagnie. Ce vaisseau étoit parti de Goa pour aller trafiquer à la Chine & au Japon. C'étoit un gros vaisseau mieux équipé que ne le sont d'ordinaire la plupart des vaisseaux Portugais dans ces parties du monde. Ce bon Capitaine consentit de nous mettre à terre à Canton, qui étoit le premier endroit où il avoit dessein de relâcher. Il ne pouvoit nous arriver rien de plus favorable ; cependant si nous éprouvâmes toute la bonté & la générosité possible de la part du Capitaine, nous eûmes beaucoup à souffrir de la brutalité & de la haine

superstitieuse des simples Matelots, & nous ne pûmes nous empêcher de remarquer que dans leurs vaisseaux les Portugais sont les plus lâches & les plus paresseux de tous les hommes. En effet, ils sont en général si mauvais marins, que dans les gros temps, au lieu de travailler avec cœur à la manœuvre, ils sont continuellement à genoux à prier Saint Antoine de faire leur devoir; de sorte que les Commandans sont obligés d'employer leur autorité & de les traiter comme des esclaves pour les faire travailler. Cependant ils connoissent très-bien les Mers des Indes Orientales, & entendent parfaitement le pilotage. Ils nous apprirent que l'Isle où nous étions s'appelloit *Assangon*, & qu'ils y avoient été poussés eux-mêmes par une tempête dont l'événement nous avoit été si favorable. Dom Francisco nous tint parole, & nous débar-

qua à Canton, ſans vouloir accepter aucun payement pour le ſervice qu'il nous avoit rendu. Nous nous vîmes donc encore une fois au milieu de nos compatriotes, après un enchaînement de périls, de malheurs & d'infortunes. Quelque temps après nous nous rembarquâmes dans un autre vaiſſeau de la Compagnie, pour nous rendre en Angleterre, où à notre arrivée nous rendîmes compte de notre conduite & de nos aventures aux Directeurs de la Compagnie, qui nous reçurent fort bien, nous firent de grands préſens, donnerent au Capitaine Friendly un autre vaiſſeau à commander, & à moi un emploi pour Canton mon ancienne demeure, d'où j'arrive pour me rendre en Angleterre; heureux d'avoir retrouvé un ami qui m'eſt ſi cher, & dont j'ai toujours conſervé la mémoire.

Nous prîmes part l'un & l'autre

aux différens hasards que nous avions courus, & nous félicitâmes sincérement de nos heureux succès, qui vraisemblablement alloient nous procurer un sort heureux, s'il est possible aux hommes de l'être. Mon ami apprit les aventures de Prim avec plaisir & surprise, & il conçut la plus haute opinion de M. Saris. Quand il me parla de sa chere Miss Bellair, il apperçut que les larmes couloient de mes yeux malgré moi. En effet, je ne pus m'empêcher de faire une comparaison triste de son bonheur avec ma misere, privé pour toujours, comme je l'étois, de la possession de mon adorable Louise. Il vit ma peine, & me serrant dans ses bras, il me dit affectueusement tout ce qu'il put pour dissiper mon chagrin, & se reprocha d'avoir prononcé un nom capable de me rappeller l'idée de ma Maîtresse. Il auroit bien voulu nous engager à

quitter le vaiſſeau Hollandois, & à paſſer dans le ſien en qualité de Paſſagers ; mais nous avions pris une telle amitié pour le Capitaine Beeckman, & il avoit fait tant de choſes pour nous fournir les commodités que l'on peut avoir dans un voyage, que mon ami convint enfin que ce ſeroit preſque un crime de le quitter ; d'autant mieux que leur vaiſſeau étoit fort rempli, & qu'il ne pourroit pas nous procurer à beaucoup près un ſi bon traitement. Il invita avec nous le Capitaine à un grand feſtin qu'il nous donna ſur ſon bord ; & tant que nous reſtâmes au Cap, il y eut entre nos vaiſſeaux un grand commerce de civilité. Nous nous comportâmes tous comme des gens qui ſe plaiſoient ſincérement à s'obliger les uns les autres. La grande amitié qui régnoit entre M. Diaper, M. Saris & moi, fut d'un bon exemple, & inſpira à tout le mon-

de des sentimens de douceur & d'humanité. Quand nous eûmes pourvu notre vaisseau de tout ce qui nous étoit nécessaire pour notre voyage, mon ami prit congé de nous, & nous souhaita un heureux retour dans un pays dont nous avions été si long-temps absens. Le Capitaine Beeckman, à la priere des autres Capitaines, se chargea du commandement, comme Chef d'Escadre, & donna ses ordres en conséquence, résolu, s'il étoit possible, d'aller tous de conserve jusqu'en Europe. Nous levâmes l'ancre, mîmes à la voile, & continuâmes notre route tous ensemble jusqu'à la hauteur des Isles Canaries. Pour lors il s'éleva une violente tempête qui nous donna les plus grandes inquiétudes les uns pour les autres. Notre vaisseau alloit assez bien; mais celui du Capitaine Friendly & l'autre dans lequel étoit mon ami, sembloienr ré-

ſiſter avec peine à la violence des vents & aux vagues impétueuſes qui s'élevoient juſqu'aux nues. Le lendemain la tempête continuant toujours, nous perdîmes de vue la flotte à notre grand regret. Je fis des vœux pour eux tous, & priai Dieu d'appaiſer la fureur de la mer, & de conſerver mon pauvre ami & ſes compagnons. Le même temps dura pluſieurs jours, au bout deſquels la tempête s'appaiſa, & un calme parfait ſuccéda à cette guerre des élémens.

CHAPITRE LIII.

Ils arrivent à Madere. Aventure extraordinaire. Il ſauve un ancien ami d'une troupe de brigands. Ils ſont bleſſés tous les deux dans l'action. Leur joie mutuelle à la vue l'un de l'autre. M. Archer lui apprend la cauſe de cet accident. Il s'embarque avec le Capitaine Beeckman, & ils arrivent à Amſterdam.

LEs vents étant devenus contraires, & quelques-uns de nos gens étant fort malades, notre Capitaine jugea à propos de relâcher à Madere. En effet, nous jettâmes l'ancre dans la rade de Fial, & bientôt après nous allâmes à terre, le Capitaine, M. Saris &

moi, & dînâmes chez le Conſul Hollandois qui nous régala fort bien. Le lendemain nous fîmes notre viſite au Conſul Anglois, qui nous reçut avec cette politeſſe qu'on lui connoît, & nous fit reſter à dîner. Pluſieurs des Marchands Anglois nous accompagnerent pour voir les curioſités de l'Iſle & celles de la Ville. Je trouvai que les vins fameux de cette Iſle n'ont pas à beaucoup près tant de qualité là que dans les pays éloignés où j'en avois bu; & tous les Négocians remarquent que le meilleur vin de Madere ſe trouve à la nouvelle York dans l'Amérique Septentrionale, tant à cauſe des ſoins que l'on prend pour l'y conſerver, que parce qu'il a le temps de ſe faire pendant la traverſée. Nous y paſsâmes pluſieurs jours fort agréablement, & careſſés de tout le monde; mais, contre notre attente, nous ne trouvâmes de

tout notre convoi qu'un ſeul vaiſſeau Hollandois, qui étoit arrivé à Fial. Cela redoubla mes inquiétudes pour le pauvre Diaper ; ma diſpoſition naturelle à la mélancolie me fit craindre qu'il n'eût péri dans la tempête.

Un ſoir retournant de chez un Marchand à la maiſon du Conſul Anglois, où j'avois laiſſé M. Saris & le Capitaine Beeckman, j'allois à la haute-Ville les rechercher, lorſqu'un Cliquetis d'épées vint frapper mes oreilles ; j'entendis pluſieurs juremens en Langue Portugaiſe, & ſur-tout une voix qui s'écrioit : lâches, vous n'aurez pas bon marché de moi, quelque nombre que vous ſoyez. Pouſſé par un certain penchant à la généroſité qui m'eſt naturel, je courus au ſecours de cet inconnu. Il faiſoit encore aſſez clair pour appercevoir qu'il étoit attaqué par ſix hommes, dont il étoit

environné de toutes parts. Je lui criai dans la même Langue : Courage, Monſieur, votre cauſe eſt bonne ; j'en juge par le nombre de vos ennemis ; la fortune vous envoye un compagnon, qui peut-être fera pancher la balance en votre faveur. A ces mots je me préſentai d'un air qui fit croire à nos ennemis qu'il étoit temps d'agir avec plus de précaution qu'ils n'avoient fait juſqu'alors : mais les coquins ſont toujours lâches, & après avoir bleſſé mon compagnon d'un coup qui le renverſa par terre, & m'avoir percé l'épaule gauche, voyant l'un d'entre eux couché par terre, & le reſte bleſſé, ils prirent la fuite & nous laiſſerent maîtres du champ de bataille. Pendant ce temps on avoit mis l'allarme dans la garniſon ; & un détachement conſidérable ayant été envoyé avec un Officier pour faire ceſſer le déſor-

dre qui pouvoit être ſurvenu, ils me trouverent occupé à relever mon compagnon inconnu, qui avoit reçu pluſieurs bleſſures. Quand ils eurent examiné de près le mort, ils le reconnurent pour un de ces malheureux qui entreprennent à prix d'argent de défaire un homme de ſon ennemi, ſoit en l'aſſaſſinant à coups de poignard, ſoit en le bleſſant tête à tête, ou en le faiſant ſuccomber ſous le nombre. Cet uſage eſt encore plus commun chez les Portugais, qu'en Eſpagne ou en Italie. Ces coquins ſe font un point d'honneur ſi ſingulier dans leur métier, que s'il arrive que celui qui les employe vienne à ſe repentir, & faſſe avertir ſon ennemi du danger qui le menace, ils ne manquent pas de le ſacrifier lui-même. Quand l'Officier eut appris de ma bouche le détail de cette affaire, il me pria poliment

de l'accompagner chez le Gouverneur, qui étoit alors chez un Marchand Anglois; il lui rendit si bon témoignage de moi, que nous fûmes mis en liberté, & il y eut un ordre d'arrêter tous les autres qui pouvoient être intéressés dans cet assassinat. Le Gentilhomme que j'avois secouru, avoit de la peine à parler; mais nous ayant fait entendre qu'il logeoit chez Dom Henriquez de Guzman, nous l'y accompagnâmes l'Officier & moi. Nous y fûmes accablés de remercimens par ce Gentilhomme, & par une jeune Demoiselle fort aimable, sa fille, qui nous parurent tous les deux fort affligés de la triste aventure arrivée à leur ami. Dans la confusion & l'embarras où me jetta cette affaire, je n'avois pas eu le temps de le regarder bien attentivement; lorsqu'il m'en marqua sa reconnoissance en Anglois, il me sembla que sa voix

& ſa façon de s'exprimer ne m'étoient point inconnues. Quelle fut mon agréable ſurpriſe, lorſqu'après m'avoir demandé le nom de ſon libérateur, & après avoir appris que je me nommois Thompſon, tout foible qu'il étoit, il jetta un grand cri, & dit, tranſporté de joie; oui c'eſt lui, ce ne peut être que lui qui m'a ſauvé la vie! Ah! mon cher ami.... ſe peut-il que ce ſoit lui?... Oui, c'eſt lui-même; il a tout-à-fait oublié Archer ſon fidéle ami. A ce nom je le reconnus pour ce jeune homme que j'avois tant aimé; mais il étoit ſi changé, que ſans cela il m'eût été impoſſible de le reconnoître. Notre rencontre, quoique certaine, nous paroiſſoit toujours un ſonge; je le ſerrai dans mes bras, & nos amitiés furent ſi tendres & ſi affectueuſes, que toute la compagnie en fut touchée. En un mot, nous l'étions beaucoup nous-mê-

mes ; toutes les petites preuves d'affection que nous nous étions données réciproquement dans notre jeuneſſe, nous revinrent tout à la fois dans l'eſprit, & nous cauſoient une joie inexprimable. Dom Henriquez & les autres eurent peine à le réſoudre à ſe mettre au lit, & à laiſſer panſer ſes bleſſures, qui heureuſement ne ſe trouverent point dangereuſes. Pour la mienne, elle paroiſſoit ſi légere, que j'aurois voulu paſſer toute la nuit avec mon ami ; mais le Chirurgien ne voulut pas le permettre. Car notre entrevue avoit déja cauſé à Archer un accès de fiévre dont il craignoit les ſuites. Ainſi après avoir remercié ce Gentilhomme & toute ſa famille, je m'en retournai chez moi, promettant à Archer de revenir le voir le lendemain matin.

J'appris à M. Saris le bonheur

que

que j'avois eu de ſauver la vie à un de mes bons amis, que je n'avois pas vu depuis tant d'années. Il me fut aiſé de voir que M. Archer étoit beaucoup mieux, il avoit tout l'air d'un homme extrêmement bien élevé, & l'on appercevoit en lui, au milieu de la rudeſſe Angloiſe, l'extérieur & les regards doux des Portugais, qui faiſoient un très-bon effet; mais ce que j'eſtimai plus en lui, fut d'apprendre qu'il avoit toujours conſervé le cœur franc, & cette candeur qu'il avoit autrefois, lorſque nous nous livrions enſemble à l'étude ſous la direction de mon pere. J'avois mené M. Saris avec moi, & nous l'avions trouvé en ſi bon état, qu'il pouvoit nous parler ſans danger. Ce fut alors que nous nous renouvellâmes ces témoignages d'affection ſi naturels à deux perſonnes qui s'aiment. Je lui fis à ſa priere

le détail de toutes mes aventures, & de ce que j'avois fait depuis le moment de notre ſéparation juſqu'alors. Il en ſavoit déja une bonne partie que ſon pere lui avoit écrite ; j'eus la joie d'apprendre qu'il ſe portoit bien, ainſi que M. Sharpley le pere : à l'égard du fils, il y avoit près d'un an qu'il n'en avoit reçu de nouvelles. Il prit part à mes malheurs en homme qui m'aimoit véritablement, & me félicita avec une ſatisfaction ſincere de la bonne fortune qui m'étoit arrivée depuis. Je le queſtionnai ſur ce qui le regardoit ; ſa vie n'avoit été troublée par aucun accident extraordinaire. Occupé à un commerce réglé, il étoit parvenu à ſe faire une aſſez jolie fortune. Il n'avoit point borné ſes occupations au commerce ſeul d'Oporto ; il avoit fait de fréquens voyages à Liſbonne, d'où il avoit pris une cargaiſon pour aller à Ma-

dere; mais en ayant diſpoſé fort avantageuſement, il avoit deſſein de paſſer avec nous en Hollande, où il comptoit pouvoir faire un autre chargement pour Oporto. Les lettres qu'il avoit reçues d'Angleterre, étoient de bien plus fraîche date que les miennes; il m'apprit que mon pere & tous nos amis du pays d'York ſe portoient bien; il me dit qu'il ſe propoſoit de venir nous y voir dans un an, & que ſi ſes affaires tournoient à ſa ſatisfaction, il s'établiroit à Londres. Je fus charmé de la propoſition qu'il me fit de venir avec nous en Hollande, & je l'aſſurai qu'il ne manqueroit d'aucune des commodités du voyage, duſſai-je moi-même coucher dans un branle. M. Archer avoit mené juſqu'alors une vie toute unie, telle que la mene un Marchand qui ne ſonge qu'à s'enrichir dans ſa profeſſion. En effet, perſonne ne paroiſ-

ſoit plus propre au trafic que lui; & il poſſédoit tous les talens qu'on peut exiger de ceux qui s'y deſtinent. Comme il ne m'avoit pas dit un ſeul mot d'amour dans toute ſon hiſtoire, je ne pouvois m'imaginer comment il avoit pu être attaqué par ces braves, ces ſortes d'aventures étant ordinairement la ſuite de quelques intrigues amoureuſes. C'eſt pourquoi je pris la liberté de lui demander s'il ſavoit ce qui lui avoit attiré de leur part un pareil traitement? Il me répondit qu'il en ſoupçonnoit quelque choſe; que ſans doute les careſſes qu'il recevoit de Dom Henriquez & de ſon aimable fille, avoient allumé la haine de Dom Juan, noble Portugais, qui avoit des prétentions ſur elle; & que comme l'amour & la jalouſie ne vont preſque jamais l'un ſans l'autre dans le cœur d'un Portugais, il avoit ſaiſi ce moyen de ſe défaire de lui. Nous

raiſonnâmes long-temps ſur les principes bas qui animent bien des gens de cette Nation, & enſuite nous tombâmes ſur les duels qui ſont ſi communs dans d'autres Pays. M. Saris remarqua que la façon de ſe débarraſſer d'un ennemi comme les Portugais vindicatifs, eu égard aux idées que les différentes Nations ſe forment des choſes, n'eſt guère plus blâmable que le duel, ſi on la conſidere ſous le point de vue qu'a le duelliſte auſſi-bien que l'aſſaſſin, qu'il n'y a que le ſang de ſon ennemi qui puiſſe réparer ſon honneur, ou le mettre à couvert. En effet, l'Anglois & le François plus généreux, combattent ſeul à ſeul, & font face à leur ennemi; mais ils ont dans le cœur les mêmes principes qu'un Italien, qui vous aſſaſſine par derriere d'un coup de ſtilet: ils viſent tous au même but, & y arrivent par différens chemins.

On peut dire que l'uſage des Anglois & des François eſt encore plus abſurde ; car recevoir une injure, & mettre encore votre ennemi à même de vous ôter la vie, c'eſt confondre le bien & le mal. Il eſt donc ridicule que l'on ne paye pas du dernier mépris les uns & les autres, & que par une Loi générale on ne les retranche pas de la ſociété, comme ennemis des vertus les plus eſſentielles, qui ſont la miſéricorde & l'oubli des injures.

Le Capitaine Beeckman ayant bien voulu à notre priere permettre que M. Archer vînt ſur ſon bord, nous nous arrangeâmes de notre mieux ; lorſqu'il fut tout-à-fait rétabli, & qu'il eût arrangé ſes affaires à ſa ſatisfaction avec ſon Correſpondant de Liſbonne, nous prîmes congé de tous nos amis & de nos connoiſſances ; & ayant levé l'ancre, nous prîmes la

route du nord-eſt. Nous eûmes bientôt perdu l'Iſle de vue ; nous avions un vent favorable qui nous faiſoit eſpérer de voir bientôt la fin de notre ennuyeux voyage. Le beau temps continua pendant tout le reſte de notre traverſée ; & comme nous étions alors dans la plus agréable ſaiſon de l'année, nous fimes le voyage avec plaiſir. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer les mouvemens de joie dont mon cœur fut ſaiſi en rentrant en Europe, d'où j'avois été ſi long-temps abſent. Tous juſqu'aux moindres de nos Matelots reſſentoient la même ſatisfaction ; & M. Saris, quoiqu'accablé d'une mélancolie noire & profonde, parut goûter alors quelque plaiſir. C'eſt la Providence, c'eſt le Ciel même qui a mis dans nos cœurs cet amour pour notre Patrie, qui anime & dirige nos actions ; le doux penchant qui nous fait déſirer de vivre & de mourir

à l'endroit où nous avons reçu la naiſſance, & où nous avons commencé à devenir membres de la ſociété. L'Habitant glacé de Laplande, le Hottentot brûlé du Soleil, ſont du même avis; & lorſqu'ils ſe voyent privés de leur pays natal, ils ſe croyent malheureux, languiſſent, & menent la vie la plus triſte.

Nous vînmes jetter l'ancre dans cette fameuſe Riviere où eſt ſituée Amſterdam, le marché le plus renommé de tout l'Univers. Je crus pendant long-temps que ma curioſité ne ſeroit jamais ſatisfaite, & que je ne finirois pas de parcourir toutes les merveilles de cette grande Capitale, non-ſeulement des Provinces-Unies, mais encore (on peut le dire) de tout le Monde commerçant. Mes deux compagnons qui n'étoient jamais venus, non plus que moi, dans ce pays, n'en furent pas moins charmés, &

s'inſtruiſirent

s'inſtruiſirent avec plaiſir des Loix & des Coutumes de ce Peuple ſage & nombreux.

CHAPITRE LIV.

M. Saris part pour l'Irlande. Archer quitte Thompſon, & s'embarque pour Oporto. Thompſon ſe défait avantageuſement de ſon diamant. Il va voir Roterdam & autres Places de Hollande. Il s'embarque pour Londres ſur un vaiſſeau qui eſt pris par les François.

MONSIEUR Saris ayant trouvé une occaſion d'aller en Irlande ſur un vaiſſeau chargé pour Cork, s'aſſura du paſſage ; & après avoir pris congé de nous, & m'avoir promis d'entretenir avec moi un commerce de lettres, il s'em-

barqua, & me laiſſa le ſoin de lui faire tenir les effets qu'il avoit entre les mains de Truman, lorſque je ſerois en Angleterre. Je fis tout mon poſſible pour l'engager à m'y accompagner ; mais il avoit tant d'envie de voir ſon fils, que je ne pus en rien obtenir. Auſſi-tôt après ſon départ, M. Archer ayant fait une pacotille conſidérable pour le Portugal, prit auſſi congé de moi, & me chargea de ſes lettres pour ſon pere, le mien & pour M. Sharpley. Je le quittai avec beaucoup de regret ; cette ſéparation ne lui fut pas moins ſenſible qu'à moi ; nous nous conſolâmes l'un l'autre, dans l'eſpérance qu'il ſeroit en état au bout d'un an de terminer ſes affaires, & de revenir en Angleterre.

J'allai voir pluſieurs fameux Jouailliers pour leur montrer mon gros diamant, dont j'étois alors réſolu de me défaire, afin d'en envoyer

le montant en Angleterre ; mais ſoit par ignorance, ſoit par friponnerie, ils l'eſtimoient à un prix ſi bas, que je me déterminai à ne point le vendre du tout en Hollande. Cependant étant allé un jour dans un Caffé vis-à-vis le Stadthouſe, pour en parler à M. Levi, célébre Banquier Juif, il fut ſurpris de ſa beauté, & me propoſa un acheteur. En effet, il en fit parler au Prince de Darmſtadt, dont l'Agent me paya comptant 22000 livres ſterlings, ce qui étoit beaucoup plus que je n'avois compté le vendre. Je me crus ſi redevable à la fidélité de M. Levi, que je le preſſai d'accepter un préſent de 200 florins, outre ſon droit de commiſſion. Je me trouvois alors beaucoup plus riche que je n'aurois jamais eſpéré. Je mis tous mes fonds en lettres de change, payables à Londres, que j'envoyai par le Paque-

bot à M. Diaper, & je ne me reſervai qu'une ſomme d'environ 500 liv. ſterl. pour me conduire chez moi, & pour mes beſoins. Je fis alors le tour des Provinces-Unies; je viſitai les Places les plus conſidérables de la République, & enfin je me rendis à Roterdam dans l'eſpoir de trouver quelque vaiſſeau pour paſſer en Angleterre. En effet, je trouvai le Saliſbury prêt à partir; & m'étant arrangé avec le Capitaine Mackinzy, je m'embarquai, & nous mîmes à la voile trois ou quatre jours après, pour me rendre dans un pays après lequel mon cœur ſoupiroit depuis long-temps, quoiqu'il me rappellât dans l'eſprit mille idées déſeſpérantes.

Le vaiſſeau du Capitaine Mackinzy étoit un gros bâtiment bien équipé; ainſi quoique le Canal & les Mers ſeptentrionales fuſſent couvertes de Pirates, il réſolut de

ne point attendre de convoi, & de partir ſeul. Nous profitâmes donc du premier vent favorable ; nous ne tardâmes pas à être pourſuivis par un Corſaire ſous pavillon de France, qnoique nous mîmes toutes nos voiles ; mais il alloit beaucoup plus vîte que nous, & nous atteignit bientôt. C'étoit un grand vaiſſeau qui n'étoit chargé que de canons & d'hommes. Néanmoins Mackinzy réſolut de faire tout ce qu'il pourroit pour ſe ſauver ; & approchant du vaiſſeau ennemi, il lui envoya une bordée qui raſa ſes mâts d'avant & d'arriere, & endommagea ſes cordages. On nous en rendit une autre ; & comme le vaiſſeau étoit fort garni de ſoldats armés de fuſils, ils firent une décharge générale qui nous tua & bleſſa beaucoup de monde. Le Capitaine Mackinzy fut tué d'un coup à la tête ; ſon Lieutenant fut mis hors de combat ; & tout étant en

confusion, je crus qu'il étoit temps de baisser pavillon. L'ennemi nous envoya sa chaloupe, & ayant mis du monde dans notre vaisseau, je fus pris avec deux ou trois autres Passagers, & mené au Capitaine qui se nommoit *La Serre*. Le vaisseau étoit appellé *le Terrible*, & appartenoit au Havre de Grace. Cet Officier nous reçut avec beaucoup de politesse, nous rendit nos épées, nous fit dîner avec lui, & défendit à ses gens de fouiller aucun des Prisonniers. Il trouva que sa prise étoit fort bonne: en effet, nous étions chargés d'une cargaison assez riche; ce fut peut-être là le motif qui nous attira de si bons traitemens. Ma perte monta à peu de chose. M. de la Serre me traita avec beaucoup de distinction, & me parut charmé de ma conversation. Je me trouvai ainsi dans l'état de Prisonnier; mais je n'en fus pas beaucoup al-

larmé, parce qu'il y avoit, à ce qu'on m'avoit dit, un cartel arrêté entre les deux Nations pour l'échange des Prisonniers de part & d'autre. Je fus même charmé d'avoir occasion de voir la France, comme je l'avois désiré depuis long-temps.

CHAPITRE LV.

Il part pour Paris. Rend service à un Officier Anglois qui étoit dans le besoin, & le reconnoît pour un ancien ami. Ils se racontent l'un à l'autre leurs aventures, & vont ensemble à Versailles, où l'Officier devient amoureux d'une Dame qu'il rencontre dans les jardins.

APRÈS s'être défait de la prise & de ce qui étoit à bord du Terrible, le Capitaine nous mena

à Dunkerque, où nos gens furent mis en prison ; pour moi & les autres Passagers, nous eûmes la liberté sur notre parole de nous promener dans la Ville, pourvu que nous n'approchassions point des remparts, qu'on a grand soin de ne laisser voir à aucun Etranger. On nous assigna un logement, & lorsque j'y fus un peu établi, j'écrivis à mon pere, à Truman, & à mes autres amis d'Angleterre, à qui j'avois déja donné de mes nouvelles de Roterdam. Je leur fis part de l'accident qui m'étoit arrivé, & les informai que j'avois tiré une lettre de change de 200 l. sterl. sur Londres, payable à vue à M. Varillon ou à son ordre. J'en reçus la réponse au bout d'un mois, & j'appris que Truman étoit arrivé en Angleterre à bon port avec tous mes effets ; que l'on avoit disposé de tout de la maniere la plus avantageuse ; que les lettres que

j'avois tirées de Hollande, avoient été payées ; que tous mes amis étoient en bonne ſanté, & déſiroient de me revoir ; que M. Goodwill m'avoit obtenu des lettres de recommandation pour le Miniſtre de la Marine de France, au moyen de quoi on ne doutoit pas que je ne fuſſe bientôt rélâché. L'on avoit jugé à propos de prendre cette voie, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il partît ſi-tôt d'Angleterre des Priſonniers François pour les échanger. La lettre de ma mere étoit pleine de tendreſſe ; elle m'y donnoit mille témoignages de ſon amitié dont j'avois eu tant de preuves. Une des choſes qui me fit le plus de plaiſir, ce fut de recevoir une lettre de mon ami Diaper, qui étoit arrivé heureuſement en Angleterre, & qui n'attendoit que mon retour pour célébrer ſes noces avec Miſs Bellair. Dix jours après avoir reçu ces let-

tres, qui m'avoient mis le cœur en repos, le Gouverneur de Dunkerque reçut ordre de relâcher un Gentilhomme Anglois nommé Thompſon, & de le laiſſer aller par-tout où il voudroit. Il m'envoya chercher & m'apprit cette nouvelle. Je le remerciai de mon mieux, & il me retint à dîner. J'écrivis alors une lettre de remercimens au Miniſtre, & lui demandai la permiſſion d'aller le remercier en perſonne auſſi-tôt mon arrivée à Paris, où je comptois me rendre dès que j'aurois fini mes affaires à Dunkerque. En effet, je n'eus pas plutôt reçu des remiſes de Londres, que je réſolus de partir pour Paris; mais je ne crus pas pouvoir quitter Dunkerque avec quelque ſatisfaction, ſi je ne tâchois auparavant d'adoucir les rigueurs de la priſon de mes Compatriotes, qui y étoient en grand nombre. J'allai les voir, leur don-

nai quelque argent à chacun, & je laiſſai pour l'uſage des Matelots du Vaiſſeau ſur lequel j'avois été pris, une ſomme d'argent conſidérable, entre les mains de M. Poſtlethwaite, Marchand Anglois établi à Dunkerque, en le priant de la diſtribuer ſuivant ſa prudence à ceux qu'il trouveroit en avoit beſoin. Dunkerque eſt moins formidable à préſent pour les Anglois par ſa ſituation & par les fortifications qu'on y a faites, que parce qu'il ſert d'aſyle à preſque tous les Criminels & les Banqueroutiers qui ſont forcés de quitter leur pays, pour éviter la punition de leurs fraudes. Les derniers ſurtout, qui s'occupent, au mépris de nos Loix à faire paſſer en Angleterre des marchandiſes prohibées, ſont fort utiles aux François, en ce qu'ils donnent avis à leurs Marchands des Vaiſſeaux de Guerre & des Corſaires qui ſor-

tent de nos Ports, & de leur deſtination ; au moyen de quoi ils ſont en état d'éviter d'être pris. Auſſi il n'y a point de gens qui ſoient mieux traités par les Gouverneurs de tous les Ports de Mer François.

Je louai une voiture commode, & me rendis à Calais par la route de Gravelines ; enſuite je pris une place dans le carroſſe pour Paris. Notre compagnie conſiſtoit en trois ou quatre Officiers François, & un Jacobin, qui s'y rendoit pour être Aumônier d'une perſonne de diſtinction. Je m'amuſai beaucoup en leur compagnie ; & la politeſſe ordinaire à la Nation Françoiſe, rendit notre voyage tout-à-fait gracieux. Un de nos compagnons nous quitta à Amiens, & fut remplacé par un Anglois, dont la figure & le caractere paroiſſoient formés pour plaire. Il eſt tout naturel à un Anglois d'être

curieux de ſavoir ce qui attire ſes Compatriotes en France. Il nous dit d'un air franc, qu'il avoit été Capitaine d'un petit Vaiſſeau de Guerre Anglois appellé le *Spy*; qu'ayant pourſuivi avec trop d'ardeur un Corſaire François, il avoit échoué ſur la côte de France, où ayant perdu ſon vaiſſeau, il avoit été obligé de ſe ſauver dans ſa chaloupe, & avoit été fait Priſonnier; que tout ſon Equipage & lui avoient été échangés; mais qu'ayant contracté une étroite amitié avec M. Dupleſſis, Capitaine du Vaiſſeau de Guerre François *l'Aimable*, il lui avoit promis de l'aller voir à Paris. La converſation de cet Officier me donna de lui une haute idée; il y avoit quelque choſe de ſi doux dans ſon caractere, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Arrivés à Beauvais, ce Gentilhomme me tira à l'écart, & après m'avoir

fait bien des excuſes, il me dit que la connoiſſance qu'il avoit de la généroſité de ſes compatriotes, & quelques diſcours qu'il m'avoit entendu tenir, lui faiſoient eſpérer que je voudrois bien lui rendre ſervice. Monſieur, me dit-il, j'ai eu le malheur d'être volé entre Calais & Amiens par deux ſoldats Irlandois, qui m'ont pris tout ce que j'avois ſur moi; & je ne ſaurois me promettre de recevoir d'argent de quelques ſemaines. Il ne me reſte plus que vingt ſols, & je ne ſuis en état de payer ni ma place ni à l'auberge; mais ſi vous avez aſſez de confiance en moi pour me prêter quelques écus, vous pouvez compter que je vous les rendrai fidellement. Je le pris par la main, & lui dis, qu'il me faiſoit plaiſir de s'adreſſer à moi. Alors ouvrant ma bourſe, j'en tirai pluſieurs louis d'or que je lui mis dans la main. Il reſta quelque

temps ſans parler ; enſuite me ſerrant dans ſes bras, & ne trouvant point de termes pour m'exprimer ſa reconnoiſſance, il s'écria enfin : plaiſe à Dieu, Monſieur, que je puiſſe mériter votre amitié, car je ſens déja que je ſerai malheureux, ſi je ne puis gagner votre eſtime. Peut-être qu'un jour vous ne ſerez pas fâché d'être connu de Sharpley. Sharpley, répondis-je, en changeant de ton & de viſage, cela eſt-il poſſible ! Dites-moi, Monſieur, de quelle Province êtesvous ? Si vous êtes d'York, comme le cœur ſemble me le dire, je m'eſtimerois bien heureux. C'eſt mon pays, reprit-il avec précipitation. Mais, Monſieur, connoîtriez-vous mon nom & ma famille ? Non-ſeulement je les connois, Monſieur, mais je les aime autant que moi-même, & je m'en veux très-fort de n'avoir pas reconnu plutôt mon cher ami. Venez dans

mes bras, & partagez tout ce qui m'appartient; notre ancienne amitié vous y donne droit. Eſt-il poſſible que vous ne vous rappelliez point Thompſon. Thompſon, s'écria-t-il, quoi . . . Oui, mon cher Joſeph . . . oui, c'eſt lui-même. Ceci m'explique ces mouvemens que j'ai ſentis pour lui. Nous nous embraſſâmes, & je ne crois pas qu'on ait jamais vu tant de témoignages d'amitié & de tendreſſe entre deux amis. Nous ne nous laſſions point de cauſer enſemble; & cette rencontre imprévue dans un pays étranger & dans de pareilles circonſtances, nous cauſa tant de plaiſir & de ſatisfaction, que je n'ai point de termes pour les rendre. Sharpley avoit quelque choſe de plus conforme à ma façon de penſer qu'Archer; il avoit l'ame plus généreuſe & plus franche. Sa vie avoit été traverſée comme la mienne; & il regnoit dans ſon ca-

ractere & dans toutes ſes actions une certaine franchiſe & une grandeur naturelle qui ne peut manquer d'attirer l'eſtime & l'amitié. Nous répandîmes des larmes de part & d'autre ; nous avions tout-à-fait oublié que nous allions à Paris, lorſque le cocher vint interrompre nos tranſports, en nous avertiſſant qu'il falloit partir. Le reſte du voyage fut très-gracieux pour nous. Nous arrivâmes à Paris, où Sharpley me força de l'accompagner chez M. Dupleſſis, qui de l'air du monde le plus poli nous pria de diſpoſer de ſa maiſon comme de la nôtre pendant notre ſéjour. Je fus charmé de la ſociété de cet aimable homme & de ſa famille : pour Sharpley, il y fut traité plutôt en frere, que comme une ſimple connoiſſance. M. Dupleſſis avoit reçu quelques bleſſures dans un combat contre un Vaiſſeau de Guerre Anglois, & avoit

obtenu une permiſſion de venir paſſer quelques mois avec ſa famille dans cette Ville, où il avoit toujours une compagnie très-nombreuſe. Quand nous fûmes un peu arrangés, je pris Sharpley en particulier; & comme il n'attendoit point de remiſe de quelque temps, je le priai de diſpoſer librement de ma bourſe & de la partager; qu'à mon égard j'avois de l'argent à recevoir à Paris, & que je l'engageois fort à en diſpoſer ſans aucune réſerve. Nous partageâmes auſſi-tôt ce qui me reſtoit, & nous commençâmes à vivre en commun avec cette franchiſe qui diſtingue les vrais amis d'avec ces gens intéreſſés, qui ne ſont bons que pour eux ſeuls, & qui ne connoiſſent point les principes ſublimes que nous ſentions au fond de nos cœurs.

O douce amitié qui échauffe le

cœur, & qui dédommage de tous les maux de la vie ! Tu lies enſemble tout le genre humain, & ce nœud eſt auſſi néceſſaire aux ſociétés qu'aux individus. Tu diminues les accès du malheur, en inſpirantla compaſſion la plus tendre. La joie aime à ſe communiquer, & elle augmente à meſure qu'elle rencontre des gens qui partagent ſes tranſports. Oh! puiſſai-je n'être jamais ſéparé de toi! Tu adoucira toujours les malheurs de ma vie ; tu portes la conſolation dans les cœurs les plus troublés.

A la premiere occaſion je ſatisfis le déſir de mon ami, & lui rendis compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis l'inſtant qu'il étoit parti d'Angleterre. Il fut fort touché des accidens que j'avois éprouvés ; mais j'en vins à lui raconter la mort de ma chere Louiſe, & le déſeſpoir dont j'avois été

ſaiſi. Après cette triſte nouvelle, il ne put arrêter ſes larmes qui coulerent en abondance, & qui me marquerent mieux que toute autre choſe, la véritable affection qu'il me portoit. Il me fit enſuite le récit de ſes aventures, qui conſiſtoient principalement en voyages & affaires, & dans la deſcription de pluſieurs lieux qu'il avoit vus dans les différentes parties du Monde. Il avoit écrit à ſon pere depuis qu'il étoit Priſonnier; mais il n'en avoit reçu aucunes lettres; de ſorte que je lui fis beaucoup de plaiſir en lui communiquant les dernieres nouvelles que j'avois reçues d'Angleterre, & principalement en lui apprenant que ſon pere ſe portoit bien. Il ne l'avoit pas vu depuis ſon premier embarquement; car il n'étoit revenu qu'une ſeule fois en Angleterre, lorſqu'il fut nommé pour aller croiſer avec le *Spy*; & alors

il n'avoit eu que le temps de lui écrire une ſeule fois. Il avoit fait quelques priſes aſſez avantageuſes, ſuivant ce que lui avoit mandé ſon Agent à Towerhill ; de ſorte qu'indépendamment de ſa paye, il ſe voyoit propriétaire d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable. Il avoit eſſuyé tant de fatigues au ſervice, que, quoiqu'il fût plein d'affection pour l'intérêt de ſon Roi & de ſon Pays, il ne déſiroit rien autre choſe que de retourner dans ſon Pays, & d'y jouir de quelques années de repos. Pour cet effet il étoit réſolu de venir avec moi, après avoir vu tout ce qu'il y a de curieux en France. Je fus charmé d'apprendre ſon deſſein, & je lui dis en l'embraſſant que ſon intérêt me ſeroit toujours cher, & que tant qu'il me reſteroit de l'argent, il n'en manqueroit jamais. Il reçut cette déclaration avec une émotion ſi ſenſible, &

me fit tant de remercimens, que je fus obligé de lui imposer silence. La vie de marin ne lui avoit rien ôté de son éloquence naturelle, & je reconnus en lui ces germes de science, & ces principes nobles que lui avoit inspirés son digne Maître & le mien; bien loin de les avoir laissés affoiblir par une vie inquiéte & troublée, & par les embarras & les dangers, qui sont le partage des gens de son métier, il les avoit plutôt fortifiés par ses observations particulieres. En effet il est malheureux pour la plupart des Officiers de Marine, d'être envoyés à la mer trop jeunes, & avant que d'avoir pris une teinture des sciences qui pourroient les polir, & leur apprendre à se conduire dans la suite de leur vie: quoi qu'en puissent dire les grands Marins, il n'est pas plus nécessaire de commencer plutôt pour réussir dans cete profession, que dans

celle des Armes, où l'on trouve communément les gens les plus polis & les mieux élevés.

Il n'étoit pas ſurprenant que nous ne nous fuſſions pas reconnus l'un l'autre : car Sharpley dans ſa jeuneſſe étoit mince, élancé, & avoit le plus beau teint du monde ; mais il étoit devenu fort gros, & ſon viſage étoit devenu brun, ce qui joint à la différence que formoit en lui un habit de mode & une perruque, pouvoit bien me déguiſer ſes traits. Je ne crois pas avoir jamais vu homme qui eût l'air plus noble que lui. Ses regards, ſes geſtes lui attiroient à l'inſtant la bonne opinion de tous qui le voyoient. Pour moi, j'étois fort mince, & la chaleur violente du climat d'où je ſortois, m'avoit rendu noir comme un mulâtre. J'avois auſſi pris la perruque, & la richeſſe de mon habit pouvoit

bien faire méconnoître le petit Ecolier d'York. D'ailleurs j'avois contracté depuis la perte de ma chere Louiſe une ſi grande indifférence pour les ajuſtemens, que j'aurois pu paroître fort changé pour tout autre qui n'auroit pas été ſi long-temps ſans me voir, que M. Sharpley.

M. Dupleſſis avec M. Baſſompierre ſon neveu, & quelques autres Gentilshommes François, eurent la complaiſance de nous mener à tous les Spectacles de Paris, à l'Opéra & aux deux Comédies: & par le moyen du Marquis d'Houdancour, ſon ami intime, nous eûmes l'honneur d'être préſentés à Sa Majeſté Très-Chrétienne, de la voir danſer au Bal, & d'aſſiſter pluſieurs fois à ſon dîner avec la Famille Royale. Nous vîmes Fontainebleau, Marly & tous les Châteaux des environs les plus remarquables. Nous allâ-

mes auſſi une ou deux fois par partie de plaiſir à S. Denis, & nous ne pûmes nous empêcher d'admirer par tout cette douceur & cette politeſſe qui rend les habitans de ce pays ſi aimables pour les étrangers. Il nous reſtoit encore une choſe à examiner : nous ne voulions pas quitter la France ſans cela ; je veux dire, le magnifique Palais de Verſailles, & les jardins qui méritent l'admiration de tout le monde. Pluſieurs de nos nouveaux amis nous ayant propoſé de nous y mener, nous partîmes dans le carroſſe du Marquis, & nous nous rendîmes dans ce ſéjour charmant.

Nous employâmes trois ou quatre jours à viſiter d'un bout à l'autre cette magnifique maiſon, & nous y trouvâmes tant de merveilles, que nous ne pûmes quitter ce Palais enchanté qu'avec regret. Rien au monde ne peut égaler les beautés qu'on y apperçoit de tou-

tes parts, & qui en même temps charment les yeux & les cœurs. Les appartemens ſuperbes, décorés de tout ce que l'art & la nature ont pu produire de plus beau, & les jardins immenſes diverſifiés par mille boſquets, & ornés de ſtatues, ſemblent la retraite favorite de toutes les Divinités champêtres. Flore y a diſtribué ſes graces les plus exquiſes; les Driades jouent dans tous les détours & les recoins de ce monument éternel de la gloire de Louis XIV, qui, au milieu de l'embarras des guerres, a trouvé le vrai moyen de mériter le nom de grand, en protégeant tous ceux qui ont ſçu ſe diſtinguer dans les ſciences & dans les arts, & en ſuivant l'exemple d'Auguſte, qui chériſſoit les Artiſtes, bien sûr que par leur moyen il vivroit à jamais. C'eſt ici, plutôt que par ſes conquêtes, qu'il a jetté les fondemens d'un Empire univerſel; & ſi quel-

que choſe contribue tôt ou tard à donner un pareil titre à ce pays, ce ſera à coup sûr en encourageant les ſciences & les arts libéraux, & en attirant ainſi à la France le reſpect, l'eſtime & la vénération de toutes les autres Nations, qui commencent déja à ſe conduire en général par les mêmes maximes, qui en parlent la langue, & qui cherchent à acquérir la politeſſe & l'urbanité qui lui ſont naturelles. En un mot, elle tient le premier rang dans la Littérature, & donne à ſes uſages & à ſes loix une douceur ſi attrayante, que tout le monde lui rend hommage.

Nous étions prêts à partir de ce Palais enchanté, lorſqu'étant à la promenade dans le Parc, nous rencontrâmes deux Dames, dont une étoit maſquée. Toutes deux à notre approche voulurent gagner une autre allée; mais voyant que nous les gênions, nous penſâmes à nous

retirer ; & je dis à Sharpley : paſſons dans l'autre allée. La Dame maſquée s'écria : grand Dieu, qu'eſt-ce que je vois ! & elle s'évanouit dans les bras de ſa compagne. La douceur de ſa voix frappa tout le monde, excepté moi, à qui il ne reſtoit depuis long-temps ni oreilles ni yeux pour admirer les perfections des femmes ; ainſi je continuai mon chemin avec M. Dupleſſis, tandis que Sharpley, le Marquis & Baſſompierre coururent au ſecours de ces Dames. La belle évanouie venoit de reprendre ſes ſens. Elle rendit graces à ces Meſſieurs de leurs bonnes intentions ; mais jettant les yeux de tous côtés, comme pour chercher quelqu'un, il lui échappa un profond ſoupir, quand elle vit que ce qu'elle cherchoit, ne ſe trouvoit pas. L'autre Dame renchérit encore ſur les complimens, & elles ſe retirerent ; mais le Marquis ayant ſçu par

un domeſtique qui les accompagnoit, & à qui il s'adreſſa, qu'elles n'avoient point de voiture pour les ramener, il les preſſa d'accepter ſon carroſſe, & Sharpley offrit de les accompagner. Elles l'accepterent après quelques façons; & ordonnant au cocher de les mener à Saint Cloud, elles les laiſſerent pleins d'admiration de leur grande beauté. Nous nous rendîmes le même ſoir à Paris dans un autre carroſſe, & nous y trouvâmes M. Sharpley qui ne faiſoit que d'arriver. Il nous parut ſi grave & ſi réſervé, que toute la compagnie l'en railla, & lui dit que ſa politeſſe pour les Dames inconnues lui avoit coûté bien cher. Il ſourit, & éluda une réponſe préciſe; ce qui confirma de plus en plus notre obſervation. Quand nous fûmes retirés, il me pria de ſouffrir qu'il vînt me voir dans mon appartement; & alors il me dit qu'il appréhendoit

d'être malheureux à jamais, s'il ne pouvoit acquérir l'eſtime d'une des Dames qu'il avoit conduites. Mon ami, s'écria-t-il tout tranſporté, jamais on n'a vu rien de ſi parfait que cette aimable Dame, & les beautés de ſon ame ſurpaſſent encore celles de ſa figure. D'ailleurs, elle a une gaieté & une douceur ſi naturelle, & qui a tant de rapport à mon tempérament, que je ne puis plus vivre ſans la poſſéder. Aidez-moi dans ce projet, mon cher Joſeph, & comptez que je ſuis à vous pour tout le reſte de ma vie. L'autre Dame eſt auſſi d'une beauté parfaite, mais elle eſt trop triſte & trop rêveuſe pour moi; & ſi j'en juge par ſes ſoupirs fréquens, & par les larmes involontaires qui coulent de temps en temps ſur ſon beau viſage, il faut qu'elle ait dans le cœur un grand fonds de chagrin: en un mot, elles ſont Angloiſes. L'une eſt fille & l'autre niéce

d'une Dame qui demeure en France depuis quelques années ; elles voient peu de compagnie, & m'ont fait l'honneur de m'inviter en général d'aller les voir à Saint Cloud, où elles ont une maison belle & spacieuse, & vivent à tous égards comme des personnes de distinction. Quel bonheur pour moi, si je pouvois obtenir une compagne si chere pour adoucir les chagrins de ma vie ! Il y a une chose qui m'a surpris, c'est que cette Dame mélancolique, qui est la niéce, s'est informée particulierement du nom de ceux avec qui elle nous a vus à Versailles, & entr'autres elle m'a demandé qui étoit le Gentilhomme en habit écarlate galonné d'or, qui avoit quitté l'allée avec un autre plus vieux, pour les laisser libres. Je ne lui ai pas plutôt répondu que vous étiez Anglois, & que vous vous nommiez Thompson, qu'elle s'est trouvée mal, & a pleu-

ré abondamment. On l'a portée au lit dans cet état ; ſa couſine & ſa tante m'ont aſſuré que ces accidens lui arrivoient fréquemment, & qu'elle avoit toujours eu de ces accès depuis ſon enfance. Cependant nous avons toujours continué à parler de vous ; & ma Maîtreſſe m'a demandé d'un air curieux ſi vous étiez marié, & de quelle partie du monde vous veniez. J'ai ſatisfait à ſes queſtions ; & quoique je ſache toute votre indifférence, permettez-moi de vous dire ce que je penſe. Je crois que dès le premier coup d'œil vous avez réduit la niéce au point où je déſirerois de tout mon cœur de pouvoir amener ſa couſine, après des années entieres de ſoins & de ſervices. Je félicitai Sharpley de ſa bonne fortune, & lui promis de l'aider dans ſes amours en tout ce que je pourrois ; & après nous être embraſſés, nous nous retirâmes chacun dans notre appartement.

CHAPITRE LVI.

Sharpley fait de grands progrès dans ſes amours. Il préſente un Page à Thompſon, à la priere de Serene. Il part pour ſe rendre en Normandie chez le Marquis de Houdancourt. Ils ſont attaqués en chemin par des voleurs. Son Page lui ſauve la vie. Hiſtoire du Marquis & de la belle Marguerite Daulnay. Ils la tirent de ſa priſon, & elle épouſe le Marquis.

MON ami étoit preſque toujours aux pieds de ſa Maîtreſſe ; & quoiqu'il ne pût jamais gagner ſur moi de l'y accompagner, néanmoins j'appris de lui de temps en temps qu'il avoit lieu de ſe croire un homme fort heureux, & que

Serene ſa Maîtreſſe avoit pour lui tout le retour que méritoit une paſſion auſſi fidéle & auſſi tendre que la ſienne. Je n'aurois pas fait difficulté d'aller voir cette Dame & ſa famille, comme elle m'en avoit fait prier, ſi ma viſite eût pu être de quelque utilité à mon ami. Mais le récit qu'il m'avoit fait de la ſenſibilité de la niéce, m'en empêcha. J'avois trop d'honneur pour tromper une fille dans une affaire auſſi importante, & qui, à mon avis, intéreſſoit le bonheur du reſte de ſa vie; & j'avois formé depuis la perte de ma chere Louiſe, une réſolution ſi ferme de ne plus penſer aux femmes, que je ne voulus pas m'expoſer à la tentation de la part de ce ſexe enchanteur. Sharpley vit bien qu'il n'y avoit rien à répliquer à mes raiſons, & ne me preſſa plus ſur cet article.

Il me dit un jour qu'il avoit une propoſition à me faire, & qu'il eſ-

péroit que pour l'amour de lui, je ne le refuserois pas. Je lui répondis que je ne pouvois concevoir qu'il pût me rien demander que je ne lui accordasse sur le champ. Eh bien, mon cher, me répliqua-t-il, je vais donc m'expliquer. Miss Serene à qui j'ai souvent, dans les épanchemens de mon cœur, fait le récit de notre amitié & de vos excellentes qualités, m'a demandé si vous aviez avec vous quelque domestique fidéle; & sur ce que je lui ai répondu que ni vous ni moi n'en avions, mais que depuis notre arrivée à Paris, nous en avions loué deux dont nous n'étions pas satisfaits, elle m'a dit qu'elle étoit chargée de placer le fils d'un Officier malheureux, & qu'elle regarderoit comme une faveur, si je pouvois vous déterminer à le prendre à votre service. J'espere, mon cher Joseph, que vous ne me refuserez point; & que comme la niéce est

allée en campagne, vous m'accompagnerez chez Serene pour le recevoir de sa main. Je goûtai d'autant plus volontiers la proposition de Sharpley, que je n'avois personne à qui pouvoir me confier, & je lui promis d'aller le lendemain rendre visite à Serene. Sharpley fut charmé de ma complaisance, & eut soin de ne pas me laisser manquer au rendez-vous. Nous fûmes très-bien reçus de cette Dame qui étoit extrêmement belle, & de sa mere. Je ne sais comment la chose arriva; mais je goûtai dans leur conversation un plaisir dont je ne me serois jamais cru capable en la compagnie des femmes. Je fus fait avec elles en peu de temps, comme si elles eussent été mes parentes; & après m'avoir parlé long-temps du mérite & des qualités du jeune homme que j'allois prendre à mon service, je leur promis de le traiter avec beaucoup de douceur, en

conſidération d'elle & de ſa mere. Pour lors on l'appella, & il parut devant nous. Je me ſentis prévenu en ſa faveur dès l'inſtant que je jettai les yeux ſur lui. Ses traits avoient une certaine douceur tout-à-fait engageante; mais ce qui me donna encore plus d'inclination pour lui, fut que, au ſexe près, c'étoit exactement le portrait de ma pauvre Louiſe; & ſa vue produiſit en moi tant de trouble, que je fus prêt à m'évanouir. J'eus lieu de penſer qu'il aimoit auſſi ſon Maître dès le premier coup d'œil; car lorſqu'il me vit dans cet état, il devint auſſi pâle que la mort, & ſes genoux tremblerent ſous lui. Bon Dieu, m'écriai-je, a-t-on jamais vu une reſſemblance ſi parfaite! Sharpley, c'eſt le véritable portrait, c'eſt l'image de ma chere Louiſe au naturel. Je ne puis m'y tromper, tant il eſt gravé profondément dans mon cœur. Hélas!

Madame, continuai-je, en m'adreſſant à Serene, vous allez me cauſer bien du mal en me recommandant ce jeune homme. Toutes les fois que je le regarderai, il rappellera dans mon ame la plus grande perte qu'un homme ait jamais pû ſouffrir. Sharpley & les deux Dames eurent peine à retenir leurs larmes, tant le reſte de mon diſcours fut attendriſſant. A l'égard d'Eſtampe (c'eſt le nom du jeune homme) il pleura ſincérement, & cette ſenſibilité ajouta encore à ce que je ſentois pour lui: & malgré le trouble que me cauſoit ſa vue, je réſolus de l'emmener avec moi ſur le champ.

Je lui donnai quelques inſtructions ſur la maniere dont il devoit ſe conduire; & je pris tant de bonne opinion pour lui, que je le chargeai à l'inſtant de tous mes papiers & de tout ce que j'avois de plus précieux. Je le fis manger à table

avec moi, & le recommandai fort à Madame Dupleſſis & à toute ſa famille, pour le temps que j'avois à reſter à Paris ; & bientôt j'en vins à l'aimer ſi fortement, que je ne pouvois me réſoudre à le perdre de vue. Je lui fis donner une chambre ſeul, parce qu'il me marqua beaucoup d'éloignement pour coucher avec des gens de ſon ſexe: en un mot, je fis tout ce que je crus pouvoir lui faire plaiſir. De ſon côté, il me montra tout l'attachement que je pouvois ſouhaiter. Il prévenoit tous mes déſirs par ſon exactitude ; & lorſque je pleurois, ſuivant ma coutume, la perte de ma chere Louiſe (car je ne me cachois de lui en rien) il prenoit tant de part à ma douleur, que je craignois quelquefois que ſa ſanté n'en fût altérée. De temps en temps il alloit voir Serene & ſa mere, qui me remercioient fort des bontés que j'avois pour Eſtampe, qu'elles

avoient élevé, à ce qu'elles disoient, depuis son enfance. Il étoit fort réservé quand je le questionnois sur lui-même & sur sa famille, & il se contentoit de me dire que son pere avoit été Officier dans les Gardes Suisses; & que comme c'étoit un homme qui faisoit beaucoup de folles dépenses, il l'avoit laissé en mourant, avec une sœur & sa mere, dans le plus grand besoin; que la mere de Serene l'avoit élevé par charité, & lui avoit inspiré ces sentimens de générosité, & cette politesse que j'aimois tant en lui; qu'à l'égard de sa mere, elle étoit morte depuis un an, après avoir vécu jusqu'à sa mort, des bontés de la même famille, & qu'il espéroit qu'à l'avenir il sçauroit si bien gagner mon amitié, qu'il n'auroit jamais besoin d'un autre Protecteur. Je le confirmai dans cette idée, & l'assurai que je le regardois déja plutôt comme

un

un frere, que comme un domeſtique.

Vers le même temps le Marquis de Houdancourt m'invita d'aller paſſer quelques ſemaines avec lui dans une Terre qu'il avoit en Normandie, & pria Dupleſſis & Baſſompierre d'être de la partie. Il auroit bien voulu déterminer auſſi Sharpley à y aller; mais il ne put y parvenir. Sharpley étoit trop engagé avec Serene, pour ſe priver ſi-tôt de ſa compagnie. Nous partîmes pour cette Province que j'avois beaucoup d'envie de voir, parce qu'elle contient tant de monumens de la bravoure de nos Ancêtres, qui y perdirent la vie par milliers, pour tâcher de conſerver ce qu'ils poſſédoient dans le continent. Cette Terre eſt ſituée auprès d'Elbœuf, dans un pays agréable, arroſé de la Seine, & entourée de quantité de Châteaux. Nous y fûmes reçus avec beaucoup de diſ-

tinction, & tous les jours nous allions voir les villes & les villages circonvoisins pour satisfaire notre curiosité, & parcourir tout ce qui méritoit d'être remarqué. Dans un de nos voyages en allant à Caën, le Marquis, Estampe & moi, nous fûmes attaqués par trois voleurs, à la sortie d'un bois que nous venions de passer. Ils nous prirent au dépourvu, & tirerent sur nous, mais sans nous faire d'autre mal que d'effrayer nos chevaux. Estampe tremblоit de toutes ses forces; mais le Marquis & moi tirâmes chacun un coup de pistolet, & tuâmes un des voleurs, qui paya ainsi sa témérité. Les deux autres firent feu sur nous une seconde fois; mais les balles nous sifflerent aux oreilles, & ne nous firent aucun mal. Nos chevaux n'étoient point accoutumés au feu, ainsi nous descendîmes; & après avoir tiré nos autres pistolets, nous les attaquâmes l'épée à la main.

Les coquins tenoient bon ; mais la fortune alloit ſe déclarer en notre faveur, & ils ne nous oppoſoient plus qu'une foible réſiſtance, quand un autre voleur, attiré ſans doute par les coups de fuſil, vint au ſecours de ſes camarades, & m'attaquant par derriere, ſans que je l'euſſe apperçu, il alloit me fendre la tête, lorſque mon Page jetta un grand cri, & s'avançant ſur le nouveau venu, lui brûla heureuſement la cervelle d'un coup de piſtolet. Les autres voyant cela, abandonnerent leurs chevaux, & ſe retirerent dans le plus épais de la forêt, où nous ne jugeâmes pas à propos de les pourſuivre. Le pauvre Eſtampe étoit couché par terre, & je commençois à déplorer ſon ſort, lorſqu'il ſe releva, & me fit voir qu'il n'avoit eu que la peur qui l'avoit ſaiſi, après m'avoir délivré de la maniere que je viens de le dire. Je ne m'attendois pas à

beaucoup de courage de la part d'un garçon si jeune ; ainsi sans lui reprocher un manque de cœur & le défaut d'une vertu qui ne s'acquiert le plus souvent que par une longue habitude, je me crus obligé moi-même à lui marquer ma reconnoissance par beaucoup de caresses, & pour l'encourager, je tirai ma bourse, & lui en fis présent. Le Marquis voulut en faire autant ; mais nous fûmes fort surpris de lui entendre dire : Messieurs, laissez-moi le mérite de vous avoir rendu quelque service, & ne m'obligez point à accepter une récompense pour une action que mon devoir & mon intérêt demandoient de moi. Ce fut alors que je reconnus dans ce jeune homme une noblesse de cœur digne d'un état plus relevé ; mon amitié & mon estime en acquirent de nouvelles forces ; & étant remontés à cheval, nous nous rendîmes au lieu de notre destina-

tion, & revînmes en bonne ſanté ; mais par un autre chemin. Qu'on me permette ici quelques réflexions ſur ce qu'on appelle communément dans le monde, courage & bravoure. Je crois que chez un petit nombre de perſonnes, c'eſt une affaire de tempérament qui vient d'une qualité particuliere du ſang & des eſprits animaux ; mais dans la plupart, cette vertu s'acquiert par l'habitude & le raiſonnement qui nous fait perdre inſenſiblement la crainte, que l'on peut regarder comme naturelle à l'homme. Auſſi a-t-on vu un grand Général baiſſer la tête à la premiere décharge qui ſe fit de part & d'autre dans une action ; mais à peine fut-il revenu à lui-même, & eut-il eſſuyé deux ou trois feux, que ſa raiſon l'emporta ſur ſon appréhenſion, & il ſe précipita hardiment au milieu du ſang & du carnage. Si donc le courage eſt une

vertu qui s'acquiert, peut-on blâmer quelqu'un d'en manquer, lorſqu'il ne s'eſt pas trouvé dans l'occaſion d'en acquérir, occaſion qui ne regarde guére qu'une eſpéce particuliere d'hommes, ou ſi ſon cœur n'eſt pas abbreuvé des mêmes ſucs qui diſpoſent les autres à la bravoure & à la valeur? Le ſoldat de Milice entend d'abord avec frayeur le bruit des canons & la confuſion de la guerre; mais l'habitude ſurmonte bientôt ſon averſion naturelle; il court à la bataille, affamé de gloire, & ſe trouve de ſang froid au ſaccagement des Villes & au pillage. Je crois qu'on peut aſſurer que depuis le ſimple ſoldat ſans éducation, juſqu'à l'Officier qui penſe, tous ſentent au premier choc une palpitation de cœur que la ſuite du combat & l'exemple des autres a bientôt ſurmonté. Quand nous eûmes reſté quelque temps chez le Marquis,

il nous dit un matin que nous ne partirions pas sans lui rendre un service, & qu'il ne doutoit pas que nous ne nous y prêtassions volontiers, puisqu'il étoit question de secourir l'innocence opprimée; & il nous expliqua l'affaire de la maniere suivante.

Il y a environ trois ans que me trouvant à Paris dans une Assemblée publique, je devins amoureux d'une des plus belles filles de cette Province, qui se trouvoit alors à Paris avec son pere, pour y solliciter un emploi. Elle étoit grande, parfaitement bien faite, & avoit la peau aussi blanche que l'albâtre. Son port majestueux inspiroit le respect, tandis que ses beaux yeux & sa bonne conduite lui attiroient nombre d'adorateurs. Les beautés de son esprit effaçoient encore les graces de sa figure. Je fus si frappé de ses charmes, que je m'informai des affaires qui amenoient son pere

à la Cour ; & l'occaſion s'étant trouvée favorable, je lui rendis un ſervice ſi eſſentiel auprès du Miniſtre, qu'il ne put ſe diſpenſer de venir m'en remercier. Il m'invita de l'aller voir chez lui ; il étoit logé dans un des plus beaux quartiers de Paris. J'en avois peu entendu parler en Normandie, où il paſſoit pour un homme avare & vindicatif, dont l'argent étoit le ſeul Dieu, & qui ne faiſoit conſiſter ſon bonheur qu'à en amaſſer. Il n'avoit que deux filles, celle que j'avois vue appellée Marguerite, & une autre nommée Bellimante, fort diſgraciée de la nature, & dont l'eſprit étoit encore plus mal fait que le corps ; ce qui la faiſoit déteſter de tous ceux qui l'approchoient : en un mot, c'étoit l'oppoſé parfait de ſa charmante ſœur. D aulnay avoit épouſé en ſecondes noces une femme plus jeune que lui d'environ vingt années, femme intriguante & artificieuſe

artificieuse, & qui espéroit par ses manœuvres, s'emparer, à sa mort, de tout le bien qu'il avoit amassé à force d'injustices & de cruautés. Je parvins bientôt à me faire aimer de Marguerite, sans qu'aucun de sa famille s'en fût apperçu. Nous nous flattions d'un bonheur parfait, dans l'idée que Daulnay ne refuseroit pas de me donner sa fille en mariage, d'autant mieux que mon rang & ma fortune étoient de beaucoup supérieurs à la sienne. Malheureusement pour nous, Madame Daulnay avoit jetté les yeux sur moi; & se livrant à sa passion, elle me fit une déclaration d'amour avec une impudence qui me fit rougir. Ma surprise m'empêcha de lui répondre; enfin je rappellai mes esprits, & lui fis une si belle leçon sur le devoir des gens mariés, qu'elle jura de se venger de moi. Le hazard voulut qu'elle ne tarda pas à en trouver l'occasion. Je fis à Daul-

nay une proposition de mariage entre sa fille aînée & moi. Madame Daulnay m'avoit prévenu, s'étoit plainte à lui que j'avois tenté de la suborner, & l'avoit prié de me défendre sa maison : ainsi il reçut mal ma proposition, & me congédia pour toujours. Je lui demandai les raisons d'une conduite si surprenante ; il refusa de me les dire : après quoi je me levai, & je lui dis fort en colere, (en quoi j'avoue que je fis une imprudence) que je ne cherchois point son bien, & que si sa fille y vouloit consentir, je la délivrerois bientôt de son odieuse tyrannie. Sa femme, qui fut aussitôt informée de l'affaire, se persuada que si j'avois refusé ses offres, c'étoit à cause de l'amour que j'avois pour sa belle-fille : car les méchans ne peuvent s'imaginer qu'on puisse faire une action vertueuse, sans quelques vues d'intérêt particulier ; ils jugent toujours

des autres par eux-mêmes. C'est pourquoi elle prit sa fille sous sa direction, & choisit sa sœur pour la seconder dans cet emploi. Marguerite eut mille mortifications à essuyer : on la gardoit de si près, qu'il nous étoit impossible d'avoir des nouvelles l'un de l'autre. Je m'y pris de toutes les façons imaginables pour lui faire tenir une lettre, mais inutilement : enfin on l'a amenée dans un Château à trois lieues d'ici, où tous les domestiques sont autant d'Argus. Cependant, comme il y a maintenant un grand nombre d'ouvriers qui travaillent dans cette maison, je me suis déguisé hier en Manœuvre, & je lui ai remis en main propre une lettre par laquelle je l'avertis de se tenir prête demain à six heures du soir dans le parc où sa mere lui permet quelquefois d'aller promener avec elle & sa sœur. Si vous y consentez, je me flatte avec votre

ſecours, de pouvoir la délivrer des mains de ſes tyrans, & l'épouſer; car je me ſuis muni de toutes les diſpenſes néceſſaires. Nous conſentîmes à l'accompagner; nous nous rendîmes au lieu marqué, bien armés; un moment après nous vîmes paroître la belle Marguerite, accompagnée de ſes deux bourreaux, qui lui faiſoient toutes ſortes de mauvais traitemens; tandis qu'elle, ſentant approcher le moment de ſa délivrance, avoit une contenance dans laquelle ſa joie ſembloit ſe cacher ſous le maſque de la triſteſſe. Quand ils furent proches de nous, le Marquis ſortit de l'embuſcade, & s'avançant vers ſa Maîtreſſe, en lui faiſant un ſalut, il la prit par la main pour la faire ſortir. Madame Daulnay s'y oppoſa, & lui demanda ce qu'il vouloit. Il lui répondit: c'eſt pour une affaire que Dieu & la nature approuveront, & bien différente de ce que

vous m'avez une fois proposé. A cette réponse, elle entra dans une colere terrible, & dit à Bellimante d'aller chercher tous ses gens pour empêcher cet enlevement. Notre ami persista dans son dessein, emmena la Demoiselle ; & l'ayant fait monter dans un carrosse qui étoit tout prêt, nous la conduisîmes sans obstacle jusqu'à son Château, où sa sœur & d'autres Dames étoient assemblées pour la recevoir. De là nous les accompagnâmes à Evreux, où ils furent mariés selon leurs désirs. Le lendemain, nous allâmes avec lui rendre visite à son beau-pere, qui le reçut très-froidement d'abord ; mais quand le Marquis lui eut déclaré qu'il ne lui demandoit rien, & qu'il espéroit seulement qu'à sa mort, il rendroit justice à sa fille, la sérénité reparut sur son visage ; il en vint même jusqu'à lui remettre toutes ses hardes, & promit que

s'il se conduisoit bien avec lui, il lui rendroit en mourant, toute la justice qu'elle pouvoit exiger.

CHAPITRE LVII.

Il revient à Paris. On propose un mariage à Thompson. Conduite d'Estampe dans cette occasion. Il lui demande une grace. Incendie terrible dans la maison de M. Duplessis. Il va trouver Serène. Voit chez elle la sœur d'Estampe. Reconnoissance tendre. Joie de Sharpley & de toute la compagnie.

QUELQUES jours après que les noces du Marquis furent célébrées, nous prîmes congé de ce couple heureux, qui nous vit partir avec regret; & nous retournâmes à Paris, où j'envoyai aussi-

tôt Eſtampe avertir Sharpley de notre arrivée. Il le trouva chez Serene. Mon ami vint auſſi-tôt, ou plutôt accourut dans mes bras, & me marqua toute la joie que ſon cœur reſſentoit. De mon côté, je fus également charmé de revoir ce digne ami, & de la nouvelle qu'il m'apprit, que la mere de Serene conſentoit enfin à couronner ſes vœux & ceux de ſa fille; qu'elle retourneroit en Angleterre, & combleroit le bonheur de ces deux amans. C'eſt pourquoi Sharpley me preſſa avec inſtance d'abréger notre ſéjour en France, autant qu'il me ſeroit poſſible. Je l'aſſurai que j'aurois bientôt pris ma réſolution; mais que quelques déſirs que j'euſſe de retourner en Angleterre, je redoutois cet inſtant. Comme le chagrin augmente par la comparaiſon que l'on en fait avec le bonheur des autres, la félicité du Marquis & de ſa femme,

dont j'avois été témoin, & celle que je remarquois maintenant en mon ami, rappellerent dans mon cœur une foule d'idées triſtes & douloureuſes, & je me livrai à tous les mouvemens que le déſeſpoir m'inſpiroit. En vain Eſtampe mit en œuvre tous les artifices qu'il put imaginer pour me calmer; il me ſembloit que tout le monde étoit heureux excepté moi; je trouvois dans la perte irréparable de ma chere Louiſe toute l'affliction qu'un cœur puiſſe reſſentir. Serene & ſa mere, qui me prierent en même temps de leur tenir compagnie, augmenterent encore ma peine en m'introduiſant chez une femme de condition qui avoit pris du goût pour moi, & qui les avoit priées de me faire entrevoir que ma recherche lui ſeroit agréable, & que ſi j'étois d'humeur de l'épouſer, elle feroit paſſer à moi & à mes héritiers toute ſa fortune qui étoit

immense. Elle étoit jeune, belle & riche. Les deux Dames employerent, ou firent semblant d'employer tout leur pouvoir pour m'engager à lui rendre une visite. Je les refusai opiniâtrément, & je déclarai nettement que si elles me pressoient encore, je prendrois la résolution de ne plus les voir, tant qu'elles demeureroient en France. Sharpley se joignit à moi, & on ne m'en parla plus; mais Estampe m'exaltoit perpétuellement le mérite de la Comtesse, & ne cessoit de me représenter doucement que mes larmes & mes regrets pour la perte de ma Louise, étoient inutiles, puisque ce malheur étoit sans remède; que j'étois dans la fleur de ma jeunesse; que je me devois à mes amis & à ma Patrie, & que ma résolution & ma façon de vivre tendoient à me mettre hors d'état de remplir ces devoirs. Il se jetta à mes pieds, & me demanda comme

par grace, d'oublier mes chagrins; & de prêter l'oreille aux idées flatteuses de la fortune qui s'offroit à moi. Je me levai en fureur, & le repoussant rudement, je lui criai: êtes-vous donc si peu instruit de mes résolutions, que d'oser me tenir de semblables discours, vous qui êtes l'image de mon adorable Louise, & que j'ai choisi par cette raison pour mon compagnon & mon ami? Sortez de ma présence, & que je ne vous revoie jamais. Non, continuai-je, en répandant un torrent de larmes, jamais je ne violerai les vœux de constance & de fidélité éternelle que j'ai faits à ma chere Louise; la mort même & le tombeau n'auront pas le pouvoir de les rompre. Je les ai faits à la face du ciel; je les renouvellerai dans le ciel, & ma chere Louise sera toujours à moi. Cette bague, ce gage sacré de l'amour de ma chere Louise; ce portrait frappant,

qui semble sourire & approuver ma constance, je le porterai toujours sur mon cœur ; & quand les ombres de la mort obscurciront mes yeux, ma derniere priere sera qu'on puisse enterrer avec moi ces marques de mon amour. Le pauvre garçon resta tout tremblant & fondoit en larmes, lorsque je faisois ces exclamations. Il me sembloit pourtant voir en même temps dans ses yeux une espéce de satisfaction que je ne pouvois expliquer. Il se jettoit à mes genoux qu'il embrassoit ; me demandoit pardon d'une témérité qui ne venoit que de son affection, & de l'espérance de me voir guéri d'un chagrin qui prenoit tant sur moi. Mais, Monsieur, continua-t-il, je ne risquerai plus, comme j'ai fait, d'encourir votre indignation ; le ressouvenir seul m'en fait trembler. Je le relevai, & lui dis que je lui pardonnois ; mais que si le plus cher ami que j'eusse dans

le monde, entreprenoit de changer la réſolution que j'avois priſe de vivre & mourir toujours le même, je ceſſerois de le voir & de lui parler de mes jours. Eſtampe leva les yeux vers le ciel; ſon cœur étoit ſi rempli, qu'il fut obligé de ſortir de l'appartement, pour donner un libre cours à ſes ſentimens. Je lui déclarai après cela que je n'aurois plus tant d'égards pour Serene & ſa mere que j'en avois eu juſques-là, & que je n'irois plus chez elles. Je leur en fis faire mes excuſes, en les aſſurant que ce n'étoit ni faute d'affection pour mon ami, ni défaut d'égards pour elles.

Un jour que j'étois occupé à contempler les traits de ma chere Louiſe, dans le portrait fidéle que je portois toujours ſur moi, Eſtampe me dit qu'il avoit une ſœur à qui ce portrait reſſembloit tant, que ſi jamais je la voyois, je ne pourrois y trouver aucune diffé

rence. Je lui fis mille questions sur cette sœur, & lui demandai pourquoi elle n'étoit jamais venue le voir depuis qu'il étoit à mon service. Il me répondit que par la protection de Serene, elle étoit au service d'une Princesse, qui l'avoit tellement prise en amitié, que dès le commencement elle l'avoit toujours gardée auprès d'elle; mais que depuis, son affection croissant encore par la connoissance de ses bonnes qualités, elle en avoit fait sa compagne & sa confidente, & en étoit si jalouse, qu'elle ne la laissoit sortir que rarement; que cette sœur ne venoit voir Serene & sa mere que de loin en loin; qu'il ne l'avoit pu voir que deux fois depuis qu'il étoit à moi; mais qu'elle avoit promis de venir voir ces Dames dans un ou deux jours; qu'ainsi il me prioit de lui permettre de l'informer exactement du temps qu'elle y viendroit, & de m'y

trouver par hasard, pour voir si ce qu'il me disoit de sa ressemblance avec ma chere Louise étoit juste. En effet, Monsieur, continua-t-il, sans la flatter, elle approche tant de la beauté de celle dont vous pleurez la perte, que je ne doute point que sa vue ne vous donne de la satisfaction; peut-être même contribuera-t-elle pour quelques instans à effacer le chagrin & le désespoir qui vous possédent.

Je fus charmé de voir le zéle de ce digne jeune homme, qui cherchoit continuellement les moyens de détourner mon attention du sujet de mes peines; mais je refusai absolument cette visite, & lui dis que je souffrois assez de voir tous les jours ses traits qui approchoient tant de la ressemblance de ma Maîtresse, & qu'à coup sûr je ne pourrois pas supporter la vue d'un objet encore plus ressemblant. Il insista encore avec tant d'impor-

tunité, que j'en fus surpris. Il me demanda par grace de vouloir bien voir sa sœur ; qu'assurément sa vue me feroit plus de bien que je ne pouvois imaginer. Je lui dis que ce discours étoit une énigme, à laquelle je ne comprenois rien. Je le menaçai que si jamais je le trouvois capable de se prêter à quelques supercheries pour m'engager à faire quelque chose de contraire à mon honneur, & aux résolutions que j'avois prises, je ne pourrois m'empêcher de le traiter comme il le méritoit, & de le mettre dehors. Voyez-vous, lui dis-je, quand une fois un domestique se croit en état d'en imposer à son Maître, il ne s'en tient jamais à des fautes légeres ; il poursuit ses desseins jusqu'à ce qu'enfin il se perd totalement : ainsi si vous voulez conserver la bonne opinion que j'ai de vous, prenez garde qu'il vous arrive rien de pareil, quand

même vous croiriez que ce seroit pour mon intérêt & mon repos. Le pauvre Estampe fut très-mortifié de cette remontrance, & il se préparoit à me répondre, lorsque Sharpley entra avec Serene, qui venoient me rendre visite. Je les reçus du même air que j'avois coutume. Après quelques momens de conversation, Serene me dit qu'elle me prioit en grace de venir le lendemain dîner avec eux ; je le leur promis, à condition qu'il n'y auroit point d'autres personnes qu'eux & sa mere. Elle m'avoua franchement qu'il devoit s'y trouver une Angloise, dont elle vouloit me procurer la connoissance, qui avoit été aussi malheureuse que moi en amour, & qui, comme moi, avoit formé la résolution de ne plus penser au mariage. Monsieur Thompson, ajouta-t-elle, cette Dame ne vous paroîtra point désagréable, & ne vous fera point parler

parler plus que vous ne voudrez, comme nos femmelettes. Allons, Monsieur, me dit-elle, en me passant un bras sur l'épaule, vous ne me refuserez point cette grace ; je vous assure que ce sera la seule de cette espéce que j'exigerai de vous, à moins que vous ne me le permettiez. Mon ami joignit ses instances à celles de sa chere Serene, & il ne me fut pas possible de résister davantage. Quand ils furent partis, Estampe me dit qu'il étoit charmé que j'eusse donné ma parole, & qu'il étoit certain que cela dissiperoit ma mélancolie, parce que depuis quelque temps je ne m'étois point trouvé en compagnie. Monsieur, ajouta-t-il, cette Dame Angloise dont Miss Serene vous a parlé, est cette même sœur que je vous avois proposée de voir ; c'est pour badiner qu'ils lui ont donné ce titre ; mais il est vrai qu'elle a été aussi malheureuse que vous. Je

l'arrêtai à cet endroit. Quelque fâché que je fusse, il n'étoit plus temps de m'en dédire. J'appercevois dans cette aventure une espéce de complot dont je ne pouvois deviner le but. Je ne sais si je me ferois acquitté de ma parole en faisant cette visite. La nuit suivante, le feu qui prit subitement à la maison de M. Duplessis, fit un ravage épouvantable. Paris n'est point pourvu, comme Londres, d'aquéducs propres dans de pareils accidens; aussi le feu ne laissa pas que de faire du progrès avant qu'on pût venir à bout de l'éteindre. Mes équipages étoient si peu considérables, qu'on les eut bientôt mis en sureté; mais le pauvre M. Duplessis perdit beaucoup. Sharpley & moi en fûmes au désespoir, & nous primes la résolution de l'aider en quelque sorte à réparer sa perte. Le feu avoit commencé entre onze heures & minuit; tout le monde

étoit coquehé ; & j'étois moi-même enseveli dans un profond sommeil, quand les flammes gagnerent l'escalier qui conduisoit à mon appartement, à celui d'Estampe & de quelques autres. Ce fut Estampe lui-même qui vint m'en donner la premiere nouvelle. Il accourut en tremblant auprès de mon lit, & me pria pour l'amour de Dieu, de m'éveiller & de me lever, si je ne voulois être brûlé dans mon lit. Il avoit eu le temps lui-même de s'habiller ; ainsi il travailla à ferrer tout ce que nous avions. A peine avois-je eu le temps de prendre mon habit, que la porte de ma chambre étoit en feu ; de sorte que nous fumes obligés de lier ensemble les draps de mon lit ; & comme c'étoit au premier étage, j'ordonnai à Estampe de descendre le premier par le fenêtre ; ce qu'il ne voulut pas faire ainsi, pour ne pas perdre le temps inutilement, je descendis le

premier, & il me ſuivit. Un Seigneur qui logeoit vis-à-vis la maiſon, invita Dupleſſis, moi & tous les domeſtiques, de profiter des commodités qu'il pourroit nous fournir, juſqu'à ce que nous puſſions nous arranger autrement. Il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à une invitation auſſi polie ; auſſi l'acceptâmes-nous. Pour M. Sharpley, il avoit quitté Dupleſſis, & étoit allé ſe loger du côté de Saint Cloud, afin d'être plus près de ſa Maîtreſſe ; de ſorte qu'il ne fut point impliqué dans ce malheur ; il ne le ſut même que le lendemain matin. Il vint nous voir à ce ſujet, & fut charmé d'apprendre que perſonne n'avoit eu de mal, & que nous étions tous échappés aux flammes. Le pauvre Eſtampe me dit en m'aidant à m'habiller : cet accident, Monſieur, me rappelle le ſervice que vous rendîtes autrefois à Miſs Louiſe, quand vous la

sauvâtes du feu chez son pere ; & quoiqu'il n'y ait entré elle & moi qu'une simple ressemblance, j'ai été assez heureux de faire pour vous, sous cette même ressemblance, ce que vous fites pour elle. Je poussai un soupir, & lui dis que jamais je n'oublierois ce service, qui ajoutoit encore aux sentimens d'estime que j'avois pris pour lui.

Quand nous fûmes habillés, je partis seul pour Saint Cloud ; car Estampe m'avoit prié de le dispenser d'aller avec moi, sous prétexte que le saisissement de la nuit derniere lui avoit laissé un grand mal de tête. Mes trois amis me reçurent avec de grands témoignages d'affection. Nous allâmes, avant de dîner, nous promener au jardin, & visitâmes un cabinet de livres peu nombreux, mais bien choisis ; ce qui augmenta encore l'idée que j'avois du goût exquis & du bon sens de ces amis : en un mot, je ne

trouvois rien dans Serene qui ne me donnât lieu de féliciter Sharpley de son choix.

Le dîner étant prêt, nous passâmes dans une salle où la table fut servie d'une maniere bien délicate. La mere & la fille me firent des excuses de ce que la Dame en question n'étoit point arrivée, & me dirent qu'elle ne devoit venir qu'après le dîner ; mais qu'elle n'y manqueroit pas. Je ne pus m'empêcher d'appercevoir dans les regards de Madame Rich une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire. Après le dîner, elles nous quitterent pour quelques momens. Je fis part de ma remarque à M. Sharpley, qui me dit qu'il avoit fait les mêmes observations, mais qu'il en ignoroit absolument la cause. Elles revinrent nous faire compagnie, & au bout d'un quart d'heure un domestique vint annoncer qu'il y avoit un carrosse à la porte. Made-

me Rich se leva pour aller recevoir cette Dame, car on supposa que c'étoit elle, & revint aussi-tôt en lui donnant la main. Lorsqu'elle entra & qu'elle salua la compagnie, j'apperçus, quoique je jettasse à peine les yeux sur elle, qu'elle étoit extrêmement jolie, & de moyenne taille. Elle se plaignit d'un grand mal de dents; & sous ce prétexte, elle tenoit un mouchoir, dont elle se cachoit tout le bas du visage; mais le peu que j'en vis, après l'avoir examinée plus attentivement, me la fit trouver charmante, & suffisoit déja pour me rappeller l'idée de ma chere Louise. On parla quelque temps de choses indifférentes; & la Dame vis-à-vis de qui j'étois assis, ayant laissé tomber son éventail, je courus le ramasser, & le lui présentant, je vis alors pleinement tout son visage. J'en fus frappé comme d'un coup de foudre; sa vue

me rappella toutes les beautés de ma chere Louiſe. Elle reçut ſon évcntail en ſouriant, & me ſalua d'un mouvement de tête. Je ne pus m'empêcher de jetter un cri, & à l'inſtant je tombai évanoui à ſes pieds. On fut long-temps à me rappeller à moi-même ; & quand je ſortis de cet évanouiſſement, je tenois des diſcours ſi ridicules & ſi peu ſuivis, que l'on appréhenda que ma tête n'en fût totalement dérangée. On me mit au lit, où il me prit une fiévre violente avec un tranſport au cerveau. J'appellois perpétuellement ma chere Louiſe, & je la voyois à côté de mon lit fondante en larmes. Je m'écriai alors: le malheur me pourſuivra-t-il toujours? Pourquoi faut-il que je ſois perpétuellement tourmenté par l'image de ce qui n'exiſte plus? Cet aimable fantôme penchant ſes joues ſur les miennes, & les mouillant de ſes larmes, s'écria : mon

cher

cher Thompson, après vous avoir perdu si long-temps, que je me veux de mal de vous avoir mis dans cet état en vous présentant votre Louise avec si peu de précaution! Cependant vous voyez que c'est elle; c'est elle-même qui n'a été conservée que pour vivre heureuse avec son cher Thompson, dont elle a long-temps pleuré la mort, & qui lui a coûté plus de dix ans de soupirs & de larmes. Regardez-moi; je vous dis la vérité; & appuyant doucement ses levres sur les miennes: ne reconnoissez-vous point Estampe dans votre chere Louise? Ce baiser me rappella à la vie; cependant il me restoit une espéce d'insensibilité & d'étonnement qui me faisoit regarder autour de moi, comme si j'avois douté de ma propre existence. Enfin la serrant dans mes bras, je la pressai contre mon sein, & j'imprimai sur ses joues des baisers pleins d'at-

tendriſſement & d'amour. Fille charmante ! m'écriai-je, ce moment répare tous mes malheurs, & me paye avec uſure des maux ſans nombre que ta perte m'a faits. Ta mort avoit cauſé la mienne ; car depuis ce moment, je ne puis pas dire avoir vécu. Je n'ai fait que promener par-tout mes chagrins & mon déſeſpoir ; mais par quel miracle, quand & comment avez-vous été conſervée & rendue à mes ardens déſirs ? Vous ſçaurez tout cela, mon cher Thompſon, me répondit-elle ; je vous apprendrai comment j'ai vécu ici bien des années, inconnue, & uniquement occupée à pleurer votre perte. Mais calmez-vous, & appaiſez les agitations de votre ame ; prenez un peu de repos ; je vais de mon côté me retirer, & me remettre de mon trouble. Je ne pus ni ne voulus me ſéparer d'elle ; elle conſentit avec bonté à reſter auprès de mon lit ;

jusqu'à ce que je fusse assez remis pour me lever, & aller jouir de la conversation. Il me prit enfin un sommeil doux, qui dura près d'une heure. En me réveillant, je jettai les yeux sur cette charmante fille; je la vis assise vis-à-vis de moi, en attendant mon réveil. Elle me prit alors la main, & me demanda si j'étois en état de me lever; & lui ayant répondu que je croyois pouvoir maintenant aller trouver la compagnie, elle me quitta. Peu de temps après je descendis dans la salle, où je trouvai ma chere Louise, & mes autres amis qui me féliciterent de mon bonheur. Sharpley me serrant dans ses bras, me jura qu'il ne manquoit plus rien à sa félicité. Mais, Madame, dit-il, en se tournant vers Serene, comment avez-vous pu être assez cruelle pour me cacher ce secret? Pourquoi ne m'avez-vous pas mis de moitié dans ce complot? Monsieur, ré-

pondit la vieille Dame, nous connoissions trop votre attachement pour votre ami ; nous avons bien senti que vous ne pourriez pas lui en faire un mystere ; c'est pourquoi nous avons résolu de vous le cacher à vous-même. Il s'avança vers Miss Louise, & la saluant avec la politesse & ce respect qu'inspire toujours sa présence, il lui dit que s'il l'eût connue plutôt, il eût recommandé Miss Rich à son ami, sur un tout autre pied que celui de Page. A quoi elle répliqua qu'elle seroit toujours charmée de le servir dans cette qualité, & dans toute autre qui pourroit lui faire plus de plaisir. Je lui répondis qu'elle pourroit toujours me commander, & que j'avois été trop long-temps livré à moi-même, pour ne pas sentir le besoin que j'avois d'être gouverné. Eh bien, ma niéce, dit sa tante, vous êtes sûre maintenant de la constance de votre amant ;

vous l'avez assez éprouvé ; & je crois que lui-même n'est point fâché d'avoir vu la sœur d'Estampe. Cette bonne Dame, dont j'admirois le sens exquis & le bon naturel, ainsi que son aimable fille, nous firent mille caresses, & nous passâmes le reste de la journée dans la joie. Pour moi, si j'ai quelque idée de la félicité que l'on goûte dans le ciel, elle ne me vient que de la véritable satisfaction que je sentis en recouvrant la société charmante de mon Ange, qui paroissoit aussi contente que moi-même. La bienséance nous obligeant de partir, je pris congé de ces Dames avec le plus grand regret, & je me rendis avec Sharpley chez lui.

CHAPITRE LVIII.

L'Aventure de Miſſ Louiſe Rich.

LE lendemain nous nous levâmes mon ami & moi dès le point du jour. Les amans ne dorment pas trop. Nous avions aſſez de tendreſſe & d'amour pour nous occuper la plus grande partie de la nuit à parler enſemble de notre bonheur. La penſée que nous allions devenir proches parens, nous fit un plaiſir qui ne peut être ſenti que par ceux qui connoiſſent & qui ont éprouvé toutes les délicateſſes de l'amitié. Nous nous embraſſions l'un l'autre; nous nous félicitions, & nous faiſions réciproquement l'éloge de nos Maîtreſſes. Pour moi, je ne ſentis plus cette triſteſſe & cette mélancolie pro-

fonde qui affligeoit mon ame tous les matins ; mais j'étois alors le gai, le ſatisfait Thompſon, tel que j'avois accoutumé de l'être avant mes malheurs. Banniſſons, m'écriai-je, chaſſons toute idée de triſteſſe & de déſeſpoir, puiſque ma chere Louiſe vit encore, & qu'elle doit enfin être à moi.

Les Dames n'étoient point encore levées, lorſque nous arrivâmes. Nous allâmes nous promener dans le jardin, en attendant qu'il fût jour chez elles. Elles y vinrent bientôt elles-mêmes, & nous emmenerent déjeûner. Leur préſence nous cauſoit à tous les deux les tranſports les plus vifs. Alors, pour encourager ma chere Louiſe à nous raconter la maniere miraculeuſe, (car c'eſt ainſi que je m'exprimois) dont elle ſortit d'Angleterre, je lui fis moi-même le récit de tout ce qui m'étoit arrivé depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation juſqu'a-

lors. Les actions indignes de l'Ecuyer leur tirerent des larmes, & elles ne purent s'empêcher de ſouhaiter qu'il reçût la punition de tous ſes crimes. Mon aimable Maîtreſſe rougiſſoit & pâliſſoit tour-à-tour, au récit des différens accidens qui m'étoient arrivés ; ſouvent elle fut ſur le point de s'évanouir, en apprenant les maux cruels que j'avois ſoufferts. L'hiſtoire de mes chagrins & de mon déſeſpoir continuel, occaſionnés par la perte que j'avois faite, arracha des larmes à tous ceux qui m'entendoient, & ils prirent part ſincérement à mes peines. La préſence du cher objet qui avoit été la principale cauſe de toutes ces aventures, donna tant de vivacité à mon diſcours, qu'il ſembloit que je fuſſe inſpiré. Je peignis tout ce que je leur diſois avec des couleurs ſi fortes, que je ne pus moi-même m'empêcher de pleurer, en faiſant

ce récit. Je m'écriai, ſi-tôt que j'eus fini : ô, vous, qui êtes la joie de mon cœur, vos aventures doivent être auſſi extraordinaires que les miennes ; obligez-moi de m'en faire le détail : apprenez-moi comment vous avez pu vous réſoudre à paſſer pour morte, & les motifs de tout ce que vous avez fait depuis. Elle conſentit à ce que je déſirois, & commença ſon hiſtoire de la maniere ſuivante.

Vous m'excuſerez ſi je ne m'exprime pas d'une maniere auſſi pathétique que l'a fait mon cher Thompſon. Quoique nous autres femmes ayons l'ame beaucoup plus ſenſible que les hommes, nous n'avons pas comme eux ce feu & cette éloquence nerveuſe qui régne dans leurs deſcriptions : nous ſentons plus peut-être, mais ſans pouvoir rendre ſi bien ce qui ſe paſſe dans nos cœurs. Notre ſexe moins familiariſé avec les accidens, en eſt tel-

lement anéanti, lorſqu'ils arrivent, qu'il ne lui reſte plus de termes pour les bien exprimer. Je ſuis donc d'autant plus excuſable, que j'ai même de la peine à me rappeller dans cet inſtant tout ce que j'ai ſouffert de maux. La préſence de mon cher Thompſon a porté tant de joie dans mon cœur, que toute entiere à la ſatisfaction que j'ai de le voir, j'oublie preſque tous les accidens qui ont fait couler mes larmes pendant tant d'années.

On auroit peine à croire combien je fus ſenſible à la perte de Fidelle ma confidente, que l'on m'ôta bruſquement; mais ma douleur ne fit qu'augmenter, lorſque je vis entrer dans ma chambre mon pere, écumant de rage, qui, après les plus ſanglans reproches, eut peine à s'empêcher de me frapper, & de me punir comme je le méritois, diſoit-il, pour ma déſobéiſſance, & l'amour auquel j'avois eu

la hardieſſe de me livrer ſans ſon conſentement. Il m'enferma dans ma chambre, en prit la clef, & me dit en partant, qu'il alloit bientôt m'éloigner pour toujours du malheureux objet en qui j'avois placé ma tendreſſe. En effet, il fit préparer un carroſſe à ſix chevaux; & accompagné par ſes gens bien armés, il vint me tirer quelque temps après de ma priſon, & me fit monter avec lui & mon indigne couſin, ou plutôt ils me traînerent dans ce carroſſe. Je n'eus que le temps de charger un des domeſtiques qui m'étoit attaché, de vous porter le petit billet dont vous avez parlé dans votre hiſtoire. Je ne vous l'écrivis que pour empêcher ces écarts que je ſentois bien que la colere vous feroit faire, ſi vous ignoriez ce que je ſerois devenue. Je voulois en même temps vous aſſurer de ma conſtance. Je ne ſçus que par quelques mots que mon

couſin avoit dit à mon pere en ma préſence, ſans y penſer, le lieu où on m'alloit mener. J'étois ſeule dans le carroſſe, & n'étois occupée que des idées déſeſpérantes qui accabloient mon cœur. Cependant on me fit voyager fort vîte, de crainte que vous n'euſſiez quelque connoiſſance du chemin que nous avions pris, & que vous ne puſſiez nous ſuivre. Mon pere diſoit ſouvent à l'Ecuyer : le drôle eſt brave ; ce jeune Diaper ſon ami, & lui, mettront tout en uſage pour s'obliger l'un l'autre ; & comme je ne me ſoucie point de riſquer une affaire fâcheuſe, il faut, autant que nous pourrons, les dépayſer, & tenir notre route ſecrette ; car ils ſeront ſi déſeſpérés, que s'ils viennent à nous ſuivre, il faudra néceſſairement nous en défaire. Qnand nous eûmes fait quelques milles, l'Ecuyer ſe ſouvenant qu'il avoit oublié quelque choſe, re-

tourna ſur ſes pas avec deux domeſtiques ; car, à ce que j'ai appris depuis, il ne voulut point aller ſeul, de crainte de vous rencontrer ; & j'ai ſouvent entendu Sir Walter lui reprocher ſa lâcheté dans cette occaſion : ainſi nous continuâmes notre route ſous l'eſcorte de mon pere. Je me flattai que quand nous ſerions arrivés à la couchée, je pourrois l'adoucir en l'abſence de ce malheureux qui avoit empoiſonné toutes mes eſpérances. Nous arrivâmes fort tard dans une Ville où, après avoir ſoupé, mon pere m'ordonna de lui tenir compagnie, & de ne m'aller coucher que quand il iroit lui-même. Je lui répondis du ton le plus affectueux, que je me plaiſois beaucoup plus avec lui qu'avec tout autre, & que ma conduite avoit dû lui perſuader que je n'étois jamais plus ſatisfaite que quand il me faiſoit l'honneur de

me garder près de lui. Me parlez-vous vrai, Louise? me dit-il: eh bien, si cela est, versez-moi à boire; j'oublierai tout, si vous oubliez vous-même votre petit Mercier, & si vous voulez vous rendre à mes volontés. Je courus à lui, & l'embrassant, je lui dis, les larmes aux yeux, je vous avoue que j'ai trouvé dans M. Thompson beaucoup de bonnes qualités; je n'ai pu m'empêcher d'en être touchée; mais, mon cher pere, quelle nécessité y a-t-il de me renfermer? Ma sincérité vous est assez connue, puisque je ne vous ai point caché mon affection pour lui: je vous ai promis, & vous sçavez que mes promesses sont sacrées pour moi; je vous ai promis, dis-je, de ne jamais le regarder autrement que comme un ami & une connoissance, à moins que vous ne me le permettiez: pourquoi donc, Monsieur, va-t-on m'éloigner de vous,

& mettre une diſtance ſi longue entre moi & un pere dont j'avois coutume d'être la ſeule conſolation, uniquement pour avoir marqué du goût pour un homme qu'il a tant eſtimé lui-même, & dont je n'aurois jamais fait la connoiſſance ſans lui? Ne m'avez-vous pas dit, Monſieur, que c'eût été le ſeul homme ſur qui vous euſſiez porté vos vues, s'il eût eu une fortune ſuffiſante, & que vous euſſiez déſiré qu'il fût d'une naiſſance proportionnée à la nôtre? Ah! Monſieur, on ſçait que ſa maiſon eſt preſque auſſi ancienne que la nôtre; d'ailleurs, en ſuppoſant même qu'il manquât de ce côté, permettez-moi de vous répéter un paſſage que vous m'avez ſouvent fait lire, & qui étoit ſi fort de votre goût.

» Examinons les reſſorts ſecrets, » & remontons juſqu'aux princi» pes des choſes, nous trouverons » qu'au commencement du monde

» les hommes furent tous compo-
» ſés de la même matiere ; le même
» ſang circuloit dans leurs veines.
» Le Créateur donnant la vie à cet-
» te matiere, a formé les ames de
» la même trempe ; l'entendement
» & la volonté leur furent accor-
» dés à toutes, & elles eurent en
» partage une égale liberté de choi-
» ſir entre le bien & le mal. Ainſi
» nés tous égaux, la vertu ſeule
» établit des différences entre un
» homme & un autre. On ne récla-
» moit point alors la nobleſſe du
» ſang ; mais ce qui rendoit un
» homme bon, lui donnoit auſſi
» la nobleſſe. Echauffé par un plus
» grand nombre de particules de la
» flamme céleſte, celui-ci prenoit
» ſon eſſor & s'acquéroit un nom,
» tandis que les autres demeuroient
» au-deſſous & confondus dans la
» foule.

Dites-moi donc, mon cher pere, comment ai-je pu vous offenſer en

prenant

prenant les mêmes ſentimens que vous, & en reconnoiſſant le mérite que vous m'avez appris vous-même à diſtinguer & admirer? D'ailleurs, Monſieur, vous dites, & vous ne ceſſez pas de me le répéter, qu'un ingrat eſt un monſtre: or je vous le demande à vous-même; cet aimable jeune homme ne m'a-t-il pas ſouvent ſauvé la vie, en me ſecourant dans les dangers les plus preſſans? Puis-je donc me refuſer à la reconnoiſſance pour mon libérateur? Ici mon pere s'attendrit, & après un court ſilence: que venez-vous me chanter, dit-il, un galimathias de mérite, de gratitude auxquels ni moi ni perſonne ne peut rien entendre? Eh bien oui, je vous ai dit qu'il étoit bon d'être reconnoiſſant; mais ai-je pu penſer que vous duſſiez un jour vous ſervir de ce raiſonnement contre votre pere? J'ai beaucoup d'égards pour le vieux Thompſon & ſa fem-

me, & j'avoue même que j'ai aimé le fils, juſqu'au moment que j'ai découvert ſes deſſeins ſur ma fille. Dès votre plus tendre jeuneſſe, je vous ai deſtiné pour votre couſin, & il faut que cela ſoit. Penſez-vous donc qu'un revenu auſſi conſidérable ſoit jamais le partage du fils d'un Miniſtre, d'un Commerçant de Londres ? Non, non ; s'il eût eu des vues ſur votre femme de chambre, j'aurois pu y conſentir, & j'aurois peut-être fait quelque choſe de mieux. Il eſt vrai que ſi mon neveu étoit auſſi avancé que lui, il n'en vaudroit que mieux. Thompſon d'ailleurs eſt hérétique, ainſi que toute ſa famille, quoique je ne l'en eſtime pas moins pour cela. Je ne condamne perſonne, & ce qui me plairoit en lui, c'eſt que le drôle boit auſſi ſec qu'un autre. Je l'interrompis ici, & lui dis : s'il ne jouit pas maintenant d'une grande fortune, il pourroit par

votre moyen l'augmenter en peu de temps. Un homme qui poſſéde autant de talens que vous lui en connoiſſez, ne ſeroit-il pas pour vous un meilleur gendre qu'un autre, qui n'a ni aſſez de jugement, ni aſſez de conduite pour conſerver les biens qu'il a? Taiſez-vous, me répliqua-t-il, ma réſolution eſt priſe; vous épouſerez votre couſin, ou vous n'en aurez point d'autre. Je ne voulus pas lui en dire davantage, voyant qu'il battoit ainſi la campagne. Il s'endormit bientôt, & ſe mit à ronfler avec tant de force, qu'un chien qui étoit alors ſous la table, lui ſauta tout d'un coup aux jambes & le mordit. La douleur le réveilla, & regardant autour de lui, il m'apperçut toute en larmes. Il me demanda pourquoi je pleurois, & ce que j'avois. Monſieur, lui répondis-je, je ne ſuis point accoutumée à être debout à pareille

heure, & j'appréhende qu'après une ſi longue fatigue, la ſanté de mon cher pere n'en ſouffre, ou la mienne. Va, tu es une bonne fille, me dit-il, & je te demande excuſe. Puis ſonnant l'hôteſſe, il la fit monter, lui ordonna de me conduire à ma chambre, & s'alla coucher lui-même. J'eſpérois que notre converſation auroit un peu changé ſes réſolutions; car je lui avois dit beaucoup d'autres choſes, dont je ne puis me reſſouvenir maintenant. En effet, il me traita le lendemain au déjeûner avec tant d'affection, que je crus que mes conjectures avoient été juſtes. A peine fûmes-nous aſſis, que mon couſin arriva, & me lança un coup d'œil malin, dans lequel on voyoit briller la joie; non cette joie pure qui paroît ſur le viſage d'un honnête homme après quelques événemens heureux; mais cette eſpéce de ſatisfaction

que les méchans éprouvent quand ils ont réuſſi dans quelques mauvais deſſeins, & qu'il eſt aiſé de diſtinguer d'avec l'autre à leur maintien ſeul. Il prit mon pere à l'écart ; & je ſuppoſe qu'alors il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite de vous, & que vous nous avez détaillée d'une maniere ſi touchante ; car mon pere revint, le viſage allumé de fureur ; & ſans me dire un ſeul mot, il il fit mettre les chevaux au carroſſe ; nous continuâmes notre route, & arrivâmes trois jours après chez ma tante, à la Grange dans le pays de Sommerſet. Ma tante qui a là une très-belle Terre, étoit venue ſouvent chez nous pendant que ma mere vivoit ; & ſon aimable fille, ma chere Serene, a été élevée en partie avec moi. La ſuite de mon hiſtoire vous apprendra, ſans que j'aie beſoin de le dire ici, quelle eſt la

nobleſſe & la généroſité de leur ame. Mon pere ne doutoit pas que ma tante n'entrât auſſi-tôt dans ſes vues : en effet elle fut d'abord très-prévenue contre moi, lorſqu'on lui apprit mon hiſtoire, & on convînt que je reſterois toujours enfermée dans ma chambre juſqu'à ce que je fuſſe rendue à leurs avis ; mais cette bonne tante fut bien ſurpriſe, lorſqu'étant venue pour me faire des remontrances ſur ce qu'elle appelloit mes folies, elle apprit de ma bouche toute la vérité de l'affaire, & que je lui fis connoître que M. Thompſon, loin d'être un vagabond, un débauché, & un mauvais ſujet, tel qu'on le lui avoit dépeint, étoit au contraire un homme digne à tous égards de captiver le goût d'une femme vertueuſe & ſenſée. Elle pourra vous dire ſans doute une autre fois avec quelle tendreſſe & quelle affection je lui parlai de

vous. Il ne me conviendroit point à préſent de répéter tout ce que je lui dis alors. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir, qu'avec le ſecours de Miſs Serene, je parvins ſi bien à me la rendre favorable, que dès le lendemain elle engagea mon pere à me laiſſer vivre chez elle en liberté, & lui répondit de ma conduite. Je fus obligée d'eſſuyer pendant tout ce temps les viſites déſagréables de l'Ecuyer, qui me fit régulierement ſa cour avec ſa mauvaiſe grace ordinaire; il ne tira de moi d'autre réponſe que par un ſilence profond. Un jour pourtant laſſée de ſes importunités, je lui jurai que j'aimerois mieux me percer le cœur d'un poignard, que de ſonger jamais à épouſer un monſtre de vengeance & de cruauté tel que lui. Il me quitta bruſquement, & me diſpenſa pendant quelques jours de ſes viſites. Il étoit alors avec mon

pere chez Sir William Careleſs, dans une Terre à deux milles de celle de ma tante. Dans cet intervalle on envoya en York, pour quelques affaires, un domeſtique dont je pouvois diſpoſer. Je le chargeai de vous rendre une lettre, & j'ai été bien aiſe d'apprendre que vous l'ayez reçue. Ah! Monſieur Thompſon, j'appréhendois alors bien plus pour vous que pour moi; je connoiſſois votre tempérament; & l'idée du déſeſpoir que ma perte vous alloit cauſer, me tourmentoit extrêmement. Je ſavois que la nobleſſe de votre cœur ne vous permettroit jamais de ſouffrir une injure avec cette modération qui eſt auſſi louable qu'elle eſt néceſſaire; & je ne vous écrivis cette lettre que pour remettre le calme dans votre ame. Je ſouffrois cependant toutes les bruſqueries de mon pere, les aſſiduités laſſantes de l'Ecuyer,

cuyer, & la peine que me forgeoient mes propres idées. J'avoue que mon amour pour vous étoit auſſi violent qu'il étoit pur. Je pleurois votre abſence, & la diſtance qui nous ſéparoit : ſi je ſongeois aux divers accidens qui pouvoient traverſer notre amour, c'étoit avec tant de chagrin, de ſoupirs & de larmes, que ma tante, ma couſine, & mon pere lui-même, appréhendoient que je n'en tombaſſe malade, & défendirent pendant quelque temps à mon perſécuteur de paroître devant moi. Ces deux Dames prirent tant d'eſtime & d'amitié pour moi, que ma vie même ne ſera jamais aſſez longue pour les reconnoître dignement ; elles réſolurent de me ſervir ſuivant mon goût, & de me délivrer, s'il étoit poſſible, des perſécutions que je ſouffrois. En effet, elles dirent à mon pere tout ce qu'elles purent pour l'adoucir ;

mais elles le trouverent ferme & entier dans ſes ſentimens, & n'en purent rien obtenir, à moins que je ne renonçaſſe à vous pour toujours, & que je n'épouſaſſe ſon neveu. Je lui avois promis, dit-il, de ne point forcer ſon inclination, pourvu qu'elle ne penſât plus au jeune Thompſon : elle a renoncé elle-même à cette bonne volonté, & je ſuis maintenant autoriſé à faire tout ce que je fais, pour la rendre heureuſe malgré elle ; elle ne ſera pas malheureuſe même, ſi je ne prends pas la réſolution de la traîner à l'Egliſe, & de la marier par force à mon neveu. Ces Dames connoiſſoient auſſi-bien que moi l'obſtination de mon pere ; ces derniers traits m'irriterent au point, que, quoique je lui euſſe promis de ne jamais me marier que de ſon conſentement, je crois que ſi vous euſſiez été ſur les lieux, je me fuſſe jettée entre

vos bras ; oui, j'euſſe tout fait pour m'affranchir de cette tyrannie. Parmi le grand nombre de gens qui venoient rendre viſite à ma tante, il y avoit un Gentilhomme fort riche, nommé le Colonel William, qui prit d'abord du goût pour moi, & demanda permiſſion à ma tante de m'adreſſer ſes vœux. Il étoit auſſi généreux que riche, & ma tante ne lui eut pas plutôt parlé de mes premiers engagemens, qu'il ceſſa ſes pourſuites ; mais quand il apprit tout ce que j'avois à ſouffrir de la part de l'Ecuyer, que toute la Nobleſſe du voiſinage regardoit comme un pauvre ſujet, il ſe propoſa, de mon aveu, de ſe donner publiquement pour ſon rival, afin de l'obliger à en venir à quelque action lâche & indigne, & d'engager par ce moyen mon pere à changer de réſolution. J'y conſentis ; il nous procura des parties de

plaisir, annonça tout haut ses prétentions, & poussa même la chose jusqu'à me demander à mon pere, qui le refusa poliment, mais sentit cependant sa vanité trop flattée de voir sa fille ainsi recherchée, pour lui interdire ses visites ; & ma tante en parut fort satisfaite. L'Ecuyer apprit bientôt qu'il avoit un rival puissant. Il se plaignit à mon pere de ce qu'il sembloit y donner les mains ; mais mon pere lui répondit : parbleu, si tu n'as pas assez de courage pour défendre tes droits contre tous venans, tu n'es pas digne d'elle. Il prit la chose au pied de la lettre, & vint chez ma tante, où il trouva le Colonel jouant au piquet avec moi, tandis que ma cousine regardoit dans le jardin. Il entra sans saluer; & sans dire un seul mot, il vint s'asseoir auprès de nous. Le Colonel nous dit en riant : Mesdames, j'ai tant de vénération pour votre sexe,

que je ſuis d'avis que quand un homme a l'impoliteſſe d'entrer par tout où vous êtes ſans ôter ſon chapeau, il faudroit le lui clouer ſur la tête, comme fit un jour le Czar à un certain Ambaſſadeur. Pardieu, répondit l'Ecuyer, ce ne ſera pas vous qui l'y clouerez. Non pas en préſence de ces Dames, répondit-il; mais ſi vous faites l'inſolent, je vous emmenerai, & je vous corrigerai pour cela. La lâcheté naturelle de l'Ecuyer lui fit garder le ſilence pendant quelques minutes; enfin il le rompit en diſant: Monſieur, quelles ſont vos prétentions auprès de cette Dame? Je n'en ai point d'autres pour le préſent, répondit le Colonel, que de la défendre contre vos brutalités: ainſi, Monſieur, ſans venir ici épier nos actions, je vous prie de ſortir tout-à-l'heure, ou je ſerai contraint de vous traiter comme vous le méritez. Le Colonel, tou-

jours en riant, ſe leva, lui donna trois ou quatre coups de baguette ſur l'épaule, & le prenant au collet, le fit ſortir de l'appartement. Ce grand benêt avec ſa longue épée ſortit tranquillement de la maiſon, & cette aventure nous divertit beaucoup. Le Colonel ne s'en tint pas là ; il alla rendre viſite à mon pere chez Sir William, ſe plaignit de la groſſiereté de ſon neveu, & lui dit qu'il le traiteroit ainſi toutes les fois qu'il lui verroit faire quelques impertinences devant lui. Mon pere ſe fâcha d'abord contre le Colonel ; mais il ne tarda pas à s'adoucir, & il s'écria : ma foi, Colonel, vous avez raiſon ; je voudrois que vous puſſiez lui donner aſſez de cœur, & émouvoir aſſez ſa bile, pour l'engager à ſe battre contre vous. Il eſt aſſez bon garçon d'ailleurs, mais tout le monde n'a pas la valeur en partage. Ma

tante & ma couſine ſe joignirent à ſon oncle, & le raillerent ſi amerement de ſa lâcheté, qu'il ſe crut obligé, pour ſauver ſon honneur, de le tuer : en effet, il ſe mit en embuſcade dans un chemin, & lui tira un coup de piſtolet dont la balle perça ſon chapeau. Le Colonel ſe retournant, mit l'épée à la main, & pourſuivit ſon ennemi : il l'eut bientôt atteint, & fut tout étonné de trouver que c'étoit le vaillant Ecuyer Rich. Dans le premier mouvement de ſa colere, il fut ſur le point de lui paſſer ſon épée au travers du corps ; mais vu l'indignité du ſujet, il aima mieux l'en tenir quitte pour la honte : ainſi lui ayant lié les deux mains par derriere, il le fit marcher devant lui juſques chez ma tante, où il l'introduiſit, & nous raconta la maniere dont il avoit voulu l'aſſaſſiner. Jamais homme ne parut ſi conſterné ; & quand on eut en-

voyé chercher mon pere, il penſa mourir de honte des reproches qu'on lui fit. Le Colonel le lui remit entre les mains, & lui dit: Monſieur, par conſidération pour vous & pour votre famille, je n'expoſerai point ce malheureux à un châtiment public; mais je vous prie de penſer mûrement ſi un homme de cette trempe eſt digne d'être le mari de votre charmante fille. Ma tante proteſta à mon pere qu'elle ne vouloit plus le ſouffrir chez elle; & le vieux Gentilhomme le remena avec lui, & le maltraita fort, quand ils furent ſortis. Croiriez-vous que ce malheureux eut l'impertinence de dire à mon pere, & même de lui faire croire, qu'étant allé à la promenade, il avoit tiré pour s'amuſer un coup de piſtolet, ſans ſavoir que le Colonel, ni qui que ce ſoit, paſſât par là? Il lui promit, pour rétablir ſa réputation, d'aller de-

mander raiſon au Colonel, & ſe venger de l'opprobre dont il l'avoit couvert. Il proteſta en même temps, que s'il n'avoit rien répondu aux accuſations qu'on lui avoit intentées, c'étoit par conſidération pour lui & pour moi, & parce que les circonſtances étoient viſiblement contre lui. Il accompagna ces proteſtations d'innocences de tant de ſoupirs & de larmes, que mon pere, qui l'aimoit juſqu'à l'aveuglement, crut tout ce qu'il diſoit, & n'exigea de lui d'autres preuves de ſon innocence, que d'aller attaquer le Colonel en brave; mais auſſi, lui dit-il, ſi tu ne prends pas ce parti, tu peux compter que jamais tu n'auras ma Louiſe. Il le ramena enſuite chez ma tante, en nous débitant cette hiſtoire faite à plaiſir; aucune de nous ne voulut la croire: cependant nous ſouffrîmes ſes viſites, bien perſuadées que ſa poltronne-

rie ſeule le perdroit dans l'eſprit de mon pere, & qu'il entreprendroit auſſi-tôt de faire face à une armée de dix mille hommes, que d'aller attaquer le Colonel. Mais le Colonel ayant eu ordre le lendemain de ſe rendre à Londres pour ſon ſervice, vint prendre congé de nous, & nous promit de revenir en moins de quinze jours, & de mettre à l'épreuve le courage de l'Ecuyer Rich. Ce départ conſerva à l'Ecuyer tout ſon crédit dans l'eſprit de mon pere; mais cette terrible quinzaine me cauſa des tourmens inexprimables, & fut l'origine de la réſolution qui m'a attirée en France, & j'oſe le dire, de tout le bonheur que j'ai à eſpérer dans la vie.

Après le départ du Colonel, l'Ecuyer ſe fit tout blanc de ſon épée, & enſuite il diſparut tout d'un coup, & fit répandre le bruit que puiſqu'une de ſes victimes lui

étoit échapée, il étoit réſolu de tirer ſatisfaction d'une autre, qui ne l'avoit pas moins maltraité, en oſant lui diſputer mon cœur. Il y avoit près de huit jours qu'il étoit parti, lorſque mon pere vint d'un air mêlé de joie & de triſteſſe, & montra une lettre à ma tante, en diſant: en vérité le ſort de ce pauvre garçon me fait peine; mais enfin mon neveu a fait voir qu'il étoit homme de courage, & le Colonel William n'a qu'à ſe bien tenir quand il reviendra. Voici ce que contenoit la lettre.

» J'eſpere, Monſieur & très-» oncle, que vous ne croirez pas » maintenant tous les ſots diſ-» cours que l'on tient de moi tous » les jours: j'ai un bon compte à » vous rendre du jeune Thomp-» ſon; je ſuis allé le trouver, je l'ai » ſacrifié à mon reſſentiment, &

» lui ai fait mordre la pouſſiere.
» Je me ſuis ſauvé ici pour éviter
» les pourſuites ; & maintenant
» qu'il ne vit plus, je penſe que je
» n'aurai plus de traverſes à eſ-
» ſuyer, & que je poſſéderai ſans
» obſtacles ma couſine Louiſe. Le
» pauvre garçon étoit ſur le point
» de partir pour Londres. Je ſuis
» juſqu'à la mort

Votre obéiſſant neveu,
HUMPHRY RICH.

De Boſton dans la Province de Lincoln.

Ma tante lut cette lettre avec la plus grande ſurpriſe ; & quoiqu'elle ne crût pas qu'il vous avoit tué en duel, elle ne douta point qu'il ne vous eût ôté la vie par un lâche aſſaſſinat Elle prit mon pere en particulier, & le pria de ne point m'apprendre bruſquement cette mauvaiſe nouvelle, mais de

lui laiſſer le ſoin de m'en informer quand elle en trouveroit l'occaſion favorable, & de lui remettre la lettre pour cela : en effet, le lendemain, elle me prit dans ſa chambre, appella ſa fille, & après avoir fermé la porte, elle me déclara l'affaire en ces termes. Ma chere niéce, je ſais ce que c'eſt que les malheurs ; j'ai vécu aſſez long-temps pour apprendre que rien n'eſt permanent ici bas, & que tous les plaiſirs que nous nous formons dans l'imagination, ſont autant de moyens pour nous convaincre de notre miſere ; les agrémens que nous goûtons dans le monde, ne peuvent point entrer en comparaiſon avec les peines qu'il nous faut eſſuyer tous les jours ; à chaque inſtant nous courons après des bagatelles & des riens, & nous négligeons les ſoins bien plus importans de ce qui doit arriver un jour. Vous-

même, ma chere niéce, quoiqu'extrêmement jeune, vous avez déja mené une vie pleine de troubles; quoique vous fuſſiez encore preſque enfant, quand vous avez perdu votre mere, je ſais que ſa mort vous a ſenſiblement affligée; mais peut-être avez-vous à ſurmonter un malheur auſſi ſenſible, un accident fatal qui ſans doute altéreroit pour toujours votre paix & votre tranquillité, ſi vous n'aviez aſſez de raiſon pour le ſupporter. A ces mots, ſaiſie de frayeur, & ſans ſavoir encore à quoi tendoit ce diſcours: Madame, m'écriai-je, qu'eſt-il donc arrivé? Mon pere.... a-t-il été tué? eſt-il mort? Hélas! que vais-je devenir? que je ſuis au déſeſpoir de lui avoir déſobéi! Non, ma chere, me répondit ma tante, calmez-vous, votre pere eſt vivant & ſe porte bien; peut-être même ne mérite-t-il pas tant le vif intérêt

que vous prenez en lui. Non, ce n'eſt pas ſa mort que vous avez maintenant à pleurer, mais .... Ici un torrent de larmes l'empêcha de pourſuivre; elle me ſerroit dans ſes bras; ſa fille & moi mêlions nos larmes aux ſiennes, ſans en ſavoir la cauſe. Elle revint à elle, & continua ainſi. Le plus aimable jeune homme, ma chere niéce, celui dont nous vous avez fait un ſi bel éloge, votre cher Thompſon ... n'eſt plus; un malheureux l'a aſſaſſiné. Ah Dieu! m'écriai-je; & à l'inſtant je tombai en foibleſſe, dans un état de ſtupidité & d'anéantiſſement, & je me donnai un violent coup à la tête, dont j'ai toujours porté des marques depuis. Ces Dames furent allarmées de cet accident, & n'étoient guère en meilleur état que moi; elles avoient pour moi autant d'amitié & de tendreſſe, que j'en conſerverai toujours pour elles. Elles me rele-

verent, & me donnerent tous les ſecours poſſibles; mais j'étois ſans mouvement, & je reſtai plus d'une heure dans cette ſituation, ſans reprendre mes ſens: enfin en ſortant de cet état de mort, la premiere idée qui ſe préſenta à mon imagination, fut mon cher Thompſon pâle & défait, tout couvert du ſang qui couloit de ſes bleſſures. Oh! m'écriai-je, laiſſe-moi mourir avec toi, je n'ai plus beſoin de la vie. Permets-moi de te prendre dans mes bras, & d'arrêter ces ruiſſeaux de ſang qui défigurent ton viſage. A ces mots je retombai en foibleſſe; on appella du ſecours, & on me porta au lit. Je reſtai quelques jours dans un délire dont on crut que je ne ſortirois jamais. Ma tante & ma couſine étoient inconſolables; & mon pere, malgré ſa dureté, fut ſincerement affligé; mais les deux Dames ne voulurent pas le laiſſer approcher

approcher de moi : elles le traiterent de cruel, de barbare, & lui reprocherent qu'après avoir aſſaſſiné l'un, il alloit ſans doute envoyer ſon émiſſaire pour tuer l'autre. Son neveu étoit arrivé, & affectoit un grand air de triſteſſe ; mais ma tante lui fit dire, que s'il oſoit approcher de ſa maiſon, elle le feroit arrêter par ſes gens comme un aſſaſſin. On me trouva un peu mieux au bout de trois ſemaines ; mais ma ſanté ne ſe rétablit que lentement, & il me reſtoit dans le cœur un fond de triſteſſe inſurmontable. Mes couleurs ſe perdirent ; je devins auſſi pâle qu'un ſpectre, & ſi maigre qu'on avoit peine à me reconnoître. J'eus cependant aſſez de force pour demander à ma tante des particularités du malheureux ſort de mon cher Thompſon. Ma réſolution étoit de me donner la mort à la premiere occaſion. Quelque ſageſ-

ſe, quelque bon ſens que l'on ait, il y a des malheurs ſi accablans, qu'il n'eſt pas poſſible d'y réſiſter. Le cerveau s'affoiblit, toutes les puiſſances du corps ſe dérangent; l'on prend les réſolutions les plus cruelles; peut-être même n'y a-t-il que les perſonnes inſtruites qui puiſſent être frappées ſi fortement; & il eſt bien vrai de dire qu'un ſot n'a pas aſſez de bon ſens pour prendre du chagrin. Je convins avec elle qu'il falloit que vous euſſiez été aſſaſſiné lâchement; cependant je ne pouvois comprendre que vous euſſiez fait un ſi long ſéjour dans le pays d'York. Je formai pendant long-temps le deſſein de livrer votre meurtrier à la Juſtice; mais l'idée que peut-être mon pere étoit compliqué dans le crime, m'empêcha de ſuivre ce projet; ſans quoi ma tante étoit d'humeur de ſe joindre à moi, quoique l'E-

cuyer ſoit ſon parent de fort près. Si-tôt que je fus levée, mon pere entra bruſquement ; il amenoit avec lui ſon neveu me rendre viſite. Je voulus me retirer ; mais il m'arrêta, & me dit que je ne devois point le blâmer de ce qu'il avoit fait, & qu'un Gentilhomme étoit obligé de défendre ſon honneur & ſa maîtreſſe. Je gardai un ſilence opiniâtre pendant tout le temps qu'il reſta, & j'étois ſi animée contre lui, que j'aurois, je crois, percé ſon indigne cœur, ſi j'euſſe eu quelques armes ſous la main. Mon pere me dit d'un air menaçant : Louiſe, nous allons mon neveu & moi au pays d'York ; nous y diſpoſerons tout pour votre retour ; ſongez-y bien : je compte que vous ſuivrez mes ordres, & que vous ne penſerez plus davantage à un homme qui étoit au-deſſous de vous, & qui n'a eu que ce qu'il méritoit. Je ne lui répon-

dis que par un torrent de larmes ; & ils partirent. Ma tante & ma couſine choquées de cette inhumanité, ne voulurent point lui parler ; & quand ils furent partis, je déclarai réſolument à ces Dames que je ne voulois plus retourner à York, ni voir un pere cruel, quelque choſe qui pût m'en arriver. Ce diſcours de ma part les effraya. Le lendemain ma tante me propoſa l'expédient ſuivant, comptant que je ne perſiſterois pas long-temps dans la même réſolution : elle eſpéroit qu'en flattant ainſi mes diſpoſitions, elle m'empêcheroit d'attenter ſur moi-même, comme elle croyoit que j'avois deſſein de faire ; en même temps elle eſpéra que cela ramèneroit mon pere à des ſentimens plus doux. Ma chere Louiſe, me dit-elle, j'ai été élevée en France, & j'y ai fait un nombre d'amis. Il y a long-temps que je déſire de

revoir ce Royaume ; nous irons y passer toutes trois quelques années, & nous quitterons ce pays fatal ; mais comme je ne puis vous affranchir de l'autorité de votre pere, vous feindrez de tomber malade, & de mourir de cette maladie ; nous vous ferons des funérailles somptueuses, & on vous portera à Taunton dans le tombeau de la famille : cependant vous irez jusqu'au moment de notre embarquement demeurer à Exeter chez un de mes Fermiers, qui ne trahira point notre secret ; & quand on se sera acquitté ici de toutes les cérémonies funébres, j'écrirai à votre pere une lettre qui vraisemblablement dérangera entierement les idées qu'il a sur vous. Mon bien suffit pour remplir tous nos besoins : vous y aurez, ma fille & vous, autant de droit que moi-même. J'acceptai cette proposition avec transport ; elle flattoit

trop l'état déſeſpéré de mon cœur pour m'y refuſer ; je haïſſois le pays d'York ; je haïſſois l'Angleterre, & même je déteſtois la dureté de mon pere, ſans pouvoir m'en défendre. Ce que ma tante me propoſoit ſimplement comme un moyen guérir les déſordres de ma tête, je l'acceptai comme un vœu ferme & irrévocable de ne jamais revoir mon pere ni ma Patrie. Peut-être avois-je alors dans le cœur quelques idées qui me portoient à la vengeance. Oui, j'avoue que c'étoient là mes diſpoſitions. Mais comme j'avois beaucoup d'affection pour Monſieur & Madame Thompſon, j'aurois ſouhaité que votre mere ſur-tout eût ſçu la vérité. A la fin je me déterminai à la lui laiſſer ignorer, de peur que par excès de tendreſſe pour moi, elle ne déclarât le tout à mon pere. Je priai donc ma tante de lui écrire à l'occaſion de ma mort, &

j'y joignis mon portrait que j'avois fait faire pour vous ; je lui en fis préſent ; vous l'avez ſans doute eu d'elle. Si l'original vous eſt auſſi cher que cette foible copie, je m'eſtimerai la plus heureuſe des femmes. En un mot, on fit mes funérailles comme nous en étions convenus : ma tante écrivit à mon pere une lettre terrible à cette occaſion ; & ſans attendre ſa réponſe, nous nous embarquâmes pour la France, où nous arrivâmes en aſſez bonne ſanté, après un trajet un peu difficile. Ma tante a arrangé ſes affaires de maniere que tous les trois mois ſon économe lui fait toucher le revenu de ſon bien ; & comme il eſt fort conſidérable, cette bonne parente tient en France un Equipage plus fomptueux encore qu'elle ne faiſoit à Sommerſet. Il y a maintenant près de huit ans que nous ſommes dans cette maiſon ; nous

y voyons peu de monde ; la douceur de notre ſituation ne nous eſt venue que de nous-mêmes, & nous tâchons à force de ſervices de contribuer au bonheur des autres. Les ouvrages de femmes, des livres, & de temps en temps quelques parties de promenades, ont été nos principaux amuſemens, ou du moins ceux de ma tante & de ma chere Serene ; car pour moi je n'ai pas joui d'un inſtant de tranquillité ; j'avois toujours devant les yeux mon cher Thompſon. Jamais mes termes, ni même votre éloquence, ne pourroient exprimer parfaitement les tourmens de mon ame, & les agitations de mon cœur. J'ai toujours refuſé opiniâtrément d'entendre parler de mon pere & de l'Angleterre ; & ma chere tante s'eſt ſi bien prêtée à mon humeur, qu'elle ne m'a jamais dit un mot des nouvelles qu'elle en a reçues

en différens temps. Je vous avoue que depuis que vous m'avez parlé de ſon repentir, je brûle d'aller me jetter à ſes pieds, & de mettre fin aux tourmens que ſon ame endure; & puiſque j'ai retrouvé mon cher Thompſon, le pays d'York ſera déſormais le ſeul endroit du monde qui pourra me plaire. Je déſire fort de revoir auſſi M. & M^me^. Thompſon, & ma pauvre Fidelle, de marquer ma reconnoiſſance à M. & M^me^. Goodwill, & à tous nos autres amis, & enfin de mener encore une fois une vie heureuſe au milieu d'eux.

Nous étions allés à Verſailles, ma couſine & moi, rendre viſite à une Dame de la Cour, lorſque je vous vis paſſer dans une allée, & que j'entendis votre voix. La ſurpriſe que j'en eus (car je vous pris pour un fantôme) me fit tomber en foibleſſe; vous en ſavez la ſuite. M. Sharpley doit auſſi s'en

bien reſſouvenir, continua ma Louiſe, avec un ſourire divin; car c'eſt dans ce moment qu'il vit Miſs Serene, & que ſon cœur fut pris; mais ſi je connois bien le langage des yeux, je crois qu'il fut payé de retour. Quand nous eumes engagé M. Sharpley à paſſer la ſoirée au logis, nous tâchâmes d'apprendre de lui votre nom, & ſi vous étiez réellement Monſieur Thompſon. Le récit qu'il nous fit de vos aventures, me convainquit qu'on nous en avoit impoſé à tous les deux. Je voulus ſçavoir ſi vous étiez réellement auſſi fidéle à votre Louiſe qu'on me le diſoit; la réſolution que vous aviez formée de ne point voir de femmes, ne me permettant pas de ſonder moi-même votre caractere actuel, je propoſai à ma tante & à ma couſine l'idée d'entrer à votre ſervice en qualité de Page. J'employai pour cela les bons offi-

ces de M. Sharpley, & je vous ai ſervi fidélement ſous le nom d'Eſtampe. Mais, M. Thompſon, ſi je vous aimois auparavant, comme vous ne pouvez en douter, combien votre chere Louiſe ne doit-elle pas maintenant vous chérir, en vous revoyant ſi fidéle & ſi conſtant à vos premiers attachemens, que ſouvent, lorſque je vous ſervois, je fondois en larmes, en remerciant Dieu d'avoir formé un modéle ſi excellent de ſes perfections. Puis ſe tournant vers les deux Dames & vers M. Sharpley : j'ai fait, continua Louiſe, pour défendre mon cher Thompſon, une choſe bien ſupérieure au courage ordinaire de mon ſexe ; j'ai tiré un coup de piſtolet, & tué un homme. Mais n'en ſoyez pas étonnés ; s'il fût mort, n'aurois-je pas été contrainte de le ſuivre ? Allons, Monſieur Thompſon, hâtons-nous de

retourner en Angleterre ; mon pere ne peut plus nous refuſer ſon conſentement ; il ſe repent ; vous êtes riche, & nous ne pouvons vivre l'un ſans l'autre ; je tâcherai de vous récompenſer de votre conſtance, en réglant déſormais toutes mes actions & mes mouvemens de maniere à plaire à celui que je choiſis pour mon ami & mon époux.

Miſs Louiſe finit ainſi ſon hiſtoire ; je reſtai quelque temps ravi d'admiration, & ſans pouvoir prononcer une ſyllabe ; mais je la regardai fixement, & dévorai des yeux toutes ſes perfections & ſes charmes ; enfin je me livrai à des tranſports ſi vifs, que je crus en perdre la vie. Ma chere Louiſe, fille divine, il m'eſt impoſſible d'exprimer les ſentimens que m'inſpirent tes vertus incomparables ! Quand j'aurois les accens & la douceur de Catule, la force d'Hora-

ce, l'art enchanteur de Waller, pourrois-je jamais rendre juſtice à ton mérite? Oui, retournons en Angleterre dans les bras de nos amis, & livrons-nous au plaiſir de revoir notre famille. Je brûle, je ſoupire, je me meurs d'impatience, juſqu'à ce que tu ſois à moi pour toujours.

Sa tante, Serene & M. Sharpley prirent beaucoup de plaiſir à la maniere dont elle nous avoit raconté ſes aventures; & chacun la remercia à ſon tour dans les termes les plus affectueux, des complimens qu'elle leur avoit adreſſés. Mais, dit Sharpley, eſt-il vrai que j'aye gagné le cœur de ma chere Serene? Heureuſe découverte! Eſt-il bien vrai, mon ange? Demandez-le à ma couſine, répliqua cette aimable fille, & rapportez-vous-en à elle; elle dit toujours la vérité. Il ſe leva, courut l'embraſſer, & ſa mere enſuite: jamais

on ne vit une compagnie de gens plus heureux.

CHAPITRE LIX.

Ils arrangent leurs affaires en France. Madame Rich diſpoſe de ſa maiſon & de ſes biens. Ils vont paſſer quelque temps à Paris. Ils y trouvent une perſonne digne de leur charité. Thompſon lui fait du bien, quoiqu'il en eût été maltraité précédemment. Ils prennent congé de leurs amis. Obtiennent des paſſeports pour la Flandre ; arrivent à Willemſtadt ; s'embarquent pour l'Angleterre, & vont debarquer au port de Harwich.

MONSIEUR Sharpley & moi eûmes bientôt arrangé ce que nous avions d'affaires à

Paris, & notre curioſité étant ſatisfaite, nous n'attendions plus pour partir que le moment où Madame Rich auroit renvoyé ſes domeſtiques, à l'exception des Anglois qu'elle avoit amenés avec elle, & diſpoſé de la maiſon qu'elle avoit achetée à Saint Cloud, & des meubles qui étoient ſuperbes. Elle s'en défit bientôt très-avantageuſement ; M. Van Straaten, Réſident de Hollande, s'accommoda du tout. Ma chere Louiſe avoit vécu ſi retirée depuis qu'elle étoit en France, qu'il y avoit quantité d'édifices, de Palais, & de lieux publics qu'elle n'avoit point vus ; ainſi nous nous déterminâmes à demeurer à Paris une quinzaine de jours de plus, & employâmes ce temps à procurer des amuſemens à nos Dames. Un jour que nous étions allés à l'Hôtel-Dieu, un malade convaleſcent s'empreſſa à nous faire voir les

différentes salles, & toutes les commodités de cette maison. Je connus bientôt à son accent qu'il étoit Anglois; & l'ayant regardé avec plus d'attention, il me sembla que ses traits ne m'étoient point inconnus. Je lui demandai de quel endroit d'Angleterre il étoit. Il me répondit qu'il étoit né à Londres, & qu'il se nommoit Deacon. Je pense, lui dis-je, avoir entendu parler d'un Marchand de ce nom. En effet, Monsieur, répliqua-t-il, j'avois un frere Marchand, & j'ai été malheureusement son successeur dans le commerce. Je reconnus alors que c'étoit véritablement le frere du pauvre M. Deacon, celui-là même qui avoit été cause de mon empriſonnement à la Flotte, bien des années auparavant. Il me parut dans un état si misérable, que je ne voulus pas le mortifier, en me faisant connoître; car il n'y

a rien de ſi cruel à mon avis que d'inſulter à la miſere, même d'un ennemi. Au contraire, ſon état me toucha au dernier point; mon ancienne amitié pour ſon digne frere, ſe préſenta ſeule à mon eſprit. J'étois curieux de ſçavoir comment il avoit paſſé dans un pays ennemi, & ce qui l'avoit réduit dans un ſi triſte état. Il m'apprit qu'il avoit perdu beaucoup dans le commerce avant la guerre, & qu'enfin il avoit été contraint de ſe ſauver en France, avec une fort petite ſomme d'argent, pour éviter de paſſer ſes jours en priſon dans ſon pays; qu'il avoit demeuré quelque temps à Boulogne chez un Marchand, dont il tenoit les livres; mais que ſon maître ayant fait banqueroute, il n'avoit pas pu trouver d'emploi ſur la route; & qu'après avoir dépenſé le peu d'argent qu'il avoit à chercher inutilement de l'occu-

pation, la misere l'avoit contraint de s'engager comme soldat dans le Régiment de Picardie ; que dans une petite escarmouche entre les François & les Alliés, il avoit eu le malheur d'avoir deux doigts emportés ; qu'il avoit été réformé comme incapable de servir ; qu'il avoit pris la route de Paris en demandant l'aumône le long du chemin, & qu'en arrivant il avoit été attaqué d'une fiévre violente, & porté à l'Hôtel-Dieu ; qu'il espéroit bientôt être rétabli, & passer en Angleterre, s'il pouvoit amasser assez d'argent pour payer son passage ; qu'il comptoit y trouver de bons amis, & qu'il espéroit se débarrasser de ses dettes, au moyen d'un acte d'insolvabilité. Ce récit me toucha le cœur ; je le tirai à l'écart ; je lui dis que j'étois de son pays, & que ne pouvant le voir dans un si grand embarras, je le priois d'accepter un petit présent. En

effet, je lui mis vingt louis d'or dans la main, ce qui le ſurprit au point qu'il penſa tomber devant moi. Il pâlit; ſes genoux ne pouvoient plus le ſoutenir. M. Sharpley, qui avoit les yeux ſur moi, voyant ce que je venois de faire, s'approcha de nous, & me dit qu'il vouloit contribuer auſſi à ſecourir un compatriote dans le beſoin, & lui fit accepter encore dix louis. Sans vous, mon cher ami, ajouta-t'il, j'euſſe fait moi-même, il n'y a pas long-tems, une très-mauvaiſe figure dans ce pays-ci : nous ſommes tous ſujets dans la vie à des malheurs inévitables, & nous devons regarder nos freres dans cet état comme des exemples de ce qui peut arriver un jour à chacun de nous. Madame Rich & les Dames voulurent ſçavoir ce que nous venions de faire, & toutes trois lui firent auſſi un préſent. La joie reparut bientôt ſur ſon viſage, & un

ſourire involontaire nous fit voir la ſatisfaction qu'il reſſentoit intérieurement.

Bientôt après nous prîmes congé de M. Dupleſſis & de ſa famille, de M. Baſſompierre, & de tous nos amis de Paris, qui nous accablerent de politeſſes; & ayant obtenu des paſſeports avec aſſez de peine, nous partîmes pour la Flandre par la route de Cambrai, où après avoir fait quelque ſéjour, ainſi que dans toutes les grandes Villes, tant pour nous repoſer, que pour procurer quelques amuſemens à nos Dames, nous obtînmes un paſſeport général pour nous ſervir en cas que nous fuſſions rencontrés par des troupes de France, & nous nous rendîmes à Anvers: de-là en un jour & demi nous paſsâmes à Willemſtadt, où nous avions deſſein de nous embarquer pour l'Angleterre. Louiſe, Serene & ſa mere ſoutinrent à

merveille les fatigues de cette longue route, quoique les auberges ſoient ſi mauvaiſes dans preſque toute la Flandre, que les plus petites gens d'Angleterre murmureroient d'être forcés de s'y arrêter. En effet, on peut dire à l'honneur de l'Angleterre, qu'il n'y a point de pays dans le monde où l'on trouve tant de commodités dans les auberges & ſur les grands chemins. La France & la Hollande ſont à peu près ſur le même pied; mais pour l'Eſpagne, l'Italie, l'Allemagne, & tous les autres Pays de l'Europe, les auberges y ſont mauvaiſes, les nourritures groſſieres & mal accommodées, & l'on n'y trouve point les commodités du voyage. J'étois alors gai, content & ſatisfait; je voyois tout ſous un jour favorable; je n'avois point de reſſentimens dans le cœur, & je pardonnois au genre humain toutes ſes ſottiſes & ſes

absurdités. Hélas ! que l'infortune sçait bien empoisonner le goût que nous avons pour la vie. Un infortuné trouve mauvais tout ce qui choque son humeur ou sa fantaisie. Lassé de la vie, tourmenté continuellement par ses inquiétudes ou sa situation malheureuse, il regarde tous les hommes comme ses ennemis, & apperçoit dans leur conduite des fautes qui dans un autre temps ne lui paroîtroient que des bagatelles auxquelles il ne prendroit pas garde.

Nous fûmes embarrassés de pouvoir dans le pays conserver les égards dûs au sexe ; mais nous en vînmes à bout avec le secours des Officiers tant François que de l'Armée alliée, & nous trouvâmes assez communément des lits pour nos Dames dans un pays fatigué de marches & de contremarches, & ravagé par deux armées puissantes : je ne puis m'empêcher en

mon particulier de donner des louanges aux Officiers qui nous accorderent poliment des eſcortes, & nous faiſoient conduire de porte en porte aux endroits où ils croyoient que nous pouvions être mieux & plus ſurement. Aurois-je jamais pu eſpérer de jouir ſans crainte & ſans obſtacle de la compagnie de ma chere Louiſe? Tel étoit pourtant mon ſort; & ſi je ſentois de temps en temps quelque crainte légere pour ſa ſureté, ce n'étoit point la jalouſie qui me les cauſoit; j'avois trop de confiance dans les ſentimens de cette aimable fille: en un mot, nous goûtions tous une félicité que rien ne pouvoit plus troubler; nous étions aſſurés de notre bonheur, & il ſembloit à Sharpley & à moi que nous euſſions toutes les richeſſes des Indes en notre poſſeſſion. L'élévation de ſentimens que nous puiſions dans leur compagnie,

donnoit à toutes nos actions un air de nobleſſe & de généroſité. Nous portions à l'excès la condeſcendance pour nos domeſtiques, & nous faiſions aux ſoldats des largeſſes dignes de la libéralité d'un Prince, mais ſur-tout à ceux qui arrivoient tous les jours d'Angleterre à Willemſtadt, & qui n'avoient pas encore éprouvé les travaux & les fatigues de la guerre.

Nous louâmes un vaiſſeau pour nous ſeuls : cependant le Capitaine Sharpley ayant rencontré auſſi-tôt après un Officier de ſa connoiſſance qui commandoit un Vaiſſeau de guerre de vingt canons, il obtint du Commandant de nous prendre ſur ſon bord, & de nous mettre à temps à Harwich, où en effet nous arrivâmes trente-ſix heures après avoir quitté les Hollandois. Nous fimes au Capitaine Tripſack notre Commandant un fort beau préſent, pour reconnoître

reconnoître ſes attentions ; & les Matelots eurent part auſſi à nos libéralités.

CHAPITRE LX.

Il eſt joint par une perſonne de connoiſſance, à qui il fait un préſent. Ils partent pour Londres ; ſont reconnus à Colcheſter, & par qui. Ils arrivent à Londres ; envoyent chercher Prig. Entrevue entre Thompſon & Miſſ Rich.

NOUS étions à peine débarqués, & nous allions dîner dans la meilleure auberge de la Ville, lorſqu'on vint me dire qu'un Gentilhomme qui nous avoit vus entrer, demandoit à me parler. Je lui fis dire de monter ; il vint. Je ne le reconnus point en entrant ; mais il ne m'eut pas plutôt adreſſé

les complimens ordinaires, que je lui pris la main, & lui dis avec effusion de cœur : quoi, M. Brisk mon ancien ami, comment avez-vous pu reconnoître un homme si changé depuis que vous l'avez vu à la flotte ? Monsieur, me répliqua-t-il, j'ai été long-temps sans vous remettre ; mais à la fin je me suis rappellé M. Thompson, l'ami de mon Maître, que je n'ai quitté qu'hier ; & comme il m'a dit que vous deviez arriver de France de jour en jour, cela a aidé à ma mémoire. Je lui demandai quelle affaire l'avoit amené à Harwich. Il me répondit que son Maître lui avoit procuré l'emploi de Secrétaire du Commissaire Anglois en Flandre, & qu'il alloit s'embarquer dans le paquebot pour Helvoetsluis, & que précédemment il avoit fait quelques affaires à Colchester pour M. Prig. Je fus charmé de voir ce jeune homme, dont

j'avois oublié de reconnoître les ſervices qu'il m'avoit rendus dans mes malheurs. Je le retins à dîner ; & après l'avoir bien régalé, je le tirai à l'écart, & lui dis que j'étois fâché d'avoir quitté l'Angleterre ſans m'être acquitté des obligations que je lui avois. Je le priai de m'excuſer, & de recevoir maintenant les marques de ma reconnoiſſance : en même temps je lui mis dans la main un billet de banque de 100 l. ſterlings. Il rougit, & vouloit refuſer ce préſent ; j'inſiſtai à lui faire recevoir, & lui promis qu'à ſon retour en Angleterre, je tâcherois de le rétablir dans ſon ancienne profeſſion, où j'étois sûr qu'à l'exemple de M. Prig, il trouveroit moyen de réuſſir & de ſe faire aimer. Il me remercia mille fois de cette marque de bonté ; mais le paquebot étant prêt à mettre à la voile, il fallut finir notre converſation, & il me quitta.

Le lendemain nous louâmes un carroſſe & des chevaux, & nous prîmes avec joie le chemin de Londres. Nous nous voyions alors dans notre patrie, & nous nous preſſions d'arriver chez nos amis, qui ſans doute étoient impatiens de me revoir, & attendoient depuis long-temps mon arrivée; mais pour le Capitaine Sharpley & les Dames, on ne les attendoit en aucune façon. Quel plaiſir ne reſſentîmes-nous pas, à meſure que nous approchions du lieu de notre naiſſance, où nous comptions terminer nos aventures par une union heureuſe & prompte! Arrivés à Colcheſter, nous étions à peine deſcendus à l'auberge, que je me ſentis embraſſé par un homme en bottes, qui me ſerra dans ſes bras avec tant de promptitude & de vivacité, que je n'eus pas le temps de voir qui il étoit; mais en l'entendant répéter de temps en temps:

mon cher Maître, quoi vous voilà, mon ami, mon fils, tout ce que j'ai de cher! Je le reconnus alors pour mon fidéle Truman; je lui rendis ſes careſſes avec un épanchement de cœur & une ſatisfaction inexprimable. Nous répandîmes des larmes; & toute la compagnie m'entendant répéter, cher Truman, comprit aiſément que c'étoit ce digne domeſtique dont je leur avois ſi ſouvent chanté les louanges. Nous entrâmes dans une chambre, & je le préſentai à Sharpley & aux Dames, qui l'accablerent de careſſes. Quand il approcha de ma chere Louiſe, il recula de quelques pas; & ſe frottant les mains & les yeux, il ſe tourna vers moi, & me dit: ah! mon cher Monſieur, qu'eſt-ce que je vois! ou j'ai l'imagination frappée d'une illuſion vaine, ou vous êtes le plus heureux des hommes; c'eſt aſſurément Miſſ Rich que j'ai

ſi ſouvent vue dans le pays d'York, qui eſt reſſuſcitée ; c'eſt celle qui vous a cauſé tant de chagrins, & que vous avez pleurée tant d'années. Oui, répliqua cette Dame, je ne puis laiſſer plus long-temps en ſuſpens un ſi bon ami de Thompſon : c'eſt moi-même ; & je n'ai pas moins pleuré votre Maître, que je croyois avoir perdu pour toujours. Truman ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa vingt fois la main. Il étoit ſi tranſporté, qu'il ne put de quelque temps proférer que des mots entre-coupés, que l'abondance de ſa joie lui permettoit à peine de prononcer. Il danſa, chanta, & fit tant de folies, que je crus que la tête lui tournoit. Lorſqu'il fut un peu plus tranquille, il m'apprit que M. Goodwill & ſon épouſe, Monſieur & Madame Bellair, & Miſſ Sukey étoient à Londres, & qu'il les avoit laiſſés chez M. Diaper, où étoit auſſi ſon

fils, tous fort impatiens de me voir arriver : qu'à leur priere, & pouſſé par ſa propre impatience, il étoit prêt à paſſer en Hollande, & qu'il avoit même obtenu déjà un paſſeport pour m'aller trouver à Paris. Monſieur, ajouta-t-il, votre pere a déjà été deux fois à Londres depuis vos dernieres lettres ; il eſt maintenant retourné en York, où il eſpere bientôt vous voir. Il ne ſe reſſouvenoit plus du tout de Sharpley, qui ſe fit connoître à lui. Pour lors il l'embraſſa de tout ſon cœur, & le félicita ſur ſon heureuſe arrivée en Angleterre, en lui diſant que ſon pere & toute ſa famille étoient en bonne ſanté. Mais, Monſieur, continua-t-il, eſt-il à propos que ma chere Maîtreſſe ſe faſſe connoître tout d'un coup ? S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, je voudrois qu'elle ſe déguisât, afin de pouvoir voir Sir Walter ſans en être connue,

& qu'il la remette lui-même entre vos bras, ſans ſçavoir que c'eſt cette fille dont il ſe reproche tous les jours la perte, ainſi que les maux qu'il vous a cauſés. Nous conſentîmes avec plaiſir à cette propoſition; nous réſolûmes de ſuivre ſon avis, & de cacher à tout le monde l'exiſtence de Miſſ Louiſe, juſqu'à ce que notre mariage fût accompli. Madame Rich me pria d'envoyer Truman louer une maiſon convenable pour nos Dames dans le plus beau quartier de la Ville, juſqu'à ce que j'euſſe arrangé mes affaires à Londres, & que je puſſe les conduire dans le Pays d'York. Pour lui donner tout le temps néceſſaire, nous reſtâmes quelques jours à Colcheſter, & nous allâmes à Londres à ſi petites journées, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de huit jours & tout au ſoir. Truman nous attendoit ſur une lettre d'avis qu'il avoit reçue

reçue de moi dans le quartier de Holborn, au Cerf blanc. Nous prîmes aussi-tôt un autre carrosse, & menâmes nos aimables Compagnes dans une maison que Truman leur avoit préparée dans la place du Lion rouge, & dont nous trouvâmes les meubles choisis & arrangés avec tout le goût possible.

Le lendemain j'allai avec Sharpley dans un caffé. J'étois richement habillé ; & étant monté dans une chambre, j'envoyai dire à M. Prig par un domestique, que deux personnes demandoient à lui parler. Je sçus que Prig avoit beaucoup questionné le domestique sur notre air, nos habillemens, &c. soupçonnant sans doute que c'étoit moi ; & il arriva bientôt après. Je m'étois mis à la fenêtre, le dos tourné vers la porte, & j'avois donné à Sharpley une lettre pour la lui remettre, avec les instructions sur la façon dont il devoit

s'y prendre. Quand il fut entré, Sharpley lui demanda s'il étoit M. Prig ; & ayant ſçu que c'étoit lui, il lui dit qu'il avoit vu en France une perſonne appellée M. Thompſon, qui l'avoit prié de lui remettre cette lettre, & de boire à ſa ſanté avec lui. Thompſon ! Monſieur, dit-il, vous me faites honneur, & vous m'obligez beaucoup : comment ſe porte ce cher ami ? nous l'attendons de jour à autre en Angleterre. Je l'ai laiſſé, Monſieur, reprit Sharpley, en aſſez mauvaiſe ſanté ; mais. . . . Bon Dieu ! interrompit l'autre en pouſſant un ſoupir ; eſt-il à Paris, Monſieur ? Il y étoit, Monſieur, quand j'en ſuis parti. Je vais prendre le paquebot, & j'irai voir ce cher ami, quoi qu'il en puiſſe arriver. Il prononça ces mots d'un air ſi touchant, que je n'y pus tenir davantage, & je m'écriai en me retournant ; non, mon cher Mon-

ſieur, vous ne ferez point un voyage ſi fatiguant. Voyez votre ami Thompſon qui eſt à vous plus que jamais. Il ſe leva précipitamment de ſon ſiége, & accourant dans mes bras, il me dévora preſque de careſſes que je lui rendis d'auſſi bon cœur; nous fûmes quelque temps ſans pouvoir parler; Sharpley fut obligé de nous rappeller à nous-mêmes. Je lui appris alors qui étoit ce Gentilhomme: il fut charmé de le voir; & le récit de nos aventures redoubla encore ſa ſatisfaction. Monſieur, dit-il, je rends grace à la Providence de votre heureux retour; vous allez porter la joie dans le cœur de tous vos amis, auſſi-bien que dans le mien. Votre ami Diaper & tous les autres qui ſont à Londres, ne deſirent rien tant que de vous voir. Mon ami & M. Goodwill ont fait un long ſéjour dans cette Ville dans cette eſpérance. Mais que

penſerez-vous ? Prim & ſa famille ſont venus en Angleterre. Je ſuis maintenant ſur le point de faire expédier le contrat d'une Terre qu'il a achetée auprès de Cheshunt en Hertford. Ma ſatisfaction étoit la plus grande du monde ; & quelque réſolution que j'euſſe fait, je ne pus m'empêcher de déclarer à Prig que j'avois retrouvé Miſſ Louiſe, après l'avoir perdue ſi long-temps. Il en fut dans la plus grande ſurpriſe, & admira la bonté de la Providence, & les voies merveilleuſes dont elle ſe ſert tous les jours pour rendre les hommes heureux.

Prig étoit toujours le même que je l'avois laiſſé ; il n'étoit point encore marié ; mais, au moyen des bontés extraordinaires de Meſſieurs Goodwill & Bellair, & avec les recommandations de M. Diaper & de mon pere, il avoit eu dans ſa profeſſion des ſuccès ſi fa-

vorables, qu'il ſe trouvoit déja au-deſſus de ſes affaires, & maître d'une aſſez jolie fortune.

Je le priai de ne rien dire de mon arrivée à nos autres amis, parce que j'avois deſſein d'aller chez M. Diaper, & d'y cauſer à tout le monde une ſurpriſe agréable par ma préſence. Je le conjurai ſurtout de me garder un ſecret inviolable ſur le ſort de Miſſ Louiſe, dont je n'avois parlé qu'à lui. Nous le menâmes enſuite avec nous ſouper chez les trois Dames; il fut ſi frappé d'admiration à la vue de ma charmante Maîtreſſe, & de ſa converſation, qu'il répéta pluſieurs fois en nous en retournant: c'eſt la plus aimable Dame du monde; je n'ai jamais vu de beauté ſi parfaite.

M. Sharpley & moi avions parcouru toute la Ville avec Prig. J'y avois acheté un beau collier de diamans, & lui des boucles d'oreille magnifiques, pour nos deux

Maîtreſſes, & quelques bijoux pour la vieille Dame; il s'étoit en même temps muni d'un carroſſe pour ſervir à ces Dames pendant leur ſéjour à Londres. Quand Prig fut parti, nous préſentâmes nos bijoux; je fus aſſez heureux pour placer le mien au col de mon Ange, qui, touchée de cette attention, me dit: vous êtes extrêmement galant, mon cher Thompſon; vous étudiez ſi bien les moyens de m'obliger, que je ne puis vous exprimer les ſentimens tendres que je reſſens pour vous. Ah! fille adorable, lui répliquai-je, puis-je en trop faire tout le reſte de ma vie, pour mériter les bontés d'une perſonne à qui j'ai cauſé tant de ſouffrances, & qui en même temps eſt un modéle parfait de beauté, de fidélité & de conſtance? Serene reçut ſon préſent avec joie; ſa mere fut ſenſible à la galanterie de Sharpley, & nous

remarquâmes que cette bagatelle l'avoit mise de très-bonne humeur: en effet, elle dit à Sharpley qu'elle le garderoit avec plaisir, & que, pour reconnoître son amitié, elle vouloit, en considération de son mariage, lui donner, outre le bien de sa fille, une Terre qui le mettroit en état d'aller de pair avec les plus riches Gentilshommes du Comté d'York. Sharpley & Serene se jetterent au col de cette tendre mere, & nous passâmes ensemble la soirée fort agréablement. Il étoit déja fort tard quand nous nous séparâmes pour nous rendre au logement que Truman nous avoit préparé dans le voisinage de ces Dames. Le lendemain j'ordonnai à Truman de me chercher des billets de banque pour la valeur de 1000 liv. sterlings; j'en convertis un en guinées, que je mis dans une riche bourse dont j'avois fait l'emplette tout exprès.

Alors j'allai chez nos Dames, & prenant Miſſ Louiſe en particulier, je lui tins ce diſcours. J'eſpere, ma chere Louiſe, que vous me regarderez maintenant comme un homme qui vous appartient; ainſi il eſt juſte que vous partagiez avec moi la fortune que la Providence a fait paſſer dans mes mains. Quand même il ſeroit poſſible que Sir Walter nous refusât ſon conſentement, ou qu'il voulût nous priver de ſon bien, elle eſt aſſez conſidérable pour nous rendre heureux. Je ne puis ſouffrir que vous ſoyez plus long-temps à charge à Mme Rich pour tout ce qui vous eſt néceſſaire, à quoi je puis aiſément ſuppléer. Acceptez cette bourſe; elle ſuffira pour ſuppléer aux dépenſes qui vous reſtent à faire juſqu'à notre mariage; ayez ſoin d'acheter tout ce dont vous avez beſoin, ou ce qui pourra vous faire plaiſir, avant que nous par-

tions pour le pays d'York. Tandis que je lui parlois, cette belle fille me regardoit tendrement, & me répondit en ces termes. Mon cher Thompſon, j'accepte ce généreux préſent, & je l'économiſerai avec la même prudence, que je tâcherai toujours d'apporter dans toutes vos affaires. Vous pouvez me regarder comme à vous & uniquement à vous; car il me ſemble que mon pere a abuſé de ſon autorité par les mauvais traitemens qu'il m'a fait ſouffrir; cependant il faut nous acquitter de tous les devoirs qu'il peut exiger de nous; pour lors, s'il nous refuſe ſon conſentement, & qu'il ſoit fâché lorſqu'il reconnoîtra ſa fille ſous la qualité de votre femme, laiſſez-le diſpoſer comme il voudra du bien qu'il poſſede. J'ai pour vous un fonds de tendreſſe capable de vous dédommager de cette perte; mais j'ai meilleure idée du tour

que prendront nos affaires, & je crois qu'il se fera honneur maintenant de vous reconnoître pour gendre. Je vous déguiserois les sentimens de mon cœur, si je marquois quelque surprise de votre présent; car je connois bien mon cher Thompson : je sais qu'il est capable de toutes sortes de bons procédés; mais comment pourrai-je jamais récompenser tant de bontés? Votre sensibilité pour mes peines & mes souffrances; votre condescendance pour ma passion; votre consentement à notre mariage; la volonté de me donner la main, & d'être à moi pour toujours; voilà, ma chere Louise, des dédommagemens qui valent des siécles de tourmens; une pareille faveur sera à jamais l'unique but de toutes mes actions. Je vais presser la fin de mes affaires dans cette Ville, & tout préparer, pour me plonger ensuite dans une mer de

délices, où nous n'auronsplus de traverſes à eſſuyer.

CHAPITRE LXI.

Il arrive chez M. Diaper. Joie qu'y cauſe ſon arrivée. Il les mene chez Miſſ Louiſe. Il reçoit des Lettres de M. Saris. Généroſité de ce Gentilhomme. Bonté exceſſive de M. Goodwill. Il va voir M. Prim. Acheve d'arranger ſes affaires, après quoi ils partent pour le Comté d'York.

QUAND nous eûmes paſſé plus d'une ſemaine à parcourir toutes les raretés de Londres & des environs, dont Miſſ Louiſe & Miſſ Serene ſa couſine n'avoient eu juſqu'alors aucune idée, puiſqu'elles n'étoient jamais venues dans cette Capitale, je ne pus réſiſter

plus long-temps à l'impatience de voir mon cher ami, & le reſte de la ſociété aimable, qui, comme je l'avois appris de Prig, étoit toujours à la campagne chez mon ancien Maître; & je m'y rendis avec Prig, le Capitaine Sharpley & Truman. A meſure que nous approchions de cette demeure, je me rappellois dans la mémoire mille avantures qui m'y étoient arrivées; mais tout cela ne ſervoit plus qu'à accroître ma ſatisfaction préſente qui étoit ſans bornes. Nous arrivâmes; en entrant dans la ſalle où ils étoient à dîner, ils me reconnurent à l'inſtant, & s'empreſſerent à me féliciter ſur mon heureux retour. M. Diaper, M. Goodwill & M. Bellair ne ſe laſſoient point de me ſerrer dans leurs bras: les Dames me regardoient avec une amitié pleine de tendreſſe, & pleurerent de joie. Je répondis de mon mieux à leurs careſſes, &

ne pus m'empêcher de répandre des larmes à mon tour. Mais pour mon ami & moi, nous goûtâmes un plaisir & des transports inconcevables : nous restâmes embrassés près d'un quart d'heure à nous dire tout ce que la tendresse de nos cœurs pouvoit nous inspirer. Quand nos premiers transports furent un peu calmés, la conversation fut encore fort touchante. Nous ne finissions point de nous questionner l'un l'autre sur notre santé, sur l'état de nos affaires, & sur les accidens qui nous étoient arrivés. M. Diaper le fils les avoit instruits d'une partie de ce qui me regardoit ; mais pour ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Cap de Bonne-Espérance, je fus obligé de le leur raconter. Je le fis le plus succinctement qu'il me fut possible ; & malgré mes résolutions, je leur appris par quel heureux hasard j'avois recouvré ma chere

Louiſe : en effet, ce n'étoit qu'à Sir Walter que j'étois intéreſſé à en faire myſtere. Ils furent tous très-étonnés en entendant cette nouvelle, & admirerent le ſoin que le Ciel prenoit de mon bonheur. Enſuite ils s'épuiſerent en félicitations, & me propoſerent d'aller le lendemain rendre viſite à ces Dames nos compagnes de voyage. Le Capitaine Sharpley, dont le pere étoit fort connu d'eux tous, fut reçu le plus poliment du monde : chacun prit de l'amitié pour lui dès le premier moment, & ſurtout mon cher Diaper. Nous étions trois Amans heureux raſſemblés, & occupés à nous réjouir enſemble du ſuccès de nos affaires. Nous retournâmes le même jour à la Ville, afin de préparer Miſſ Louiſe, Madame Rich & Serene à la viſite qu'on devoit leur rendre le lendemain. Je priai ma chere Maîtreſſe de s'habiller le plus richement

qu'elle le pourroit ; à quoi elle me promit, en souriant, de ne pas manquer. Elle me demanda si j'avois appris quelques nouvelles de son pere : je lui dis qu'il étoit en bonne santé, mais toujours extrêmement chagrin de sa perte & de toutes nos aventures : que l'Ecuyer étoit toujours résident dans sa Terre à Duncastre, comme je l'avois appris de Madame de Goodwill ; que quelque chose qu'il eût pu faire, il n'avoit jamais pu parvenir à attendrir son oncle, qui a été informé de toutes ses mauvaises manœuvres par un des malheureux qui étoient avec lui, lorsqu'il me traita si mal en dernier lieu ; & que la bassesse qu'il avoit eue de lui faire croire qu'il m'avoit tué, nouvelle fausse qui avoit été cause de la mort de sa fille, l'avoit irrité de plus en plus contre lui. Il avoit été pareillement informé de l'affaire par la personne même qui m'avoit

écrit, lorsque j'étois chez mon pere, que c'étoit l'Ecuyer Rich qui m'avoit fait attaquer auprès de la maison de Sir Walter. Sir Walter avoit pardonné à cet homme, à cause de sa probité ; mais il avoit contraint les autres, à force de les poursuivre, à quitter le pays, comme une espéce de réparation des injustices qu'il m'avoit faites ; & il étoit alors dans une disposition telle qu'il y avoit lieu de croire, que quand même nous ne prendrions point de précautions, il consentiroit à notre mariage, sitôt qu'il nous verroit. Ces nouvelles ranimerent le courage de ma chere Louise, & elle s'écria, ô : Dieu ! que je desire de mettre fin aux tourmens de ce pere cruel, mais repentant ! Nos visites arriverent le lendemain ; nous les introduisimes chez Madame Rich, qui les reçut de son mieux, tandis que Sharpley & moi nous allâmes chercher nos aimables

aimables Maîtresses. Je ne fus jamais plus surpris, qu'en voyant ma chere Louise avec toutes ses parures : ses habits étoient magnifiques, & elle étoit couverte de pierreries. Elle avoit au col le collier dont je lui avois fait présent, & portoit en bracelets mon portrait en mignature, que j'avois fait peindre pour l'obliger. Nous leur donnâmes la main jusques dans l'appartement ; & la Compagnie fut si surprise, qu'il ne leur resta à tous que l'usage des yeux pour admirer nos deux charmantes Maîtresses.

MM. Goodwill, Bellair, Diaper & Prig, & toutes les Dames en général, s'avancerent au devant de Miss Louise, & la saluerent comme une personne pour qui ils avoient conçu les plus hauts sentimens d'estime & d'affection. Quelque temps après ils lui marquerent par leurs gestes & leurs dis-

cours, combien ils étoient enchantés de ſa converſation. Serene entra auſſi pour moitié dans leurs louanges, & ces deux Dames avec Miſſ Bellair contracterent dès ce moment une vive amitié l'une pour l'autre. Le jeune Diaper, qui étoit le ſeul de la Compagnie qui eût vu Miſſ Louiſe, la remarqua avec le plus d'attention, & vint me dire tout bas qu'il la trouvoit embellie, & toujours plus charmante: en un mot, leurs égards pour elle allerent preſque juſqu'à l'adoration; & avant que de partir, Madame Diaper me dit, en ſe tournant vers elle: je crois, mon cher Joſeph, qu'enfin vous allez être heureux. Je vois que la Providence vous a comblés vous & mon fils de ſes plus grandes faveurs. Je ne ceſſerai de la remercier pour vous de ſes bontés, & de la conſolation qu'elle procure à M. & Madame Thompſon & à tous vos amis. Ce

qui augmente encore plus la joie universelle, ajouta son époux, & ce dont peu de personnes peuvent se flatter, c'est qu'après huit ans d'absence, non-seulement ils nous sont rendus, mais encore ils retrouvent tous leurs amis en aussi bonne santé, que quand nous avons eu le chagrin de nous en voir séparés.

Après cette premiere entrevue, nous nous rendîmes les uns aux autres de fréquentes visites. Mais Louise alloit souvent voir M. Diaper avec sa tante & sa cousine; elle visitoit aussi dans la Ville M. Bellair & M. Goodwill, qui prirent tant de goût pour notre aimable famille, qu'ils ne pouvoient jamais être un instant les uns sans les autres. M. Sharpley étoit réservé pour la fin de notre séjour à Londres; car en y arrivant j'avois écrit à mon pere & à ma mere, que dans un mois ou six

ſemaines au plus tard, j'irois les trouver. Truman & moi nous travaillions, avec le ſecours de Prig, à arranger mes affaires : je me fis une eſpéce de devoir de placer mon argent dans les fonds publics, juſqu'à ce que je trouvaſſe un meilleur emploi ; car je ne crois pas qu'un véritable & bon Anglois puiſſe rien faire de mieux, que d'aider l'Etat qui n'eſt pas moins ſoutenu, contre les attaques de nos ennemis, par l'argent des citoyens riches, à qui l'établiſſement préſent eſt un gage qui aſſure leur fortune, que par la bonne volonté de tout le Royaume qui reconnoît devoir le bonheur de ſa ſituation à une pareille confiance. Mes marchandiſes auſſi-bien que celles de M. Saris, dont Truman avoit payé preſque tout le montant à ſon ordre, auſſi-bien que ce qui lui appartenoit à lui-même, avoient été converties en argent comptan t à

l'exception des choſes que j'avois réſervées pour l'uſage de ma chere Louiſe, & pour faire des préſens à mon pere, à ma mere, & à mes amis, à qui M. Diaper le jeune avoit auſſi diſtribué généreuſement des raretés des Indes orientales. Vers le même temps, je reçus une lettre de notre ami Saris, dont voici les termes. Truman en avoit reçu pluſieurs avant mon arrivée; mais celle-ci étoit en réponſe à une des miennes.

» MON CHER AMI,

» J'ai été extrêmement affligé » d'apprendre par les dernieres » Lettres de Truman, que vous » avez été pris dans la traverſée, » & emmené priſonnier en France; » mais, graces à Dieu, j'en viens » de recevoir une de vous, & j'ai eu » en même temps la ſatisfaction » d'apprendre qu'après un enchaî-

» nement d'aventures extraordi-
» naires, vous êtes auſſi heureux
» qu'il ſoit poſſible de l'être quand
» on eſt favoriſé dans ſes amours,
» que l'on eſt riche, & que l'on ſe
» retrouve dans ſon pays. Je me
» réjouis beaucoup du tour favo-
» rable que vos affaires ont pris,
» & je vous conjure de me donner
» de temps en temps de vos nou-
» velles, mais ſur tout quand votre
» charmante Maîtreſſe aura pleine-
» ment couronné vos vœux. Quant
» à votre pauvre Saris, il ne comp-
» te point ſortir jamais de ſon
» pays : les ſoins que je prends de
» mon fils, & mon amitié pour
» Sir Thomas, dont vous m'avez
» ſouvent entendu parler, occu-
» pent tous mes momens. Cepen-
» dant je ſuis dévoré d'une mélan-
» colie continuelle qui me mine
» inſenſiblement. Je pleure ſans
» ceſſe la mort de ma chere fem-
» me, que rien ne me peut faire

» oublier, que la mort, pour la-
» quelle je fais des vœux. Truman
» m'a fait remettre dans votre ab-
» sence, tout ce que je pouvois
» prétendre, à l'exception d'une
» somme de 300 liv. sterl. que je
» prie ce fidéle Agent de vouloir
» bien accepter, comme une preu-
» ve de ma reconnoissance pour
» tous les services qu'il m'a rendus;
» & je vous envoye pour lui une
» décharge générale. Je prie le
» Ciel, mon cher & digne ami, de
» vous faire réussir dans toutes vos
» entrepriſes, & de vous combler
» dans ce monde de tout le bon-
» heur dont ne pourra jamais se
» flatter

Votre affectionné, fidéle ami, & très-humble serviteur, WILLIAM SARIS.

De Cork, au mois de Juin.

Je fus charmé de recevoir des nouvelles de notre ami, & ne fus

pas moins touché que Truman, de cette marque de ſa généroſité. Au moyen de cette augmentation de biens, Truman ſe voyoit une fortune de près de 4000 liv. ſterl. qui mettoit ce fidéle domeſtique dans un état d'aiſance qu'il n'auroit jamais pu eſpérer, s'il fût toujours reſté en Angleterre, & qu'il n'eût point paſſé aux Indes avec moi. Nous fîmes réponſe tous les deux à la lettre affectueuſe de Saris; & en mon particulier je lui promis d'entretenir avec lui un commerce d'amitié, & de lui écrire le plus ſouvent que je pourrois.

Il ne me reſtoit plus rien à faire; que d'arranger mes comptes avec M. ou plutôt Madame Goodwill qui m'avoit confié généreuſement une ſomme de 2000 livres ſterlings à faire valoir, lorſque je partis pour les Indes; mais quelques inſtances que je puſſe leur faire, ils ne voulurent

lurent jamais accepter un denier de plus que le principal. Je connoiſſois ſi bien toute l'étendue de leur amitié pour moi, que je n'en fus pas ſurpris. Je perſiſtai à leur dire qu'il y avoit dans ma fortune une ſomme de douze mille liv. à eux, qu'ils trouveroient toujours quand ils la voudroient. Si cela eſt, répliqua M. Goodwill, nous vous en conſtituons l'économe; employez-la à faire du bien; perſonne ne ſait mieux s'en acquitter que vous. Il me mena enſuite chez ſon oncle, & chez la plupart des Directeurs de la Compagnie, pour les remercier de leurs bontés pour moi. Je fis au premier quelques préſens aſſez conſidérables, qu'il reçut avec reconnoiſſance & avec plaiſir. Quand je fus ſur le point de retourner dans ma patrie que je déſirois de revoir depuis ſi long-temps, je priai Prig & Sharpley de venir avec moi rendre

une visite à Prim qui étoit parti de Londres pour sa nouvelle demeure dans le Comté de Hertford; nous partîmes tous les trois, & y arrivâmes à l'heure du dîner. Comme il avoit appris de mon ami que je devois de jour en jour l'aller voir, il ne fut pas si surpris de mon arrivée; mais il me reçut avec cette franchise & cette amitié sincere qui caractérise toujours ses actions. Son épouse étoit incommodée pour lors; sans cela il nous auroit accompagné dans le Comté d'York, où tous mes amis m'avoient promis de se rendre. Il me fit le détail de ce qui lui étoit arrivé depuis que nous nous étions rencontrés en mer, & m'apprit que son vieux tiran le Capitaine Surly & son neveu étant allés à terre dans une des Isles des Larrons, les habitans les avoient massacrés, pour se venger de ce qu'il avoit fait prendre & emmener sur son Vais-

ſeau une femme de cette Iſle pour ſatisfaire ſa brutalité. Il avoit appris cette hiſtoire de la bouche du Supercargo qui avoit pris ſon parti, lorſque le Capitaine l'avoit maltraité avec tant de violence dans ſa chambre. Il ſe réjouit beaucoup du bonheur que j'avois eu de retrouver ma chere Louiſe; & je le quittai après lui avoir fait promettre de me venir voir dans le Comté d'York, ſitôt que la ſanté de ſa femme le lui permettroit.

Quand tout fut prêt pour le voyage, nous partîmes pour la Province d'York. MM. Goodwill & Diaper avec leurs épouſes, dans le carroſſe de M. Goodwill; M. & Mme Bellair, Miſſ Sukey & mon ami Diaper, dans celui de M. Bellair; & Mme Rich, Serene, ma chere Louiſe & Sharpley, dans un carroſſe que Mme Rich avoit acheté à Londres: M. Prig, moi & Truman allâmes à cheval. Nous

devancions toujours les carroſſes d'un bon mille, afin de préparer les rafraîchiſſemens, les chambres & tout ce qui étoit néceſſaire. La ſatisfaction brilloit ſur nos viſages, & nos cœurs étoient remplis d'une joie ſans bornes. Nous éprouvâmes que le bien & le mal ſe ſuccedent, & qu'après bien des peines, vient le temps du plaiſir, de même que le jour ſuccede à la nuit.

CHAPITRE LXII.

Ils arrivent chez M. Bellair. Thompſon & Sharpley partent ſeuls avec Truman pour ſe rendre chez M. Thompſon. Leur arrivée. Leur entrevue avec ſon pere & ſa mere. Ils vont chez M. Archer & chez M. Sharpley. Rendent viſite à leurs amis. Thompſon reçoit un Exprès de la part de Sir Walter. Il va le voir. Ce qui ſe paſſe dans leur entrevue.

NOus arrivâmes heureuſement à la Terre de M. Bellair, qui voulut abſolument nous y retenir quelques jours ; il nous y reçut avec ſa politeſſe ordinaire, & imagina tous les moyens poſſibles d'amuſer les Dames, & de leur en rendre le ſéjour gracieux. Nous y

convînmes entre nous que Sharpley, Truman & moi partirions ſeuls pour nous rendre chez mon pere, tant afin de diſpoſer les logemens pour une compagnie auſſi nombreuſe, que pour dérober plus aiſément à Sir Walter la connoiſſance de notre arrivée. En effet nous partîmes après avoir chargé du ſoin de nos aimables Maîtreſſes mon ami Diaper, qui, au moment de notre ſéparation, avoit peine à retenir ſes larmes, dont Prig le railla beaucoup : nous fîmes diligence, & nous arrivâmes bientôt à la vue de cette chere patrie où j'avois reçu la naiſſance. Je m'écriai avec tranſport : Bocages charmans, recevez encore une fois vos anciens habitans ſous votre ombrage frais ! Ruiſſeaux qui murmurez, charmez encore nos oreilles par le bruit de vos eaux ; & vous Echo, répétez encore le nom & les charmes de ma chere Louiſe.

M. Sharpley eut la politeſſe de m'accompagner d'abord chez mon pere, où nous arrivâmes ; & donnant nos chevaux à Truman qui reſta dehors, je demandai à un domeſtique que je reconnus fort bien, ſi M. Thompſon étoit au logis ? Il me regardoit attentivement, & j'eus lieu de ſoupçonner par ſon ſilence, & par le changement qui ſe fit ſur ſon viſage, qu'il me reconnoiſſoit ; cela dérangea un peu mon projet. Avant que nous puſſions l'arrêter, il ouvrit à la hâte la porte d'une ſalle, & s'écria : Monſieur, Madame, voilà mon jeune Maître de retour. Il n'en fallut pas davantage ; ma mere jetta un cri, & accourant au devant de moi, lorſque nous étions déjà à la porte, elle ſeroit tombée évanouie, ſi je ne l'avois priſe dans mes bras. O la plus tendre & la plus aimée des meres ! regardez du moins votre fils ; il ne vous quittera jamais,

& ne vous coûtera plus de larmes. Eſt-ce bien toi, mon cher Joſeph? répliqua-t-elle. Que je ſuis heureuſe! Mais quoi! . . . Qu'il eſt changé!.. Il n'eſt pas poſſible!.. C'eſt lui: oui, c'eſt lui, je le ſens, mon cœur me le dit. Cependant je ne voyois point mon pere. Sitôt que ma mere fut un peu plus tranquille, elle me conduiſit dans la ſalle; & Sharpley à qui elle n'avoit pas pris garde, & qui n'avoit fait ſemblant de rien, me ſuivit. Nous trouvâmes cet excellent pere qui venoit de ſe lever de ſon ſiége: ſes genoux trembloient ſous lui, lorſqu'il voulut faire quelques exclamations ſur le bonheur de mon arrivée. Il s'avança; ſon viſage pâliſſoit & rougiſſoit alternativement. Je le ſerrai dans mes bras, & nous exprimâmes de part & d'autre tous les ſentimens que nous inſpiroit l'affection paternelle & l'amour filial: enfin la raiſon ayant

pris le deſſus, Sharpley ſe jetta au col de ma mere, & baiſant les mains de mon pere, leur dit : M. & Mme, je vous ramene encore un autre fils que vous n'avez point reconnu. Ils le regarderent fixement, mais ils avoient toujours peine à le remettre, lorſque je leur criai : eſt-il bien poſſible que vous ayez perdu le ſouvenir de Sharpley ? Ils ſe leverent tous les deux, & l'accablerent de careſſes. Nous envoyâmes enſuite un domeſtique débarraſſer Truman, qui fut reçu de mon pere & de ma mere comme un ami eſtimable. Pendant ce temps-là, les Domeſtiques répandirent dans le voiſinage le bruit de notre arrivée. On ſonna les cloches, & tous les Fermiers vinrent nous faire compliment. Je fis beaucoup d'accueil à ces bonnes gens, & je fus charmé de les voir. Quant à M. Solfa, il fut ſi ſaiſi dans cette occaſion, qu'il ne pouvoit pronon-

cer un mot. Nous l'embrassâmes Sharpley & moi. Nous fûmes obligés de tenir les portes ouvertes, & de recevoir la visite de tout le Village. Le lendemain nous allâmes chez M. Sharpley, qui fut si surpris de retrouver son fils en pareille compagnie, & de le voir si heureux en amour, qu'il ne sçavoit quelles caresses nous faire, & ne cessoit point de nous embrasser. M. Archer, à qui je donnai des nouvelles de notre autre ami, pensa mourir des transports de joie que nous lui causâmes. Ils nous accompagnerent chez tous nos anciens amis du voisinage, qui furent fort sensibles à notre souvenir. Je priai mon pere de distribuer en mon nom & en celui du jeune M. Sharpley, une somme de 500 livres sterl. aux pauvres & aux moins riches particuliers de sa Paroisse. Chacun me félicita de ma bonne fortune ; & un ou deux

jours après notre arrivée, nous étant trouvés libres pendant quelque temps, nous ſatisfîmes la curioſité de mon pere & de ma mere, de M. Archer & de M. Sharpley, en leur racontant nos aventures: mais quand j'en fus à l'endroit de mon hiſtoire où je retrouvai ſi miraculeuſement ma chere Louiſe, j'eus toutes les peines du monde à leur faire croire mon récit. Quelque confiance qu'ils euſſent tous dans ma ſincérité, il fallut bien des proteſtations de notre part; & ce ne fut même qu'après les avoir bien aſſuré qu'elle étoit dans le voiſinage, que je parvins à m'en faire croire. Jamais perſonne n'a été ſi tranſporté de joie; ils furent frappés au dernier point de mon bonheur; mon pere lui-même, malgré toute ſa prudence, ne put contenir les tranſports de ſa joie, pour me montrer combien il prenoit part à ma félicité; ma mere

pleuroit & rioit tout enſemble, tant l'idée de retrouver ſa chere Louiſe qu'elle avoit cru morte, excitoit de tumulte dans ſes ſens; cependant j'exigeai d'eux tous que l'on tiendroit cette aventure ſecrette juſqu'à ce que le temps fût plus favorable pour la faire éclater. La maiſon de mon pere & celles de MM. Sharpley & Archer ſuffiſant pour loger tous nos hôtes, ils s'empreſſerent à l'envi d'avoir cet honneur; ma mere exigea que ma chere Louiſe reſtât avec elle, juſqu'au moment de notre mariage; & on peut croire que j'y conſentis de bon cœur.

J'étois ſur le point d'aller rendre viſite à Sir Walter, pour ſonder ſes diſpoſitions; à la vérité je deſirois fort de le voir, & j'avois repris pour lui les mêmes ſentimens qu'autrefois, lorſque je vis arriver de ſa part un domeſtique pour me prier de l'aller voir

chez lui : je pris auſſi-tôt le Capitaine Sharpley avec moi, & je me rendis à l'invitation. Nous le trouvâmes dans un appartement où j'avois eu ſi ſouvent le bonheur d'entretenir Miſſ Louiſe ; il étoit vêtu de noir, & avoit toujours porté cet habit depuis l'inſtant qu'il avoit appris la mort de ſa fille. Il me reconnut tout d'un coup : ce vieux Gentilhomme fondit en larmes en me voyant, & dit : ah ! M. Thompſon, vous êtes trop bon ; je ne m'attendois pas que vous vous rendriez ſitôt à mes deſirs ; je ne méritois pas de vous une ſi grande faveur, moi qui ai cauſé la mort à ma chere fille, & qui vous ai traité avec tant d'ingratitude & de dureté. Je fus touché juſqu'au fond de l'ame de le voir accablé de chagrin, & m'approchant de lui les larmes aux yeux, je le ſerrai dans mes bras, & lui répondis : Mon cher pere, car je ne puis vous donner un au-

tre nom, oubliez les injuſtices que vous m'avez faites ; pour moi, je les oublierai à jamais : vous en êtes aſſez puni, Monſieur, par la perte de notre chere & adorable Louiſe : je ne ſçaurois me diſſimuler que vous êtes ſon pere ; & quoiqu'accablé de la même affliction, je ne m'écarterai jamais des devoirs & du reſpect que je vous dois ; au contraire, je tâcherai toujours d'adoucir vos peines, ou de les confondre avec les miennes. Ah ! généreux ami, me répondit-il, comment ai-je pu ne pas reconnoître tant de mérite ? Plût à Dieu que ma chere fille fût encore vivante, elle ſeroit ſûrement à vous : mais puiſqu'il n'eſt pas poſſible de la rappeller à la vie, venez demeurer avec moi ; ſoyez la conſolation de ma vieilleſſe, & recevez tout ce dont je pourrai diſpoſer à la mort. Ce malheureux, cet indigne neveu qui a empoiſonné mes jours,

m'avoit ſéduit ; mais ſans doute vous aurez ſçu toute cette hiſtoire fatale. Oui, Monſieur, lui dis-je, vous êtes excuſable, & vous l'êtes beaucoup. Je conſens de tout mon cœur à paſſer mes jours avec vous ; je diſſiperai les peines du pere de ma chere Louiſe ; car j'ai ſuffiſamment de fortune, & je ne deſire plus rien maintenant que de punir & châtier, comme il le mérite, votre indigne neveu, le plus mépriſable de tous les hommes. A ces mots Fidelle entra, & ſe jettant à mon col, répéta ſouvent le nom de ſa Maîtreſſe avec le mien ; elle m'appelloit ſon cher ami & ſon Maître. Lorſque nous eûmes pris congé, je vis en ſortant de la porte, un homme & une femme de fort bonne mine, & que je ne reconnus point ; ils me donnerent mille bénédictions, & me ſouhaiterent une longue vie & beaucoup de bonheur. Je m'arrêtai, & après

les avoir salués, je leur demandai ce qui pouvoit m'attirer ces attentions de leur part. Le mari me répondit avec quelque trouble, M. quoique vous nous ayez oublié, nous conserverons toujours le souvenir de vos bontés, aussi-bien que de celles de notre chere Maitresse qui n'est plus. Je commençai alors à me rappeller un peu leurs traits, & je les reconnus pour cette pauvre famille que ma chere Louise avoit si charitablement secourue, & à qui j'avois fait autrefois un présent à mon départ pour Londres. Je saluai l'épouse; & prenant le mari par la main, je lui demandai si je pouvois lui être de quelque utilité, que je le ferois de bon cœur, & qu'il n'avoit qu'à parler. Monsieur, me répliqua-t-il, je suis confus de vos bontés; j'ai au service de Sir Walter tout ce que nous pouvons desirer; car ayant appris que nous avions été

les

les objets de charité de Miſſ Louiſe, il m'a fait ſon homme d'affaires, & mon épouſe ſa femme de charge; & nous avons lieu d'être extrêmement ſatisfaits. Je fus charmé d'apprendre que Sir Walter avoit tant d'égard pour la mémoire de ſa fille, & je trouvai tout diſpoſé de maniere à me faire croire que je trouverois peu d'obſtacles à mes deſirs, quand même il ſçauroit la véritable hiſtoire de ſa fille.

Je lui avois préſenté M. Sharpley qui alloit être bientôt ſon neveu, quoiqu'il n'en fût pas connu; il le reçut comme le fils d'un Gentilhomme qu'il eſtimoit beaucoup; & lorſque nous lui parlâmes de l'aſſemblée brillante qui devoit arriver bientôt pour le mariage de M. Diaper, & ceux de quelques autres amis, il m'offrit généreuſement des logemens.

CHAPITRE LXIII.

Ils retournent chez M. Bellair. Toute la compagnie part pour ſe rendre chez M. Thompſon. Leur arrivée. Comment ils s'arrangent tous. Thompſon fait à Sir Walter une propoſition à laquelle il conſent. Fidelle eſt introduite auprès de ſa Maîtreſſe. Truman en devient amoureux. Il s'adreſſe à Thompſon qui conſent à ſes déſirs, & prie Miſſ Louiſe de déterminer Fidelle. Fidelle agrée ſa recherche, & demande à Sir Walter la permiſſion de ſe marier.

NOus étions reſtés chez nos parens une ſemaine de plus que nous ne comptions ; & déſirant de revoir nos Maîtreſſes, nous nous rendîmes chez M. Bel-

lair, accompagnés de mon pere, de M. Sharpley, & de M. Archer. Nous nous rejoignîmes encore une fois aux perſonnes qui nous étoient ſi cheres, & nous rendîmes compte à la compagnie des diſpoſitions où j'avois trouvé Sir Walter. Ma chere Louiſe en fut tranſportée de joie, & me dit : je crois, mon cher Thompſon, que j'aurois fort bien fait de mourir tout de bon. Vous voyez que vous auriez pu jouir du bien, ſans avoir l'embarras d'une femme. Mademoiſelle, lui répliquai-je, vous devez me connoître aſſez pour ſentir qu'une pareille badinerie ne peut que me mortifier, & que toutes les richeſſes & les plaiſirs du monde me ſeroient inſupportables ſans vous. Quand mon pere s'avança d'abord pour la ſaluer, elle voulut ſe jetter à ſes genoux ; mais il l'en empêcha, l'appella ſa chere fille, ſon ange, & lui dit que le plaiſir

de la revoir alloit le rajeunir de plus de vingt ans. MM. Archer & Sharpley lui marquerent à leur tour combien ils étoient enchantés de notre bonheur commun ; & toute la compagnie ſe félicita de la préſence de ces trois Meſſieurs. On convint que Miſſ Louiſe, pour n'être point reconnue, porteroit un maſque juſqu'à ce qu'elle ſeroit arrivée chez mon pere ; & tout étant diſpoſé, nous nous mimes en route ; mais nous fûmes bien ſurpris de rencontrer à un mille de la maiſon une vingtaine de payſans à cheval ornés de rubans & de fleurs, qui vinrent nous recevoir ; c'étoit tous les jeunes gens de la Paroiſſe de mon pere. Ils marcherent devant nous à travers les Villages par où nous paſſions, & on ſonna toutes les cloches. Nous remerciâmes ces bonnes gens de leur attention ; & lorſque nous eûmes mis pied à terre, M. Diaper

jetta au milieu d'eux une poignée d'argent. M. Goodwill, Sharpley & moi ſuivîmes ſon exemple. Enſuite nous entrâmes & trouvâmes un repas froid que ma mere avoit fait préparer pour nous rafraîchir. Louiſe, Madame Rich & Serene entrerent avec ma mere dans une ſalle particuliere ; & quand elle ſe fut démaſquée, il ſe paſſa entre elles une ſcène trop touchante & trop tendre pour pouvoir être décrite. Elles ne prononcerent pendant long-temps que des mots mal articulés & ſans ſuite. Les deux Dames goûterent fort la converſation de cette bonne mere, qui à ſon tour conçut beaucoup d'amitié pour elles ; & comme Miſſ Louiſe ne pouvoit pas encore paroître, non plus que ſa tante & ſa couſine, parce qu'elles étoient connues des Domeſtiques de Sir Walter, elles paſſerent enſemble le reſte de la journée, & les au-

tres Dames alloient de temps en temps leur tenir compagnie.

Auſſitôt notre arrivée, Sir Walter vint chez mon pere, pour nous féliciter, & nous inviter tous d'aller chez lui. Il nous fit beaucoup plus d'amitié qu'il n'avoit coutume d'en faire ; il embraſſoit ſouvent mon ami Diaper & moi, & nous appelloit ſes enfans. Tous ceux qui étoient préſens en étoient connus ; la plupart avoient paſſé quelque temps dans le Comté d'York, après mon départ pour les Indes ; & quant à M. Bellair, il étoit d'une ancienne famille que Sir Walter avoit bien connue autrefois. Il fut arrêté que M. & Mme Goodwill avec leur équipage logeroient chez M. Archer ; que M. Bellair, ſa femme & ſes Domeſtiques iroient chez M. Sharpley ; que M. & Mme Diaper avec Prig accepteroient la maiſon de Sir Walter ; & enfin que Mme Rich,

Serene, Louiſe & Miſſ Suckey demeureroient chez mon pere. A l'égard de Diaper, Sharpley & moi, auſſi bien que Truman, que je voulois qu'on regardât déſormais comme un homme diſtingué, nous trouvâmes des lits chez notre ancien ami Solfa ; cette maiſon nous plut, parce qu'elle nous éloignoit moins de nos Maîtreſſes, que toute autre. Notre préſence répandit la joie dans tout le pays, & les Habitans du voiſinage s'empreſſerent à l'envi de nous marquer par leurs jeux, le plaiſir qu'ils reſſentoient d'avoir ſi bonne compagnie au milieu d'eux. Comme on ne vouloit point ébruiter mon mariage, je fus obligé d'aller à York pour y obtenir la permiſſion de le célébrer : mais pour ceux de Meſſieurs Sharpley & Diaper, mon pere crut qu'il étoit plus régulier de ſuivre les anciens uſages, & publia leurs bans dans ſon Egliſe.

Tout étant disposé pour l'heureux moment qui devoit unir ces fideles Amans, & la cérémonie étant fixée à trois jours de-là, j'allai un matin trouver Sir Walter, & lui parlai ainsi : Mon pere, j'ai une grace à vous demander ; ma chere Louise n'est plus ; c'est en vain que nous pleurons une perte qui est irréparable. Que je serois heureux, si elle étoit encore vivante ! Mon cher pere m'a persuadé, par des raisons de famille, de songer à un mariage. J'ai recherché une jeune Demoiselle riche & de haute naissance, qui a approuvé mon choix. Vous auriez pu autrefois me rendre heureux : mais ce temps est passé ; & comme je n'ai pu recevoir ma chere Louise de vos mains, faites-moi la grace de me donner celle-ci aux pieds des Autels, & de l'adopter pour votre fille. Le vieux Gentilhomme se mit à pleurer, & se reprocha sa cruauté ; mais enfin

il

il conſentit à ce que je lui demandois, & je lui en marquai toute ma reconnoiſſance. Je le priai auſſi de permettre que Fidelle la ſervît juſqu'à ſon mariage, & il me l'accorda volontiers. Je dis à cette bonne fille que ma mere déſiroit de la voir : elle ſe rendit auſſitôt chez nous où elle étoit accoutumée d'aller preſque tous les jours depuis mon départ. Ma mere & M^me^ Goodwill, après lui avoir fait bien des careſſes, & l'avoir préſentée à la compagnie, la menerent dans la chambre où étoient Serene, Miſſ Suckey, Madame Bellair, & Miſſ Louiſe qui jouoit du clavecin. Miſſ Louiſe ſe leva : dès l'inſtant que Fidelle l'apperçut, elle fit un grand cri, & tomba évanouie. On la fit revenir ; ſa Maîtreſſe l'embraſſa avec tant d'amitié, qu'elle fut bien convaincue que c'étoit elle-même : elle entendit ſon hiſtoire avec le mê-

me étonnement que si elle l'eût vu sortir du tombeau ; & se jettant à ses genoux, elle s'écria en les baignant de ses larmes : Ah Dieu ! aurois-je pu m'attendre à un pareil bonheur ?

Sitôt que je fus de retour, Truman me pria de faire avec lui un tour de jardin, & je fus fort surpris lorsqu'il m'adressa ces mots : Je vous ai servi long-temps avec toute la fidélité possible : puis-je esperer que vous voudrez bien contribuer à mon bonheur ? J'aime Fidelle, Monsieur, depuis le premier moment que je l'ai vue, & je n'aurai jamais de satisfaction, si je ne possede son cœur & sa main. Il est vrai que je suis un peu plus vieux qu'elle ; mais lorsque je suis venu dans cette Province après mon arrivée des Indes, je lui ai rendu des soins, & il m'a paru qu'elle n'étoit point éloignée de les accepter : sans doute que l'estime & l'a-

mitié que vous avez pour moi, y ont contribué beaucoup ; elle ſeule peut me rendre heureux, & les excellens principes qu'elle a puiſés au ſervice de Miſſ Louiſe, lui tiennent lieu d'une fortune conſidérable : M^r, parlez-en à Miſſ Louiſe, & tâchez de m'obtenir ſon aveu. Cette réſolution me fit plaiſir, & je lui promis de faire tout ce qui ſeroit en moi pour lui rendre ſervice. En effet, j'en parlai à Louiſe, qui en fut auſſi charmée que moi. Nous en fîmes la propoſition à Fidelle. Miſſ Louiſe lui repréſenta que c'étoit un excellent ſujet, que nous aimions beaucoup tous les deux, & un homme dont le caractere & les ſentimens étoient très-propres à faire le bonheur d'une femme. En un mot, nous ne tardâmes pas à découvrir à ſon air & à ſes réponſes, qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée ; & elle nous promit, en rou-

giſſant, de ſuivre en tout nos avis. Truman fit mille folies, lorſqu'il apprit qu'elle conſentoit à l'épouſer. Je le menai chez Sir Walter, à qui je fis ſi bien connoître ſon caractere & l'état de ſa fortune, qu'il n'héſita point à la lui accorder. Ces nouvelles donnerent un ſurcroît de plaiſir à toute notre compagnie ; & nous réſolûmes que ce mariage ſe feroit en même temps que les nôtres.

CHAPITRE LXIV.

M. Archer le fils arrive au pays d'York. Autre viſite qui ſurvient. Celebration des quatre mariages. Surpriſe de joie de Sir Walter en reconnoiſſant ſa fille. Il lui rend ſon bien, & lui fait preſent d'une Terre. Départ des hôtes. Suites heureuſes du mariage de Thompſon. Concluſion de l'Hiſtoire.

LE lendemain M. Archer nous amena de chez lui un Gentilhomme que j'eus la ſatisfaction de reconnoître pour ſon fils. Sa préſence dans une occaſion ſi favorable, nous fit beaucoup de plaiſir à Sharpley & à moi; & il fut charmé de trouver nos affaires en ſi bon train. Mon pere & ma mere l'accablerent de careſſes; & nous

le préſentâmes à tous nos bons amis, dont il s'acquit tout d'un coup l'eſtime. Mais ce ne fut pas la ſeule viſite imprévue que nous reçûmes ; nous vîmes arriver chez mon pere un Gentilhomme ſuivi de pluſieurs Domeſtiques, qui me demanda. J'allai à lui ; il m'aborda avec politeſſe, & me dit qu'en voyageant il avoit entendu parler de moi à la Ville prochaine ; que quoiqu'il me fût inconnu à préſent, il m'avoit rendu anciennement quelques ſervices ; qu'il s'étoit déterminé à s'éloigner de ſon chemin pour me venir féliciter ſur mon retour en Angleterre, & ſe joindre à la compagnie. Je le remerciai de cette faveur, & l'introduiſis : je lui dis en même temps que j'étois fâché d'avoir perdu le ſouvenir des obligations que je lui avois ; mais que je n'avois point le bonheur de me rappeller ſes traits. Madame Rich, Serene & Louiſe, entendirent ſa voix de la cham-

bre voiſine ; & comme il n'y avoit alors que ceux qui étoient dans le ſecret, elles s'avancerent en s'écriant : ah ! c'eſt vous, Colonel Williams ? Que nous ſommes heureuſes de vous voir ici ! Ce nom & les complimens qu'ils ſe firent, me rappellerent que c'étoit ſans doute ce généreux Officier dont Louiſe m'avoit parlé avec tant de diſtinction. C'étoit lui en effet ; mais il fut ſi ſurpris de voir Miſſ Louiſe, que pendant quelque temps il eut peine à ſe remettre, juſqu'à ce qu'enfin, ayant été inſtruit de nos aventures, il nous fit compliment ſur notre bonheur. Nous l'engageâmes à reſter avec nous juſqu'à la concluſion de nos mariages, & il y conſentit avec joie. Sa préſence nous engagea tout naturellement à parler de l'Ecuyer Rich, qui vivoit alors dans un petit bien à Duncaſtre, où il paſſoit ſon temps d'une maniere

digne de lui. Pour moi, je me trouvois dans une situation si gracieuse, que je ne pensois guère à lui; & lorsque cela m'arrivoit, il m'inspiroit plutôt de la compassion & du mépris, que des désirs de vengeance. Nous convinmes que s'il restoit tranquille, il ne valoit pas la peine qu'on le traitât comme il le méritoit.

Enfin l'heureux jour arriva où je devois recueillir le fruit de tous mes soins & de toutes mes peines. Nous étions alors dans les beaux jours du mois de Mai, où la Nature répand avec profusion tous ses dons sur la terre. Nos jeunes mariés étoient habillés magnifiquement; mais Fidelle choisit un habit à peu près conforme à son premier état. Nous leur donnâmes la main, & nous nous rendîmes à l'Eglise, suivis de tous nos amis. Sir Walter avoit, à ma priere, fait trève avec ses chagrins; il parut richement habillé, comme il con-

venoit dans une pareille cérémonie. Louiſe mit ſon maſque dès qu'elle l'apperçut ; & comme il en marqua quelque ſurpriſe, je lui dis que par modeſtie elle avoit exigé de moi qu'elle ſeroit mariée ſans avoir le viſage découvert. Il examinoit ſa taille en marchant, & pouſſant un profond ſoupir, il laiſſa couler quelques larmes, malgré les efforts qu'il faiſoit pour cacher ſon trouble ſous l'apparence d'une gaieté affectée. Mon pere nous donna la Bénédiction nuptiale, & les choſes ſe paſſerent avec beaucoup de décence. Quand la cérémonie fut achevée, Sir Walter nous preſſa d'accepter un dîner chez lui. Nous nous rendîmes à ſa maiſon, où il avoit invité toute la Nobleſſe du voiſinage. Immédiatement avant que de nous mettre à table, mon pere le tira à l'écart dans une chambre où il n'y avoit que Louiſe & ſa tante maſquées,

toutes deux, lui & moi, & il lui parla ainſi. Sir Walter, la Providence diſpoſe toutes choſes pour le mieux; elle nous a rendu tous heureux aujourd'hui par des moyens que l'on n'auroit pas pu prévoir. Si ces jeunes gens vous ont fait une petite ſupercherie, ç'a été pour augmenter le plaiſir que vous allez goûter, j'en ſuis ſûr, quand vous reconnoîtrez dans Madame Thompſon, épouſe de mon fils, cette même Louiſe dont vous avez pleuré la mort. Alors elle ſe démaſqua, ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda ſa bénédiction. Sir Walter reſta quelque temps immobile, mais il reconnut bientôt ſa fille; & ſans s'informer davantage de cette affaire, il nous embraſſa les uns après les autres, & ſe livra à des tranſports de joie tels qu'on auroit cru qu'il perdoit l'uſage de ſes ſens. Enfin nous répandîmes des larmes de concert;

& ma chere Louiſe ſe jetta à ſon col, tandis qu'il la tenoit ſerrée dans ſes bras, & répétoit de temps en temps: c'eſt elle-même : que je ſuis heureux, oui, heureux à jamais! Quand ſa ſœur ſe fut démaſquée auſſi, & qu'elle lui eut appris en peu de mots tout ce que cette aventure avoit de ſurprenant, il lui proteſta qu'il l'en aimeroit davantage tant qu'il vivroit. La joie ſe répandit dans tout le voiſinage : toute la maiſon partagea nos plaiſirs; & le retour de Louiſe étant divulgué, tous ceux qui nous connoiſſoient vinrent nous accabler de complimens. Sharpley fut préſenté à Sir Walter en qualité de ſon neveu; il le reçut avec bonté, embraſſa Serene, & ne pouvoit contenir ſa joie. Vous voyez, mon cher pere, lui dit mon aimable épouſe, que je vous ai tenu parole, & que je ne me ſuis mariée que de votre con-

ſentement ; c'eſt vous-même qui m'avez donnée à M. Thompſon. Oui, répliqua-t-il, tu as raiſon ; & ſi cela étoit poſſible, je te donnerois encore une fois à mon cher Joſeph que j'aime de tout mon cœur. Allons, mon garçon, me dit-il, dépêchez-vous, & que je me voye bientôt renaître dans vos enfans. Louiſe rougit ; pour moi je lui applaudis. Quels délicieux momens ! Peut-on concevoir les plaiſirs que je goûtai dans les bras de ce cher objet de tous mes déſirs ?

Nous reçûmes le lendemain les complimens de tous nos amis, qui paſſerent une quinzaine de jours avec nous. Sir Walter donna à ſa fille douze mille livres ſterl. qui lui appartenoient, & nous fit préſent pour nous & nos héritiers d'une Terre dans le voiſinage, de près de mille livres ſterl. de revenu. M. & M^me^. Goodwill s'en retournerent à leur campagne. M. &

M^me^. Diaper avec mon ami & ſa charmante épouſe, allerent paſſer quelque temps chez M. & Madame Bellair, avant que de retourner à Londres. Sharpley, ſa chere Serene avec le Colonel Williams accompagnerent Madame Rich dans ſa Terre du Comté de Sommerſet, dont ils doivent jouir à ſa mort. Prig retourna à Londres avec M. Archer qui étoit ſur le point de s'y établir dans le commerce. Nos adieux furent touchans ; mais comme nous avions tous une fortune aſſez conſidérable pour pouvoir nous aller viſiter les uns les autres, en quelqu'endroit que fuſſent nos demeures, nous nous conſolâmes dans l'eſpoir de nous revoir de temps en temps, & d'entretenir enſemble un commerce de Lettres. M. Archer & M. Sharpley allerent chacun paſſer quelques mois avec leurs fils ; de ſorte que notre bonheur ſe trouva bientôt concentré dans l'intérieur de

notre maiſon. Truman a acheté un aſſez joli bien auprès de nous ; il y paſſe une vie heureuſe avec Fidelle, vient ſouvent nous voir, & a trouvé le ſecret de ſe faire aimer de tout le monde. Pour moi, je goûte dans la ſociété de ma charmante épouſe tous les plaiſirs & la conſolation qu'un homme peut déſirer, & qui lui font aimer la vie. Sa vertu, ſa prudence, & toutes ſes bonnes qualités la rendent chere à tous ceux qui la connoiſſent ; & je fais tout mon poſſible pour mériter de ſa part l'eſtime & l'amitié propres à entretenir le bonheur des gens de notre état. Mon pere & ma mere ſont encore vivans, & ne peuvent paſſer un inſtant éloignés de ma charmante Louiſe. Sir Walter vit avec nous, & jouit d'une ſanté qui doit lui faire eſpérer de voir un jour marier ſes petits enfans ; car ma chere Louiſe m'a déjà donné un fils & une fille, qui ſont le véritable

portrait de leur charmante mere. Notre correſpondance avec nos amis, & le plaiſir de les voir de temps en temps, contribuent beaucoup à mon bonheur, & je me regarde à préſent comme le plus heureux des hommes.

Ainſi après un long cours de travaux & de peines, compenſés par un petit nombre de plaiſirs, je ſuis parvenu à cet état de félicité pure & ſans traverſes, auquel nous nous efforçons tous d'arriver par des routes différentes. Si cette Hiſtoire tombe entre les mains de gens à qui mes malheurs puiſſent ſervir d'exemple pour les éloigner du vice, & des extravagances de la jeuneſſe, je me croirai bien dédommagé de la peine que j'ai priſe à l'écrire, & je dirai avec Dryden: On eſt toujours heureux, quand on vit pour en faire.

FIN.

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Et ſe vend A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quay des Auguſtins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chryſoſtôme.

M D C C L X I I.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE XXIII. *Miſſ Louiſe prend Thompſon pour ſon confident. Sa charité & ſa bonté. Hiſtoire d'une famille malheureuſe. Avis aux jeune Dames. Il fait une découverte qu'il lui communique.*

CHAP. XXIV. *Monſieur Diaper reçoit des lettres de ſon pere & une autre de Prig, & des nouvelles de Meſſieurs Archer & Sharpley.... Fin malheureuſe de Monſieur Proſody. Converſation de Thompſon avec ſa mere au ſujet de Miſſ Louiſe... Il reçoit des avis d'une main inconnue.*

CHAP. XXV. *Sir Walter ſur-*

prend les deux amans. Sa conduite en conſequence.... Il lui défendit ſa maiſon..... Ils s'écrivent réciproquement..... Leur commerce découvert.... Sa femme de chambre eſt chaſſée..... Miſſ Louiſe eſt emmenée.

CHAP. XXVI. *Il court après elle : rencontre l'Ecuyer Rich : lui fait un défi que ce lâche refuſe ; il ſe prépare à le punir, mais Rich lui échappe. Fait feu ſur lui, & le terraſſe. Il eſt jetté lui-même à bas de ſon cheval par un des gens de l'Ecuyer : eſt trouvé baigné dans ſon ſang par des voyageurs qui le tranſportent chez eux dans leur caroſſe. Il eſt reconnu par une Dame dont il cherche en vain de ſe rappeller le nom.*

CHAP. XXVII. *On prend un ſoin extraordinaire de lui chez un Gentilhomme étranger. Il fait un rêve ſingulier qui contribue à ſon rétabliſſement. Il apprend le nom de ſon généreux bienfaiteur, qui le ſurprend beaucoup en lui diſant qu'il a rendu*

un grand ſervice à ſa femme.

CHAP. XXVIII. *Il fait ſçavoir à ſon ami l'endroit où il eſt. Il reçoit la viſite de Madame* Goodwill *; ſa ſurpriſe en la voyant. Qui elle eſt. Elle lui raconte ſes aventures.*

CHAP. XXIX. *Il raconte ſon aventure à Madame* Goodwill, *qui s'engage à prendre* Fidéle *à ſon ſervice. Arrivée de Monſieur* Diaper, *avec qui il s'en retourne chez ſon pere. Il reçoit une lettre de Miſſ Louiſe. Il part pour Londres avec ſon ami, & vont tous les deux chez Miſſ Bellair.*

CHAP. XXX. *Propoſition généreuſe de M. Bellair. M. Diaper entrevoit ſon bonheur prochain. Séparation tendre de ces deux amans. Il partent pour Londres ; leur arrivée dans cette Ville, & y ſont très-bien reçus par M. & Madame Diaper.*

CHAP. XXXI. *Thompſon devient mélancolique. Son maître eſſuie encore une grande perte. Chagrin de*

ſon ami, qui écrit à Miſſ Bellair. M. Diaper écrit à M. Thompſon l'état de ſon fils ; lettre de ſon pere qui augmente encore ſa maladie. M. Diaper fait banqueroute. Conduite de cet honnête homme. Il donne à Thompſon ſon brevet & des inſtructions ſalutaires.

CHAP. XXXII. *M. Diaper fait part de ſes deſſeins à Thompſon. Il prend congé de Miſſ Bellair. Il eſt accompagné juſqu'à Graveſand par Thompſon & Prig. Leurs tendres adieux. Il s'embarque pour la Chine. Thompſon rencontre à Blackwal une ancienne connoiſſance. Son hiſtoire & ſa mort. Il ſauve la vie à une femme qui ſe noyoit. Qui étoit cette femme. Suite de ſon hiſtoire.*

CHAP. XXXIII. *M. Diaper ſe retire à la campagne avec ſa famille. Thompſon revient à Londres & y prend un logement. Il va ſouvent chez M. Bellair. Maniere dont il y employe le tems. Il apprend des nouvelles de ſon ami Archer. Les*

femmes lui deviennent odieuſes. Il viſite avec M. Deacon une ſociété nouvelle dans les Fauxbourgs. Deſcription des gens qu'il y voit, & leur converſation. Il reçoit une lettre de ſon ami Diaper, datée de Lisbonne.

CHAP. XXXIV. *Il eſt attaqué avec Prig par des voleurs. Il y en a trois de pris, dont l'un ſe trouve être Packer. Diſcours entre Thompſon & lui. Il eſt mis en priſon, condamne & exécuté. Obſervations ſur ſa conduite à la mort. Mrs. Archer & Sharpley arrivent à Londres.*

CHAP. XXXV. *Il va trouver M. Archer & Sharpley. Il apprend d'eux le changement qui s'étoit fait dans les ſentimens de Sir Walter, & les différends arrivés entre lui & ſon neveu. Il lui remet une lettre de la part de Fidéle : ce qu'elle contient. Sa colere après l'avoir lue. Ses amis s'en retournent dans le Comté d'Yorck. Prig part pour un voyage. Thompſon devient mélancolique de plus en plus.*

CHAP. XXXVI. *Il ſe livre à l'inclination de boire. Mort de M. Deacon, qui le jette dans un triſte embarras. Il eſt arrêté & conduit à Spunging-Houſe. Comment il y eſt traité. Il ſe fait transférer à la Flotte. Les raiſons qu'il en eut.*

CHAP. XXXVII. *Thompſon eſt peint dans le caffé. Il va à l'auberge. Deſcription des gens qu'il y trouve. Portrait de Spéculiſte. Il entre dans ſon nouvel appartement. Deſcription de ce lieu, & de la priſon en général. Diverſes réflexions.*

CHAP. XXXVIII. *Thompſon prend un autre appartement, rencontre Spéculiſte, fait des extravagances, perd ſon argent, a du bruit, renverſe ſon ennemi & le bat, ſe trouve dans un grand beſoin, vend ſes habits piéce à piéce.*

CHAP. XXXIX. *Digreſſion. Spéculiſte tombe malade. Comment il ſe comporta à la mort. Il arrive à Thompſon une viſite imprévue. Son*

pere, ſa mere, & M. Diaper le viennent voir. Il eſt mis en liberté, & prend congé des autres priſonniers ſes compagnons.

CHAP. XL. *Hiſtoire de Sir William Failer.*

CHAP. XLI. *Thompſon perſiſte dans ſon deſſein d'aller ſur mer. Prig arrive : il le conſulte. Il juge à propos d'employer M. Goodwill. Arrivée de ce Gentilhomme chez M. Diaper. Il perſuade M. Thompſon à laiſſer aller ſon fils aux Indes orientales. M. Goodwill lui fait obtenir un comptoir au Fort Saint George. Il prend congé des Directeurs, & fait ſes préparatifs pour le voyage.*

CHAP. XLII. *M. Thompſon donne à ſon fils un papier contenant des inſtructions pour le gouvernement de ſa conduite. M. Diaper conſent d'aller avec ſon épouſe paſſer quelques tems au pays d'York. Prig obtient un emploi avantageux par le moyen de M. Goodwill. Ils accompagnent*

Thompſon à Douvres. Leur ſéparation tendre. Il s'embarque à bord du Haſtings, qui leve l'ancre, & met à la voile pour le voyage des Indes orientales.

CHAP. XLIII. *Il ouvre la lettre de ſa mere, & il trouve le portrait de ſa chere Louiſe. Tempête furieuſe. Ils apperçoivent un vaiſſeau tout en feu qui ſaute en l'air à leurs yeux. Ils en prennent l'équipage ſur leur bord. Thompſon y trouve un ancien ami. Recit de leur infortune.*

LA VIE

LA VIE
ET LES AVENTURES
DE
JOSEPH THOMPSON.

CHAPITRE XXIII.

Miſſ Louiſe prend Thompſon pour ſon confident. Sa charité & ſa bonté. Hiſtoire d'une famille malheureuſe. Avis aux jeunes Dames. Il fait une découverte qu'il lui communique.

MES jours couloient dans la joie ; tout pour moi reſpiroit le bonheur & l'amour. Les promenades, les boſquets couverts étoient témoins des heureux momens que

je passois à converser avec mon aimable Louise, & à l'admirer. Chaque jour je découvrois de nouvelles perfections dans son ame. J'étois devenu tout autre. Son esprit & son bon sens avoient tellement influé sur moi que je ne respirois plus que des désirs & des sentimens nobles & généreux. Un jour que je lui exprimois avec transport toute ma reconnoissance, elle m'interrompit, & d'une voix plus agréable que la plus douce mélodie, elle me dit que pour me donner la plus grande satisfaction qui fût en son pouvoir, elle m'alloit confier des secrets qui sans doute seroient de mon goût. En un mot, Monsieur Thompson, vous verrez comment je me plais à passer une partie de mon tems. J'exige de vous tout le secret que je me crois obligée moi-même de garder. La générosité de mon pere me met en état de faire du super-

flu de mes dépenſes quelques libéralités aux pauvres habitans des villages voiſins : je tâche de ſoulager la dureté de leur ſituation, avec les biens que la Providence m'a confiés. C'eſt, je crois, la meilleure façon de remercier le Créateur de l'aiſance dans laquelle il m'a fait naître ; j'imite par ce moyen, autant qu'il eſt en moi, cette bonté avec laquelle il répand ſes bénédictions ſur toute la Nature. Quiconque n'eſt point ſenſible à l'humanité & à la compaſſion, & ne connoît pas les tranſports qu'éprouve une ame à ſecourir les pauvres & les malheureux, eſt indigne de jouir des faveurs de la Providence, & devroit rougir d'avoir part aux influences du ſoleil. Je ne dépenſe en parures qu'autant qu'il en faut pour la propreté & la décence ; la lecture que j'aime, comme vous ſçavez, a donné une nouvelle for-

ce à cette disposition naturelle ; & d'ailleurs le plus excellent des Livres, celui que je regarde comme la regle du salut, m'ordonne dans les termes les plus forts de faire du bien autant qu'il est en moi. Je vous l'avouerai, mon cher Thompson ; c'est la remarque que j'ai faite de la bonté de votre cœur, qui vous a d'abord ouvert l'entrée du mien. Venez, venez, continua-t-elle en riant, je vous ferai voir un spectacle qui vous prouvera ce que je viens de dire. A ces mots elle traversa une prairie qui terminoit l'avenue où nous étions, & qui conduisoit à une petite colline. Je la suivois avec une admiration muette ; j'imaginois voir un de ces Anges bienfaiteurs, qui, à ce qu'on dit, sont occupés à des actes d'amour & de bienveillance envers le genre humain. Hélas, m'écriai-je sans pouvoir m'en empêcher, que mon

sort est digne d'envie, de plaire au meilleur & au plus excellent modele de son sexe !

A l'extrémité de cette colline couverte de verdure, étoit une petite chaumiere qui ressembloit à l'ancienne demeure de Baucis & de Philemon ; notre arrivée fut annoncée par le jappement d'un petit chien qui se rouloit au soleil, & qui vint se coucher aux pieds de Louise : une femme aimable s'approcha avec une timidité modeste mêlée de joye, & la salua dans des termes pleins de respect & de vénération. Miss Louise lui répondit avec une bonté & une douceur capable de dissiper la confusion que notre arrivée subite lui avoit causée. Elle lui demanda comment se portoit aujourd'hui son mari, & s'informa du reste de la famille, en les nommant tous par leurs noms. Madame, répondit cette bonne femme, depuis que

j'ai eu l'honneur de recevoir vos ſecours d'hier, qui ſont venus fort à propos, mon mari a repris ſes ſens, & ſe porte beaucoup mieux. Ah, Madame, que vous nous avez rendus heureux ! que Dieu comble vos déſirs pour récompenſer vos bontés. Nous approchames de la porte, & il en ſortit deux ou trois petits cherubins, qui dans leur langage mal articulé vinrent ſaluer ma Maîtreſſe d'une maniere qui annonçoit qu'ils la connoiſſoient bien. Elle les prit dans ſes bras l'un après l'autre, & leur fit des careſſes ſans nombre; elle s'informa du progrès qu'ils faiſoient dans la lecture, & les récompenſa à proportion. On voyoit ſur ſon viſage une rougeur qui partoit d'une ſatisfaction extraordinaire; une joye ſincere paroiſſoit dans l'éclat vif de ſes yeux; & toute la famille étoit charmée: elle entra enſuite dans le détail

de certaines choſes dont on a beſoin dans une famille, donna quelque argent à cette bonne femme, qu'elle tira en particulier pour cela ; & m'ayant pris la main, nous partimes ; je vis que ſon départ jettoit de la triſteſſe ſur ces viſages où la joye étoit peinte un moment auparavant. J'étois dans l'admiration, & n'avois jamais ſenti un plaiſir plus réel. O Ciel ! que de dignité & d'éclat ſa bonté répandoit ſur elle ; que l'élevation de ſon ame ſéyoit merveilleuſement à ſes charmes naturels ! Il faut que vous ſçachiez, me dit cette adorable fille, qu'avec un peu de ſecours & quelques bons avis, j'ai ſauvé cette pauvre famille, & j'en ſuis doublement payée par le plaiſir & la ſatisfaction qu'elle me donne. Le moindre de leurs remercimens, les tranſports que je vois ſur le viſage de ces petits innocens, me ren-

dent plus satisfaite que je ne le ferois de tous les biens du monde. Le pere est un homme de Londres qui est venu dans ces cantons pour y exercer un emploi dans les Aydes. Mais s'étant trouvé quelque mécompte dans ses livres, il a été révoqué il y a trois mois sur le rapport d'un Directeur mal intentionné. Depuis ce tems se voyant privé de son petit salaire, il a travaillé pour mon pere en qualité de Fermier, a tâché avec beaucoup d'affection de soutenir sa famille, qui consiste en une femme & trois enfans. Me promenant un jour après le dîner avec ma femme de chambre, je passai par hazard devant sa maison, & j'entendis des cris & des juremens qui discontinuerent au bruit que nous fimes en passant. La femme que vous venez de voir, sortit toute en larmes; elle me salua: la voyant affligée, je m'informai s'il lui étoit arrivé

quelque accident ; cette bonne femme qui avoit plus de cœur qu'elle ne paroiſſoit, me répondit triſtement, que le détail de ſes malheurs m'ennuyeroit ſans doute, & qu'ils la touchoient trop ſenſiblement pour en pouvoir décemment faire le récit: Madame, continua-t'elle, ce qui m'afflige le plus pour le préſent, c'eſt que mon pauvre mari, qui n'eſt point accoutumé à manquer, a perdu toute la douceur de ſon caractere. L'idée des beſoins où il ſe trouve le rend bizarre & fâcheux pour ſa famille. Pour moi je ſupporterois en ſa compagnie les plus grandes extrémités ſans me plaindre : nos maux à la vérité ſont bientôt de nature à ne plus pouvoir les ſoutenir. A cet endroit elle verſa un torrent de larmes ſinceres ; & ce ſpectacle triſte fut encore augmenté par la vue de deux ou trois enfans preſque nuds. J'en fus touchée

juſqu'au cœur ; j'ai tâché de rendre leur ſort moins malheureux, je les ai fait habiller comme vous voyez ; mon pere m'a promis ce matin pour lui, la premiere ferme qui viendra à vacquer. J'ai deſſein de l'équiper pour eux, & de les mettre en ſituation de pouvoir par un travail honnête rétablir leurs affaires, & ſe rendre utiles à la ſocieté, à laquelle ils ſeroient à charge ſans cela. Le mari délivré de ſes inquiétudes, a repris ſa douceur ordinaire ; les réflexions qu'il a faites ſur ſes dernieres impatiences & ſes murmures contre la Providence lui ont occaſionné une maladie qui eſt bientôt diſſipée, à ce que m'a dit ſa femme. Je dis à ma chere Louiſe que j'avois toujours remarqué que les gens qui ont les meilleures diſpoſitions naturelles, & des talens, ſont les plus abbatus par les infortunes ; au lieu qu'un miſérable ſans ſenti-

ment reçoit toutes les adverſités avec une inſenſibilité qu'on attribue communément à ſageſſe & philoſophie, & qui vient néanmoins d'une indifférence naturelle, & d'un défaut de cœur.

Que la plus belle partie du genre humain ſeroit heureuſe, ſi, comme Miſſ Louiſe, elle s'attachoit un peu moins aux folies des habillemens, des viſites & du jeu, qu'elle meublât ſon eſprit avec la ſageſſe & les connoiſſances, & relevât la délicateſſe de ſon corps par l'habitude conſtante de faire du bien! Quel effet ne produiſent pas la beauté & la vertu réunies? que d'éclat ne jettent-elles pas ſur toutes les actions de la vie? Au contraire combien ne ſont pas inſipides & haïſſables dans les femmes des uſages qu'elles ſont les premieres à blâmer dans notre ſexe? On croiroit que l'avarice, l'orgueil, la colere, la mauvaiſe hu-

meur, la haine & l'envie ſont des vices particuliers aux hommes, & que ces paſſions ne peuvent pas trouver place dans le cœur d'une femme, où devroit uniquement regner la généroſité, la douceur, la compaſſion, la bonté & la ſérénité. O vous qui ſçavez ſi bien adoucir les peines & les ſoins des hommes, prenez cet excellent caractere pour modele; vous vous formerez un empire plus abſolu ſur nos cœurs; la raiſon, auſſi-bien que la paſſion, ſe fera gloire de ſacrifier ſur vos Autels, & d'adorer en vous des charmes réels & durables.

Comme nous retournions à la maiſon, j'apperçus à quelque diſtance l'Ecuyer ſon couſin, qui parloit avec beaucoup d'activité à deux hommes de fort mauvaiſe mine. Je le lui fis remarquer: elle en fut frappée auſſi-bien que moi; leurs regards annonçoient quelque

choſe de ſiniſtre. Ils nous découvrirent à leur tour, parurent déconcertés, & prirent un autre chemin ; je les ſuivis des yeux autant que ma vûe put porter. Je ne ſçaurois dire ſi ce fut la connoiſſance que nous avions de ſes inclinations, ou les conjectures que nous avions formées ſur ſes actions précédentes, qui nous inſpirerent de la crainte. La vérité eſt, que nous avions lieu de ſoupçonner en eux quelque mauvaiſe intention. J'eus aſſez de préſence d'eſprit pour cacher ma peur à Miſſ Louiſe ; elle craignoit, auſſi-bien que moi, qu'il ne méditât quelque deſſein funeſte à notre tranquillité. Pendant le ſouper, je le regardai plus fixement que de coutume, & je crus appercevoir ſur ſon viſage une confuſion & un trouble marqué. Il fit tout ſon poſſible pour le cacher, mais en vain ; il ſortit de table bruſquement. Sir Walter

étant engagé ce soir là chez un de ses amis, j'eus le bonheur de le passer tout entier avec ma chere Louise, & j'eus occasion de me convaincre qu'elle avoit poussé les connoissances & le fruit de sa lecture à un point qui me surprit. La conversation étant tombée par hazard sur la Religion, je lui demandai si elle étoit tellement attachée à la Religion Catholique Romaine, qu'elle ne crût pas qu'on pût se sauver ailleurs. Je crois, me répondit-elle, qu'en matiere de Religion chacun doit suivre les mouvemens de sa conscience; je ne damne personne; je déteste l'esprit de persécution, & je pense, avec Monsieur Pope, qu'on doit prier pour les différentes Sectes avec la même sincérité que pour soi-même; si c'est un grand mérite d'aimer son pays, c'en est un plus grand encore d'aimer le genre humain. Je fus surpris de sa

grande pénétration, du jugement exquis qu'elle montroit en toute occaſion, & de la facilité avec laquelle elle s'exprimoit ſur les matieres les plus abſtraites & les plus difficiles.

CHAPITRE XXIV.

Monſieur Diaper reçoit des lettres de ſon pere & une autre de Prig, & des nouvelles de Meſſieurs Archer & Sharpley.... Fin malheureuſe de Monſieur Proſody. Converſation de Thompſon avec ſa mere au ſujet de Miſſ. Louiſe.... Il reçoit des avis d'une main inconnue.

J'Eus bien de la peine à prendre la réſolution de quitter ce ſéjour chéri. A la fin mon ami m'ayant exhorté pluſieurs fois à retourner chez mon pere, je fus obligé de me rendre à ſes avis, & je fis à

Miſſ Louiſe les adieux les plus tendres. A mon retour, toute la famille fut enchantée de la vivacité & de l'enjouement que j'y portai: tout étant tranquille au dedans, & la grande affaire de mon amour étant en aſſez bon train, je me livrai à toute la gayeté dont j'étois capable. Mon ami, à qui j'avois fait part de tout ce qui s'étoit paſſé, m'en complimenta de la maniere la plus ſincere. Je ne doute plus, ajouta-t-il, que nous ne ſoyons un jour extrémement heureux; nous pouvons nous promettre une félicité conſtante tout le reſte de notre vie; & j'eſpere que nous la paſſerons avec autant d'intimité que nous avons fait juſqu'à préſent: nos plaiſirs & nos peines ſeront les mêmes. Que les pauvres humains ſont aveugles! le moindre ſuccès favorable leur ferme les yeux ſur les revers de fortune auxquels ils ſont à chaque inſtant

instant exposés ; mais leurs espérances ressemblent à ces bulles d'air que la moindre agitation crève & fait disparoître.

Un ou deux jours après mon arrivée, M. Diaper reçut un paquet de Londres. Nous reconnûmes à la suscription le caractère de M. Diaper qui ne nous avoit pas encore écrit ; quoique mon pere & lui eussent un commerce de lettres reglé : sa raison étoit qu'il ne falloit pas troubler les jeunes gens dans leurs amusemens, en leur donnant l'embarras d'écrire. Nous n'avions pas manqué pourtant à nous acquitter de ce que nous devions à lui & à ma maîtresse. Ces lettres m'allarmerent ; je craignois que ce ne fût un ordre de retourner à Londres ; & rien ne pouvoit m'affliger tant que d'être absent de ma chere Louise. A l'ouverture du paquet, nous trouvâmes une lettre de M. Diaper

pour chacun de nous, & une troiſiéme qui nous étoit adreſſée à tous les deux & que je reconnus pour être de M. Prig. Les lettres de M. Diaper étoient remplies de marques d'amitié pour moi auſſi bien que pour ſon fils; mais nous fûmes extrémement fâchés d'y apprendre que M. Traffic, Marchand à Briſtol, avoit fait banqueroute, & que mon maître y perdroit pour ſa part douze mille liv. ſterlings. En nous marquant cette circonſtance, il diſoit, pour modérer l'affliction de ſon fils, tout ce qu'un homme ſage & réſigné aux accidens imprévus de la vie, peut dire en pareil cas. Mais mon ami eut peine à ſupporter ce revers avec force; en effet, il déconcertoit un peu le projet du bonheur qu'il eſpéroit goûter dans la poſſeſſion de l'aimable Miſſ Bellair. Quoique cette perte ne fût qu'une bagatelle, en comparaiſon du reſte

des biens de M. Diaper, c'étoit toujours un revers qu'on ne pouvoit que ressentir nécessairement, & dont les suites devoient nous obliger à resserrer un peu les bornes de notre commerce. Cet accident ne laissoit pas de m'affliger aussi personnellement ; je sentis que mon ami en auroit beaucoup moins de facilité à me faire entrer dans leur société, faveur que je désirois de plus en plus depuis mes prétentions sur Miss Louise. La chose étant sans remede, nous écoutâmes les motifs de consolation que nous fournit mon pere ; il nous représenta les choses sous le point de vûe le plus raisonnable & le plus philosophique ; & nous fit sentir la folie qu'il y avoit à prendre trop à cœur des malheurs inévitables. Mon maître finissoit sa lettre par dire que notre présence lui seroit nécessaire, & qu'à notre arrivée, lui ou l'un de

nous, iroit à Briſtol. En conſéquence, il nous ordonnoit de nous préparer à retourner à Londres dans trois ſemaines ou un mois au plus tard. Voici la lettre de Prig.

Mes chers amis,

» Quelque plaiſir que j'aye à ſonger que vous vous divertiſſez dans la province d'York, & quoique j'y partage en idée toute la ſatisfaction que vous y goûtez, je ſuis encore plus charmé d'apprendre que vous avez ordre de revenir. Londres, depuis votre départ, a été pour moi une ville mauſſade & ſans attraits. M. Diaper à qui j'ai toutes les obligations du monde, a opéré en moi une converſion complette. Mes anciens compagnons m'ennuyent; ma conduite précédente m'eſt devenue inſupoprtable & inſipide. Je puis vous aſſurer qu'il y a plus de deux mois qu'il

» ne m'eſt arrivé de battre le gué,
» d'entrer dans un mauvais lieu,
» ni de m'enyvrer à Tom-King's.
» Et vous, que diable pouvez-vous
» trouver de ſi amuſant où vous
» êtes, pour reſter ſi long-tems
» loin de vos amis? Les murmu-
» res des ruiſſeaux, des boſquets
» odoriférens, des landes déſer-
» tes, des prairies émaillées, tout
» cela a-t'il pour vous des attraits
» qu'on ne puiſſe pas vous procu-
» rer ici? Hâtez-vous donc, &c.
» revenez par pitié, rendre la
» gayeté à votre affectionné ami,
» Richard Prig.

» P. S. la nouvelle la plus ex-
» traordinaire que j'aye à vous ap-
» prendre, c'eſt que le Philoſophe
» Spéculiſte, cet homme à morale
» ſévere, vient d'être condamné en
» 2000 l. ſterlings de dommages &
» intérêts, pour avoir entretenu
» commerce avec la femme d'un
» de ſes amis; & que faute de payer
» cette ſomme, il a été conduit

» à la prison de la Flotte.

Nous ne pûmes pas nous empêcher de rire de la lettre concise & laconique de notre ami Prig, & de son stile qui se sentoit un peu du caractère de l'homme. Cela joint à l'arrivée de nos amis Messieurs Archer & Sharpley, contribua à dissiper le nuage qui obscurcissoit notre bonne humeur. Ils avoient reçus tous les deux des lettres de leurs fils qu'ils nous communiquerent. Thomas Archer faisoit beaucoup de progrès dans le commerce; & le pauvre Jacques Sharpley avoit essuyé bien des malheurs dans son poste; mais à la mort du Capitaine & des trois Lieutenans, il étoit avancé à son tour à la Commission de troisiéme Lieutenant qui lui avoit été confirmée par les Lords de l'Amirauté. Ils étoient tous les deux en bonne santé; j'en fus fort charmé; cela me conduisit tout naturellement à demander des nouvelles

de notre ancien maître M. Proſody, auquel je n'avois pas penſé depuis que je l'avois quitté ; on me dit qu'il étoit mort depuis deux ans, & que ſa femme l'avoit précédé d'un an. Sa mort vint d'avoir fouetté, ſans miſericorde, le fils d'un Gentilhomme, qui, pour s'en vanger, lui ſuſcita tant d'affaires à cauſe de ſes ſentimens non conformiſtes ; que faute d'avoir voulu prêter les ſermens ordinaires, l'Archevêque lui défendit de tenir école publique ; il en mourut de chagrin, & laiſſa plus de 1500 l. ſterlings à Miſtriſſ Harrow ſa fille, qui vit fort bien avec ſon mari. Mes deux anciens compagnons faiſoient paroître tant d'affection pour moi dans leurs lettres, que je me crus obligé de leur écrire ; & je remis mes lettres à leurs peres, pour les leur faire tenir.

Ma mere me mena, un matin, dans ſon cabinet, & tout en badinant elle me parla de Miſſ Loui-

se, & s'informa des particularités de notre liaison. J'étois trop convaincu de sa prudence, de son amitié & de ses égards pour cette aimable Damoiselle, pour lui faire un secret du progrès de mon amour, & de l'heureuse situation de mon cœur. Je lui fis le récit avec tant d'éloges de Miss Louise, & j'y mêlai tant de transports & des expressions si fortes, qu'elle fut convaincue que j'étois réellement touché de ce que je disois. L'idée de cette alliance quoiqu'éloignée, lui causa une joye sensible; elle me conseilla pourtant de modérer mes transports, & finit par m'assurer, qu'attendu les idées justes, & la sincerité connue de ma maîtresse, rien ne seroit jamais capable de troubler notre union, & qu'elle ne doutoit pas que la providence n'eût résolu de nous rendre heureux l'un par l'autre. Elle connoissoit trop la délicatesse

délicateſſe des ſentimens de mon pere, pour qu'il fût néceſſaire que je lui demandaſſe le ſecret : elle me promit que tant que je ſerois à Londres, elle tâcheroit de cultiver de plus en plus l'eſtime & la bonne opinion que Miſſ Louiſe avoit conçue de moi. J'embraſſai cette excellente mere avec des tranſports ſinceres : je crois que cette confidence me la rendit plus chere encore qu'auparavant.

Quand nous fûmes deſcendus, on me remit une lettre qu'un Payſan avoit apportée pour moi. L'adreſſe en étoit preſque indéchiffrable ; en l'ouvrant, j'y trouvai ces mots.

» Je vous avertis de bien prendre garde à vous ; l'Ecuyer » Rich a réſolu d'avoir votre vie, » & je ſuis un de ceux qu'il a » payés pour vous l'ôter. Soyez » ſûr que, ſi on vous attrappe, » vous n'en réchapperez pas com-

» me vous avez fait l'autre fois :
» j'honore votre pere, c'eſt ce qui
» vous attire cet avis de votre ſer-
» viteur, A. B.

P. S. ſur-tout ne ſortez pas ſans être bien armé.

Cet avis me ſurprit en me faiſant connoître que cet homme vil & mépriſable avoit réſolu de ſe défaire de moi de façon ou d'autre. J'en fis part à M. Diaper, qui m'engagea à ne jamais aller chez Sir Walter, ſans lui & ſans être tous les deux bien armés. Après y avoir bien penſé, nous réſolûmes de n'en point parler à ce gentilhomme, juſqu'à ce que nous puſſions nous ſaiſir de quelques uns de ſes émiſſaires, & lui confronter, à cauſe de l'extrême amitié qu'il avoit pour lui. Nous déplorâmes enſemble ſon aveuglement, de vouloir ſacrifier une excellente fille à un homme ſi méchant & ſi brutal. Dans les pr

miers mouvemens de ma rage, je voulois l'aller trouver; & en cas qu'il refusât de se battre en brave, le sacrifier à mon juste ressentiment; mais mon ami insista tellement sur l'imprudence d'une pareille résolution, qu'il m'obligea à changer d'avis.

CHAPITRE XXV.

Sir Walter surprend les deux amans. Sa conduite en conséquence.... Il lui défendit sa maison..... Ils s'écrivent réciproquement... Leur commerce découvert... Sa femme de chambre est chassée..... Miss Louise est emmenée.

LE lendemain je fis part à ma chere Louise de cette lettre que j'avois reçue; & en même-tems qu'on alloit me priver, dans quelque tems, de tout le plaisir

que je goûtois dans son aimable société ; je lui racontai les raisons qui nous obligeoient de partir si précipitamment ; elle complimenta mon ami sur sa perte, & lui dit tant de choses consolantes que son chagrin reçut beaucoup de soulagement par son éloquence persuasive. Après avoir resté quelque tems avec nous, il se retira pour aller chercher M. Sharpley qui nous avoit aussi accompagné, & promit de me rejoindre le soir. Ma chere Louise me loua de la précaution que j'avois eue d'amener mon ami, & me pria de ne jamais venir la voir, ni d'aller ailleurs sans lui. Les lâches & les méchans, dit-elle, ont plus d'artifices, qu'il ne convient à un homme généreux & brave d'en avoir même pour sa propre sûreté ; & il n'y a point de coquin qui ne puisse trouver, tôt ou tard, une occasion favorable d'exercer sa méchance-

té contre la personne qu'il hait. Ses appréhensions la jetterent dans une mélancolie profonde dont je fus allarmé ; je me reprochai de lui avoir causé du chagrin en lui faisant part de cette lettre. Elle en vint jusqu'au point de répandre des larmes ; je la serrai tendrement dans mes bras, & elle laissa aller son visage charmant sur mon épaule, tandis que j'employois tous mes efforts pour tranquiliser ses craintes. Nous étions précisément dans cette attitude, lorsque, pour notre malheur, Sir Walter ouvrit la porte de la chambre brusquement ; il eut le loisir de nous voir en cet état, avant que nous pussions nous remettre, & s'en alla sans rien dire après nous avoir lancé un regard d'indignation. J'avoue que de ma vie je n'ai été si troublé ; ma charmante maîtresse trembloit depuis les pieds jusqu'à la tête. Nous connoissions trop le

caractère obstiné, entier & dur de son pere, pour douter des suites de cette découverte. Nous n'eûmes pas long-tems à raisonner de nos craintes; au bout d'un quart d'heure, un domestique m'apporta cette lettre.

» Après ce que je viens de voir, » Monsieur, vous ne trouverez pas » étrange que je vous prie de sor- » tir promptement de ma maison, » & de n'y jamais remettre les » pieds. Walter Rich.

Dans l'état où je me trouvois, je ne sçavois à quoi me déterminer; mais pour gagner quelques momens de réflexion, je lui fis cette réponse.

Monsieur,

» De grace permettez-moi de » me présenter devant vous. Deux » mots feront ma justification; & » je suis persuadé que vous ne me » blâmerez plus. Loin de vouloir

» troubler en aucune façon votre
» tranquillité, j'aimerois mieux
» perdre la vie, que de donner à
» un ami si bon & si généreux, le
» moindre sujet de mécontente-
» ment. Je suis, Monsieur, le plus
» humble & le plus affectionné de
» vos serviteurs,

Joseph Thompson.

Le domestique me dit d'un air chagrin, que son maître & l'Ecuyer étoient ensemble, & qu'il ne l'avoit jamais vû si en colere. Mon Dieu, Monsieur, dit innocemment ce garçon, n'allez pas vous battre: nous vous aimons tous, & nous espérons qu'il ne se passera rien entre mon maître & vous. Quand il fut parti, Louise me dit: n'essayez pas de faire entendre raison à mon pere pour le présent, je vous conseille plutôt de partir. J'espere que votre absence & ce que je pourrai lui dire, calmeront sa rage. En tout événe-

ment, Fidele ma femme-de-chambre vous portera demain une lettre de moi, s'il eſt poſſible, ſans donner de ſoupçon. Soyez ſûr, ajouta cette adorable fille, que je n'oublirai jamais mes ſermens : j'allois la remercier de cette promeſſe de la maniere la plus tendre, lorſque le domeſtique revint avec une ſeconde lettre que voici.

» Si vous ne ſortez de chez moi » dans la minute, je ne réponds » pas de vous conſerver plus long- » tems les droits de l'hoſpitalité : » quoiqu'on ne doive aucuns » égards à un trompeur, un hy- » pocrite & un miſerable.

Walter Rich.

Voyant donc qu'il étoit inutile d'inſiſter davantage, je pris le congé le plus tendre de ma chere Louiſe. Nous mêlâmes enſemble nos larmes : l'incertitude & l'appréhenſion de ce qui alloit arriver, rempliſſoit mon ame des idées les plus affligeantes.

Cependant je chargeai le même domestique de donner à son maître la réponse suivante, qui étoit tout ce que le trouble où j'étois avoit pû me permettre d'écrire.

Monsieur,

» Vous avez assurément été séduit pour votre propre malheur, » par les rapports calomnieux de » votre coquin de neveu, qui, je » ne sçai pourquoi, a déja attenté » sur mes jours par la main de plusieurs assassins, & qui médite » encore une autre entreprise de » même nature. Soyez persuadé, » Monsieur, que votre excellente fille n'a rien fait de contraire aux régles de la prudence, de » la vertu, de la bienséance ni de » ses devoirs; vous reconnoîtrez » un jour que vous faites la plus » grande injustice à votre affectionné & humble serviteur,

Joseph Thompson.

» P. S. j'espere, Monsieur, que

» quand votre colere ſera ralentie,
» vous voudrez bien entendre ma
» juſtification, ne fût ce que pour
» vous tranquiliſer l'eſprit, je ſuis
» en état de donner des preuves de
» ce que je ne fais que vous inſi-
» nuer au ſujet de votre parent.

Quels ſerremens de cœur n'éprouvai-je pas dans ce fatal moment qui a été la ſource de tous les malheurs que j'ai eſſuyés par la ſuite! Je fus mille fois ſur le point d'attenter ſur moi-même pour punir mon indiſcrétion; enſuite je cherchai à m'excuſer. Sir Walter ayant dit qu'il ne reviendroit que le ſoir, nous n'avions pas crû devoir prendre tant de précautions. Cette réflexion me fit juger que la conduite qu'il avoit tenue, étoit une feinte pour pouvoir mieux nous ſurprendre; & je conclus auſſi-tôt que l'Ecuyer étoit cauſe de tout ce trouble. J'eus envie pluſieurs fois de retourner ſur

mes pas, & de me vanger de lui, ou de périr. Mais la crainte de déplaire à ma chere Louise, & le danger d'irriter de plus en plus son pere, arrêta ce projet téméraire. Misérable que j'étois ! pouvois-je croire qu'après m'être rendu coupable de tant de crimes & de fautes, le Ciel dût m'être favorable ? Puis-je penser qu'il m'ait destiné un objet si parfait, sans semer sur mon chemin des difficultés & des embarras sans nombre, pour me punir de ma présomption ? Non, je vois clairement que tout ceci n'est que le commencement des malheurs qui m'attendent. C'est ainsi que je m'entretenois en marchant.

En arrivant chez mon pere, sans être apperçu, j'allai me jetter tout baigné de larmes sur mon lit, où je m'abandonnai à ma tristesse & mon desespoir : j'en perdis la tête ; & Dieu sçait jusqu'où mon

deſeſpoir m'auroit porté, ſi par haſard mon ami ne fût entré dans mon appartement, par où il falloit paſſer pour aller dans le ſien. S'il fut étonné de me voir ſi-tôt de retour, il ne le fut pas moins de mon état violent: il me demanda avec précipitation la cauſe des extravagances qu'il entendoit & qu'il me voyoit faire. Je l'inſtruiſis de tout ce qui étoit arrivé; il prit part à mon malheur avec la tendreſſe d'un véritable ami: mais il me fit entendre qu'il y avoit de la folie à moi de me livrer ainſi à des lamentations inutiles & des larmes infructueuſes; qu'il falloit attendre patiemment des nouvelles de Miſſ Louiſe; qu'enſuite on pourroit peut-être trouver quelques moyens d'appaiſer la colere de Sir Walter; qu'en lui expoſant le mauvais caractere de ſon neveu il ouvriroit les yeux, & ſentiroit le tort qu'il avoit de s'obſtiner à

rendre ſon aimable fille ſi malheureuſe. Ce diſcours conſolant me calma un peu, je fis de mon mieux pour attendre des nouvelles de ma chere Louiſe; mais les heures me parurent des ſiecles, juſqu'à ce que je ſçuſſe qu'elle étoit en ſanté & en ſureté. Enfin *Fidele* arriva, & m'apporta une lettre, que je baiſai avec tranſport; j'embraſſai auſſi cette pauvre fille, & je crus avoir quelque raiſon de me conſoler, quand j'y lus ce qui ſuit:

Monſieur,

» Quand vous avez été ſorti, » mon pere m'a fait appeller dans » ſa chambre, & d'un air moins » irrité que je ne m'y attendois, » il m'a blâmé d'avoir pris pour » vous des ſentimens qui déconcer- » toient toutes ſes meſures. Il s'eſt » emporté contre vous de la ma- » niere la plus forte, & m'a défen- » du de penſer jamais à vous; ni

» de vous parler davantage. Quoi-
» que fort chagrine & allarmée,
» j'ai fait ce que j'ai pu pour mode-
» rer ſes ſoupçons ; mais ma ſince-
» rité & l'amour que j'ai pour la
» vérité, ne m'ont pas permis de lui
» diſſimuler les impreſſions que
» vous avez faites ſur moi. Je l'ai
» pourtant aſſuré que je ne penſe-
» rois jamais à vous d'une maniere
» qui pût lui déplaire, & que je ne
» prendrois aucuns engagemens
» qui ne fuſſent parfaitement inno-
» cens. Sa colere s'eſt allumée à un
» point qui m'a fait trembler. Il
» m'a dit qu'il prétendoit que je
» n'euſſe d'égard pour perſonne
» ſans ſon aveu, & que je devois
» regarder mon couſin comme un
» homme qui ſeroit mon mari dans
» peu de tems. Je me ſuis jettée à
» ſes genoux, & je lui ai proteſté
» que je ne pouvois point ſuppor-
» ter l'idée de jamais être à ce mi-
» ſerable. Il me parut un peu tou-

» ché de mon action & de mes
» larmes. Alors profitant de ce
» moment favorable, j'ai tiré de
» lui une promesse qu'il ne me
» forceroit jamais de donner ma
» main sans mon cœur; & je lui
» jurai de mon côté que je ne me
» marierois jamais qu'il n'approu-
» vât mon choix. Cependant il
» persiste dans sa résolution de ne
» pas vouloir que je vous parle,
» ni que j'entretienne aucune cor-
» respondance avec vous, sous
» peine d'être privée du peu de
» liberté dont je jouis; & je le lui
» ai promis. Ha Mr. Thompson
» quelle situation cruelle, d'être
» partagée entre l'amour & le de-
» voir! Cependant soyez assuré
» que jamais autre que vous n'oc-
» cupera le cœur de votre Louise.
» Je baisai mille fois avec transport
ce nom chéri, & j'écrivis à la hâte
la réponse suivante, que Fidele re-
porta sur le champ à sa maîtresse.

» Les termes ne peuvent exprimer que foiblement les maux que » j'ai soufferts jusqu'à l'heureux » instant où vous me réiterez si » généreusement les assurances de » votre affection & de votre constance. Ah charmante fille, quel » plus grand tourment pour un » homme que vous aimez autant » que moi, que de se voir privé » du bonheur de voir & de converser avec l'adorable objet de » sa passion ? Les tourmens des » damnés consistent à connoître » les plaisirs & la joye ineffable » des bienheureux ; la certitude » où ils sont d'en être à jamais » privés, est le plus grand de leurs » supplices. Hélas que sont devenus ces plaisirs charmans, où s'abîmoit mon ame, quand j'entendois la voix céleste de ma chere » Louise ? Je suis désespéré quand » je songe que votre vûe m'est » interdite sans espoir de retour.

» Mai

» Mais le Ciel qui doit être favo-
» rable à une image aussi pure de
» ses reflexions, remplira un jour
» vos desirs, & vous rendra aussi
» heureuse que vos vertus & votre
» bonté le méritent. Mon aimable
» belle, conservez-moi toujours
» dans votre souvenir, jusqu'à ce
» que je trouve moyen de fléchir
» la colere implacable de votre
» cruel pere. Accordez-moi du
» moins la faveur de vous entrete-
» nir par lettres; c'est tout le bon-
» heur que j'ose esperer. Mon cha-
» grin est trop vif pour me permet-
» tre d'en écrire davantage; mais
» tant que je vivrai, je serai le plus
» tendre, le plus fidele & le plus
» constant de vos adorateurs.

Tout en écrivant je faisois mille questions à Fidele; j'effaçois & je recommençois à chaque instant; j'étois agité tour à tour par des transports de joye & des mouvemens de chagrin. Cette fidelle

suivante en fut touchée jusqu'aux larmes; & me pria pour l'amour de sa dame, de me calmer: je le lui promis. Je ne passois plus mon temps qu'à déplorer mon sort, & à peindre mon amour à sa chere maîtresse. Fidele n'étoit occupée que pour porter & rapporter nos lettres; elle faisoit nos messages avec tant d'affection & de bonne volonté, que les présens que je la forçois d'accepter n'étoient qu'une foible récompense de ses peines, quoique sa Maîtresse la récompensât généreusement de son côté. Cette correspondance dura quelque tems sans interruption, & je recevois toujours de nouvelles preuves de la tendresse que cette admirable fille avoit pour moi: ses lettres étoient pleines de sentimens si nobles, d'idées si approfondies, que mon admiration étoit presque égale à mon amour; je brûlois du desir de la voir.

Cette façon de s'entretenir de loin, ne faisoit qu'irriter ces désirs. Bientôt je me vis encore privé de cette consolation, qui étoit ma seule ressource contre le desespoir ; un instant fatal me plongea dans un abîme de miseres qui se succederent tour à tour. L'Ecuyer que ses soupçons tenoient éveillés étoit irrité d'avoir perdu la faveur de Louise. Elle ne vouloit jamais rester un moment avec lui, que son pere ne fût présent ; & elle lui donnoit à chaque instant de nouvelles marques de sa haine & de son indignation ; il ne manqua pas d'observer les fréquentes allées & venues de Fidele ; & ayant communiqué à Sir Walter ses soupçons que cette fille favorisoit un commerce de lettres entre Miss Louise & moi, ils convinrent ensemble de veiller plus exactement sur ses démarches. Un soir que Fidele retournoit à la maison avec une let-

tre remplie des assurances de mon amour & de ma reconnoissance pour ma chere Maîtresse; ils l'arrêterent & lui enleverent ses dépêches; Sir Walter ne les eut pas plutôt lûes, qu'il chargea sa fille de reproches: sa furie alla jusqu'à jurer qu'il se vengeroit de son mignon (c'est ainsi qu'il me nommoit) partout où il le rencontreroit. Ensuite sans égard aux larmes & aux prieres de Miss Louise, il chassa Fidele de sa maison: cette fille vint me trouver toute éplorée & désesperée de ce qu'on l'obligeoit de quitter sa chere Maîtresse. Ce fut alors que ma rage ne connut plus de bornes; j'étois tellement animé par la violence de ma passion, que tous les avis & les remontrances de mon ami ne purent me calmer. Je formai le projet d'aller trouver le malheureux qui ruinoit toutes mes esperances, & de le sacrifier au ressentiment des injustices qu'il

faisoit à Miss Louise. J'allois exécuter mon dessein, j'étois déja sur le chemin de la maison de Sir Walter, armé de deux pistolets, & résolu de lui en faire prendre un, ou de lui brûler la cervelle sans pitié, lorsque je rencontrai un domestique que je reconnus pour un de ceux de Sir Walter, & qui me donna ce billet d'une main tremblante.

» Je n'ai le temps que de vous » écrire un mot par ce domestique » compatissant, pour vous appren- » dre qu'on va me conduire chez » ma tante dans la Province de » Sommerset. Le carosse est prêt, » & m'attend à la porte. O Ciel, » que j'ai eu d'outrages à essuyer! » conduisez-vous avec prudence, » & n'allez pas faire une entrepriſe » temeraire; rien ne pourra jamais » me forcer d'être à d'autre qu'à » vous. Louise.

» P. S. Je crains que mes larmes

» n'ayent effacé ce billet. Ayez ſoin
» de ma pauvre Fidele ; & réſer-
» vez-vous pour des momens plus
» heureux.

CHAPITRE XXVI.

Il court après elle. Rencontre l'Ecuyer Rich : lui fait un défi que ce lâche refuſe ; il ſe prépare à le punir, mais Rich lui échape. Fait feu ſur lui, & le terraſſe. Il eſt jetté lui-même à bas de ſon cheval par un des gens de l'Ecuyer. Eſt trouvé baigné dans ſon ſang par des voyageurs qui le tranſportent chez eux dans leur caroſſe. Il eſt reconnu par une dame dont il cherche en vain de ſe rappeller le nom.

MALGRÉ les ordres de ma chere Louiſe, mon cœur fut agité de la colere la plus violente. A peine me donnai-je la patience

de demander ſi le carroſſe étoit parti, & quelle route il avoit priſe. Dès que je ſçus de quel côté il étoit allé, je retournai ſur le champ au logis, & ſans entrer dans la maiſon pour parler à mon ami ou à la pauvre Fidele, je ſellai un cheval moi-même, & je galopai du côté qu'on m'avoit indiqué, ne reſpirant que le ſang & la vengeance, tandis que des larmes de fureur arroſoient mes joues en abondance. Je courus pendant deux ou trois heures à toute bride; pour lors j'entendis le bruit de quelques chevaux; & un moment après j'eus la ſatisfaction d'appercevoir l'Ecuyer & deux domeſtiques qui retournoient en diligence à la maiſon, ſans doute pour y prendre quelque choſe que la précipitation lui avoit fait oublier. Je tirai un piſtolet de mes arçons, & croiſant le chemin qui n'étoit pas trop large, je me diſpoſai à barrer le

paſſage à mon ennemi, qui m'ayant apperçu pâlit, & s'arrêta tout court : » Deſcends, malheureux, » lui criai-je, prépare-toi à me » faire raiſon des injuſtices que tu » as faites à la plus digne de toutes » les femmes & à moi ; dis-moi où » tu as emmené ma chere Maî- » treſſe, ou cet inſtant ſera le der- » nier de ta vie ; tu me vas payer » tous tes crimes. » Avant qu'il eût repris ſes eſprits, un des domeſtiques qui craignoit auſſi pour lui-même les ſuites de cette aventure, prenant la parole, me dit : » Monſieur, ne lui faites point de » mal ; ce n'eſt pas à l'Ecuyer qu'il » faut vous en prendre, ſi on a en- » levé cette jeune dame ; elle eſt à » pluſieurs milles en avant ſous la » conduite du Chevalier Walter. » Sans faire attention à ce que diſoit ce domeſtique, je fis encore une fois le même compliment à l'Ecuyer, qui donnant des éperons à ſon

ſon cheval, paſſa devant moi fort vite avec un des laquais. Je ne pus pas l'empêcher ; mais étant mieux monté que lui, je ne tardai pas à l'atteindre ; je lui lâchai un coup de piſtolet. Il tomba de cheval ; alors je voulus mettre pied à terre ; en deſcendant je reçus par derriere dans les temples un coup de manche de fouet, qui me fit tomber ſans ſentiment aux pieds de mon cheval. Cet étourdiſſement ne dura pas long-tems, vingt coups de pied & de poing m'en tirerent bientôt ; l'Ecuyer n'étoit tombé que de peur, il en vouloit à ma vie, & crioit à ſes gens de courir après mon cheval, & de lui apporter l'autre piſtolet ; car, » di-» ſoit-il, je veux achever ce chien-» là avant de partir. » J'entendois diſtinctement ces paroles, lorſqu'un coup ſemblable au premier vint me replonger dans le même état que devant. Je ne ſçaurois

dire combien je reſtai de tems ſans mouvement & ſans connoiſſance; quand j'eus repris mes ſens, ma fureur ne put s'exprimer que par des cris & des ſanglots. J'eſſayai de me relever; le ſang que j'avois perdu & les coups dont on m'avoit accablé ne m'en laiſſerent pas la force; & je fus contraint de reſter dans cet état juſqu'à ce qu'un paſſant charitable voulut bien me faire conduire dans quelque maiſon d'où j'enverrois chercher du ſecours. Jugez quels devoient être mes tranſports : je me repréſentois ma chere Louiſe implorant mon ſecours à grands cris. Cette idée réveilla toute ma rage contre le malheureux qui m'avoit mis dans un état ſi déplorable, & rappella dans mon eſprit toute ſa méchanceté & le mal qu'il m'avoit fait. » Oui, m'écriai-je d'une voix » foible, l'aſyle le plus ſacré ne te » mettra point à couvert de mon

» reſſentiment ; je t'arracherai mê-
» me d'entre les bras de ton oncle,
» & je te donnerai la mort que tu
» mérites, pour vanger tes outra-
» ges contre la plus charmante de
» toutes les filles. » Ces réſolu-
tions me ſoulageoient, à ce qu'il
me ſembloit, & adouciſſoient mes
maux, lorſque j'apperçus à quel-
que diſtance un caroſſe avec quel-
ques domeſtiques à cheval. Ils ne
m'eurent pas plutôt découvert,
qu'il en ſortit un Gentilhomme
d'une mine reſpectable, qui s'ap-
prochant de moi, me demanda
avec empreſſement d'où m'étoient
venus les mauvais traitemens dont
je portois les marques ? J'eſſayai
une ou deux fois de lui répondre ;
mais la voix me manqua. Ce Gen-
tilhomme dit à ſes domeſtiques de
me mettre doucement dans le ca-
roſſe, & d'aller à petit pas à ſa mai-
ſon, qui n'étoit qu'à deux ou trois
milles. Nous y arrivâmes au bout

d'une heure & demie ; je trouvai qu'il avoit pris les devans, afin de préparer tout ce qu'il falloit pour me recevoir. On me tira du carroſſe, & on me porta dans un lit ; mais j'entendis en traverſant une chambre, une femme dont la voix ne m'étoit pas inconnue, qui s'écria : O Ciel que vois-je ? C'eſt Mr. Thompſon. Je tournai la tête pour voir la perſonne qui me connoiſſoit ſi bien, & qui marquoit tant d'interêt pour moi. Elle avoit diſparu ſur le champ ; ce qui me fit faire quantité de conjectures différentes.

CHAPITRE XXVII.

On prend un ſoin extraordinaire de lui chez un Gentilhomme étranger. Il fait un rêve ſingulier qui contribue à ſon rétabliſſement. Il apprend le nom de ſon généreux bienfaiteur, qui le ſurprend beaucoup en lui diſant qu'il a rendu un grand ſervice à ſa femme.

QUOIQUE j'euſſe recouvré l'uſage de mes ſens, la quantité de ſang que j'avois perdu ne m'avoit pas encore rendu celui de la parole ; je ne pouvois marquer que par mes regards à mon généreux libérateur la reconnoiſſance que m'inſpiroient ſes bontés & le ſoin extrême qu'il prenoit de ma ſanté. On envoya chercher un Chirurgien, qui, après avoir examiné mes playes & mes contu-

ſions, les trouva aſſez conſidérables pour mettre ma vie en danger. Il appréhendoit ſurtout qu'il ne me ſurvînt de la fievre ; ainſi après m'avoir panſé, il recommanda expreſſément qu'on me tînt le plus tranquille qu'on pourroit, qu'on ne me parlât point, & qu'on ne me fît pas parler pour quelque cauſe que ce fût. Ses ordres furent exécutés ponctuellement ; mais les inquiétudes & l'affliction de mon ame penſerent déconcerter tout ſon art. L'idée de la perte de ma chere Louiſe, la violence qu'on pouvoit employer pour la rendre malheureuſe, l'ignorance totale où j'étois du lieu où on l'avoit conduit, d'une part : d'un autre côté ma rage & ma fureur contre le miſérable qui m'avoit ſi indignement traité, ne me laiſſoient goûter aucun inſtant de repos. Je formai dans ma tête mille projets informes & mal digerés pour dé-

livrer ma Maîtreſſe, & me vanger de mon ennemi. D'ailleurs l'abſence de mon ami & la ſituation où ma fuite téméraire & précipitée devoit avoir mis mon pere & ma mere, me cauſoient des inquiétudes inconcevables. Ces différentes réflexions me fatiguerent à tel point, que je m'endormis de laſſitude, & je fis un ſonge fort ſingulier. Je croyois voir mon aimable Maîtreſſe dans une prairie émaillée de tous les dons que Flore nous diſpenſe dans la plus délicieuſe ſaiſon de l'année. A meſure que nous nous approchions pour nous embraſſer, nous fumes ſurpris d'appercevoir un ruiſſeau rapide & profond que nos premiers tranſports nous avoient empêché de découvrir. Cet obſtacle imprévu nous attriſtoit, & j'allois me jetter dans l'eau pour jouir plus promptement des embraſſemens de cette charmante fille, lorſqu'a-

vec ce ſourire tranquille qui lui eſt ordinaire, elle arrêta mon impatience par ces mots. Oh! mon cher Thompſon, vous avez du bon ſens, ſervez-vous en, plutôt que d'entreprendre une action ſi téméraire; ſongez en quel état je ſerois réduite, ſi vous alliez à mes yeux vous noyer dans ce ruiſſeau. Gagnons plutôt la ſource, ou cherchons de chaque côté ſi par haſard nous ne trouverons pas quelque batteau ou quelque pont pour pouvoir nous joindre. J'obéis à cette douce image; & jettant mes regards de tous côtés, j'apperçus une petite nacelle amarrée à un arbre du côté où j'étois; j'y courus avec joye; & après l'avoir déliée, je ſautai dedans, & je me mis en devoir de traverſer la riviere. Quand je fus à la longueur du bateau de l'autre bord, je pris une ſecouſſe pour arriver plutôt à terre; le pied me manqua, & je

tombai dans l'eau : en étant ſorti, fatigué des efforts que j'avois fait, & tout mouillé, je ne vis plus ma chere Louiſe ; je commençai à me plaindre de mon malheur avec les geſtes & les diſcours paſſionnés qu'un pareil contretems devoit me ſuggerer, lorſque je l'entendis qui m'appelloit par mon nom du bord du ruiſſeau que je venois de quitter. » Ah mon cher ami, me dit-» elle, que la violence de vos dé-» ſirs nous rend malheureux ! La » Providence toujours propice à » ceux qui mettent en elle leur » confiance, & qui tâchent d'ob-» tenir ſes faveurs avec un eſprit » tranquille & patient, ne favo-» riſe jamais les entrepriſes téméi-» raires des gens fols & inconſi-» derés. Combien de fois m'avez-» vous promis de conformer vos » déſirs aux miens, de vous repo-» ſer ſur la foi que je vous ai vouée, » & d'attendre patiemment que le

» Ciel ſe déclare en notre faveur ?
» Adieu. Il ne m'eſt pas permis de
» ſatisfaire nos ardens déſirs, juſ-
» qu'à ce que vous ayez acquis
» plus de modération & de tem-
» pérance. Cependant j'ai lieu de
» croire que nous ſerons heureux
» un jour. » A ces mots le cher
fantome diſparut à ma vue, & je
m'éveillai plein de chagrin & d'in-
quiétude. Néanmoins ce ſonge fit
ſur mon eſprit un effet ſoudain
qui ſeconda les efforts du Mede-
cin. Je le regardai comme un aver-
tiſſement du Ciel d'être moins
violent dans mes déſirs ; & me
rappellant la conformité de ce ſon-
ge avec ce que ma chere Louiſe
m'avoit toujours recommandé,
ſurtout dans ſa derniere lettre,
je devins plus tranquille ; & il ſe
fit en moi un ſi grand changement,
qu'au bout de deux ou trois jours
je fus en état de parler, & de me
tenir à mon ſéant ſur mon lit. J'a-

vois une curioſité prodigieuſe de ſçavoir en quelles mains j'étois tombé, & particulierement le nom de la Dame qui avoit marqué tant d'émotion à ma vûe. Depuis que j'étois dans cette maiſon je n'avois pas vû d'autre femme qu'une vieille qu'on m'avoit donnée pour garde. Le maître de la maiſon qui ſembloit redoubler d'attention pour moi de jour en jour, ne me parloit qu'avec beaucoup de circonſpection, de peur de me cauſer du trouble. Je pris alors ſur moi de demander à cette vieille femme le nom de mon bienfaiteur : elle me répondit que c'étoit l'Ecuyer Goodwill, & que la maiſon où j'étois ſe nommoit le Mont-Chrétien. J'en avois déja entendu parler autrefois, & je compris que j'étois à environ douze lieues de chez mon pere. Je réſolus ſur le champ d'envoyer un meſſage à M. Diaper. Le lendemain matin M.

Goodwill étant venu me voir, me trouva levé & assis auprès du feu. Il me marqua quelque appréhension que je ne me fusse un peu trop pressé, & me fit compliment sur ma convalescence dans des termes tout-à-fait affectueux. Je le remerciai des bontés qu'il avoit eues pour moi, & je le fis de si bon cœur que je ne croyois pas pouvoir jamais en avoir assez de reconnoissance. Il me répondit que je ne devois pas penser à cela, qu'il n'avoit fait pour moi que ce qu'il se seroit cru obligé de faire pour tout autre en pareil cas; & qu'il étoit d'autant plus charmé d'avoir contribué à me sauver la vie, que j'avois rendu autrefois à son épouse quelques services qu'il n'oublieroit jamais. Ce discours me rendit confus; je ne me rappellois pas de l'avoir jamais vû. Je lui communiquai mes doutes, & lui dis que quoique j'eusse profité de l'hon-

neur de ſon amitié & de ſes bienfaits par une erreur qui m'avoit été ſi favorable, je croirois manquer de ſincerité, ſi je ne lui déclarois qu'il ſe trompoit, & que je n'avois jamais eu le bonheur de connoître ſon épouſe. Il ſourit à ces mots, & m'aſſura qu'il ne doutoit pas que je ne la reconnuſſe ſitôt que je la verrois; qu'il lui donneroit le lendemain cette ſatisfaction au déjeûner, qu'elle le lui demandoit depuis long-tems; mais qu'il avoit cru devoir différer juſqu'alors, de crainte que la ſurpriſe ne me fit mal.

CHAPITRE XXVIII.

Il fait ſçavoir à ſon ami l'endroit où il eſt. Il reçoit la viſite de Madame Goodwill ; *ſa ſurpriſe en la voyant. Qui elle eſt. Elle lui raconte ſes avantures.*

DÉs que M. Goodwill m'eut quitté, j'écrivis à mon ami Diaper, & lui marquai que j'étois au Mont-Chrétien, & tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ précipité de chez mon pere. Je tachai de m'excuſer de mon mieux, & le priai en grace de ne rien dire à ma famille de mon état, & de me venir voir auſſitôt, afin que je puſſe m'en retourner avec lui ; en même-tems je le chargeai de mettre ſous la protection de ma mere juſqu'à mon retour, la pauvre Fidele que j'avois entierement ou-

bliée juſqu'alors. Je lui envoyai cette lettre en droiture par un domeſtique que M. Goodwill eut la bonté de me prêter pour cela.

Il faut avouer que j'avois quelque impatience de voir Madame Goodwill ; je trouvois ſi ſingulier qu'elle me connût, que j'attendis avec peine l'événement de cette entrevûe. Je m'imaginai auſſitôt que ce devoit être la Dame dont j'avois entendu la voix en arrivant ; ce ſon de voix qui ne m'étoit pas inconnu, augmentoit de plus en plus mon embarras : enfin le moment arriva où M. Goodwill entra dans mon appartement avec ſon épouſe. Je me levai pour les ſaluer : quelle fut ma ſurpriſe & mon étonnement, quand je reconnus les traits de l'aimable & malheureuſe Miſſ Modish. Sa ſituation préſente, le diſcours que M. Goodwill m'avoit tenu la veille, & le ſouvenir de ce qui s'étoit

paſſé entr'elle & moi quelques années auparavant, me plongerent dans un cahos d'idées que je ne pouvois débrouiller. Elle s'apperçut de mon embarras; & m'ayant fait aſſeoir : » Je ne ſuis point » étonnée, dit-elle, de votre » ſurpriſe ; en effet, vous ne » deviez pas vous attendre à voir » dans une ſituation ſi heureuſe » une femme qui a été ſi infortu- » née pendant ſa jeuneſſe J'ai été » également frappée de voir ame- » ner chez moi dans un état ſi » cruel, un homme que j'eſtime- » rai toute ma vie. Cette aventure » m'a donné beaucoup de chagrin. » Si M. Goodvill, qui ſçait toutes » les particularités de mon hiſtoi- » re, veut bien me le permettre, » & que vous ayez aſſez de force » pour en entendre le récit, je » vous apprendrai ce que la Provi- » dence a fait en ma faveur, & » comment de la femme la plus

» infortunée

» infortunée je ſuis devenue la » plus heureuſe du monde ; je le » ferai d'autant plus volontiers » que cela me fournira l'occaſion » de faire voir l'eſtime que j'ai » pour M. Thompſon. » Je la remerciai de ſes bontés de la maniere la plus ſincere, & lui dit que je ſerois charmé d'apprendre ſes avantures : M. Goodwill qui avoit quelque affaire, demanda permiſſion de nous quitter, & ſon épouſe prit la parole de la maniere ſuivante.

Aventures de Madame Goodwill.

Vous devez vous reſſouvenir, M. de l'embarras où je me trouvai le jour que je fus rencontrée par mon beau-frere en revenant de promener à la campagne avec vous, & que je vous écrivis enſuite une lettre triſte que me dicterent mes inquiétudes pour vous

& pour moi. M. Modish étoit ſi animé que je ne voulus lui découvrir ni votre nom ni votre demeure. Il juroit de ſe vanger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçu de vous; mais je tins bon contre toutes ſes menaces: la brutalité le porta à me faire des outrages dont le reſſouvenir me fait encore trembler. Une demi-heure après que je vous eus envoyé ma lettre, il me força de monter en carroſſe avec ſon frere & lui, & une valiſe dans laquelle on enferma mes habits & mon linge: le Cocher ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçues nous mena grand train, & nous conduiſit dans un Village à ſept milles de Londres, où nous débarquâmes à la porte d'une aſſez grande maiſon, que je reconnus bientôt pour un de ces endroits où on prend des fous en penſion. Figurez-vous quel fut mon déſeſpoir & mon affliction, lorſque j'entendis re-

commander à la Maîtreſſe du logis de me tenir fort reſſerrée, & même s'il le falloit, de me lier, de me raſer la tête, & en un mot de me traiter comme l'exigeroit la nature de ma maladie : après quoi mon mari m'ayant menacé d'exercer contre moi la plus terrible vangeance, il partit & me laiſſa dans un état plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Cette femme s'approcha de moi d'un air plein de douceur, & me fit de me conſoler, qu'elle voyoit déja ce dont il étoit queſtion, & qu'elle compatiſſoit de tout ſon cœur au malheur de ma ſituation : elle ajouta qu'elle avoit trop à ſouffrir elle-même de la brutalité de ſon mari pour ne pas chercher autant qu'elle pourroit à adoucir ma captivité, par pure ſimpatie. En un mot, je trouvai dans cette bonne femme tant d'humanité, que je commençai à me croire plus heureuſe que je n'euſſe

osé l'esperer. Son mari étoit à la vérité un tyran brutal, qui accoutumé de dominer & de châtier les êtres malheureux qui tomboient entre ses mains, n'eut pas plus d'égard pour moi que pour les autres; le moindre prétexte lui suffisoit pour m'enfermer dans mon appartement; il juroit que j'étois absolument folle, & qu'il falloit me traiter en conséquence. Sa femme qui m'aimoit véritablement m'avertit que si je voulois l'humaniser un peu, il falloit leur rendre le plus de services que je pourrois dans la maison. Ce stratagême me réussit: en peu de tems je fus chargée des clefs, & devins la geoliere des autres prisonniers mes compagnons. Je vous ferois dresser les cheveux, si je vous racontois de combien de crimes j'ai eu connoissance dans le tems que je passai dans cette maison. J'y vis des femmes amenées comme folles

par des maris qui en étoient las, des peres par leurs enfans, des enfans par leurs peres; tous y recevoient un traitement ſi dur, que ſouvent ils y devenoient réellement fous, ou y gagnoient d'autres maladies auſſi fâcheuſes. Les maîtres de ces maiſons ſont ordinairement des gens de la lie du peuple, qui n'ont aucun ſentiment de pitié pour perſonne, & qui uſent du pouvoir qu'on leur donne avec une dureté qui fait frémir: ils cherchent tous les moyens poſſibles pour gagner de l'argent, & on peut dire que des forçats ſont mieux nourris que leurs penſionnaires, quoique les parens payent une forte penſion pour leur entretien. Ma bonne amie qui n'étoit gueres mieux traitée, déploroit ſouvent ſa malheureuſe deſtinée, & la néceſſité où elle ſe trouvoit de ſupporter de pareils procedés, qui la pénétroient juſqu'au fond

du cœur: Dans le grand nombre de perſonnes qui furent amenées dans cette maiſon ſous prétexte de folie pendant l'eſpace d'un an & demi, j'en remarquai au moins dix ou douze qui étoient dans leur bon ſens autant que moi, & qui n'avoient été mis là que par la mauvaiſe volonté de leurs parens, & pour ſatisfaire leur vengeance & leur cruauté. Mon mari qui payoit quarante livres ſterling de penſion pour ma nourriture & ma priſon, ne vint plus m'y voir: j'appris au bout de deux ans qu'il étoit mort ſans avoir pourvû à mon entretien pour l'avenir; en conſéquence on me donna la liberté de m'en aller où je voudrois. Je me trouvai dans un grand embarras. Aller chercher le peu qu'il me reſtoit d'amis, & me pourvoir en Juſtice pour recouvrer ma dot, contre les parens de mon mari à qui il avoit laiſſé juſqu'au dernier

ſol de ſon bien, ce moyen me paroiſſoit bien lent. Mon pere étoit mort : j'avois bien encore un frere ; mais je le ſçavois mal à ſon aiſe, & outre cela trop avaricieux pour m'aider. J'eus envie de vous écrire pour vous donner avis de ma malheureuſe ſituation : j'en fus détournée par une ſuite de réflexions que je fis ſur ma conduite paſſée, dont j'étois réſolue depuis long-tems de me corriger, & qui m'avoit portée à des actions que je n'euſſe jamais faites, ſi ma bonne fortune m'eût fait tomber en partage à un mari plus doux, plus humain & plus raiſonnable que M. Modish : d'ailleurs j'eus peur de porter préjudice à la fortune d'un jeune homme à qui ſon caractere ſembloit promettre un meilleur ſort que de poſſéder le cœur d'une femme auſſi infortunée. Oui, Monſieur Thompſon, quoique je vous aye toujours aimé depuis le pre-

mier jour que je vous ai vû, j'étois pourtant réſolue à ne point me livrer à ma paſſion d'une maniere auſſi criminelle que j'avois fait auparavant; c'eſt ce qui m'empêcha de vous faire ſçavoir ma ſituation. J'acceptai à la fin la propoſition de Madame Ludlow : je m'humiliai juſqu'au point de recevoir des gages de ſon mari pour l'aider dans les affaires de ſon ménage, & quelquefois dans la ſurintendance des ſous ſous ſes ſoins. J'acceptai ce poſte uniquement par eſprit de pénitence, & pour expier en quelque ſorte ma mauvaiſe conduite paſſée. Ces réflexions ſérieuſes, la vûe des miſeres humaines, dont j'avois tous les jours quantité d'exemples devant les yeux, & la converſation de ma Maitreſſe, diſſiperent tous mes chagrins : je jouis dans cet état vil d'un calme que rien ne ſembloit pouvoir altérer ; je ne ſouhaitois plus même aucun

aucun changement dans ma fortune, lorſque la Providence, ſans doute pour récompenſer ma réſignation à ſes ordres, & me mettre par ſa bonté en ſituation de faire éclater mon repentir dans un état plus conforme à celui où je ſuis née, envoya un jour dans la maiſon comme malade, un homme qu'elle avoit réſervé pour me procurer un bonheur complet. Un caroſſe ſuivi de nombre de domeſtiques à riches livrées, arrêta à la porte; & j'en vis ſortir un homme de très-bonne mine, en qui on remarquoit une mélancolie profonde, & une eſpece de ſtupidité, qui ne paroiſſoit point naturelle, & qui marquoit trop le genre de ſa maladie pour laiſſer douter de la perte de ſa raiſon. Il étoit conduit par deux autres perſonnes à peu-près de ſon âge, qui après l'avoir fait entrer dans la ſalle de compagnie, le laiſſerent pour don-

ner à mon maître les instructions nécessaires ; ils furent plus longtems à converser qu'on ne l'est d'ordinaire en pareil cas : ils parloient avec beaucoup de force & de véhémence ; & j'entendis l'un d'eux dire à mon Maître, que s'il observoit scrupuleusement ses ordres, il auroit, outre le prix convenu, une récompense de cent guinées. Sans sçavoir pourquoi, le sort de ce bon Gentilhomme me toucha dès le premier moment ; j'eus pitié de l'aliénation de son esprit ; j'aurois voulu le voir en meilleur état, & je me sentis une inclination secrette pour le servir. Ses conducteurs me mirent chacun une guinée dans la main, en me priant de joindre mes soins à ceux de mon Maître & de ma Maîtresse, pour tenir leur ami de court, & ne le laisser voir qui que ce soit, à moins que l'un ou l'autre d'eux n'y fût présent. Je ne

pus m'empêcher de trouver dans leurs procedés quelque choſe d'extraordinaire ; & ſi je n'euſſe pas apperçu à ce Gentilhomme des ſignes de fureur dans les yeux, & de ſtupidité dans ſon air, je me ſerois imaginée dès-lors qu'on l'avoit amené plutôt comme une victime, que pour y trouver remede à ſa maladie. Quand ils nous eurent quittés, mon Maître me dit d'aller faire préparer pour lui une certaine chambre qui étoit la plus mauvaiſe de la maiſon. Je voulus lui en marquer ma ſurpriſe ; taiſez-vous, me dit-il ; point d'impertinence, & obéiſſez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit : le Gentilhomme y fut renfermé ; & lorſqu'on lui mit l'habit de la maiſon, loin d'oppoſer la moindre réſiſtance, il ſe laiſſa faire comme un enfant. Monſieur Ludlam me chargea alors d'en prendre ſoin, & de ne point en parler au Docteur *Helle-*

bere, Medecin de la maiſon, parce que ces Meſſieurs avoient apporté avec eux les remedes qu'il lui falloit, & que je devois lui donner le matin de deux jours l'un. Ce procédé, qui étoit contraire à notre méthode accoutumée, ne fit qu'augmenter de plus en plus ma ſurpriſe. C'étoit à moi à obéir ſans répliquer ; cependant quand je déclarai à ma maîtreſſe les ordres que j'avois reçus, elle ne put s'empêcher de dire en ſecouant la tête, qu'elle craignoit bien que ce pauvre malade ne ſortît pas vivant de ſa maiſon. Aucun des autres domeſtiques, hommes ni femmes, n'eurent permiſſion d'en approcher ; je fus la ſeule, tant notre Geolier avoit de confiance en moi. La premiere fois que j'allai le voir, je le trouvai dans une attitude fixe, pleurant comme un petit enfant, & à toutes les queſtions que je lui fis, il me répon-

doit avec la même ſimplicité & la même inattention. On ne lui laiſſoit manger rien de ſolide ; ſa nourriture conſiſtoit en de l'eau de gruau, du pain, du fromage & du beurre, pour leſquels il ſe ſentoit ſi peu de goût, qu'il laiſſoit tous les jours les trois quarts de ce qu'on lui avoit porté la veille. Il reſta dans cet état pendant près d'un mois que je le ſervis : tous les deux jours je mettois dans ſon eau de gruau une poudre que mon Maître me donnoit pour cela. Il étoit toujours aſſoupi, & devint ſi maigre que les os lui perçoient la peau. Je lui portois ſouvent en cachette des mets de notre table ; il les mangeoit avec beaucoup d'avidité, & bien plus volontiers que ſes nourritures ordinaires Les choſes étoient dans cet état, quand mon Maître fut obligé de faire un voyage d'une ſemaine à Cambridge, pour y aller chercher un nou-

veau malade. Nous oubliames de lui faire laiſſer de la poudre qu'il ne donnoit que doſe à doſe ; je ne la connoiſſois pas, & je n'en avois jamais vû auparavant ; mais il me paroiſſoit que c'étoit une compoſition de pluſieurs ſortes de drogues & de mineraux. Cet oubli fut cauſe que notre malade reſta trois jours ſans prendre de cette poudre, car ce ne fut qu'alors que Monſieur Ludlam s'apperçut qu'il n'en avoit point laiſſé. Il négligea ſon affaire, & revint promptement pour réparer ſa faute ; il étoit trop tard. Le matin du ſecond jour après ſon départ, notre malade commença à parler beaucoup ; il maudiſſoit ſon frere & pluſieurs autres, qu'il nommoit par leurs noms, & qui, à ce qu'il diſoit, avoient été la cauſe de ſon malheur. Cependant il me parla fort doucement, même dans ſes accès de colere ; & me dit le ſoir

avec beaucoup plus de tranquilité que je ne lui en avois encore vû, qu'on l'avoit ſurpris; que ſon frere & quelques autres perſonnes, pour profiter de ſon bien, & l'empêcher de faire un mariage qui auroit déconcerté leurs deſſeins, avoient ſaiſi l'occaſion d'une débauche, & mêlé dans ſa boiſſon une poudre ſoporifique qui l'avoit mis dans l'état où il ſuppoſoit que je l'avois vû d'abord, & qu'il ne doutoit pas qu'ils n'euſſent continué à lui faire prendre depuis de cette compoſition diabolique. Il me pria, pour l'amour de Dieu, d'entendre ſon hiſtoire; elle me parut à la vérité bien fâcheuſe. Il avoit déja été dans une autre maiſon de fols, & il s'étoit apperçu qu'on l'y avoit remis dans le deſſein de lui ôter la vie. » Je n'exige » point que vous me croyez, ajou» ta-t'il, juſqu'à ce qu'après m'a» voir entendu raconter pluſieurs

» fois mon hiſtoire, ſans y faire
» aucun changement, vous ſoyez
» convaincue par-là & par la ſitua-
» tion tranquille de mon eſprit,
» que je ne ſuis point un fol, & qu'à
» l'inſtant que je vous parle je
» jouis de tout mon bon ſens. Je
» ſens bien que depuis que je ſuis
» dans cette maiſon, on a conti-
» nué de me donner la même pou-
» dre; mais je me flatte que ce n'a
» pas été de votre aveu; & je ſuis
» perſuadé que, quand vous ſerez
» bien convaincue de la vérité de
» ce récit, & que vous ſçaurez qui
» je ſuis, vous employerez vos
» bons offices pour me procurer la
» liberté: la bonté de votre cœur
» m'en répond. De mon côté pour
» reconnoître un ſervice auſſi im-
» portant, je vous jure de la ma-
» niere la plus ſolemnelle que je
» vous rendrai la maîtreſſe de ma
» perſonne & de toute ma fortune,
» dès l'inſtant que j'aurai arrangé

» mes affaires. Si je ſuis encore
» vivant, c'eſt ſans doute qu'il y a
» eu quelque mépriſe dans l'exé-
» cution de leur indigne projet.
» Je vous conjure de me dire, ſi
» vous le ſçavez, comment on me
» donne cette maudite drogue qui
» captive mes ſens, de ne plus m'en
» donner à l'avenir, & de m'en
» faire voir. Pour vous prouver
» que j'ai toute ma raiſon, je con-
» tinuerai à contrefaire la même
» ſtupidité qu'auparavant, afin que
» votre coquin de Maître, [car je
» m'apperçois que vous ſervez dans
» cette maiſon,] ne ſoupçonne rien
» du changement heureux qui ſe
» fera en moi. » Jugez combien
» je fus ſurpriſe de l'entendre ainſi
» raiſonner. Je doutai d'abord de
» la réalité de ce que j'entendois,
» & je crus que c'étoit un accès
» ſubit de ſa maladie ; mais en me
» rappellant tout ce que j'ai rap-
» porté ci-devant, & le compa-

rant à ce qu'il venoit de me dire ; je ne pus m'empêcher de croire qu'on avoit tramé quelque projet horrible contre ce pauvre Gentilhomme. Je lui promis mes ſervices, pourvû qu'il perſiſtât le lendemain à me donner les mêmes preuves de bon ſens : j'avois entendu dire à Monſieur Ludlow que c'étoit un Gentilhomme fort riche du pays d'York, & qu'il ſe nommoit Goodwill : ce qui me ſurprenoit le plus, c'eſt que j'avois appris de pluſieurs côtés, qu'après un examen exact le Chancelier d'Angleterre avoit prononcé contre lui une interdiction pour cauſe de démence. Je lui communiquai mon embarras ; il me dit que le fait étoit véritable ; mais que ce jugement avoit été rendu contre lui dans un tems où on lui avoit fait prendre de la poudre qui l'avoit rendu pour quelques jours incapable d'agir & de répondre

pertinemment aux queſtions qu'on lui fit alors ; que pour peu qu'il eût la commodité de voir ſes amis, ils obtiendroient facilement du Chancelier la réviſion de ſon affaire ; mais que jamais il ne pourroit en venir là, ſi je ne lui procurois la facilité de s'échaper & d'aller à Londres. Le lendemain, ſon bon ſens me convainquit ſi parfaitement des mauvaiſes manœuvres de ſes ennemis, que je réſolus de faciliter ſon évaſion dès le ſoir même. Il m'en témoigna ſa reconnoiſſance de la maniere la plus affectueuſe ; il me prit dans ſes bras, & me proteſta qu'il ne vouloit ni ne pouvoit jouir de la fortune que j'allois lui rendre, à moins que je ne lui promiſſe de la partager avec lui. En un mot, Monſieur Thompſon, ſa perſonne, ſes façons, & une inclination ſecrette dont je ne pus pas me défendre, me dicterent une réponſe

conforme à ſes déſirs ; & quand je lui eus raconté mes aventures, il me dit qu'il ne pouvoit s'empêcher de remarquer que la Providence en nous faiſant rencontrer ainſi, nous avoit ſans doute deſtinés à finir réciproquement nos malheurs. Je lui aidai à déchirer les draps de ſon lit, & à fauſſer les barreaux de ſes fenêtres, où je les attachai pour faire croire qu'il s'étoit échappé ſans l'aide de perſonne. Pour moi je lui ouvris une porte de derriere, & celle du jardin ; d'où après un tendre embraſſement je le vis prendre la route de Londres auſſi vîte que ſes forces & le mauvais état de ſa ſanté le lui purent permettre. Il y avoit à peine quelques heures qu'il étoit parti, que Monſieur *Ludlam* revint fort inquiet à cauſe de ſon oubli, & il étoit déja ſur le point d'en rejetter la faute ſur moi ; mais quand en montant les dégrés il eut apperçu

ce qui s'étoit paſſé, il ſe mit à jurer & crier comme un fol; & s'il n'eût cru devoir pourſuivre Monſieur Goodwill ſans aucun délai, ſans doute dans ſa colere il m'eût bien maltraitée. J'eus le plaiſir de le voir revenir le lendemain haraſſé & déſeſperé de n'avoir pu découvrir aucune nouvelle de ſon fugitif: dès le ſurlendemain il envoya un exprès au frere de Monſieur Goodwill, pour l'inſtruire de ſa fuite, & fit mettre dans les Gazettes un avertiſſement avec promeſſe d'une récompenſe pour quiconque le rameneroit. Tout ſon reſſentiment tomba ſur moi; & malgré les remontrances de ſa femme, il jura qu'il me mettroit à la porte pour punir ma négligence. Nous avions été quelque tems ſans entendre aucune nouvelle de Monſieur Goodwill. Quand un ſoir je vis arrêter chez nous un caroſſe à ſix chevaux. Quelle fut

ma ſurpriſe, quand j'en vis deſcendre & entrer dans la maiſon Monſieur Goodwill lui-même avec un de ſes amis. Je courus à ſa rencontre ; tout en entrant il me prit dans ſes bras, & dit à ſon ami : voilà mon Ange Gardien, & la libératrice à qui je ſuis redevable de la vie & de ma fortune : Je ſuis venu, ma chere, me dit-il, le plus vite qu'il m'a été poſſible, pour vous faire partager mon bonheur. Le Lord Chancelier, convaincu par ſes propres yeux, par le témoignage de mon digne ami & de quelques autres perſonnes, qu'on lui en avoit impoſé, & qu'on a pratiqué mille mauvaiſes manœuvres pour me perdre, a révoqué ſon jugement, & m'a remis en poſſeſſion de ce qu'on m'avoit ſi indignement ôté. J'ai dirigé hier mon action contre mes ennemis ; & je veux les faire punir, comme ils méritent de l'être. Je me ſuis

rappellé cependant les obligations que vous m'avez dit avoir à Madame *Ludlam*. C'eſt pourquoi je n'ai point compris ſon mari dans l'accuſation, à condition qu'il ſervira de témoin contre mon frere & les autres conſpirateurs. *Ludlam* qui dans ce moment venoit de deſcendre, entendit ces derniers mots; & ſe jettant à ſes pieds, il avoua qu'il avoit eu part à cette affaire; & qu'il s'étoit chargé de lui faire prendre de ces drogues qu'on lui avoit remiſes, afin de le priver de la vie le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Il leur avoua encore d'autres choſes qui s'étoient paſſées entre le frere & lui, & qui les jetterent dans le plus grand étonnement. Ils lui donnerent les avis convenables en pareil cas; ce qui toucha tellement M. *Ludlam*, qu'il promit de ſe corriger à l'avenir, & les aſſura qu'il avoit un regret très-ſincere de tous les cri-

mes de cette nature dont il s'étoit rendu coupable. Je fis mes adieux à ma bonne Maîtreſſe ; & Monſieur Goodwill lui ayant fait un aſſez beau préſent, m'emmena avec lui à Londres. où il m'épouſa le lendemain matin. Depuis ce moment j'ai mené la vie la plus heureuſe avec cet excellent homme. Nous avons paſſé trois mois dans cette maiſon, & nous apprenons que les conſpirateurs appréhendant l'événement du Procès, & de n'avoir pas le tems de ſe mettre en ſureté, ſe ſont retirés en France, où mon mari juge à propos de les abandonner aux remords de leur conſcience, ſans pouſſer plus loin contr'eux ſon juſte reſſentiment ; il a fait plus ; il a même envoyé quelque argent à ſon malheureux frere pour ſurvenir à ſes beſoins, tant il aime à pardonner. M. *Lud-lam* s'eſt corrigé, & vit beaucoup mieux avec ſa femme, avec qui

je

je me fais un plaiſir d'entretenir un commerce d'amitié. Voilà, Monſieur Thompſon, les choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées. Mon mari ne ſçait rien de notre ancienne familiarité; c'eſt la ſeule circonſtance de ma vie que je lui aye cachée. Votre prudence vous dictera la conduite que vous devez tenir pour ne donner aucune inquiétude à Monſieur Goodwill, ni à moi. Je compte que vous avez toujours conſervé le même amour que je vous ai connu pour la vertu; c'eſt ce qui m'engage plus que toute autre choſe à vous demander une part dans votre amitié. De mon côté je tâcherai de vous prouver en toute occaſion, combien je me ſens diſpoſée à vous obliger, tant par mes bons offices que par ceux de mon mari. Je ſerois bien aiſe d'apprendre à mon tour quel accident funeſte vous a mis dans le cruel état où mon mari vous a

trouvé, & ſi vous continuez toujours la même profeſſion que vous aviez embraſſée.

CHAPITRE XXIX.

Il raconte ſon aventure à Madame Groodwill, *qui s'engage à prendre* Fidele *à ſon ſervice. Arrivée de Monſieur* Diaper, *avec qui il s'en retourne chez ſon pere. Il reçoit une lettre de Miſſ Louiſe. Il part pour Londres avec ſon ami, & vont tous les deux chez Miſſ Bellair.*

C'Est ainſi que cette aimable Dame finit ſon hiſtoire, dont je reſſentis un ſenſible plaiſir : le récit de ſes peines m'avoit fort touché, & je lui fis de très-bon cœur mon compliment ſur le bonheur préſent dont elle jouiſſoit, & qui à la vérité me parut ſans aucun

mêlange. La converſation nous porta inſenſiblement à admirer les voyes de la Providence qui nous mene à notre deſtination par des moyens cachés. Ce récit venant à l'appui de mes réflexions précédentes, me convainquit que tous nos projets ne ſont pas capables de produire les effets que nous en attendons, ſi la Providence n'en approuve le plan ; & que nous avons tort de nous allarmer des moindres accidens & des obſtacles qui viennent traverſer nos déſirs, puiſque ſouvent il en réſulte des effets auſquels nous les aurions cru tout oppoſés. Je commençai donc à être plus tranquille, & à me ſoumettre avec plus de patience aux volontés du Ciel.

Je remerciai Madame Goodwill avec beaucoup de chaleur des ſentimens favorables qu'elle avoit pris de moi, & lui racontai en peu de mots mes premieres aventures ;

mais je m'étendis un peu plus ſur ce qui m'étoit arrivé depuis, & principalement ſur ma paſſion pour ma chere Louiſe. Elle nous plaignit des traverſes que nous avions eſſuyées dans nos amours ; en même-tems elle m'y fortifia de plus en plus, en me repréſentant la prudence & la conſtance de ma Maîtreſſe, & ſa promeſſe de n'être jamais à d'autre que moi ; elle me fit comprendre que tous mes tranſports de fureur & de colere étoient autant d'injures à l'opinion que je devois avoir conçue d'elle, & que loin d'avancer mes affaires, ils m'avoient précipité dans une foule de dangers & de déſagrémens. Je ſentis toute la juſteſſe de ſes repréſentations, & je réſolus à l'avenir de me conduire avec plus de prudence, & d'avoir toujours devant les yeux les inſtructions de ma chere Louiſe. Elle me rappella enſuite le chagrin de *Fidele* quand

elle fut ſéparée de ſa Maîtreſſe, & s'offrit obligemment de la prendre avec elle, ſi je le voulois, en attendant que Miſſ Louiſe pût la reprendre à ſon ſervice. Cette propoſition me fit d'autant plus de plaiſir, que j'étois embarraſſé de la maniere dont je pourrois placer cette bonne fille, que ma chere Maîtreſſe m'avoit fort recommandée. J'étois ſûr que ma mere l'auroit priſe avec plaiſir; mais je connoiſſois à mon pere un fonds de délicateſſe qui ne lui auroit pas permis de la garder chez lui dans de pareilles circonſtances. Monſieur Groodwill étant rentré alors, la converſation devint générale. Il me dit entr'autre choſe, qu'il avoit été bien aiſe d'apprendre que nous fuſſions de la même Province; qu'il ſe rappelloit d'avoir vu mon pere autrefois, qu'il deſiroit trouver occaſion de renouveller connoiſſance avec lui, & qu'en quelque

endroit que je fixaſſe ma demeure; il eſperoit qu'à l'avenir nous entretiendrions enſemble un commerce d'amitié. Je me ſentis trop flatté d'une pareille propoſition, pour ne pas lui en marquer ma reconnoiſſance. En effet, Monſieur Groodwill étoit un Gentilhomme riche & très-conſideré dans ſa Province. Je découvris même dans cette converſation & dans pluſieurs autres que j'eus avec lui, qu'il étoit homme d'un grand ſens, d'un diſcernement exquis, & qu'il avoit même aſſez de connoiſſance des Belles-Lettres pour faire croire qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à étudier.

Ma ſanté ſe fortifiant de plus en plus, ils me menoient promener tantôt en caroſſe, tantôt à cheval, & tâchoient à force d'amuſemens de chaſſer ma mélancolie, & de me rendre ma premiere ſanté. Au bout de quelques jours, mon ami Dia-

per arriva. Il étoit parti avec mon commiſſionnaire ſitôt qu'il avoit appris le lieu où j'étois. Sa préſence parut répandre dans mon eſprit une nouvelle ſatisfaction, qui m'aida beaucoup à ſurmonter ce qui me reſtoit de foibleſſe. Notre entrevue fut tendre & affectueuſe; il fut affligé de me trouver ſi changé: quand je lui eus fait le détail des cruautés que l'Ecuyer Rich avoit exercées ſur moi, il entra en fureur, & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de partir ſur le champ pour aller chercher ce malheureux, & le punir de tous ſes crimes. Mes amis que j'avois prévenus de ſon mérite & de notre liaiſon intime, le reçurent avec diſtinction, & n'épargnerent rien pour nous rendre leur maiſon agréable. Je lui racontai en quatre mots l'hiſtoire de nos hôtes, qu'il entendit avec plaiſir; elle lui fournit quantité d'obſervations excel-

lentes, par lesquelles il essaya de me convaincre que mes derniers écarts avoient été extravagans & peu raisonnables. J'étois curieux de sçavoir comment mon pere & ma mere avoient appris mon départ ; il me dit qu'ils avoient été tous les deux dans une consternation inexprimable, en apprenant de *Fidele* le motif de mon voyage, & la façon brusque dont j'étois parti : pour moi, dit-il, je fus vous chercher de tous côtés, je courus en vain pendant deux jours pour apprendre de vos nouvelles. Jugez de notre chagrin & de nos frayeurs à tous, lorsqu'un Fermier du voisinage qui vous avoit vu partir, ramena au logis votre cheval qu'il avoit arrêté à travers champ. Votre mere se trouva mal ; Fidele se tordoit les mains avec tous les symptômes du désespoir. Votre pere, à qui dans ce moment je découvrois votre amour, parce que je crus devoir

devoir le faire, fut frappé de frayeur qu'il ne vous fût arrivé quelque accident, & mit de tous côtés des gens en campagne pour découvrir où vous étiez, & ce qui vous étoit arrivé. Enfin tout le monde étoit inconsolable chez vous, lorsque j'ai reçu votre lettre. Malgré votre priere, je l'ai communiquée à Monsieur & Madame Thompson, qui en ont reçu beaucoup de consolation. Le Chevalier Walter n'est point retourné chez lui depuis le jour de son départ & du vôtre. Votre pere vous trouve bien imprudent de vous livrer à votre amour pour Miss Louise, avant que d'avoir un établissement dans le monde. Mais ce qu'il blâme le plus en vous, c'est la témérité & l'étourderie avec laquelle vous vous êtes conduit dans votre passion. Cependant je crois qu'intérieurement il est porté à favoriser vos prétentions, tant

par amitié pour vous, qu'à cauſe de ſon reſpect & de ſon admiration pour le digne objet de votre flame; il n'a pas pu s'empêcher d'avouer dans le particulier que ſon mérite & ſa beauté étoient une excuſe ſuffiſante de tout ce que vous avez fait.

Deux jours après l'arrivée de mon ami, me ſentant aſſez fort pour me mettre en route, nous primes congé de Monſieur & Madame Goodwill, après les avoir remerciés de mon mieux des amitiés & des ſervices que j'en avois reçus; nous nous quittames avec proteſtations de part & d'autre d'entretenir à l'avenir une étroite connoiſſance, & je leur promis d'aller les voir encore une fois à la campagne, ou du moins auſſitôt qu'ils ſeroient retournés à leur maiſon à Londres. Nous arrivâmes le ſoir même chez mon pere; la vue de la campagne me replonge

dans ma premiere mélancolie, & m'arracha des ſoupirs. Ma mere me reçut comme un homme reſſuſcité, & la pauvre Fidele, qui avoit toujours reſté au logis depuis mon départ, fut enchantée de me revoir. Mon pere me fit un accueil fort tendre; mais au milieu des démonſtrations de la joye que lui cauſoit mon arrivée, il me fit des remontrances ſur ce que je m'étois livré à corps perdu aux mouvemens de ma paſſion. Ce n'eſt pas qu'il la condamnât, il me dit ſeulement qu'avant de laiſſer prendre à l'amour un empire ſi violent ſur mon cœur, j'aurois dû attendre du moins que mon tems d'apprentiſſage fut achevé: il termina ſon diſcours par des avis ſalutaires de modérer à l'avenir mes tranſports, & il me conſeilla d'attendre patiemment que le Chevalier Walter engagé par les ſollicitations de ſa fille, & par la vue de mon avan-

cement, reprit pour moi sa premiere estime, & consentit à me faire son gendre; ce qu'il ne désesperoit pas de voir arriver. La fin de son discours fit revivre mes espérances; je me jettai sur ses mains, que je baisai avec transport, & résolus d'observer autant que je pourrois les regles qu'il venoit de me prescrire. Fidele consentit, de l'aveu de ma mere, à aller demeurer chez Madame Goodwill: elle partit avec une lettre de complimens de ma part, & une autre de remercimens de mon pere; je lui fis présent de quelque argent, & promis de ne jamais l'abandonner, jusqu'à ce que je pusse la remettre entre les mains de ma chere Louise. Il n'y avoit pas deux heures que j'étois parti, lorsqu'un homme avec la livrée de Sir Walter me remit une lettre que je reconnus à l'instant pour être de l'écriture de ma chere

Louiſe. Voyant qu'il n'y avoit point de réponſe à faire, je récompenſai généreuſement le porteur de ſa fidelité pour ſa Maîtreſſe, & lui demandai où étoit l'Ecuyer Rich. Il m'apprit qu'il étoit dans une Terre voiſine de l'endroit où reſtoit Miſſ Louiſe, & qu'il y demeuroit avec ſon oncle, ſans faire aucun progrès ſur le cœur de ſa couſine. Je fus fâché que la diſtance des lieux ne me permît pas de châtier ce coquin ; c'étoit une choſe impoſſible; mais je me flattai de l'eſpérance de pouvoir un jour trouver l'occaſion favorable de ſatisfaire mon juſte reſſentiment. Jamais mortel ne fut ſi tranſporté que moi à la lecture de cette charmante lettre ; je la baiſai mille fois, & la portai ſur mon cœur. Que de douceurs j'y trouvai à chaque ligne ! craintes tendres, ſermens de m'aimer toujours, déſirs ardens de nous rejoindre. Mon

ame en fut attendrie au dernier point. En me donnant des nouvelles de ſa ſanté, elle m'apprenoit que ſon pere content de l'avoir éloignée de moi, lui laiſſoit plus de liberté qu'elle n'auroit oſé l'eſpérer ; qu'elle avoit engagé un domeſtique à me porter ſa lettre, & me prioit de ne point y faire de réponſe, de crainte que, ſi la choſe venoit à être découverte, elle n'en devînt plus malheureuſe. Elle tâchoit avec douceur de me raſſurer contre toutes les craintes que j'aurois pu concevoir ſur ſa fidelité & ſa conſtance ; & préſumant que je ſerois bientôt obligé de retourner à Londres, elle me conſeilloit d'y vivre tranquillement, juſqu'à ce que quelque événement favorable pût nous mettre à portée de ſuivre le mouvement de nos cœurs. La lecture de cette charmante lettre porta dans mon ame un calme & une ſatisfaction qui

ne pouvoit être égalée que par le plaiſir de voir ma belle Louiſe elle même ; mon pere, ma mere & mon ami en furent enchantés. Le tems que mon Maître avoit fixé pour notre retour s'approchoit : Monſieur Diaper qui déſiroit de viſiter Miſſ Bellair, me fit reſſouvenir que nous avions promis d'y paſſer une ſemaine : je ne pus rien refuſer à ce digne ami. Avant que de partir, nous allâmes voir encore une fois Monſieur & Madame Goodwill, Monſieur Archer & Monſieur Sharpley, & prîmes congé de tous nos amis, qui furent affligés de notre départ. Pour moi je viſitai cent fois tous les lieux où j'avois eu le plaiſir de voir mon adorable Louiſe, ſans oublier la pauvre famille où elle m'avoit mené une fois avec elle : je la trouvai dans une grande déſolation de la perte de cette bienfaitrice. Je me crus dans l'obliga-

tion de la remplacer pour le préſent ; & ayant donné quelque argent à la bonne femme pour ſuppléer à leurs beſoins actuels, je lui promis de la venir voir à mon retour à la campagne. La tendreſſe de ma mere lui faiſoit ſupporter avec peine notre ſéparation : nous la conſolâmes un peu, en lui faiſant eſpérer que nous reviendrions la voir dans quatre ou cinq mois. Mon pere fut touché ; & pour dire la vérité, nous nous étions ſi bien accoutumés à la campagne que nous ne penſions à notre départ qu'avec chagrin. Nos adieux furent ſenſibles, & nous partîmes avec mon pere, Monſieur Archer & Monſieur Sharpley, qui voulurent à toute force nous accompagner l'eſpace de quelques milles. Cette conduite ne ſervit qu'à nous attendrir encore une fois, quand il fallut nous quitter tout de bon.

Livrés à nous-mêmes, & n'étant

occupés que de nos amours, nous fimes un trajet conſidérable ſans prononcer une ſeule parole. Mais il y avoit bien de la différence entre mes réflexions & celles qui occupoient mon ami. Son cœur n'étoit agité que des déſirs & de l'impatience de revoir Mademoiſelle Bellair : pour moi je déplorois à chaque pas la diſtance immenſe qui me ſéparoit de Miſſ Louiſe, & je me repréſentois tous les obſtacles que j'avois à vaincre avant que de pouvoir me promettre le bonheur de la revoir. Occupés de ces différentes penſées, nous arrivâmes chez Monſieur Bellair, qui nous reçut avec toute la joye & les politeſſes poſſibles.

CHAPITRE XXX.

Propoſition généreuſe de M. Bellair à M. Diaper entrevoit ſon bonheur prochain. Séparation tendre de ces deux amans. Ils partent pour Londres ; leur arrivée dans cette Ville, & y ſont très bien reçus par M. & Madame Diaper.

MOnſieur Bellair & ſa digne épouſe, firent tout ce qu'ils purent pour nous marquer le plaiſir que notre viſite leur cauſoit. Miſſ Suckey, dont les charmes étoient encore augmentés depuis que nous ne l'avions vue, imagina mille petits amuſemens pour retenir plus long-tems ſon amant auprès d'elle. Nos converſations rouloient ſur les divers incidens de notre campagne, & M. Diaper, ayant dit en badinant à Miſſ Bel-

lair, que depuis qu'elle ne m'avoit vû, j'étois devenu auſſi amoureux que lui, me donna lieu de donner à mes amis une idée du caractère de Miſſ Louiſe; je leur fis le détail de mes infortunes paſſées, & de mes chagrins actuels. Tout ce que vous venez de dire, s'écria M. Bellair, ne me perſuade pas que vous ayez tant lieu de déſeſpérer que vous le croyez. Il ſemble que votre plus grande difficulté ſoit d'engager Sir Walter de conſentir à votre bonheur, & votre peu de fortune vous fait regarder cet obſtacle comme inſurmontable. Pour celui là j'y vois un bon remede, & je vous le donnerai avec bien du plaiſir. J'ai dans la Province de Leiceſter, un vieil oncle ſur le bord du tombeau, à la mort duquel il doit me revenir plus de 1100 liv. ſterling de rente. Mon bien me ſuffit déja pour ma femme & pour moi. Si je faiſois

paſſer ce bien ſur votre tête pour quelque tems, voudriez-vous vous engager de payer à votre ami, dans douze ou quatorze ans, deux mille livres ſterling, comme un ſupplément à la fortune de ma ſœur, & de remettre ce bien à moi ou à mes héritiers, avec une ſomme raiſonnable que vous payeriez auſſi à M. Diaper & à ma ſœur ou à leurs enfans, après la mort de Sir Walter pour la jouiſſance que vous auriez eue du revenu de ce bien? Qu'en dites-vous, Monſieur Thompſon, ajouta-t-il? Je vous aime aſſez pour vous en mettre en poſſeſſion ſitôt que je l'aurai, & pour lors je m'imagine que Sir Walter vous voyant cette augmentation de merite, ſi recherché actuellement, prêteroit l'oreille à votre pourſuite.

Comme j'étois ſûr que ce n'étoit point là une propoſition en l'air, & qu'il l'auroit exécuté, ſi

je le voulois, si-tôt qu'il seroit en son pouvoir de le faire, je le remerciai d'un ton moitié sérieux & moitié plaisant; & je lui demandai, pour me déterminer, tout le tems qui se passeroit jusqu'à la mort de son oncle.

Tout le tems que nous restâmes chez M. Bellair, nous nous occupâmes à la chasse, à la pêche & à de fréquentes parties de plaisir. Ce Gentilhomme & sa femme firent tout ce qu'ils purent pour chasser cet air sombre & mélancolique qui paroissoit visiblement sur mon visage malgré tous mes efforts pour le dissiper. A l'égard de M. Diaper, il étoit aussi content que peut l'être un homme amoureux qui jouit de la présence de l'objet qu'il aime, & il sembloit que rien ne pût apporter d'empêchement à son mariage; pour lequel il comptoit demander le consentement de son pere, si-tôt qu'il

ſeroit de retour à Londres, où M. Bellair & ſa famille, devoit auſſi ſe rendre dans un mois au plus tard. Miſſ Suckey étoit enchantée de plus en plus de ſon choix, & lorſqu'il parla de la perte qu'avoit eſſuyée ſon pere & qui lui donnoit beaucoup de chagrin, elle lui dit, qu'un peu plus ou moins de fortune n'étoit pas capable de lui faire aucun tort dans ſon cœur; qu'elle étoit ſûre d'être heureuſe avec lui, & que les richeſſes n'avoient aucune part à l'amitié qu'elle lui portoit. Ses ſentimens s'accordoient, en cela, avec ceux de ſon frere & de ſa ſœur, qui dirent pluſieurs fois à mon ami, que quand elle n'auroit que la moitié du bien qu'elle poſſédoit, il y en avoit ſuffiſamment pour faire le bonheur de deux perſonnes.

Enfin, le tems de notre départ arriva. Mon ami ne l'avoit ſenti-

approcher qu'avec peine ; la néceſſité de quitter ſa maîtreſſe lui donna beaucoup de chagrin. Elle en étoit de ſon côté dans une inquiétude qu'elle ne pouvoit cacher. J'ai toujours cru, depuis ce tems-là, que la Providence permet que nous ayons quelques preſſentimens des malheurs qui doivent nous arriver. Pour moi j'ai éprouvé ſouvent, à la veille de quelque accident fâcheux, un certain abattement, une langueur, une triſteſſe dont je ne pouvois me rendre raiſon ni pénétrer la cauſe. Les apparences flatteuſes d'une félicité qui ſembloit ſi proche, ne purent conſoler ces tendres amans de leur ſéparation actuelle, ni les empêcher de ſoupirer malgré eux & de répandre des larmes ; préſage trop aſſuré de la tempête qui ſe préparoit & qui menaçoit de tomber ſur leurs têtes,

La triſteſſe que M. Bel'air & ſon épouſe eurent de notre départ, nous fit voir combien nous leur étions chers; & je ne pus me défendre d'un certain regret inexprimable en prenant congé d'eux. Nous partîmes enfin, & après un voyage qui n'eut rien de particulier, nous arrivâmes à Londres en bonne ſanté, après une abſence de ſept mois & quelques jours, mais avec des diſpoſitions de cœur bien différentes de ce qu'elles étoient en quittant Londres.

En arrivant au logis, les domeſtiques eurent peine à nous reconnoître, tant nous étions hâlés: le bon Prig, qui s'y trouva, jura que nous avions fait un voyage dans les mers du Sud, & que nous en avions rapporté le teint bazanné des Indes Eſpagnoles. M. & Madame Diaper nous reçurent avec beaucoup d'amitié, & nous marquerent leur ſatisfaction de ce que

nous

nous nous étions rendus ponctuellement à leurs ordres. Nous allâmes faire nos visites, & commençâmes à reprendre nos occupations, ce qui nous parut d'abord un peu extraordinaire après une interruption si longue.

CHAPITRE XXXI.

Thompson devient mélancolique. Son maître essuye encore une grande perte. Chagrin de son ami, qui écrit à Miss Bellair. M. Diaper écrit à M. Thompson l'état de son fils; lettre de son pere qui augmente encore sa maladie. M. Diaper fait banqueroute. Conduite de cet honnête homme. Il donne à Thompson son brevet & des instructions salutaires.

AUSSITOT notre arrivée, M. Diaper partit pour Bristol, où il resta près de quinze jours

pour arranger les affaires de M. Traffic. Mais il les trouva dans un état si déplorable, que lui-même & le reste des créanciers, furent obligés d'accepter cinq sols pour livre de leurs créances. Cependant cet infortuné négociant leur ayant fait voir clairement que son malheur ne venoit d'aucun défaut de conduite de sa part, & qu'il avoit été causé par des pertes inévitables dans le commerce, ils ne firent point difficulté de le laisser travailler de nouveau; & mon maître lui laissa ses fonds entre les mains, avec toute la générosité possible.

Depuis mon retour de la campagne, j'étois continuellement occupé de ma chere Louise; je me représentois les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur. La distance immense qui nous séparoit, mes justes sujets de craindre qu'à force de menaces & de sollicita-

tions on ne la déterminât à m'abandonner, tout cela prenoit si fort sur mon tempérament, que je tombai dans une mélancolie noire & un chagrin profond, qui répandit l'alarme dans toute la maison. Tous les raisonnemens de mon ami étoient en pure pertes: nos occupations ni les amusemens que M. Diaper nous permettoit de goûter, n'apportoient aucun soulagement à mon mal. Rien ne pouvoit détourner mes pensées tristes des objets qui m'occupoient sans cesse & qui m'affectoient le cerveau. J'oubliai d'écrire à mes amis; à peine même écrivois-je à ma mere; encore mes lettres étoient remplies de questions au sujet de ma chere Louise, auxquelles elle ne pouvoit pas satisfaire; je lui en faisois même de si absurdes, que cette excellente mere, craignant que je n'en perdisse la tête, ne cessoit de me donner

des avis salutaires, pour modérer ce trouble si visible dont je n'étois pas le maître. La vie me devint à charge; je m'étois persuadé qu'il étoit impossible que je fusse jamais heureux; l'espérance avoit totalement abandonné mon cœur, & le désespoir y exerçoit un empire tyrannique. Des pleurs involontaires se faisoient passage malgré moi; je me renfermois quelquefois dans mon appartement des heures entieres, pour y rêver à mes chagrins, & je tombois dans un état de stupidité qui faisoit pitié. Ma santé déclinoit de jour en jour; j'étois comme un squelette. M. & Madame Diaper en furent allarmés; & la sensibilité avec laquelle mon cher ami partageoit mes peines, l'avoit presque réduit au même état que moi. Hélas! cet aimable jeune homme devoit bien-tôt essuyer aussi des chagrins violens. Nos affaires pri-

rent, vers ce tems-là, un tour fâcheux, qui me fit sortir de cette indifférence totale, & lui rendirent mes consolations aussi nécessaires que les siennes me l'avoient été. De trois vaisseaux qui étoient frettés pour le compte de M. Diaper, & dont nous attendions l'arrivée de jour en jour avec des retours très-riches; deux furent pris par des Corsaires de Salé, & emmenés dans cette caverne de brigands qui les confisquerent à leur profit. Cette perte fut si considérable, qu'elle nous obligea sur le champ d'arrêter nos payemens; le crédit de M. Diaper en souffrit beaucoup, & bien-tôt après il fut contraint de fermer son magasin. Il supporta ce coup en philosophe & en chrétien. Il ne pouvoit se reprocher, dans toute cette affaire, aucune faute qui pût faire tort à son caractere; c'étoit un accident que toute la prévoyance du

monde n'auroit pû empêcher. Les vaisseaux n'avoient pas été assurés. Ainsi, le mal étoit sans remede, & il fut forcé d'essuyer une perte totale, de près de cinq cent mille francs. Mon ami étoit inconsolable; cet accident détruisoit toutes les espérances flatteuses qu'il avoit conçue d'un bonheur inaltérable dans la possession de sa chere Bellair. Son pere avoit consenti à ce mariage; il l'avoit associé avec lui dans son commerce, & devoit partir dans un mois pour terminer cette grande affaire. Ce n'est pas que mon ami Diaper eût plus d'attachement qu'il ne faut pour les richesses: son ambition étoit uniquement de rendre sa femme heureuse & contente, & d'assurer un état riche & indépendant à leur postérité. Il n'est pas surprenant qu'il ait ressenti si vivement une perte qui détruisoit toutes ses idées & renversoit ses

projets. De mon côté, je ne pouvois m'empêcher de ſonger que c'étoit un contretems bien fâcheux pour moi; mon digne maître, auſſi bien que ſon fils, m'avoient promis pareillement de me mettre en ſociété avec eux; je me voyois déchu de toutes mes eſpérances, & plus éloigné que jamais de poſſéder un jour ma chere Louiſe. La fortune ſembloit prendre à tâche de rompre toutes mes meſures, je ſoutins ce coup avec plus de fermeté que je ne m'en ſerois cru capable, & je ne ſongeai qu'à faire des efforts pour conſoler mon ami. Mais il ſe refuſoit à tous les motifs qu'on lui en apportoit; & dans l'accablement où il étoit, il écrivit ſon malheur à Miſſ Suckey dans les termes que l'amour & le déſeſpoir lui ſuggererent. Je ne puis me réſoudre à paſſer ſous ſilence la réponſe de cette demoiſelle, qui, quand tout autre mo-

tif étoit impuiſſant, lui rendit en quelque ſorte ſa tranquillité & un peu de goût pour la vie.

» Vos derniers malheurs, Mon» ſieur, m'ont attriſté & attendri » en même tems; ne croyez pas » que ce toit à cauſe de la perte » qui doit retomber auſſi ſur moi. » Mon amour pour M. Diaper a » des fondemens plus nobles que » l'eſpérance des richeſſes & des » faveurs de la fortune. Votre mé» rite perſonnel & vos vertus, ſont » les qualités qui vous ont acquis » la poſſeſſion de mon cœur; au» cun accident n'eſt capable de » vous en priver. Une petite por» tion de richeſſes ſuffit pour faire » le bonheur de deux perſonnes » raiſonnables; & quand il ſeroit » vrai qu'il ne vous reſteroit pas » même de quoi ſubvenir aux be» ſoins ordinaires de la vie; je n'en » ſerois pas moins heureuſe & ſa» tisfaite, tant que je ſçaurai que

les

» les mêmes qualités embelliſſent
» votre ame. Si cette raiſon nous
» oblige à retarder notre mariage,
» ſoumettons-nous y avec patien-
» ce; mais, ſoyez-en convaincu,
» rien n'eſt capable de me faire
» changer: mon affection eſt trop
» pure pour éprouver la moindre
» altération. Vous connoiſſez ma
» fortune; vous pouvez dès-à-pré-
» ſent en diſpoſer, ſi elle peut
» vous être utile, je vous l'offre
» très-ſincerement de l'agrément
» de mon frere. Vous ſerez mon
» adminiſtrateur & le dépoſitaire
» de mon bien; & je ne vous de-
» mande autre choſe que d'en met-
» tre en réſerve une partie pour
» fournir à nos beſoins, en cas que
» le malheur vous pourſuivît en-
» core, comme il a déja fait. Mon
» cher, ayez autant de réſignation
» que moi aux décrets de la Pro-
» vidence, & ſupportez ſans mur-
» mure des pertes qui ſont à pré-

» ſent ſans remede, mais qui peu
» vent ſe réparer avec le tems.
» Adieu, ſoyez bien aſſuré que M.
» Diaper occupe toutes les pen-
» ſées de ſon affectionnée,

» Suſanne Bellair.

Fille généreuſe & déſintéreſſée! puiſſent vos excellentes qualités être le modele de votre ſexe, & ſuppléer aux défauts de mille autres moins parfaites. Maudit ſoit l'auteur qui répand le venin de ſa ſatyre ſur votre ſexe. Puiſſe celui qui attaque toutes les femmes ſans diſtinction, ne jamais éprouver leurs faveurs ineſtimables. Que la délicateſſe & la généroſité naturelle de vos ames ne diſſipent jamais les idées noires & mélancoliques de ſon cœur; ô vous! qui portez dans les ames des plaiſirs ineffables & une paix ſans nuages: venez bannir nos chagrins mortels. Pour moi qui reconnois avec tranſport votre ſu-

délité & votre candeur, la juſteſſe naturelle de vos penſées, votre diſcernement exquis, & la félicité que vous répandez autour de vous, je benis le Créateur puiſſant qui vous a donné l'être & dont les ouvrages ne pouvoient être parfaits, s'il n'y avoit mis la derniere main en vous formant. C'eſt alors que l'homme a commencé véritablement à vivre: c'eſt alors qu'il a ſenti un bonheur que rien ne peut ſurpaſſer que la poſſeſſion du ciel même. C'eſt votre ſexe qui a rafiné la groſſiereté de ſa compoſition, en nous enſeignant l'art de perfectionner nos ames. Vous êtes la ſource d'où naiſſent toutes les douceurs & les agrémens de la vie. La douleur avec les contorſions & les cris qui l'accompagnent, diſparoît devant vous; un ſourire de votre part les fait évanouir. Les inquiétudes funeſtes,

la triſteſſe dévorante, toute la foule des idées mélancoliques fuyent votre préſence.

Mon ami n'eut pas plutôt repris ſa tranquillité, que, comme s'il eût été écrit que nous aurions beſoin alternativement de la conſolation l'un de l'autre ; je tombai dans l'accablement, & m'abandonnai avec plus de violence que jamais aux accès d'une triſteſſe profonde. J'en vins au point de ne pouvoir ſouffrir le travail, ni ſupporter une converſation ordinaire. Mon maître, plein de bonté, fit ce qu'il put pour me tirer de cet état déplorable ; ſes raiſonnemens, ſes efforts, furent inutiles : comme il ſoupçonnoit en partie la cauſe de la ſituation de mon eſprit, par les avis qu'il avoit eus en différens tems de ce qui ſe paſſoit entre ſon fils & moi ; il crut ne devoir pas différer plus long-tems à informer mon pere de

mon état actuel, & de son inquiétude sur les suites. Il lui écrivit donc que s'il croyoit que l'air de mon pays pût contribuer au rétablissement de ma santé, il me permettroit d'aller passer quelque tems dans le Comté d'York, quoiqu'il eût bien besoin de moi à Londres. Je ne sçus tout ce complot que quand un matin M. Diaper me remit une lettre de chez moi qui étoit renfermée dans une autre à son adresse. Je crains, me dit-il, en me la donnant, que vous n'y trouviez quelques nouvelles affligeantes; mais ne perdez pas de vûe qu'il faut recevoir avec patience les maux que le Ciel envoye, sans l'irriter encore en murmurant contre ses décrets, ou en se livrant à un chagrin sans bornes. Ce préambule me frappa; mais, ô Dieu! qu'elle fut ma situation, lorsqu'ayant ouvert cette lettre, j'y lus ce qui suit.

Mon cher fils,

» Quand je ſonge à la fragilité » & à l'inconſtance des plaiſirs, à » l'incertitude de la vie, aux pei- » nes que nous éprouvons à toute » heure au peu de ſuccès de nos eſ- » pérances & à la briéveté de notre » exiſtence, que l'avidité & l'em- » preſſement avec leſquels nous » courons après un bonheur ima- » ginaire me paroiſſent mépriſa- » bles? *L'homme né de la femme n'a* » *que très-peu de tems à vivre, & cet* » *eſpace, tout court qu'il eſt, eſt rem-* » *pli de miſere.* C'eſt un arrêt pro- » noncé contre nous dès l'inſ- » tant de notre naiſſance, & nous » en ſentons les fatals effets dans » tout le cours de notre vie; nous » devons donc nous réſigner à la » volonté de cet Etre qui ordon- » ne de tout pour le mieux & dont » les voyes ſont impénétrables.

» Marchons vers notre destina-
» tion, & que les accidens qui
» nous arrivent pendant la route,
» ne nous empêchent pas de cher-
» cher un état plus heureux qui
» nous attend certainement au
» bout de la carriere. Songeons
» que nous avons des devoirs à
» remplir, & qu'une douleur ex-
» cessive nous en rend incapables.
» C'est commettre le plus grand
» des crimes que de vouloir se
» soustraire aux décrets de la Pro-
» vidence: vous êtes jeune, & par
» conséquent en état de rendre
» des services à vous & aux au-
» tres: Dieu vous a donné un
» cœur droit & une ame raison-
» nable; faites un bon usage de
» ces dons, en vous appliquant
» aux devoirs de votre état. Je
» vous l'ordonne comme pere;
» je vous y exhorte comme Théo-
» logien; je vous en conjure com-
» me chrétien, & je vous le re-

» commande Philoſophe. Mais ô
» mon fils ! je ne puis m'empêcher,
» comme homme, de vous avouer
» ma foibleſſe. Je ſens d'avance
» toute la douleur que va vous
» cauſer la triſte nouvelle que j'ai
» à vous annoncer. Votre pauvre
» Louiſe n'eſt plus ; une maladie
» fâcheuſe nous en a privés il y a
» plus de quinze jours, dans le
» Comté de Sommerſet : tout le
» pays pleure ſa perte ; votre me-
» re en particulier en eſt inconſo-
» lable, & la crainte des ſuites
» que cette nouvelle peut cauſer
» ſur vous, l'afflige beaucoup.
» Nous en avons reçu avis par
» Sir Walter lui-même, qui reſ-
» ſent dans cette occaſion, toute
» la douleur dont un bon pere
» peut être accablé. Il dit haute-
» ment qu'il déſireroit que cer-
» taines choſes ne fuſſent point ar-
» rivées qui ſans doute ont occa-
» ſionné la mort de ſa digne fille ;

» & je fais tous mes efforts pour
» le conſoler. Rappellez-vous,
» mon fils, la prudence & la con-
» duite excellente de votre aima-
» ble Louiſe; penſez à la maniere
» dont elle se fût comportée ſi on
» lui eût annoncé votre mort; elle
» en eût été fort affligée ſans dou-
» te; mais ſes ſentimens de reli-
» gion ne lui euſſent pas permis
» de porter ſes regrets à un excès
» criminel. Regardez-vous com-
» me obligé de ſuivre les maxi-
» mes qu'elle n'a pas manqué de
» vous inſpirer pendant ſa vie, &
» tachez de dédommager le mon-
» de de ſa perte, en imitant ſes
» vertus. M. Diaper eſt auſſi tou-
» ché que moi de votre affliction;
» conſidérez qu'il a plus beſoin de
» vos ſervices que jamais; votre re-
» connoiſſance pour lui, votre ami-
» tié pour ſon fils, votre obéiſſan-
» ce pour votre mere & pour moi,
» & plus que tout cela, votre pro-

» pre bien doivent vous empêcher
» de vous livrer à des chagrins inu-
» tiles, & étouffer vos murmures
» contre la Providence. Sir Wal-
» ter a congédié son neveu, & ce
» qu'il y a de plus extraordinaire,
» il vous fait ses compliments, &
» vous prie d'oublier ses injusti-
» ces. Je suis toujours votre af-
» fectionné & tendre pere,

William Thompson.

Le désespoir des damnés, les regrets d'un malheureux languissant dans un cachot, les fureurs d'un frenetique ne sont qu'une foible esquisse de ce que je sentis à la lecture de cette lettre. Je fus saisi à l'instant d'une fiévre violente accompagnée de délire, pendant lequel je ne cessois d'appeller mon aimable & malheureuse Louise. A la vérité la force de mon tempéramment prit le dessus; ma santé s'est rétablie par l'art des Médecins & les soins exces-

sifs de la famille de M. Diaper, qui parut plus affligé de mon état que de ses propres malheurs : mais mon ame abattue tomba dans un état de stupidité & d'insensibilité. Je n'agissois, pour ainsi dire, que par ressort. Pour surcroît de malheur, mon cher maître pressé de tout côté par ses créanciers, fut forcé de faire une banqueroute dans laquelle son fils fut compris. Il n'est pas possible d'écrire avec quelle force & quelle sérénité d'ame cet excellent homme supporta un si grand malheur ; on ne l'entendit point se plaindre, & il conserva, au milieu du bouleversement de ses affaires, un air qui surprit tout ceux qui avoient connu toute l'étendue de la fortune qu'il venoit de perdre. S'il sentit quelque chagrin, ce fut à cause de son fils que ce revers fâcheux mettoit dans la nécessité de recommencer de nouveau à tra-

vailler, & qui étoit accablé de ce coup. Le malheur de cette famille au sort de laquelle le mien étoit si intimement lié, m'affligea à tel point que je n'étois capable, ni de leur donner ni d'en recevoir moi-même de la consolation. Mon maître même en vint à faire tous les efforts possibles pour modérer les transports de ma douleur, & l'air tendre dont il s'y prenoit, ne faisoit qu'augmenter mon trouble. Quand toutes les procédures furent en état, les créanciers reçurent les 4 cinquiémes de ce qui leur étoit dû, & ils trouverent tant de justice & d'équité dans les procédés de M Draper & de regularité dans ses comptes, qu'ils lui proposerent de ne prendre que la moitié de la somme, s'il vouloit continuer le commerce: mais comme il se trouvoit déja avancé en âge, il leur marqua tant de répugnance à se replonger dans l'em-

barras des affaires, qu'ils ne purent l'y déterminer, & ils firent, à mon ami, un préſent de 300 guinées pour lui marquer leur eſtime. M. Diaper jouiſſoit du chef de ſa femme, d'un bien capable de lui faire paſſer heureuſement le reſte de ſes jours dans une retraite loin du bruit & des embarras de la vie inquiette qu'il avoit menée juſqu'alors, & dont il ſe ſentoit entierement dégoûté. Ce bien valoit près de 200 liv. ſterlings de rente, auxquels les créanciers n'avoient rien à prétendre; ils en étoient même ſi éloignés, qu'ils firent préſent à Madame Diaper d'une grande partie de ſa vaiſſelle d'argent & de pluſieurs meubles de prix. Quand mon maître ſe vit entierement débarraſſé, il me fit venir un matin & m'adreſſa ces mots, » Vous » voyez, mon cher Thompſon, à » quoi ſe ſont terminés tous les » ſoins & les peines que je pre-

» nois uniquement pour laiſſer du
» bien à votre ami ; vous connoiſ-
» ſez les accidens qui ont détruits
» tous mes projets de fortune ; il
» ne me reſte plus que ce qui m'eſt
» abſolument néceſſaire pour vi-
» vre dans la retraite avec ma fa-
» mille. Une de mes plus grandes
» peines, cher ami, eſt de me voir
» hors d'état de reconnoître, com-
» me je l'aurois voulu, votre mé-
» rite, votre fidélité, & l'affec-
» tion que vous avez toujours eûe
» pour moi & pour ma famille ;
» j'eſpere que le ciel vous en ré-
» compenſera amplement tôt ou
» tard. Ici ce bon ami répandit
» des larmes auxquelles je mêlai
» les miennes. A peine pus-je lui
» dire : vous avez trop de bonté,
» Monſieur, je ne merite point
» que vous vous attendriſſiez ainſi
» ſur mon ſort ; votre infortune
» m'afflige trop, je ne pourrai ja-
» mais la ſupporter. Ne dites point

» cela, mon fils, je vous prie, ré-
» pliqua-t-il; après quelques mo-
» mens de silence, il reprit ainsi.
» Je désirois ardemment, comme
» vous sçavez, de vous lier inti-
» mement avec ma famille, en
» vous associant dans le commer-
» ce que j'aurois quitté alors pour
» le laisser à vous & à mon fils qui
» vous aime plus qu'un frere; mais
» vous le voyez, la Providence en
» a disposé autrement; il faut nous
» soumettre à ses décrets. Je me
» suis apperçu que mon fils n'a
» point d'inclination pour son
» état, & je travaille à le faire al-
» ler aux Indes Orientales, en
» qualité de Supercargo pour la
» Compagnie: c'est un poste dans
» lequel il compte pouvoir trou-
» ver les occasions d'acquérir une
» fortune capable de le rendre
» heureux avec la jeune Dame
» que vous connoissez. Pour moi
» je tacherai toujours de vous

» rendre tous les ſervices qui dé-
» pendront de moi; la décadence
» de mes affaires n'a diminué en
» rien, grace à Dieu, des protec-
» tions que je m'étois faites. Je
» ſens bien qu'avant de vous dé-
» terminer au choix d'un état,
» vous devez conſulter la volon-
» té de votre bon pere. Diſpoſez
» de ma maiſon de campagne,
» comme de la vôtre, juſqu'à ce
» que vous receviez de ſes nou-
» velles. Voilà vos Lettres d'ap-
» prentiſſage; je vous dégage du
» peu de tems qui vous reſtoit en-
» core à faire pour achever vos
» ſept années. Je ſuis trop con-
» tent de votre conduite pour
» vous mettre dans le cas d'aller
» demeurer chez un autre. Je ſou-
» haite que votre eſprit reprenne
» ſa premiere tranquillité; je vous
» conſeille, ſur-tout, d'avoir gran-
» de attention ſur votre conduite:
» ſi vous entrez dans les affaires,
» comme

» comme je le suppose, vous ver-
» rez qu'un bon caractere est le
» plus grand bien, & celui qui
» vous servira le plus dans tout le
» cours de votre vie; vous êtes
» maintenant votre maître, & j'es-
» pere, qu'à l'avenir vous me fe-
» rez honneur, vous serez la con-
» solation de vos parens, & que
» vous chercherez à vous rendre
» utile à tout le genre humain. »
J'avois le cœur si plein que je ne pus lui répondre. Je saisis sa main que j'arrosai de mes larmes. Je n'avois point encore entendu dire que mon ami dût aller en mer; l'idée de sa perte fut pour moi un surcroît de chagrin que je ne pouvois digérer. Madame Diaper & son fils, entrerent aussi-tôt après, & me firent compliment sur mon entiere liberté. Je les assurai que cet état ne pouvoit différer en rien de celui dont j'avois joui par leurs bontés, depuis l'instant que j'étois

entré chez eux. M. Diaper nous fit un régal à cette occaſion, & nous paſſâmes enſemble la ſoirée auſſi agréablement qu'il étoit poſſible dans de pareilles circonſtances.

CHAPITRE XXXII.

M. Diaper fait part de ſes deſſeins à Thompſon. Il prend congé de Miſſ Bellair. Il eſt accompagné juſqu'à Graveſand par Thompſon & Prig. Leurs tendres adieux. Il s'embarque pour la Chine. Thompſon rencontre à Blackwall une ancienne connoiſſance. Son hiſtoire & ſa mort. Il ſauve la vie à une femme qui ſe noyoit. Qui étoit cette femme. Suite de ſon hiſtoire.

SITOT que nous fumes ſeuls mon ami & moi, je me plaignis à lui du deſſein qu'il avoi

formé de me laiſſer ſeul pour aller s'expoſer aux dangers évidens des mers & des tempêtes, & à l'intempérie des climats éloignés ; il me dit qu'il avoit réſolu de ne m'en parler, que quand il ſeroit ſûr du tems de ſon départ, afin de ne point m'allarmer d'avance ; qu'il avoit eu bien des combats à ſoutenir en lui-même avant de former cette réſolution ; mais que c'étoit le moyen le plus court pour réparer ſes pertes, & hâter le bonheur dont il devoit jouir avec ſa charmante Bellair. Je lui répondis, que pour y parvenir, je ne penſois pas qu'il fût néceſſaire qu'il eût une fortune à lui offrir ; qu'aſſurément Miſſ Suckey feroit tout pour lui ; que d'ailleurs, mon pere ayant deſſein de m'établir avec 5 ou 6 mille livres ſterlings de fonds, nous pourrions nous aſſocier enſemble, & qu'au moyen des pratiques de ſon pere, & de

beaucoup d'aſſiduité de notre part, nous nous verrions bientôt dans un état aſſez opulent. Il m'embraſſa pour me remercier de cette offre; en même tems, il me dit de ne point combattre ſa réſolution; que la ſeule choſe qui lui fît peine en partant, étoit de ſe ſéparer de l'objet de ſes déſirs, d'un ami ſi cher & de parens ſi tendres; enſuite reprenant un air de vivacité que je ne lui avois point vû depuis long-tems, il s'écria: allons, mon cher, je vous prédis que nous jouirons un jour tous les deux d'un bonheur complet, pourvû que vous puiſſiez oublier le coup fatal qui vous attriſte, & j'eſpere que vous en viendrez à bout, avant que j'aye le plaiſir de vous revoir. Je fus obligé à la fin, quoiqu'avec regret, d'approuver ſes réſolutions, & nous allâmes enſemble chez Miſſ Bellair dont il vouloit prendre congé. Il y avoit déja quel-

ques jours qu'elle étoit arrivée à Londres avec ſon frere & ſa famille; il les avoit déja vûs, & les avoit fait conſentir à ſon départ. Il devoit s'embarquer dans deux jours, & aller le lendemain prendre congé des Directeurs qui lui avoient donné un bon poſte à Canton dans la Chine. Leurs adieux furent très-tendres, & nous arracherent des larmes à tous. Après s'être promis une conſtance éternelle, ils ſe ſéparerent: mais auparavant ils ſe joignirent à M. Bellair & ſon épouſe, pour exiger de moi que je les viſitaſſe auſſi ſouvent que je pourrois: je le leur promis avec plaiſir. Sa ſéparation d'avec M. & Madame Diaper ne fut pas moins touchante, & il partit le lendemain au ſoir avec Prig & moi qui étions réſolus de ne le quitter que quand nous verrions ſon vaiſſeau à la voile. Nous arrivâmes à Graveſand ſur les dix heu-

res du soir, & nous trouvâmes, dans la même auberge, les autres Supercargo ses confreres, qui devoient monter le même vaisseau. C'étoit un bâtiment de 32 canons & 150 hommes d'équipage, commandé par le Capitaine Friendly. Nous y passâmes deux jours fort agréablement, à l'exception de la tristesse que causoit à mon ami la langueur continuelle de mon ame. Il exhorta Prig à me quitter rarement & à tacher de dissiper ma mélancolie ; & lui dit, qu'à son retour, il lui demanderoit compte de ma santé. En effet, Prig s'étoit conduit, depuis notre arrivée d'York, avec tant d'amitié & d'égards pour nous, & nous l'avions trouvé si changé de caractere, que nous avions conçu pour lui une haute estime. La part qu'il avoit pris au dernier malheur de M. Diaper, qui lui avoit rendu beaucoup de services, avoit en-

core augmenté l'idée que nous avions conçue de ſon bon cœur. Tout étant prêt pour mettre à la voile, & le vent ſe trouvant favorable, il fallut nous ſéparer. Ce moment fut cruel pour tous les deux : nous ne pûmes pas le ſupporter avec la fermeté que nous nous étions promiſe. Tous les ſpectateurs qui étoient des Marins, gens groſſiers, incapables de connoître les ſentimens délicats qu'inſpire une amitié auſſi vive que la nôtre, furent tous ſurpris de la peine que nous eumes à nous quitter ; nous ſuivîmes des yeux le vaiſſeau, juſqu'à ce que l'éloignement le fit entierement diſparoître. Je priai Dieu, mille fois, de le ramener en ſanté & heureux, & de le rendre bientôt aux embraſſemens de ſes amis, & à ſon pays natal. Le lendemain nous retournâmes à Londres par eau, dans un bateau que nous louſ-

mes pour cet effet. En passant par Blackwall, nous eûmes la curiosité d'entrer dans un bâtiment, où l'on embarquoit des Criminels de trois ou quatre alléges couvertes, pour les transporter aux Colonies de l'Amérique. Comme nous étions occupés à regarder ces malheureux, nous apperçûmes une femme pâle & livide, couverte de haillons; elle avoit la mort sur les lévres; plusieurs matelots la soutenoient, & je vis les traits d'un visage qui ne m'étoit pas inconnu. Bientôt je me rappellai que c'étoit la perfide Nanny, qui m'avoit si bien trompé d'intelligence avec Packer. Elle avoit été la cause de mes premiers malheurs. Néanmoins son état me fit peine, & elle n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, qu'elle s'évanouit. Quand elle fut revenue à elle, je voulus sortir, elle m'appella d'une voix foible & demanda à me parler. Je m'approchai

m'approchai. Cette pauvre fille ſe jetta à genoux & me demanda pardon du tort qu'elle m'avoit fait. J'allois lui répondre, lorſqu'un des Officiers m'offrit ſa chambre en cas que cette jeune fille eût quelque choſe à me dire. J'y conſentis; elle nous y ſuivit du mieux qu'elle put, & m'adreſſant la parole: M. me dit-elle, comment oſerai-je vous regarder après tout ce que vous ſçavez de moi? Vous ne m'eûtes pas plutôt abandonnée, que le malheureux qui m'avoit débauchée le premier, me quitta, & me laiſſa dans la miſere. Cette miſere me contraignit de chercher ma ſubſiſtance dans le plus horrible des métiers. Je me retirai à *Covent Garden*, dans une maiſon ſuſpecte, où il m'avoit ſouvent menée, & m'avoit voulu perſuader de prendre un logement. J'y fus long-tems expoſée au caprice de tous les libertins, juſqu'à ce qu'enfin une maladie horrible, fruit

ordinaire de la débauche, me ruina entierement le tempérament & me laiſſa dans l'état le plus déplorable. L'extrême beſoin où je me trouvois, m'engagea un jour à dérober un Gentilhomme qui paſſoit par le *Strand*. Je fus priſe ſur le fait; on me fit mon procès, & j'ai été condamnée à paſſer dans les Colonies. C'eſt là que vous voyez qu'on me mene avec tous ces autres malheureux. Je me ſens maintenant ſi mal, que même en vous parlant j'ai peine à me ſoutenir; & j'eſpére que bientôt la mort me délivrera de tous mes maux. Je crois m'être réconciliée avec le Ciel, & je mourrai ſatisfaite, ſi vous me pardonnez. A ces mots, elle pleura amérement: je l'aſſurai que je lui pardonnois de bon cœur, que j'eſpérois que le Ciel auroit égard à ſon répentir, & que c'étoit le moyen d'expier ſes crimes. Mon action lui cauſa beaucoup

de joie, & tandis qu'on préparoit quelques rafraîchiſſemens que j'avois ordonnés pour elle, je lui demandai ſi ſon pere & ſa mere étoient encore vivans; elle m'apprit qu'ils étoient morts tous les deux, & que ſans doute ſa mauvaiſe conduite n'y avoit pas peu contribué. Ce ſouvenir lui arracha un ſoupir qui me parut ſortir du fond de ſon cœur. Nous lui donnames tous les deux quelque argent, & lui ſouhaitames aſſez de vie pour pouvoir expier ſes fautes & ſe voir encore une fois heureuſe. Mais à peine avions-nous fini, qu'il lui prit une foibleſſe. Elle tomba; & lorſque nous voulumes la relever, cette malheureuſe venoit d'expirer.

Une mort ſi ſubite nous étonna beaucoup; nous ne pûmes nous empêcher de réflechir ſur cet accident, & de le regarder comme un exemple frappant de la Provident

ce, qui ſembloit m'avoir conduit ſur le vaiſſeau pour donner quelque conſolation, & remettre la paix dans l'ame de cette infortunée, à l'inſtant même qu'elle alloit être ſéparée de ſon corps.

Nous deſcendimes dans notre chaloupe; & nous avions à peine fait un demi-mille, qu'une autre chaloupe, en paſſant devant nous, rencontra la hanſiere d'un vaiſſeau, qui la fit renverſer, avant même que nous euſſions le tems d'y jetter les yeux pour voir s'il y avoit quelques paſſagers: nous ordonnames à notre Batelier de s'arrêter, afin de pouvoir ſecourir les gens de cette barque, en cas qu'il y en eût quelques-uns en danger. Nous apperçumes alors une femme dont la tête parut au-deſſus de l'eau à quelque diſtance: en même-tems le Batelier nous apperçut, & commença à nager de notre côté. Nous le primes dans no-

tre chaloupe, mais la femme que nous avions vue, alla encore une fois à fond, avant que le ſecours pût arriver; car il ne ſe trouvoit point d'autre bateau que le nôtre, lorſque cet accident arriva. Nous attendimes qu'elle reparût une ſeconde fois ſur l'eau: en effet nous la vimes en un inſtant au côté de notre chaloupe: je la ſaiſis par le bras, & lui ſoutins la tête au-deſſus de l'eau, tandis que Prig & notre Batelier vinrent m'aider à la tirer tout-à-fait dans la chaloupe. C'étoit heureuſement la ſeule perſonne qu'il y eût à ſecourir. Nous fimes donc notre poſſible pour la rappeller à la vie. Nous lui mimes la tête en bas, & lui fimes jetter une quantité prodigieuſe d'eau qu'elle avoit avalée; Monſieur Prig lui ayant ouvert adroitement la veine avec un canif, elle reprit ſes ſens. Nous nous fimes mettre à bord ſur la côte de Surrey; & for-

tant du bateau, nous portames cette femme, à l'aide de deux Matelots, dans une auberge, où nous la fimes coucher, réſolus d'attendre qu'elle fût entierement revenue de ſa foibleſſe, & de la remettre chez elle, d'autant plus qu'à ſon habillement il y avoit lieu de croire que ce n'étoit point une femme du commun. Vers le midi elle ſe leva, deſcendit où nous étions, & nous fit mille remercimens de lui avoir ſauvé la vie. A l'inſtant qu'elle nous parla, je crus, au ſon de ſa voix, & à ſa maniere de s'exprimer, qu'elle ne m'étoit pas inconnue: lorſque je l'eus regardée attentivement, nous fumes également ſurpris, moi de reconnoître en elle cette Courtiſanne que j'avois vue à Vauxhall, & elle de trouver en moi le bienfaiteur qui l'avoit délivrée long-tems auparavant des mains de la populace. Le changement que ſon état

avoit fait ſur ſon viſage, quand elle étoit dans la chaloupe, m'avoit empêché de la reconnoître. Je m'écriai alors : Quoi ! Mademoiſelle Tripſey m'a encore une fois obligation. En vérité, ajoutai-je, mon ami Prig, voilà deux aventures qui paſſeroient pour romaneſques, ſi on prenoit la peine de les écrire. Madame, dis-je à cette femme, je ſuis ravi de vous voir ſur un ſi bon pied : je penſe que vous devez avoir changé de vie. Elle fut ſi étonnée de ce diſcours, qu'elle reſta quelques minutes ſans me répondre ; mais enfin elle reprit courage, & nous parla ainſi.

Suite de l'Hiſtoire de Mademoiſelle Tripſey.

Le Ciel vous avoit deſtiné à être mon bienfaiteur, malgré les mauvais traitemens que je vous ai occaſionnés. Vous m'avez ſauvé en mê-

me-tems l'ame & le corps : car ce ſont vos bontés plus que toute autre choſe, qui m'ont déterminée à quitter le genre de vie que je menois ; & maintenant j'allois être noyée ſans vous. Plût à Dieu, M. qu'il fût en mon pouvoir de reconnoître ces obligations comme je voudrois ; mais la généroſité de votre cœur m'eſt connue ; je ſçais que vous ne ſerez pas fâché d'apprendre comment une malheureuſe abandonnée au crime, a paſſé par votre moyen de la miſere la plus grande, à un état heureux.

On ne peut être dans une ſituation plus cruelle que la mienne, lorſque vous me vîtes ſi maltraitée entre les mains d'une populace barbare. Vous m'avez délivrée généreuſement ; & vos exhortations jointes aux réſolutions que j'ai faites depuis, ont beaucoup contribué à me faire changer de vie. Je me cachai tout le jour dans les en-

droits de la campagne les moins fréquentés, & à force de marcher mes habits ſe ſécherent ſur mon dos. Je méditois en même-tems comment je pourrois à l'avenir trouver ma ſubſiſtance, ſans recommencer le métier indigne que j'avois fait juſqu'alors, & ſans me retrouver dans la compagnie de ceux qui avoient cauſé ma ruine. J'étois née de parens honnêtes qui étoient morts quelques années avant que je donnaſſe dans la débauche; ils n'avoient laiſſé que deux enfans, moi & mon frere, riche Fermier dans le Comté de *Midleſex*; mais il avoit marqué tant d'averſion pour moi, depuis que j'avois donné dans le travers, que je ne crus pas devoir l'aller trouver ni me mettre ſous ſa protection. Je marchois ainſi en rêvant du côté de Londres. La lenteur de ma marche, mon défaut d'attention ſur ce qui ſe paſſoit

dans le chemin, me firent ſans doute regarder comme une de ces femmes dont j'avois fait le métier. Un homme qui paſſoit à cheval, m'appella d'un ton familier, & me demanda comment je me portois, & ſi j'étois d'humeur de lui accorder certaines faveurs. En levant les yeux vers lui, je reconnus cet homme pour le même frere à qui je penſois un inſtant auparavant; mais j'étois bien certaine que les grands changemens qui s'étoient faits en moi depuis que je ne l'avois vû, l'empêchoient de me reconnoître. Cette rencontre me parut un coup de la Providence; je reſolus de ſuivre cette aventure, & de voir juſqu'où elle pourroit aller, avant qu'il me reconnût. C'eſt pourquoi je traverſai la route à quelques diſtances de lui d'un air tout-à-fait évaporé. Il deſcendit de cheval, & me tirant par le bras, il alloit ſans doute tenter de ſe ſa-

tisfaire s'il n'étoit paſſé du monde dans le même tems. Pour lors je lui criai : Mon frere, concevez-vous l'énormité du crime que vous voulez commettre. Ces mots & le ſon de ma voix, le frapperent tout d'un coup, & il fut quelque tems ſans revenir de ſa ſurpriſe. Je me jettai à ſes genoux, lui avouai le malheur de ma ſituation, & les réſolutions que j'avois formées : je le priai en grace de me croire & de me mettre à couvert du vice & de la pauvreté.

Mon frere s'attendrit enfin, & m'ayant relevée, il me conduiſit dans une auberge, à quelque diſtance, où il me traita avec cette affection, qui, quoiqu'étouffée pour quelque tems par de petits accidens qui arrivent dans la vie, doit toujours renaître tôt ou tard dans le cœur de parens auſſi proches que nous l'étions. Il m'acheta un cheval pour me ramener avec lui.

J'appris qu'il avoit perdu ſa femme depuis un an, & qu'il étoit reſté veuf avec deux enfans, dont il me confia le ſoin & celui de ſa maiſon. J'y ai toujours vécu depuis avec la plus grande ſatisfaction, & j'eſpere que Dieu aura égard à mon repentir, & me pardonnera mes crimes. J'allois à *Greenwich* quand ce dernier accident m'eſt arrivé. Vous m'en avez encore délivré généreuſement. Il étoit écrit que je devois vous avoir des obligations éternelles.

Cette petite hiſtoire nous fit plaiſir; nous la careſſames beaucoup, & l'encourageames à continuer de vivre dans la vertu; après le diner, nous la mimes dans une autre chaloupe dans laquelle elle continua ſon voyage; enſuite nous primes le chemin de Londres, en réflechiſſant ſur les aventures ſingulieres que nous avions rencontrées.

CHAPITRE XXXIII.

M. Diaper ſe retire à la campagne avec ſa famille. Thompſon revient à Londres & y prend un logement. Il va ſouvent chez M. Belair. Maniere dont il y employe le tems. Il apprend des nouvelles de ſon ami Archer. Les femmes lui deviennent odieuſes. Il viſite avec M. Deacon une ſociété nouvelle dans les Fauxbourgs. Deſcription des gens qu'il y voit, & leur converſation. Il reçoit une lettre de ſon ami Diaper, datée de Liſbonne.

SItôt que je fus arrivé à Londres, M. Diaper ayant arrangé ſes affaires, en partit pour ſa maiſon de campagne où il ſe propoſoit de paſſer le reſte de ſes jours. Je ne pus me diſpenſer de l'y accom-

compagner ; j'écrivis de-là à mon pere pour l'informer de ma ſituation préſente, & lui demander conſeil ſur le parti que j'avois à prendre. Je lui fis entrevoir que je déſirerois embraſſer un autre état ; & que s'il y conſentoit je ſerois bien aiſe de ſuivre l'exemple de mon ami, & de paſſer deux ou trois années ſur mer, perſuadé qu'un pareil voyage contribueroit à effacer cette morne triſteſſe dont j'étois accablé. La ſolitude profonde que je goutois dans cette retraite, flatta dans les commencemens la diſpoſition naturelle de mon tempérament ; j'y étois continuellement occupé de l'idée de ma chere Louiſe, & de mon ami, dont la préſence m'auroit conſolée ; cependant il eût été dangéreux pour moi d'y reſter plus long-tems, & il y avoit lieu de craindre que je n'y priſſe un dégoût total pour la vie : je pris donc congé de mon digne

maître & de ſon épouſe, qui me firent promettre en partant, d'aller les voir toutes les ſemaines ou au plus tard tous les quinze jours pour les conſoler de la perte de leur fils. Arrivé à Londres, je pris un appartement dans le quartier de Holborn, dans la rue du Lion rouge, juſqu'à ce que je puſſe me loger mieux. Je ne paſſois pas un jour ſans aller voir M. Bellair. C'étoit mon unique conſolation, & je fus fort édifié de toute cette aimable famille. Miſſ Suckey vivoit fort retirée, & ne vouloit voir d'autre compagnie que moi; nous nous entretenions toujours de ſon cher Diaper. Ces amis ſincéres prenoient tant de part à la mort de ma chere Louiſe, que leur ſociété diminua en quelque façon mes chagrins: quelques ſemaines après, je fus encore privé de cette conſolation; car ils partirent pour la campagne où ils auroient bien voulu que je leur

tinſſe compagnie. Mon unique reſſource fut alors dans la ſociété de Prig & de M. Deacon qui entroient dans toutes mes peines, & en agiſſoient avec moi le plus honnêtement du monde. J'allois voir M. & Madame Diaper une fois par ſemaine; je m'y amuſois quelquefois à écrire à mon ami, à M. Goodwill & ſon épouſe, & à la pauvre Fidéle: tous étoient fort chagrins de ma perte; mais Fidéle en étoit inconſolable, & elle avoit pris tellement à cœur la mort de ſa maîtreſſe que l'on craignoit qu'elle ne tombât en conſomption. Je lui promis par lettres d'avoir ſoin d'elle à l'avenir, & je priai M. Goodwill de lui fournir tout l'argent dont elle auroit beſoin. Elle alloit ſouvent voir ma mere avec qui Madame Goodwill avoit auſſi fait connoiſſance. Je reçus vers ce tems-là une lettre de Archer, qui m'apprenoit qu'il négocioit pour ſon compte, & que

ſes

ſes affaires étoient ſur un bon pied. Quant au pauvre Sharpley, je n'en avois reçu depuis long-tems aucunes nouvelles, & ne ſçavois dans quelle partie du monde il étoit. Mon pere m'écrivit de reſter où j'étois, & de tâcher de m'y amuſer juſqu'au voyage qu'il eſpéroit faire dans trois mois à Londres, & qu'alors nous raiſonnerions de mon établiſſement. Dans les momens de loiſir que me laiſſoient mes affaires, je tâchai de m'inſtruire dans différentes ſciences, dont je n'avois eu juſqu'alors aucune idée; & ſans autre deſſein que de m'amuſer, je m'adonnai à l'étude de la navigation, qui me procura beaucoup de plaiſir. Cependant l'image de ma chere Louiſe étoit toujours préſente à mon eſprit; l'idée de ſa perte me jettoit de tems en tems dans l'abbattement le plus cruel, & j'appellois la mort à mon ſecours. Je trouvois tant de dangers

à reſter ſeul, que j'engageai mon ami Prig à venir me voir toutes les fois qu'il en auroit envie, & je me fis violence pour partager toutes les parties de plaiſir qu'il me propoſoit ; mais j'avois conçu une averſion totale pour la ſociété des femmes ; je me faiſois un point de délicateſſe de ne prendre aucun goût pour ce ſexe, depuis la mort de ma chere Louiſe ; & je ſuivis ſi conſtamment cette réſolution, que j'en devins bruſque & groſſier au point de ſortir dès qu'il entroit une femme. M. Deacon, quoique d'ailleurs fort aimable homme, avoit un foible favori ; il aimoit à boire, & ſe rendoit tous les ſoirs dans une ſociété où il m'avoit ſouvent preſſé de l'accompagner, me proteſtant que j'y trouverois bonne compagnie. Je me laiſſai gagner enfin, & j'allai un ſoir avec lui dans une de ces aſſemblées, qui me prouva ſi bien la folie & l'abſurdité qu'il y a de

paſſer ſon tems dans une compagnie ſi mêlée, que je ne puis m'empêcher d'en donner la deſcription, perſuadé que beaucoup d'autres ſociétés de cette ville ſont de tous points ſemblables à celle où je me trouvai alors. Nous fumes ſalués en entrant par trois ou quatre perſonnes, à qui M. Deacon me préſenta: il leur fit ſes excuſes d'avoir violé les loix de la ſociété, en y introduiſant un étranger ſans permiſſion. Nous nous aſſimes, & il régna pendant près de vingt minutes un ſilence profond. M. Shuttle tiſſerand, fut le premier qui le rompit; il s'écria que depuis quinze jours on n'avoit pas eu une ſi belle journée, & qu'il en étoit d'autant plus charmé, qu'il devoit ſe trouver le lendemain à Barnet pour la fête de la paroiſſe. M. Burnish vitrier, repliqua qu'il y avoit été invité auſſi; mais que M. Tunbelly, marguillier de la paroiſſe,

n'avoit jamais eu la complaiſance de donner à ſes repas une oye, quoiqu'il ſçût qu'il les aimoit beaucoup; qu'il ne pouvoit pas croire que cet homme eût aucun lieu de lui en vouloir, & qu'ainſi il regardoit ce défaut d'attention comme une injure. M. Shuttle nous fit alors un long recit d'un dîner qu'il avoit fait la veille chez le juge Mittimus; il en exalta, ſur-tout, certains poulets aux aſperges, & finit par nous dire que ce juge ne faiſoit jamais rien ſans ſon avis. Auſſitôt les portes s'ouvrirent, & nous vîmes entrer le juge lui-même. Toute la compagnie ſe leva & lui fit une révérence profonde. C'étoit un aſſez grand homme, d'un certain âge, dont l'aſpect étoit majeſtueux & grave. Il ſalua chacun par ſon nom; mais m'ayant apperçu, il étoit prêt à ſe retirer tout en colere, ſi M. Deacon ne l'eût appaiſé, en l'aſſurant que j'étois ſon ami. Oh

bien, M. comment vous portez-vous, me dit-il, & s'aſſeyant auſſitôt, il tira d'une de ſes poches une cuiſſe de canard, & de l'autre un morceau de pain & de fromage, dont il offrit à toute la Compagnie. Après quelques complimens de M. Shuttle, ſur la bonté de ce canard, il fit une digreſſion ſur la cherté des denrées, ſur le prix du bœuf, & ſur l'inſolence des bouchers du marché de Newgate. Enſuite arriva M. Snap, clerc du juge, qui lui apportoit un papier à ſigner. Le juge mit ſes lunettes, & malgré cela auroit ſigné de travers, ſi ſon clerc ne lui eût dirigé la main. Vous ſçavez, ſans doute, ce que c'eſt, M. Snap, dit le juge? Oui, M. repliqua le clerc; c'eſt pour une batterie. Oh bien, ſi cela eſt, envoyez-les à Bridewell. Oui, M. dit le clerc, qui avoit peine à s'empêcher de rire, j'en ai expédié l'ordre. Quand le clerc fut ſorti, & le

ſouper fini, le juge prit des pipes & en remplit une, après avoir fait ſentir ſon tabac à toute la compagnie, & proteſté que c'étoit le meilleur qu'il y eût dans toute la chrétienté, il remplit un verre & but à la ſanté du Roi. Il ſe fit encore un ſilence juſqu'à ce que chacun lui eût fait raiſon. Pour lors le Capitaine Swagger, Officier de mer, fit tomber la converſation ſur la politique, & dit en jurant qu'il étoit honteux pour l'Angleterre de reſter en paix, puiſqu'elle gagnoit tant à faire la guerre; qu'il ne doutoit pas qu'en peu de tems nous ne nous rendiſſions maître de la France, de l'Eſpagne & des Indes, ſi nous voulions mettre notre Marine, ſur le même pied qu'elle étoit du tems d'Edouard III. Le juge de paix remarqua que le Capitaine s'étoit mépris ſans doute, & que dans ce tems, il n'y avoit pas un ſeul vaiſſeau de guerre. Le

Capitaine jura qu'il y en avoit, & qu'on les appelloit les cinq ports, parce qu'ils étoient au nombre de cinq. M. Shuttle obſerva qu'il n'étoit pas poſſible de conquérir la France qui étoit beaucoup plus groſſe que l'Angleterre; le juge s'inſcrivit en faux, & dit que l'Angleterre étoit aſſurément plus grande, & s'adreſſant à moi pour décider la queſtion: M. dit-il, il me paroît que vous avez voyagé, vous pourrez nous en dire des nouvelles certaines. Appréhendant de choquer l'un ou l'autre, je me contentai de lui répondre que ce qu'on appelloit l'Iſle de France, dans laquelle Paris eſt ſitué, eſt aſſurément bien plus petit que l'Angleterre. Le juge triompha avec hauteur, & dit à M. Shuttle, qu'il étoit bien difficile qu'il ſe trompât, puiſqu'il avoit une carte de France dans ſa ſalle, & que ſa femme avoit un oncle cuiſinier du Duc d'Or-

léans. La converſation devint tumultueuſe, ils parlerent tous à la fois de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs différentes profeſſions, & furent interrompus par M. Bonnet perruquier, qui entonna une chanſon ſotiſiere, à laquelle M. Shuttle applaudit, en criant, *Bis* : bientôt après le juge s'endormit, Shuttle s'enyvra, & inſulta le Capitaine ; le Capitaine le frappa ; les tables furent renverſées ; nous crumes qu'il étoit tems de payer notre écot, & de ſortir. M. Deacon m'aſſura, en nous en retournant, que ſi je n'euſſe pas été étranger, j'aurois entendu une excellente converſation, & qu'il ne doutoit pas que je ne fuſſe bien dédommagé la premiere fois.

De retour chez moi, je fis beaucoup de réflexions ſur ce qu'on appelle converſation dans le monde, & je conclus que bien loin d'être ce que l'idée de ce terme ſignifie

c'e

c'en eſt plutôt le contraire. En effet, quoiqu'il s'aſſemble tous les ſoirs dans Londres plus de vingt mille perſonnes, pour converſer enſemble, je crois qu'on peut gager à coup ſûr qu'il y en a à peine cent qui goûtent le plaiſir d'une ſociété douce, ou qui ſçachent ſeulement ce que c'eſt que converſation.

Six ſemaines après le départ de mon ami, j'allai rendre viſite à M. Diaper; il venoit de recevoir une lettre de ſon fils par la voie de Liſbonne, où ils avoient été obligés de relâcher pour y prendre le radoub, parce qu'ils avoient eſſuyé dans la baye de Biſcaye une tempête, qui avoit beaucoup endommagé le vaiſſeau. Il y avoit dans le même paquet une lettre pour moi, une pour M. Bellair, & une autre pour Miſſ Suckey. M. Diaper me chargea de remettre ces deux lettres: voici ce que contenoit la mienne.

Cher ami,

„ Après un voyage orageux qui „ m'a déjà tout accoutumé à ma „ nouvelle vie, nous avons relâché „ à Liſbonne, pour réparer le dom- „ mage de notre vaiſſeau. Je ſaiſis „ cette occaſion pour vous écrire „ & à tous mes amis. Hélas! je ne „ connoiſſois pas la moitié des pei- „ nes que je devois éprouver, en „ me ſéparant de tout ce qui m'eſt „ cher; mon aimable Suckey eſt „ toujours préſente à mon imagi- „ nation, & je ne ſçaurois enviſa- „ ger, ſans une frayeur inexprima- „ ble, la diſtance immenſe qui nous „ ſépare de plus en plus. Je n'ai „ maintenant perſonne à qui con- „ fier mes chagrins: je jette en vain „ les yeux de tous côtés pour trou- „ ver mon cher Thompſon; du „ moins ſi la fortune nous avoit réu- „ nis dans le même voyage, je me

„ croirois heureux ; mais ſemblable
„ à un matelot qui a fait naufrage ,
„ & qui a été jetté ſur une terre in-
„ connue , je cherche en vain du
„ ſecours dans mon déſeſpoir. J'eſ-
„ pére que ma lettre vous trouvera
„ en meilleure ſanté que quand je
„ vous ai quitté ; & que ſi la Pro-
„ vidence me permet de revoir un
„ jour ma patrie , j'aurai le plaiſir
„ de vous trouver guéri des peines
„ que vous cauſoit la perte irrépa-
„ rable que vous avez ſoufferte.

„ J'ai prié mon pere de vous re-
„ mettre la lettre que j'écris à ma
„ chere maîtreſſe , & je me flatte
„ que vous voudrez bien la lui re-
„ mettre ; je tremble tout en écri-
„ vant , qu'il ne ſoit arrivé quelques
„ nouveaux malheurs depuis mon
„ départ. Oh ! que cette cruelle in-
„ certitude de ce qui ſe paſſe , eſt
„ fâcheuſe ! Je voudrois ſouvent
„ pouvoir me tranſporter en eſprit
„ d'un lieu à un autre , pour m'aſſu-

„ rer de votre ſanté : il ſe pourroit
„ faire que maintenant vous ou tout
„ autre de ceux que j'aime & que
„ j'eſtime, ſoyez les victimes des ra-
„ vages de la mort. Que cette pen-
„ ſée eſt affligeante ! je n'oſe m'y
„ livrer, je crois que j'en perdrois
„ l'eſprit. Je compte que M. Prig
„ a ſoin de diſtraire votre mélan-
„ colie ; faites-lui mes complimens,
„ Notre Capitaine & le reſte de nos
„ paſſagers ſont de fort aimables
„ gens ; je ſuis auſſi heureux qu'il
„ eſt poſſible de l'être dans ma ſi-
„ tuation, & juſqu'à préſent ma
„ ſanté s'eſt toujours bien ſoutenue.
„ Adieu, mon cher ami, je ne
„ pourrai guère vous donner de
„ mes nouvelles avant le retour des
„ vaiſſeaux des Indes ; mais je pro-
„ fiterai du premier qui partira,
„ pour vous écrire plus au long ;
„ prenez ſoin de ma chere maîtreſ-
„ ſe ; tranquilliſez-la autant que
„ vous pourrez, toutes les fois que

„ vous aurez le bonheur de la voir ,
„ quoique je ſuppoſe qu'elle eſt par-
„ tie maintenant avec ſon frere
„ pour la campagne. O Dieu , qui
„ préſidez à tous les événemens ,
„ & qui conduiſez toutes nos ac-
„ tions , conſervez-moi la plus ai-
„ mable des femmes & le meilleur
„ des amis. Adieu , mon cher
„ Thompſon , comptez que je ſe-
„ rai éternellement votre affection-
„ né ami. *G. Diaper.*

CHAPITRE XXXIV.

Il eſt attaqué avec Prig par des voleurs. Il y en a trois de pris, dont l'un ſe trouve être Packer. Diſcours entre Thompſon & lui. Il eſt mis en priſon, condamné & exécuté. Obſervations ſur ſa conduite à la mort. Mrs. Archer & Sharpley arrivent à Londres.

J'Ecrivis à mon ami, & j'envoyai ma lettre par un vaiſſeau qui étoit prêt à mettre à la voile pour Liſbonne, & qui devoit probablement y arriver aſſez à tems pour l'informer de ce qui ſe paſſoit en Angleterre; & par le même moyen j'envoyai une autre lettre pour mon ami Archer.

Un ſoir M. Prig & moi revenant de Hamſtead, où nous étions allé nous promener à pied un peu

plus tard qu'à l'ordinaire, nous nous trouvames dans la campagne entre Kent & Bloomsbury ; pour plus de sûreté nous portions nos épées nues, parce qu'on parloit beaucoup de vols qui avoient été faits entre Hamſtead & Londres : déja nous découvrions les lumieres de la rue du Lion rouge & de Queenſquare, & nous comptions avoir évité tous les dangers : nous nous étions trompés. En paſſant dans un chemin étroit, nous vimes quatre hommes ſur le bord d'un foſſé, deux d'un côté, deux de l'autre, qui, en faiſant des juremens exécrables, nous demanderent la bourſe, ſi nous voulions ſauver notre vie. Ils étoient armés chacun d'un piſtolet ; ainſi nous ne jugeames pas à propos de riſquer notre vie pour ſauver un peu d'argent. Nous rendimes donc la bourſe ; je leur dis en même tems que c'étoit tout ce que nous avions ; que nous

avions laiſſé nos montres chez nous, & que nous les priions de ne pas nous maltraiter. A la bonne heure, dit l'un d'entre eux, & à l'inſtant il me tira un coup de piſtolet dont la balle m'effleura l'épaule, & emporta un morceau de mon habit. Nous jugeames bien qu'il n'y avoit point de quartier à attendre de ces gens-là; c'eſt pourquoi nous mettant dos à dos, nous nous préparames à nous défendre de notre mieux: dans cet état, nous eſſuyames un autre coup ſans en être bleſſés, & les deux autres piſtolets ne partirent point. Pour lors ils nous attaquerent de toutes parts avec des bâtons qu'ils portoient ſous leurs habits: nous nous débarraſſames de notre mieux; cependant nous appréhendions d'être accablés par le nombre, lorſqu'heureuſement j'en bleſſai un à l'épaule, & retirant mon couteau de chaſſe, dont le tranchant étoit fort cou-

pant, & qui en même tems étoit très-pointu, je le lui paſſai au travers du corps, & le renverſai à mes pieds. Il n'en fallut pas davantage pour décourager les autres, qui prirent auſſitôt la fuite; mais nous les pourſuivimes ſi vigoureuſement, en criant: *Au voleur*, qu'ils furent pris tous les trois au bout de la rue du Lion rouge. Nous les fimes entrer dans une maiſon publique, d'où il nous étoit facile d'avoir du ſecours, & de les faire mener devant le Magiſtrat. On ne leur trouva point d'autres armes offenſives; mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſqu'en conſidérant ces voleurs, nous trouvames ſur le viſage de l'un d'eux, tous les traits du malheureux Packer. Mon étonnement me fit jetter un cri: je lui demandai pourquoi non content de notre argent, il avoit voulu nous ôter la vie, ce qui l'avoit réduit dans cet état: j'ajoûtai que, dans une ſi triſ-

te ſituation, il devoit s'attendre à voir tous ſes crimes punis, comme il le méritoit; & que ce qui me fâchoit le plus, étoit d'avoir contribué moi-même à le mettre entre les mains de la Juſtice. Il me jetta un regard dédaigneux, & me dit en jurant : La mort n'eſt qu'une bagatelle, mais je ſuis déſeſperé de n'avoir pas pu te la donner à toi-même; ſi j'avois pu te rencontrer, il y a long-tems que tu aurois été la victime de mon reſſentiment. Je lui dis que j'étois déſeſperé de le voir dans de ſi mauvaiſes diſpoſitions à mon égard; que quoiqu'il m'eût fait beaucoup de mal, & qu'il eût penſé cauſer la mort de mon ami à Chelſea, je ne me reſſouvenois pas d'avoir jamais rien fait qui pût autoriſer un tel reſſentiment. Non, répliqua-t il! n'eſt-ce pas toi qui m'a fait chaſſer de chez M. Diaper, en te mêlant de ce dont tu n'avois que faire? Je l'aſ-

ſurai du contraire, & que tout ce que j'avois fait dans cette occurrence, je n'avois pu m'en diſpenſer, ſans trahir mon devoir, & que je n'avois rien dit dans cette occaſion qui pût lui faire tort. En même tems pluſieurs perſonnes vinrent nous dire que le voleur qui avoit été bleſſé, étoit mort: & le Connétable étant entré dans le moment, nous menames les voleurs chez le plus prochain Juge de paix. Le crime étoit ſi évident, qu'il les envoya tous les trois à Newgate. Les ſeſſions du old Bailey avoient commencé dès la veille: leur procès fut fait, & ils furent condamnés à la mort. Packer conſerva pendant tout le cours du procès une intrépidité ſurprénante, & je fus fâché de le voir ſi changé. Il eſt certain néanmoins que ſa diſpoſition préſente lui étoit naturelle, au lieu que la douceur dont il avoit fait parade autrefois, n'étoit qu'hypocriſie & grimace.

Packer avoit eu beaucoup d'amis ; mais ſes mauvais deportemens les avoient tellement irrités, qu'aucun ne voulut s'employer pour lui, & il fut bientôt après exécuté à Tiburn avec les autres criminels ; mais loin de rien avouer de ſes crimes, il mourut dans un endurciſſement effroyable, & ſans aucuns ſentimens de religion. Telle fut la fin de ce malheureux. Quoique j'euſſe reçu de lui quantité d'injures, ce ne fut qu'avec peine que je me conſidérai comme une des cauſes de ſon ſupplice. M. Diaper fut auſſi vivement touché de ſon ſort ; c'eût été choquer la raiſon & les égards que l'on doit au public, de tâcher de le ſauver : ſans cela il avoit aſſez d'amis pour eſpérer d'y réuſſir. Cette mort fut bientôt ſuivie de celle de la malheureuſe femme qu'il avoit débauchée & entraînée dans le précipice : j'eus le malheur d'en être encore le témoin.

J'ai fait pluſieurs remarques ſur la conduite de ce miſérable dans ſes derniers inſtans : on auroit peine à concevoir comment un être capable de réflexions, peut être frappé d'une ſi grande inſenſibilité, dans un moment auſſi terrible que celui de la ſéparation de l'ame & du corps, & lorſqu'il eſt prêt de ſe plonger dans l'Océan immenſe & ſans bornes de l'éternité : cependant on voit tous les jours des exemples de cette ſtupidité totale ; car on ne ſçauroit nommer autrement cette obſtination dans des momens où un malheureux n'a point cette innocence & cette pureté, ce témoignage d'avoir agi comme une créature raiſonnable, cette eſpérance vive, & le déſir de l'immortalité, qui remplit le cœur, & ſoutient l'eſprit du juſte au moment de la mort. L'anéantiſſement total ſeroit plus ſupportable pour eux, s'ils étoient capables de penſer,

que la certitude d'une vie à venir: ils ne ſentiroient point cette horreur ſecrete du néant ; au contraire l'idée leur en ſeroit agréable. L'ignorance, cette ignorance conſommée que j'ai remarquée dans quelques hommes de la plus baſſe eſpéce, peut être une raiſon du peu de ſoins qu'ils ont pour une choſe qu'ils connoiſſent ſi peu ; mais ne ſeroit-il pas plus à propos d'attribuer encore cette réſignation aux eſpérances qu'on leur fait concevoir, & aux promeſſes que leur font les Miniſtres de la religion ?

La procédure que nous avions été obligés de faire contre ce malheureux, nous avoit pris un tems conſidérable ; elle étoit à peine finie, que je retournai chez moi, où je trouvai une lettre de Mrs Archer & Sharpley, qui m'apprénoient leur arrivée à Londres, & que n'ayant que huit jours à reſter dans cette ville, ils me prioient de

leur tenir compagnie le plus ſouvent que je pourrois, & d'aller les joindre le ſoir même à *l'étendart* dans *Leiceſter Fields*. Je fus charmé d'avoir occaſion de voir ces deux chers amis, que je chériſſois preſque autant que s'ils euſſent été mes peres. Je ne pouvois cependant m'imaginer quelles raiſons les attiroient à Londres, & je ſoupçonnai que leur voyage avoit quelque rapport à mes affaires, ou qu'il étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire à leurs fils, depuis les nouvelles que j'en avois reçues: ainſi ayant prié Prig de m'accompagner, j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, & je me rendis au lieu qui m'avoit été indiqué.

CHAPITRE XXXV.

Il va trouver Mrs. Archer & Sharpley. Il apprend d'eux le changement qui s'étoit fait dans les ſentimens de Sir Walter, & les différends arrivés entre lui & ſon neveu. Il lui remet une lettre de la part de Fidele : ce qu'elle contient. Sa colere après l'avoir lue. Ses amis s'en retournent dans le Comté d'Yorck. Prig part pour un voyage. Thompſon devient mélancolique de plus en plus.

MOn entrevue avec ces dignes amis fut accompagnée des témoignages d'amitié les plus ſinceres, qui partoient véritablement du cœur. Je leur préſentai M. Prig comme un homme pour qui j'avois beaucoup d'eſtime, & ils me remercierent de cette faveur. Après les

les premiers complimens, je leur demandai des nouvelles de mon pere & de ma mere, & de leur famille. M. Sharpley me remit une lettre de mon pere, par laquelle il me mandoit que ma mere & lui étoient en bonne ſanté; qu'il étoit obligé de retarder ſon voyage de Londres de trois mois, parce que la perſonne qui avoit ſes fonds entre les mains, ne pourroit les lui remettre avant ce tems: il me diſoit, en finiſſant, que ſi je ne voulois pas reſter à Londres juſque là, il ſeroit charmé de me voir dans le pays, que je pourrois y aller paſſer cet eſpace de tems. Il ne faiſoit aucune réponſe ſur la permiſſion que je lui avois demandée de faire un voyage ſur mer, comme mon ami Diaper; j'en fus d'autant plus ſurpris, que je lui avois demandé cette grace d'une maniere très-preſſante. M. Sharpley n'avoit accompagné ſon ami à Londres que par pure civi-

lité, & pour satisfaire l'envie de me voir : car M. Archer étoit venu pour quelques commissions de son fils, qui négocioit à Oporto avec beaucoup de succès. Quant au jeune Sharpley, j'appris qu'il étoit second Lieutenant du vaisseau le Swiftsure, qu'il montoit après avoir quitté le Loo, & qu'il étoit alors à la rade de Boston dans la Nouvelle Angleterre : j'en pris une note, dans le dessein de lui écrire à la premiere occasion. Nous nous entretinmes ensuite de nos anciennes affaires. M. Archer me dit qu'il étoit surpris de la démarche qu'avoit faite mon ami Diaper, d'autant plus qu'il avoit appris avec combien de facilité il auroit pu continuer le commerce, & rétablir sa fortune. Je lui répondis qu'il étoit très-difficile à un homme qui s'est vu une fois au comble de ses désirs, & à qui un revers de fortune imprévu a fait perdre en un instant la

plus grande partie de ſon bien, d'avoir aſſez de courage & de perſéverance pour recommencer de nouveau les mêmes travaux, ſur-tout quand l'amour s'en mêle, & qu'il fait enviſager tous les chemins ennuyeux qui pourroient le conduire à ſes déſirs, comme autant d'injures à l'objet aimé, & d'obſtacles à l'accompliſſement de ſes eſpérances; que pour moi j'excuſois facilement mon ami, qui eſt un jeune homme vif & impatient, de s'être hazardé comme il avoit fait dans la certitude, que, s'il paſſoit quelques années dans ſon emploi avec le ſuccès qu'on y rencontre ordinairement, il ſe trouveroit vraiſemblablement dans une ſituation plus heureuſe qu'il n'auroit pu l'eſpérer en paſſant toute ſa vie à commercer à Londres. Je ne m'en tins pas là; je lui dis que depuis les cruelles aventures qui m'étoient arrivées, je prendrois plus volontiers le par-

ti d'aller en mer que de ſuivre ma profeſſion en Angleterre, où mon ambition ſeroit continuellement arrêtée par l'idée d'avoir perdu tout ce qui pouvoit m'engager à ſupporter les embarras inſéparables des affaires. Je ne pus m'empêcher de répandre des larmes à la fin de ce diſcours, en préſence de deux perſonnes qui me rappelloient vivement à l'eſprit les circonſtances de ma malheureuſe paſſion. Ils furent fort touchés de cette réſolution, & ſe ſentirent naturellement portés à plaindre avec moi la perte de ma chere Louiſe, & ils le firent dans des termes qui me prouverent inconteſtablement l'intérêt qu'ils y prenoient. Je connois ſi bien la ſenſibilité de votre cœur, me dit M. Archer, que j'aurois été fort embarraſſé de la façon de m'y prendre pour vous en parler, ſi vous ne m'euſſiez vous-même mis ſur les voies; mais je crois pouvoir vous

inſtruire mieux que perſonne de la mort de cette jeune Dame, & des changemens que ſa perte a cauſés dans ſa famille, qui ſont tels que le récit même vous en ſurprendra. Je m'efforçai de retenir mes larmes, & le priai de continuer; ce qu'il fit de la maniere ſuivante. Sir Walter n'étoit pas préſent lors de la mort de ſa fille; il étoit allé à York avec le malheureux Ecuyer ſon neveu, pour arranger quelques affaires concernant le mariage qu'il vouloit contracter entre elle & ce neveu: il avoit employé toute ſon autorité pour obtenir ſon conſentement; mais n'ayant pu y parvenir; il l'avoit quittée, en la ménaçant de tous les mauvais traitemens que ſa rage pouvoit lui inſpirer, ſi elle ne ſe rendoit à ſes déſirs quand il ſeroit de retour. Sa ſœur, en lui apprénant la fâcheuſe nouvelle de la mort de Miſſ Louiſe, lui manda de ſon neveu des choſes, qui l'o-

bligerent à le congédier sur le champ; & il fut si touché de cette perte, qu'il ne put prendre sur lui d'aller à Taunton où elle avoit été enterrée dans la sépulture de sa famille: car vous sçavez que la maison de Sir Walter est originaire de Sommerset. Sa sœur fut tellement touchée de cette perte, qu'elle partit aussitôt pour se rendre en France, dans l'intention d'y passer le reste de ses jours; mais ce ne fut qu'après lui avoir reproché sa cruauté & sa barbarie dans les termes les plus violens que son chagrin put lui suggerer. Il a toujours demeuré depuis à sa maison du pays d'York; & il est si changé, qu'il a abandonné tout-à-fait ses anciens plaisirs. J'ai été prendre congé de lui avant que de partir; & lui ayant dit que je me proposois d'aller à Londres, il répandit des larmes, & me pria d'un ton triste & abbattu, de faire ses complimens au pauvre Thomp-

on, & de l'aſſurer qu'il avoit un olent chagrin de tout ce qu'il a- oit fait contre lui & ſa chere fille. i j'avois ſçu, continua-t-il, le mé- te de ce jeune homme, auſſi bien ue je le connois à préſent, je crois ue j'aurois ſurmonté ma répug- ance, & que je lui aurois donné a fille, au lieu de chercher, com- ne je faiſois, à la ſacrifier au plus néchant & au plus indigne de tous es hommes. Helas ! je ne puis ré- arer cette faute qu'en l'aſſurant ue j'aurai toujours pour lui autant d'eſtime que s'il étoit mon fils ; & e vous prie de lui dire, que ſi je uis aſſez heureux pour pouvoir lui être utile, il peut diſpoſer entiére- menr de moi & de ma fortune. Cet- te déclaration me cauſa d'autant plus de ſurpriſe, que j'appris en même tems que Fidéle, femme de chambre de ſa fille, avoit cédé à ſes inſtances & aux déſirs de votre mere, qu'elle a quitté M Good-

wil, & qu'elle eſt maintenant concierge de Sir Walter. Il ne fait rien ſans la conſulter, & cherche à la dédommager par toutes ſortes de moyens de la perte de ſa maîtreſſe. Cette bonne fille m'a donné une lettre pour vous, en ſortant de chez Sir Walter: je la pris; & ayant reconnu l'écriture de Fidéle, je l'ouvris à la hâte, fort étonné de ce qu'elle avoit à me dire, & j'y trouvai ce qui ſuit.

Monſieur;

« J'eſpére que vous me pardonnerez la liberté que je prends, quand vous ſçaurez les raiſons qui m'engagent à vous écrire, ma reconnoiſſance d'une part, & de l'autre des choſes qui regardent ma chere maîtreſſe. Permettez-moi d'abord, Monſieur, de vous remercier de tout mon cœur de bons traitemens que j'ai reçus d

M

„ M. & M^r Goodwill, depuis que
„ vous m'avez placée chez eux. Je
„ n'oublierai jamais les marques
„ d'amitié que vous m'y avez ac-
„ cordées pendant tout ce tems.
„ Vous ſerez peut-être ſurpris d'ap-
„ prendre que je ſuis retournée
„ chez mon ancien maître, après
„ bien des ſollicitations de ſa part,
„ & par les ordres de Madame vo-
„ tre mere: il m'a bien dedomma-
„ gée, en me mettant à la tête de ſa
„ maiſon: cependant tous les objets
„ qui ſe préſentent à mes yeux con-
„ tribuent à perpétuer le ſouvenir
„ fâcheux de la perte irréparable
„ de Miſſ Louiſe, que perſonne ne
„ peut reſſentir auſſi vivement que
„ vous. Sir Walter a pris ce mal-
„ heur extrêmement à cœur, & il
„ eſt maintenant ſi changé, que ſi
„ quelqu'un de la maiſon s'aviſoit
„ de dire la moindre choſe contre
„ vous, c'en ſeroit aſſez pour être
„ chaſſé ſur le champ. J'ai raſſem-

„ blé de ſes différentes converſa-
„ tions pluſieurs choſes, dont je
„ vous informerai, ſi j'ai jamais le
„ bonheur de vous revoir; mais il
„ y en a deux dont je ne puis me
„ diſpenſer de vous inſtruire. C'eſt
„ avec le plus grand chagrin qu'el-
„ le m'a déclaré le ſtratagême dont
„ ſon neveu s'eſt ſervi, & qui à la
„ fin a été fatal à Miſſ Louiſe; ç'a
„ été de divulguer dans le pays
„ qu'il vous avoit tué en duel; &
„ depuis cette hiſtoire, elle n'a ja-
„ mais eu de ſanté. Sir Walter a
„ appris encore par un des gens de
„ l'Ecuyer, le mauvais traitement
„ que vous en avez reçu, en allant
„ chez M. Goodwill, & qu'il vous
„ avoit fait attaquer par des coupe-
„ jarets auprès de ſa maiſon. Ces
„ deux circonſtances jointes au peu
„ de reſpect qu'il a pour la mémoi-
„ re de ma maîtreſſe, l'ont telle-
„ ment fait haïr de ſon oncle, qu'il
„ lui a défendu de mettre le pied

„ dans sa maison, & de se trouver
„ par-tout où il seroit. Il a résolu
„ aussi de ne pas lui laisser un sol de
„ son bien, s'il est possible. Ce mé-
„ chant homme s'est retiré plein de
„ rage, dans une petite terre qu'il
„ possède auprès de Doncastre, où
„ il aura tout le tems de refléchir
„ sur ses crimes, & sur la fortune
„ qu'il a perdue par sa faute. Je prie
„ le Ciel de vous être favorable, &
„ de vous donner la force de résister
„ à votre accablement & à votre
„ tristesse. Je suis, &c.

Fidéle Heart Well.

Le contenu de cette lettre renouvella toutes mes peines; je déplorai ma perte d'une maniere si tendre, & je me laissai aller à des transports de rage & des desseins de vengeance si violens contre les auteurs de mes maux, que mes amis eurent toutes les peines du monde à calmer mes agitations. Je murmurai même contre Sir Walter de s'ê-

tre laiſſé tromper ſi long-tems par un miſérable, qui méritoit mille fois plus de mal qu'il n'en ſouffroit, & je vomis contre celui-ci toutes les imprécations que le ſouvenir de ma perte put me ſuggerer.

Quand j'eus ainſi donné un libre cours à ma douleur & à ma rage, je cédai à la priere de mes trois amis, & je devins un peu plus tranquille : de tems en tems je ſoupirois, & les larmes ſe faiſoient paſſage malgré moi.

Nous employames aſſez gracieuſement le reſte de la ſoirée ; & comme mes amis n'avoient pas pris de logement, je priai l'un d'accepter une partie de mon lit, & l'autre de partager celui de M. Prig, qui avoit été enchanté de la converſation, & qui déſiroit ſincérement de profiter de leur compagnie pendant tout le ſéjour qu'ils devoient faire à Londres.

Je ne pouvois me déterminer ab-

ſolument à retourner dans le pays d'York : mon cœur étoit trop ſenſible toutes les fois que j'entendois parler de ma chere Louiſe, pour riſquer d'aller dans un lieu, où tous les objets n'auroient pas manqué de renouveller une douleur, que les efforts de mes amis, les miens & les fréquens changemens de lieux & de compagnie avoient en quelque façon aſſoupie : ainſi j'écrivis à mon pere que j'attendrois ſon arrivée à Londres, & j'appuyai ma réſolution par des raiſons dont il dut être ſatisfait.

Après avoir tenu fidéle compagnie à mes amis pendant dix jours qu'ils reſterent à Londres, & les avoir conduit ſouvent à la maiſon de campagne de M. Diaper, où ils furent très-bien reçus, en conſidération de ſon fils & de moi ; j'eus toutes les peines du monde à me ſéparer d'avec eux : ils partirent pour le pays d'York, après avoir terminé leurs

affaires à leur satisfaction, & nous les accompagnames, Prig & moi, jusqu'à vingt ou trente milles de Londres, où nos adieux furent très-tendres. Bientôt après je fus encore privé de mon ami Prig, qui fut obligé de faire un voyage vers l'occident de l'Angleterre pour quelques procès qu'il pensoit devoir le retenir trois ou quatre mois. Je me trouvai tout d'un coup livré à mes propres réflexions, & je m'abandonnai à toute l'affliction qu'elles me causoient. Je me renfermai des journées entieres dans ma chambre à pleurer la mort de ma pauvre Louise, dont l'image m'étoit toujours présente. M. Deacon apprit ce changement avec peine; il vint me voir plus souvent, & m'introduisit dans ses sociétés, où il faut convenir, que l'absurdité comique de ces connoissances m'arrachoit quelquefois un sourire, & faisoit un peu diver

ſion à mes peines ; mais j'aurois eu beſoin de mon cher Diaper : ſes raiſonnemens ſages, & ſes réflexions conſolantes, m'auroient ſans doute inſpiré plus de patience : en un mot, je commençai à être à charge à moi-même, & à tous ceux qui m'environnoient.

CHAPITRE XXXVI.

Il ſe livre à l'inclination de boire. Mort de M. Deacon, qui le jette dans un triſte embarras. Il eſt arrêté & conduit à Scunging-Houſe. Comment il y eſt traité. Il ſe fait transférer à la Flotte. Les raiſons qu'il en eut.

LA langueur ſtupide de mon ame, & le trouble continuel de mes eſprits, qui me tourmentoient ſans ceſſe, me jetterent à la fin dans une inſenſibilité par-

faite. Je me rendois tous les soirs machinalement dans quelques sociétés, où je contractai l'habitude la plus basse & la plus indigne d'un honnête homme, je veux dire, la passion de boire. Je goutai leurs discours, & je sentis une espéce de consolation & de plaisir à dire, à propos de rien, des choses qui n'avoient point de sens; & lorsque le vin ou la bierre ne suffisoient pas pour étourdir mon chagrin, j'avois recours aux liqueurs, & j'en pris si bien l'habitude que j'en avois toujours dans ma chambre: il est surprenant même que cette boisson ne m'ait pas donné la mort. Qui l'auroit cru? L'ambition, & toutes les autres passions qui engagent à faire des actions louables, étoient mortes en moi: absorbé dans les tristes réflexions que je faisois sur mes malheurs, je ne songeois plus ni à ma réputation, ni à ma fortune, ni à mon

bonheur. Quel état fâcheux! ces liqueurs maudites n'avoient pas plutôt fait leur effet, que je me trouvois replongé dans le même état qu'auparavant, d'où je ne pouvois ſortir qu'en recommençant à boire.

Telle étoit ma ſituation, lorſqu'on vint me dire un matin que le pauvre M. Deacon, qui, comme je l'ai déja remarqué, avoit un peu trop de penchant pour le vin, étoit mort ſubitement, dans ſon magaſin, d'une attaque d'apopléxie: il avoit eu quelques avant-coureurs de cette maladie fâcheuſe, qui lui avoient fait prendre différentes fois la réſolution de ſe corriger: jamais il n'avoit eu aſſez de force ſur lui-même pour rompre l'habitude de ſes débauches du ſoir, & il en fut la victime.

La mort d'un ſi digne homme, qui avoit pour mon pere une eſpéce d'adoration, & qui, par cette

raiſon, avoit été pour moi un très-bon ami, m'affligea beaucoup ; mais je ne fus pas long-tems ſans me convaincre à mes dépens, que mon imprudence alloit me rendre les ſuites de cette mort beaucoup plus ſenſibles.

Il y avoit deux mois que M. Deacon s'étoit trouvé hors d'état de faire face à un payement conſidérable. Il lui manquoit ſix cens livres ſterlings pour ſatisfaire à une dette dont on demandoit le payement. Son amitié pour mon pere & pour moi ne me permit pas d'ignorer ſon embarras ; je lui offris ſottement de repondre pour lui de cette ſomme. Comme on ſçavoit que je devois bientôt être établi, & que mon pere étoit un homme fort en état, il ne lui fut pas difficile de trouver cette ſomme à emprunter ſous ma caution. De pareils arrangemens, quoique fort délicats par eux-mêmes, ſe fai-

ſoient communément à Londres, & je ne doutai point que M. Deacon, qui étoit riche, ne fit honneur à cette dette avant l'échéance; c'eſt pourquoi je ne pris aucune ſureté avec lui, & plein de confiance dans ſa probité, j'oubliai les excellentes maximes que j'avois appriſes pendant mon apprentiſſage, qui ſont de ne rien donner au hazard, & de prévoir tous les accidens. M. Deacon étoit un parfaitement honnête homme, j'en ſuis ſur; mais ne ſe trouvant point en état de retirer mon billet auſſitôt qu'il l'auroit dû, il avoit pris un terme avec ſon créancier pour le payement: de ſorte que je croyois l'affaire entierement conſommée, lorſque ſa mort ſubite me fit connoître qu'il n'avoit point acquitté cette ſomme; & que mon billet étoit toujours dans les mêmes mains. Je me trouvai dans l'embarras; j'allai voir le frere de M. Deacon ſon

unique héritier : c'étoit un malheureux, dont l'ame étoit basse & mercenaire ; il prétendit que son frere n'avoit laissé aucune note de cette affaire sur ses livres, ni dans ses papiers, & refusa tout net de m'en croire sur ma parole, & de me délivrer cette somme : quoi que je pusse dire, je fus obligé de le quitter, & de me contenter des reproches que ma colere & mon ressentiment me suggérerent. Je regardai cette affaire comme la plus grande mortification, & je fus très-honteux de me voir ainsi trompé d'une somme de six cens livres sterling avant que d'entrer dans le monde, uniquement pour avoir écouté mon bon cœur & ma reconnoissance. D'ailleurs je n'avois point d'argent pour acquitter cette dette, & ma réputation alloit en souffrir. Je n'osai en parler à M. Diaper : pour mon pere, j'étois résolu à tout, si je ne pouvois obtenir du

tems pour payer, plutôt que de lui en donner connoissance. Il étoit bien fâcheux pour moi que Prigne fût pas alors à Londres; c'étoit un homme capable de me donner de bons conseils dans cette circonstance: à l'égard de son commis je ne pouvois pas y compter. La personne qui avoit mon billet demandoit de l'argent à grands cris; je resolus donc de l'éviter, & je gardai mon appartement pendant près de quinze jours; mais le malheur voulut qu'un matin j'attendois un commissionnaire qui devoit m'apporter quelques présens de la part de M. Goodwill, & que je ne pouvois pas poliment me dispenser de recevoir. Une servante de la maison vint m'avertir qu'un homme me demandoit avec une lettre & quelque chose dans une corbeille; je descendis à l'instant, mais le sang me glaça dans les veines, lorsque cet homme me dé-

clara qu'il avoit un ordre de m'arrêter à la requête de M. Vautour banquier, & à l'instant trois ou quatre autres gens de mauvaise mine entrerent sans cérémonie dans mon appartement. Je sentis qu'il étoit aussi inutile qu'imprudent de résister; & prenant un air tranquille, je leur demandai où ils se proposoient de me mener. M. me dit le plus apparent de la troupe, ma maison est à *Grays-inn-Lane*, où vous serez aussi-bien que chez vous. Ensuite il envoya chercher un carosse, & ayant donné à mon hôte les instructions nécessaires, en cas que quelqu'un vint me demander, je me laissai conduire dans ce lieu de dépôt. Je fus mis à mon arrivée dans une chambre avec plusieurs autres prisonniers de l'un & de l'autre sexe, dont les uns s'amusoient à chanter & à rire, & les autres étoient désespérés & dans l'abattement; mais tous en

pparence s'accordoient à cher-
her dans le vin la guériſon de leurs
hagrins. Sitôt que l'Officier m'eut
uitté, l'un d'eux s'avança, & me fit
n riant ſon compliment ſur mon
rrivée dans ce lieu, où il me dit
être venu déja pluſieurs fois; &
oyant que j'avois l'air conſterné,
l ne faut point penſer à cela, M.
me dit-il, la moitié du monde s'eſt
déja trouvé dans le même cas, &
le reſte y viendra tôt ou tard. Ve-
nez payer votre bien-venue; quand
vous aurez un peu évaporé votre
bile, vous vous trouverez tout
ſoulagé. Je lui demandai ce qu'il
entendoit par bien-venue? Une
bagatelle, me répondit-il, ce n'eſt
que cinq ou ſix ſols pour une jatte
de punch; c'eſt ce que l'on paye or-
dinairement, en entrant dans cette
ſociété; je vous crois M. trop gé-
néreux pour violer les régles. Je
lui donnai l'argent qu'il deman-
doit, & un moment après, on vit

paroitre le punch, que mes compagnons eurent bientôt expédié: enſuite la curioſité les porta à demander quelle étoit l'affaire qui m'avoit fait loger; car c'eſt ainſi qu'ils appelloient ma détention. Je n'eus aucune envie de les ſatisfaire, &, à dire le vrai, leur compagnie ne me plaiſoit pas beaucoup. Je fis appeller un commiſſionnaire pour envoyer un mot à M. Brisk, commis de M. Prig, afin de le conſulter. Dans le même tems l'Officier avoit dit au geolier que j'étois en état, & que l'argent ne me tenoit point, à ce que j'ai appris depuis. En effet il vint me trouver, & après beaucoup de revérences & de courbettes, il me dit que ſi je voulois, il pourroit me donner une chambre particuliere, en cas que j'aimaſſe mieux être ſeul. J'acceptai ſa propoſition, & prenant congé de mes nouveaux camarades, il me conduiſit à une

chambre

chambre au ſecond étage, où il m'enferma, & me laiſſa méditer en liberté. Jamais je ne m'étois vu dans un pareil état; mes anciens accidens, & mon malheur préſent ſe réunirent pour me rendre tout-à-fait miſérable. Je me figurai la douleur & les regrets que j'allois cauſer à mon pere; je m'imaginois déja l'entendre me réprocher mon peu de prudence & de conduite; cette idée me dérangeoit la tête. Enfin M. Brisk arriva; ſa préſence me tira pour quelque tems de mon trouble. Il me dit qu'il auroit ſouhaité que ſon maître fût à Londres; qu'en endoſſant le billet, il m'auroit donné le tems de me retourner; mais qu'il n'y falloit pas penſer. Il me conſeilla, attendu l'énorme dépenſe que je devois faire dans cet endroit, de me faire tranſférer à la Flotte, juſqu'à l'arrivée de M. Prig; que cette précaution m'épargneroit du moins de la dé-

penſe. Il me donna en même tems une telle idée de cette priſon, que je n'héſitai point à la préferer à la vie que je menai à *Spunging-Houſe*, & que j'y menerois vraiſemblablement ſi j'y reſtois davantage ; je ſuivis ſon avis, & lui donnai l'argent néceſſaire pour obtenir un ordre, & me faire transférer. Heureuſement j'avois ſur moi vingt guinées quand je fus arrêté ; cela ſoutint un peu mon courage ; & maintenant que j'avois pris ma réſolution, je me ſentois tout ſoulagé, lorſque je vis entrer dans mon appartement l'Officier, à qui je dis ce que j'avois fait. Il en parut un peu chagrin, & de mauvaiſe humeur ; il s'attendoit, ſans doute, que pour éviter d'aller en priſon, & obtenir de demeurer où j'étois, il pourroit tirer de moi quelque argent : il me dit que le plaignant ſe contenteroit d'une caution, & me marqua beaucoup de ſurpriſe de ce

que je voulois aller à la Flotte, dont il me fit le portrait avec les couleurs les plus propres à m'en dégouter; mais j'étois prévenu, & les vingt-quatre heures n'étant point expirées, je ſçavois qu'il ne pourroit pas me conduire à Newgate, ainſi j'étois à couvert de ſa mauvaiſe volonté. Cependant j'eus aſſez de bonté pour lui donner une demi-guinée qui lui fit dérider le front; & alors prenant un autre ton, il me dit qu'il feroit tout au monde pour me ſervir: que j'étoi fort heureux d'être tombé entre ſes mains; qu'il étoit de bonne famille, & que la miſére ſeule l'avoit réduit à accepter cet emploi; que bien de ſes confreres m'auroient conduit ſur le champ à Newgate; que pour lui il n'étoit pas homme à profiter du malheur des autres. Le geolier appuya tout ce qu'il venoit de dire, & je ne pus me diſpenſer de faire venir une jatte de punch

pour reconnoître leur honnêteté. Je me couchai sur les dix heures du soir, mais je ne dormis guères: le lendemain matin M. Brisk vint me dire que mon ordre seroit expédié pour le soir; j'en fus charmé, car il me tardoit de me voir dans un état plus libre. Sitôt qu'il fut parti, l'Officier entra, & me tirant à l'écart, il me dit que mon adversaire étoit un coquin; que si je voulois sacrifier cinq guinées, il me feroit donner une caution, & qu'ainsi je pourrois vaquer à mes affaires: que si j'étois obligé de rester publiquement dans Londres, je pourrois plaider contre lui, & gagner au moins une année de tems. Je fus étonné de la friponnerie de ces sortes de gens, & quelque avantageuse que me pût être sa proposition, je conçus tant de haine pour ces misérables faux-fuyans, que j'aimai mieux, pour un tems, perdre ma liberté, que de les mettre

on uſage. Ces gens ſont également injuſtes pour les plaignans & pour les priſonniers ; mais l'argent eſt leur unique Dieu, & je crois pouvoir aſſurer qu'il n'y en a pas un entre cent qui ait le moindre ſentiment d'honneur ou de probité.

J'éprouvai le ſoir les extorſions qui ſe pratiquent dans ces maiſons infernales ; on me fit payer trois ſchelins pour mon lit, deux pour le feu, & cinq d'extraordinaire pour ma chambre, ce qui joint au dîner, au ſouper & aux liqueurs, monta pour un jour & demi que je reſtai dans cet endroit, à plus de quarante ſchelins, ſans compter la demi-guinée que j'avois donnée à l'Officier. Voilà les voleries que l'on ſouffre dans un pays gouverné par les loix les plus ſages, & dont on fait ſonner ſi haut la liberté & les privileges.

M. Brisk, un ſergent & le Bailly, me conduiſirent devant un Juge de

paix, d'où après les formalités ordinaires, je fus conduit à la prison sur les neuf heures du soir, & mené aussitôt au guichet, où un drole de mauvaise mine me regardant depuis les pieds jusqu'à la tête, comme s'il eût voulu me dévorer des yeux, me dit qu'il étoit guichetier, & en conséquence me demanda pour son droit, deux schelins, que je lui payai, & une bouteille de vin pour ses autres compagnons. Je payai aussi les droits du concierge, à raison de deux schelins & demi par semaine.

Ce qui m'avoit déterminé à choisir *la Flotte*, plutôt que de rester à *Spunging-House*, c'étoit l'espoir d'y être plus ignoré. Je m'en étois formé une idée comme d'un lieu où on ne rencontroit que fort peu de gens comme il faut, mais j'eus lieu de m'appercevoir que j'étois dans l'erreur; car on ne trouve pas dans une foire

plus de gens de toutes sortes : à chaque instant j'y voyois des personnes de connoissance. Je m'imaginai d'ailleurs que quand mon pere viendroit à Londres, & qu'il me trouveroit dans cette situation, il en seroit plus disposé à me laisser voyager sur mer. Je croyois avoir assez d'argent pour subsister jusqu'à son arrivée ; on m'avoit même averti que tout y étoit à fort bon marché, & qu'à peine y trouvoit-on l'occasion de faire de la dépense. La suite fera voir combien je m'étois trompé ; car je crois qu'il seroit difficile d'en dépenser plus ailleurs : non-seulement on y trouve tout ce qui peut engager au luxe & aux extravagances, mais on est presque obligé de s'y livrer. Il n'étoit plus possible d'en sortir quand je fis ces remarques. Ainsi nous entrames dans cette maison, & on nous introduisit d'abord dans un Caffé assez commode, où nous

apperçumes à différentes tables pluſieurs perſonnes bien miſes qui buvoient des liqueurs.

CHAPITRE XXXVII.

Thompſon eſt peint dans le caffé. Il va à l'auberge. Deſcription des gens qu'il y trouve. Portrait de Spéculiſte. Il entre dans ſon nouvel appartement. Deſcription de ce lieu, & de la priſon en général. Diverſes réflexions.

A Peine nous avoit-on ſervi une jatte de punch, que je vis entrer ſous différens prétextes les uns après les autres, pluſieurs hommes que j'avois déja vus dans le guichet, & qui après m'avoir regardé fixement, comme s'ils euſſent voulu meſurer ma hauteur, ſortirent. J'exprimai ma ſurpriſe d'un pareil traitement. Ces Meſſieurs, qui

qui étoient priſonniers pour la plupart, en rirent beaucoup, & m'apprirent que l'on venoit de me *peindre*: c'eſt ainſi qu'ils appelloient les remarques qu'avoient faites les guichetiers ſur ma figure & mes traits, pour me reconnoître en cas que je paſſaſſe par lesguichets. En effet, il y a tant de monde dans cette priſon, qu'il ſeroit impoſſible, ſans cette précaution, d'empêcher qu'il ne ſe ſauvât tous les jours quelques priſonniers. Ces droles ſont auſſi des eſpéces d'eſpions qui inſtruiſent le geolier de tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de cette demeure. Le maître du caffé étoit un homme bruſque & ſingulier; nous le quittames pour aller au cellier, où nous deſcendimes par un petit eſcalier. Les murailles en étoient ſi noires, & le plancher ſi bas que je m'imaginai entrer dans le temple de Moloch; le tapage & le bruit que l'on y entend, me rappella la

confuſion qui regne entre les ponts dans un vaiſſeau de guerre. On n'a jamais vu ailleurs une troupe de gens ſi gais ; pour moi j'oubliai tout d'un coup que j'étois en priſon, & je crus entrer à Thomkings, ou dans une loge de la foire Saint Barthelemi. Les uns s'entretenoient ſérieuſement de matieres importantes, comme des moyens de tromper leurs créanciers, & de s'échapper de priſon ; d'autres maudiſſoient de tout leur cœur, les gens ſans pitié qui les avoient fait ſouffrir tant d'années dans la miſere & le beſoin, ſans autre but que de ſatisfaire leur inhumanité ; d'autres danſoient de tables en tables avec tous les ſymptômes de la folie. J'en vis, enfin, qui faiſoient les beaux eſprits, & qui éclatoient de rire de tout ce qu'ils faiſoient ou diſoient. Les uns étoient yvres, d'autres ſe querelloient ; ici l'on mangeoit ; là on buvoit : en un mot

de quelque côté qu'on jettât les yeux, on ne découvroit rien qui pût inſpirer la moindre pitié pour leur état. L'hôte voyant que nous étions étrangers, nous fit donner un petit réduit : après avoir attendu quelque tems, nous demandames un pot de bierre ; toute la compagnie étoit ſous les armes pour voir le nouveau priſonnier : pluſieurs me vinrent prendre la main d'un air familier, & me dirent que ſi j'avois de l'argent, je ne manquerois de rien. Ces diſcours m'ennuyerent à la fin ; & Brisk, qui étoit déja venu dans cet endroit, demanda ſi nous ne pourrions pas avoir une chambre : on nous en montra une, telle qu'on en trouve dans une taverne où nous vimes deux graves perſonnages, tous deux priſonniers. L'un étoit Sir William Failer, Baronet, & l'autre le docteur Diagnoſtic, Medecin. Ils me parurent gens de bon ſens, &

fort étonnés de me trouver dans cet endroit. Nous fimes apporter du vin, & de quoi souper. Sir William & le docteur burent avec nous; ils nous firent l'histoire de la prison, & le portrait des principaux personnages qui y habitoient. Ils me dirent entre autres, qu'il y avoit un nommé M. Spéculiste, homme de mérite, mais si insolent, que tous les prisonniers en général le mépriſoient; ensuite ils me conseillerent de ne point prêter d'argent, & me donnerent d'autres avis sur la façon de me conduire dans cet endroit. Quand il fut question de payer l'échot, je m'apperçus que le Baronet & le Medecin étoient embarrassés; qu'ils n'avoient pas suffisamment d'argent sur eux, & qu'ils étoient fâchés d'être obligés de remonter dans leur chambre. Sur quoi Sir William dit qu'il alloit voir s'il trouveroit quelqu'un pour lui en

prêter & le dispenser de ce voyage. Le prenant pour un fort honnête homme, je tirai un écu de ma poche, & le priai de ne pas aller chercher plus loin, puisque je pouvois l'obliger. Ils firent quelques difficultés d'accepter ce service, & enfin promirent de me rendre cet argent le lendemain matin; je n'en entendis plus parler, & j'appris bientôt après qu'ils étoient connus pour des gens qui empruntoient & ne rendoient jamais. En effet il y a une espéce de malédiction dans cet endroit; on ne peut jamais porter sur soi plus d'argent qu'il n'en faut pour ses besoins, sans quoi on est sur de ne pas manquer de pratique. Sur les dix heures on entendit crier: Qui est-ce qui sort? Brisk fut obligé de partir; & bientôt après vint un homme, avec une paire de draps sur son bras, qui m'avertit de venir voir mon nouveau logement. Jugez de ma surprise, lors-

qu'après m'avoir fait traverſer un paſſage étroit, où l'on reſpiroit une odeur abominable, on m'introduiſit dans une petite chambre qui pouvoit bien avoir été blanchie vingt ans auparavant, mais dont les murs étoient alors ſi noirs, & ſi dégradés, qu'on voyoit le jour à travers en pluſieurs endroits, ainſi qu'au plancher, par les fentes duquel je pouvois facilement appercevoir les étoiles. Un méchant lit, une couverture toute déchirée & ſale, des draps gros & troués en cent endroits, & une mauvaiſe croiſée qui fermoit mal, deux chaiſes ſans doſſier & une table boiteuſe compoſoient tous les meubles de ma chambre; j'en marquai mon mécontentement à mon conducteur, qui me dit d'un ton railleur, & en ſecouant la tête, qu'il n'y avoit guère de priſonniers qui en euſſent une meilleure d'abord; qu'il ne doutoit pas que quand je

ſçaurois une fois les uſages du lieu, je ne parvinſſe à me faire loger plus commodément. Je ſentis tout d'un coup que j'avois fait une faute; je lui donnai une demi-couronne, je lui promis une demi-guinée s'il me faiſoit loger mieux le lendemain: il me fit une profonde revérence, & me dit obligeamment qu'il verroit ce qu'on pourroit faire pour moi.

Le lendemain je me levai de fort bonne heure; la méchanceté de mon logement, & le bruit continuel des priſonniers yvres, qui ne firent que roder & ſe quereller toute la nuit dans les galleries voiſines, m'avoient empêché de fermer l'œil. Je voulus examiner la priſon, & en vérité je n'avois rien vu de ma vie de ſi affreux. Je rencontrai le médecin avec qui j'avois ſoupé la veille; il m'en fit voir tous les recoins, & me harangua longtems pour me convaincre de la

néceſſité de prendre de l'exercice dans cet endroit pour conſerver la ſanté. Il me recommanda ſur-tout de jouer du fifre, ce qui me fit connoître que ce docteur étoit un charlatan & que c'étoit par ce moyen qu'il s'entretenoit.

Rien n'eſt ſi ennuyeux pour un homme qui penſe, & qui fait uſage de ſa raiſon, que de traîner une vie miſérable dans une priſon. Quoi de plus horrible que de ſe voir lié d'une interdiction civile, & de penſer que l'on eſt ſéqueſtré d'avec le reſte du genre humain, comme un homme qui a cherché à détruire la fortune des autres? Rien ne peut égaler cette idée terrible: ſi ce n'eſt peut-être celle d'un créancier impitoyable, qui, à l'abri des loix dont il abuſe, ſe rend à toute heure le bourreau d'une honnête & malheureuſe famille, que des accidens ſeuls ont miſe hors d'état payer.

Je trouvai à la Flotte des personnes de tout état, de tout métier, & presque de toute religion; un homme de goût ne manque pas d'y trouver une compagnie assez agréable : les uns s'y sont retirés pour se mettre à l'abri & assurer à eux, ou leurs héritiers, les débris d'une fortune qui devroit être bien plutôt abandonnée à leurs créanciers, qu'ils ont ruinés; le plus grand nombre est celui des malheureux dont j'ai déja parlé, & dont la situation mérite vraiement qu'on en ait pitié. L'honnête homme y souffre; on y voit le désespoir & la mort peints sur son visage, & il y passe sa vie à déplorer ses malheurs; d'autres étouffent dans le vin & dans la débauche, tous sentimens de pudeur & de répentir de leurs crimes, & font de leur prison un véritable enfer, pour tous ceux qui les entourent, & à qui il reste de l'honneur.

Juſte ciel ! Quand verra-t-on arriver l'heureux tems où les hommes ceſſeront de déchirer & de tourmenter leurs freres ? les lions ne devorent point les lions, & les tigres aiment leur eſpéce. Les bêtes ſauvages errantes dans les déſerts, avec des yeux farouches pour chercher une proie néceſſaire à leur ſubſiſtance, épargnent toujours leurs ſemblables, & ne font point la guerre à leurs freres ; mais les hommes ſans reconnoiſſance pour tous les biens qu'ils ont reçus, dégradent leur ame, & triomphent de la miſére des autres hommes ; on les voit rarement émus de pitié, répandre des larmes ſur les accidens des autres.

A l'heure du dîner Sir William vint me joindre dans la cour, & me dit qu'il y avoit un bon ordinaire à l'auberge où il dînoit ordinairement avec d'autres perſonnes de bonne ſociété ; & qu'il eſpé-

roit que je lui ferois le plaisir de m'y trouver. Je n'avois alors besoin ni de boire ni de manger, & j'étois absorbé dans des réflexions tristes sur mon état passé, & sur les accidens divers que j'avois essuyés à chaque pas. Cette invitation me tira de ma rêverie, & me fit appercevoir qu'il falloit donner quelque chose aux besoins de la nature. Je l'accompagnai à l'auberge, où on nous donna un repas assez propre, & à bon marché; & je trouvai que la compagnie méritoit des éloges: la seule chose qui me révolta, fut qu'on y donnoit l'essor à son esprit, & que l'on y violoit les régles de la modestie & de la décence; mais n'étant point disposé à vivre en cynique, je me promis d'y aller dîner tant qu'il s'y trouveroit bonne compagnie.

CHAPITRE XXXVIII.

Thompſon prend un autre appartement, rencontre Spéculiſte, fait des extravagances, perd ſon argent, a du bruit, renverſe ſon ennemi & le bat, ſe trouve dans un grand beſoin, vend ſes habits piéce à piéce.

LE lendemain matin le domeſtique preſſé d'avoir la demi-piéce que je lui avois promiſe, me conduiſit à une autre chambre plus commode & en meilleur air: elle donnoit ſur le preau; je jugeai à propos d'y regaler Sir William, le docteur, & deux ou trois autres de mes compagnons d'auberge. J'allois l'après midi pour les en prier, lorſque je rencontrai au bout de la gallerie Spéculiſte nez à nez. Il s'arrêta, & fit un grand

éclat de rire, en s'écriant: Hélas! M. Thompson, qui auroit jamais cru vous rencontrer ici? Venez, mon ami, oublions nos anciennes animosités, & puisque la fortune nous a réduits dans la même situation, vivons aussi unis que nous pourrons; tâchons de nous rendre réciproquement, dans cette maison, tous les petits services dont nous serons capables. Ma rancune ne put pas tenir contre sa bonne humeur, & je lui donnai la main: aussi bien je voyois qu'il étoit impossible de l'éviter; nous pouvions nous rencontrer à chaque instant; il s'en faut beaucoup que je sois vindicatif: cependant je me promis bien d'éviter sa société tant que je pourrois, & de ne m'entretenir avec lui, qu'avec les plus grandes précautions. Après lui avoir fait voir mon appartement, il me mena dans sa chambre, qui me parut une des meilleures de la prison,

& très-bien meublée. Nous y bûmes un peu de liqueurs, & nous nous séparames. Je ne fus pas longtems sans m'appercevoir qu'avec la compagnie, dans laquelle je me trouvois, il me seroit impossible de vivre frugalement ; & quoique nos repas fussent d'un prix assez raisonnable, la nécessité d'employer le tems, & la gaieté de la table, nous forçoit de boire & de veiller un peu tard ; & j'eus bientôt contracté l'habitude de fréquenter des assemblées, qui se tenoient dans presque tous les recoins de la prison : il étoit rare que j'en sortisse sans une demi-couronne de dépense à chaque séance, & quelquefois même je n'en étois pas quitte pour le double. Je jouai assez fréquemment au Whist : & comme j'avois affaire à des gens beaucoup plus habiles à ce jeu que moi, je ne laissai pas d'y perdre assez d'argent ; de ma

niere que mes petits fonds furent presque épuisés en six semaines de tems. Je commençai à appréhender qu'ils ne durassent pas aussi long-tems que mes besoins. Cette pensée m'affligea, d'autant plus que je voyois tous les jours des exemples de misere & de pauvreté dans cette prison, où l'argent, & l'argent seul nous attire les égards, les services & les attentions des autres prisonniers. Je ne recevois de visite que de Brisk, à qui j'avois fait promettre de ne rien apprendre de mon aventure à son maître, jusqu'à son retour. Quant à mon pere & à M. Diaper, je leur écrivois comme de coutume, de sorte qu'ils n'avoient aucun soupçon de ce qui m'étoit arrivé. Je me trouvois engagé dans un cercle de compagnie & d'amusemens de toutes les sortes; & je m'y livrois volontiers dans la crainte que mon humeur mélancolique & ma tristesse ne

revinſſent, pour le peu que je m'abandonnaſſe à refléchir ſur la perte de ma chere Louiſe. Cette idée étoit toujours dominante dans mon cœur, & ce n'étoit qu'à force d'art que je pouvois en écarter le ſouvenir. Telle étoit ma ſituation, quand un ſoir me trouvant en compagnie à l'auberge, j'eus une diſpute avec le Capitaine Bully, Officier d'un régiment en pied, qui me traita fort durement, pour avoir dit qu'il ne convenoit point à un Gentilhomme de jurer à tous momens dans la converſation. Le Capitaine étoit un ſot & un brutal; mais il s'étoit ſi bien tiré de tous les combats de lutte qu'il avoit livrés, qu'il étoit devenu la terreur, & en même tems le dom Quichotte de tous ſes compagnons. Parbleu, M. me dit-il, je voudrois bien ſçavoir qui vous a établi réformateur de cette maiſon; je jurerai, M. quand il me plaira; je ſuis Gentilhomme, mon état

état ſuffit pour vous en convaincre. Capitaine, lui répondis-je, je n'ai prétendu choquer perſonne en particulier, mais je n'en inſiſterai pas moins ſur ce que j'ai dit, & je ſuis fâché de voir qu'il y ait ici des gens aſſez ſots pour dire le contraire. Comment morbleu, ſot, que voulez-vous dire par-là ? Sot vous-même ; j'ai reçu une auſſi bonne éducation que vous, & s'il n'eſt queſtion que d'entendre le grec, ou tout ce que vous voudrez, je ſuis en état de vous prêter le collet. Toute la bande fit un éclat de rire, qui m'encouragea ; & je gageai qu'il ne ſeroit pas ſeulement en état de lire l'Anglois. On apporta un livre qu'il eſſaya de lire, mais la gageure fut décidée en ma faveur ; & ſur ce que je voulus m'engager un peu plus avant dans la converſation, il prit un verre & me le jetta au viſage. J'eſquivai le coup en baiſſant la tête, & mon hom-

me vint m'attaquer ſur le preau. Je n'avois point envie d'accepter un défi digne d'un porteur de chaiſe : mais il en eſt des priſonniers, comme des écoliers ; je ſentis que ſi je refuſois le défi, chacun me jetteroit la pierre ; encouragé par tous ceux qui étoient préſens, j'ôtai mon habit, & je m'avançai ſur le champ de bataille, où mon antagoniſte étoit déja. Spéculiſte en agit fort bien dans cette occaſion, & voulut être mon ſecond. On forma un cercle autour de nous, & alors tous les deux en veſte, nous reſtames quelques inſtans à chercher le moyen de nous attaquer avec avantage : ſemblables à deux torreaux furieux, qui ſe diſputent à qui reſtera maître d'un pâturage. Enfin nous nous avançames l'un de l'autre avec fureur ; & les coups tomboient comme la grêle ſur nos eſtomacs, & avec tant de violence, qu'on les entendoit à la ronde. Je

vis bientôt que mon ennemi inférieur en force, l'emportoit ſur moi par l'adreſſe; je tâchai de le ſaiſir corps à corps; ce fut envain: il eut le ſecret d'éluder toutes mes tentatives, & me porta ſur les temples un coup de point, qui me renverſa par terre tout étourdi; je revins bientôt à moi; je bataillai juſqu'à ce que j'euſſe repris haleine; alors m'élançant tout à la fois des mains & de la tête dans le creux de ſon eſtomach, je le renverſai à mon tour de ſon long, & pour rendre ſa chute plus violente, je l'accablai de tout le poids de mon corps. Il fut quelque tems ſans pouvoir reprendre ſes ſens; mais il étoit ſi étourdi, & ſi affoibli de ſa chute, qu'il ne recommença que foiblement le combat. D'abord je ne voulus pas employer toute ma force: le ſang ruiſſeloit cependant de toutes les parties de nôtre corps, & la victoire ſembloit balancer en

faveur de qui elle devoit se déclarer, lorsque profitant d'un avantage, je serrai étroitement mon ennemi dans mes bras, & lui faisant perdre terre, comme Hercule fit à Anthée, je le renversai avec violence, de maniere qu'il resta par terre, sans sentiment, sans mouvement, & hors d'état de continuer le combat. Toute la troupe me félicita à grands cris de ma conquête, & mes louanges coururent tout le preau : les uns me prenoient par la main ; d'autres me frappoient sur l'épaule, & tous me marquerent la plus grande joie de voir l'impertinent Bully vaincu, & l'invincible province d'Yorck l'emporter sur Tottenham. Les contusions que j'avois reçues étant légeres, je fus bientôt en état de me promener & de converser sur le preau avec les autres ; & tous les prisonniers me déclarerent le héros du combat.

Je ne tardai pas à rétomber dans le chagrin le plus violent ; tout mon argent étoit dépensé ; je vivois alors d'emprunt, & de tems en tems j'envoyai mettre en gage mes habits, montre, & autres bijoux, pour tâcher de me soutenir : j'avois fait venir presque tout ce que j'avois chez moi piéce à piéce, & au bout de quelques semaines, je me trouvai réduit à un seul habit, deux chemises, une seule paire de culotte, de bas & de souliers ; je conservai toujours, néanmoins, une certaine apparence, & je fréquentois les assemblées comme à l'ordinaire ; mais au bout de quelques jours je fus encore obligé de me restraindre, & de ne plus aller à l'auberge, dont l'hôte, qui m'avoit déjà fait quelque crédit, demandoit à grands cris son payement. J'en étois réduit à aller quêter un dîner de côté & d'autre dans la prison, & il m'arriva plus de

vingt fois de paſſer un jour entier ſans manger : auſſi devins-je comme un ſquelette. Je pris un jour la réſolution de garder ma chambre, & je n'y vécus pendant huit ou dix jours que de pain & d'eau, déterminé à ne faire part de ma miſére à perſonne, juſqu'à l'arrivée de mon pere, que j'attendois dans fort peu de tems. Mon créancier s'étoit déclaré nettement contre moi, & ne vouloit entendre à aucun accommodement. Tous mes chagrins revinrent à la fois me tourmenter; jour & nuit, j'avois ma chere Louiſe préſente à mon imagination : je me rappellois ſes charmes ; mais Louiſe perdue pour toujours, étoit pour moi une idée déſeſpérante. Je n'avois perſonne avec qui m'entretenir pour écarter ces cruelles réflexions. Mes anciens compagnons ne me ſentant plus d'argent, m'avoient abandonné, & affectoient même de m'éviter quand

nous nous rencontrions. A la vérité Spéculiſte m'invita deux ou trois fois à dîner, mais j'avois le cœur trop haut pour m'abaiſſer à recevoir des ſervices d'un homme qui m'avoit joué jadis tant de tours. Souvent un morceau de pain, un verre de liqueur & de l'eau faiſoient un repas, qui me duroit vingt-quatre heures; & j'en vins au point de déſirer la mort pour cacher ma honte & mettre fin à ma miſére & à mon affliction.

CHAPITRE XXXIX.

Digreſſion. Spéculiſte tombe malade. Comment il ſe comporta à la mort. Il arrive à Thompſon une viſite imprévue. Son pere, ſa mere, & M. Diaper le viennent voir. Il eſt mis en liberté, & prend congé des autres priſonniers ſes compagnons.

IL n'y a point d'état plus fâcheux, & plus déplorable que celui d'un infortuné, empriſonné pour dettes; ſes amis fatigués de ſes importunités l'abandonnent bientôt à ſon ſort, & ſe contentent de lui réprocher ſévérement ſes extravagances & ſa faute; pour ſes ennemis, comme ils le voient hors d'état d'exercer ſon reſſentiment, ils l'accablent des invectives les plus amères que la méchanceté,

&

& leur ſot orgueil peuvent leur ſuggérer. Ses créanciers irrités du tort qu'il leur fait, ne ſont que trop portés à trouver de la juſtice dans ſa détention, & s'arrogeant avec fierté l'autorité du Ciel, qui s'eſt reſervé la vengeance, ils ſe font une eſpéce de plaiſir d'augmenter ſes tourmens, ſans ſonger que Dieu a recommandé la douceur & la charité envers les priſonniers, comme une des principales vertus du chrétien. Si l'on doit des égards à tous les hommes en général, combien plus n'eſt-on pas obligé d'en marquer pour des gens que le malheur, plutôt que leur faute, a ainſi ſequeſtrés du reſte des autres hommes? Combien n'ai je point vu de gens, (& cette vue m'a touché juſqu'au cœur;) combien, dis-je, n'ai-je pas vu de gens qui auroient pu rendre le plus grands ſervices au public, réduits à la miſére dans le fond d'une priſon, & hors d'état

de faire uſage de leurs talens : la faim les minoit inſenſiblement, & l'oppreſſion continuelle qu'ils y ſouffroient, les réduiſoient au point de mourir dans l'état le plus triſte. Nos priſons ſont remplies de gens, qui dans l'amertume de leur cœur, maudiſſent à chaque inſtant le jour de leur naiſſance, & appellent la mort à leur ſecours, comme le ſeul reméde à leur miſére. O Angleterre, terre de liberté ! comment peux-tu enviſager une pareille diſgrace, & ſouffrir ſous ton gouvernement que les arts, les ſciences, & les travaux utiles ſoient privés d'un ſi grand nombre de gens qui les feroient fleurir ?

Vers le même tems M. Spéculiſte fut attaqué d'une fiévre maligne qui emporta beaucoup de priſonniers ; il étoit déja hors d'eſpérance, lorſque j'en appris la nouvelle. Un homme qui le ſervoit, vint un matin m'avertir que M.

Spéculiſte déſiroit de me parler; il m'apprit en même tems que c'étoit le premier intervalle de raiſon dont il jouiſſoit, & que dès l'inſtant qu'il étoit tombé malade, il avoit eu un tranſport au cerveau qui ne l'avoit point quitté depuis. J'y courus ſur le champ, & je trouvai ce pauvre homme ſi changé, que j'eus peine à le reconnoître. La vivacité de ſon tein, cette hauteur & cette fierté qui lui étoient naturelles, étoient entierement éteintes. Il avoit les yeux creuſés, le viſage maigre & pâle, & ne reſpiroit qu'avec peine. Ce ſpectacle me toucha ſenſiblement; malgré toutes les raiſons que j'avois de ne point l'aimer, je ne pus m'empêcher de répandre des larmes. Il me tendit une main foible, déja glacée par le froid de la mort; & me priant de m'aſſeoir quelques minutes, il m'adreſſa ce diſcours.

M. Thompſon, je vois que ma ſituation vous touche : vous faites malgré vous des réflexions ſur la différence de ce que j'étois autrefois, à mon état actuel. Je vais mourir, je le ſens bien ; toute la philoſophie dont je faiſois autrefois parade, aura peine à me ſoutenir dans ce moment terrible. Pourquoi ai-je ſi mal profité du tems & des faveurs précieuſes de la Providence ? Ici il fit un ſoupir & répandit quelques larmes. O mon ami, continua-t-il, ſi le paſſé pouvoit ſe rappeller, que de haine & de mépris je ſentirois pour la vie que j'ai menée ! La vanité & le deſir des applaudiſſemens m'ont porté à combattre des vérités dont j'étois intérieurement convaincu malgré moi : les ſuites en ſont bien amères : je ſuis maintenant livré à un déſeſpoir affreux : je tremble à la vue de ces derniers inſtans.

S'il y a *un pouvoir* infini, con

me tous les ouvrages de la nature nous l'annoncent, *il doit aimer* la vertu, & celui-là ſeul peut être heureux qui chérit la vertu.

Je ſouffre des tourmens cruels, & les remords de ma conſcience déchirent mon ame : je crains bien qu'un répentir que l'on ne ſent qu'au lit de la mort, ne ſoit infructueux. Si cet inſtant pouvoit effacer toutes mes injuſtices, mes cruautés & mes torts envers les hommes, (car j'ai été le monſtre le plus décidé) je paſſerois avec confiance dans les bras de l'éternité ; mais, hélas ! j'ai été pris au dépourvu : je n'ai que mes crimes devant les yeux, & l'abyſme effroyable où il me précipite. Que mon exemple vous rende ſage, mon ami : n'aviliſſez point les ſentimens noble de votre ame dans des ſcenes de débauche pour ſatisfaire des paſſions auxquelles la raiſon & la religion doivent toujours ſervir de

frein. Il ne put en dire davantage, & retomba dans le délire, & dans des convulsions si violentes que je ne doutai pas qu'elles ne l'emportassent. Son état me tira des larmes; & par un mouvent involontaire, je me jettai à genoux à côté de son lit, & je priai le Ciel pour lui dans des termes qui surprirent tous ceux qui étoient présens. Quand je me relevai, il n'étoit déja plus; & la mort avoit si peu défiguré son visage, qu'il sembloit avoir rendu l'ame en souriant.

Telle fut la fin du pauvre Spéculiste, homme qui eût été l'ornement de son pays & l'amour de toutes ses connoissances, s'il eût fait un bon usage de ses talents; mais une vanité insupportable & la débauche le conduisirent dans le fond d'une prison, où une maladie contagieuse le plongea dans les horreurs de la mort à la fleur de son âge.

Il y avoit près de trois mois que j'étois dans cette priſon, où tout ſembloit conſpirer avec mes chagrins, pour me dégoûter entierement de la vie : j'y étois réduit à un état ſi triſte, que les ſeuls habits qui me reſtoient, ſuffiſoient à peine à couvrir ma nudité ; & j'étois reſté ſans ſouliers, & obligé de garder la chambre, où j'étois prêt à mourir de faim. Tous les malheurs dont ma vie avoit été traverſée, ſe peignoient alors dans mon imagination avec plus de violence que jamais ; & comme je n'avois point de livres, tout mon tems étoit employé aux réflexions les plus amères, & aux regrets les plus cruels.

Telle étoit mon occupation déſagréable, lorſque j'entendis un jour prononcer mon nom à pluſieurs repriſes dans la gallerie par une voix de femme, qui ne m'étoit pas inconnue. Mon cœur me dit que ce ne pouvoit être une autre que ma

mere, & rien ne peut égaler le saisissement que me causa cette pensée : cependant la voix approchoit de plus en plus ; enfin un de mes plus proches voisins ouvrit la porte de ma chambre, & dit : Voila son appartement, Madame ; entrez, vous l'y trouverez surement. O Dieu ! c'étoit elle-même ; c'étoit cette mere cherie. Après avoir avancé quelques pas, & poussé la porte d'une main, elle n'eut pas plutôt apperçu le visage maigre & décharné de son fils, qu'elle jetta un grand cri, & tomba évanouie sur une chaise qui se trouva derriere elle : pour moi sortant de ma léthargie & de l'état de stupidité où j'étois plongé, je courus à elle, & soulevant sa tête, je la pressai contre mon cœur : un torrent de larmes sortoit en abondance de mes yeux, & les seules paroles que je pus prononcer dans les intervalles de mes mouvemens convulsifs furent : Ma

chere mere..... O ciel ! ..... Que vois-je..... Elle revint bientôt à elle, & me ſerrant entre ſes bras, elle pleura amérement, en me répétant ſouvent : Mon fils, mon cher fils, quel déſeſpoir de vous voir dans cet état ! Qu'avez-vous pu faire pour vous y réduire ? Je tombai à ſes genoux ; & lui prenant une main que j'arroſai de mes larmes : Tranquilliſez-vous, lui dis-je, je vous raconterai toute mon aventure ; mais votre arrivée imprévue m'a tellement ſurpris, qu'il faut quelque tems pour me remettre, & pouvoir vous parler de ſuite. En effet la tête m'avoit tourné, & j'étois ſi peu préparé à cet évenement, que je n'aurois jamais pu l'imaginer. J'appellai l'homme qui nous ſervoit ; ma mere l'envoya chercher du vin dont elle me fit boire un ou deux verres : depuis pluſieurs jours il n'étoit entré que de l'eau dans mon corps. Ce cordial me donna

la force de parler, & à ma mere celle de m'entendre. Mon premier ſoin fut de lui demander des nouvelles de mon pere : elle m'aſſura qu'il ſe portoit bien, qu'ils étoient arrivés à Londres la veille, & s'étoient tranſportés auſſitôt à la campagne de M. Diaper, comptant m'y trouver; car je ne leur avois marqué mon adreſſe dans aucune de mes lettres ; & ils avoient oublié, en partant, de la demander à Mrs. Archer & Sharpley, qui auroient pu la leur apprendre. M. Diaper charmé de les voir, vint avec eux à Londres : comme il ſçavoit que je logeois dans la rue du Lion rouge, il les y mena tout droit ; mais quel fut leur étonnement, lorſque mon hôte leur apprit que j'étois en priſon à la Flotte! Mon pere, après avoir marqué, ainſi que ma mere & M. Diaper, tout le chagrin que leur cauſoit cette nouvelle, demanderent à mon hôte le ſujet de ma

détention, & pourquoi j'en avois fait un ſecret à tous mes amis ? Mais il ne put leur donner aucun éclairciſſement, & les envoya à Spunging-Houſe, où l'on m'avoit mené en m'arrêtant : ce fut là qu'ils apprirent le nom de mon créancier, la nature de ma dette, en un mot tout ce qui pouvoit les inſtruire de mon affaire. Mon pere & ma mere en furent ſi conſternés, qu'ils reſterent long-tems ſans parler : ils ſe transporterent de là chez M. Vautour, qui eut aſſez de généroſité pour reconnoître qu'il ne croyoit pas que j'euſſe touché un ſol de cet argent : il leur dit que c'étoit une faute de jeuneſſe, & qu'il n'auroit pas été ſi dur, s'il eût pu ſe paſſer plus long-tems de cette ſomme ; mais que ne connoiſſant point mes parens, & n'ayant pu tirer de moi leurs noms ni leurs demeures, il s'étoit vu forcé de me faire arrêter pour ſûreté de ſa créance. M. Dia-

per, qui connoiſſoit Vautour, & qui en étoit connu, le blâma beaucoup de ne point lui avoir parlé de cette affaire, & aſſura qu'il m'auroit cautionné, & n'auroit pas ſouffert que je reſtaſſe en priſon ; mais celui-ci s'excuſa ſur ce qu'il n'avoit pas imaginé que nous fuſſions ſi grands amis. Enſuite ils allerent chez le frere de M. Deacon : mais ils ne purent lui faire entendre raiſon, quoique mon pere menaçât de le pourſuivre pour la reſtitution de cet argent, & de prouver qu'il n'étoit pas poſſible que j'en euſſe profité. Ils retournerent encore chez Vautour, pour tacher d'en venir à un accommodement ; mais il leur dit que, faute d'avoir eu cet argent depuis long-tems, il avoit ſouffert un grand préjudice ; cependant qu'en conſidération de M. Diaper, il conſentoit à faire grace des frais, & me quitteroit pour les ſix cens livres ſterlings de princi-

pal. M. Diaper & votre pere, continua ma mere, ſont actuellement chez le concierge, pour payer les droits & vous mettre en liberté : ils ont acquitté votre dette ce matin ; mais, mon cher fils, que vous êtes changé ! aurois-je du m'attendre à trouver mon pauvre Joſeph ici, & dans un pareil équipage ? Elle finiſſoit à peine ces mots, que je vis entrer mon pere avec M. Diaper : ils me marquerent toute la joie imaginable de me revoir ; mais le miſérable état où j'étois leur donna le plus violent chagrin. Ils me gronderent avec amitié de ne leur avoir pas fait ſçavoir plutôt ma ſituation, & d'avoir mieux aimé manquer de tout pendant mon ſéjour dans cette priſon, que de les informer de mon affaire. Mon fils, me dit mon pere, vous vous êtes conduit imprudemment, en donnant ainſi votre billet à la légere ; mais comme c'eſt la réconnoiſſance pour le pau-

vre M. Deacon mon ancien ami, qui vous a fait agir, & qu'on ne peut vous reprocher qu'un défaut d'attention, & la négligence de prendre vos ſuretés avec lui, je ne vous en parle plus ; j'eſpére que vous effacerez à l'avenir par votre conduite le tort que votre empriſonnement aura pu vous cauſer. Vous êtes maintenant en liberté de ſortir ; mais vous ne pouvez le faire que ce ſoir dans l'état où vous êtes. Mais, dit M. Diaper à mon cher pere, peut-être qu'avec peu d'argent on pourroit racheter les habits de M. Thompſon, & le mettre en état de paroître : car je penſe bien qu'il ne les a pas vendus ; il les aura mis ſans doute en gage chez quelque uſurier. Je lui répondis qu'il avoit deviné juſte : auſſitôt mon pere me donna dix guinées, & j'envoyai ſur le champ le commiſſionnaire dont j'avois coutume de me ſervir, pour aller retirer mes

hardes. Pendant ce tems, je satisfis leur curiosité, & leur fis voir la prison, le preau, le caffé, &c. je les menai ensuite dîner à l'auberge, où tous mes compagnons apprenant que j'allois sortir, vinrent en foule m'en faire leur compliment. Je les présentai à mon pere, à qui j'en avois déjà fait le portrait. Il me conseilla de leur faire quelques présens, si je le jugeois à propos. Entre ceux qui vinrent me féliciter de mon élargissement, Sir William Failer ne fut pas des derniers. Mon pere n'eut pas plutôt jetté les yeux sur lui, qu'il courut l'embrasser, & ils se firent mutuellement des amitiés, dont je fus tout-à-fait surpris. Quoi, c'est là votre fils, s'écria Sir William? Que j'aurois été heureux, si je l'eusse sçu plutôt! Mon pere qui avoit beaucoup d'égards pour lui, lui demanda, depuis quand il étoit dans cet endroit? Il y a deux ans, répondit Failer, & l'on m'a mis ici

pour une dette de quarante livres ſterlings Bon Dieu ! s'écria mon pere ; eſt-il poſſible ! Que de changemens l'on voit arriver ! Ah ! mon vieil ami, répliqua Sir William, qui m'auroit dit, il y a quelques années, que je duſſe demeurer ici, m'eut aſſurément bien ſurpris : mais le ſort en eſt jetté.

Après quelques autres diſcours rélatifs aux affaires de Sir William, mon pere l'invita à dîner ; & avant de le quitter, il le tira à l'écart, & lui fit préſent de dix guinées qu'il reçut avec mille tranſports de reconnoiſſance. Je pris congé de tous mes compagnons ; & ayant payé quelques bagatelles que je devois, nous ſortimes de la priſon, & nous nous rendimes auſſitôt à la campagne de M. Diaper. Madame Diaper m'accabla de careſſes ; & quand elle eut appris mon hiſtoire, elle s'écria : Mon Dieu ! ſi mon fils ſçavoit cette aventure, je crois qu'il en

en perdroit l'eſprit : elle me blâma beaucoup de mon peu de confiance, & d'avoir caché mon accident à mes amis, proteſtant que ſi elle n'eût point eu d'argent, elle auroit plutôt vendu ſa vaiſſelle, que de me ſouffrir un inſtant en priſon. Pendant le ſouper, la converſation roula ſur le lieu dont je venois de ſortir : j'appris à M. Diaper la mort du pauvre Spéculiſte avec toutes ſes circonſtances : ce fut pour nous tous une ſource de réflexions curieuſes & utiles. Ce qui me ſurprend davantage, dit mon pere, c'eſt que Sir William Failer ait ſi peu d'amis, quoiqu'à bien conſiderer les choſes, il n'y a rien là de ſi étonnant, car c'étoit un homme indiſcret & bien malheureux. Les évenemens de ſa vie, dont je me reſſouviens encore, ſont propres à inſpirer de la prudence à tous les hommes. Je le priai de nous raconter ce qu'il ſçavoit de cet honnête

homme. M. Diaper & les deux Dames joignirent leurs inſtances aux miennes, & il nous en fit le récit de la maniere ſuivante.

CHAPITRE XL.

Hiſtoire de Sir William Failer.

J'Ai fait connoiſſance avec cet honnête homme à l'Univerſité où il a étudié en même tems que moi. Sir William étoit du collége d'*Emmanuel*, & moi de celui de *Saint Jean*. Il y reſta neuf ou dix ans; ſes infortunes le changerent au point qu'il chercha à faire d'autres amis que ceux avec qui il avoit été lié auparavant. Vous verrez par les faits que je vais vous en rapporter de ſon hiſtoire, que tous les talens, ni même les occaſions les plus favorables ne ſuffiſent pas pour s'avancer dans le monde, ſi

on ne mêle dans ſes actions beaucoup de prudence, une grande attention à garder les apparences, & un peu d'intérêt; car ſans difficulté il en faut un peu dans la vie.

Sir William deſcend en ligne collatérale d'une des plus nobles, & des plus anciennes familles du nord de l'Ecoſſe; les chefs de ſa maiſon ſe trouvant entraînés dans la derniere rébellion, contre le Prince actuellement regnant, furent obligés d'abandonner leur pays natal; mais ils font actuellement une figure brillante chez nos voiſins, & l'un d'eux y eſt devenu un des meilleurs Officiers généraux qu'il y ait en Europe. Il avoit la taille haute & bien priſe, beaucoup de vivacité d'eſprit, & une éducation brillante dont vous avez pû appercevoir quelques reſtes. Son nom & ſa famille le firent paroître dans le monde avec beaucoup

d'avantage ; & quoique le bien de ſon pere ſoit fort modique, il auroit pû, par une grande connoiſſance du monde, & par ſon habileté à gérer les affaires publiques, trouver beaucoup d'encouragement de la part de ceux qui étoient à la tête du gouvernement à la fin du regne de la Reine Anne ; mais préciſément dans le tems qu'il arriva à Londres, la Reine mourut, & les amis qui auroient pû l'avancer, furent écartés des affaires. Bientôt après il ſe mit ſur les rangs pour être nommé Député de ſa ville au Parlement ; mais il fut traverſé dans ce projet par un homme de grande diſtinction qui fit tourner l'élection à ſon déſavantage. Sir William s'en plaignit à la Chambre, & il avoit des preuves ſi convaincantes de ſéduction & de corruption à produire, qu'on jugea qu'il n'étoit pas à propos de lui permettre de s'expliquer. Ainſi

la veille du jour deſtiné à l'entendre, il fut arrêté le ſoir & mis en priſon par ordre d'un Secrétaire d'Etat. Le Lord T.....lui fit ſubir interrogatoire à pluſieurs repriſes; mais il ſe comporta avec une préſence d'eſprit, & une fermeté qui ſurprit ce Seigneur. Une pareille conduite lui inſpira beaucoup d'amitié pour lui; il le recommanda à un autre Grand, qui lui fit donner un emploi fort lucratif dans une de nos Colonies des Indes occidentales, où il auroit pû s'enrichir, & vivre heureux, s'il eût été d'humeur de ſacrifier ſon honneur & ſa conſcience à ſon intérêt, comme font la plûpart des gens employés dans les affaires publiques. Il lui tomba entre les mains, par forme de confiſcation, une ſomme d'argent conſidérable, dont ſes prédéceſſeurs n'étoient pas dans l'uſage de rendre aucun compte: mais Sir Wil-

liam, dominé par le patriotiſme, & élevé dans les principes les plus rafinés de l'amour déſintéreſſé du bien public, ne voulut pas ſuivre leur exemple, & expédia un ordre pour faire remettre cet argent au tréſor. Le Miniſtre lui écrivit une lettre polie, par laquelle il lui fit entendre qu'il lui croyoit autant de droit de s'approprier cet argent qu'à tous ceux qui avoient rempli le même office, & il lui conſeilla de ne plus parler de cette affaire; mais Sir William ne put gouter cet avis, & renvoya cet argent qui arriva à bon port, quoique le public n'ait jamais ſçu quel uſage on en avoit fait. Sir William étant enſuite revenu en Angleterre, je me ſouviens qu'il eut recours à ce même grand Miniſtre pour obtenir quelques gratifications pécuniaires; mais celui-ci lui rit au nez, & lui dit qu'il avoit été une fois à ſon choix de faire ſa

fortune, s'il eût voulu garder pour lui ce qui avoit été, ſans doute, diſtribué entre un petit nombre de mauvais ſujets. C'eſt ainſi que ce Miniſtre avouoit franchement la corruption qui regnoit dans le miniſtère, & dont il étoit même le protecteur. Sir William s'amoura-cha dans cette colonie d'une veuve riche & fort belle, appellée Mathilde; il profita de tous les avantages de ſa figure & de ſon autorité pour s'en faire aimer, & il l'épouſa; mais il s'en fallut beaucoup que ce mariage ne fût auſſi heureux qu'il l'avoit eſpéré: au bout de quelques mois il ne vit plus en elle que ce qu'elle étoit réellement, une femme opiniâtre, de mauvaiſe humeur, & une bigotte achevée, qui ne parloit que de graces, d'Égliſe, & même entre les bras de ſon mari qui marmottoit des prieres à contre-tems. Ce fut envain qu'il tacha d'adoucir cette rudeſſe, &

cette dévotion farouche. C'étoit une Presbytérienne de la plus fine trempe qui, pour un jurement, ou un seul terme prophane qui auroit échappé à son mari dans la colere, l'auroit privé de sa compagnie pour un mois. Un jour, depuis son retour à Londres, il m'invita à dîner chez lui avec plusieurs autres personnes. C'étoit un Dimanche; cette Dame nous quitta après le dîner pour aller à l'Eglise, suivant sa coutume. Sir William nous avoit vanté un certain vin de Madère, dont il prétendoit nous régaler; mais lorsqu'il fut question d'en faire venir, il se trouva que Miledi avoit emporté avec elle la clef de la cave. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle lui avoit joué de ces tours, sous prétexte de l'empêcher de profaner le Dimanche, & jusques-là, il ne s'en étoit pas plaint pour le bien de la paix. Il y avoit chez lui un domestique, garçon fort

fort hardi, à l'aide duquel il enfonça la porte; après quoi la lui chargeant ſur les épaules, ce garçon la porta juſqu'à l'Egliſe, qui n'étoit pas éloignée, & la poſant auprès du ban de ſa maîtreſſe, il lui dit que ſon maître la prioit d'ouvrir cette porte, puiſqu'elle en avoit gardé la clef. Milady cria baucoup: cela excita dans l'aſſemblée tant de murmures, que le Miniſtre fut obligé de s'arrêter au milieu de ſon diſcours; & déja un des anciens vouloit faire ſortir le domeſtique, lorſque Sir William parut, & s'adreſſant à ſa femme: Madame, lui dit-il, votre affectation de piété ne doit pas me priver de mon vin; donnez-lui la clef à l'inſtant, ou je vous fais porter en proceſſion ſur la porte même, & je vous la ferai ouvrir au logis. Cette femme ſentant qu'il n'y avoit point à badiner, donna la clef; mais elle ne voulut plus rentrer à la maiſon,

& ils se séparerent ainsi de bon gré. Sir William lui rendit tout son bien, pour son entretien, & celui des enfans qu'elle avoit eûs d'un premier mari. Quelques années après se trouvant sans emploi, il sollicita & obtint un gouvernement au nord de l'Amérique; il s'y comporta pendant quinze ans à la satisfaction du ministère, & à l'avantage du peuple, qui lui étoit confié; cependant il s'éleva contre lui une faction qui réussit à le déposséder; & il revint en Angleterre aussi pauvre qu'il en étoit sorti. Depuis ce tems il a employé tous ses talens à imaginer des projets pour le bien public, dont il fut bien recompensé par le Général Commode, & Sir Houghton Hall; le premier étoit un protecteur fort accrédité, & très-intégre généreux à l'excès; l'autre étoit aussi remarquable à la tête des affaires par l'étendue de son pouvoi

Plusieurs de ses projets furent mis à exécution; mais il depensa toutes les gratifications qui lui en revinrent à attirer chez lui la meilleure compagnie, & à faire grande figure. Il n'y a sans difficulté personne en Angleterre qui entende mieux les intérêts de la nation, & ceux des nombreuses colonies d'Amérique qui en dépendent. Mais ce premier Ministre ayant été disgracié & forcé de se retirer, Sir William resta quelque tems sans emploi, & ayant contracté des dettes considérables (car il s'en faut beaucoup qu'il soit arrangé dans ses affaires,) il fut arrêté plusieurs fois & mis en prison, d'où il ne sortit que par la libéralité de quelques-uns de ses protecteurs. Dans la suite il exerça l'office de Notaire, & s'en acquitta avec beaucoup de succès; mais cette occupation ne lui fournissant pas des secours assez abondans, il s'adonna à emprun-

ter de petites ſommes d'argent de tous ceux qu'il rencontroit : cette mauvaiſe conduite, jointe à un ſecond mariage déſavantageux, fit beaucoup de tort à ſa réputation. Il devint fort à plaindre, & d'autant plus qu'il étoit alors avancé en âge. Le généreux Commode ayant appris ſa ſituation, lui fit, avec une généroſité digne d'un Prince, un préſent de cinq cens livres ſterlings, pour ſatisfaire ſes créanciers les plus preſſés ; mais il ne ſçavoit pas à qui il avoit affaire : car du tempérament dont étoit Sir William, dix mille livres ſterlings de revenu ne lui auroient pas ſuffi. Il quitta Commode, plein de reconnoiſſance, & courut à une auberge pour y dîner : il en avoit grand beſoin ; car depuis pluſieurs jours il avoit fait très-maigre chere. Il y rencontra un de ſes grands amis l'infortuné Bellario, qui après les premiers complimens, lui fit un

long recit des embarras où il se trouvoit. Bon Dieu ! s'écria le Baronnet, que je suis heureux, mon cher ami, de pouvoir vous rendre service ; prenez ce billet de cent piéces, & arrangez vos affaires ; s'il vous en faut davantage, venez me trouver demain chez moi : après quoi il le quitta. Ainsi la bonté naturelle de son cœur lui faisoit oublier, & le besoin pressant qu'il auroit eu lui-même d'une somme plus considérable, & l'intention de celui de qui il la tenoit. Bellario lui demanda où il étoit logé. Cette question l'embarrassa beaucoup ; il en rougit lorsqu'il réfléchit que c'étoit dans une mauvaise chambre, chez un chandellier ; & prenant congé brusquement, il courut à la maison payer six semaines de loyer qu'il y devoit, de peur de l'oublier, s'il tardoit plus longtems. Arrivé chez lui, il se trouva que son hôte, qui étoit un fort bon

homme, chargé de famille, venoit d'être arrêté pour une dette de vingt-cinq piéces. Les larmes, & les plaintes de la femme lui firent entrevoir que cette détention alloit ruiner cette famille à platte couture. Son cœur ne put tenir à ce ſpectacle; il s'écria, tout tranſporté: Conſolez-vous, Madame, je ſuis heureuſement en état de le délivrer, & j'y cours à l'inſtant. Enſuite mettant une guinée dans la main de cette femme, il courut trouver le mari, paya juſqu'au dernier ſol de ſa dette & les frais, & le ramena chez lui. En un mot, dix jours après le pauvre Sir William trouva la fin de ſon argent; la bonté de ſon cœur n'eut plus lieu de s'exercer; il ſe trouva réduit lui-même à emprunter d'un ami une demi-couronne pour aller dîner; & bientôt après, il fut ſaiſi & amené en priſon à Marshalſea pour une fort petite ſomme. Commode le

ſçut, le délivra encore une fois, mais ne voulut plus le voir. Il ſollicita enſuite l'admiſſion de certains projets qu'il avoit propoſés pour l'avantage du commerce; il en tira beaucoup d'argent à diverſes repriſes; mais il a toujours été perſécuté par un tailleur à qui il devoit beaucoup, & qui avoit mis ſes intérêts entre les mains d'un Procureur de bon appetit. C'étoit un pauvre homme, qui toutes les fois qu'il manquoit d'habits, s'en alloit dans un caffé où Sir William ſe trouvoit ordinairement; & comme celui-ci ne pouvoit cacher la nobleſſe de ſon ame, quand il étoit en argent comptant, le Procureur n'en étoit pas plutôt inſtruit, qu'il engageoit le tailleur à le faire arrêter. En effet Sir William a été pris cinq fois pour la même dette, par ſa propre faute, & par la baſſeſſe de ce Procureur, qui gagnoit parce moyen autant de paire d'habits; & je crois

que c'eſt encore pour la même dette qu'il eſt detenu à la Flotte. J'avoue que Sir William a aimé un peu trop les femmes, & que ſes débauches lui ont fait perdre quelques amis: mais il eſt certain, du moins par ce qu'il m'a fait entendre, qu'il a rendu à ſa patrie de grands ſervices, dont quelques-uns même n'ont point été récompenſés: & quoiqu'il ſoit encore en état de lui en rendre, ſur-tout en Amérique, n'y ayant perſonne dans la nation qui entende ſi bien que lui le département de la pêche, il s'eſt offert inutilement à un Miniſtre pour cinq ſchellins par jour; & il ſe trouve dans le cas de mourir de faim: en vérité c'eſt une honte pour notre pays. Il m'a remis une copie de la lettre touchante, qu'il a écrite à ce Grand; elle prouve bien le triſte état où il eſt réduit, & je me regarde comme fort heureux d'avoir pû lui don-

ner quelques secours. Mon pere nous lut ensuite cette lettre qui est datée de la Flotte, & dont voici les termes.

Monsieur,

„ Il y a près de cinq mois que je „ suis detenu ici pour une dette au „ dessous de trente piéces ; je n'en „ dois pas plus de cinquante d'ail- „ leurs, & je ne crains pas qu'on „ puisse former contre moi de pré- „ tentions plus considérables dans „ le monde.

„ A la premiere nouvelle que j'ai „ appriſe de l'établiſſement qu'on „ veut faire, par lequel on prétend „ former une barriere importante „ pour toutes nos colonies, amé- „ liorer notre commerce avec les „ nations Indiennes éloignées, & „ en même tems perfectionner ce- „ lui de la pêche, j'ai été au déſeſ- „ poir que ma malheureuſe deten-

„ tion me privât de l'honneur de
„ vous rendre une visite, & de vous
„ confier beaucoup de vérités im-
„ portantes à ce sujet, dont quel-
„ ques-unes vous sont peut-être in-
„ connues; car sans parler des a-
„ vantages particuliers que de pa-
„ reils avis pourroient me procu-
„ rer, j'ose vous assurer très-hum-
„ blement, que j'aurois le plus
„ grand plaisir à rendre des services
„ réels à une personne de votre ca-
„ ractère, & en même tems à ma
„ patrie: ç'a toujours été mon am-
„ bition; & dans la détresse où je
„ me trouve, il n'y a que cette es-
„ pérance qui soit capable de me
„ tranquilliser.

„ J'aurois encore à vous com-
„ muniquer d'autres choses aussi es-
„ sentielles aux affaires de l'Amé-
„ rique, comme la nature & l'uti-
„ lité de papiers qui eussent cours
„ en Angleterre, la nécessité de
„ l'assujettir à de certaines regles,

„ ſans quoi il en réſultera des con-
„ ſéquences fâcheuſes pour notre
„ commerce & celui de ſes colo-
„ nies.

„ J'ai auſſi quelques remarques
„ utiles à vous préſenter ſur le ſoin
„ que l'on doit avoir d'établir la pê-
„ che du hareng & de la baleine
„ ſur les côtes ſeptentrionales d'E-
„ coſſe ; & je me croirois ſuffi-
„ ſamment récompenſé, ſi le peu
„ de connoiſſance & d'induſtrie
„ dont je ſuis capable, pouvoient
„ me procurer ſeulement cinq
„ ſchellings par jour, pour me ſou-
„ tenir. Comme il ne me reſte vrai-
„ ſemblablement que peu de tems
„ à vivre, ſi vous voulez bien écou-
„ ter l'humanité, en me procurant
„ la liberté, & me mettant dans le
„ cas de pouvoir ſubſiſter, vous au-
„ rez ſans doute la ſatisfaction d'a-
„ voir délivré de la plus grande mi-
„ ſere, Monſieur, votre très, &c.

William Failer.

CHAPITRE XLI.

Thompſon perſiſte dans ſon deſſein d'aller ſur mer. Prig arrive : il le conſulte. Il juge à propos d'employer M. Goodwill. Arrivée de ce Gentilhomme chez M. Diaper. Il perſuade M. Thompſon à laiſſer aller ſon fils aux Indes orientales. M. Goodwill lui fait obtenir un comptoir au Fort Saint George. Il prend congé des Directeurs, & fait ſes préparatifs pour le voyage.

NOus paſſames trois ou quatre jours dans cette retraite, & je fus ſi ſenſible à l'attention que mon pere & M. Diaper eurent de ne point me reprocher, ni même me parler de mes dernieres folies, que rempli de reconnoiſſance de leurs bontés, j'en eus encore plus d'envie de leur complaire en tout : je ſa-

criſiai même pour quelque tems mes cruels regrets au plaiſir & à la joie que j'éprouvai dans leur compagnie. M. Diaper n'avoit point encore reçu de nouvelles de mon ami; nous en étions fort inquiets & depuis ſon départ de Liſbonne, il n'étoit arrivé en Angleterre aucun vaiſſeau des Indes; mais pour nous dédommager, nous reçumes des lettres de M. Bellair & de Miſſ Suckey, accompagnées de quelques préſens pour M^e. Diaper, & nous eumes lieu d'être convaincus que cette Dame & ſon frere étoient toujours dans les mêmes ſentimens pour mon ami, & déſiroient fort de recevoir de ſes nouvelles.

Quoique j'affectaſſe un extérieur tranquille & ſatisfait, j'étois néanmoins fort chagrin de voir mon pere & M. Diaper déterminés à m'établir dans la mercerie en gros. Ce commerce ne me plaiſoit point du tout; & le départ de mon ami n'y

avoit pas peu contribué : d'ailleurs les divers accidens qui m'étoient arrivés, la mort de ma chere Louise, & la vie que j'avois menée en dernier lieu, m'avoient donné de la répugnance pour toute application sédentaire. Ce n'étoit pourtant pas avoir une idée juste des choses ; car dans l'exécution de mon projet de voyage, si j'avois seulement pensé aux embarras qui s'y rencontrent tout naturellement, & aux soins qu'il me falloit prendre pour réussir selon mes désirs, je crois que j'aurois absolument abandonné ce projet ; mais je ne me proposois autre chose, en changeant de pays, que de distraire mes chagrins par la variété des objets. En peu de tems mon amour sans espoir avoit donné à mon esprit un tour romanesque, qui ne me permettoit pas de me lier par un emploi stable : je n'aurois jamais pu me tirer de ce labyrinthe, si ma bonne fortune n'eût ramené

Prig à Londres. Dès qu'il apprit que nous étions tous réunis chez M. Diaper, il vint nous y rendre viſite: ce Gentilhomme le reçut avec beaucoup d'amitié, auſſi bien que mon pere à qui je le préſentai d'abord. Pour moi je goûtai une ſatisfaction extraordinaire de revoir un homme qui étoit actuellement mon unique ami de cœur, & le dépoſitaire de mes ſecrets.

La nouvelle de mon empriſonnement & de l'affaire de M. Deacon le ſurprit au dernier point; mais il fut d'avis d'abandonner cette affaire: car quoiqu'en obtenant des lettres de Chancellerie, on pût peut-être en tirer quelque parti, il faudroit auparavant tant de tems & de dépenſe, que ſans doute nous en ſerions bien las avant que de rien terminer. Mon pere qui déteſtoit les longueurs & les ennuis d'un procès, adopta ſon avis, & me dit, en riant, qu'il regardoit

cet argent comme une dette, que je lui payerois quand je ſerois en état de le faire.

Je profitai de la premiere occaſion favorable, pour emmener mon ami Prig à la promenade : je lui fis part de ma ſituation, & du déſir que j'avois de ſuivre l'exemple de M. Diaper. Je lui en dis tant de raiſons, que voyant qu'il ſeroit inutile de vouloir me perſuader le contraire, il me promit de travailler à faire changer d'avis mon pere & ma mere. Nous étions occupés à imaginer les moyens les plus ſurs pour y parvenir, lorſque je me rappellai heureuſement que M. Goodwill avoit un oncle Directeur de la Compagnie des Indes orientales. Je me déterminai ſur le champ à lui écrire, pour le prier de s'employer pour moi, afin de m'obtenir quelque poſte au ſervice de cette Compagnie. J'avois tout lieu de croire qu'il y travailleroit avec plaiſir ;

ſir : en effet je lui écrivis dès le ſoir même, & lui rendis compte de ce que je demandois, & des raiſons qui m'y engageoient. Je priai ſon épouſe par une autre lettre d'appuyer mes prétentions, & je les fis porter auſſitôt à la poſte. Dans l'intervalle de la réponſe, je fis tout ce que je pus, pour empêcher mon pere de faire aucuns progrès dans les affaires qui me regardoient ; je lui propoſois tous les jours, & à M. Diaper, de nouvelles parties de plaiſir, auxquelles ils conſentoient volontiers, parce qu'ils imaginoient que ma longue détention devoit avoir alteré conſidérablement mon tempérament, & que l'air & les amuſemens de la campagne, m'étoient néceſſaires pour rétablir ma ſanté. Ma mere évitoit avec ſoin, auſſi bien que mon pere, de parler de Sir Walter & de ſa famille : j'en fus charmé ; car le moindre mot de ma chere Louiſe m'auroit replongé

dans ma premiere triſteſſe à laquelle la pourſuite de mon projet favori avoit fait un peu de diverſion. Enfin je reçus une lettre du pays d'York. J'en fus ſurpris ; elle ne contenoit que deux mots.

Monſieur,

„ M. Goodwill arrivera à Lon„ dres preſque auſſitôt que ma let„ tre, & je crois que j'aurai le bon„ heur de vous y voir. Je ſuis votre „ affectionnée amie, *Cat. Goodwill.*

Je ne ſçavois preſque que penſer de ce que M. Goodwill n'avoit point écrit lui-même, ni du tour laconique de la lettre de ſon épouſe : j'attendis avec impatience une ſemaine entiere. J'avois prié M. Goodwill d'écrire à mon pere, & de tâcher de le faire conſentir à mes projets, en lui repréſentant qu'il pouvoit m'y rendre quelques ſervices. Huit jours étoient à peine paſ-

ſés, qu'étant un matin à déjeuner, un carroſſe à ſix chevaux arrêta à la porte. M. Diaper en fut très-ſurpris; mais ma mere s'écria de joie : Je ſuis ſûre, mon cher Joſeph, que cette livrée appartient à un de vos bons amis. Je me levai promptement, & courus à la porte, pour recevoir M. & Mᵉ. Goodwill, qui me prirent dans leurs bras. Vous voyez, M. Thompſon, me dit M. Goodwill, que je ne fais pas les choſes à demi; je ſuis venu exprès à Londres, pour vous ſervir. Je le remerciai autant que mon trouble & ma joie purent me le permettre, & courus ſaluer ſon épouſe, qui fut charmée de me voir, & me dit mille choſes obligeantes. Mon pere, M. Diaper & les deux Dames s'approcherent auſſitôt; & après les complimens ordinaires, mon pere, qui avoit été pluſieurs fois chez M. Goodwill avant que de venir à Londres, les préſenta l'un

& l'autre à M. & M. Diaper, qui leur marquerent leur satisfaction dans les termes dont ils eurent tout lieu d'être contens. Quand on se fut un peu reposé, mon pere leur demanda quelle heureuse affaire lui procuroit le plaisir de les voir. M. Goodwill lui répondit, en riant, qu'il le sçauroit bientôt, & que peut-être alors il souhaiteroit qu'ils n'en eussent pas pris la peine ; mais mon pere repliqua qu'en lui voyant tant de gayété, il étoit sûr que ce n'étoit rien de fâcheux, & qu'après son fils qu'ils lui avoient conservé, personne au monde n'avoit tant de droit à son amitié que M. Goodwill & elle. La conversation devint générale, & on passa toute la journée dans la joie. Prig, qui arriva un moment après, la partagea avec nous : la santé de mon ami ne fut pas oubliée, & ces deux aimables hôtes marquerent tant d'estime pour lui, que

M. & Mᵉ. Diaper ne sçavoient comment la reconnoître.

Le lendemain après le déjeuner (car M. Diaper, qui avoit beaucoup de logement, les avoit engagés à passer deux ou trois jours chez lui avec tout leur équipage) ayant fait un signal à M. Goodwill, je sortis, & les laissai tous ensemble, bien persuadé qu'on me mettroit sur le tapis. Je ne m'étois pas trompé; car deux heures après, mon ami Prig vint me dire qu'il croyoit que tout s'arrangeoit à ma satisfaction, & que j'apprendrois quelque chose qui m'étonneroit. Je le suivis dans la salle où je les avois laissés, & j'apperçus ma mere s'essuyer les yeux, ce qui me fit quelque peine. Eh bien, Joseph, me dit mon pere, vous nous avez joué un tour; mais je ne puis m'en plaindre, puisqu'il nous procure la compagnie de nos bons amis. Vous voulez donc me quitter pour courir les aventu-

res? Ce deſſein n'étoit point de mon goût ; mais M. Goodwill nous a dit tant de choſes, & M. Prig l'a ſi bien appuyé, que je crois que j'y conſentirai, ſi vous pouvez gagner votre mere, qui aura beaucoup plus de peine à ſe réſoudre. Alors me montrant M. Goodwill : Rendez grace à ce bon ami, continua-t-il, car il nous a fait pour vous des offres, qui me perſuadent qu'il vous aime autant que ſi vous étiez ſon propre fils. Je m'avançai auprès de lui, & je le remerciai d'une maniere qui lui montra toute ma reconnoiſſance : enſuite je tâchai ſi bien de faire conſentir ma mere à mon départ, qu'elle me le permit enfin avec beaucoup de peine. On fut fâché alors que je ne fuſſe point parti en même tems que mon ami. M. Goodwill dit qu'il auroit pu obtenir alors les mêmes avantages pour moi ; mais perſonne n'en eut tant de regret que M. & Mᵉ. Dia-

per : ils eſpererent que tot ou tard nous nous rencontrerions dans le voyage : enſuite à la priere de M. Goodwill nous conſentimes tous à l'accompagner à ſa maiſon de Londres, où il vouloit que nous reſtaſſions juſqu'à mon embarquement, qui devoit ſe faire bientôt, parce que la Compagnie équippoit alors des vaiſſeaux pour envoyer dans ſes différens comptoirs, & qu'il ne doutoit point de pouvoir m'y procurer une bonne place. Mon pere le laiſſa entierement le maître de tout, perſuadé qu'il ne pouvoit me remettre en de meilleures mains.

A notre arrivée à Londres, nous fumes reçus & régalés magnifiquement. Le lendemain M. Goodwill me mena avec lui chez ſon oncle, qui à l'inſtant l'aſſura qu'il alloit me placer : il nous parla de M. Social Capitaine du Hartings, frêté pour le Fort Saint George, comme d'un homme fort aimable, & me dit que

par ſon moyen j'aurois dans cet endroit un comptoir qui me ſeroit beaucoup plus avantageux que l'emploi de Supercargo, & il me pria de l'aller voir quand je ſerois prêt à partir. Nous le quittames fort contens de notre viſite, & M. Goodwill me dit qu'il ne doutoit point que ſon oncle ne me tint parole. Allons, M. Thompſon, ajouta-t-il, j'engagerai Mr. Goodwill à envoyer une pacotille de deux mille livres, que vous ferez valoir. Je l'embraſſai pour cette nouvelle marque d'amitié, & je retournai avec lui auſſi gai que je l'aie été de ma vie, entouſiaſmé de ma nouvelle ſituation, & du plaiſir que j'allois goûter en parcourant les pays étrangers, pour augmenter ma fortune, & me mettre en état de rendre ſervice à mes amis. Deux ou trois jours après, j'eus ordre d'aller trouver les Directeurs; j'y fus le lendemain, & je crois n'avoir jamais été ſi frap-

pé

pé qu'à la vûe du nombre de perſonnes par les mains de qui paſſent les intérêts d'un commerce ſi étendu, & qui dirigent les affaires d'une partie de l'Aſie, qui ſurpaſſe en grandeur les Etats de pluſieurs Princes d'Europe. La maniere dont j'y fus reçu, me convainquit que j'avois été très-bien recommandé : après m'avoir queſtionné ſur mes connoiſſances, & ſur la profeſſion que j'avois ſuivie juſqu'alors, ils m'apprirent que j'étois nommé Facteur de la Compagnie au Fort Saint George, & qu'il falloit me préparer pour l'embarquement qui ſe feroit dans quinze jours, à bord du Haſtings, vaiſſeau frêté pour cette place, & commandé par le Capitaine Social : enſuite ils me donnerent quelques leçons ſur la façon de me comporter avec honneur & fidélité dans les affaires qui m'alloient être confiées ; & après avoir pris toutes les aſſurances requiſes

en pareil cas, ils me souhaiterent poliment un bon voyage. M. Goodwill, mon pere & moi allames remercier l'oncle de M. Goodwill; il nous arrêta à dîner, après m'avoir donné toutes les connoissances qu'il put de la nature de mon poste & même du pays où j'allois, où lui-même avoit passé quelques années. Ces instructions me furent d'une grande utilité pour la suite.

Quand toutes choses furent arrangées, mon pere travailla à me faire un équipage convenable, & n'épargna point la dépense: l'amitié de M. & de M^e. Diaper, de ma mere & de M. Goodwill, me procurerent tout ce dont j'avois besoin avec tant de profusion, que je ne crois pas que personne ait été jamais mieux équipé: mon pere eut soin, entre autres choses, d'y joindre une collection de livres bien choisis.

CHAPITRE XLII.

M. Thompſon donne à ſon fils un papier contenant des inſtructions pour le gouvernement de ſa conduite. M. Diaper conſent d'aller avec ſon épouſe paſſer quelques tems au pays d'York Prig obtient un emploi avantageux par le moyen de M. Goodwill. Ils accompagnent Thompſon à Douvres. Leur ſéparation tendre. Il s'embarque à bord du Haſtings, qui leve l'ancre, & met à la voile pour le voyage des Indes orientales.

PLus le tems de mon départ approchoit, plus mon pere & ma mere étoient ſenſiblement affligés de la penſée qu'ils m'alloient perdre; moi-même je ſentis toute la violence d'un combat ſi naturel à la vue de l'éloignement immenſe qui

devoit bientôt me séparer de tout ce que j'avois de cher. L'affliction de ma mere se communiqua à Madame Goodwill & à Madame Diaper; & la premiere commença à sentir quelque peine de s'être tant employée pour favoriser mon départ. Je passai avec ces dignes femmes tout le tems que je pus; & de concert avec mes amis, je tâchai de dissiper, autant qu'il fut possible, l'affliction de ma mere, & de la guérir de ses idées de crainte de tous les malheurs qui pouvoient m'arriver.

Un jour mon pere me tira à l'écart, & me serrant entre ses bras, il me dit, en laissant échapper quelques larmes: Mon cher fils, vous allez être séparé de moi, peut-être pour toujours; j'ai cédé à votre importunité, & maintenant que je l'ai fait, l'événement m'inquiette: cependant j'espére que l'Etre souverain qui arrange toutes choses

pour le mieux, sera votre guide & votre protecteur, qu'il benira vos travaux, & qu'il vous rendra sain & sauve à des parens affligés, qui n'ont d'autres consolations que vous, & à des amis qui vous estiment. Je vous ai dressé mon cher fils quelques instructions; je vous recommande de les lire souvent, afin que quand vous serez éloigné de moi, les soins de votre pere ne vous manquent pas au besoin. Si vous en faites la régle de vos actions, ce dont je ne doute point, vous serez heureux. Il n'en dit pas davantage, & me remit ce papier, que j'arrosai de mes larmes; je n'oublierai jamais les excellentes maximes qu'il contenoit, & que j'ai jugé à propos de rapporter ici.

Mon cher fils.

„ Quelque peine que j'aie à „ me séparer de vous, je céde à

„ vos desirs, & je vous abandonne
„ aux soins de cette Providence sur-
„ veillante, qui dirige & gouverne
„ toutes les actions de notre vie;
„ mais comme vous avez dérangé
„ mes espérances, & les projets que
„ j'avois formés de vous voir bien-
„ tôt établi dans votre patrie, &
„ de jouir du plaisir & de la conso-
„ lation de vous sentir près de moi;
„ que vous allez vous plonger dans
„ une mer d'embarras, & essuyer les
„ dangers inévitables d'un voyage
„ long & ennuyeux, pour vous fixer,
„ du moins pour quelque tems,
„ dans un pays éloigné dont le cli-
„ mat est souvent contraire à la
„ santé de ceux qui sont nés dans
„ nos pays septentrionaux; les liens
„ les plus sacrés vous obligent à
„ suivre les régles de la sagesse &
„ de la vertu, & de prendre tous
„ les soins possibles de votre santé
„ afin qu'avant de mourir, je puisse
„ jouir encore du plaisir de vous

„ revoir. Pardonnez donc à l'affec-
„ tion & à la tendreſſe d'un pere,
„ & recevez ce petit nombre d'inſ-
„ tructions ſur la façon de vous con-
„ duire dans une entrepriſe ſi pé-
„ rilleuſe; quoique vos bonnes qua-
„ lités & votre raiſon me donnent
„ lieu de croire que vous en avez
„ moins beſoin que tout autre.

„ En premier lieu, mon cher
„ fils, que toutes vos actions &
„ vos paroles ſe ſentent de la vé-
„ nération que vous devez avoir
„ pour la Divinité; ne perdez ja-
„ mais de vue cet objet; que vo-
„ tre intention ſoit toujours de lui
„ plaire? Soyez conſtant à lui ren-
„ dre ce culte, qui éleve l'ame
„ au-deſſus de ſa ſphére, & qui en-
„ tretiendra dans votre cœur le
„ calme & la tranquillité dont
„ vous aurez beſoin dans les plus
„ grands malheurs & les troubles
„ qui peuvent vous arriver.

„ Je n'ai pas beſoin de vous exhor-

„ ter à persévérer dans la pratique
„ des commandemens de Dieu, &
„ de vous attacher fermement aux
„ maximes de vertu & de religion
„ que j'ai tâché de vous inſpirer.
„ Aſſurez-vous, quoi qu'il vous ar-
„ rive, une demeure où le chagrin
„ n'habite jamais, où le péché &
„ la mort ne peuvent point péné-
„ trer. Cette pratique ſoutiendra
„ toujours votre ame dans les plus
„ grands dangers; &, comme dit
„ Horace, quand tout le monde
„ viendroit à s'écrouler, vous ſou-
„ tiendriez ce choc, ſans crainte
„ & ſans frayeur.

„ Ayez pour vos ſupérieurs un
„ reſpect noble & déſintéreſſé;
„ pour vos égaux une franchiſe
„ honnête & prudente; de l'huma-
„ nité pour vos inférieurs, & beau-
„ coup de reconnoiſſance pour les
„ ſervices qu'ils vous rendront.

„ Conduiſez-vous dans les affai-
„ res de la Compagnie avec tant

„ de fidélité, que jamais votre
„ cœur n'ait rien à vous reprocher.
„ Lorſqu'il ſe préſentera quelque
„ occaſion légitime de faire quel-
„ que profit pour votre propre
„ compte, ne faites paroître ni
„ avidité ni avarice; les richeſſes
„ que vous pourrez acquerir, ſe-
„ ront par ce moyen comme un bau-
„ me dans votre cœur; vous ne les
„ enviſagerez jamais avec cette in-
„ quiétude chagrine qu'occaſionne
„ toujours le bien mal acquis.

„ N'affectez jamais d'avoir des
„ connoiſſances ſupérieures à ceux
„ à qui vous avez affaire. Quand
„ vous traiterez avec les naturels
„ du pays où vous allez, faites-leur
„ voir que vous êtes véritablement
„ Chrétien, & que ce qui vous
„ met au-deſſus d'eux, eſt unique-
„ ment la ſincérité, l'honneur &
„ la probité. Peut-être pourrez-
„ vous, avec une pareille conduite,
„ leur faire gouter la doctrine dont

„ vous faites profession, quoique
„ ce ne soit point là votre mission,
„ & qu'il ne soit pas nécessaire de
„ vous écarter de vos devoirs pour
„ faire de pareilles tentatives.

„ Ne soyez ni trop impatient,
„ ni colere, comme il arrive sou-
„ vent à ceux qui demeurent long-
„ tems dans les pays chauds; la
„ colere rend le visage difforme ;
„ elle gâte le cœur, & rend un
„ homme à charge à lui-même, &
„ odieux à ceux qui l'environnent.

„ Ne buvez des liqueurs fortes
„ qu'avec modération, & unique-
„ ment pour la santé : je vous
„ recommande d'éviter toute in-
„ tempérance de cette espéce :
„ elle a perdu une quantité innom-
„ brable de gens dans les Indes.
„ Figurez-vous que vous êtes comp-
„ table de votre vie & de son usa-
„ ge à l'Auteur de votre être, &
„ que c'est de sa conservation que
„ dépend le bonheur ou le malheur

„ de vos pere & mere.

„ Adieu, mon cher fils, puissent „ vos entreprises avoir le succès le „ plus heureux; puissiez-vous en„ fin revenir sain & sauf, & com„ bler de bonheur votre tendre & „ affectionné pere,

William Thompson.

J'eus beaucoup de satisfaction avant mon départ, d'apprendre que M. Diaper s'étoit rendu aux desirs de mon pere & M. Goodwill, & qu'il iroit avec sa famille passer quelques mois dans le pays d'York, partie chez l'un, & partie chez l'autre, aussitôt qu'il m'auroit vu embarqué. J'eus ainsi le plaisir de songer que toutes ces personnes estimables seroient réunies ensemble pour se consoler mutuellement des chagrins que mon absence & celle de mon ami devoient naturellement causer à deux peres tendres, dont nous étions les seuls enfans, & l'unique

eſpérance. M. Goodwill gouta tellement Prig, qu'il lui promit l'adminiſtration de toutes ſes affaires, & lui donna une procuration pour agir comme ſon intendant dans trois ou quatre biens conſidérables qu'il avoit dans le comté de Hertford. Il le preſſa auſſi de faire un voyage au pays d'York dans le même tems; à quoi il conſentit d'autant plus volontiers, qu'il étoit alors ſans affaires. J'en fus charmé en mon particulier; j'envoyai par ſon moyen des lettres à M. & Madame Bellair, & à Miſſ Suckey, avec le détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je le leur recommandai comme un homme qui pourroit leur être utile, en ſe chargeant de leurs lettres pour M. Diaper & pour moi, & leur faiſant remettre nos réponſes, quand elles arriveroient à Londres.

Quand le Capitaine Social me fit avertir qu'il devoit aller à Gra-

vesende, j'aurois voulu me rendre à bord, mais il me dit poliment qu'il devoit aussi aller aux Dunes ; mais que si je voulois partir aussitôt pour Douvre, il feroit baisser les voiles, & envoyeroit une chaloupe me prendre. Je suivis ce dernier parti, & tous mes amis ayant voulu m'accompagner, nous arrivames au lieu indiqué, sans aucun accident remarquable ; le Hastings n'étoit pas encore arrivé, mais il vint la nuit même, & le vent ayant cessé, le Capitaine fit jetter l'ancre aux Dunes, & vint à terre avec plusieurs personnes qui faisoient le voyage avec nous, pour complimenter mes amis, & recevoir leur compagnon de passage. Notre auberge se trouva ainsi toute remplie d'hôtes, & M. Goodwill poussa la générosité, jusqu'à vouloir nous regaler tous. Nous fimes de notre mieux pour nous égayer ; malgré cela chacun avoit le cœur gros,

quoique mon pere tâchat de divertir & d'amuſer la compagnie ; enfin le ſignal terrible fût donné, il fallut nous rendre à bord, & tandis que le Capitaine & les autres paſſoient dans la chaloupe, je me préparois à faire un long adieu à tous mes amis. M. Goodwil fut un peu frappé de ce ſpectacle attendriſſant malgré toute ſa philoſophie, & Prig pleuroit ſi amerement qu'il ne put pas prononcer une ſillabe. M. Diaper fut auſſi touché, que quand il ſe ſépara de ſon propre fils ; ſa femme & Madame Goodwill fondoient en larmes ; mon pere me ſerra dans ſes bras & me donna mille bénédictions. J'embraſſai ma chere mere, que la douleur empêchoit preſque de me rendre les mêmes carreſſes ; pour moi j'étois occupé à répondre aux empreſſemens de toute la bande, & je n'étois pas moins touché. Nous partimes enfin, & je crois que la ſé-

paration de l'ame d'avec le corps, ne peut avoir rien de plus terrible que cette circonstance le fut pour moi. M. Goodwill & M. Diaper me virent seuls arriver à la chaloupe, où je passai après les avoir embrassés tous les deux, sans dire un seul mot. J'aurois cru pouvoir soutenir cet adieu avec plus de fermeté; mais les larmes me gagnerent, & mon cœur fut tellement accablé de chagrin, qu'il ne me fut pas possible de jetter davantage les yeux du côté du rivage.

Quand nous fumes arrivés au vaisseau, le Capitaine fit apporter une jatte de punch pour noyer le chagrin, & il me dit en même tems que jamais il n'avoit été si touché que de la maniere dont s'étoit faite notre séparation, & qu'il ne doutoit pas que notre entrevue ne dût être aussi tendre, lorsque je reviendrois. La joie de mes compagnons fit tarir la source de mes

larmes ; je commençai à raisonner avec moi-même & à devenir plus calme ; ce ne fut pourtant pas sans adresser en silence quelques prieres à Dieu pour la santé de ceux que je venois de quitter, & pour obtenir un heureux voyage. Tandis que nous étions encore à l'ancre, il arriva à bord une chaloupe chargée de quelques vivres & de bouteilles de vin, dont mon pere nous faisoit un présent pour ajouter à nos provisions : il y avoit aussi quelque chose de la part de M. Diaper, avec des complimens pour moi & pour tout le reste de l'équipage. Un domestique de M. Goodwill qui se trouva sur cette chaloupe, me remit une lettre, que je reconnus par l'adresse être de ma chere mere ; & quoiqu'il n'y eût qu'une heure que je l'avois quittée, je ne pus m'empêcher de baiser ce domestique, comme un homme que je n'aurois pas vû depuis

puis un siécle, & qui m'apporteroit de bonnes nouvelles. J'apperçus qu'il y avoit quelque chose de renfermé dans cette lettre, & cet homme me dit qu'on me prioit de ne l'ouvrir que quand je serois en pleine mer. Je la mis dans ma poche, & j'écrivis quelques mots à cette chere mere & au reste de mes amis, dans les termes tendres que me dicta ma situation présente.

Il s'éleva bientôt après un vent frais, & nous finimes de lever notre ancre aux acclamations de l'équipage, à qui l'on avoit fait boire une bonne quantité de liqueurs. Le Capitaine Social salua la ville de dix coups de canon, & en fit tirer un pareil nombre pour saluer nos amis, qui, arrivés sur la côte, nous suivirent des yeux aussi longtems qu'ils purent nous appercevoir.

Nous voguames le long des côtes; j'en fus charmé, cela me four-

nit le moyen de remarquer quantité de villes qui faiſoient un coup d'œil admirable : ceux qui n'avoient point encore été en mer, y prirent beaucoup de plaiſir ; ce qui me donna le plus de joie, c'eſt que j'en fus quitte pour un petit mal de cœur, après quoi je ne fus plus incommodé de tout le reſte du voyage. Lorſque nous paſſames ce fameux promontoire à l'extrémité de l'iſle, je dis adieu, en ſoupirant, à l'Angleterre ; je fus charmé d'avoir franchi le canal, & alors nous nous perdimes dans le vaſte Occean Atlantique, où nous n'apperçumes plus que le ciel & l'eau.

CHAPITRE XLIII.

Il ouvre la lettre de ſa mere, & il trouve le portrait de ſa chere Louiſe. Tempête furieuſe. Ils apperçoivent un vaiſſeau tout en feu qui ſaute en l'air à leur yeux. Ils en prennent l'équipage ſur leur bord. Thompſon y trouve un ancien ami. Recit de leur infortune.

JE goûtai fort mon nouveau genre de vie, & je me ſentois ſi gai qu'il ſembloit que les vents qui enfloient nos voiles me donnaſſent une nouvelle vie. Outre les Officiers du vaiſſeau, nous avions à bord pluſieurs paſſagers dont les uns alloient comme moi pour être employés au ſervice de la Compagnie; d'autres pour tâcher de faire fortune, dans les comptoirs des Indes orientales, en trafiquant pour

leur compte. Nous formions en général une assez bonne société de gens qui avoient vû le monde, & dont l'esprit étoit orné & rempli de connoissances. Nous avions fait une si bonne provision de denrées & de liqueurs de toutes espéces, que nous ne devions pas craindre de manquer des nécessités de la vie dans ce long voyage pour peu que la traversée fut heureuse. Le Capitaine se relâcha beaucoup des usages qui se pratiquent entre gens de son espéce, & nous formions un petit nombre de personnes fort attentives à nous prevenir & nous faire plaisir les uns aux autres : ma chambre étoit grande & commode, & me suffisoit pour moi & pour un fidéle domestique appellé *Will Truman*, qui avoit servi long tems mon pere, & qui par affection voulut s'attacher à la fortune du fils.

Nous ne fumes pas plutôt en pleine mer que j'ouvris la lettre de

ma mere ; mais quelle fut ma joie, & en même tems ma peine, quand j'apperçus dans une boete d'or enrichie de brillans le portrait en mignature de ma chere & aimable Louise ? Je fus extrêmement surpris en revoyant l'image de cette chere maîtresse ; tous mes regrets se renouvellerent, & rallumerent dans mon cœur un souvenir que le tems & mes idées présentes avoient un peu ralenti. Je baisai avec ardeur ce portrait cheri ; je le suspendis avec un ruban sur mon cœur, & resolus de le porter jusqu'à la mort. Dans la confusion de mes esprits j'oubliai pour quelque tems de lire la lettre qui contenoit ce présent inestimable ; mais quand le calme fut un peu revenu, je la pris & y lus ce qui suit.

Mon cher fils,

" Quoique je me reproche de

„ renouveller vos peines à la vue de
„ ce bijou, je ne puis cependant
„ vous en priver plus long-temps ;
„ il eſt à vous inconteſtablement.
„ La tante de votre chere Louiſe,
„ après la mort de ſa niéce, partit
„ pour la France, & m'envoya quel-
„ ques jours auparavant par un de
„ ſes gens une lettre avec ce bijou
„ précieux. Si ce préſent me ſur-
„ prit, je ne le fus pas moins du
„ contenu de la lettre ; elle me
„ marquoit que ſa niéce au lit de
„ la mort avoit prié qu'on me l'en-
„ voyat comme une marque de l'a-
„ mour & du reſpect qu'elle por-
„ toit à la mere d'un homme qui
„ lui étoit infiniment cher, & pour
„ qui il avoit été deſtiné, & le deſ-
„ tin ne le lui eût pas enlevé d'une
„ maniere ſi cruelle. J'appris dans
„ la ſuite par Fidéle le ſens de
„ ces expreſſions, qui étoient
„ alors inintelligibles pour moi ;
„ & je ſçus que la nouvelle de vo-

„ tre mort lui avoit porté le coup
„ fatal qui nous en a privé pour tou-
„ jours. Mais, mon fils, vous vivez,
„ graces à Dieu; puiſſe votre vie
„ être longue & heureuſe. Toutes
„ les fois que vous regarderez ce
„ portrait précieux, penſez à la
„ perte que j'ai faite en elle, &
„ conſervez-vous pour me dédom-
„ mager de l'affection que je vous
„ portois à tous les deux. Oh! mon
„ cher fils, mon cœur eſt trop af-
„ fligé dans ce moment pour vous
„ en dire davantage. Que le Ciel
„ vous protége, qu'il vous rende
„ heureux où vous allez, & vous
„ ramene en ſanté dans les bras
„ de votre tendre & affectionnée
„ mere. „ *Eliſabeth Thompſon.*

Nous eumes un très-bon vent, & il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'à la hauteur du cap Cantin; nous en étions à cent vingt lieues au nord-oueſt, ſuivant notre eſtime, lorſque nous vimes les

approches d'une tempête : les nuages commencerent à obſcurcir les cieux du côté de l'oueſt, & quelques goûtes de pluie mirent fin à un des plus beaux jours ; enſuite on apperçut des éclairs, & le tonnerre gronda avec tant de violence, qu'il ſembloit que la nature touchât au moment de ſa deſtruction. Il s'éleva un vent d'oueſt furieux qui enfloit les vagues comme des montagnes : notre commandant avoit donné ſes ordres avec tant de ſageſſe, qu'il ſembloit que nous fuſſions en état de réſiſter aux plus grands efforts de la tempête ; mais ſa fureur redoublée nous mit bientôt en danger ; & nous n'eumes pas le tems de reployer notre grande voile, qui fut déchirée en vingt morceaux. Si j'avois eû juſqu'alors une grande idée de nos matelots anglois, ce fut dans ce moment que je la trouvai juſte ; leur exactitude & leur bravoure dans ces occaſions,

occasions, leur donne assurément l'avantage sur ceux de tous les autres pays ; il n'y eût personne qui ne fût occupée de façon ou d'autre à travailler pour la sureté du vaisseau ; & c'étoit un objet également satisfaisant & terrible de les voir comme autant d'abeilles grimper sur les vergues. Cependant la tempête augmentoit toujours, & les vagues nous faisoient monter & descendre successivement avec tant de vitesse que j'en étois entierement ébloui. Quelque force que je pusse prendre sur moi-même, je ne pus rester plus long-tems sur le pont ; à l'exemple des autres passagers, je me renfermai dans ma chambre. Le tumulte horrible qui se faisoit sur le tillac, les cris du Bosman & de ses mousses se mêlant avec le sifflement des vents & le bruit continuel des vagues irritées, repandoient une confusion capable de faire tourner la

tête à tout homme qui n'eſt point accoutumé à ce ſpectacle effrayant. Nous reſtames vingt-quatre heures dans cet état ; quoique cette tempête nous eût donné beaucoup de peine à tous, le Capitaine Social me dit, dans le plus fort, que ce n'étoit rien qu'un bon tems de mer ; & me jura qu'il s'étoit trouvé fort ennuyé d'être ſi long-tems ſans rien faire. Le lendemain vers midi le ciel commença à s'éclaircir ; le vent diminua peu à peu, & bientôt le tems devint ſerein ; le ſoleil nous lança ſes rayons, & il ne nous reſta d'autre incommodité que le roulis du vaiſſeau occaſionné par le mouvement violent que la tempête avoit imprimé dans les flots, & qui donnoit plus d'embarras aux matelots que la tempête même ; mais ſur le ſoir il ſurvint un calme parfait, & la ſurface de l'eau devint auſſi unie qu'un étang. Le ſoleil prêt à ſe coucher formoit ſur

notre horiſon une eſpéce d'amphithéatre de lumiere & d'obſcurité. Le firmament azuré étoit émaillé de tous les aſtres brillans qui ornent ſes plaines ſpacieuſes, juſqu'à ce qu'enfin la lune ſe leva, & étendit ſon manteau argenté ſur toute la ſurface de la mer.

Ce ſpectacle reveilla dans mon cœur des ſentimens de reconnoiſſance envers le Créateur de l'univers. O Dieu! m'écriai-je, que tes ouvrages ſont admirables!

Le lendemain matin le vent nous devint très-favorable; nous fîmes bonne route, & il ſembloit que notre vaiſſeau ne fit que gliſſer ſur les flots. Environ huit jours après cette tempête, nous nous trouvames à vingt degrés dix minutes de latitude, & nous tâchions de dépaſſer les iſles du Cap verd, lorſque nous entendimes quelques coups de canon, comme venant d'un vaiſſeau en détreſſe. Notre Capitai-

ne répondit à ces signaux, & prit un peu plus à l'oueſt, parce que nous nous imaginames que le ſon venoit de ce côté-là. Ils continuerent à tirer pendant quelques heures, & nous découvrimes alors une grande lumiere à quelques lieues de nous, comme ſi c'étoit un vaiſſeau en feu. Quelques momens après le vaiſſeau ſauta; le feu s'éteignit, & nous ne vimes plus qu'une eſpéce de nuage noir & épais qui s'élevoit de l'eau; nous ne doutames pas que l'équipage n'eût eu le tems de ſe ſauver dans les chaloupes: c'eſt pourquoi le Capitaine fit racourcir les voiles, & tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure, pour avertir ces infortunés du ſecours que nous étions prêts à leur donner. Le lendemain vers midi nous vimes, à l'aide de nos lunettes & du tems, qui heureuſement avoit été favorable, une chaloupe remplie de gens qui ſembloient ra-

mer de toutes leurs forces pour atteindre notre vaiſſeau ; ſur quoi le Capitaine Social fit ſerrer les voiles, & vers les ſept heures ces pauvres gens épuiſés & preſque morts de fatigue arriverent par le travers du vaiſſeau, d'où ils nous prierent pour l'amour de Dieu de les prendre ſur notre bord, ce que nous fimes auſſitôt : nous les halames au nombre de quarante-ſix. Rien ne m'a jamais fait plus de plaiſir, que de voir la joie & la promptitude avec laquelle les gens de mer ſecourent leurs compagnons dans ces occaſions. Ils s'empreſſoient tous à l'envie de leur donner du rafraîchiſſement : pour nous nous primes le Capitaine & deux autres qu'il nous montra ; nous les conduiſimes dans la grande chambre, où nous leur ſervimes à boire & à manger de ce que nous avions de meilleur, & nous eûmes le plaiſir de les voir manger

comme des affamés ; car n'ayant eu le tems de tirer de leur vaiſſeau, qu'un peu de biſcuit, ils avoient jeuné preſque tous, depuis le moment qu'ils en étoient ſortis. Nous apprimes que leur vaiſſeau étoit parti de la Virginie pour Londres, chargé en partie de tabac & de rum qu'ils avoient pris aux Barbades pour le compte d'un Gentilhomme paſſager ſur leur bord, pour qui le Capitaine marquoit beaucoup de reſpect : cela nous le fit examiner plus attentivement ; mais je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur lui, qui me regardoit en même-tems, qu'il accourut à moi, & nous nous embraſſames avec les plus grandes marques d'amitié. Nous ne pouvions proférer d'autres paroles que, mon cher Thompſon ! mon cher Prim ! C'étoit en effet ce jeune homme que je me ſerois plutôt attendu de trouver à Londres dans ce moment, que ſur le Haſtings.

Chacun parut aussi charmé que nous d'une rencontre aussi imprévue; & mes compagnons s'empressèrent tous à qui marqueroit plus d'amitié à ces nouveaux venus. Si je fus surpris de rencontrer Prim, il ne le fut pas moins de me voir en mer; mais nous fumes obligés de suspendre notre curiosité pour nous occuper d'autre chose. Le Capitaine Clément, (c'étoit le nom du Commandant du vaisseau brulé,) nous fit les remercimens les plus sinceres du secours que nous lui avions donné; & pria le Capitaine Social de vouloir bien le garder sur son bord lui & son équipage, jusqu'à ce qu'on rencontrat un vaisseau chargé pour l'Europe, promettant de tirer des lettres sur ses propriétaires, pour le dédommager; mais Prim assura notre Capitaine qu'il le satisferoit de tout avant que de quitter notre bord, & qu'il prendroit les billets du

Capitaine Clément. Nous y consentimes, & quand tout fut arrangé, & des postes donnés aux matelots, le Capitaine Social donna une chambre à M. Clément : pour moi j'offris à Prim la moitié de la mienne pour tout le tems qu'il seroit à bord ; il l'accepta volontiers, & une autre personne de notre vaisseau eut la même attention pour leur camarade.

Le Capitaine Clément nous fit le recit de l'accident arrivé à leur vaisseau que l'on appelloit le *Lovely Betty* de quatorze canons, & de trois cens tonneaux de charge. Le cuisinier ayant laissé du feu dans la cuisine plus tard qu'à l'ordinaire, un matelot y avoit allumé sa pipe & s'en étoit allé à son poste fumer avec quelques-uns de ses compagnons en buvant. Par hazard leur liqueur étoit à sa fin, & ils convinrent entre eux que le même homme tâcheroit d'en tirer de nouvel-

le à une barique de rum qu'on avoit mise auprès d'eux, faute de place dans la cale. Il quitta sa pipe, & tandis qu'il étoit occupé à cette importante opération, il tomba un peu de tabac allumé sur un coffre qui étoit ouvert, ce qui mit le feu à quelques matieres combustibles. On ne s'en apperçut que quand les flammes furent trop grandes; tout leur travail & leur industrie ne purent suffire pour l'éteindre. Ils sçavoient qu'ils n'étoient pas éloignés des isles du Cap-Verd; ce fut ce qui les détermina à se mettre dans leur chaloupe; cependant ne voulant rien oublier de tout ce qui pourroit contribuer à conserver leur vie, avant que de quitter leur vaisseau, ils avoient tiré plusieurs coups de canon, pour faire connoître leur détresse, & fort heureusement, puisqu'ils avoient obtenu par ce moyen le secours que nous leur avions don-

né. Le Capitaine finit ſon recit par nous dire que M. Prim étoit celui qui perdoit le plus, puiſque la plus grande partie de la cargaiſon étoit à lui. Cependant M. Prim avoit écrit à Londres pour le faire aſſurer par un autre vaiſſeau qui étoit parti quelque tems auparavant des Barbades; à l'égard de la carcaſſe, le Capitaine l'avoit fait aſſurer lui-même.

Quoique charmé d'apprendre que Prim étoit ſi riche, je n'en fus pas moins ſurpris. Nous nous retirames fort tard dans ma chambre, & après avoir ſatisfait ſa curioſité, & lui avoir dit comment je m'étois déterminé à voyager: Mon ami, lui dis-je, vous avez quitté l'Angleterre bien bruſquement; j'en ai ſouvent fait la réflexion avec chagrin; mais je vois par votre ſituation préſente, que la fortune vous a favoriſé, & vous m'obligerez fort de m'en faire le recit. Vous avez

raiſon mon cher Thompſon, me répondit-il, & malgré les circonſtances où vous me rencontrez, je ſuis véritablement heureux. Je vous ai toujours aimé, mon cher, & j'ai cent fois penſé à vous depuis mon départ. Je m'étois propoſé à mon retour à Londres d'aller vous voir, & vous étiez le premier avec qui je comptois renouveller connoiſſance. Allons, faiſons une jatte de punch; je vous inſtruirai, tout en buvant, des accidens heureux & malheureux, qui me ſont arrivés depuis que j'ai quitté mon maître, & de la façon dont je me ſuis enrichi. Je fis le punch, & M. Prim commença à raconter ſes aventures.

Fin du ſecond tome.